Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

XLVIIe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 27 - 1925



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

ANNALES DE LA FACULTE DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

XLVII[e] ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 27 - 1925



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

Réimprimé avec le consentement des propriétaires

Vol. XXVII Janvier-Mars N° 1

HONNEUR ET INQUISITION

MICHEL SERVET POURSUIVI PAR L'INQUISITION ESPAGNOLE

Que l'Inquisition d'Espagne ait poursuivi elle aussi Michel Servet, cela complète cette pure figure de victime : Le Parlement de Paris le jugea comme astrologue ; il connut, à Vienne, en Dauphiné, la prison inquisitoriale pour crime d'hérésie ; et il ne s'en évada que pour être immolé par Calvin à une religion pourtant peu amie des sacrifices sanglants. Mais cet « Espagnol d'Aragon » avait quitté l'Espagne pour toujours avant d'être arrivé à l'âge d'homme : il n'y avait donc nulle apparence qu'il eût jamais été inquiété par les gardiens espagnols de l'orthodoxie. Qui eût songé à chercher parmi les dossiers des Inquisiteurs de Saragosse un procès Michel Servet? Et pourtant ce procès a existé. Nous en avons retrouvé les traces, et l'origine même, dans la correspondance du Conseil de l'Inquisition[1].

L'intérêt de la trouvaille est mince pour la biographie de Servet, puisque celui-ci resta hors des prises de l'Inquisition espagnole, bien que surveillé par elle dès ses débuts dans la libre spéculation religieuse. En France, où s'écoulèrent ses plus fécondes années, ce chercheur solitaire sut vivre à travers les persécutions une existence mue par la foi la plus originale et toute occupée par la Science : science antique

1. Les précieux documents que nous utilisons dans cet article sont conservés à l'Archivo Histórico Nacional de Madrid (Inquisición. Lib. 321 et 322). Ils semblent avoir échappé à Lea et à ses collaborateurs, qui ont pourtant beaucoup puisé dans cette série des registres de correspondance de la Suprema : source essentielle, inestimable pour l'historien après les dévastations subies par les Archives inquisitoriales. Des papiers de l'Inquisition de Saragosse, quelques rares épaves subsistent, où nous n'avons rien trouvé concernant Servet.

restaurée par la philologie naissante, — science moderne observatrice du vivant. Ainsi put s'accomplir loin d'Espagne la singulière destinée de cet Espagnol, éditeur de Galien et de Ptolémée, et qui, ayant compris, par l'observation anatomique, la circulation pulmonaire du sang, consigna sa découverte parmi les rêveries métaphysiques de la *Christianismi Restitutio* : comme si le cycle du sang était une simple figure, sans autre valeur que d'illustrer cette étrange christologie qui fut sa raison de vivre et de mourir. Les documents que nous nous proposons d'analyser n'ajoutent pas un chapitre nouveau à cette vie extraordinaire. Leur principal intérêt est de nous introduire assez profondément dans le fonctionnement de l'institution inquisitoriale et dans son esprit.

Des institutions qui assumaient alors en Europe la défense de l'orthodoxie catholique, l'Inquisition espagnole fut la première saisie du cas Michel Servet : priorité au moins inattendue, s'il est bien vrai que les poursuites, ainsi qu'il semble évident, furent provoquées par un livre que Servet publia en Allemagne. Charles Quint était arrivé à Ratisbonne à la fin de février 1532. Fr. Juan de Quintana, confesseur de Sa Majesté, n'avait pas encore pu oublier le nom de ce jeune Aragonais qui, frais émoulu de l'Université de Toulouse, avait été quelque temps à son service. Et cette circonstance étaitelle nécessaire pour que la cour impériale fût scandalisée en découvrant chez les libraires allemands certain opuscule *Sur les erreurs de la Trinité,* signé fièrement : *Michel Servet, alias Reves*[1], *Espagnol d'Aragon?* Bravement, plutôt que fièrement : car il entrait dans l'esprit de l'auteur plus d'inquiète honnêteté que de dogmatique arrogance. Ce petit livre, dont nul éditeur ne prit la responsabilité, porte, avec cette courageuse signature, la date de 1531. Bientôt (1532) les *Dialogues sur la Trinité,* sortis des mêmes presses anonymes, et signés de façon identique, vont rectifier la doctrine du premier opuscule. Un pas, puis un autre : telle est la libre et hésitante démarche de ce chercheur de bonne foi. On conçoit sans peine l'impression

1. Son père signait déjà *Antonio Serveto alias Reves* (Mariano del Pano, *La familia de Miguel Servet* in *Revista de Aragón*, 1901, p. 119-121 et 151-153).

produite sur les Espagnols de la suite impériale par une telle ingénuité dans l'hérésie. Ce qui est étonnant, et vraiment révélateur de l'organisation inquisitoriale, c'est que l'auteur de ces petits livres ait été si vite signalé au Conseil Suprême de l'Inquisition, et, de là, déféré aux Inquisiteurs de Saragosse.

Mais les faits sont tels. Le 24 mai 1532, de Medina del Campo[1], le Conseil de l'Inquisition transmettait à l'Inqui-

1. Voici le texte du document (A. H. N. Inquisición. Lib. 321, f° 54vo). (En marge : Al Inqor y açessor de Aragon) Rdo y Magco señores. Por los traslados de las cartas del Señor Comendador Mayor Don Garcia de Padilla y del señor de Ayerue que seran con la presente, vereys lo que scriuen de Miguiel Serueto o Reues; por ende conuiene y os encargamos mucho que luego con muy grande deligencia entendays en saver si el dho Miguiel Reues es natural de Alcolea o de Cariñena o de otro lugar desse reyno y de que generacion y edades y donde estudio y que tanto tiempo ha que esta fuera desse reyno y que parientes tiene y de < que > condicion y calidad son, y tambien sepays de sus parientes si les ha scripto y quanto tpo ha y por que via y de donde les scriue y si les ha scrito se ayan las cartas que ha embiado; y hecho lo suso dho poned vros edittos en forma en los quales se llame el dho Miguel Reues que venga a responder a la denunciacion y acusacion que el procurador fiscal desse Santto Offio ha puesto y pusiere contra el, y los dhos edittos hazed publicar en la | [55ro] en la Seu dessa ciudad algun dia solempne y tambien en la yglesia del lugar donde el es natural; y embiad señores aqui el traslado del editto que se pusiere con la notificacion del, para que se embie a la Corte de su Cesa Magt y tambien se nos embie una Requisitoria en latin y en blanco para recebir qualquier informacion que houiere contra el dho Miguel Reues y contra sus obras y venga cerada [sic] y sellada, o de ay lo embiad señores al señor de Ayerue para que se ponga en este negocio toda la diligencia que conuiene pues tanto inporta, y de lo que houieredes Sres sabido y hecho en esto nos hauisareys lo mas presto que pudieredes sin que aya dilacion en lo uno ni en lo otro que assi cunple al Seruio de Dios y al bien y augmento de nra santta fe catholia | Nro señor lo guie como fuere mas seruido y guarde vras Rda y Magca personas. De Medina del Campo a XXIIII de Mayo de DXXXII.

Despues de scripto lo suso dho, pensando mas en esta materia como cosa en que va tanto a nra religion xpiana nos ha parecido que seria bien tentar todas las vias possibles para reduzir al dho Miguel Reues en Spaña conbidandole con partidos o otras offertas y que quando por esta via no se pudiere reduzir que se use del rigor y por esto se ha pensado en ciertos apuntamios que con esta van; deueys, señores, usar dellos o del que mas conueniente dellos vos pareciere de manera que las personas con quien se houiere de tratar no sientan que el Santo Offio ha de usar con este de rigor saluo que el sea reducido a la yglesia como en la verdad se dessea hazer porque otros de nra nacion que alla estan se puedan reducir a la fe viendo el buen tratamio que a este se heziere, y para conseguir este intento no conuiene que el editto se | [v°] publique tan solempnemente como avemos dho, antes es necessario que se lea con disimulacion de manera que no se sienta ni se entienda que el dho Reues es llamado por la Inqon porque seria hauisar a sus parientes y amigos y escandalizarle hian de manera que no aceptase ningun partido que se le ofreciese; y no cureys señores de mandar afixar el editto en las puertas de la yglessia y si se afixasse sea a ora que no lo puedan leer y quitese presto antes que nadie lo lea. Y esta cautela de publicarse el editto en la manera que dha es se haze a effetto que se pueda usar destos remedios que se an pensado y quando no aprouechassen quedara sustanciado el processo que se hiziere contra el dho Reues. Y la informacion que arriba dezimos que se tome de su persona y linage y otras calidades parece nos que seria bien que la encomendassedes a alguna persona que secreta y dissimuladamente sepa lo suso dho sin que sienta< n > que viene por la inqon. Todo lo suso dho

siteur d'Aragon et à son assesseur les copies de deux lettres accusatrices venues de la cour : l'une émanait du grand-commandeur Don García de Padilla, l'autre d'Hugo de Urries, seigneur d'Ayerbe; ce dernier, qui appartenait à la fois au Conseil de Sa Majesté et au Conseil de l'Inquisition, était auprès du souverain le correspondant ordinaire de la Suprema pour toute affaire inquisitoriale d'importance. Le cas de Servet était sans doute fort clair, car les renseignements transmis paraissaient suffisants pour engager des poursuites : « Il convient donc, disait-on aux Inquisiteurs de Saragosse, et nous vous recommandons fort de rechercher sans délai et avec très grande diligence si ledit Miguiel Reves est naturel d'Alcolea ou de Cariñena ou de quelque autre lieu du royaume d'Aragon, quelle est son ascendance, quel âge il a, où il a fait ses études, depuis combien de temps il a quitté le royaume, quels sont ses parents et quelle est leur condition et qualité : sachez de ses parents s'il leur a écrit et combien de temps il y a de cela, et par quelle voie et d'où il leur écrit, et, s'il leur a écrit, procurez-vous les lettres qu'il a envoyées. Cela fait, rédigez vos édits en bonne et due forme, appelant ledit Miguiel Reves à venir répondre à la dénonciation et accusation dressée contre lui par le procureur fiscal de votre Saint-Office. Et ces édits, faites-les publier en la Seu de Saragosse un jour de fête solennelle, et aussi en l'église du lieu de sa naissance. » Les instructions qui suivent montrent qu'on avait l'intention de faire compléter l'enquête à la Cour, en se conformant à la

se ha de hazer con toda presteza y con mucho secreto segun el caso tan importante requiere y dese nos luego a hauiso como avemos dho.

Aqui embiamos dos cartas en creencia vra. La una para el Sor Arcobpo de Caragoça y la otra para los jurados dessa ciudad. Scriuid señores a su S^a R^ma y hablad a los dhos jurados lo que os pareciere conforme a lo que tenemos dho en esta carta y al memorial que con ella va usando destas cartas como mejor os pareciere que todo se remitte a vra prudencia.

Ya sabeys como en dias passados vos scriuimos y assimismo se scriuio a todas las inq^nes que se publicassen edittos sobre los libros y obras de Lutero y sus secaces Parece nos que deueys señores tornar a renouar los edittos sobre los dhos libros y obras y de otros | [56ro] hereges de Alemaña porque de una ora a otra vienen libros y cosas nueuas de aquellas partes que traen muchos herores y specialmente es venido un libro inpresso en Alemaña que se intetula Onus eccliae que trata de profecias en el qual hay errores y conviene que se tomen todos los que houiere y que no se consientan vender y no haya en ello diferido como confiamos. Fecha ut supra

Ad man^ta p. v. Licen^tus Aguirre	H. Epus Mindoniensis	El licen^do Fr^do Niño.

procédure secrète qui était la seule qu'admît l'Inquisition et en abrégeant autant que possible les délais de correspondance.

Un point pourtant restait vague : Comment s'assurerait-on de la personne de Servet? La lacune était si grave qu'on ne laissa point partir la lettre sans y ajouter un long post-scriptum, qui, pour nous, est plus précieux que la lettre elle-même. Le voici dans sa nudité :

« Après avoir écrit ce qui précède, réfléchissant mieux à cette question, qui est de si grande conséquence pour notre religion chrétienne, il nous a paru qu'il serait bon de tenter tous les moyens possibles pour ramener ledit Miguel Reves en Espagne, en l'attirant par promesses d'emplois ou autres offres, quitte à user de rigueur si l'on ne peut le ramener par ce moyen. Aussi a-t-on étudié certaines idées qui font l'objet des notes ci-jointes. Usez-en, Messieurs, ou tenez-vous-en à celle qui vous paraîtra le mieux appropriée, mais de telle sorte que les personnes à qui l'on aura recours n'aient pas l'impression que le Saint-Office réserve au susdit d'autre rigueur que de le ramener dans le giron de l'Église, comme on le désire en vérité, afin que d'autres sujets de notre nation qui se trouvent dans ces contrées puissent être ramenés à la foi en voyant le bon traitement dont bénéficiera celui-ci. »

Évidemment cette tactique était incompatible avec les instructions données en premier lieu. On les amende : « Pour arriver à cette fin, il ne convient pas que l'édit soit publié aussi solennellement que nous avons dit. Il faut au contraire le lire avec dissimulation, de sorte qu'on n'entende ni ne comprenne que ledit Reves est appelé par l'Inquisition. Car ce serait avertir ses parents et ses amis, et ils le scandaliseraient de telle sorte qu'il n'accepterait aucune offre d'emploi. Et n'ayez cure, Messieurs, de faire afficher l'édit aux portes de l'église : en tout cas, si on l'affiche, que ce soit à telle heure qu'on ne le puisse lire et qu'on l'ôte bien vite avant que personne ne l'ait lu. Cette précaution de publier l'édit de la façon que nous venons de dire, doit être prise pour permettre d'user de ces moyens qu'on a étudiés : s'ils échouent,

l'instruction du procès intenté audit Reves se trouvera close. Quant à l'enquête que nous disions plus haut de faire sur sa personne, son lignage et autres qualités, il nous paraît qu'il serait bon de la confier à quelque personne qui de façon secrète et dissimulée prendrait lesdits renseignements sans qu'on puisse se douter qu'elle est envoyée par l'Inquisition. Tout cela doit être fait avec toute la promptitude et le profond secret qu'exige l'importance de l'affaire. Et, encore une fois, instruisez-nous sans retard de tout ce qui s'y rapporte. »

Par le même courrier on envoyait aux Inquisiteurs d'Aragon deux lettres, destinées l'une à l'Archevêque, l'autre aux Jurats de Saragosse, leur signalant à mots couverts l'importante affaire dont le Saint-Office était saisi, et leur demandant leur concours [1].

Malheureusement le livre où sont enregistrées les lettres du Conseil de l'Inquisition ne contient pas la copie des pièces annexées : il faut donc renoncer à savoir en quels termes le Grand-Commandeur de Calatrava et le Seigneur d'Ayerbe dénoncèrent l'hérésie de Michel Servet. Nous ne savons pas davantage sur quelles ruses on comptait pour l'attirer en Espagne. Mais la suite du même registre nous livrera un détail bien précieux : l'émissaire chargé de lui faire cette douce violence fut son propre frère, Mosen Juan Serveto, qui

1. Ces deux lettres sont, pour l'essentiel, rédigées en termes identiques. Nous nous bornons à reproduire la première (A. H. N. Lib. 321 f° 56vo) (En marge : Al Arcobpo de Caragoça.)

Muy Ille y Rmo Seño.

Siempre que se ofrecieren cosas en que fueren menester el fauor de vra señoria Rma se las scriuiremos con toda confiança como agora assi por quien vra señoria es como por el muy grande zelo que de contino ha tenido y tiene a las cosas de nra Religion xpiana y del Santto Officio de la Inqon. Los Inqres de Aragon scriuiran a v. Rma Señoria sobre cierto caso que mucho importa al seruio de Dios y de sus magts y a la honrra de nra nacion spañola. Suplicamos a v. s. Rma sea seruido de les dar entera fe y creencia en lo que de nra parte le scriuieren y suplicaren y lo mande assi proucer como de v. s. Rma se spera, que demas del cunplido galardon que haura de Dios por ello lo recibiremos en muy señalada md y por la pnte prometemos a v. s. Rma que lo que offreciere en este caso cunplira el Santo Offo de la Inqon muy enteramente. Nro Señor lo guie como fuere mas seruido y guarde y acreciente la vida y estado de v. Rma Señoria como desseamos. De Medina del Campo a XXIIII de Mayo de DXXXII

De V. S. Rma

seruidores que sus manos besan

Licentus	H. Epus	El licendo
Aguirre	Mindoniensis	Frdo Niño.

fut chapelain de l'Archevêque de Saint-Jacques de Compostelle. Ce prêtre roux, aux traits énergiques [1], accepta-t-il la mission à son corps défendant? Ne l'aurait-il pas plutôt sollicitée pour la remplir avec une autorité fraternelle? Sur les entretiens de Juan et de Miguel, nous n'avons aucune donnée. Il se peut que Miguel ait accueilli avec une révolte amère le message par lequel son pays lui témoignait soudain qu'il ne l'oubliait pas : et peut-être un peu de cette amertume imprègne-t-elle le portrait moral qu'il trace de l'Espagne dans son commentaire sur Ptolémée (Lyon, 1535). Un fait est sûr : son frère « ne put le ramener [2] ». Les archives d'Inquisition l'attestent, et aussi toute la vie ultérieure de Servet : cette libre carrière qui, à travers les persécutions, le conduira au martyre.

Mais, encore une fois, l'intérêt de cette ténébreuse affaire n'est pas du côté de Michel Servet qui ne fut pas atteint : il est du côté de l'Inquisition que nous voyons à l'œuvre. L'esprit de suite qu'elle y manifeste n'est pas moins remarquable que cette organisation vaste et minutieuse qui, d'un renseignement opportunément transmis, a fait sortir un procès en règle. En juillet 1532, le Conseil avait félicité les Inquisiteurs d'Aragon pour les mesures qu'ils avaient prises à cet égard [3]. Il n'y avait plus qu'à surseoir jusqu'à ce que ces

1. Mosen Iuan Serveto de Reves, « clerigo infanzón rector de Poliñino », et sa mère Catalina Conesa « infanzona viuda », sont les deux donateurs du rétable de Villanueva de Sijena, qui conserve leur portrait. Nous utilisons la description de Mariano del Pano (article cité).

2. A. H. N. Inquisición Lib. 322 f° 190ro Lettre de la Suprema (signée de l'Évêque de Badajoz, du Licencié Fr^{do} Niño et du Prieur D. Francisco de Navarra) aux Inquisiteurs d'Aragon (Valladolid, 13 mars 1538). « ... Los dias pasados hos escreuimos que nos abisasedes en que estado esta la causa de Miguel Reues alias Serueto. Y porque somos ynformados que esta en casa de su padre un hermano suyo que fue capellan del señor arcobispo de Santiago el qual fue Alemaña [sic] a la [sic] traer y no le pudo rreducir procurad señores de ynformaros de donde esta el dicho Miguel Serbeto y abisadnos dello y del estado en que esta su causa. »

3. A. H. N. Inquisición. Lib. 321. f° 74vo (Lettre datée de Medina del Campo — 24 juillet 1532) « R^{do} y Mag^{ce} Señores. Dos letras vras hauemos recebido de XVI de Junio y XIII del presente rrespuesta de otras nras con el despacho que embiastes sobre el negocio del Mro Rebes..... y ha parescido en este consejo muy bien el acuerdo que señores tobistes y las diligencias que se hizieron en el negocio del dho Mro Rebes sobre que luego se scriuio a la Corte de su Cesarea Mag^{t} para que se hagan las diligencias necessarias en que el dho Mro Rebes se cobre. Plega a Dios que se reconozca y sea reduzido al gremio de nra Santta Madre yglia, y en su causa se deue sobreseer hasta que se sepa lo que hauran aprobechado los despachos que sobre esto se han embiado y buelva su her^{o} como nos haueys scripto. » Plus loin on

mesures eussent produit leur effet et jusqu'à ce que le frère de l'accusé fût revenu de sa difficile ambassade. En attendant, toutes dispositions étaient prises pour éviter la diffusion à Saragosse des ouvrages de Servet, qui étaient proscrits à l'égal de ceux d'Œcolampade ou de Luther. Mais les années peuvent passer sans que le Conseil perde l'affaire de vue, et en mars 1538 il demande « où en est le procès de Miguel Rebes alias Servet [1] ». Mosen Juan Serveto est revenu à la maison paternelle : Il faut savoir de lui où est son frère Miguel. Et le 3 mai de la même année, le Conseil critique sans indulgence la conduite du procès [2] : « Nous avons reçu la déposition de Mossen Juan Serveto. Et nous sommes étonnés que vous n'ayez pas interrogé le moine et les autres personnes qu'il donne comme cotémoins. S'ils n'étaient pas là, vous devriez savoir où ils sont pour les interroger et faire les autres démarches nécessaires. Il faut que vous interrogiez lesdits cotémoins et que vous sachiez où est le nommé Michel Servet, de qui il tire ses ressources, quelle est son occupation, et si l'on espère qu'il viendra par ici. Et avertissez-en le Conseil. »

Après cette date, nous n'avons retrouvé aucune trace du procès Servet dans la correspondance du Conseil Suprême de l'Inquisition. Mais que nous puissions, avec une aussi mince documentation, suivre cette affaire pendant plus de six ans, cela est très significatif. Tous les États d'Europe, au XVIe siècle, ont protégé à leur manière l'orthodoxie, exigé de quelque façon le conformisme. Aucun n'a disposé d'un organisme comparable à l'Inquisition d'Espagne. Son réseau couvrait tout le

approuve les dispositions prises à l'égard des libraires de Saragosse « para ver si tenian libros de Lutero de Colampadio o del Mro Reues o de otros reprouados, mandandoles con penas que no vendan semejantes libros y que siempre que truxieren obras nuevas de teologia os las muestren. »

1. Cf. p. 7, note 2. Le 19 mars 1538 (Registre cité, fol. 191ro), le Conseil se plaint de ce que plusieurs de ses lettres aux Inquisiteurs d'Aragon n'ont pas encore reçu de réponse.

2. A. H. N., Inquisición Lib. 322 fol. 199vo. Lettre du Conseil (signée de l'Évêque de Badajoz, du Licencié Hdo Niño et de D. Francisco de Navarra) aux Inquisiteurs de Saragosse (Valladolid, 3 mai 1538) « ... La deposicion de Mossen Juan Serueto se recibio y estamos maravillados de como no examinastes al frayle y a las otras personas que da por contestes; y si no estaban ay, devriades saber donde estan para los examinar y hazer otras diligencias necessarias. Deveis examinar los dichos contestes y saber donde esta el Miguel Servecto y quien le prouee y en que entiende y si se espera que verna por aca y avisad dello a este consejo. »

territoire de la Monarchie; et la Suprema avait ses antennes exploratrices partout où vivaient des Espagnols fidèles : on en pourrait signaler, non seulement en terre d'Empire, où Charles-Quint régnait, mais en Italie ou en France [1]. Une forte centralisation assurait l'utilisation au point voulu de tout renseignement recueilli. Et si les Inquisitions locales avaient des distractions, des oublis, l'attention et la mémoire veillaient au centre.

L'affaire Michel Servet, si elle ne nous montre pas la machine inquisitoriale dans son action la plus efficace, ouvre du moins une perspective inattendue jusqu'aux extrêmes limites du champ où cette action prétendait s'exercer : et par là se trouve posé dans une extension nouvelle le problème du sens même de cette institution. L'épuise-t-on lorsqu'on dit qu'elle avait pour fonction la défense du corps national contre tout ce qui menaçait son unité spirituelle? Si l'on veut, mais à condition de bien voir ce qu'il y a sous ces termes, et de ne pas faire de cette « unité » une forme suprême de l'« ordre » politique. On voit bien, dans le cas de Juan del Castillo, comment le maintien de l'ordre orthodoxe suppose des poursuites contre un Espagnol réfugié hors de la péninsule. Cet hérétique, compromis dans le procès des illuminés de Nouvelle Castille, fut suivi à la trace à Paris, recherché

1. L'arrestation de Juan del Castillo à Bologne, en 1533, fut rendue possible par les renseignements que fournirent le Seigneur d'Ayerbe, et aussi Micer Martín Pérez de Oliván, alors boursier au Collège de Saint-Clément (A. H. N. Inquisición Lib. 321 f° 109ro). Il est vrai de dire que le Seigneur d'Ayerbe était un véritable fonctionnaire de la Suprema, en mission permanente auprès de l'Empereur ; et à sa mort, le Cardinal Tavera, Grand-Inquisiteur, désigna pour lui succéder son fils D. Jerónimo de Urries (A. H. N. Inq. Lib. 322, f° 368vo. Valladolid, 9 septembre 1544). Quant à Pérez de Oliván, ce n'est pas exagérer que de dire qu'il appartient à une grande famille inquisitoriale. Son père, Miguel Pérez de Oliván, fut Secrétaire de l'Inquisition de Saragosse, et son grand-père fut l'illustre Secrétaire de la Suprema Juan García, beau-père de Jerónimo Zurita, qui lui succéda dans ces fonctions. Dª Juana, la femme de Zurita, était donc la tante de Martín. Celui-ci, d'ailleurs, à peine sorti du Collège Saint-Clément de Bologne, fut nommé Inquisiteur en Navarre (A. H. N. Inq. Lib. 321, f° 178vo, 20 octobre 1533) : il devait être chargé plus tard de l'Inquisition de Cordoue. Rien d'étonnant si, dès ses années d'étudiant, il apparaît comme auxiliaire bénévole de l'Inquisition.

A Toulouse on voit le bachelier Juan de Vila dénoncer le jurisconsulte bourguignon Celse Hugues Descousu qui, échappé de la prison de l'Inquisition de Tolède, s'était réfugié en France. L'Inquisiteur de Toulouse remit le fugitif en prison, et le dénonciateur ne manqua pas de faire connaître son intervention à l'Inquisition espagnole (A. H. N. Inq. de Toledo. Leg. 110, núm. 22. Procès de Hugo de Celso, 15 mars 1539).

à Rome, et, lorsque, en 1533, sa présence fut signalée à Bologne, où il enseignait le grec, l'Empereur et le Pape s'y trouvèrent réunis à point nommé pour permettre son arrestation : il fut remis à l'Inquisition de Barcelone qui le remit à son tour à celle de Tolède. Mais Juan del Castillo avait fréquenté à Alcalá et à Guadalajara des conventicules pieux où il rencontrait Bernardino Tovar, l'évêque Cazalla et sa sœur Maria, Magdalena de la Cruz. Aux yeux des Inquisiteurs de Tolède, il était l'âme d'une vaste conspiration tramée contre l'orthodoxie en Espagne même. Son procès était impliqué dans un multiple procès[1]. Le cas de Servet était tout autre. S'il était né en Espagne, son hérésie s'épanouissait en terre allemande. Il semble donc qu'une Inquisition seulement attentive à protéger l'orthodoxie espagnole dût réagir à la dénonciation en dressant contre les écrits de Servet la même barrière qu'elle élevait tout autour du territoire contre la littérature luthérienne. Mais, au lieu de cette simple réaction défensive, nous voyons la ruse et la contrainte savamment combinées pour une difficile poursuite contre l'homme lui-même : et, lorsqu'il est clair que Servet ne veut pas revenir en Espagne, elle ne lâche point prise pour autant. Ici entre en jeu autre chose que la claire notion d'une utilité politique ou sociale. Ce quelque chose, la Suprema elle-même l'appelle par son nom lorsque, demandant leur concours à l'Archevêque et aux Jurats de Saragosse, elle fait valoir que l'affaire « importe fort au service de Dieu et de Leurs Majestés, et à l'*honneur de la nation espagnole* ». Nous croyons que l'on commettrait une grave erreur en négligeant ces mots que nous soulignons, ou en y voyant une simple formule sans vie. L'Inquisition était-elle par hasard une pure activité régulatrice, sans passions, exactement mesurée, à chaque instant, pour une certaine fonction? Par réaction contre la vieille imagerie romantique

1. Le procès de Castillo est un des nombreux dossiers qui manquent au fonds de la *Inquisición de Toledo* (A. H. N.), le moins incomplet pourtant des archives inquisitoriales. Il reste quelques débris du procès de sa sœur Petronila de Lucena. Mais presque tout ce qu'on sait sur les poursuites dont il fut victime se trouve dans les procès de María Cazalla et de Juan de Vergara. Pour les patientes recherches qui préparèrent son arrestation à Bologne, la source est le registre de correspondance du Conseil de l'Inquisition (Lib. 321, passim, en particulier, f° 109 r°).

et ses inquisiteurs grimaçants de rage, on veut voir dans l'Inquisition une froide bureaucratie, et l'on oublie que toute institution existe par des hommes en chair et en os. Refusons-nous à supposer chez les Inquisiteurs des passions exceptionnelles, mais n'hésitons pas à expliquer leur zèle par les passions qui dominaient tous les cœurs espagnols, et en particulier par cet « honneur » qui régnait sur eux en tyran. Après un demi-siècle de fonctionnement, la vaste organisation inquisitoriale offrait une carrière profitable et une part de la puissance publique à un certain nombre de gradués en théologie ou en l'un et l'autre droit; elle nourrissait une multitude d'honnêtes subalternes, greffiers, geôliers, valets, bourreaux. Tout ce personnel pouvait être plus ou moins zélé dans l'accomplissement de sa mission. Mais le prestige du « Saint-Office » était assez grand pour susciter des dévouements gratuits : le Grand-Commandeur de Calatrava comme le Seigneur d'Ayerbe, Mosen Juan Serveto comme les Inquisiteurs de Saragosse ou les Conseillers de la Suprema ont même idée du service de Dieu et même conception de leur honneur. Qu'un « Espagnol d'Aragon » publiât en Allemagne des opuscules hérétiques en tête desquels sa qualité d'Espagnol était étalée, c'était une honte qui rejaillissait sur toute la nation : une honte que seules pouvaient effacer la pénitence ou la mort.

Cette puissance de l'honneur au service de l'orthodoxie mérite d'être notée, non comme anormale, mais plutôt comme profondément significative. Ce n'est pas faire un rapprochement arbitraire que de rappeler, en regard des vaines poursuites dirigées contre Servet, la tragique histoire de Juan Díaz, disciple et ami de Bucer, assassiné par son frère Alfonso à Neuburg sur le Danube : le meurtrier lui-même en a fait à Sepúlveda un récit que l'on peut croire véridique [1]. Alfonso Díaz « homme de bien et jaloux de sa gloire », ne put vivre en repos à Rome, du jour où l'hérésie de son frère lui fut révélée : il en sentait la honte sur lui et sur toute sa famille. Il vint trouver Juan en Allemagne dans le dessein

1. Sepúlveda. *De rebus gestis Caroli V.* Lib. XIX. Cap. 36-41 (*Opera*, Madrid, 1780, t. II, p. 127-132).

de le ramener à la foi. Lorsqu'il vit que son éloquence était impuissante, il essaya du moins de l'arracher par ruse à la terre d'hérésie : il feignit d'être gagné à la foi évangélique et le décida à le suivre en Italie pour y prêcher le christianisme restauré. Mais Bucer n'est pas dupe de la manœuvre, il ouvre les yeux à Juan, qui refuse de partir. Ici, il faut laisser la parole à Sepúlveda : « Alors Alfonso, voyant qu'il n'y avait d'autre moyen d'obvier à un grand mal, résolut de tuer son frère, et d'empêcher au prix d'un crime, puisqu'il ne le pouvait autrement, de nombreux et pires forfaits qui signifiaient dommage pour la religion, et *déshonneur pour sa famille, voire même pour sa patrie et l'Espagne tout entière*[1]. »

Nous soulignons ces derniers mots pour mettre en évidence un parallélisme qui n'est pas fortuit. Certes, l'Inquisition, jusque dans ses procédés les plus tortueux, est tenue au respect de certaines formes, et ces formes sont telles que jamais ruse ni force ne feront tomber Servet en son pouvoir. Au lieu qu Alfonso Díaz, voyant échouer la ruse, met dans la main de son domestique la hachette qui fendra le crâne de son frère : Médecin de son propre honneur[2], et en même temps médecin de l'honneur national, comme nous apparaît l'Inquisition dans l'affaire Servet. Mais passion déchaînée, ou bien passion plus circonspecte, et comme canalisée par l'institution, c'est toujours le même mobile qui pousse ces Espagnols à effacer l'hérésie dont ils sentent rejaillir sur eux la souillure. Honneur-passion, en donnant au second terme sa valeur la plus cartésienne, la plus étymologique : on est bien loin de la religion de l'honneur, si volontaire, d'un Alfred de Vigny. C'est ici la forme la plus primitive du sens social qui s'affirme, en même temps qu'une des formes les plus rudimentaires du sentiment religieux. On ne doit pas oublier que l'Inquisition espagnole fut créée contre les Juifs et les Moris-

1. *Op. cit.*, p. 130. « Tunc vero Alfonsus tantis malis occurrendi ceteras vias interclusas esse animadvertens, fratris occidendi consilium capit, ut uno crimine, quando aliter non posset, multis et majoribus sceleribus ad religionis damnum, et familiae suae atque adeo patriae et totius Hispaniae infamiam pertinentibus occurreret. »

2. « ... ut ... fraternae invidiae et communi infamiae, quacumque ratione posset, *mederetur* », dit Sepúlveda (*op. cit.*, p. 128).

ques, contre les « nouveaux chrétiens », et qu'elle fut d'abord gardienne, bien plus que de l'unité dogmatique, de la « pureté du sang » : cette « limpieza de sangre » dont l'Espagne du seizième siècle fit la condition *sine qua non* de l'accession à toutes les dignités. Après la révolution luthérienne, l'Inquisition s'arme contre l'hérésie envahissante et multiforme : Mais ne dirait-on pas que l'hérétique, alors, est une sorte de Maure ou de Juif, un être impur, dont l'impureté se communique à tous ceux qui tiennent à lui par les liens du sang, et jusqu'aux limites de la nation? Vers le même temps, dans les États centralisés sous des monarques absolus, le sentiment national commence à parler haut, non sans violence xénophobe ni sans complaisance démagogique : dans ses régions élevées, l'esprit de la cité antique l'inspire. Bientôt Sepúlveda (qui ne voyait rien à reprendre dans l'acte d'Alfonso Díaz) voudra donner figure de doctrine à un nationalisme belliqueux. Mais qu'elle s'ignore ou qu'elle s'affirme, la tyrannie de la tribu est là : Il ne suffit pas à un Servet ou à un Juan Díaz de franchir les frontières pour rompre avec leur famille et avec leur nation. Eux-mêmes se sentent liés : leur nostalgie tourne à la haine. Servet, séparé de son pays par plus de trois cents lieues, se proclame « Espagnol d'Aragon », et, à quelques années de là, dans son Ptolémée, il maltraite sa patrie de la façon qui indignait si fort Menéndez y Pelayo[1]. Hérétique, il appartient à l'Inquisition espagnole, parce qu'il ne cesse d'appartenir à l'Espagne qu'il déshonore. Reconnaissons dans le Saint-Office, sous la majesté de la religion et la rigueur centralisée de l'État monarchique, le jeu, limité et réglé, des passions primitives : institution démagogique plus que théocratique (on le voit bien à la façon dont elle s'installe en Portugal sous la pression populaire, après une longue résistance du pape[2]), l'honneur le plus primitif est à sa racine même.

M. BATAILLON.

1. *Historia de los Heterodoxos españoles* (1re éd.), t. II, p. 167.

2. Cf. le livre II de la *Historia dos Christãos novos Portugueses* (Lisboa, 1922) de M. J. Lucio d'Azevedo, où l'on voit bien comment les rigueurs de l'Inquisition contre les nouveaux chrétiens ne firent que se substituer aux violences de la populace.

UN DÉFENSEUR DU TRONE DE FERDINAND VII

LE GÉNÉRAL EGUIA

PREMIER COMTE DU REAL APRECIO

Nous voudrions aujourd'hui apporter quelques renseignements inédits sur un personnage qui, à partir de 1808, joua un rôle important dans l'histoire espagnole, le général Don Francisco Eguía, premier Comte du Real Aprecio[1]. Une partie des documents que nous utiliserons provient des archives de Mr. Alcalá Galiano qui porte aujourd'hui le titre de Comte du Real Aprecio. Nous devons la communication de ces papiers de famille à l'amabilité du comte et de sa mère, Mme Alcalá Galiano. Les autres sont des fragments de la correspondance de notre ambassadeur à Madrid. Nous les avons recueillis aux Affaires étrangères de Paris.

Si, pour se convaincre de l'activité du général Eguía, on ne veut pas remonter jusqu'aux chroniqueurs du temps (on peut rarement dire les historiens), dont pourtant la partialité ingénue ne manque pas de charmes, que l'on feuillette l'œuvre de Pérez Galdós. Dans les *épisodes nationaux* de la seconde série, dans cette résurrection d'une période follement tourmentée, fertile en coups d'État et en soulèvements, en émeutes et en complots, on voit fort souvent apparaître ce général fameux connu familièrement sous le nom de « Coletilla »[2]. Dans les affaires politiques du début du siècle, il

1. Voir un article de F. Suárez de Tangil y de Angulo, *El primer Conde del Real Aprecio*, dans *Rev. de Historia y de Genealogía Española*, 15 de Mayo de 1916.

2. Voir en particulier les *Memorias de un cortesano de 1815* et *Los cien mil hijos de San Luis*. Dans la *Fontana de oro*, il est question d'Eguía. Le surnom de « Coletilla » fut donné au général parce que, par attachement à l'ancienne mode et au passé, il continuait à se coiffer, comme au temps de Charles III, portant une petite tresse (« coletilla ») derrière la tête.

intervient comme le défenseur des anciens principes, de l'absolutisme royal, de l'orthodoxie catholique. Il se dresse violemment contre les nouveautés qui, venues de France, pénétraient alors en Espagne. C'est le fidèle soldat de Ferdinand VII; il ne recule même pas devant l'illégalité pour restaurer ce qu'il croit la légalité, un roi, une loi, une foi. En échange, Ferdinand lui accorde toute sa confiance et, à deux reprises, remet entre ses mains le salut du trône d'Espagne.

Le Soldat.

Jusqu'à soixante-cinq ans, la vie d'Eguía fut celle d'un officier distingué dont les aptitudes militaires et la bravoure lui valurent de s'élever aux grades suprêmes. Issu d'une des familles les plus nobles du pays basque, il naquit à Bilbao le 5 mai 1750. Il importe de signaler ses origines, car de sa race il tiendra son indomptable énergie, la force de ses croyances religieuses, l'attachement à son roi. Il embrassa de bonne heure la carrière militaire, et, le 25 mai 1767, fut nommé capitaine du régiment d'infanterie de volontaires étrangers. A ce titre, il prit part à l'expédition d'Alger en 1775, à celle de Panzacola en 1781. Cette année-là, il reçut le grade de lieutenant-colonel; il n'en exerça réellement le commandement qu'à partir du 20 novembre 1791. Colonel du régiment d'Afrique en 1792, il devint brigadier en 1793. Dans la guerre que l'Espagne soutint contre la France révolutionnaire, le général Eguía prit part à plusieurs engagements. Il commanda en Aragon et en Navarre. Le 4 septembre 1794, il combattit les Français à Lescun, et le 24 novembre, attaqué sur les bords de l'Orrio (Pampelune), il repoussa l'ennemi jusqu'aux hauteurs de Anóz (Pampelune). Le 28 juin, à la tête du régiment provincial de Compostelle, il s'empara des positions d'Arriba (Lugo). A la suite de ces faits d'armes, il fut fait, en septembre de la même année, maréchal de camp.

La paix venue, Eguía conçut le projet de réorganiser l'armée espagnole et de régler certains points de tactique; en 1796, il composa les *Instructions à l'usage de l'infanterie*. Il fut nommé

ensuite gouverneur de Jaca (1797), deuxième commandant général du royaume d'Aragon (1800), lieutenant général (1802), et membre du Conseil supérieur de la guerre (1803). En 1801, au cours de l'expédition contre le Portugal, il fit partie de l'armée qui assiégea victorieusement la place de Campo Mayor.

Quelques années plus tard, la France envahissait l'Espagne. Eguía, à la fois organisateur et tacticien, essaya de constituer une armée importante, et commanda sur divers champs de bataille. Le 4 mai 1809, il fut nommé inspecteur général de l'infanterie. Il se rendit à Séville et prépara un plan pour la formation d'une armée de 200.000 hommes, qui reçut l'approbation du gouvernement, le 4 janvier 1810. Le 3 février, il fut nommé ministre de la guerre auprès de la Régence suprême du royaume qui assurait les charges du gouvernement et de la défense nationale pendant la captivité de Ferdinand VII. Le 20 mai, il reçut le titre de doyen du Conseil supérieur de la guerre, et le lendemain celui de conseiller d'État.

La tâche d'administrateur ne l'éloigna pas de la lutte. Dès 1808, se rendant à Bayonne où il devait, délégué par le Conseil supérieur de guerre, prendre part aux travaux de la Junte réunie pour donner une constitution à l'Espagne [1], il préféra s'arrêter en chemin. A Burgos, de concert avec Don Gregorio de la Cuesta, capitaine général de la Vieille Castille, il prépara un plan de défense qui fut mis aussitôt à exécution à Puente Cabezón [2] : c'était le système de la « guerrilla » un peu organisée. Il fallut bien de la peine aux Français pour s'emparer de la position. Plus sérieuse fut la bataille de Rioseco, gagnée avec la coopération de l'armée de Galice, et qui coûta de très lourdes pertes à l'ennemi. Après Bailén, Eguía travailla à améliorer l'armée de son pays, puis il prit part aux dernières batailles qui chassèrent nos troupes d'Espagne, à celle de Medellin, à celle de Talavera. Après Medellin, on lui accorda une pension de dix-huit mille réaux qui, en cas de mort, pourrait passer à sa femme [3].

1. Cf. P. Conard, *La constitution de Bayonne (1808)*, Lyon, 1909.
2. Pr. de Valladolid.
3. Tous ces renseignements sont tirés de la « Feuille de Service » du général, qui se trouve au Ministère de la guerre de Madrid, et dont deux copies existent aux archives de la famille Alcalá Galiano.

Telle fut la carrière militaire du général Eguía. Malgré toute sa gloire, elle est bien oubliée. En revanche, on se rappelle mieux son rôle politique à partir de 1808, sa croisade décidée contre le régime parlementaire. C'est sa physionomie telle qu'elle apparaît dans le dernier quart de son existence dont la postérité garde le souvenir. Eguía n'est pas le général qui lutta avec succès contre les lieutenants de Napoléon, c'est le prétorien qui démolit le système des Cortes, funeste, croyait-il, à sa patrie. A deux reprises différentes il attaqua rudement les institutions libérales de l'Espagne. De 1812 à 1814, il s'opposa de toutes ses forces au triomphe de la Constitution, et l'anéantit par le coup d'État du 10 mai 1814. De 1820 à 1823, pendant cette deuxième expérience de régime représentatif, il organisa en Espagne, de Bayonne, où il s'était réfugié, des soulèvements royalistes; il noua des intrigues avec les Cours européennes à principes monarchiques et, pendant quelques mois, sous l'égide de la Sainte Alliance, il exerça le gouvernement suprême de l'Espagne. Examinons ces deux moments particulièrement importants de la vie d'Eguía.

L'adversaire du nouveau régime (1810-1814).

En 1810, Eguía, à cause de ses fonctions de ministre de la guerre, était tenu de résider à Cadix, siège du gouvernement. Le 21 septembre de la même année, il fut élu député suppléant de la Seigneurie de Viscaye aux premières Cortes qui devaient s'ouvrir solennellement trois jours plus tard [1].

Comme plusieurs provinces, du fait de l'occupation française, n'avaient pu procéder aux élections des députés, la Régence avait décidé que les personnes qui en étaient originaires et qui résidaient à Cadix, nommeraient des « députés suppléants », devant rester en fonctions jusqu'à l'arrivée des représentants dûment élus [2]. C'est en application de cette mesure que, sous

1. Sur l'ouverture des Cortes, revoir Toreno et Adolfo de Castro. L'enthousiasme populaire qui éclata en ce jour mémorable a été merveilleusement décrit par Galdós dans *Cádiz*. Nous avons signalé la beauté du passage dans notre article sur les sources de *Cádiz* (*Bull. hisp.*, 1921). M. G. Cirot en a traduit une partie dans son essai sur Galdós (*Rev. Philomat. de Bordeaux*, 1920).

2. Toreno, *Hist^a del levantamiento, guerra y revolución de España*, dans l'édition B. A. E., t. 64, p. 285.

la présidence de Don Manuel de Lardizábal, les Basques se trouvant à Cadix nommèrent Eguía député suppléant [1].

Il était contraire aux principes d'Eguia de prendre part aux travaux d'une assemblée politique qui, par le seul fait d'exister, limitait les pouvoirs du roi et détruisait l'absolutisme. Quand, en particulier, il fut question d'établir en Espagne un régime constitutionnel, Eguía s'abstint d'assister aux discussions préparatoires. A l'heure de prêter serment à la Constitution de 1812, voici comment le général, habile tacticien en intrigues politiques, éluda momentanément cette formalité qui devait tant lui coûter.

Le 15 mars 1812, les Cortes lui adressèrent une invitation à aller signer et jurer la Constitution, les 18 et 19 courant [2]. Eguía fit savoir que la « maladie » l'ayant empêché de prendre part aux travaux de discussion, il ne pouvait répondre à l'invitation; il ajoutait qu'ignorant l'opinion de ses électeurs, il lui était impossible de s'engager en leur nom.

... en todas las corporaciones de q[e] he sido miembro, no he visto q[e] hubiese firmado sobre asunto alguno el que no hubiese asistido; fuí nombrado por el Consejo Supremo de guerra para la asamblea o congreso de la Constitución de Bayona, en compañía de Don Esteban Antonio de Orellana, y tampoco firmamos porque no asistimos a ella.

Mi poder es de suplente, y por lo mismo ignoro la voluntad del señorío de Vizcaya y carezco de instrucciones que aún me era imposible obtenerlas, porque no ha podido verse libre de los enemigos, y así debo dirigirme por el concepto q[e] tengo de la opinión g[ral]. de mi país, que aman mucho sus fueros y nunca se han quejado de ellos; en esta inteligencia no me es permitido obrar contra su voluntad, ni concurrir en calidad de tal diputado al menor acto q[e] pueda poner en question qual fuese ella, quando estoy firmemente persuadido de q[e] es y será la de conservar sus fueros.

Cádiz, 17 de Marzo de 1812 [3].

1. *Exposición al Rey N. S. del general Don Francisco Ramón de Eguía*, 1er décembre 1823. Manuscrit des archives du Comte del Real Aprecio, Don Alvaro Alcalá Galiano. C'est le document le plus long et le plus intéressant de ces archives.

2. Toreno, ouv. cit., p. 399. Le 18, il fallait signer deux exemplaires de la Constitution, l'un pour les archives des Cortes, l'autre pour la Régence. Le lendemain, il fallait jurer la Constitution dans la salle des séances.

3. Minute aux archives du Comte del Real Aprecio.

Le jour même, les Cortes renouvelèrent leur invitation, sur un ton plus énergique et menaçant. Un ami du général l'avertit des peines qu'il encourait.

... Antes que Eguía reciviese esta providencia misteriosa, un afecto a su persona le havisó q^e lo acordado se reducía a despatriarlo, privarle de todos sus empleos, confiscarle sus vienes, y declararle indigno del nombre español[1].

Cette fois, Eguía céda, songeant à sa nombreuse famille (su dilatada familia) qui serait plongée dans la misère. Il obéit à la violence, « ce qui annule son acte »[2].

Nouvel engagement avec les Cortes l'année suivante (1813). Le 30 mai 1812, la Junte de Vizcaye avait nommé Eguía député « propriétaire » cette fois. Elle lui avait donné pleins pouvoirs, même ceux de traiter au nom de la Province avec le Gouvernement de l'Angleterre, ou celui de toute autre puissance étrangère[3]. Le 24 novembre, elle lui avait envoyé les Procès-Verbaux de ses séances, sorte de cahiers de doléances, et renouvelé l'assurance de sa confiance et de son admiration[4].

En 1813 se réunirent les secondes Cortes. Elles furent convoquées pour le 26 septembre. Comme les députés de Vizcaye n'étaient pas arrivés, Eguía, en sa qualité d'ancien député suppléant, fut invité à siéger. Par la lettre suivante, d'une argumentation sophistique et pleine d'ironie, il s'excusa de ne pouvoir obéir. La Constitution, dit-il,

en el artículo 109 previene : « Si la guerra o la ocupación de alguna parte del territorio de la monarquía por el enemigo impidieren que se presenten a tiempo todos o algunos diputados de una o más provincias, serán suplidos los que falten por los anteriores diputados de las respectivas provincias sorteando entre sí hasta completar el nombre que les corresponda. » Vizcaya no está ocupada por los enemigos, ni la guerra impide a sus diputados el paso para presentarse

1 et 2. *Memorias de la vida política y militar del T^e General de los Reales Ejércitos Dn. Francisco Ramón de Eguía y Letona.* Ms. des archives de M. Alcalá Galiano. L'évêque d'Orense, qui, retourné dans son diocèse, fit savoir aux Cortes qu'il jurait la Constitution mais en faisant des réserves, fut, par décret du 17 août, déclaré indigne du nom espagnol et banni de sa patrie. Le décret stipulait que semblables mesures seraient prises contre ceux qui imiteraient cet exemple. V. López Aydillo. *El obispo de Orense en la regencia del año 1810.* Madrid, 1918, p. 139 et apéndice n° 56.

3 et 4. Lettres des archives de M. Alcalá Galiano, Comte del Real Aprecio.

en el Congreso; por consequencia no estoy en el caso de suplir al diputado propietario sin contravenir expresamente a este artículo de la Constitución, y sin constituir nulidad a toda votación que se gane por semejantes votos, como opuesto a la ley.

Los artículos 104 y 105 de la Constitución dicen aquel : « Se juntarán las Cortes todos los años en la capital del Reyno en edificio destinado a este solo objecto », y este : « Cuando tuvieren por conveniente trasladarse a otro lugar, podrán hacerlo con tal que sea a pueblo que no diste de la capital más que doce leguas, y que convengan en la traslación las dos terceras partes de los diputados presentes. » Sin contravenir a estos artículos, tampoco puedo asistir a las Cortes que se celebren a más distancia de las doce leguas de la capital señaladas en el artículo 105 y conceptúo que todo acto celebrado fuera del parage señalado por la ley para ejercer juridicción puede ser alegado de nulidad.

El artículo 373 dispone : « Todo español tiene dxo, de representar a las Cortes o al Rey, para reclamar la observancia de la Constitución. » Pués, si todo español tiene derecho pª reclamar, que no se me exija con su infracción a faltar al juramento que se me precisó prestar.

Espero que V. S. tendrá la bondad de hacer presente esta mi contestación a las Cortes ordinarias, y si conceptuase necesario discutirla, suplico sea sin la asistencia de los suplentes que se hallen en mi caso porque no pueden ser partes y jueces sin causar nulidad[1].

On devine avec quelle joie Eguía apprit le retour de Ferdinand VII et combien il eut de satisfaction à gagner Valence pour rendre hommage au légitime souverain. Le temps des Régences et des Cortes était près de finir. Eguía lui donna le coup de grâce.

Après s'être rendu compte qu'il avait de fidèles partisans et que la majorité du pays, furieusement traditionnaliste, n'avait rien compris au régime constitutionnel, Ferdinand VII, conseillé par ses anciens amis, décida de ramener l'Espagne à l'état politique de 1808. A Valence, il mit sur pied le décret du 4 mai et prépara avec soin le coup d'État contre les Cortes. Eguía fut chargé de son exécution[2]. Dans cette circonstance, le général n'hésita pas un instant. Sa conscience

1. Lettre aux Secrétaires des Cortes. La minute est dans les archives du Comte del Real Aprecio.

2. Voir surtout le livre bien informé de Deleito y Piñuela, *Fernando VII en Valencia el año 1814. Agasajos de la Ciudad. Preparativos para un golpe de estado.* (*Anales de la Junta para ampliación de estudios*, tomo VII, Madrid, 1911.)

lui conseillait l'obéissance au monarque et le poussait à réduire par tous les moyens les puissances nouvelles opposées à l'absolutisme royal.

Cuando fué necesario preparar a V. M., — écrit-il dans l'*Exposition* — su entrada en la Corte, desde la expresada ciudad de Valencia, en la plenitud de todos los derechos de la Soberanía que heredó de sus mayores, y le había jurado la Nación a su exaltación al Trono, y de la cual le acababa de arrancar una facción impía, y enemiga de la legitimidad, el exponente, Señor, revestido de la autoridad con que V. M. se había dignado investirle para tan importante operación corrió presuroso a poner en execución el célebre decreto de cuatro de mayo de 1814, en donde se reconocían obstáculos insuperables que era en la Corte, centro de aquel gobierno criminal, y residencia de todos sus partidarios y gritadores asalariados para sostener las ideas de democracia, que era como el caballo de batalla sobre que rodaban todos sus planes y proyectos desorganizadores.

Dans la nuit du 10 mai, Eguía faisait procéder à l'arrestation des principaux députés libéraux. Ayant à ses ordres quelques magistrats et quelques fonctionnaires de la police, ainsi qu'une poignée de soldats, il fit conduire en prison Martinez de la Rosa, Argüelles, Quintana et les autres chefs du parti avancé. Quelques années plus tard il rappela au roi avec quelle énergie et quelle habileté il avait procédé[1].

Telle fut la conduite d'Eguía de 1810 à 1814. Le général apparaît comme le champion de l'ancien régime, l'ennemi juré de la Constitution. Grâce à lui, Ferdinand VII remonta sur le trône de ses ancêtres et recouvra la plénitude du pouvoir royal.

1814-1819. Années de faveur.
La lutte contre les francs-maçons de Grenade.

A partir de 1814, l'Espagne fut en proie à une terrible réaction. Comme il était naturel, Eguía jouit d'une grande faveur auprès du Souverain. Déjà nommé, le 4 mai, capitaine général

1. *Exposición...* ms. cité. Le récit de ce coup d'État se trouve dans les « Histoires » du XIXe siècle. Les auteurs libéraux laissent éclater leur indignation contre Eguía. Voir le livre anonyme *Historia de la vida y reinado de Fernando VII de España*, Repullés, Madrid, 1842 ; t. II, p. 32 et 33 (l'ouvrage est du réfugié polonais Koskavayo), et aussi Villanueva, J. L., *Apuntes sobre el arresto de los vocales de Cortes*, Madrid, 1820. — On peut plus impartialement reconstituer l'histoire de ce coup d'État grâce à la *Causa* contre les députés arrêtés (*Arch. hist.*, Madrid, Causas de Estado, leg. 6311).

de la Nouvelle Castille et gouverneur de Madrid, il devint ministre de la guerre le 29 mai. Jusqu'en 1819, il exerça ces importantes fonctions. Mais au mois de juin de cette année-là, il dut y renoncer et fut nommé capitaine général de Grenade : disgrâce évidente, dont Eguía ne rejeta pas la responsabilité sur le roi. Le général accusa quelques conseillers de Ferdinand VII, faux amis qui, affiliés au parti révolutionnaire, voulurent éloigner de Madrid un ministre trop perspicace et d'un zèle redouté.

Le séjour d'Eguía à Grenade nous est bien connu grâce à *l'Exposition* qu'adressa au roi le général lui-même le 1er décembre 1823. Dans sa nouvelle résidence, Eguía essaya de supprimer la loge maçonnique d'une importance exceptionnelle[1]. Il chargea l'auditeur Parra, de la Chancellerie, d'enquêter et de perquisitionner.

El fruto de las investigaciones fué el de asegurarse de que en Granada estaba establecida una de las principales logias de la Franc-Masonería, existiendo allí 14 de los que se dicen dignidades de esta Sociedad, y varios socios subalternos; se encontraron libros y otros efectos, comprendida una imprenta de mano, todos correspondientes a ellas, teniendo noticia de otros, y en particular los sellos de la Sociedad que se habían dirigido a la principal establecida en Madrid, en donde debía residir su Jefe superior, y que había una activa correspondencia entre las Logias establecidas en Córdoba, Granada, Murcia, Valencia y Barcelona. Se cogieron las proclamas alarmantes, y las infames caricaturas que se remitieron a V. M. por mano del Eminentísimo Cebrián, Cardenal Patriarca, y se hicieron al mismo tiempo varias advertencias sobre los empleados sospechosos, que V. M. no podrá menos de recordar.

Eguía devint la terreur des libéraux de Grenade qui décidèrent de le faire empoisonner. A cette fin,

se comisionó en la Isla de León a un soldado cuya maña y sagacidad les era conocida. Habilitado de la licencia y pasaporte necesarios para pasar a Granada, recivió con las instrucciones el veneno que llevaba en su maleta : un eclesiástico que se hallaba entonces en la Isla y estaba proporcionado a inquirir todas las maquinaciones y proyectos de los principales conspiradores, avisó al exponente que, en vista de una noticia que no dejaba duda alguna,

1. M. A. Gallego y Burín, professeur de l'Université de Grenade, et directeur du Musée provincial, a entrepris une étude sur la franc-maçonnerie à Grenade qu'il publiera prochainement.

sobre la certeza del objeto espresado tomó cuantas medidas creyó necesarias para su seguridad y de su familia. El soldado distinguido salió efectivamente de la Isla y entró en Granada, burlando la vigilancia de los comisionados destinados a observar su llegada, que no pudieron descubrir; pero sin haberse detenido en esta ciudad más que cuatro días, a pesar de que el intento era por mucho tiempo, la abandonó, habiéndole faltado resolución para llebar a efecto lo que había prometido.

Au cours de l'année 1820, Eguía renseigna minutieusement Ferdinand VII sur les projets de soulèvement de Riego, l'état d'esprit des troupes et des populations. Il se préparait même à marcher sur Madrid afin d'empêcher la révolution d'éclater, lorsqu'il apprit que le roi avait, le 7 mars, juré solennellement la Constitution.

A cette nouvelle, une extrême agitation éclata à Grenade. Les francs-maçons manifestèrent leur joie d'une manière tumultueuse. Eguía fut menacé.

Parra dispuso su retirada y aconsejó al exponente a que le siguiese para no perecer; pero a pesar de ser próximo el término de su existencia, jamás quiso dejar el mando a ningún revolucionario y permaneció cumpliendo con sus deberes hasta que se presentase el llamado por la ordenanza para ejercerlo.

Esta entereza y decisión que le ha asistido en todos tiempos y circunstancias, tratándose de los intereses de V. M. y del decoro correspondiente a la carrera militar, exasperó más y más el ánimo de los amotinados quienes arrollaron con furor el día 13 de Marzo la Guardia de la Chancillería y se introdujeron en su habitación, llenando de susto y consternación a su apenada familia que escuchaba las voces no interrumpidas de que se le llevase arrastrando a la Alhambra. Este proyecto de los amotinados a cuya cabeza se hallaba un llamado Moreno, catedrático del colegio de San Miguel, hubiera tenido efecto si Dios no hubiese querido preservarle como lo hizo, por medio de Fr. Luis Barles, padre religioso, mercenario calzado, quien, despreciando riesgos, se presentó con valor, sostuvo contestaciones vivas con ellos y más principalmente con su corifeo, cuya obstinación no cedió hasta que dicho Barles le amenazó diciéndole que los que le acompañaban y eran los mismos que también le habían seguido en la guerra de la Independencia estaban dispuestos a obedecer su voz hasta exterminarle y a los demás sublevados. Moreno no tuvo valor para llevar al término su comenzado proyecto y se retiró con los suyos que todos eran jóvenes extraviados y gentes sin ocupación [1].

1. *Exposición*, ms. cité.

Eguía échappa donc au péril, mais le 13 mars 1820, il était relevé de ses fonctions et envoyé en Vizcaye, avec ordre de ne pas traverser Madrid en se rendant dans sa nouvelle résidence : c'était le début d'une persécution décrétée par le nouveau gouvernement de l'Espagne qui inaugurait ses travaux par des sanctions contre ses ennemis.

Le Conspirateur.

Le 10 mai de l'année suivante, le ministre de la Guerre, Don Tomás Moreno Daoíz, donna l'ordre à Eguía de quitter la Vizcaye pour aller soit aux Baléares, soit à Ceuta : on lui laissait le choix. Comprenant le sens de cette mesure, Eguía s'enfuit d'Espagne, dans la nuit du 26 au 27 juin.

En la edad de setenta años y en el estado de imposibilidad física en que le habían constituído sus trabajos, en su penosa y dilatada carrera militar, emprendió su fuga por caminos desconocidos hasta arribar a Zaraúz.

Là, il se réfugia dans un couvent de missionnaires franciscains récollets. Les pères préparèrent son voyage. Eguía s'embarqua « en toute sûreté ». Il arriva à Bayonne le 29 juin 1821, « sans contretemps ». Les autorités espagnoles furent bientôt renseignées et dépouillèrent Eguía de ses biens, de ses décorations et de ses revenus[1]. Le général devait résider dans cette ville jusqu'en 1823[2].

Dès lors commence la période culminante de sa vie politique. Agent secret de Ferdinand, il va travailler à provoquer des soulèvements à la frontière pyrénéenne ; il va tâcher de faire de la Navarre une Vendée espagnole. Il compte ainsi user les forces des ministres constitutionnels de Madrid, et faire voir à l'Europe que l'Espagne « subit » la Constitution et veut

1. *Exposicion*, ms. cité.

2. Kozka Vayo (*Hª de la vida*... ouv. cit., t. II, p. 296) assure qu'Eguía habita chez une pâtissière qui prit un grand ascendant sur lui. Ce renseignement vient de l'*Indice de los papeles del Archivo de la Regencia de Urgel*, publié par Miraflores, *Documentos a los que se hace referencia en los Apuntes histórico-críticos sobre la Revolución de España*, Londres, Taylor, 1834. — II. p. 35 « ... que Eguía, alojado en un pequeño cuarto de una pastelería en Bayona, no queria dar audiencia á ninguno, como no fuese delante de la pastelera, muger muy á propósito para publicarlo todo, por que le habían hecho creer que, con los gritos de esta muger en cualquier apuro le salvarían de un veneno, ó de un puñal con que le habían amenazado ». (Note ms. de Matafiorida, ennemi d'Eguía.)

en secouer le joug. De son côté, Ferdinand met tous ses espoirs en Eguía. C'est Eguía qui, pense-t-il, le délivrera de ses geôliers. C'est à Eguía que le roi de France devra envoyer les secours qu'il destine à la délivrance de Ferdinand.

Très justement, notre ambassadeur à Madrid, le comte de La Garde, écrivit à son ministre : « Votre Excellence verra que le général Eguía et les secours venant de dehors sont toujours le pivot sur lequel roule la politique de sa Majesté Catholique »[1].

Le 10 février 1822, Eguía eut la joie de recevoir le petit mot suivant de Ferdinand, qui approuvait son dévouement et sa conduite : « Eguía, je suis très satisfait des efforts que tu fais pour moi, et j'en attends la continuation, comme tu n'ignores pas, pour que j'ai (!) le plaisir de te voir. Ton affectionné Ferdinand[2]. » Au même moment, le roi d'Espagne recommandait son vieux général à la sollicitude de Louis XVIII, faisant savoir, dans la même lettre, qu'Eguía avait reçu pleins pouvoirs :

... Entre les personnes qui ont toujours donné des preuves de loyauté et qui continuent à le faire aujourd'hui, se trouve le général D. Francisco Eguía, mon ancien ministre de la Guerre et mon conseiller d'État. L'attachement qu'il me portait fut suffisant pour que les révolutionnaires le persécutassent et l'obligeassent à entrer en France et se réfugier à Bayonne où il se trouve. D'après mes ordres, il coopère autant qu'il peut à me faire récupérer ma liberté. C'est ce qui me fait demander à V. M. qu'elle veuille bien faire donner les ordres pour qu'on lui remette secrètement tous les secours dont il aura besoin pour pouvoir mettre à exécution ses louables projets. Je lui ai déjà écrit que par la voie des mêmes personnes à qui les ministres de V. M. peuvent parler de cette affaire, il pourra adresser ses demandes. Je dois dire à V. M. que c'est un homme prudent et incapable d'abuser de la confiance dont il est dépositaire. J'en ai depuis longtemps la preuve. Je prie donc V. M de vouloir bien écouter avec sa bonté accoutumée quelqu'une des personnes en qui je dépose ma confiance, afin qu'elle puisse traiter secrètement avec la personne que V. M. désignerait, m'engageant de mon côté à ratifier,

1. Dépêche du 27 février 1822. Corr. Pol. Espagne, 715, f° 167 r. (Arch. Aff. Etr. Paris.)

2. Cette traduction du billet royal se trouve dans Corr. Pol. Esp., 721, f° 108 r., et l'original, aux archives de M. le comte del Real Aprecio.

exécuter et remplir tout ce qui sera par eux ou par un seul d'entre eux *in Solidum* demandé ou stipulé en mon nom [1].

Fort du témoignage royal de satisfaction qu'il avait reçu, Eguía commença à préparer la restauration de son souverain, non sans être parfois menacé dans ses travaux (malgré la lettre à Louis XVIII) par les autorités françaises. A plusieurs reprises, en effet, il fut question d'éloigner le général de la frontière pyrénéenne. Ferdinand dut faire plusieurs démarches auprès de notre ambassadeur pour obtenir qu'Eguía demeurât à Bayonne. « Il désirait, dit La Garde, qu'on fermât les yeux sur (lui), en le laissant où il était [2]. »

Tandis que Madrid envoya au général 6 millions de réaux [3], le Gouvernement de Paris fit la sourde oreille aux appels de Ferdinand et de notre ambassadeur. Au mois d'avril, Eguía se plaignait de n'avoir encore rien reçu [4].

Avec les moyens dont il disposait, Eguía se mit à l'œuvre et déploya une grande activité pendant les mois d'avril et de mai 1822. Il fait acheter des fusils à Bordeaux, par son second, le colonel Abreu, et un certain Montenegro. Les tailleurs bayonnais cousent sans répit des uniformes. « Les pantalons se font publiquement chez Desprès. » On commande des souliers dans toute la région [5].

Eguía, au même moment, entra en relations avec la Junte de Navarre dont les membres résidaient alors à Toulouse. Deux de ses chefs vinrent à Bayonne voir le général.

Y habiendo quedado conformes sobre los artículos que el exponente les podía facilitar para el levantamiento de aquel reino, regresó

1. Lettre de Ferdinand VII à Louis XVIII, 16 février 1822. Corr. Pol. Esp., 715, f° 132. Nous avons rétabli l'orthographe un peu capricieuse.

2. Dépêche du 27 février 1822, Corr. Pol. Esp., 715, f° 165 v. Voir aussi une dépêche du 21 mars : « Le roi est satisfait qu'Eguia n'ait pas été compris dans le nombre des réfugiés espagnols éloignés de la frontière. » (*Id.* f° 216 r. v.)

3. Lettre du commissaire de police de Bayonne, M. Escalante, du 4 mars 1822. (Corr. Pol. Esp., 715, fol. 188 r.)

4. Dépêche de La Garde du 18 avril 1822.

5. Un tel zèle semblait imprudent au commissaire de police de Bayonne, Escalante, qui faisait justement remarquer que ces préparatifs exécutés aux portes de l'Espagne, sans précautions, ne manqueraient pas d'être connus du gouvernement constitutionnel de Madrid. L'effet de surprise serait manqué (V. lettre citée). Dans la lettre du 4 mars 1822, Escalante avait parlé très durement du général, qu'il trouvait trop vieux et incapable. (Corr. Pol. Esp., 710, 14 v.-15.)

uno a Tolosa y quedó el otro encargado de abrir la correspondencia con todos los puntos de aquella provincia, enviando espías y haciendo cuantas gestiones pudiesen convenir para el efecto, comunicando al exponente el resultado de cuanto se adelantase en sus comunicaciones, que a poco tiempo llegaron a ser generales, para poder con estas noticias disponer lo que creyese más importante al servicio de V. M. [1].

Eguía chargea alors Montenegro, résidant à Bordeaux, d'acheter les effets qu'il avait proposés à la Junte de Navarre et de les livrer à la fin du mois. Après avoir gagné les autorités françaises pour qu'elles le laissassent agir librement et après avoir donné l'ordre aux Espagnols compromis de se rapprocher de la frontière, Eguía confia le commandement des troupes au général Quesada qui fut rappelé de Bordeaux. Ensuite il donna aux membres de la Junte de Navarre des pouvoirs réguliers pour qu'ils puissent exercer l'autorité dans les territoires qui se prononceraient en faveur du roi absolu. L'expédition ne put avoir lieu le 1er juin, car Montenegro livra ses fournitures en retard. Elle fut retardée jusqu'au 10. Trois mille cinq cents jeunes gens se présentèrent à la frontière pour être équipés. Malheureusement cent alors, et cinq cents plus tard purent seulement recevoir des armes. Malgré tout, le général Quesada, à la tête de ces royalistes bien décidés, battit une colonne de troupes constitutionnelles à Vidango et s'empara du « fort » d'Irati. Le résultat fut appréciable, car dès ce moment les insurgés possédèrent en Navarre un solide point d'appui. Ce fort devint un magasin d'approvisionnement, une fabrique de poudre, un hôpital et une prison.

Encouragé par ce succès en Navarre, Eguía essaya de soulever les provinces basques. Il favorisa les progrès des bandes royalistes de Barutia, d'Etchevarría et de Zabala.

Grâce à ce mouvement à l'occident, les absolutistes catalans purent attaquer avec succès les troupes de la Constitution. La Seu d'Urgel tombait le 21 juin aux mains du Trapense qui, le sabre à la main et le chapelet sur sa robe, y pénétra à la tête de sa bande en fureur et massacra la garnison. Vite après,

1. *Exposición*, ms. cité.

se constituait la Régence d'Urgel qui annonça qu'elle gouvernait au nom de Ferdinand VII. Le général Quesada la reconnut [1].

Qu'advenait-il, dès lors, de l'autorité du général Eguía? Pendant quelque temps elle subit une éclipse. Eguía se décida à se rendre à Urgel pour s'entendre avec la Régence. Mais en arrivant à Toulouse, il rencontra les membres du nouveau gouvernement qui venaient d'être chassés d'Espagne à la suite des défaites de leurs troupes. La situation de la cause absolutiste semblait fort compromise. Eguía la rétablit. Le 8 et le 26 décembre, il écrivit à Ferdinand VII, par l'intermédiaire de Ugarte, de Madrid, pour lui exposer que tous les maux présents devaient être imputés à la Régence d'Urgel. Son président, le Marquis de Mataflorida, n'avait pas su diriger les partisans de la juste cause: beaucoup étaient résolus à tout abandonner. Le général, au nom des pouvoirs que lui avait conférés Ferdinand, envoya des émissaires au gouvernement de Paris, afin d'obtenir un nouvel appui. Vite après, les chefs royalistes espagnols, déçus par la Régence d'Urgel, accordèrent solennellement leur confiance à Eguía. Le Trapense en tête, ils le prièrent de reprendre la direction des affaires, et de présider une Junte qui comprendrait Grimarest, A° Gómez Calderón, et Juan Bautista Erro. Avant d'accepter, Eguía chargea Ugarte de prendre l'avis de Ferdinand. Le roi approuva la constitution de ce nouveau conseil, et il fit savoir que, postérieurement, le comte Dornat, ministre de Danemark, apporterait ses instructions [2]. Le 28 janvier 1823, Ugarte écrivait à Eguía :

He presentado al amo la (carta) de V. en que da cuenta de la Junta nombrada y que debe substituir a la bien abolida Regencia. Todo lo

1. Sur la Régence d'Urgel, voir surtout Miraflores (Marqués de) *Apuntes histórico-críticos para escribir la historia de la Revolución en España desde el año 1820 hasta 1823*. London, R. Taylor, 1834, et, du même, le 2e volume de *Documentos*, p. 32-92. Voir aussi l'extrait de l'analyse des archives de la Régence d'Urgel. (Corr. Pol. Esp., 717, f° 190-195 v. Arch. Aff. Etr. Paris).

2. Le 29 juin 1822, Eguía écrivait de Toulouse à Gómez Calderón et J.-B. de Erro, qui se trouvaient à Paris, pour leur faire part d'une lettre de Ferdinand apportée par Dornat. Le roi approuvait la Junte, engageait ses membres à se procurer des armes et à négocier un emprunt. (Corr. Pol. Esp., 721, f° 95 r. v.-99, Aff. Etr. Paris).

cual ha merecido su aprobación no solo porque las personas que la componen merecen su confianza y aprecio, sino porque V. está de presidente de ella, pues siempre ha sido y es su voluntad de que V. sea el que intervenga en toda clase de gobierno, sea el que fuese, para tratar de la salvación de su persona,... como el único autorizado para ello [1].

Le Régent.

Sur ces entrefaites, l'expédition française était décidée contre l'Espagne. Afin de rétablir Ferdinand VII, prisonnier des Cortès, dans l'intégrité du pouvoir absolu, les « 100.000 fils de saint Louis » passèrent les Pyrénées. Dès le début se posa la question du gouvernement de l'Espagne pendant l'occupation du duc d'Angoulême. Serait-il exercé par la Junte récemment reconnue par Ferdinand VII ou par un conseil présidé par le duc en personne? A Bayonne, au cours d'une réunion préparatoire, le duc d'Angoulême comprit :

Que sería antipolítico que la Junta que debía gobernar la España durante la cautividad de V. M., compuesta de Españoles que habían merecido vuestra real confianza, fuese presidida por un príncipe extrangero que venía a la cabeza de un ejército de cien mil combatientes ; por lo que para quitar todo pretexto a la malicia, sería conveniente que se formase una Junta compuesta de las personas que se hallaban presentes y hubiesen sido comprendidas en la lista de las que formaron el proyectado consejo de gobierno, como autorizadas por V. M. [2].

Cette Junte lança le 6 avril un Décret terrible contre les partisans du régime constitutionnel; il recommandait « l'extermination de l'Hydre révolutionnaire » et ramenait les « choses à l'état où elles étaient avant le 7 mars 1820 [3] ».

1. Lettre arch. Alcalá Galiano.
2. Eguía fut désigné comme président de la Junte provisoire.
3. *Exposición... id.* Sur le danger qu'il y aurait à établir à Madrid un gouvernement d'origine française, il faut lire surtout le rapport remarquable du jurisconsulte Dard (Arch. Aff. Etr. Paris, Corr. Pol. Esp., 721, p. 161-166), On peut voir aussi Chateaubriand, *Congrès de Vérone*, édition Boulanger et Legrand, tome XIX, p. 168. « Avant que le prince (le duc d'Angoulême) ne quittât Paris, il avait été décidé que pour donner à l'intervention son véritable caractère et lui ôter l'apparence d'une agression contre l'indépendance de l'Espagne, on formerait sous le nom de Régence ou de Junte une autorité espagnole gouvernant au nom du roi. » (Vieil-Castel, *Histoire de la Restauration*, Paris, Léon, tome XII, p. 354). Sur la formation de cette Junte, voir les dépêches de R. de Caux des 6, 7, 8, 9 avril 1823 (Corr. Pol. Esp., 721. Arch. Aff. Etr. Paris).

Sa carrière fut brève. Le 23 mai, par le décret d'Alcobendas, le duc d'Angoulême la remplaçait par la Régence provisoire, présidée par le duc de l'Infantado. Des manœuvres de la dernière heure, des réflexions du cabinet français, des négociations avec Ferdinand précédèrent la formation de ce nouveau gouvernement[1]. Notre ambassadeur, de Caux, qui joua un rôle très actif dans ces négociations, se heurta à Eguía, désireux de conserver son autorité. Il fallut faire intervenir la fille du général, qui avait un grand ascendant sur son père[2]. On promit au président de la Régence le Grand Cordon de saint Louis et quelques autres compensations[3]. Eguía fut définitivement écarté « à cause de son âge et surtout de son caractère sévère et passionné[4] ».

Dépouillé de la première magistrature d'Espagne, Eguía protesta contre l'ingratitude dont on avait usé à son égard. Il remarqua, dans son *Exposición*, qu'il avait travaillé au rétablissement de l'absolutisme aux heures périlleuses; au moment des récompenses, on le chassait.

Ainsi, dans cette période qui va de 1820 à 1823, Eguía fut, comme en 1814, le soutien le plus ferme des prérogatives royales. Il organisa en faveur de Ferdinand des troubles en Navarre qui firent désirer, à la majorité des Espagnols, et à l'Europe de la Sainte-Alliance, le retour à l'absolutisme et la fin du régime constitutionnel.

Toute sa vie le général Eguía se montra le loyal défenseur de son roi. Sa foi politique fut sans variations afin de faire triompher l'absolutisme, il ne recula pas devant l'illégalité et les coups de force. Avec une obstination de vieillard énergique, il lutta contre le nouveau régime et la Constitution. Le Roi

1. Voir la correspondance de Chateaubriand, dans *Congrès de Vérone*, ouv. cit., lettre du 22 mai, en particulier, p. 232-233.

2 et 3. Dépêche de R. de Caux, 20 mai. Arch. Aff. Etr. Paris, Corr. Pol. Esp., 721, p. 321. Le journal le *Realista* (17 juin 1823) reproduisit une note de *l'Oriflamme* annonçant la décoration d'Eguía. Le 28 mai, M. de Martignac écrivit à Eguía pour le féliciter. Il lui envoyait son brevet signé le même jour.

4. Dépêche de R. de Caux, 25 mai. Arch. Aff. Etr. Paris, Corr. Pol. Esp., 721, p. 347 r. Déjà l'année précédente, La Garde avait signalé le peu d'estime accordée par beaucoup d'Espagnols au vieux général. La Garde, d'ailleurs, parla une fois de « partialité ». (Dépêche du 27 février 1822. Corr. Pol. Esp., 715, f° 166 v.) Voir aussi dépêche du 22 avril (*id.*, f° 291 r.).

savait qu'il pouvait compter sur lui. Aux deux moments où il jouait son trône, il confia à Eguía sa destinée. Remis deux fois en possession de son autorité absolue par le général basque, il voulut récompenser dignement son précieux auxiliaire. Il lui décerna le titre de Comte du Real Aprecio. De leur côté, les compatriotes d'Eguía, admirant sa fermeté rigoureuse, lui accordèrent le droit de placer dans son blason les armes de Vizcaye. Ainsi fut honoré celui qui figura toujours aux côtés de Ferdinand VII, aux heures les plus critiques de la lutte entre le régime constitutionnel et l'absolutisme royal, entre la politique de l'ancien régime et celle des temps nouveaux, acharné champion du passé.

Jean SARRAILH.

P.-S. — Notre article était à l'impression, quand nous avons lu l'ouvrage du marquis de Villa-Urrutia, *Fernando VII, rey constitucional*, Beltrán, Madrid, s. d., qui vient de paraître. Ce livre, à plusieurs reprises, s'occupe d'Eguía, qu'il traite durement.

DON FRANCISCO AMORÓS

MARQUIS DE SOTELO

FONDATEUR DE LA GYMNASTIQUE EN FRANCE

(Suite et fin [1].)

Après cet exposé du procès de Badia et d'Amorós [2], un peu long, peut-être, mais qui découvre bien des traits particuliers de ces deux hommes, où est la vérité? Badia a eu le très grand tort de marier sa fille Assomption à un homme très âgé, parce qu'il voulait s'en servir pour ses voyages, ce qui était d'ailleurs un faux calcul, puisque Izouard de Salles [3] mourut à Paris le 26 septembre 1816, et que Badia n'eut d'autres ressources que de vendre la bibliothèque du savant. Quant à l'accusation d'inceste portée par Amorós contre Badia, on ne peut pas s'y arrêter et les rapports de la Préfecture de Police les démentent. Amorós conçut une violente passion pour Assomption et les excuses que cherche la jeune fille pour se libérer des instances d'Amorós ne produiront pas, je suppose, une grande impression, sans compter que Badia parle : « de los escandalos de èste (Amorós) *por causa de ligerezas de juventud de Asuncion.* » On peut même se demander si le fils d'Assomption, Emile, avait vraiment pour père Izouard de Salles.

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XXVI, n° 3, 1924, p. 209-240 et 339-368.

2. Ce procès est conservé aux Archives Nationales F 7 12.002 (police) et F I D II (police).

3. Izouard de Salles, en homme du XVIIIe siècle, était *plus* que galant et même avait fait des pièces licencieuses pour le prince de Hénin (G. Capon et R. Yve-Plessis, *Paris galant au XVIIIe siècle. Les théâtres clandestins.* Paris, 1905, p. 159-175) Cet ouvrage donne un portrait d'Izouard.

Quoi qu'il en soit, Amorós profita de la création d'un Institut pestalozzien à Madrid pour louer ses avantages, et ce fut à la Société pour l'instruction élémentaire de Paris [1] qu'il lut son Mémoire dans les séances du 6 et du 20 septembre 1815 : *Mémoire lu à la Société pour l'instruction élémentaire de Paris dans les Séances du 6 et du 20 septembre 1815, par M. Amoros, Membre de la même Société et de différentes Sociétés patriotiques d'Espagne; sur les avantages de la Méthode d'Education de Pestalozzi, et sur l'Expérience décisive faite en Espagne en faveur de cette Méthode. « Non insanabilibus aegrotamus malis.* » Paris, 1815.

Mais, auparavant, Amorós adresse une lettre au célèbre Cuvier, membre de la Société pour l'instruction élémentaire, lettre très déférente et où il le supplie de faire en sorte qu'il veuille bien aider le nouveau concitoyen français à servir le roi, dans son système en faveur de l'éducation des enfants.

M. Cuvier, membre de la Commission pour l'Instruction publique.

Monsieur,

Amorós, ancien Conseiller et Secrétaire de Charles IV, précepteur de l'un de ses fils, a l'honneur de vous saluer, et de vous remettre une note qui explique ses principes sur l'éducation physique des enfants, ou sur *l'art d'exercer les hommes, et de les rendre robustes et utiles*, et la méthode qu'il établit en Espagne avec un heureux succès dans son Ynstitut pestalozzien, après l'avoir médité, essayé et perfectionné beaucoup.

Le mémoire que vous trouverez ci-joint, Monsieur, vous expliquera mieux quels furent les résultats positifs des soins apportés au développement des facultés physiques des enfants.

Vn professeur de Gymnastique en Allemagne, qui vient d'arriver à à Paris et d'y faire des essais, a prouvé par des faits, que la marche que M. Amoros a suivie est plus méthodique, plus complète et mieux calculée.

Les ouvrages publiés jusqu'à présent en allemand ou en français offrent la même preuve.

L'étranger est rempli de Gymnases, et il semble que l'opinion et l'intérêt de la France réclament aussi cet avantage. Au moins beau-

1. La Société pour l'instruction élémentaire fut fondée le 17 juin 1815, la veille de Waterloo (Ch. Defodon, dans F. Buisson, *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*. Paris, 1882, 1re partie, p. 2792-96).

coup de personnes très respectables daignent protéger et encourager cette institution.

Leurs Excellences le Duc de Richelieu ; Mr. Lainé, Ministre de l'Yntérieur ; les comtes de Lasteyrie et Laborde; le baron de Gerando; le lieutenant général du Génie Baron Rogniat ; Mr. Biot, Montegre, Moreau de Sains-Mery, Salgues, Laffite et autres, ont écrit des lettres, ou mis des apostilles, qui prouvent l'intérêt que cet objet leur inspire et la confiance que j'ai le bonheur de leur mériter.

Connaissant vos lumières, Monsieur, et l'attachement que vous portez au Roi et à la France, j'espère que vous employerez vos efforts en faveur de cette branche de l'éducation, qui semble se recommander par elle-même, et que vous placerez votre nouveau Concitoyen Amorós dans le cas de rendre quelque utilité à l'enfance, qui est si bien placée sous vos soins, et d'employer son zèle et son activité pour le service du souverain et de la patrie qu'il vient d'adopter, qu'il aime et qu'il aimera de tout son cœur.

J'ai l'honneur d'être avec le plus grand respect,

Monsieur

Votre très humble et très obéissant serviteur,

François Amorós.

Paris 6 juin 1817,
Quai de Gèvres n° 10 [1].

Amorós commence, dans son mémoire, par donner des renseignements sur l'Institut de Madrid, créé par Charles IV et le prince de la Paix, qui firent venir de Suisse plusieurs pestalozziens. Une commission de savants, présidée par un conseiller de Castille, examina la méthode, et cent élèves, pris dans toutes les conditions, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de seize, furent admis à l'enseignement. Cet établissement reçut une organisation provisoire le 7 août 1807. « Comme j'avais été l'agent intermédiaire de la vérification de toutes les mesures du gouvernement, le Roi Charles IV me confia la direction de l'Institut, et voulant que son fils, l'Infant Don François de Paule fût instruit par une méthode qui venait de recevoir des preuves si éclatantes de sa bonté, il me confia aussi l'éducation du jeune prince, avec la latitude convenable pour pouvoir veiller à l'une et à l'autre. » Mais en Espagne ce

1. Bibliothèque de l'Institut. Fonds Cuvier 239, pièce I.

plan d'éducation était trop libéral et l'on mit tout en œuvre pour lui enlever l'appui du gouvernement. « Dans les moments critiques où il m'est devenu indispensable d'abandonner ma patrie, et beaucoup d'objets bien précieux pour moi qui m'entouraient, j'ai sauvé dans mon porte-manteau, les pièces qui constatent ces vérités, et les mémoires publiés à cet effet par le gouvernement. » Et il rappelle le mot de Goya — autre afrancesado — étonné des dessins de l'Institut : « *Ah si j'eusse été Pestalozzien !* » Parlant de la gymnastique, Amorós veut que la musique l'accompagne. « Les Grecs avaient le sentiment de l'influence de la musique et la voyaient partout, même dans le mouvement des astres, et les harmonies de l'univers. Il y a des provinces en Espagne, comme il y en a en France, où le tambour est commun à tout le peuple, et fait partie de toutes les réjouissances publiques, civiles ou religieuses, sans craindre qu'on puisse recevoir de mauvaises impressions ou de mauvais principes au son du tambour. *Il est convenable dans la gymnastique pour aider à marquer les mouvements*, et rien ne serait plus facile que d'introduire la paix entre les tambours et les cloches. La Chine nous offre des cloches qui ont presque la forme de tambours, et si on ne voulait pas absolument de ces instruments dans les écoles, sous les formes actuelles, on pourrait les faire plus petits, comme ceux de Biscaye ou de Valence. » Et il termine par une Liste des Espagnols, actuellement en France, qui ont été témoins des progrès que firent les enfants élevés suivant la méthode de Pestalozzi.

A Paris :

MM. Arnao, Mora et Lomas, Duran et Llorente, conseillers d'Etat du dernier gouvernement; le second avait un fils à l'Institut de Madrid, et le dernier est l'auteur de différents ouvrages.

M. Argote, préfet, disciple observateur nommé par la Société de Grenade, et auteur de différents ouvrages.

M. Theran, préfet, directeur de la Société de Sanlucar, chef de Jardin d'*acclimatation*, et auteur de différents mémoires d'économie publique.

M. Melon, rédacteur d'un Journal d'agriculture, Juge des imprimeries à Madrid.

M. Rancagno [1], colonel du génie, et directeur de la maison des pages du roi.

M. Augustin, chanoine et directeur de l'hospice de Madrid.

M. Contreras, trésorier des hôpitaux militaires.

Mme la comtesse de Berberana [2], mère des deux Pestalozziens.

Dans les départements

M. Andujar, traducteur des ouvrages élémentaires de Pestalozzi, et second président de la commission nommée par le gouvernement pour examiner la Méthode.

M. Ferrer, secrétaire de la même commission et dernièrement corrégidor de Madrid.

M. Castillo, second chef de l'Institut, militaire distingué.

1. Don Luis de Rancaño est cité par Abel Hugo, page du roi Joseph : « Avant de partir pour le palais, nous devions passer la revue de notre gouverneur. C'était l'ancien gouverneur des pages de Charles IV, don Luis de Rancaño, un colonel du génie, officier fort estimé dans son arme, et qui avait obtenu l'emploi qu'il occupait auprès de nous, comme une sorte de retraite honorable pour sa vieillesse ; d'une taille élevée, d'une belle tenue militaire, juste, ferme, doux et bienveillant, il nous inspirait à tous du respect. J'ai eu le bonheur, depuis les événements de 1814, de revoir à Paris cet homme vénérable, expatrié comme tous les Espagnols distingués qui avaient servi Joseph. Il supportait avec calme, sans plaintes comme sans orgueil, les peines et les misères de l'exil. La vie de Paris plaisait à cette intelligence active. Logé mesquinement, vivant sobrement, ne cherchant de récréations que dans les promenades qu'il faisait chaque jour avec le petit nombre d'amis éclairés que ses connaissances variées, sa conversation substantielle et instructive attiraient auprès de lui ; suivant avec assiduité quelques cours choisis du Collège de France, s'occupant dans une certaine mesure de géographie, de chimie, de botanique et de hautes mathématiques, il attendait ainsi, avec philosophie et résignation, la mort qui est venue le frapper, peu de temps avant l'époque où les décrets de la reine Christine ont ouvert les portes de l'Espagne à tous les exilés. Nous donnions à ce digne gouverneur, le doux nom d'*ayo* (père nourricier) » (*Souvenirs et mémoires sur Joseph Napoléon, sa cour, l'armée française, et l'Espagne en 1811, 1812 et 1813*. Première partie. *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1833, t. I, p. 307.) Abel Hugo, dans une lettre à son père, du 19 juin 1817, dit : « Notre respectable gouverneur des pages, M. Rancagno, me charge de leurs compliments pour toi... » (*Le Conservateur littéraire*, édit. critique, publiée par Jules Marsan, t. I, première partie, Paris, 1922, p. IX.) Aux Archives de la Gironde (Commissariat-Général de Police de la ville de Bordeaux), figure, dans l'État des Espagnols arrivés et stationnés dans le Département de la Gironde, à partir du 25 juin 1813, jusques et compris le 27 novembre de la même année : « Rancagno (Louis), Gouverneur des Pages de S. M. C. ».

2. « Un grand appelé Frasco, comte de Belverana... longtemps après, a vengé son frère (Eugène Hugo) à sa manière, en faisant d'un des personnages les moins sympathiques de ses drames, un comte de Belverana... ». (*Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, Paris, 1868, t. I, p. 170). L'un des deux Pestalozziens était le camarade de Victor Hugo, car *Belverana = Berberana*. « De Berberana (Mde la Comtesse) 2 enfants, 2 domesti. » (Archives de la Gironde, 25 juin-27 novembre 1813).

M. Alea, bibliothécaire du roi, précepteur de morale à l'Institut, membre de la commission des savants.

M. Vengoa, maréchal de camp du corps d'artillerie.

M. Molinier, prêtre de la chapelle du roi, et maître de musique à l'Institut.

M. Rubio, disciple observateur par la maison des pages du roi.

M. Manuel Hervas, directeur des postes d'Espagne, père d'un Pestalozzien.

Amorós, depuis sa naturalisation, n'a plus qu'une idée : celle de doter la France d'un système de gymnastique, et il adresse au duc de Richelieu un projet pour l'amélioration de l'éducation publique. Ce duc voulait envoyer Amorós à Odessa : il refuse, et alors le duc lui donne une recommandation pour le ministre de l'instruction publique. Les bureaux ne purent qu'avouer leur impuissance. Amorós vit que le gouvernement ne ferait rien et il s'adresse alors à une maison particulière, dirigée par MM. de Salgues et Mielle, qui accueillit Amorós et consentit à faire les machines dont il lui donna le plan. Mais cet arrangement ne dura pas longtemps et à la suite d'une brouille avec MM. de Salgues et Mielle, il entra chez M. Durdan, chef d'une institution, située rue d'Orléans, près du Jardin des Plantes. C'est là, et avec M. Durdan, qu'Amorós résolut de construire le gymnase de la ville de Paris, à partir du 1er janvier 1818[1]. Six mois après le 17 juillet, le directeur du bureau des écoles militaires, le baron Evain, faisait le rapport suivant au ministre de la guerre.

S. Ex. m'a fait faire le renvoi d'une lettre de M. Amorós, ancien conseiller du roi d'Espagne Charles IV, qui a dû se fixer en France par suite des événements de la guerre, qui y a obtenu des lettres de naturalité, et qui s'est adonné, à Paris, à l'instruction publique de la

1. *Gymnase normal, militaire et civil, idée et état de cette institution au commencement de l'année 1821, et moyen de la rendre aussi complète, générale et utile que sa destination le demande ; par M. Amorós, naturalisé français, fondateur et directeur des gymnases français, Ancien Colonel, Directeur de l'Institut Pestalozzien à Madrid, Conseiller et Secrétaire de Charles IV, Précepteur de l'Infant d'Espagne Don François de Paule, et Membre de plusieurs Sociétés.* Paris, P. N. Rougeron, 1821. Cet exemplaire, de la Bibliothèque de l'Université, porte la mention : « G. Cuvier ». Il a appartenu au célèbre naturaliste, qui fut juge d'Amorós, comme inspecteur de l'Université. (*Gymnase normal*, p. 30-40).

jeunesse, en ce qui concerne l'éducation physique. L'intention de S Ex. était de savoir si la méthode de M. Amorós pouvait recevoir une application dans les écoles militaires : dans ce but, j'ai envoyé un officier supérieur (mon frère le lieutenant-colonel Evain) pour assister à une des leçons de gymnastique donnée par ce professeur et il m'a fait le rapport ci-après, que j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Son Excellence.

L'Etablissement de gymnastique de M. Amorós est situé dans un trop petit jardin de la maison d'éducation, rue d'Orléans, nº 9, près le Jardin du Roi; les élèves qui y sont exercés sont ceux de cette pension, quel que soit leur âge...Toutes les fois que l'occasion s'en présente, les élèves chantent ainsi en chœur, et ces chants sont toujours en l'honneur du travail, de la gloire qu'il procure, de l'amour de la patrie et du dévouement à son Prince. On remarquera en passant que ces chants sont simples et dénués de toutes prétentions, et par conséquent faciles à retenir; que les excellents principes auxquels ils sont consacrés doivent laisser d'heureuses impressions dans la mémoire des jeunes gens, et qu'ils sont utiles pour remplacer les tambours qui donneraient à ces jeux l'aspect trop militaire... La Prusse et la Suisse ont des établissements en grand de gymnastique, et déjà plus de mille officiers Prussiens ont suivi les cours de Berlin ; n'est-il pas temps que la France suive cet exemple ? L'avantage qu'on retirera, à la guerre, de l'éducation physique est incontestable, et il est positivement certain que c'est cette éducation qu'il faut introduire dans nos écoles militaires. Le moyen qui se présente est d'établir un Gymnase pour former des professeurs, qui ensuite répandraient leurs connaissances dans les écoles militaires et dans les troupes, surtout dans les pompiers, les pontonniers, les ouvriers d'artillerie, et successivement dans tous les corps d'artillerie du génie, d'infanterie, de cavalerie... Il serait utile d'adopter la méthode de M. Amorós, et en conséquence j'ai l'honneur de proposer à V. Ex.

1° De faire un essai en prenant un abonnement pour six élèves, lequel coûtera 500 fr. environ, d'ici la fin du cours.

2° De choisir ces six élèves parmi les sapeurs-pompiers de Paris, et d'inviter le commandant de ce corps à faire suivre leur instruction gymnastique, de manière à avoir un rapport sur les progrès à la fin du cours.

3° De demander à M. Amorós un mémoire sur les moyens d'introduire, dans les deux écoles militaires, les principes de son éducation gymnastique.

4° D'encourager le zèle et la bonne volonté de M. Amorós, en accordant protection à l'introduction de son éducation physique et gymnastique, ce qui serait facile par la publicité à donner à sa méthode au moyen des journaux.

Autre rapport du même baron Evain du 18 février 1819, qui dit que les dix sapeurs-pompiers, envoyés au cours de M. Amorós, « ont acquis une agilité et une adresse surprenantes », et il est d'avis : « que l'établissement du Gymnase normal militaire serait utile pour donner aux troupes les moyens de rendre d'éminents services à la guerre »..., une lettre du comte Siméon, ministre de l'intérieur, à la Société pour l'Instruction élémentaire, du 15 mars 1821, disant que « le gouvernement a ordonné la création d'un Gymnase civil, normal, dont il a confié la direction à M. Amorós lui-même... », et, enfin, l' « Opinion du Comité des fortifications » qui décide le ministre de la guerre, M. le maréchal comte Gouvion Saint-Cyr, à choisir un local convenable, et à nommer M. Amorós Directeur du *Gymnase normal militaire* (le 4 novembre 1819). « Le parc de Grenelle, situé place Dupleix, entre le Champ-de-Mars et la barrière de Grenelle, fut destiné à l'établissement ; et la direction des fortifications de Paris fut chargée de faire confectionner les premières machines, et de disposer le local selon les vues de M. Amorós.... De ces diverses dispositions, résulte la création de trois Gymnases du Gouvernement : un établissement principal, sous le titre de *Gymnase normal militaire*, et sous la direction du ministère de la guerre ; un provisoire, sous le titre de *Gymnase civil normal*, et sous les ordres du ministre de l'intérieur ; enfin, un *Gymnase spécial des sapeurs-pompiers*, qui dépend encore du ministre de l'intérieur par la suppression de celui de la police. »

Le *Gymnase normal* d'Amorós contient comme avant-propos, les renseignements suivants : « Depuis l'an 1815, je me suis occupé de prouver la nécessité d'établir en France un bon système *d'éducation physique, gymnastique et morale*... J'ai indiqué à l'autorité et au public toutes les dispositions qui devaient servir à consolider cette institution et à la répandre. (Voir mon Mémoire, lu à la Société pour l'instruction élémentaire, mon Recueil de Cantiques et les autres brochures que j'ai publiés.)

» Depuis l'année 1817, j'ai mis en pratique une partie des idées que j'avais annoncées, et qu'ont favorablement accueillies S. Exc. le duc de Richelieu, M. le ministre de l'intérieur Lainé,

MM. les préfets de la Seine et de police ; Monseigneur le duc d'Orléans, MM. les ducs de Cadore, de Tarente, d'Albuféra, de la Châtre, de Doudeauville et de Decazes ; M. le maréchal Gouvion-St-Cyr, M. le marquis Dessolles, le baron Degérando, les comtes de Laborde et de Lasterie ; MM. les généraux Pille, Evain, Rogniard, Valazé, Lejeune, Dode, Jubé, Balthazard, et plusieurs autres : MM. Lafitte, Andrieux, Jomard, Montègre, Bosc, Jullien, Pariset, Duméril, Desgenètes, Bres, etc. ; M. le comte de Kotchubé, et un grand nombre d'étrangers ; enfin, quelques pères et mères de famille, des instituteurs, et dernièrement, leurs excellences MM. le marquis de Latour-Maubourg et le comte Siméon, ministre de la guerre et de l'intérieur.... Toutes les ressources que le gouvernement ou les particuliers ont mises à ma disposition, depuis que j'ai commencé mes opérations, toutes ont été consacrées à cet établissement ; mais ces ressources sont restées tellement au-dessous des besoins, qu'il n'est pas encore fondé, qu'il languit dès sa naissance, malgré la concession d'un vaste local, place Dupleix, entre le Champ de Mars et la barrière de Grenelle, et malgré les dépenses provisoires que le ministère de la guerre a fait faire à la direction du génie militaire de Paris. » Et, parmi les témoignages favorables à la méthode d'Amorós, nous trouvons une Epître de M. Andrieux, membre de l'Institut : « ... C'est toi, sage ami de l'enfance, Cher Amorós, dont la prudence T'inspire ce noble moyen De servir notre aimable France, Qui t'adopte pour citoyen. » Puis le Procès-verbal de la séance du jeudi 9 septembre 1819, signé par Ledoux, capitaine de sapeurs-pompiers, etc., et où il est dit : « Un professeur hollandais, qui voyage pour observer les Gymnases de l'Europe, et qui a déjà visité ceux de Berlin, de Schnefetal et de Berne, déclara, devant les personnes présentes aux exercices, qu'il trouvait les machines du Gymnase de Paris, infiniment mieux faites et mieux conçues que celles de Jahan, de Guthsmütz et de Clias, et qu'on devait tirer de ces machines un parti plus avantageux...» Il y a aussi une lettre de M. Fournier-Pescay, secrétaire du conseil de santé des armées, au Maréchal duc de Raguse, où on lit ceci : « En voyant Bonaventure Amorós briller dans les exercices, je

me suis demandé si ce pouvait être le même enfant que j'avais vu dans un état si déplorable, il y a moins de trois ans. Alors c'était un être chétif, pâle, livide, courbé sur lui-même, faible, amaigri, et plongé dans une désespérante apathie. Maintenant son teint est brillant, son corps est droit, ses membres annoncent l'embonpoint et la vigueur... Les tumeurs scrofuleuses qui le défiguraient se sont dissipées, les ulcères qui l'épuisaient se sont cicatrisés... » Et, enfin, la conclusion, où Amorós propose une souscription pour la gymnastique : « Les personnes qui voudraient seconder cette entreprise, et souscrire pour une somme quelconque en faveur de l'Institution, seraient divisées en trois classes. La première, composée de souscripteurs de 500 francs et au-dessus, la seconde, des souscripteurs de 100 francs à 499, et la troisième, des souscripteurs de 10 francs à 99. Les noms des premiers seraient inscrits sur une des colonnes du Gymnase ; ceux des seconds, sur des marbres noirs, placés sous les péristyles; ceux des troisièmes sur les tableaux que l'on trouverait dans un des salons intérieurs... Les personnes qui voudraient souscrire, pourraient, dès ce moment, écrire à M. Amorós, *Directeur des Gymnases du Gouvernement,* en lui adressant leurs souscriptions, franc de port, rue de Surenne, n° 6, avec l'indication des sommes en numéraire, ou de la valeur approximative et de la qualité des objets pour lesquels ils voudraient souscrire... Je crois avoir prouvé la convenance, la nécessité de réunir tous les efforts dans un centre commun, pour donner à la France une grande Institution de plus... Sans la révolution d'Aranjuez, sans l'esprit qui la produisit et qui malheureusement n'est pas tout à fait éteint dans ma patrie native, ce grand projet aurait été complètement réalisé. Tous les élémens étaient déjà réunis, tous les fonds prêts, les professeurs désignés, les savans convaincus, les parens décidés, le Gouvernement disposé à la réforme. Je prie mes lecteurs de voir ces vérités consignées dans le rapport de Don Damaso de la Torre, maire alors de Madrid (page 48 de cet écrit) ; M. Melon, ancien chef des imprimeries d'Espagne, a inscrit dans mon registre une opinion que je n'ai pas insérée ici parce qu'elle

est en espagnol et qu'elle semblerait trop passionnée. Il expose ce qu'il a vu ; mais plusieurs autres témoins oculaires qui résident encore à Paris, tels que MM. Llorente, Ferrer, l'Archevêque Patriarche des Indes, Andujar, etc., peuvent attester encore ces vérités. La France serait-elle plus pauvre que l'Espagne? Les Français auraient-ils moins d'ardeur, moins d'enthousiasme pour les choses utiles? Non, non... » Cela nous donne une idée des habitudes d'Amorós : il y avait un certain mercantilisme dans sa façon d'agir, et la notice sur Amorós, publiée dans le *Boletín de la institución libre de enseñanza*, remarque : « Es de advertir que Amorós ha sido motejado á veces, con ó sin razon, de cierto exceso de mercantilismo en estas relaciones profesionales. » Et le *Gymnase normal* se termine par une annonce du *Traité d'éducation physique et morale, et histoire de son introduction en France ; par M. Amorós, naturalisé français, ancien colonel, conseiller et secrétaire du roi d'Espagne Charles IV, précepteur de l'infant d'Espagne Don François de Paule ; directeur des gymnases normaux, civils et militaires du gouvernement français, et membre de plusieurs sociétés.* « Cet ouvrage sera composé de trois ou quatre volumes in-8° de texte, dont les matériaux pour trois volumes sont entièrement prêts. Il sera accompagné d'un atlas in-4° ; le plan et l'élévation du grand Gymnase seront gravés. Le Gouvernement en a déjà connaissance, et toutes les personnes qui voudront les examiner, en auront la facilité en se transportant chez M. Amorós, rue de Surenne, n° 6, près de la Madeleine.... Si les branches du Gouvernement, intéressées dans les progrès de cette institution, et les particuliers qui aiment l'enfance, ne donnaient pas un nombre assez considérable de souscriptions pour pouvoir couvrir au moins les frais de l'impression, M. Amorós en instruirait le public, pour que l'on n'attendît pas en vain la publication de cet ouvrage... » Ce livre ne parut qu'en 1830, sous le titre de : *Manuel d'éducation physique, gymnastique et morale.* Paris, chez Roret (deux volumes et un atlas) et c'est l'œuvre la plus importante d'Amorós, dont il y eut plusieurs éditions ; la dernière est celle de 1848 : *Manuels-Roret. Nouveau Manuel complet d'éducation physique, gymnastique et morale ; par*

le colonel Amorós, marquis de Sotelo, Commandeur de l'Ordre d'Isabelle la catholique, Officier de la Légion-d'Honneur, Directeur du Gymnase normal, Membre de plusieurs Sociétés savantes, nationales et étrangères. Il y a mis des souvenirs de sa carrière, assez intéressants et qui méritent d'être reproduits ici :

Malheureusement pour l'art de la gymnastique, ceux qui, en dehors du gymnase amorosien, se parent du titre de professeurs, n'ont pas toujours la science et l'intelligence désirable: quelques-uns cherchent à éblouir le public par des annonces mensongères, ou par des démonstrations qu'on ne peut qualifier ici. Il y en a même qui écrivent des livres pour prouver leur aptitude à l'enseignement, mais au fond de tout cela, on ne trouve bien souvent qu'une ignorance ambitieuse, fatale pour la *popularité* même et la propagation de l'art.

Aux éloges qu'il cite dans son *Gymnase normal* (t. I, p. xii) il en ajoute d'autres et, en particulier, des certificats d'Espagnols militaires :

« Deux capitaines-généraux espagnols, messieurs les ducs de Castro-terreno et de Valence (Narvaez), visitèrent le gymnase normal en juillet 1846, accompagnés de plusieurs autres généraux et d'un colonel qui avait appris la gymnastique en Allemagne. Tous furent enchantés de l'habileté que montrèrent les sous-officiers, qui ayant terminé le cours de six mois, allaient répandre la méthode dans leurs corps... » (t. I, p. xvii)... « La réduction des desseins primitifs des machines a été faite par M. Amorós fils, lieutenant en premier d'artillerie... » (t. I, p. 54)... « Un jeune lieutenant de 23 ans, prit part à la bataille du Boulou qui eut lieu dans le Roussillon en 1793, et qui dura trois jours : la proximité des batteries espagnoles et françaises, qui tonnaient toujours, et le sifflement des boulets qui sillonnaient le terrain, obligeaient le chef du bataillon qui commanda le premier jour, les huit capitaines qui le remplacèrent successivement, et quelques lieutenants, à élever tellement la voix que tous s'enrouèrent et finirent par éprouver une extinction de voix. Le tour du jeune officier arriva après midi du second jour, et il partagea l'honneur de prendre le *commandement vocal* du bataillon. Il commença d'abord par se faire mieux entendre que les autres, et il conserva la faculté de continuer de même. On s'étonnait de cette résistance, de cette énergie, qui était pourtant toute naturelle, puisqu'il avait appris le chant et solfié pendant un an, à l'âge de 16. Ce jeune officier se baignait un soir à la plage de San-Lucar... grace à la résistance de ses poumons et à son habitude à lutter contre les dangers, il toucha la terre sain et sauf... et maintenant, qu'il compte 74 ans, il peut parler ou travailler acti-

vement une journée entière sans se fatiguer ni éprouver aucune incommodité. Avis aux jeunes gens. » (t. I, p. 91-92).

Ce lieutenant était Amorós lui-même, mais il se trompe en s'attribuant 74 ans en 1848 : il en avait 78 étant né en 1770...

« Je connais une personne qui a dû à un air en *fa mineur* la guérison d'une jaunisse invétérée, qui résistait à tous les autres moyens de la médecine. La douleur de la perte d'un fils unique chéri, qui la produisit, était tellement acerbe et profonde qu'elle sécha les sources consolantes des pleurs. Mais l'air en *fa mineur* les ouvrit, et la guérison du malade fut rapide. » Et en note : « Je déclare maintenant que c'est moi-même qui éprouva cet effet salutaire de la musique, en ton mineur, lorsque je fus guéri, par les pleurs qu'elle excita, de la tristesse profonde que la perte de mon premier fils m'avait causée, étant à Madrid. » (t. I, p. 98)... Ce chant est le quinzième de mon Recueil ; il est en *ré* majeur. La lettre a été composée par *M. M. L. P. de Jussieu ;* la musique est de *Paz*... ou bien nous chantons le chant triomphal de la jeunesse, composé par *M. Roux de Rochelle*, ministre plénipotentiaire aux Etats-Unis... accompagnées d'une musique superbe, en *mi* majeur, composée par M. Paz : « Si l'homme est formé de poussière... » (t. I, p. 140 et 147).

Je ne trouve pas de renseignements sur ce compositeur espagnol, mais Amyot dit : « La musique de la majeure partie de ses chants avait été composée, je crois, en Espagne par un compositeur d'un talent de premier ordre, Paz... »

« De la course... Ces faits avaient eu lieu jusqu'à 1830, date de la première édition de ce Manuel ; mais nous avons augmenté beaucoup jusqu'à 1844 le nombre de toutes ces variantes ou modifications de courses... » (t. I, p. 225)... « De la force... C'est aussi en donnant un coup dimpulsion d'épaule à la porte de Tolède, à Madrid, qui était entr'ouverte, mais retenue par une chaîne qui céda au choc, que j'ai pu pénétrer dans l'intérieur avec mon neveu don Francisco Théran-Garcia, nos chevaux et le guide que j'avais pris. Les Anglais et les Espagnols des Cortès emcombraient encore la ville, et ne devaient la quitter, d'après la capitulation, qu'au point du jour... quand j'arrivai chez moi, effrayant toute ma famille, on ne pouvait pas concevoir comment cette témérité avait pu avoir lieu... mais j'avais rempli mon but, qui était de défendre personnellement ma famille et mes enfants. » (t. I, p. 282)... « Il faut observer aussi, à l'occasion de ce fait d'armes, que si tous les chefs et les capitaines de mon bataillon de Cordoue éprouvèrent l'extinction de voix qui me fit commander le feu, ce fut, sans doute, parce qu'ils ne l'avaient pas développée et fortifiée comme

moi, au moyen du chant que j'avais, en solfiant beaucoup, depuis l'âge de 16 à 18 ans. Cette expérience et plusieurs autres que j'ai faites, pendant ma vie, des services qui rendent les poumons forts et résistants à la fatigue, m'ont convaincu de la nécessité, des avantages qui s'ensuivent des exercices de la voix. » (p. 384)... « *Exemple d'un saut périlleux en largeur et en profondeur terminé avec bonheur*. Voyageant en Espagne, avec mes parents, au pas lent de troupes d'infanterie, mon père était à cheval ainsi que moi, et toutes les personnes de ma famille, grand'mère, sœurs et une servante, suivaient notre tranquille allure dans une de ces voitures que l'on appelle *Coches de Colleras*, tirée par six superbes mulets.. Fatigué d'aller à cheval, je le laisse à mon domestique et je monte derrière la lourde voiture sur un énorme tas composé de trois malles et une valise contenant trois matelas... La route était fort étroite et très mauvaise... Les mules, affamées après une très longue journée de route et voyant dans la pente de la droite une herbe très belle, qui excitait leur appétit, commencèrent à quitter la route et la voiture commença aussi à s'incliner vers la gauche. Ce mouvement devint bientôt si prononcé que je ne tardai pas à m'apercevoir que la chute allait avoir lieu incessamment et que si je ne me pressais de quitter ma position, j'allais être écrasé. Je me mis debout lestement sur ce volume élevé de malles et je me trouvai ainsi à une hauteur effrayante au-dessus du fond du ravin dans lequel la voiture devait nécessairement tomber. Il n'y avait cependant pas de temps à perdre... et je me lançai d'une hauteur de plus de 6 mètres 66 centimètres (20 pieds) à une distance de 5 ou 6 (16 ou 18), car si je ne réussissais pas à m'éloigner ainsi, la voiture ou les malles tombaient sur moi et m'écrasaient... La voiture tombe, l'impériale à terre ; les cordes se brisent, les malles se détachent et tombent autour de moi avec un bruit extraordinaire ; je me croyais tout rompu, mais je n'avais pourtant rien de grave...Tremblant pour le sort de ma grand'mère, âgée de 84 ans, de ma mère et de mes sœurs... et... je vois progressivement que par un bonheur inouï tous étaient libres de factures... » (t. II, p. 37-38)... « Je conseille encore le jeu de la paume espagnole, sans gant ni raquette, comme un moyen excellent pour fortifier les mains... Il faut que je dise comment j'ai durci mes mains, et dans quelles circonstances cette dureté m'a été très utile. Tout en durcissant la peau de mes deux mains par le jeu de paume espagnole surtout et par plusieurs autres moyens, j'ai eu un grand soin de conserver les dernières phalanges des doigts très sensibles, pour qu'elles pussent me servir aux travaux manuels qui demandent de la délicatesse, tels que le dessin, l'art de découper et de modeler, et autres. » (t. II, p. 115)... « *L'échelle amorosienne*, ou à consoles... a été inventée pour éviter les inconvénients de la précédente (celle de *Bois-Rosé*)... » (t. II, p. 190)... « Des exercices du Trapèze... « De tous

les instruments gymnastiques de *mon invention* (dit M. Clias dans sa Gymnastique élémentaire) le *triangle mouvant* a toujours eu la préférence, parce que c'est au moyen de cet instrument que j'ai développé mes meilleurs élèves. » Je releverai d'abord quelques inexatitudes dans ce paragraphe .. Il fut inventé en Italie par les funambules, et servit long-temps à amuser le public, sans que l'on en retirât aucune autre utilité... La première chose que je fis, lorsque je connus cet instrument à Madrid en 1806, par un voyageur prussien, fut de lui ôter sa *mobilité constante et funambulique*, nuisible aux exercices, et dangereuse sans nécessité, et de lui donner une forme convenable au parti que je voulais en tirer... » (t. II, p. 275-276)... « J'ai inventé une autre échelle pour la conquête d'Alger en 1830, que j'ai appelée *brisée* et que le génie adopta après l'avoir essayée aux murs de Toulon. » (t. II, p. 300);... « Je regrette beaucoup qu'un Manuel ne permette point de donner ces deux groupes d'assaillants, qui se trouveront dans le grand ouvrage, car ils représentent plusieurs actions gymnastiques et militaires qui ont lieu dans mes séances... » (t. II, p. 325.)

Il y a (t. II, p. 370-377) une longue dissertation sur « la partie de longue paume à l'espagnole » où Amorós se montre très fervent de ce jeu.

Avant de suivre Amorós dans ses démêlés avec le gouvernement français sur la gymnastique, parlons un peu de sa bibliothèque. Le département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale possède, sous les numéros 4604-4605 du fonds des Nouvelles acquisitions françaises, un « Inventaire des livres de la bibliothèque du colonel Amorós...— Paris, 15 mai 1837, Table alphabétique de l'inventaire de la bibliothèque du gymnasophe Amorós, faite en 1838, » de 387 et 170 pages. Le tome premier porte l'avertissement suivant: «Une bibliothèque peut être classée et divisée de plusieurs manières —. A Madrid j'ai suivi un autre système de classement qu'à Paris. Il consistait en 5 grandes divisions : 1° *Belles lettres*, 2° *Sciences et Arts*, 3° *Histoire*, 4° *Dictionnaires et* 5° *Journaux*. Châcune de ces divisions était partagée en différentes sections, et quelques-unes de celles-ci en subdivisions présentant trop de morcellemens et de branches, mais en rapport avec le grand nombre de livres que j'avais à la fin de ma résidence en Espagne en 1813... »

Le contenu de la bibliothèque d'Amorós comporte : tous les

ouvrages de Llorente, des livres allemands sur l'éducation et, en particulier, les livres sur Pestalozzi, des livres espagnols, des ouvrages sur les francs-maçons[1], des livres philosophiques (Voltaire, Rousseau, etc.) et çà et là des ouvrages légers. On y trouve des annotations, qu'il vaut la peine de relever. P. 30 : « Cuaderno de marchas y canciones pestalozisanas, por Moliner, dont je me servais pour mon Institut de Madrid, en 1807... (P. 40) Manuscrit. Opera I, *La Serva padrona*, executée par la marquise de Fontanar et par moi, dans le Theatre particulier du Prince Masserano à Madrid, par Paisiello... Opera n° 2, *Dorval y Virginia,* de Guillelmi... Préparée par moi pour la representer dans le même lieu... (P. 63) Gymnastique elementaire par Clias. Paris, 1819, in-8° avec planches. Deux vol. egaux, mais l'un avec des notes et 2 planches de moins, et l'autre avec toutes les planches. Vn de ces exemplaires prete à Mr. Petitot, Die deutche Turnfunst (sic). Berlin, 1816, in-8° par Jahn, avec planches — Choix de fac-simile, par Eugene Cassin à Paris ; table des matières et jolis dessins (Le mien s'y trouve) — (P. 68) Froissent, L'Art d'elever les enfants, considerations sur l'education physique et morale. Paris, 1833, in-8° (eloge de ma methode) — (P. 72) Somascetique naturelle par Clias, in-8° 1842, avec pl. à côté de la Gymnastique Id. de la page 63 avec ma critique et mon projet de lettre dans l'interieur — (P. 80) Traité de Natacion par Oroncio-Bernardi, traduit, par Melon, qui me l'a dedié. Paris 1833 in-18°... (P. 98). Le Censeur Europeen, par MM. Comte et Dunoyer... Ces auteurs me defendirent lorsque je fus persecuté. — (P. 117) Bulletins (Les) de la Société d'encouragement depuis ma reception en 1839 — (P. 128) Fondation du grand Orient de France (Histoire de la) Paris, 1812, in-8° avec figures — (P. 129) Thuileur de l'Ecossisme, des 33 degrés, avec 21 planches Paris, 1821, in-8° — (P. 137) Recueil de la Maçonerie 1787, avec une estampe et 1812 à Philadelphie et à Heliopolis, et à l'Orient chez le silence in-18°, reliés en 2 volumes — Instructions des

1. Amorós était-il franc-maçon? Oui, sans doute, comme beaucoup d'Espagnols *afrancesados* (François Rousseau, *Les Sociétés secrètes en Espagne, au* XVIII*e siècle et sous Joseph Bonaparte, Revue des Études historiques.* Mars-Avril 1914, p. 170-190).

H : G. du G. O : de France 1807 in-18° et la Rose de la Vallée, ou la maçonerie rendu à son but primitif, et renfermée dans les seules vraies grades. 1808 in-18°, relies en un volume. — (P. 157) Commentaires de Cesar, traduction française à coté. Paris, 1766 in-12° Premier ouvrage qui commença ma bibliothèque, lorsque j'avais 15 ans. Cadeau d'étrennes de Dn Manuel Sixto Espinosa — (P. 177) Relation d'un sejour à Alger, traduit de l'anglais. Paris, 1820, in-8° avec une vue. Je le comprend parmi les livres de l'histoire de France, bien qu'en 1820 il n'appartenait pas encore à ce Royaume, pour qu'il se trouve réuni à ceux que l'on a publie avant et après la conquête. Comme le seul fils qui me restait y perdit la vie tout ce qui concerne ce pays m'interresse — (P. 217) Prefectura de *Talavera* manuscrita y mal hecha por el loco de Agnos — (P. 303) Manuscritos. 4 pequenos volumenes de mis primeros apuntes y guardias, viajes y campanas del Rosellon, Oran, etc ; I en 8° de mi viaje en Francia de 1832 — (Les manuscrits ne contiennent plus rien. Amoros se proposait de mettre d'autres manuscrits, car il a laissé en blanc les p. 303 à 306) —(P. 307) Ouvrages de luxe, ou reservés. *La vie de garçon ; l'amour au grand trot ; les soirées du Palais Royal ; Voyages de la Princesse de Babilone ; la galanterie sous la sauvegarde des lois ; les femmes démasquées ; la fille à l'enchère ; les matinées du palais royal ; le palais royal en miniature ; recueil de cantiques espiruluels et autres* (Note. Ces petits livres ont été acquis dans des achats en bloc, et conservés la plupart sans les lire, pour avoir quelques preuves de l'abus et du mauvais emploi de la presse : plusieurs ont des figures) — (P. 308) Plantas de las fortificationes de Milan por Chafrion, un de mes parens — (P. 309) Revue britanique. Les numéros de Sept. et Decembre 1828. Dans le dernier il y a un art. sur les dangers de la gymnastique, que j'ai refuté apres. Dans celui de Sept. on trouve un autre qui parle de moi, très laconiquement à la p. 59 — (P. 322) 2 Coleccion de memorias de españoles refugiados. Paris etc. Varios anos — las circulares de Theran y otros papeles de 1808 à 1813 — 6 Memorias del Principe de la Paz en Paris de 1839 à 1841, en 8° — (P. 323) Memoria sobre las

disposiciones del Govierno espanol para introducir el metodo de *fumigar* de *Guiton* y sobre los experimentos hechos para observar su poder desinfectante, redacto y publicado por mi en Madrid, año de 1805, en 4º con laminas de un lazareto contra la fiebre amarilla, y otros varios. — (P. 324) *Pestalozzi.* Relation de los numeros. Madrid, 1807, in-8º. Con un escudo que tenia mis hijos. Systeme de Pestalozzi. Vna parte del anterior; pero lo conservo porque es el que me sirvio para dar las lecciones al Ynfante Dn. Fco de Paula. Discurso sobre el methodo de ensenanza de *Pestalozzi* por *Blanco.* Madrid, 1807 en 8º. Libros elementales de *Pestalozzi.* El A. B. C. de la Vision intuitiva. Madrid en 12º con el escudo — (P. 325) Pestalozzi. Metodo de enseñanza por *Chavanne* traducido por *Luque* Madrid 1807 en 12º con el retrato de *Pestalozzi.* Documents concernant la methode de Pestalozzi etablie en Espagne en 1807. *Note.* Ce livre est si precieux pour moi qu'on le trouvera sous la clé du rayon des ouvrages de luxe. Il contient les documents suivants. (A.) Noticia de las providencias tomadas por el gobierno para observar el nuevo metodo de ensenanza de Pestalozzi. (B.) Continuacion de la noticia historica con los ultimos informes de la Comision de sabios nombrada para examinar é informar sobre el metodo que lo aprueva el Rey despues. Reglamento del Instituto. (C.) Discurso de Blanco en favor del metodo. (D.) Prospecto de los exâmenes generales: 1808. (E.) Fuerzas del Infante y de otras personas que las midieron en 1807. (F.) Vne partie des problemes que les enfants resolurent. (G.) Copias de varias cartas escritas al Principe de la Paz en favor del metodo. (H.) nº 2 dia 20 de Octubre de 1808. Memorial literario con una satira ridicula contra mi y el Instituto: pagina 43 (I.) Satiras contra el metodo (Explicacion del motivo de las) y de la intriga que urdio el Principe de la Paz para destruir el Instituto (K.) Idea cientifica por *Lardizabal*, su carta al P. de la Paz del 24 de Septre de 1807, y la respuesta indigna y necia de este del 25. (L.) Prospectus y varios papeles y anuncios sobre la Gymnastica y sus establecimientos de Iverdun, etc. et Journaux qui parlent de Pestalozzi, des eloges et honneur que l'Empereur de Russie lui fait, etc. (M.) Memoire lue par moi à la Société

elementaire de Paris en 1815 sur l'etablissement de cette méthode en Espagne — (P. 332) *Cornelia Bororqui*. Paris, 1822. *Vn Faccioso*. Madrid, 1834 en 18° reunidos en un volume — (P. 333) *Un Valenciano à su amada patria* — (P. 340) Amorós : *Consentimiento paterno en los matrimonios*. Madrid, 1777 en 12° (Vn de mes anciens) — (P. 342) Plantas de fortificationes del Estado de Milan en 4° por Chafrion (pariente mio) 1687 : en los libros raros — (P. 345) 19 Section. Brochure des amis de ma methode.

» 1 Paquet. 1828. *Koch*, Gymnastique appliquée à l'instruction des troupes.

» 1 Paquet. 1830. *Broussais*. Analise du Manuel d'Education physique, gymnastique et morale.

» 5 Paquets. 1834. *Me Dauriat*. Opinion sur la Gymnastique amorosienne.

» 1 Paquet. 1834. *Me Dauriat*. Discours prononcé à la seance d'ouverture du Gymnase civil de la Rue de Jean Goujon.

» 5 Paquets. 1835. *Julia de Fontenelle : Médaille* accordée par la Société des Sciences physiques, etc.

» 3 Paquets. 1834. Antommarchi : *Médaille* accordée par *l'Académie de l'Industrie* agricole, manufacturiere et commerciale.

» 2 Paquets. 1836. Me Foa (Eugenie), *L'Elève du Gymnase Amoros*, extrait du Journal des enfans, avec une planche.

» 2 Paquets. 1836. *Vne Metamorphose* de la même Dame, extrait du Journal des Demoiselles.

» 2 Paquets. Sur l'*importance des chants* de la methode gymnastique du Colonel Amorôs, rédigé par Mr. Begin sur les documents et les reflexions fournis par moi... — (P. 346). Rapport de M. F. Demoyencourt au nom d'une Commission de la Societé pour l'Instruction element. Seance du 25 mars 1838. — (P. 347). 20e Section. Brochuras mias. (Folletos) Avertissement. Je declare, sur ma conscience, et mon honneur, que presque la totalité de ces brochures n'ont été imprimées que pour me defendre des attaques que la malveillance ou l'envie ont dirigé contre moi, ou contre mon Institution.

Plusieurs de ces brochures ont été conservées. — (P. 4510). Memoire lu à la Societé pour l'Instruction élémentaire sur la methode d'education de Pestalozzi essayée en Espagne en 1807, et sur les moyens de perfectionner l'education, par Mr. Amorôs, imprimé en 8°. — 1815. Gymnase civil français in 4° contre les intrigues du Cte Basterie et du Medecin Bally pour favoriser le funambule *Clias* à mon prejudice en 1819. Education physique. Coup d'œil sur l'Histoire de la Gymnastique par Bally publié pour favoriser le projet precedent, bien qu'il fit aussi mon eloge in 8°, imprimé en 1817. Recueil de pieces sur le Gymnase normal, publié pour detruire l'effet des intrigues, in 8° en 1821. — (P. 4514). Rapport du duc de Doudeauville sur les chants du Gymnase de Mr. Amorós, en 8°; 1819. Lettre de Mr. Amorós à la Société élémentaire pour combattre d'autres intrigues, en faveur d'un autre. Id. Gymnase français. Discours de Mr. Amorós pour la cloture du cours de 28 novembre in 8°. 1819. Gymnase français, in 4°. Procès verbal de la Seance du 9 Septembre. Id. Procès-verbal de la seance du 29 Decembre 1820. Opinion du Duc de *Cadore*, de *Tissot*, et de plusieurs etrangers illustres. Lettre du Ministre de l'Interieur *Comte Simeon* in 8° (important) 1819 et 1820. Discours de Mr. Amoros à ses élèves dans l'Institution du fourbe Villodon en 8°. 1820. Lettre au Duc de Raguse, par le *Dr. Fournier Pescay,* enthousiaste de la methode, in 8°. 1821. Troisieme lettre de Mr. *Caunes* (autre enthousiaste) sur l'Ecole gymnastique du Colonel Amoros, in 8° 1821. Gymnase normal militaire et civil. Reunion d'un grand nombre des pieces precedentes, et appel au public sur l'etat du Gymnase et sur les moyens de le fonder convenablement. In 8°, avec table. 1821. Prospectus du grand ouvrage, qui n'a été encore publié; mis à continuation de la precedente brochure, in 8°. Id. Avis sur la seance pour les incendiens (sic) de *Salins*. id. (P. 4526). Séance generale du 13 Décembre 1821. Seance générale du 24 mars (in 8°) de 1822. Id. du 15 Juin id. (in 8°) id. id. du 23 Septembre id. (in 8°) id. Le colonel Amoros à ses élèves le 24 mai 1823. Conseils moraux. Séance générale du 19 octobre id. Mémoire sur la Gymnastique medicale par Mr. Begin, Docteur en

medecine, in 8°. Id. Rapport de Mr. Douin à la Societé de la morale chretienne, in 8° en 1824. Prospectus du Cours du Gymnase. Id. id. plus ancien. Memoire pour le Gymnase normal, avec les listes des protecteurs, un etat des éleves, et plusieurs pieces importantes de la *Commission des Generaux*, du *Prefet de la Seine*, et autres, in 8°. 1824. Gymnase normal : Feuille pour la *Chambre des Deputés* à fin de retablir le Gymnase dans le budget d'où il avait été retiré depuis deux ans. 1826. Exposition des modèles. 1827. Id. Seconde edition. 1827. Lettre d'une mère à propos des etrennes à donner aux enfans, en 8° Decembre 1827. Continuation de l'Histoire du Gymnase normal, avec un grand tableau, pour me defendre de la persecution du Ministre Vte Decaux. 1828. Invitation à la Chambre des Députés. 1829. Suite (du Gymnase) de l'Histoire. Id. Contre la proposition de Mr. *Human*, Deputé. Id. Discours à mes elèves militaires le 14 octobre. Id. Chant pour le Duc de Bordeaux. Id. Traits de la Vie du Duc d'Orleans, relatifs à l'éducation de ses enfans. 1830. Chant pour la patrie et chant royal avec les changemens necessaires pour le regne actuel. Id. Rapport sur les progrès extraordinaire des élèves militaires, in 8°. Memoire du Colonel Amoros contre le Cte Cormier du Medic, Puvic et Compagnie ; proces gagne par moi. 1830. Rapport sur l'etat du Gymnase à la fin de juin. Id. Monumens publics : à propos de la Classe du Gymnase normal militaire que l'on n'a pas fait. 1830. Observations relatives au Gymnase normal. 1831. Reflexions pour la defense du Gymnase. Id. (P. 4555). Programme pour la séance des Ducs de Nemours et d'Orléans in 4°. 1832. Gymnase normal divisionnaire et civil. Discours prononcés à la Chambre des Deputés par le Bn Mornay, etc. Lettres du S. Int. Joinville, du General Woif : Rapport de la Societé d'education nationale. Programme pour les exercices qui eurent lieu au Champ de Mars le 28 juillet 1832. Quelques idées sur le College de Lafleche, et sur l'importance des etablissements ou l'on suit la methode amorosiene. Id. Gymnase normal militaire et civil. Sur les 20.000 francs accordes par la Chambre des Deputès pour faire une classe. Paris, 24 mai 1833. Resumé et discours sur l'emploi

de la main gauche, lu à la Société des methodes. Id. Opinion sur la Gymnastique amorosiene, par Madame Dauriat. 1834. Rapport du Dr. Antommazchi à l'Academie de l'Industrie, et medaille accordée. Id. Observations du Colonel Amoros sur le coureur Rummel, qui courut au Champ de Mars. 1826. Id. Observations sur un ouvrage du Docteur Lachaise, qui me critiqùa. 1827. (P. 4565). Extrait de la feuille de St Omer sur le Gymnase du Camp et les assauts, in 8°. 1834. Id. Du memorial artesien sur le même objet. Id. Id. de la feuille de St Omer du 18 octobre. Id. Seance d'ouverture du Gymnase civil et principaux resultats de l'expedition à St Omer. Id. Circulaire aux medecins sur l'Etablissement du Gymnase. 1835. La Gazette des Hopitaux qui contient cette circulaire. Id. Un Flaneur avec un bon article du Gymnase. Id. Résultats de l'expedition de St Omer, imprimés à part. Id. Lettre dans le Journal La Sentinelle de l'armée contre une attaque injuste, in 4° majeur. 1835. Le but de la Gymnastique est la bienfaisance. Fac simile de mon ecriture. Certificat, signé par plusieurs personnes tres honorables. Id. Rapport de Mr. Julia-Fontenelle à la Societé des Sciences physiques, et medaille accordée. Id. Recueil des Chants de ma methode, litographies. Rapport sur le monument de Brès et sur le nouveau Gymnase civil. 1836. Vne metamorphose, par Mme Eugenie Foa. Id. L'élève du Gymnase Amoros par Melle Eugenie Foa, in 8° avec une planche. 1836. Gymnase normal pour la Chambre des Députés. Id. Note sur le Gymnase normal militaire et civil pour la même chambre, contenant la lettre de l'Académie des Sciences, qui annonce le prix accordé au fondateur. 1836. Quelques mots sur le même Gymnase et sur les contrarietes que son fondateur éprouve par les intrigues Lebrun, Bidou, d'Arvinle, Pajol et Compagnie. 1837. Pièces et documens relatifs à l'histoire de cette Institution et plus particulièrement à la persecution que le Directeur eprouve en 1836 et 1837. Circulaire pour adresser les deux brochures precédentes aux Chambres et à tout le monde, resument une partie des infamies commises contre moi. 1837. Note sur l'article du Budget relatif à cette même persecution que le Ministre de la

Guerre Bernard[1] appuye par des moyens indus et injustes; ainsi que le Directeur du personnel de la Guerre, le Genéral Cuvieres[2]. 1837.

» Journal Constitutionnel du 18 Septembre 1837, expliquant l'action brutale de me mettre en prison à l'Abbaie comme on doit l'entendre, pour combattre et relever les avis faux d'autres journaux. Vne copie du même article, faite pour etrener ma presse... Resumé d'un Memoire sur ma défense de 1838, etc. Lettre du Colonel Amorós et invitation a voir le Gym. Id. Reflexions sur la creation d'un nouv. Gym. (non repondues). Representation au Ministre de la Guerre en 1838. — (P. 4588). Je possede aussi de ma reproduction à Ferdinand VII et de quelques autres brochures plus de 40 volumes : en sorte que ma bibliotheque actuelle se compose de plus de 4.700 volumes. Sur la disgrace du Colonel Amorós, art. de la Sentinelle du 24 mai 1838 avec une note finale, envoye à la Chambre des Deputes. Exposé à la Chambre des Pairs du 18 juin 1838. — (P. 4728). Espagnols : Historia. Fragmentos historicos de la vie de don Gaspar de Guzman conde de Olivares. Delacion de la doctrina de los... Jesuitas; par don Fernando. Embaxada de la corte de Espagna de Carlos III. Tratado definitivo de paz entre el rey N.S.y S.M. Cristianisima. Observaciones de don Ramon Caballero sobre la patria del Pintor J. de Ribera, llamado el Espanoleto. 2e volumen. Empressas, victorias y desgracias de el principe Carlos. Eduardo Stuart, Conducta de Espana comparada con la de Inglaterra. Conditiones y semblanzas para la legislatura de 1820 et 21. Ciencias y artes. Reflexiones acerca de la epidemia en Cadix en 1800, por Don Francisco Amoros... Instruccion por el Principe de la Paz par

1. « Hâtons-nous de dire que ces vengeances étaient exercées sous un ministre étranger, pour ainsi dire, à l'armée, le général Bernard, qui avait passé une grande partie de sa vie en Amérique, d'où il n'était revenu que depuis peu de temps, et qu'une faveur incompréhensible de la fortune avait alors porté au pouvoir. » (Amyot. l. c., p. 72.) Le baron Simon Bernard, né à Dôle le 28 avril 1779, mort le 5 décembre 1839. Ministre de la Guerre du 19 septembre 1836, jusqu'au 31 mars 1839. Il était du génie, et ses adversaires l'appelaient « le grand terrassier ».

2. Despans-Cubières (Amédée-Louis), lieutenant-général, directeur général du personnel et opérations militaires (*Annuaire de l'état militaire de France pour l'année* 1837). Il fut ministre de la Guerre du 31 mars 1839 au 12 mai 1839, et, pour la seconde fois, du 1er mars 1840, jusqu'au 29 octobre 1840. Condamné, au cours du procès Teste, à la dégradation civique, le 17 juillet 1847, et gracié par le second empire.

Don Francisco Amoros... Livres ajoutés à cette Bibliotheque après la cloture de l'inventaire. Je comptai quand j'ai terminé l'addition en 1837 4728 vol... »

Cette liste des publications due au colonel Amoros, d'après le catalogue de sa bibliothèque, est à rapprocher de la liste de ses livres publiée dans le Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale, mais nous aimons mieux, en ce qui concerne les années 1836 à 1839, qui marquent la période où la gymnastique d'Amoros souffre d'une réelle défaveur, donner le rapport du Ministre de la Guerre, qui place les choses à son point de vue :

Ministre de la Guerre. Rapport au Roi, du 23 décembre 1837. Proposition de dissoudre le Gymnase normal militaire établi à Paris, à compter du 31 Décembre 1837.

Sire, Mr. Amoros qui avait été chargé des 1818, d'instruire à son gymnase civil, des militaires de la garnison de Paris, fut autorisé à la fin de 1819 à s'établir dans l'ancien parc de Grenelle pour y diriger, au compte du département de la Guerre, un nouvel établissement sous le titre de Gymnase normal militaire. Ce Gymnase a subi depuis plusieurs organisations successives, et diverses conventions ont été faites, avec le Directeur, pour le paiement des dépenses de l'établissement. Dans l'état actuel des choses, Mr. Amoros est tenu de former à la gymnastique 200 militaires tires des régiments d'Infanterie, et il reçoit à titre d'abonement annuel 30.000 fr., plus le traitement d'activité de son grade de Colonel, en qualité d'Inspecteur des Gymnases régimentaires, emploi qui lui a été conferé en 1831. En 1836, des désordres s'étant manifestés parmi les Elèves, Mr. le colonel Amoros infligea les arrêts à l'un des officiers du Gymnase, mais le Lieutenant Général Commandant la Place lui ayant prescrit de les lever, Mr. Amoros se mit en lutte ouverte contre l'autorité militaire, et je me vis bientôt forcé de lui retirer la prérogative de correspondre directement avec le Ministre de la Guerre, prérogative dont il jouissait depuis la création du Gymnase, et de placer cet officier supérieur sous les ordres du Lieutenant Général Commandant la lère Division. Mr. Amoros attaque cette décision comme portant atteinte aux conditions de son traité et pour faire cesser le scandale de ce débat, je fus obligé de lui annoncer la résiliation de son abonnement à partir du 31 décembre 1837. Une commision présidée par Mr. le Lieutenant Général Lallemand, fut chargée, en conséquence de rechercher qu'elle devait être la nouvelle organisation à donner au Gymnase normal: cette commission a été d'avis que le Gymnase actuel était loin d'avoir atteint son but, qui était de former des professeurs destinés à leur tour

à répandre et à généraliser l'instruction gymnastique dans l'armée; elle attribue ce résultat à différentes causes, dont les principales sont la mauvaise discipline de l'établissement, le défaut d'unité d'action, la direction et la rivalité du commandement, le mode d'enseignement, et, avant tout l'établissement du Gymnase à Paris, séjour pernicieux pour les militaires, qui y sont détachés, et qui en rapportent, presque toujours des habitudes d'insubordination et d'inconduite qui leur rendent bientôt très pénible les moindres obligations militaires. Ces motifs et des considérations d'économie ont fait penser à la commission qu'il conviendrait de transférer le Gymnase normal militaire dans une place de l'Intérieur (à Metz). » *Au crayon*: « le peu d'aptitude de Mr. Amoros pour la conduite de l'établissement, les défauts de son caractère violent et tracassier[1].

Déjà, en 1832 (20 mars) une discussion eut lieu à la Chambre des Députés au sujet des crédits à accorder au Gymnase normal militaire et dans laquelle M. Laguette-Mornay fit un éloge d'Amorós. Mais M. Demarçay combattit les crédits, en s'exprimant de la façon suivante: « ...Mais, en vérité, la plupart des exercices pratiqués dans le gymnase de M. Amoros sont, les uns puérils, les autres extrêmement dangereux. J'ai vu les exercices de M. Amoros; et, en comparaison de ceux que font les personnes qui se livrent particulièrement à ce genre d'exercices, ces exercices sont une véritable puérilité; ce n'est rien du tout. Par exemple, on apprend à sauter sur des chevaux de bois. On n'a qu'à aller chez Franconi ou quelque écuyer, et l'on vous fera faire des choses beaucoup plus curieuses et instructives... » Et le crédit fut réduit à vingt mille francs[2].

Le grand adversaire d'Amorós fut le Suisse P.-H. Clias, un peu plus jeune que lui. Officier d'artillerie légère, il s'adonna à la gymnastique et, en 1806, il établit le premier triangle à Groninguen. En 1817, nous le trouvons en France: « L'Institut académique des nations européennes... a fait l'ouverture de ses cours académiques lundi 13 de ce mois... Amoros, ancien directeur de l'Institut pestalozzien de Madrid... M. Clias, chef de l'Institut pestalozzien de Berne...[3] ». En 1819, il publia à

1. Ministre de la Guerre. Dossier Amorós.
2. *Le Moniteur universel*, 20 mars 1832, p. 799-800.
3. *Le Moniteur universel*, 19 octobre 1817.

Paris son *Cours élémentaire de Gymnastique*, et, dans la *Callisthénie ou somascétique naturelle* (Besançon, 1843), il parle d'Amorós avec assez de dédain :

Il n'est pas permis de mentionner avec éloge l'établissement formé à Paris, il y a quelques années, par un professeur gymnasiarque, pour la guérison des jeunes filles difformes. Que pouvait-on espérer d'un traitement orthopédique dirigé par un homme incapable de conduire, même en sous-ordre, une entreprise semblable?... Parcourez les deux gros volumes que le professeur appelle son petit ouvrage et dites si les précautions qu'on y recommande, si les appareils placés sous les échafaudages pour neutraliser les chutes, les anneaux auxquels sont attachés les élèves lorsqu'ils exécutent un exercice un peu difficile, ne sont pas plus propres à effrayer qu'à rassurer les élèves et leurs parents... Tandis qu'en France, à la même époque, la gymnastique naissante était dirigée par un professeur vêtu d'un uniforme bleu-de-ciel, galonné en argent, précédé de deux trompettes qui annonçaient ses exercices (Pension Durdens, rue d'Orléans), mais incapable de faire apprécier ses préceptes par l'exemple, Berne possédait déjà l'Établissement de somascétique le plus complet de l'Europe. (IV).

L'auteur, dans le même ouvrage, faisant allusion à son *Cours élémentaire de Gymnastique*, dit en note :

Cet ouvrage aurait pu servir de guide à l'homme qui débutait alors en France, sans principes, sans expérience, incapable de démontrer par l'exemple, s'il avait voulu étudier et suivre régulièrement la méthode approuvée par le juge le plus compétent, la faculté de médecine de Paris ; mais cette méthode fut honteusement et maladroitement pillée. De 90 figures qu'elle contient, le professeur galonné s'en appropria 50, sans y changer la moindre chose. Chacun peut aisément reconnaître le plagiat (voyez *Gymnastique élémentaire* par Clias, Paris, 1819, chez Colas, impr. Lib.). La plupart des exercices reçurent en même temps de nouveaux noms et une fausse application, parce que le gymnasiarque ignorant ne les comprenait pas et ne pouvait en exé(cu)ter aucun. (V).

Clias resta en France jusqu'à 1846, espérant y remporter un prix de l'Institut de France ; et l'ayant obtenu, il se retira dans sa patrie : « à l'exemple de M. Amorós, il ne laissa aucune trace durable de sa méthode [1]. »

1. *Applications de la gymnastique à la guérison de quelques maladies, avec des observations sur l'enseignement actuel de la gymnastique*, par Napoléon Laisné, Paris, 1865, p. 295-296.

Napoléon Laisné était sous-inspecteur « des travaux et exercices au Gymnase militaire et civil de M. le colonel Amorós », et il nous a laissé plusieurs ouvrages. Outre celui que nous avons déjà mentionné, il est l'auteur de la *Gymnastique pratique contenant la description des exercices, la construction et le prix des machines ; ouvrage destiné aux Familles, aux Établissements d'Éducation, aux corps militaires,* par Napoléon Laisné, ex-sous-inspecteur des travaux et exercices au Gymnase militaire et civil de M. le colonel Amoros, Fondateur de la Gymnastique dans les hôpitaux, fondateur avec M. le colonel d'Argy, de l'École normale militaire de gymnastique à la redoute de la Faisanderie, inspecteur de gymnastique des écoles municipales et communales de la ville de Paris ; Précédé d'une préface par Barthélemy Saint-Hilaire — Paris, Hachette — et chez l'Auteur, 264 bis, rue Saint-Jacques. 1879. Voici ce que dit Barthélemy Saint-Hilaire :

A Berlin, le fameux Iahn[1], qui durant un temps, de 1810 à 1820, a passionné toute l'Allemagne ; M. Clias, à Berne, et quelques autres... Évidemment cette renaissance de gymnastique, à la fin du siècle dernier, doit être attribuée à l'influence des idées de Desessarts et de Rousseau ; et c'est un des services les plus incontestables qu'aura rendu la publication de l'*Emile*. On sait quels ont été chez nous les laborieux essais de M. Amorós, au début de la Restauration. Cette tentative, qui a produit les conséquences que nous voyons aujourd'hui, eût réussi pleinement, si l'homme qui s'en était chargé avait eu autant de prudence que de zèle et s'il avait su mieux employer les ressources considérables que le gouvernement avait mises à sa disposition. Quoi qu'il en puisse être, c'est à lui qu'il convient de rapporter les progrès que la gymnastique a pu faire parmi nous. Ce n'est pas que, même avant M. Amorós, notre pays n'eût senti ce besoin et n'eût essayé de le satisfaire ; je n'en voudrais pour preuve que l'ouvrage publié dès 1803 par MM. Amar Durivier et L.-F. Jauffret... Mais ces vœux étaient demeurés stériles jusqu'en 1818, où M. Amorós sut intéresser le gouvernement et une foule de grands personnages à son gymnase normal du parc de Grenelle. C'est de là que sont sortis la plupart des premiers professeurs, c'est de là qu'est partie l'initiative du progrès qui dès lors

1. Jahn (Friedrich Ludwig), né à Lanz bei Leuzen, le 11 août 1778, et mort à Fribourg en Brisgau, le 15 octobre 1852, prit une part active au mouvement national de 1813, et le gouvernement prussien, effrayé par les gymnastes, prononça la dissolution des *Turvereine*. Il a laissé *Die deutsche Turnkunst*. Berlin, 1816 (*Allgemeine Deutsche Biographie*, t. XIII, p. 662-664).

s'est constamment propagé dans notre armée et dans l'éducation publique. A côté de M. Amorós, il est juste de citer M. Clias, qui de Suisse, d'Angleterre et de Belgique, transportait en France à la même époque ses méthodes si ingénieuses et si simples. En 1819, il publiait sa *Gymnastique élémentaire*, suivie plus tard de deux autres ouvrages non moins distingués, l'un pour les garçons et l'autre pour les jeunes filles, la *Somascétique* et la *Callisthénie*.

Maintenant voici ce que Napoléon Laisné ajoute de l'enseignement d'Amorós et de la collaboration qu'il lui donna :

J'avais dix-huit ans lorsque je m'engageai dans le 2e régiment du Génie et j'y arrivai juste à temps pour participer à l'installation d'un beau gymnase, que le colonel faisait établir dans la cour de la citadelle, à Arras. D'Arras, mon régiment partit pour Metz, où,... en 1833, nous eûmes la visite de M. le colonel Amoros, qui faisait une tournée d'inspection... Vers la fin de 1835, M. Amoros, qui m'avait remarqué pendant sa visite à Metz, me fit venir à son gymnase de Paris et me donna dès mon arrivée, la place de sous-inspecteur des travaux et des exercices de son établissement. J'ai cité plusieurs fois, dans mon ouvrage, des professeurs d'une force et d'une agilité exceptionnelles pour l'exécution de certains exercices ; mais je n'ai pas parlé particulièrement de cet immense gymnase dont l'installation avait coûté plus d'un million, et dont la superficie était de 50.000 mètres carrés environ. On peut se rendre un compte exact de la disposition de cet établissement en étudiant la planche IX insérée à la fin de ce livre[1]. A cette époque (1836), le personnel de cette école se composait de : MM. Amoros, directeur ; Des Montis, lieutenant inspecteur des travaux et exercices ; Laisné, sous-officier du Génie, sous-inspecteur des travaux et exercices ; Bonnefoy, professeur de musique ; 12 professeurs militaires restant au gymnase, 30 officiers élèves ; 75 sous-officiers élèves professeurs, logeant à la caserne attenante au gymnase, et 200 militaires venant tous les jours de différentes casernes. Une séance par jour, 8 à 10 heures du matin en toute saison, constituait le service de l'école. Je dois reconnaître ici que, bien que son gymnase fût couvert de machines, M. Amoros sut toujours réprimer avec la plus grande énergie les exercices excentriques et dangereux. Ce gymnase était donc en pleine prospérité, lorsque l'administration de la guerre, fatiguée des exigences trop souvent renouvelées de M. Amoros, prit subitement le parti de faire disparaître,

1. PL. IX. « Plan exact du gymnase normal militaire et civil de Paris, fondé et dirigé par le Colonel Amoros, en vertu d'une décision du 4 novembre 1819. Levé et dessiné en 1836 par M. Laisné, sous-officier du Génie et sous-inspecteur du dit établissement à cette époque. »

par une décision royale du 29 décembre 1837, cet établissement qui avait vingt années d'existence. Tous les élèves rentrèrent dès le lendemain à leur corps. Je restai seul pour faire l'inventaire ; et mes neuf années de service étant terminées, je me fixai à Paris... On m'a bien des fois accusé d'être trop sévère envers M. Amoros ; mais j'espère qu'on me pardonnera quand on saura quel chagrin m'a causé la ruine de ce vaste établissement, chagrin dont je ne suis pas encore consolé ; car, si elle eût duré, cette école était certainement destinée, à la condition de changer de direction, à fournir au pays des professeurs plus capables dans leur art que tous ceux qui se forment dans les gymnases actuels, avec le secours unique de leur inspiration personnelle. A plusieurs reprises, des officiers distingués, mus par la seule ambition de développer la prospérité de ce vaste gymnase, MM. d'Argy et Des Montils, entre autres, qui voyaient par quels côtés leur chef manquait, lui ont proposé de l'aider de leurs conseils, tout en conservant à son égard la plus entière soumission. M. Amoros leur a toujours répondu qu'il ne recevait pas de conseils de ses enfants. En dehors de cette observation déplacée, la gymnastique purement militaire se faisait d'une façon très régulière sous sa direction ; et, pratique presque oubliée de nos jours, pas un seul exercice n'était exécuté du coté droit sans qu'il fût répété du coté gauche... Peu de temps après la suppression du gymnase du parc de Grenelle, le colonel Amoros obtint du ministre de la guerre qu'un certain nombre d'officiers vinssent à son gymnase de la rue Jean-Goujon. Il les conserva jusqu'à sa mort, qui arriva en 1848. On ne tarda pas à se convaincre que la supression de ce gymnase laissait un vide considérable dans cet enseignement ; en effet, un décret de M. le ministre de la guerre décréta la nomination d'une commission qui fut instituée en 1838... Le fondateur de la gymnastique en France ne faisait pas partie de cette première commission, et j'eus l'honneur d'être souvent consulté pour certains exercices.. Le travail de ces diverses commissions ne permit pas d'atteindre le but poursuivi. M. le ministre de la guerre en nomma une nouvelle en 1846. Elle fut compoée de : MM. Aupick, général de division, président ; Amoros, colonel ; Paulin. colonel des sapeurs-pompiers ; Schreuder, capitaine des sapeurs-pompiers ; D'argy, capitaine au 70e de ligne, secrétaire ; Joinville, intendant militaire ; Pasquier, docteur en médecine, chirurgien militaire... En 1849, nous fûmes chargés d'établir une école normale de gymnastique militaire à Fontainebleau dans un terrain connu sous le nom de Parquet-d'Avon. J'en fis le lever et je déterminai la place que devait occuper chaque machine ; les travaux furent alors commencés. M. le colonel Amoros étant mort, nous fîmes abattre et transporter à Fontainebleau tout ce qui restait encore debout de l'ancien gymnase du parc de Grenelle, abandonné depuis 1838... nous reçumes l'ordre

de l'instituer définitivement dans la redoute de la Faisanderie près de Joinville-le-Pont...

Dans ces *Applications de la gymnastique à la guérison de quelques maladies* (1865), Napoléon Laisné fait une autre relation de ses rapports avec Amorós, que nous croyons devoir reproduire.

Quand j'arrivai au service militaire en juin 1829, le 2e régiment du génie, où je venais de m'engager, établissait d'immences machines gymnastiques dans la citadelle d'Arras, lieu de sa garnison. Jeune et vigoureux comme l'étaient bien d'autres soldats de mon âge, je me trouvai très-heureux de participer aux travaux de cette construction... D'Arras, nous partîmes pour Metz, où après deux années de service, je fus chargé de diriger le gymnase du régiment, en qualité de sous-officier. Puis, nous quittâmes de nouveau cette garnison pour nous rendre à Lyon, où je fus chargé une année après notre arrivée, de surveiller les travaux d'un gymnase à peu près complet que le génie avait ordre d'établir dans le quartier de la Croix Rousse... De cette garnison, nous partîmes pour Montpellier, d'où vers la fin de 1835 je fus détaché au Gymnase normal de Paris. C'était par ordre du ministre de la guerre, et sur la demande de M. Amoros, qui m'avait remarqué, lorsqu'il était passé à Metz en 1832. Peu de temps après mon arrivée, je fus nommé sous-inspecteur des travaux et exercices de cette école; j'ai conservé ces fonctions jusqu'à la suppression de cet établissement, qui eut lieu par ordonnance royale le 1er janvier 1838. Quand je quittai M. Amoros il me remit le certificat que voici : « Gymnase Normal. Je, soussigné, colonel-directeur du Gymnase normal de Paris, certifie que le sieur Laisné (Alexandre-Napoléon), sergent au 2e régiment du génie, a été, pendant l'espace de deux ans, employé dans cet établissement comme professeur sous-inspecteur des travaux et des exercices, commission qu'il a très-bien remplie, et que la place que M. le ministre de la guerre lui a accordée de moniteur au gymnase divisionnaire d'Arras, est une récompence de ses bons services. Paris, 20 janvier 1838. Le colonel, directeur du gymnase normal, inspecteur des gymnases militaires, Signé : Amoros. » J'étais à peine rentré dans la carrière civile, que je fus appelé par les dames du couvent des Oiseaux pour enseigner la gymnastique aux élèves de leur institution. C'est dans cette maison que, pour la première fois, je m'aperçus de l'ignorance extrême où m'avait laissé ma position de sous-inspecteur au Gymnase normal de Paris... En 1839, année de l'Exposition quinquennale, j'exposai un projet de gymnase complet Toutes les machines étaient modelées en relief, d'après les principes du colonel Amoros, avec les seules modifications que mes

faibles connaissances à cette époque m'avaient permis d'y apporter... Je ne crains pas d'ajouter qu'il est regrettable que depuis 1780, date de l'apparition de cet ouvrage (Gymnastique médicinale et chirurgicale du Docteur Tissot), la France n'ait vu tenter aucun essai par un de ses enfants, avant que le hasard et la nécessité n'aient mis sur cette voie, trente-six ans plus tard, M. Amoros, Espagnol de naissance. Afin d'éviter qu'on ne m'accuse ici de malveillance à l'égard de M. Amoros, et dans la seule intention d'établir d'une manière irrécusable quelles furent ses premières tentatives, je vais citer un court passage écrit par lui-même, en 1838, lorsque le gymnase de Grenelle fut dissous par ordonnance royale. Voici ce passage : « L'accueil que M. Amoros avait reçu l'ayant déterminé à se faire naturaliser Français, des lettres patentes lui furent expédiées le 10 juillet 1816. Mais le secours qui lui était accordé comme réfugié était loin de compenser les 60.000 francs de rentes qu'il avait perdus en quittant l'Espagne. Il dut donc aviser au moyen de pourvoir à son existence et à celle de sa famille. Ce fut alors qu'il fonda une école de gymnastique, chez Duran, qui tenait une maison d'éducation, rue d'Orléans, n° 9, près le Jardin-du-Roi. »

Je dois faire observer que vers cette époque deux autres professeurs M. Comte d'Yverdun, et M. Clias de Berne (toujours des étrangers), se trouvaient à Paris poursuivant le même but. Mais M. Amoros sut les devancer, de façon qu'il ne fut question que de sa prétendue méthode. Il est important aussi de remarquer ici que M. Amoros avait à son service, dès 1819, un professeur allemand nommé Weilenmann, qu'il avait fait venir de Zuric.

Arrivé à Paris vers le milieu de 1816, M. Amoros put par une décision du 4 novembre 1819, se faire concéder l'immense terrain, connu sous le nom de parc de Grenelle, dans lequel il établit d'abord le gymnase militaire; puis, une année après, un gymnase civil, qui ne différait en rien du premier, pas plus, pour la construction matérielle des machines, que pour l'enseignement des exercices. A partir de ce moment, les choses allèrent vite; car dans la période de 1820 à 1826, il fut accordé et dépensé plus de 300.000 francs, tant pour la construction de machines que pour réparations de bâtiments.

Je ne chercherai nullement à entrer dans les détails de ce qu'a pu faire M. Amorós pour maintenir sa position tout exceptionnelle de 1819 à 1838 [1], époque de la dissolution complète d'un établissement qui avait été jusque-là soutenu à tant de frais. J'ai sous les yeux une assez grande quantité d'écrits publiés par lui-même à différentes époques ; et, en général, ils ont pour sujet principal des plaintes

1. Amorós avait su s'entourer de recommandations de généraux de l'Empire : le maréchal Suchet, duc d'Albuféra, le maréchal, duc de Raguse, etc.; (voir sa *Déclaraiton*, etc. Paris, 1817).

longues et fastidieuses et des demandes de fonds, dont le chiffre allait toujours croissant.

Je dirai seulement qu'il est permis de douter, quoi qu'en dise M. Amoros, qu'il ait eu quelques pensées sérieuses sur l'art dont il montrait l'intention de vouloir doter la France.

Il ne cesse de parler, dans ses écrits, de ses inventions, de ses découvertes, de ses ateliers de précision construits à grands frais, de salles de dessins, de travaux de fortification, de procédés spéciaux pour former les professeurs, etc.

Certes, si tout cela avait dû être réel et complet, c'était bien à l'époque où je fus détaché de mon régiment pour venir à cette école en qualité de sous-officier du génie, vers la fin de 1835. Je fus nommé, peu de temps après mon arrivée, sous-inspecteur des travaux et exercices. Mais je dois dire ici toute la vérité; je ne trouvai absolument rien de tout ce qu'annonçait M. Amoros, et je puis ajouter qu'il n'existait rien dans cette école qui pût permettre de penser que pareille chose eût jamais existé. Il y avait un maître de musique qui faisait répéter quelquefois les trois ou quatre chants qui servaient à accompagner les mouvements élémentaires, d'un bout de l'année à l'autre. Des moniteurs militaires, depuis longtemps attachés à l'école, montraient à se servir des machines suivant les règles établies par M. Amoros. Les séances avaient lieu cinq fois par semaine, et duraient deux heures; à huit heures du matin, on réunissait les militaires; les moniteurs les conduisaient aux exercices. M. Amoros venait faire une tournée; puis la séance terminée, tout le monde partait pour recommencer exactement la même chose le lendemain; et pendant plus de deux années, durant lesquels j'ai rempli ces fonctions, jamais je n'ai entendu parler de cours spéciaux, ayant pour but de nous faire mieux comprendre l'importance de ce que l'on nous apprenait. Les machines de ce vaste établissement étaient construites sans goût; leur forme était lourde, leurs complications tout à fait inutiles; et les nombreuses dépenses qu'elles occasionnaient ont eu pour conséquence la suppression de la gymnastique entretenue aux frais de l'État; ce qui réagit sur beaucoup de maisons particulières, où la gymnastique aurait été le plus nécessaire... La gymnastique civile de M. Amoros ne différait en rien de sa gymnastique militaire. Il n'y avait d'ailleurs qu'une seule et unique méthode pour tout le monde, y compris même les enfants des deux sexes. Afin de confirmer cette remarque, je cite en passant, un extrait des considérations générales, sur les échelles de bois (*Gymnastique Amoros*, tome second, page 209.)... Ainsi, comme on le voit, M. Amorós demandait à peu près le même développement de force musculaire et les mêmes exercices à la nature naissante et à la nature entièrement formée... Je serai désolé qu'on me supposât l'intention de rechercher plus particulière-

ment tout ce qui pourrait porter atteinte à la renommée de M. Amoros ; car ce dénigrement est loin de ma pensée, je veux seulement établir un fait, en exprimant ma surprise de voir que, malgré l'extrême facilité qu'on a en matière gymnastique de créer des exercices de tous genres à l'infini, M. Amoros, après vingt années de pratique en France, ait eu besoin pour composer son ouvrage, publié en 1838, d'emprunter un certain nombre de figures à un livre publié bien antérieurement au sien (*Gymnastique élémentaire*, par M. Clias, 1819). Ce procédé mécontenta beaucoup M. Clias, puisque, dans un second ouvrage *(Somascétique naturelle)*, qu'il publia en 1842, page 5, il se plaint très amèrement de l'indiscrétion de M. Amorós[1] ... Jusqu'à la suppression du gymnase de Grenelle, en 1838, M. Amorós fut le seul, ou à peu près, qui eut un gymnase civil à Paris ; si MM. Comte et Clias firent quelques efforts, on entendit peu parler de leur méthode,

Peu de temps après la suppression du gymnase de Grenelle, M. Amoros reçut encore, à son gymnase civil de la rue Jean-Goujon, quelques officiers et sous-officiers de l'armée. Il conserva cet établissement jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1848. Ainsi mourut un homme qui, après avoir été exceptionnellement favorisé pendant de longues années, ne laissa rien après lui que des embarras et des difficultés. En effet, comme l'immense parc de Grenelle lui avait été concédé pour sa vie durant, on ne put toucher à cette vaste localité après la suppression de l'école. On n'eut même pas le droit de toucher aux machines que le gouvernement avait si largement payées, et elles périrent presque toutes sur place faute d'entretien ; celles même qui avaient été établies, d'après les modèles de M. Amoros, dans les gymnases divisionnaires, eurent le même sort et pour la même raison. Il n'eut pas plus d'égards ni de reconnaissance pour ses plus anciens serviteurs, qui l'avaient si bien secondé dans ses entreprises, et il laissa sa fortune entière, ainsi que son gymnase de la rue Jean-Goujon, à de misérables valets, qui vendirent tout et disparurent.

Si j'ai quelque tort en rappelant des détails aussi tristes, j'en demande sincèrement pardon à la mémoire de M. Amoros. Mais quand je pense à l'état d'ignorance dans lequel je me trouvais, après avoir passé deux années entières là où j'aurais dû tout apprendre, et où j'étais arrivé avec les meilleures dispositions, il m'est impossible, même en faisant de grands efforts, d'avoir la moindre gratitude envers M. Amoros ; et je me dis que, connaissant sans aucun doute son infériorité, il n'avait qu'un but dans son enseignement, c'était d'éviter par tous les moyens possibles de laisser se former à son école des hommes capables, dans la seule crainte d'être surplanté et incontestablement dépassé en peu de temps.

1. Nous avons déjà cité ce passage.

Maintenant, après avoir dit franchement le mal, je dois ajouter que M. Amoros était doué d'une persévérance peu commune ; souvent il a eu des luttes sérieuses à soutenir contre de puissantes autorités qui étaient opposées à son système, et toujours il en est sorti vainqueur, jusqu'au moment de sa chute définitive...

Le jugement de Napoléon Laisné sur la gymnastique d'Amorós est sévère; et, malgré les quelques réserves qu'il fait, je ne sais s'il faut donner raison au Dr. Hugo Rühl, qui pense que ses critiques sont « présomptueuses [1] ». Laisné était sous-officier et peut-être bien que les observations d'Amorós l'ont froissé ; mais, étant donné le manque d'organisation du Gymnase normal militaire et le caractère violent du colonel, les appréciations de Laisné pourraient être justes. Des étrangers, surtout des Espagnols, qui aimaient à retrouver à Paris un compatriote, assistaient au Gymnase et en font des éloges chaleureux. D. José Garcia de Léon y Pizarro, ministre d'Espagne à Paris, se rend au Gymnase en 1834 :

Estuve en Gimnasio de Amorós, cosa util. No pudo lograr admitieran el sistema de Pestalozzi por la vanidad francesa y porque, estando éste en Paris, Napoléon le quiso hacer firmar la sumision de su pais, y él se marcho. Tiene Amorós una compania de *élite* siempre en enseñanza, ademas de las particulares ; el canto entra como ejercicio, acompañado de movimientos compasados. El plan logico de las facultades humanas, que empiezan por ser fisicas, y van en su desarrollo moralizandose, o influyendo y creando las morales, está muy bien entendido, y, sin duda, tiene verdad practica. Los ejercicios son naturales y utiles, les dirigen en los simulacros, no solo al uso militar, sino al de la beneficencia. Tuve el gusto de ver que Federico, sin miedo, hizo la suerte de bajar por el palo de bastante altura ; pues Amoros los hizo ejercitar para mi, y dijo que aquel niño era español. Van niñas[2].

Le célèbre humoriste D. Ramon de Mesonero Romanos visite aussi le Gymnase et en parle dans ses *Recuerdos de viaje*

1. *Boletin de la institucion libre de enseñanza.* 31 août 1888. Napoléon Laisné est l'auteur d'un des trois discours prononcés par les Sociétés de gymnastique, le 22 février 1880, en l'honneur d'Amorós, et lors de l'inauguration de son tombeau.

2. *Memorias de la vida del Excmo Senor D José García de Leon y Pizarro, escritas por el mismo*, Madrid, 1897, t. III, p. 71. Ce n'était plus le Gymnase de Grenelle, mais celui de la rue Jean-Goujon, de la place de l'Alma aux Champs-Élysées, que le colonel Amorós avait établi en 1834. « Cette construction, qui était un modèle sous le rapport de l'élégance et du bon goût, lui avait coûté 50 000 fr... En 1838, se trouvant, soudain privé de tous ses appointements... il se trouva dans la gêne la plus extrême, obligé de mettre son argenterie en gage pour subsister. » (C. J.-B. Amyot, p. 73-74.)

por Francia y Belgica en 1840 à 1841 : « El Gimnasio Normal, militar, civil y ortopédico, fundado y dirigido por nuestro apreciable compatriota el coronel Francisco Amorós, el cual ha sabido desplegar en el tan ingenioso plan de educacion fisica, obtenido tan buenos resultados, que han hecho que el gobierno frances eleve aquel establecimiento al rango de Instituto Nacional », et, dans une pièce de vers, *Una beldad parisiense,* il dit : « El director del Gimnasio,... El coronel Amoros,... Reclama de aquellos miembros... La ortopédica instruccion [1]. » Et, qui le croirait? Gustave Flaubert, dans *Bouvard et Pécuchet*, n'oublie pas Amoros : « Satisfaits de leur régime, ils voulurent s'améliorer le tempérament par la gymnastique. Et, ayant pris le manuel d'Amorós, ils en parcoururent l'atlas... Pour suivre les prescriptions du manuel, ils tâchèrent de devenir ambidextres, jusqu'à se priver de la main droite, temporairement. Ils firent plus; Amoros indique les pièces de vers qu'il faut chanter dans les manœuvres, et Bouvard et Pécuchet, en marchant, répétaient l'hymne nº 9 : Un roi, un roi juste est un bien sur la terre [2]. »

« La France se trouvait, il y a quelques années, partagée entre deux théories, celle de la vieille gymnastique aux agrès instituée par Amoros, et celle de la gymnastique suédoise créée par Ling », dit le Dr. Marcel Labbé, dans un article du *Journal des Débats* du mois de janvier 1919. Laquelle est la bonne? Nous avons vu que Amorós et Clias se rencontrèrent à Paris en 1817, mais que le colonel sut profiter de relations dans le monde militaire et civil pour se faire bien voir, et l'on n'entendit plus parler de la méthode de Clias. L'une et l'autre préconisaient les appareils. « On croit généralement en France que la pratique de la gymnastique demande un nombre considérable d'appareils et d'engins. Cette erreur provient de ce que la gymnastique fut importée en France à la même

1. *Obras de D. Ramon de Mesonero Romanos. Recuerdos de un viaje por Francia y Bélgica, en 1840 à 1841*, Madrid, 1881, p. 141 et 192.

2. *Œuvres complètes de Gustave Flaubert. Bouvard et Pécuchet. Œuvre posthume.* Paris, Louis Conard, 1910, p. 241. M. René Descharmes montre qu'il connaît bien Amorós, dans *Le Centenaire de Gustave Flaubert. Autour de Bouvard et Pécuchet. Études documentaires et critiques.* Paris, 1921, p. 120-150.

époque par le colonel Amoros, et par Clias. L'un, Amoros, insistait faiblement sur les mouvements élémentaires, procédait avec trop de rapidité aux exercices de force et mettait en usage une foule de machines souvent inutiles et parfois nuisibles pour le jeune âge. Clias, au contraire, insistait bien quelque peu sur les mouvements élémentaires, mais il abordait aussi trop vite et sans préparation les grands exercices. Depuis, ces deux méthodes ont été modifiées par MM. Triat, Laisné, le colonel d'Argy, Paz, et en dernier lieu par le capitaine Vergnes; mais elles manquent toujours de bases scientifiques, et sont, par conséquent, empiriques[1]. » Un peu plus tard vint la méthode suédoise de P. H. Ling, qui s'opposa à la méthode allemande de Jahn.

Jahn (1778-1852) fonda son système après les désastres de la Prusse à Iéna. Ce système basé sur l'objectivité impulsive impose une gymnastique brutale et violente, sport aérien à poids lourds, avec la lutte contre la pesanteur, aux agrès de suspension. La formule de Jahn est « Vive qui peut vivre », c'est-à-dire « Suppression des faibles »... Le champ d'action de Jahn était dans un bois voisin de Berlin, à la Hasenheide, où il entraînait la jeunesse prussienne à « jouer aux brigands », par sections et par compagnies. Jouer aux brigands, formule allemande qui explique bien des choses. Ling (1776-1839), ayant été guéri de rhumatismes par l'escrime française, voulut en connaître la raison clinique... Ling adapte la gymnastique au corps; Jahn oblige le corps à s'adapter à la gymnastique... La formule de Ling est « Vive qui *doit* vivre », c'est-à-dire « Aide au faible »... On le pille beaucoup en ce moment, mais en détruisant sa méthode par ignorance... Nous n'avons pas eu de maîtres vraiment instruits pour l'appliquer, ne les ayant pas formés tout d'abord... Nous avons agi très légèrement et délaissé une source de vie physique par paresse, et par orgueil chauvin... *Les Huit périodes de l'Éducation physique en France*... La seconde période s'étend de 1815 à 1845 : c'est la période amorosienne. Après la grande tourmente guerrière on aspire au repos avec cependant un besoin d'action imposé par une somme d'énergie éphémère. Amoros, colonel de l'armée espagnole, fonde à Paris en 1815, un gymnase par lequel il introduit en France la méthode allemande du Prussien Jahn aux agrès de suspension. En transformant en trapèze le triangle du Suisse Clias, Amoros ouvre la voie à l'acrobatie

1. Henry de Jarry de Bouffémont, Président de la Société de gymnastique d'Épinal. *Manuel de gymnastique éclectique pour tous les âges.* Paris, 1871. Cet ouvrage a été dédié à M. Barthelémy Saint-Hilaire.

avec laquelle plusieurs générations vont être éduquées pendant cent ans... L'école militaire de gymnastique de Joinville-le-Pont, gardienne des traditions amorosiennes, fournit des instructeurs aux lycées et aux collèges ; ces moniteurs sont des sergents ou des pompiers possédant une instruction primaire et sous-primaire inférieure à celles des professeurs de l'Université. Les maîtres sont mauvais. Les résultats sont mauvais... La sixième période est celle de la Science Médicale: elle s'étend de 1887 à 1890... Mais la réforme n'aboutit pas parce que l'Ecole de Joinville, où se maintient toujours la tradition amorosienne du Prussien Jahn, continue à diriger l'éducation physique et à la rendre acrobatique par ses instructeurs professeurs dans les établissements scolaires de l'Etat... La huitième période est celle des Politiciens... En 1903, l'Ecole de Joinville rompt enfin avec la gymnastique du Prussien Jahn et de l'Espagnol Amoros. Elle opte en faveur de la gymnastique suédoise. Mais son premier Règlement du 22 octobre 1902 est si défectueusement éclectique qu'il donne de mauvais résultats, son rédacteur Demenij n'ayant pas compris les principes de Ling. Le deuxième Règlement du 10 janvier 1910, mieux venu, règle officiellement, à l'heure actuelle, l'éducation physique dans l'armée... Etrange destinée que celle de l'Education physique en France, où la gymnastique empirique ou plutôt le Sport Brachial, brutal et violent aux agrès de suspension du Prussien Jahn fut introduit par le Suisse Clias; vulgarisé par l'Espagnol Amoros, et a été défendu, jusqu'à l'heure actuelle par le Hongrois naturalisé français Demenij ; où la gymnastique physiologique, rationnelle, éducative nous vient du Suédois Ling, et où tous les sports sont anglais [1].

Et maintenant, nous voici en présence d'un adversaire de la méthode suédoise, le Dr. Chavigny, professeur de Médecine légale à la Faculté de Médecine de Strasbourg :

La gymnastique suédoise n'est pas une gymnastique scientifique... Adaptée à la mentalité du peuple suédois, elle ne l'est nullement à celle des Français... Elle est fastidieuse au point de n'avoir jamais pu s'acclimater chez nous... Entre les différentes méthodes de gymnastique, la lutte pour la prédominance a été rude, en France. Pour s'en faire une idée, il faut lire l'ouvrage du lieutenant-colonel Coste: *L'œuvre de Joinville*... Coste n'est pas moins sévère pour Demeny que celui-ci ne l'avait été pour Amoros (Demeny, *Evolution de l'éducation physique. L'école française*, Paris, Fournier, 1909). Il faut voir avec quelle âpreté Tissié parle des luttes qu'il a soutenues jusqu'à l'année dernière pour

1. Dr Philippe Tissié, Président de la Ligue française de l'Éducation physique, *L'Éducation physique et la Race*, Paris, 1919, p. 247-255.

faire prévaloir la gymnastique suédoise pure dont il est fervent partisan. L'Ecole de Joinville n'est pas plus ménagée par lui (Tissié, *La culture physique et la race*, 1919, p. 254) bien que celle-ci se soit pendant longtemps flattée d'être l'unique représentant en France de la pure doctrine suédoise... Troat et Dally (Dally, *Cinésiologie*, Paris, 1857) ont fait remarquer il y a déjà longtemps que la gymnastique suédoise était à leur avis « une fidèle copie du Koung-Fou chinois ». Ce Koung-Fou était une sorte de gymnastique fort bien réglée... Le Dr J. Philippe a fait dans la *Revue philosophique* une critique très fine de la méthode suédoise et y montre bien que Ling, au lieu de prendre pour point de départ des notions scientifiques exactes, fut au contraire surtout un mystique qui trouvait fort naturel de se laisser guider par une sorte de divination (Dr J. Philippe, *Technique mentale d'un système de gymnastique, Revue philosophique*, 1916, 1er S., p. 455)... Le livre, tout de regrets et de récriminations que vient de publier le Dr. Th. Tissié, avoue, de la façon la plus convaincante, l'insuccès de la méthode suédoise en France. Si un adversaire du système tenait des propos aussi découragés, on pourrait le soupçonner de parti pris. Fourni par un chaud partisan du système, ils ne peuvent qu'être tenus véridiques... Oui, la gymnastique suédoise est ennuyeuse... J'avais été vivement étonné au cours de mes visites successives à l'Ecole de Joinville, au sanctuaire, disait-on, de la méthode suédoise, de voir celle-ci employée en un mélange assez bien dosé d'ailleurs, avec la gymnastique aux agrès, avec les jeux, les sports, etc. La raison de cette infraction aux règles de la doctrine se comprend sans peine. Elle était justifiée, la pratique l'avait imposée, mais au lieu de s'en cacher, de s'en défendre comme d'un sacrilège, je trouve au contraire qu'il aurait mieux valu s'en vanter et l'expliquer[1].

Tels sont les renseignements sur la gymnastique amorosienne et suédoise empruntés aux ouvrages les plus récents; nous devons en conclure que la méthode d'Amorós n'a pas encore vieilli, puisque l'École de Joinville combine les deux. Quant au chant, qui était pour Pestalozzi une obligation sacrée, et auquel Amorós l'a pris, le Dr. Marcel Labbé écrit ceci (*L'Éducation physique et l'Œuvre de Demeny*, dans le *Journal des Débats* du 9 janvier 1919) : « C'est une idée très heureuse que l'utilisation de la musique dans la gymnastique ; elle impose, pour ainsi dire, inconsciemment, la cadence convenable, et elle facilite le mouvement ; tout le monde connaît l'utilité des

5. Dr Chavigny, *Psychologie de l'Hygiène*. Paris, 1921, p. 49-58.

chansons de marche ou de la musique militaire pour relever le pas des soldats et leur faire oublier la fatigue. » Donc, sur les principaux points, la méthode amorosienne avait raison. Il est vrai que les chants donnés par Amoros ont quelque chose d'un peu puéril et l'on ne s'étonnera pas que Gustave Flaubert en ait ri, mais il faut dire que le colonel était royaliste (par précaution) et voulait que ces chants représentassent la fidélité au roi et aux princes.

Dans le cours de l'année 1836, des désordres s'étant produits au Gymnase normal militaire, le colonel fut obligé de mettre aux arrêts un lieutenant, attendu qu'il avait le pouvoir disciplinaire dans son Gymnase, mais le général, qui commandait la division militaire, ordonna que les arrêts fussent levés immédiatement. Plainte d'Amorós au Ministre de la Guerre, mais l'officier, soutenu par d'autres généraux, continua à fréquenter le Gymnase. Amorós prit le parti de fermer son Gymnase et, enfin, les choses s'aggravant, le général Pajol, qui commandait la place de Paris, envoya à Amorós l'ordre de se rendre en prison à l'Abbaye : c'était la seconde fois qu'on punissait ainsi le colonel; il obéit, à l'âge de 66 ans. Le Ministre de la Guerre, qui était alors le général Bernard, approuva la décision et il décida la suppression du Gymnase normal militaire au 31 décembre 1837.

Or, non seulement, le Ministre de la Guerre ferma le Gymnase de Grenelle, mais il refusa les réparations nécessaires des machines qui étaient à sa charge, et les élèves civils ne purent pas continuer leurs exercices. Les choses durèrent un peu plus d'un an, mais, par le fait d'un changement de ministère, en 1839, le général Cubières devint Ministre de la Guerre : il reconnut les torts que son prédécesseur avait eus avec Amorós, et une première réparation lui fut donnée ; il fut rétabli comme inspecteur des gymnases divisionnaires, au traitement de 6.600 francs [1].

Ce fut vers la fin de l'année 1839 qu'Amorós hérita du marquisat de Sotelo et du majorat, situé à Valence, qui dépen-

1. C. J. B. Amyot, p. 68-72.

dait du titre, et voici comment *Le Moniteur universel* du 7 décembre 1839, rend compte du voyage qu'il fit alors pour prendre possession : « M. le colonel Amorós vient d'arriver à Paris, après avoir inspecté les gymnastes divisionnaires de Lyon et de Montpellier et après avoir été à Valence, en Espagne, prendre possession du marquisat de Sotelo et des biens dont il a hérité dans ce pays. Jamais colonel français n'a reçu un accueil plus distingué que celui que toutes les sociétés et les autorités de Valence se sont empressées de lui faire, par les souvenirs honorables qui se rattachent à une vie remplie d'actes de courage militaire et civil, et de bienfaits prodigués dans toutes les parties de l'Espagne où il s'est trouvé. Il a répondu à ces insignes honneurs, en introduisant sa méthode d'éducation dans le collège militaire et dans le lycée littéraire. Plus de deux cents élèves ont éprouvé l'influence puissante de cette éducation. » Lors de son retour en France, le maréchal Soult, qui redevint Ministre de la Guerre, et qui avait probablement connu Amorós en Espagne, lui écrivit pour le féliciter du bon accueil que lui avaient fait ses compatriotes.

Réduit au gymnase de la rue Jean Goujon, le Ministère de la Guerre voulait que le gymnase fût entièrement sous l'autorité militaire et non plus sous la surveillance d'un particulier, et le temps se passa sans avoir pu traiter de nouveau avec Amorós. Enfin, le Ministre revint au système ancien, et il fit avec le colonel un nouvel abonnement à partir de 1842, pour trente militaires, tandis qu'autrefois il en envoyait deux cents au gymnase de Grenelle : l'abonnement rapportait au directeur 9.000 francs par an. Dès lors, le gymnase de la rue Jean-Goujon prit une grande extension, à cause du mélange des élèves militaires et civils, et même de jeunes filles. On allait voir ce gymnase comme une curiosité de Paris, et les étrangers (nous avons cité les Espagnols) le visitaient et l'admiraient. La question du chant, défendue par Amoros et rejetée par le Ministre de la Guerre, provoqua des discussions très vives et la commission adopta les vues du Ministre : Amorós en devint malade.

La révolution de 1848 eut pour effet la suppression du gymnase normal militaire et la suppression du grade de colonel,

par non-activité. Des groupes de révolutionnaires s'assemblèrent autour de la demeure d'Amorós, car on le signalait comme protégé du gouvernement de Louis-Philippe : le colonel sentit qu'il n'avait plus désormais à rester à Paris et pensa vivre à Valence, mais, le 8 août 1848, s'étant mis à écrire une lettre, on le trouva foudroyé par une apoplexie[1]. L'acte de décès est ainsi rédigé : « L'an mil huit cent quarante huit, le huit août, est décédé à Paris, rue Jean Goujon, 16, premier arrondissement, François Amorós, ancien colonel, âgé de soixante-dix-huit ans, né à Valence (Espagne), veuf[2]. » Il avait fait un testament le 15 juillet 1843, que l'Archiviste de la Direction de l'Enregistrement nous a communiqué, par la bienveillante entremise de M. Barroux :

« M. François Amorós, marquis de Sotelo de Paris (?), ancien colonel, veuf de Marie Detheran, décédé à Paris, rue Jean-Goujon 16, le 8 août 1848, sans héritier à réserve. Aux termes d'un testament olographe du 16 juillet 1843, déposé en l'étude de Me Ancelle, notaire à Neuilly, le 9 août 1848, M. Amorós a institué pour légataire universel : 1° Pierre-Joseph Duchesne, rentier à Paris, rue Jean Goujon 16, et Marie-Rosalie Jetteur sa femme ; 2° Clémentine et Félicie Duchesne, leurs enfants mineurs, ces derniers à titre universel de la moitié en une propriété. On ne croit pas pouvoir donner des renseignements sur la fortune de M. Amorós, laquelle d'ailleurs n'était pas très importante. » Ce Duchesne était le secrétaire d'Amorós et ses deux filles, Clémentine et Félicie, étaient ses filleules. Comme Duchesne n'avait pas quitté Amorós depuis plus de vingt ans et que le colonel n'avait que des parents très éloignés en Espagne, il le faisait son légataire universel. Nous aurions aimé à connaître ce testament, mais j'ai reçu du notaire Paul Michelez la lettre suivante du 8 février 1919 :

« Monsieur Ancelle notaire à Neuilly est en effet l'un de mes prédécesseurs et en cette qualité je suis dépositaire du testa-

1. *Ibid.*, p. 74-76 et 79-81.
2. « Il est très court, n'étant pas un ancien extrait admis. On l'a rétabli, je pense, à l'aide des notices de décès, adressées par les Mairies à l'Enregistrement et que cette Administration avait conservées ». (Communication de M. Marius Barroux).

ment de Monsieur François Amorós, marquis de Sotelo. J'aurais été heureux de pouvoir faciliter vos recherches sur la vie de François Amorós, mais l'article 23 de la loi du 25 Ventôse an II interdit expressément aux notaires de donner communication des actes qu'ils détiennent à d'autres qu'aux personnes intéressées, ou leurs héritiers ou ayants droits. Je ne pourrai, par suite, vous communiquer l'original du testament de François Amorós que sur la justification, soit de l'autorisation de l'un des descendants de ses légataires universels ou de ses héritiers naturels; soit, à défaut, d'une ordonnance du Président du Tribunal Civil de la Seine autorisant cette communication. »

Constatant l'interdiction que prescrit la loi, je me suis adressé à l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, vol. LXXXI, p. 91 (10 février 1920), demandant que les Sociétés de gymnastique, qui auraient grand intérêt à ce que le testament d'Amorós ne soit pas perdu, prissent l'initiative de faire les démarches nécessaires pour que le notaire, Me Michelez, le communique. Ma lettre est restée sans réponse.

D. Francisco Amorós fut enterré au cimetière du Montparnase, allée Dumont-d'Urville, massifs 4 et 3 [1]. « Un monument simple, mais digne de lui, a été élevé sur sa tombe par les soins de son héritier; c'est un tronc de colonne sur lequel est placé son buste en marbre [2]. »

Amorós était noble et militaire : de là sa suffisance et sa morgue; il était Valencien : de là sa violence et sa jalousie; il était aussi expatrié : de là sa mélancolie et son mal du pays. Au fond, il était impérialiste : son passé militaire, qu'il fit avec les généraux de la République française; les relations qu'il avait créées avec les chefs militaires de l'Empire en Espagne ; la protection de Joseph Ier, tout cela le liait à l'empereur Napoléon. Il eut bien de la peine à se rallier aux Bourbons et manœuvra, avec assez d'adresse, pour ne pas éveiller

1. Théophile Astrié, *Les Cimetières de Paris. Guide*, etc. Paris, 1865, p. 204.

2. Amyot dit que le buste a été mis « par les soins de son héritier » (p. 81), qui était Belge, mais Vicente Lopez Tamayo, relatant la manifestation des Sociétés de gymnastique, qui eut lieu le 22 février 1880, reproduit le buste, sans dire qui l'a posé.

le soupçon du gouvernement de Louis XVIII. Dans sa gymnastique, devenue sa passion favorite et dérivée de celle du doux Pestalozzi, il étala la réclame, en distribuant des récompenses à ses élèves, que le *Moniteur* annonçait pompeusement; en mettant la *Bienveillance* comme attribut de la gymnastique et en prônant tous les militaires qui avaient obtenu des prix, de telle sorte qu'il ne faut pas nous étonner si on l'a comparé à l'Allemand Jahn qui, lui aussi, participait bruyamment aux fêtes patriotiques. Mais, avec cela, il manifesta une grande opiniâtreté et obstination, et c'est bien quelque chose que d'avoir, de 1820 à 1848, présidé à la gymnastique, lui étranger, dans un pays comme la France.

A. MOREL-FATIO.

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX DE ERNEST MÉRIMÉE

I

Lycée de Pau. Distribution solennelle des prix. Discours prononcé par M. Mérimée, professeur agrégé de seconde. 1 broch. de XVI pages, sans lieu ni date.

La réforme de l'Université de Paris sous Henri IV, par M. Mérimée, professeur au Lycée de Pau. Pau, librairie Léon Ribaut, 1875. (Extrait du *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 2e série, t. IV.) 1 broch. de 23 pages.

Les cultes indigènes des Pyrénées et d'Espagne d'après les inscriptions. Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France, 15 février 1881, p. 14 sq.

De antiquis Aquarum religionibus in Gallia meridionali, ac praesertim in Pyrenæis montibus. Parisiis, 1886, 112 pages.

Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo (1580-1645), thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des Lettres de Paris, Paris, Alphonse Picard, éditeur, 1886, 1 vol. in-8° de IX-466 pages.

Première partie des Mocedades del Cid, de Don Guillén de Castro, publiée d'après l'édition princeps avec une étude critique sur la vie et les œuvres de l'auteur, un commentaire et des poésies inédites. Toulouse, imprimerie et librairie Édouard Privat, 1890, 1 vol. in-8° de CXVII-167 pages. (*Bibliothèque méridionale*, 1re série, t. 2.)

L'École romantique et l'Espagne au dix-neuvième siècle, leçon d'ouverture du cours de littérature espagnole. 1 broch. de 21 pages (*Bulletin de la Société académique franco-hispano-portugaise de Toulouse*, t. X, année 1890, n° 1.)

Notes de voyage au pays basque (datées de Villareal de Urrechu le 30 septembre 1890), 1 broch. de 11 pages. [Ces notes traitent de Iparraguire, de l'arbre de Guernica et du château d'Arteaga.] (Extrait de la *Revue des Pyrénées*, t. III, p. 128-139, année 1891.)

De l'enseignement de l'espagnol en France et particulièrement dans le Sud-Ouest, 1 broch. de 32 pages. (Extrait de la *Revue des Pyrénées*, t. III, p. 323-355, année 1891.)

Sur les chansons espagnoles, conférence. 1 broch. de 23 pages. (Extrait de la *Revue des Pyrénées*, t. IV, p. 353-376, année 1892.)

Le roman contemporain en Espagne. 1 broch. de 18 pages. (Extrait de la *Revue des Pyrénées*, t. V, p. 20 sq., année 1893.)

Études sur la littérature espagnole au XIXe siècle : Jovellanos. (*Revue hispanique*, t. I, n° 1, mars 1894, p. 34-68.)

Notes sur Guillén de Castro. (*Revue hispanique*, t. I, n° 1, p. 84-85.)

Études sur la littérature espagnole au XIXe siècle : Meléndez Valdés. (*Revue hispanique*, t. I, n° 3, novembre 1894, p. 217-235.)

Compte rendu : *Filosofía antigua poética*, *del doctor Alonso López Pinciano*, édition de D. Pedro Muñoz Peña. (*Revue hispanique*, t. I, n° 3, novembre 1924, p. 346-348.)

Discours prononcé au nom de la Société archéologique du Midi de la France pour le Centenaire de l'érection des Jeux Floraux en Académie. (*Recueil de l'Académie des Jeux Floraux*, 1895, p. 215-227.)

Sur les archives municipales de Burgos et les travaux historiques de M. Anselmo Salvá, article dans la *Revue des Pyrénées*, t. VIII, p. 575 sq., année 1896.)

La bucarophagie dans la société et la littérature espagnoles, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, 8 décembre 1896, t. 1897-1899, p. 19.

Ressemblance entre divers hôtels et palais de Burgos et de Toulouse, dans le *Bulletin archéologique du Midi de la France*, 29 décembre 1896, t. 1897-1899, p. 35.

Note sur le livre publié en 1620 à Toulouse, *Ramillete de flores poéticas*, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, 18 mai 1897, t. 1897-1899, p. 117.

Un professeur d'espagnol à Toulouse en 1620, article dans la *Revue des Pyrénées*, t. IX, p. 413-426, année 1897.

Discours (en espagnol) prononcé à la réception de la Musique d'artillerie de Segovia par la Colonie espagnole de Toulouse, discours publié par les journaux quotidiens de Toulouse et signalé dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France* à la date du 15 juin 1897, t. 1897-1899, p. 147.

Le monastère de Silos, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, 20 décembre 1898, t. 1897-1899, p. 17.

La famille espagnole des Bernui, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, 27 décembre 1898, p. 23.

El Ramillete de Flores Poéticas de Alejandro de Luna, dans *Homenaje a Menéndez y Pelayo en el año vigésimo de su profesorado* Madrid, 1899.

Discours prononcé le 29 juillet 1899 à la Distribution solennelle des prix au Lycée de jeunes filles de Toulouse, par M. Mérimée, président. Toulouse, imprimerie et librairie Édouard Privat, 1899.

Allocution prononcée comme directeur de la Société archéologique, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, 23 décembre 1900, t. 1900-1901, p. 220 sq.

Sur l'enseignement des langues méridionales dans l'enseignement secondaire, 1 broch. de 13 pages. Extrait de la *Revue universitaire* du 15 octobre 1907.

Rapport présenté par M. Mérimée au Conseil de l'Université de Toulouse sur sa délégation aux Fêtes universitaires d'Oviedo. 1 broch. de 4 pages. Toulouse, imprimerie-librairie Edouard Privat, 1908.

La Extensión Universitaria de Oviedo, dans le *Boletín de la Institución libre de Enseñanza*, año XXXII, número 584, 30 de noviembre de 1908.

Précis d'histoire de la littérature espagnole. Paris, Garnier frères, 1908. 1 vol. in-12 de XIX-525 pages.

Préface à *L'Epopée castillane à travers la littérature espagnole*, par Ramón Menéndez Pidal, 1910.

Discours aux obsèques de Jules de Lahondès, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, t. 1914-1915, p. 47.

Allocution adressée aux Académiciens, membres de la Mission espagnole, le 3 novembre 1916. Toulouse, imprimerie et librairie Edouard Privat, 1916, 1 broch. de 13 pages.

Las dos catedrales [La cathédrale de Reims et la cathédrale de Burgos]. Dans le volume : *Burgos 1221-1921*. Burgos, 1921, p. LXIII-LXIV.

Le Poème du Cid, extraits, traduction, introduction et notes. Paris [1922], dans la collection « Les cent chefs d'œuvre étrangers ». 1 vol. in-16 de 178 pages.

Précis d'histoire de la littérature espagnole. Troisième édition entièrement refondue. Paris, Garnier frères, 1922. 1 vol. in-16 de XXII-670 pages.

Le Romancero espagnol, introduction, traduction et notes. Paris [1923], dans la collection « Les cent chefs-d'œuvre étrangers ». 1 vol. in-16 de 200 pages.

Proceso de Fray Bernardo, de los Agustinos de Francia (1531), dans *Homenaje a Menéndez Pidal en el año vigésimo quinto de su profesorado* (paraîtra en décembre 1924).

II

Articles de fond, notes et comptes rendus publiés par le *Bulletin hispanique :*

1899. Le *Bulletin hispanique.*

C.r. de Menéndez Pidal, *El poema del Cid y las Crónicas generales de España.*

Quelques documents récents à propos de l'enseignement des langues méridionales.

1900. C.r. de C. Soler, *¿Quién fué D. Francisco de Quevedo?*

C.r. de Fr. Wadley Chandler, *Romances of Roguery.*

C.r. de B. Croce, *I trattastisti italiani del « Concettismo » e Baltasar Gracian.*

C.r. de A. Danvilla, *Diplomáticos españoles, D. Cristóbal de Moura.*

C.r. de A. Morel-Fatio, *La satire de Jovellanos contre la mauvaise éducation de la noblesse.*

Notes bibliographiques sur les auteurs du programme d'agrégation d'espagnol (1901) (de même pour les années suivantes jusqu'en 1913).

1901. C.r. de H. de Curzon, *Les deux Bavards, de Cervantes et D. Juan Tenorio, de J. Zorilla.*

C.r. de *Jean Ruiz, Libro de buen amor*, publié par J. Ducamin.

C.r. de B. Croce, *Illustrazione di un canzionere manoscritto italo-spagnuolo del secolo XVII.*

C.r. de F. Hanssen, *Notas a la prosodia castellana.*

C.r. de A. Morel-Fatio, *Ambrozio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France.*

C.r. de J-M. de Valdenebro, *La imprenta en Córdoba.*

A propos de l'« Electra » de M. Pérez Galdós.

1902 *Les poésies lyriques de Quintana.*

Notes au Poema de Fernán González.

Sur le texte des poésies de Góngora.

C.r. de Echeverría, *Voces usadas en Chile.*

1903. *Une excursion au pays des épopées (Notes de voyage en Vieille-Castille).*

Blasco Ibáñez et le roman de mœurs provinciales.

C.r. de E. García de Quevedo, *El Abad Maluenda.*

C.r. de G. Desdevises du Dézert, *Le Conseil de Castille au XVIIIe siècle.*

C.r. F. Hanssen, *Notas a la versificación de J. Manuel.*

C.r. de E. Bullón, *El clasicismo y el utilitarismo en la enseñanza.*

C.r. de C. Servert Fortuny, *Leyendas toledanas.*

C.r. de M. F. Villegas, *Estrofas.*

C.r. de J. Valera, *Florilegio.*

C.r. J. B. Segall, *Corneille and the spanish Drams.*

C.r. de E. Piñeyro, *Hombres y glorias de América.*

C.r. de M. de Unamuno, *Paisajes.*

C.r. de M. Serrano y Sanz, *Apuntes para una biblioteca de escritoras españolas,*

1904. C.r. de R. Menéndez Pidal, *Manual elemental de gramática histórica española.*

C.r. de C. Fernández Duro, *Viajes del infante D. Pedro de Portugal en el siglo XV.*

C.r. de Ed. Cabié, *Ambassade en Espagne de Jean Ebrard de 1562 à 1565.*

C.r. de E. Piñeyro, *El romanticismo en España.*

1905. *D. Juan Valera.*

El Místico de Santiago Rusiñol.

C.r. de J. Saroïhandy, *Origine française du vers des romances espagnoles.*

C.r. de F. Hansen, *Sobre el metro del poema de Fernán González.*

C.r. de V. Lampérez, *Juan de Colonia* et *Notas sobre algunos documentos de la arquitectura cristiana española.*

C.r. de Farinelli, *Note sulla fortuna del « Corbaccio » nella Spagna medeviale.*

C.r. de E. García de Quevedo, *Ordenanzas del consulado de Burgos de 1538.*

C.r. de M. de Unamuno, *Vida de D. Quijote y Sancho.*

C.r. de J. de Valera, *Discursos leído en el tercer centenario de Don Quijote.*

C.r. de L. Carreras y Artau, *La filosofía del derecho en el Quijote.*

1906. *Zamora (Notes de voyage au pays des épopées).*

C.r. de M. Menéndez Pelayo, *Orígenes de la novela.*

C.r. de N. A. Cortés, *Noticias de una corte literaria.*

C.r. de I. Gil, *El castillo de Loarre y el alcázar de Segovia.*

C.r. de F. Rodríguez Marín, *Rinconete y Cortadillo, edición crítica.*

1907. *Chronique universitaire.*

C.r. de J. Falp y Plana, *Lo geni català; Topografía médica de Solsona; Mossén Verdaguer.*

C.r. de T. Llorente, *Poetas franceses del siglo XIX.*

C.r. de Amós de Escalante, *Poesías.*

1908. C.r. de R. de Ureña et A. Bonilla, *Fuero de Usagre.*

C.r. de M. B. Cossío, *El Greco.*

C.r. de A. Rodríguez Villa, *Crónica del Gran Capitán.*

1909. Rapport sur les cours institués à Madrid et à Burgos (extrait).

L'Université d'Oviedo.

L'Union des Etudiants français et espagnols à Burgos.

C.r. de R. Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid.*

C.r de M. Menéndez Pelayo, *Juan Boscán.*

1910. Rapport sur les cours de 1909 (Union des étudiants français et espagnols).

C.r. de A. Coster, *Fernando de Herrera.*

C.r. de G. le Gentil, *Le poète Manuel Bretón de los Herreros.*

1911. *« El Magances ».*

Les langues méridionales à la Chambre des Députés.

C.r. de A. Hamel, *Der Cid im Spanischen Drama des* XVI *und* XVII *Jahrhunderts; Comedia de las Hazañas del Cid.*

C.r. de R. Palacio Valdés, *Papeles del doctor Angélico.*

C.r. de E. Ibarra y Rodríguez, *Documentos aragoneses en los archivos de Italia.*

C.r. de M. Serrano y Sanz, *Fr. Bartolomé de las Casas: Apologética historia de las Indias.*

C.r. de O. Rochelt, *El Alcalde de Tangora.*

C.r. de J. D. M. Ford, *Old Spanish Readings.*

C.r. de A. Vegue y Goldoni, *Los sonetos «al itálico modo» de D. Iñigo López de Mendoza.*

C.r. de A. Farinelli, *Marrano.*

C.r. de L.-P. Thomas, *Góngora et le gongorisme considérés dans leurs rapports avec le marinisme.*

C.r. de M. de Unamuno, *Rosario de sonetos líricos.*

C.r. de Ricardo León, *Alcalá de los Zegríes, novela; El amor de los amores.*

1912. *Institut français en Espagne (Union des étudiants français et espagnols).*

Diplômes d'études supérieures.

L'exposition d'Art ancien à Burgos.

C.r. de Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid, t. II et III.*

C.r. de A. García Boiza, *Don Diego de Torres Villarroel.*

1913. *Les cours de Pâques de l'Institut français de Madrid.*

Cours de vacances à Burgos en 1913.

Diplômes d'études supérieures.

C.r. de A. Pagès, *Auzias March et ses prédécesseurs.*

C.r. de E. Bobadilla, *Bulevar arriba, bulevar abajo.*

1914. *Science et éducation* (publications de «La Lectura»).

Diplômes d'études supérieures.

C.r. de A. G. de Amezúa, *El Casamiento engañoso y el Coloquio de los perros.*

C.r. de N. González Aurioles, *Recuerdos auto-biográficos de Cervantes en «La Española inglesa».*

C.r. de Paula Blanchard-Demouge, *Ginéz Pérez de Hita, Guerras civiles de Granada, 1ª Parte.*

1915. *Encore quelques mots sur l'attitude de l'Espagne.*

C.r. de Wickersham Crawford, *The source of Juan del Encina's Egloga de Fileno y Zambardo; Inedited letters of Fulvio Orsini to Antonio Agustín; La España defendida de Suárez de Figueroa et la Gerusalemme liberata du Tasso; Notes on the Tragedies of Lupercio L. de Argensola.*

C.r. de A. Farinelli, *Aggiunte minime alle noti sui viaggi e i viaggiatori nella Spagna e nel Portogallo.*

C.r. de N. A. Cortés, *D. Hernando de Acuña.*

1916. *Echegaray et son œuvre dramatique.*

Les cours de l'Institut français à Madrid en 1916.

C.r. de R. M. Tenreiro, *El conde Lucanor adaptado para los niños.*

C.r. de J.-J.-A. Bertrand, *Cervantes et le romantisme allemand.*

C.r. de M. Menéndez Pelayo, *Orígenes de la novela, t. IV.*

C.r. de Herbart, *Pedagogía general.*

C.r. de R. Altamira, *La guerra actuel y la opinión.*

C.r. de Pio Rajna, *Osservazioni e dubbi concernenti la storia delle romanze spagnuole.*

C.r. de Paula Blanchard-Demouge, *Guerras civiles de Granada de Ginés Pérez de Hita, segunda parte.*

C.r. de N. González Aurioles, *Cervantes en Córdoba.*

C.r. de Carolina Poncet y Cardenas, *El romance en Cuba.*

C.r. de J. Cascales y Muñoz, *José de Espronceda.*

C.r. de N. A. Cortés, *Casos cervantinos que tocan a Valladolid.*

C.r. de R. Menéndez Pidal y M. Goyri de Menéndez Pidal, *Luis Vélez de Guevara, La Serrana de la Vera.*

C.r. de B. Croce, *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza.*

C.r. de A. Giannini, *L'uomo in punto di morte.*

C.r. de J. P. Segundo, *La Enseñanza de la literatura.*

1917. *Les cours pour étrangers en Espagne.*

C.r. de Fr. Giner de los Ríos, *Ensayo sobre educación.*

1918. *Le docteur «Eximio» et le docteur Poschmann.*

C.r. de S. L. Millard Rosenberg, *Comedia famosa de las Burlas veras de Julián de Armendariz.*

C.r. de A. Castro, *Francisco de Rojas Zorrilla, Cada cual lo que le toca, y La villa de Nabot.*

C.r. de E. Cotarelo, *Orígenes y establecimiento de la ópera en España hasta 1800.*

1919. C.r. de S. Griswold Morley, *Studies in spanish dramatic versification of the siglo de oro. Alarcón y Moreto.*

1920. C.r. de A. Castro, *El movimiento científico en la España actual.*

C.r. de R. Menéndez Pidal, *Discurso acerca de la primitiva poesía lírica española.*

1921. C.r. de H. Thomas, *Spanish and Portuguese Romances of chivalry.*

C.r. de N. A. Cortés, *El falso Quijote y Fray Cristóbal de Fonseca.*

1922. C.r. de J. Marqués Merchán, *D. Bartolomé José Gallardo.*

C.r. de M. Méndez Bejarano, *Vida y obras de D. José Mª Blanco y Crespo (Blanco White).*

1923. C.r. de R. Menéndez Pidal, *Poesía popular y poesía tradicional en la literatura española.*

C.r. de S. Griswold Morley, *El romance del Palmero.*

C.r. de Comtesse de Pardo Bazán, *El lirismo en la poesía francesa.*

III

Outre les notes bibliographiques sur les programmes d'agrégation, citées plus haut, Ernest Mérimée rédigeait chaque année un rapport sur ce concours et celui du certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol dans les lycées et collèges, tant qu'il a été président du jury (1907-1911); on les trouvera aux années 1908-1912 du *Bulletin hispanique.* Ces rapports et ceux qu'il avait à rédiger comme directeur de l'Institut français en Espagne ou comme doyen de la Faculté des Lettres de Toulouse, ont paru aussi pour la plupart, soit dans la *Revue universitaire*, soit dans le *Bulletin de l'Académie de Toulouse.*

Pour que la bibliographie qui précède fût complète, il faudrait y ajouter la « Collection Mérimée », publiée sous sa direction à la librairie Garnier par ses anciens élèves et qui ne comprend pas moins de vingt volumes (recueils de morceaux choisis ou œuvres complètes) où les principaux textes de la littérature espagnole sont imprimés avec des introductions et des notes à l'usage des élèves de nos lycées ou collèges.

*
* *

Au lendemain de la mort d'Ernest Mérimée de nombreux articles ont été consacrés en France et en Espagne à sa vie et à son œuvre. Dans l'impossibilité de les énumérer tous, nous citerons :

1° Un discours de Don Ramón Menéndez Pidal, prononcé lors des obsèques le 17 janvier 1924, et qui a été publié : *a*, dans le journal de Madrid *El sol*, numéro du 18 janvier 1924 ; *b*, dans le *Bulletin de l'Université de Toulouse* (cf. ci-après, n° 4) ; *c*, dans la *Revista de Filología Española*, tomo x, 1923, cuaderno 4°, p. 443-447 ; *d*, dans la *Guía del Lector*, año I, febrero 1924, numero II, p. 7-9.

2° Un article de *Andrenio* (D. Eduardo Gómez de Baquero) dans *La Vanguardia*, de Barcelone, numéro du 19 janvier 1924.

3° Une *Glosa* de D. Eugenio d'Ors dans l'*A. B. C.* du 24 janvier 1924.

4° Un compte rendu des obsèques avec le texte, à peu près complet, des discours dans le *Bulletin de l'Université et de l'Académie de Toulouse*, numéro de février 1924.

5° Un article de M. H. Loiseau dans la *Revue de l'Enseignement des Langues vivantes*, février 1924, p. 77-78.

6° Un article de M. Jean Sarrailh dans la *Revista de la Biblioteca, y Museo del Ayuntamiento de Madrid*, año I, abril 1924, numero II, p. 260-262.

7° Un article de M. Ernest Martinenche dans la *Revue Universitaire*, numéro d'avril 1924, pages 318-321 ;

8° Un article de M. Maurice Legendre dans *Les Débats* du 20 janvier 1924 ;

9° Un article de M. C.-G. Picavet dans *La Dépêche* du 21 janvier 1924 ;

10° Un article de M. Jean Amade dans *La Vie montpelliéraine* du 16 février 1924.

11° Un article de M. Allison Peers dans le *Bulletin of Spanish Studies*, de Liverpool ;

12° Un article de M. Henry Guy dans le *Bulletin hispanique* de juillet 1924.

13° Un article de M. Gabriel Boussagol dans la *Revue internationale de l'enseignement.*

Le vendredi 25 avril 1924 une séance solennelle a été consacrée par l'*Institut Français en Espagne* à celui qui a été son fondateur et son directeur. Voir notre avant-dernier fascicule, p. 273.

Une brochure a été publiée avec le texte complet des discours ; elle contient, en outre, un portrait d'Ernest Mérimée et la reproduction de deux de ses dessins.

Enfin, les principaux articles d'Ernest Mérimée seront prochainement recueillis en un ou deux volumes.

BIBLIOGRAPHIE

Jean Babelon *Jacopo da Trezzo et la construction de l'Escurial, Essai sur les arts à la cour de Philippe II, 1519-1589* (fasc. III de la « Bibliothèque de l'École des hautes études hispaniques »). Bordeaux, Feret, 1922. 1 vol. in-8° de 346 pages avec XII planches en phototypie : 30 francs.

Orfèvre, médailleur, graveur en pierres fines, le Milanais Jacopo da Trezzo, que les Madrilènes appellent encore Jacometrezo, ne fit jamais, à proprement parler, œuvre de sculpteur, bien qu'il en ait reçu de Philippe II le titre. On ne peut plus guère aujourd'hui apprécier directement et en toute rigueur son talent d'artiste que sur une demi-douzaine de médailles signées et sur quelques camées dont l'attribution semble très probable. Ce serait peu de chose pour lui consacrer une monographie étendue, si l'on ne savait l'autorité dont il a joui à la cour d'Espagne comme expert et conseiller artistique, et si l'on ne devinait qu'en sa qualité d'ingénieur et de directeur de travaux, il a pu exercer sur la décoration intérieure de l'Escorial une action qui n'est pas purement matérielle. Cette carrière complexe, M. Jean Babelon en a cherché les éléments dans les fonds d'archives, à Milan, à Florence, à l'Escorial, à Simancas surtout. Les 48 pièces inédites publiées à la fin du volume — et qui représentent seulement une partie de son apport — suffiraient à montrer qu'il a eu la main heureuse. On y trouve toute une correspondance de Jacopo da Trezzo allant de l'année 1552 à la fin de sa vie, des comptes de son atelier, des mémoires relatifs aux travaux de l'Escorial. En faisant cette enquête, M. Babelon a rencontré des documents qui émanent d'autres artistes employés par Philippe II, ou qui les concernent. Son livre en a profité, et il projette d'érudites lumières, autour de la personne de Trezzo, sur ses collaborateurs, ses confrères et ses patrons. La première partie est consacrée à la vie de l'artiste, la seconde, au milieu, une troisième, aux œuvres.

Jacopo Nizola da Trezzo serait né en 1514, si l'on en croit une de ses lettres à Philippe II, que M. Babelon date de 1585. Rien ne prouve qu'il ait été l'élève de Leone Leoni. Ont-ils fait leur apprentissage ensemble, comme le suppose M. Babelon? Vu la différence d'âge,

9 ans, c'est peu vraisemblable. En 1548, pour les noces d'Hippolyte de Gonzague, Jacopo aurait produit un chef-d'œuvre qu'il ne paraît pas avoir dépassé, le camée de l'Aurore du Musée de Vienne. Peut-être Philippe l'a-t-il connu dès ce moment-là et lui a-t-il commandé une médaille de sa sœur Marie, reine de Bohême. Il ne le prit, en tout cas, à son service qu'à la fin de 1553. C'est seulement à cette date que Jacopo a pu rejoindre le roi en Flandres, pour passer presque aussitôt en Angleterre. Il y est encore au moment du mariage et grave les grandes médailles de Philippe et de Marie Tudor. De 1556 à 1559, il séjourne dans les Flandres. Quand Philippe rentre en Espagne, il l'y suit de près, et il ne quittera plus ce pays, sauf un voyage à Milan en 1574. A la différence d'autres artistes italiens, il ne paraît pas avoir contracté de liens de famille en Espagne : sa fille épouse un compatriote, le lapidaire Clementi Birago, tailleur de cristal et inventeur de la gravure du diamant. Au reste, il fait figure d'homme sage, tout entier à son métier d'artiste qui lui inspirait beaucoup d'orgueil, mais assez prudent pour ne pas négliger ses intérêts. Un portrait d'Antonio Moro et une médaille d'Abondio nous ont conservé ses traits.

Pendant les vingt premières années, c'est sa science des joyaux, son habileté de graveur en pierres fines, qui consacrent sa réputation et lui valent l'honneur d'être traité avec une bienveillance singulière par le roi et par l'infortuné prince Carlos. L'infante Juana lui passe aussi de grosses commandes ; l'ambassadeur Kevenhuller le fait loger dans sa maison et le recommande à son maître comme le « plus grand joaillier » du temps. Jacopo s'émerveillait de la beauté des gemmes que l'on trouvait en Espagne ; il avait l'ambition d'y créer une école de lapidaires. A partir de 1580, il dirige en effet dans son atelier, devenu un établissement de l'État, de vraies équipes d'ouvriers d'art : sa vieille servante, la Beta Fiorentina, soigne le personnel et le surveille, et Jacopo se fait seconder par deux jeunes artistes de son pays, dont l'un est son neveu et porte le même nom que lui. Mais il ne s'agit plus de menus travaux d'orfèvrerie : l'activité du lapidaire s'est amplifiée pour transformer la *Capilla Mayor* du monastère de San Lorenzo en une sorte de châsse colossale.

Je ne tenterai point d'analyser les notices que M. Babelon a consacrées aux artistes contemporains. Certaines clauses du contrat imposé à Navarrete (*El Mudo*) me paraissent devoir être citées ici, parce qu'elles présentent un vif intérêt pour l'histoire de l'art (p. 115) : « Les figures qui seront debout auront juste six pieds un quart de haut ; si l'on doit représenter plusieurs fois le même saint, il faudra lui faire le visage toujours de la même façon, et lui donner des vêtements de la même couleur, et si l'on possède de quelque saint un portrait personnel, le peintre devra s'y conformer et l'aller chercher où il pourra en diligence. On ne devra faire figurer dans ces peintures ni chat ni

chien, ni aucune figure déshonnête, car tous les personnages doivent porter à la dévotion. » En général, les documents nous renseignent plutôt sur les conditions matérielles du travail. Philippe II et ses ministres se préoccupaient de l'achat des couleurs, des vernis, des pinceaux. On ne pouvait se les procurer qu'en Flandre ou en Italie. C'était une grande affaire, car certains produits devenaient rares ou ne donnaient pas satisfaction. Le roi ne souffrait aucun délai ; il talonnait ses peintres avec une minutie impatiente peu favorable aux intérêts de l'art ; heureux encore, quand on ne les forçait pas, plusieurs fois de suite, d'interrompre leur œuvre pour repartir sur de nouveaux plans : le pauvre Bartolommeo Carducci mourut à la peine.

Comme étude critique, les pages qui concernent le médailleur me paraissent les meilleures du livre [1]. M. Babelon définit avec beaucoup de finesse les mérites et la manière de Jacopo (p. 182-188) : « Trezzo n'est, à aucun titre, un créateur génial montrant de nouvelles voies : c'est un homme de goût et de talent, et un artiste extrêmement adroit, d'une remarquable dextérité de touche, due, sans doute aucun, à sa pratique de lapidaire, mais docile aux influences ambiantes... L'une des particularités qui signalent [les revers des médailles signées par lui], c'est le goût des grandes compositions. J'entends par là celles où paraissent de vastes paysages ou des groupes de personnages qui font tableau.. Les premiers plans de ces paysages sont disposés sur les bords de la médaille, de manière à se contrebalancer tout en adoptant, autant que faire se peut, la concavité des contours. Des arbres, des rochers... se dressent ainsi des deux côtés de la scène. Au fond, et entre les deux, la mer ou un large fleuve dont les rives sont couvertes de maisons ou de châteaux, et, sur les eaux, très souvent une barque à proue recourbée que dirige à la rame un personnage debout dans l'esquif. Les nuages sont très exactement dessinés, et les vents, quand il fait tempête, sont représentés par des têtes joufflues dispersées dans les plaines du ciel... — C'est précisément grâce à ce caractère grandiloquent de représentation à grand spectacle, que les médailles de Trezzo acquerront leur popularité chez les Flamands surtout ; c'est ce char du soleil, c'est ce quadrige solennel aux mouvements bien rythmés, mais trop d'aplomb, que copieront Guillaume et Abraham Dupré et Rutilio Gaci. »

Dans l'œuvre de Trezzo, M. Babelon, d'accord en cela avec les contemporains, a donné la place d'honneur aux travaux de l'Escorial. C'est aussi sur cette partie de sa carrière que les documents mis au jour sont le plus abondants. On connaissait déjà les pièces principales. Le 3 janvier 1579, Jacopo da Trezzo, Pompeo Leoni, sculpteurs, et

1. Les planches III et IX-XII offrent des reproductions des médailles de Jacopo et de quelques autres. Sur certaines de ces dernières le lecteur attend un éclaircissement : rien n'y renvoie dans le texte, et la légende est insuffisante.

Bautista Comane, *maestro de canteria*, s'engagent à exécuter à leurs frais la sculpture et l'architecture du retable, du tabernacle et des tombeaux ; l'année suivante, nouvel acte par lequel ils répartissent les bénéfices et les charges : Comane et Leoni travailleront au retable, Trezzo s'occupera de la *custodia* ; mais, en 1582, Pompeo Leoni quitte l'Espagne pour aller seconder son père dans la fonte des statues de bronze, Comane meurt, et c'est Trezzo qui devient le directeur de l'œuvre totale. Les textes cités par M. Babelon montrent avec quel zèle il s'acquitte de ces fonctions. Il fait rechercher dans les montagnes d'Andalousie les jaspes et les pierres rares ; pour les tailler, il invente des tours, des roues, des scies. Malheureusement ces machines, grâce auxquelles, dit-il, les ouvriers ont pu travailler dix fois plus vite, sont insuffisamment décrites. On sait qu'il y avait dans l'atelier de Trezzo, à Madrid, des scies pour coupes concaves et convexes, des scies droites, des scies pour les fûts de colonnes ; chacune était mise en action par deux manœuvres, sous la direction d'un *oficial*. Mais il est question aussi plusieurs fois d'un moulin à eau : si l'eau servait de force motrice, comme le dit M. Babelon, où se trouvait-il[1] ? Dans les comptes de l'atelier, il est fait mention d'une noria ; un *peon* apportait chaque jour plus de cent charges d'eau. Pour finir, Trezzo dut s'occuper aussi de la dorure des statues de bronze. Le projet primitif prévoyait qu'elles seraient peintes au naturel ; Pompeo Leoni eût préféré s'en tenir à cette convention pour ne point compliquer sa tâche. Peut-être l'avait-il lui-même proposée aux Espagnols, à l'exemple de leurs retables de bois. Trezzo avait le goût de la polychromie, mais il l'entendait en orfèvre et en lapidaire ; je crois bien que l'idée de la dorure vient de lui, tant il met d'ardeur à prouver qu'elle est réalisable.

M. Babelon rapproche le retable de la cathédrale d'Astorga de celui de l'Escorial. Sans lui en faire un grief, on doit remarquer que les deux œuvres se ressemblent peu. La première honore grandement Becerra. En utilisant fort adroitement les encadrements de fenêtres mis à la mode par Raphaël, San Gallo et Michel-Ange, il a remplacé les échafaudages puérils de colonnettes et de balustres chers à Berruguete et à son école, par une *traza* bien équilibrée, mais riche et variée dans le détail. Le retable de l'Escorial me paraît tout à fait indigne de Herrera, et la faute n'en est point au « renoncement passionné » par lequel on prétend expliquer son style. D'une vue simple, mais juste, Herrera interprète l'art classique en mathématicien, en constructeur ; il renonce seulement aux enjolivements parasites qui troubleraient sa conception. Ses deux moyens préférés sont l'ordre colossal et la travée rythmique ; il les combine quand il veut obtenir

1. Les textes allégués (p. 148) ne semblent pas décisifs. dans l'extrait d'une lettre de 1586 (pièce n° 17) on cherche vainement une allusion au moulin.

de grands effets de force. Or, le retable n'a ni puissance, ni rythme: ces quatre étages de compartiments mal proportionnés forment bien la composition la plus lâche, la plus nulle que l'on puisse imaginer. Il est visible que l'obligation d'encadrer un programme iconographique fixé d'avance, sans rien perdre de la surface disponible, a réduit le maître à *quia*.

La *custodia*, au contraire, doit être regardée comme un spécimen excellent du style baroque. On avait proposé à Philippe II un tabernacle exécuté d'après les dessins de Michel-Ange. C'était un petit temple octogonal, avec huit fenêtres flanquées de pilastres, un attique également à pilastres, et une coupole à huit pans. Le corps inférieur était en marbre; l'attique, la coupole et les ornements, en bronze. Quoi qu'en pense M. Babelon, il ne me semble pas que Herrera ait tiré grand parti de ce tabernacle. L'œuvre qu'il a conçue répond à ses formules propres par l'emploi de l'ordre colossal à colonnes, avec compartimentage des champs intermédiaires. Il y a encore huit faces, mais le plan est circulaire, et l'attique, réduit aux proportions d'un tambour flanqué de piédestaux.

Ce qui donne à l'ensemble de la décoration un caractère homogène et vraiment original, c'est que la *custodia*, comme le retable et les tombeaux, a été taillée dans des jaspes de différentes couleurs, et le bronze, utilisé seulement à titre accessoire, pour les bases moulurées, les chapiteaux et les statues. Les portraits royaux devaient être aussi de marbre et de jaspe: on ne décida de les couler en bronze qu'après la mort de Trezzo. C'est à lui, sans doute, que revient l'honneur d'avoir fait une si grande place aux pierres dures. Leur riche polychromie, combinée avec des bronzes dorés, devait plaire aux Espagnols. Cependant, par ce même caractère, la *capilla mayor* de l'Escorial marque une étape dans l'histoire de l'art italien. M. Babelon rappelle qu'un piédestal de reliquaire en bronze, jaspe et marbre avait été commandé en 1571 à Pompeo Leoni pour la cathédrale de Tolède. On trouve en Italie des œuvres analogues, du même temps, ou un peu plus anciennes[1]; mais c'était tout autre chose de faire passer ces combinaisons dans le domaine de l'architecture. Les incrustations de matériaux rares dans l'église S. Ambrogio de Gênes ne sont pas antérieures aux travaux de Trezzo. Mais, sans entreprendre des recherches que M. Babelon n'a pas même abordées, je suis frappé de ce qu'il existe, tout près de Milan, un monument significatif, qui était en cours d'exécution en 1574, et que le maître a pu voir pendant son voyage. C'est ce grand-autel de la Chartreuse de Pavie, où les marbres ciselés et incrustés de pierres précieuses, les bronzes et les colonnes jaspées rivalisent pour donner une impression de richesse et d'éclat.

1. Par exemple le reliquaire de Pérouse reproduit dans Durm, *Die Baukunst der Renaissance in Italien*, 2ᵉ éd., fig. 909

Précisément, cet autel est surmonté d'un tabernacle dont le corps supérieur, circulaire, annonce par plus d'un trait la *custodia* de l'Escorial.

R. VALLOIS.

Antonio Perez, by **Julia Fitzmaurice-Kelly**, M. A. (Hispanic Notes & Monographs, Essays, studies and brief Biographies issued by the Hispanic Society of America. VI.) — Oxford University Press, Humphrey Milford, 1922, x-170 p., 7 s. 63.

Cette monographie, appuyée sur un ensemble de publications dont les plus connues en France étaient le livre de F. Mignet (1881) et les *Études* de Morel-Fatio (1878 et 1895), fait revivre, d'un style alerte et avec impartialité, une figure énigmatique, inquiétante, peu sympathique en somme, malgré tant d'épreuves, celle d'un homme que la morale politique d'aujourd'hui qualifierait sans ambages de traître aux gages de l'étranger. Il a en tout cas une excuse : la duplicité probable de son ancien maître. Qu'il ait exagéré, ou plutôt qu'il se soit exagéré l'importance des services qu'il pouvait rendre, en tout cas c'était un transfuge d'envergure. Son histoire est mêlée à celle des relations de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne, et c'est là un élément tout particulier d'intérêt. De plus, ses lettres ont une célébrité. Leur valeur documentaire dépasse d'ailleurs leur mérite littéraire, qui tient surtout à un style fort empreint de guevarisme, ce qui n'a rien de surprenant pour l'époque; et c'est faire trop d'honneur à l'auteur que de prononcer le nom de Mme de Sévigné, même pour dire que c'est tout autre chose : je le crois. Il est tout de même juste de conclure comme on l'a fait : « A strange personality, he leaves his mark on all he writes, and his letters, with their sententious aphorisms, will amply reward a leisured reader ». Comme Guevara, il fit ou laissa imprimer ses lettres de son vivant; mais au moins ni sa correspondance ni ses correspondants ne sont fictifs, comme c'est le cas, du moins en thèse générale, pour son devancier. Quant aux *Relaciones*, elles avaient surtout un objet pratique, et c'est aussi ce qui, plus à vrai dire que la forme, en fait la valeur. En tout cas Gracián, comme on nous le dit en terminant, paraissait faire grand cas d'Antonio Pérez, où il trouvait sans doute un modèle d'*agudeza*. Ce n'était donc perdre son temps que d'écrire encore sur pareil personnage et nul ne regrettera d'avoir lu ce petit livre.

G. CIROT.

Albert Mousset : *Un témoin ignoré de la Révolution. Le comte de Fernan Nuñez, ambassadeur d'Espagne à Paris* (1787-1791). Paris, Librairie ancienne Edouard Champion, 1923.

El Sr. Mousset es un trabajador infatigable; a través de sus libros se advierte la alegría que experimenta en la investigación y es tan fuerte en él éste goce, que no desaprovecha ocasión de rebuscar. Así, encargado por el Gobierno francés, durante la guerra última, de una misión en España, halla modo de dedicar su atención a los archivos y de descubrir y de examinar concienzudamente — cuatro años persiste en su empeño — la correspondencia diplomática del embajador conde de Fernán Núñez.

Si la figura del personaje no es muy atrayente, la época en la que ejerce su empleo (1787-1791) es tan culminante que no parece extraño que el Sr. Mousset se haya apasionado en su tarea.

Siendo muy voluminosos los legajos de despachos, informes, notas y cartas, el Sr. Mousset se ha visto precisado a escoger la documentación y ha escrito un libro lleno de amenidad y de interés que cualquier curioso puede leer con agrado. Seriamente, ha resumido los trozos de correspondencia que se refieren ya a los principales sucesos de la época, ya a las personas más conocidas.

Es evidente que este sistema proporciona un radio extenso de lectores que quizá no fuera dable conseguir obrando de otro modo, pero también es verdad que el libro realizado de esta manera, no puede ser un gran instrumento de trabajo para los que se dedican a los estudios históricos. Porque, lo que sucede es que coincidiendo con el Sr. Mousset en su apreciación acerca del valor de esta correspondencia, lamentamos conocer sólo una mínima parte, y sin dudar del buen sentido crítico del Sr. Mousset, no podemos dejar de pensar en lo que permanece inédito.

Hay dos razones para ello. El estudio de la Revolución francesa ha adquirido, sobre todo en los últimos años, un tan gran impulso, que sólo los historiadores de esa época perciben con precisión los puntos oscuros que es más importante iluminar, por lo cual, una persona de cultura, pero no especializada en la materia, corre el riesgo de despreciar, en la elección de documentos, algunos de primordial interés. Por otra parte, detalles, al parecer insignificantes, sobre personajes de segundo orden, pueden contribuir a completar estudios parciales, más modestos, pero que sirven para trazar amplios cuadros de conjunto más tarde.

A mi entender, y comprendiendo la razón, quizá impuesta, de tamaño de la obra, hubiera sido de gran provecho agregar a la narración, en forma de apéndice aun voluminoso, un índice de los despachos no utilizados, por esquemático que fuera con tal de que concretara el asunto y los nombres citados. De esta manera, sin

aumentar su esfuerzo personal, puesto que el Sr. Mousset ha estudiado los legajos, hubiera proporcionado a todos los que trabajan acerca de momentos o personajes de ese tiempo un auxilio precioso.

Esta observación, que en el fondo es prueba de la importancia que concedo al descubrimiento de la documentación encontrada por el Sr. Mousset no dice nada en contra del libro tal como es ; el desearlo mejor no impide hallarlo bueno. M. NÚÑEZ de ARENAS.

Orgaz (Raoul), *Cuestiones y notas de historia*, 1 vol. gr. in-8°, 220 pages. Córdoba (R. A.), Cubas, 1922.

Professeur de sociologie dans la plus ancienne des Universités argentines, Orgaz consacre cette série d'études à un problème soulevé par le livre connu de son compatriote Ramos Mejía, *l'Histoire de l'évolution argentine*. Ce problème est celui de la continuité de l'histoire de l'Espagne et de l'histoire sud-américaine, notamment au cours des transformations de la société qui s'est fondée sur les rives du Rio de la Plata. « Etudier l'histoire de l'Espagne, c'est étudier l'histoire argentine. » Ramos Méjía a conçu cette continuité de la façon la plus stricte. Si l'Argentine est une république fédérative, c'est que ses habitants y ont porté le vieux particularisme ibérique. Si cette république est démocratique, c'est que déjà une tendance démocratique animait les institutions espagnoles, surtout en Castille, avant que les exigences et les conséquences de la reconquête ne l'eussent étouffée. C'est aussi que le principe de la souveraineté populaire tel que le concevait Suarès, et avant lui l'école thomiste, avait trouvé à l'Université de Córdoba un foyer d'où il rayonnait. Orgaz soumet cette thèse à une critique approfondie. Il ne la juge fondée qu'en partie. Il accepte la continuité de la démocratie argentine et de la tradition espagnole pour cette raison que les colons du Rio de la Plata n'ont pas été, comme d'autres Sud-Américains, différenciés et hiérarchisés par l'exploitation des mines d'or et d'argent, mais plutôt assimilés et nivelés par l'agriculture et l'élevage. Mais il rejette l'origine ibérique du fédéralisme, qu'il attribue à la dispersion de la population et à l'apparition des dictateurs locaux *(caudillos)*. Il repousse plus expressément encore l'importance exagérée attribuée à la doctrine de Suarès et à l'enseignement de l'Université de Cordoba : elle réduirait à rien l'action indéniable des idées philosophiques françaises. A l'appui de cette critique, Orgaz multiplie non seulement les essais sur la vraie nature de l'explication historique en politique (chapitres I, III, V, VI, VII), mais encore les études de détail sur la vie intellectuelle et sociale de la cité universitaire de Córdoba (chapitre II, IV, VI). La lecture de ce livre, au titre modeste, doit être recommandée à tous ceux qu'intéresse la continuité de l'histoire européenne et de l'histoire américaine. GASTON RICHARD.

CHRONIQUE

~~~ Les obsèques de M. Alfred Morel-Fatio ont eu lieu le mardi 14 octobre 1924. Des discours ont été prononcés par M. le comte François Delaborde, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; M. Maurice Croiset, au nom du Collège de France ; M. Henry Omont, au nom du Conseil de perfectionnement de l'Ecole des Chartes ; M. Alfred Jeanroy, au nom de l'Ecole pratique des Hautes Études.

C'est seulement dans notre prochain fascicule que nous publierons la notice que M. Hirschauer, conservateur de la Bibliothèque de Versailles, a bien voulu se charger de rédiger pour notre Bulletin. Nous y joindrons, avec une note de M. Arturo Farinelli, une bibliographie aussi complète que possible.

Nous nous bornons, dans le numéro actuel, à donner la fin de l'article de M. Morel Fatio sur Amorós.

~~~ Dans le programme publié p. 390 de notre dernier fascicule, pour Fray Ambrosio Montesino mettre l'astérisque seulement devant 311-312.

~~~ Le livre de M. Carlos Pereyra, *La obra de España en América*, dont nous avons rendu compte en 1922, p. 179, vient de paraître en français, traduit par Jean Baelen et Robert Ricard, membres de notre École des Hautes-Études hispaniques. En aidant à la diffusion de la thèse très documentée de l'auteur, les traducteurs répareront le tort que nous ont fait les bévues échappées à des improvisateurs qui ne sont pourtant pas sans quelque réputation scientifique ou universitaire. *L'œuvre de l'Espagne en Amérique* (1925, 268 pages, 10 fr.) est édité par la Société d'édition « Les Belles-Lettres », Paris, boulevard Raspail, 95. — G. C.

---

3 février 1925.

LA RÉDACTION : A. MOREL-FATIO, P. PARIS ;
G. CIROT, *secrétaire ;* G. RADET, *directeur-gérant.*
~~~

Vol. XXVII Avril-Juin N° 2

NUEVOS DATOS

PARA

LA HISTORIA DE LOS AFRANCESADOS

(*Continuación* [1].)

II

Pero formaríamos una visión inexacta acerca de ellos, si reconociendo esta su más certera visión de nuestros intereses, afirmásemos en regla general, como se hace comunmente, que los afrancesados constituían la parte más selecta o casi la única ilustrada de España en aquella epoca; y que fueron estos móviles de interés nacional y no otros menos elevados, los que determinaron la adopción de su conducta.

La primera afirmación deriva de ser los autores que los han estudiado, en lugar de historiadores, apologistas de los afrancesados [2]. Al criterio histórico, objetivo, toca restablecer los hechos en su punto. Es cierto e indudable, que existe en el grupo de los afrancesados una serie de figuras de alta significación en la historia de nuestra cultura; pero la lista total de ellas dentro de la general de la intelectualidad española en aquella época, no constituye sino una minoría, y asimismo acusa desproporción con ella en la valía, salvo excepciones. Muéstrenlo en el campo de la erudición, de la historia, del derecho, etc., los nombres de Jovellanos, Cap-

1. [Voir *Bull. hisp.*, t. XXVI, n° 1, p. 52, et n° 4, p. 323.]

2. Como Bejarano, Deleito, etc. « Ya Alcalá, Galiano aludía a esta errónea creencia, de muchos creída innegable verdad », *Memorias de un Anciano*, Madrid, 1890, pág. 85. « De los afrancesados — dice Salillas, pág. 19. — también se ha hecho una leyenda, fácilmente admitida, incluso por espíritus superiores. Se ha dado a entender que había una clase superior en cultura elevada, que en la influencia francesa veía la renovación del país. Esto es una fantasía como tantas otras. »

many, Martínez Marina, Lardizábal, Gallardo, Villanueva. Flórez Estrada, Canga Arguelles, Toreno, etc.; en el de las letras, Quintana Arriaza, Nicasio Gallego, Martínez de la Rosa, Sánchez Barbero; en la milicia, Castaños, Morillo, Blacke, Romana, Palafox, Cuesta, Apodaca, — por no citar sino algunos nombres principales — que no figuran en el sector afrancesado.

En cuanto al segundo punto, es asimismo indudable que pesaron, en la actitud de gran parte de los afrancesados, estímulos muy distintos y en ocasiones distantes del interés patrio. En primer lugar, su adhesión e ilimitado entusiasmo hacia Francia; díganlo las palabras de Amorós al afirmar que « los franceses han batallado en España por asegurar el imperio de las luces, el de las leyes, el de la justicia, que su empeño era generoso y que no tienen que avergonzarse de los esfuerzos que han hecho ni de la sangre que han derramado[1]; las de Llorente, sentando que « es calumnia contra el ejército francés imputarle calidad de enemigo, cuando jamás obró nada contra España, sino forzado por las expediciones inglesas y por algunos españoles (facciosos, los llama) que le auxiliaban[2] »; indícanlo los esfuerzos que hacen para justificar los excesos de los invasores[3].

Otras consideraciones menos ideológicas influyeron en gran número de los afrancesados: el deseo de encumbramiento personal o de conservación del alcanzado. Esta psicología acomodaticia, no sólo se revela en sus escritos, sino que se propugna como norma de conducta política. Veamos en comprobación de ello el *Examen* de Reinoso, conocido por su carácter representativo como el « Alcorán de los afrancesados ». Según su doctrina, un país privado de su soberano y dominado por la fuerza de otro, debe someterse a él. « El objeto del hombre — dice — en la sociedad, no es vivir independiente, porque eso se lo tenía más bien en el aislamiento, sino vivir *seguro*. Para gozar de esta seguridad, ha renunciado su independencia

1. Págs. 49 y 57.
2. Págs. 106 y sigs.
3. Llorente, *ibidem*.

y cedido una parte de la libertad natural; y aunque esta parte cedida debe ser la menor posible, es necesario, no obstante, que sacrifique todo cuanto sea menester en las circunstancias, para conseguir el fin intentado de la seguridad, sin la cual no hay bien alguno verdadero. La independencia pues... es en el último conflicto, la que debe sacrificarse a la seguridad y no al contrario... en el sacrificio de ésta (la independencia) se destruye la libertad, en el de la seguridad se destruye la existencia misma. Cuando el pueblo ve que por sostener su independencia va a perecer, prefiere la seguridad y conservación. ¿Que libertad se goza en el sepulcro? Si resisten los nacionales, o pierden su vida en un choque imprudente, o pierden su libertad personal, o pierden los medios necesarios para subsistir, y de todos modos son victimas La ley de la necesidad o más bien de la naturaleza obra por sí misma e impera sobro todo en tal estado, les manda solamente que se *conserven*. Están pues obligados a someterse por derecho natural; lo están igualmente por derecho político.

Un capítulo dedica a probar « la potestad de gobernar en el dominador ». — « El pueblo debe por necesidad tener un gobierno; no puede tener otro gobierno que el del dominador, luego debe tener el del dominador. Este raciocinio... manifiesta el nacimiento de la autoridad que el conquistador, por el solo título de la victoria ejerce sobre los pueblos sojuzgados, y el origen de la obligación de éstos a obedecerle ».

Dos razones principalísimas hay para guardar fidelidad al usurpador reconocido; la primera, la necesidad de la conservación del pueblo, que no habiéndose pacífica y lealmente con el dominador que posee la fuerza, se constituye en la anarquía y se opone por choques estériles a su destrucción. La segunda, la obligación de cumplir el homenaje que le ha prestado de serle fiel. Pero estas dos razones — continúa — cesan a un mismo tiempo; a saber, cuando falta al usurpador aquella fuerza invencible que la hizo necesaria. Su obra toda que es un efecto de la superioridad de fuerzas, se destruye en sí misma y en sus consecuencias cuando le falta la superioridad; esto es, desde que es vencible por el subyugado. En este caso,

la necesidad de la conservación no obliga ya al sometimiento [1].

Stirner en nuestros días con el bárbaro egoísmo solipsista de la « Unión de egoistas », preconizado en *Der Enzige seine Eigentum*, no ha superado a Reinoso [2] en esta apología del egoismo, que exaltaba los furores de Menéndez Pelayo [3].

Aplicación práctica de estas doctrinas fué la conducta política de gran parte de los afrancesados : se ve desde luego patente en algunos de los ex-ministros de Carlos IV, como Ceballos, servidor primero de éste, luego de Fernando VII, después de José, mas tarde unido al partido liberal, después ministro de Fernando VII bajo el régimen absoluto; como Caballero, ministro de Carlos IV, fomentador del motín de Aranjuez, ministro luego de José; como Ranz Romanillos, ministro de Hacienda de éste, miembro luego de las Cortes gaditanas, etc.

En las cartas particulares de los afrancesados se descubren estas interioridades de su política. Reinoso refiere a Blanco Withe, cómo Arjona, el ilustre poeta, « ha sido decididísimo : ha tenido incesantemente pretensiones », y su poco éxito, no logrando el encumbramiento que esperaba : « sin embargo, no ha tenido más que la orden de la espada, creada por José ». A la éntrada de este, publicó una oda y no sé que haga más que bullir ». Tambien habla de los beneficios que había obtenido Lista de los franceses, y de como se habían enterado de ello los patriotas por la Gaceta de Cádiz. Dice Reinoso que ha recibido de los franceses la plaza de racionero de la catedral de Toledo, « y avínome bien por la calamidad (de hambre) que padecimos este año [4] » ; el presbítero de Madrid D. José Marzal, que a la invasión de los franceses se fué a Navarra y « justificó su fama (de afrancesado) haciendo la corte al general Reille,

1. Cap. 7°, 10°.

2. Su libro es un curioso caso de aplicación del utilitarismo de Bentham y del materialismo de Hobbes, Espinosa y Rousseau, a la actitud adoptada por España frente a la invasión : las citas y razones de estos autores son el sustentáculo de todo su libro.

3. « A Reinoso se debe el libro... subvertidor de toda noción de justicia, ariete contra el derecho natural y escarnio sacrílego del sentimiento de patria ». *Hetededoxos*, t. III.

4. La carta, en Bejarano, p. 383.

gobernador de Navarra», haciendo todos los días la partida de juego con él; ejecutando comisiones en repartos de contribuciones, persiguiendo a los desafectos a los franceses... hasta que logró ser nombrado canónigo[1]; con análogo sistema, consiguió ser nombrado arzobispo de Sevilla fray Santander[2].

Reintegrado Fernando VII a España, apresúranse la mayoría de los afrancesados a prestarle adhesión, solicitando al mismo tiempo la vuelta a sus antiguos cargos: permiso «para ir a residir a mi dignidad de maestreescuela en Toledo[3]», como ingenuamente refiere Llorente. Sin embargo, aquellos que vieron la posibilidad de un mejoramiento económico o de situación en su estancia en territorio francés, se nacionalizaron en dicho país[4], no obstante las anteriores lamentaciones de muchos de ellos, por la forzada ausencia de la patria: así, Azanza, O'Farril[5], Urquijo, Kindelán, el arzobispo Arce, Silvela, Amorós, Pérez del Camino, Moratín, etc.

Finalmente «dos modos existieron de obrar», en pro de los franceses: físicamente «con la fuerza de las armas, como el soldado que se bate en la lucha, y moralmente, con la persuación y el consejo. «De los afrancesados ninguno obró *físicamente en la conquista.*» En cambio, en la segunda forma, que no envolvía peligro personal, por medio de la propaganda, coadyuvaron a la conquista intensamente[6].

En presencia de todo esto no resulta grandemente exagerado afirmar que los afrancesados «salvo algunas excepciones, no sabían otra filosofía que la de su propia conveniencia[7]».

Si bien es verdad que este su afán de encumbramiento personal, de obtención de cargos, veíanlo en parte legitimado

1. Arch. Hist. Nac, Papeles de afrancesados, leg. 3°, n° 88.
2. Véase Fr. Martínez, *Nuevos documentos para continuar la historia de algunos famosos traidores refugiados en Francia,* Madrid, 1815; Fr. Suárez de Santander, *Apuntaciones para la apología formal de la conducta política del ilmo Fr. Suárez, etc.*, 1817.
3. Ob cit., pág. 113.
4. Véase Deleito, op. cit., pág. 125-31.
5. Los mismos que tras de vehementes quejas por verse privados de volver a España, exclamaban: «Hagamos desaparecer los nombres de bonapartistas afrancesados, inglesados.... y que el nombre de España sea el único que nos recuerde nuestras obligaciones para con la patria» (Ob. cit., pág. 200, de O'Farril).
6. Carta de José Roldán a Reinoso, *apud* Bejarano, pág. 414.
7. Salillas, ob. cit., pág. 73.

por la consideración de que beneficiaban con ello[1] a los españoles, evitándoles funcionarios extranjeros.

Y esto nos lleva a exponer diversos datos, que nos proporcionan los escritos de los juramentados, y sobre todo los expedientes judiciales de afrancesados existentes en el Archivo Histórico Nacional de Madrid, acerca de la gestión administrativa de los funcionarios españoles bajo el gobierno intruso : un capítulo por hacer de la historia de la invasión francesa en España.

Trátase muchas veces de ciudadanos pacíficos o de honrados y modestos repúblicos provinciales, que heridos en su sentimiento por los estragos de la guerra o los rigores de la dominación, pretendían disminuir aquellos o aplacar estos, convertirse en escudo de sus compatriotas o de su comarca, ingresando en la administración francesa, o improvisándose gobernantes de las ciudades, a la llegada de los invasores.

Eran en estos cargos, eficaces auxiliares, de la causa nacional contre los franceses : así José Antonio Contreras, alcalde de Santa Marta (Extremadura) bajo el gobierno intruso. El General Castaños « creyó muy oportuno y necesario a efecto de promover el espíritu público, que se le concediese alguna distinción análoga a sus méritos; y se reduce a que, en consideración a su constante finalidad y patriotismo, buen orden en que ha conservado el pueblo, las vejaciones de que le ha libertado durante la dominación enemiga y los bienes que le ha proporcionado, estableciendo una escuela de primeras letras y misas de alba y once, se le conceda una medalla con el uniforme de capitán y comisario de guerra, y asiento preferente de parroquia ». Así mismo Castaños, Morillo, y el comisario ínglés Fodners Turner, certifican que « les proporcionaba noticias de las fuerzas enemigas y otras interesantes[2] ».

1. Lo alegan como uno de sus mayores justificantes : « Si no hubiéramos desempeñado nosotros los empleos, — dice Amorós — se hubieran dado a los extranjeros, polacos, alemanes, italianos y franceses; y ¿se cree que en tal caso, hubieran sido más felices los españoles? Respondan por mí los pueblos... Responda tambien por mí el Consejo de Castilla, que viéndose en la alternativa de que se encargase la policía a los extranjeros, prefirió desempeñarlos, y acreditó en ello su celo patriótico » (ob. cit., pág. 121); Llorente, pág. 52 y siguientes; Reinoso, caps. XX y XXI.
2. Arch. Hist. Nac., leg. 3°, n° 185.

D Pedro Antonio Tellaeche, juez de apelaciones, nombrado por el gobierno intruso, tenía un hijo que « joven y animoso, y deseoso igualmente[1] de derramar su sangre por la buena causa y contribuir a arrojar del suelo español al tirano del mundo, no sosegó un instante hasta que fué admitido de cadete en el Colegio militar de Santiago ». Tellaeche en su cargo josefino, ayudaba a los españoles y fomentaba sus quintas[2].

« Los españoles perseguidos por patriotas o por ganchos (reclutadores de voluntarios) que me buscaron, me encontraron siempre dispuestos para favorecerles, como sucedió entre otras muchas causas, en la de Lobo y en la formada a D. Victorio Casen », dice en su defensa Pedro Flores, juez de negocios contenciosos por los franceses[3].

D. Joaquín Terán, intendente de Navarra bajo los invasores, « viendo los pueblos abrumados con las enormes vejaciones que causaba el despotismo de los comisarios franceses y de los directores de transportes de aquellas feroces tropas, representaron (los pueblos) por un movimiento simultáneo, se restableciera cuando menos la representación de los tres brazos, que por uno de los puntos más esenciales de su constitución hay establecida para el gobierno de aquel país y en la que como en el seno de un padre descansan aquellos fieles vasallos de V. M., teniéndole entregada su confianza desde los más remotos tiempos : ellos se congratularon de haberlo conseguido y que los incontables golpes de la tiranía serían a lo menos templados por esta corporación, tan análoga a sus costumbres y leyes. Elegido un diputado por cada una de las cinco merindades de que se compone aquel reino, le cupo al suplicante la desgracia de ser nombrado por la de Estella... Se presentó a los jefes de la división patriótica de Navarra para enterarles de su cruel situación ; mas aquellos fieles guerreros, lejos de darle los pasaportes que les pidió para Cádiz,

1. Otros dos hijos de Tellaeche « derramaron su sangre en varios encuentros contra los insurgentes de Nueva España, hasta que al fin perdieron sus vidas en las inmediaciones de Guadalajara » (leg. 5, nº 153).

2. Leg. cit.

3. Legajo 1º, nº 143.

penetrados por una parte de que el establecimiento de la Diputación navarra, solicitado por los pueblos, debía siquiera evitar muchos males; y por otra, habiendo experimentado que los fieles principios y sentimientos del suplicante les proporcionaban un amigo leal en la cabeza del Reyno, ocupada por el enemigo, le mandaron que aceptase el nombramiento y sirviese el empleo, poniéndolo a cubierto de toda reconvención con un certificado que firmaron todos aquellos defensores de V. M., declarando su fiel proceder ».

Aquel espíritu de novedad y máximas de comprometimiento con que los franceses marcaron todas sus tumultuosas medidas, hizo que en lo sucesivo se le diese a esta corporación el nombre de Consejo de intendencia; y habiéndose ausentado de aquella plaza el intendente francés Bessieres, hicieron los jefes enemigos que esa tutela recayese en el suplicante; no por provisión de gobierno, sólo por nueva e interina comisión, con el objeto de fascinar al país con un título vano y sin facultades, pero que sonaba, ponían a un español para la dirección de los puestos militares[1].

Otro caso análogo fué el de D. Pedro Alvarez, oficial de Correos de Zaragoza. La Junta provincial de León le encargó de la creación de comunicaciones activas con Asturias, Galicia y Vascongadas. « Después de la rota de Rioseco, llegó Cuesta con quinientos de caballería y artillería; era menester librarlo del enemigo que ocupaba la orilla izquierda del Ebro. La misma Junta provincial le encargó de guiarlo con seguridad, como lo executé pasando de noche la línea de los franceses; y lo dejé sobre el puento de Mayorga; volví apresuradamente a León con la noticia de que llegaban las avanzadas francesas de Valencia de D. Juan; pero ya no encontré ni Junta ni Magistrados; sino algunos vecinos reunidos al Sr. Obispo, tratando de salvar el pueblo del furor de los enemigos, y el desorden y anarquía que reinaba dentro de él. Apesar de mi corto talento, merecí se me pidiese mi dictamen y fué el de

1. Leg. 5°, n° 155. Sobre las vicisitudes del régimen foral de Navarra en esta época, véase H. Oloriz, *Navarra en la guerra de la Independencia... noticia de la abolición y restablecimiento del régimen foral*, Pamplona, 1910.

que se nombrasen diputados para salir a recibir al mariscal Bessieres; pintarle el triste estado de la ciudad, sin víveres ni recursos, y pedirle de respetar personas y propiedades; se apoyó mi proposición y fuí uno de los nombrados para esta operación; el resultado fué tan feliz como se ha visto, pues en cinco días que el ejército francés ocupó aquella ciudad, nada sucedió de particular ni hubo más males que las incomodidades indispensables, y aún algunos de los vecinos de León hicieron parte de su fortuna con la plata y alhajas que compraron a los soldados, del despojo de Rioseco. Se replegó este exército de resultas de la batalla de Bailén... Volvieron segunda vez los franceses y entraron en León a 31 de Octubre del mismo año ocho, habiendo evacuado la ciudad la noche antes las tropas españolas, las autoridades y el señor obispo, dejándola desamparada y sin víveres, expuestos los tristes habitantes a los excesos del enemigo, que hubieran sido infinitos sin mi vigilancia, patrullando toda la noche con cien granaderos que a ruegos míos concedió el mariscal Soult para la seguridad del pueblo ¡ah, cuantas veces en esta espantosa noche, estuvo expuesta mi vida por salvar la de mis conciudadanos! testigo de vista ha sido D. Antonio Fernández, cirujano de la ciudad, D. José González, reloxero; y lo confesarán todos los vecinos que no quieran faltar a la verdad, así como las monjas descalzas, cuyo convento habían asaltado más de cien soldados; y con un solo oficial a quien por gracia pedí de acompañarme, conseguí hacerlos salir sin haber hecho daño considerable, y conseguí asímismo poner un centinela a la puerta de este convento y de todos los demás de monjas para su seguridad. El día 7 de junio hubieran sido fusilados infaliblemente D. Juan Alvarez, canónigo de aquella santa iglesia, D. Benito Suárez, hoy cura de Alvires, D. Gregorio de T., capellán del hospital, y D. Antonio Carro, empleado de rentas; exportados a Francia, el cura de Montijo, y el de Trebajo de Arriba, ellos saben bien por qué, y también que por mí existen y fueron puestos en libertad aquel mismo día.»

Al aceptar el cargo de comisario de policía, su corazón se ensanchó, porque en medio de tantos males podía remediar

algunos. Enumera los beneficios que en el desempeño de este cargo proporcionó al vecindario : « una multitud de panaderos que acostumbraban a vender sus panes al precio que les daba la gana *(sic)* y a que no se especulase si estaban o no faltos de peso, no les había gustado que el comisario de policía clasificase su pan y hacerles venderlo con respecto al precio a que lo compraban en los mercados, dejándoles su ganancia respectiva. A muchos artesanos, menestrales y hombres ociosos e inaplicados, que en lugar de destinar sus días al trabajo... los gastaban tomando el sol o la sombra en ciertos sitios con la baraja en la mano, o en la taberna disipándose así mismos y también tratando de arruinar a los otros, los he perseguido sin indulgencia. En las cercanías de León, especialmente en el valle de Beruesga, había siempre una porción de rateros que incomodaban a los habitantes; y con motivo de la revolución se entregaron abiertamente al robo, al asesinato y a toda suerte de excesos; creo haber hecho un bien a mis paisanos en haberles librado de estos monstruos abominables. Pocos días antes de nuestra última retirada de León, salieron los franceses a la requisición de carnes y trajeron 160 bueyes de labranza de los concejos de Tenar y Valdeviñago; los trabajos que pasé para que se los devolviesen, solo Dios lo sabe; y también lo saben aquellos infelices paisanos que regaban mi casa con sus lágrimas, como que en esto consistía la subsistencia de muchas familias; al fin pude conseguir que se los entregasen sin faltar uno : agradecidos estos pueblos al favor recibido, enviaron sus diputados con una porción de monedas para gratificarme; el recibo que tuvieron, ellos pueden decirlo, y sólo les costó una onza de oro que regalé al secretario y al general que contribuyó conmigo al recibo de dichos bueyes[1]. »

Otros datos análogos pueden exponerse. D. Francisco Gallardo, encargado por los franceses, reformó el « Hospital de Madrid ». El hermano del Hospital, agradecido, le aseguró se « fundaría una memoria que recordase sus servicios ».

1. Leg. 4º, nº 124.

Gallardo salvó a 40 familias « que se habían extraviado de sus deberes »[1].

D. Manuel Mazón, que antes de la invasión francesa había prestado diferentes servicios a la causa pública, cuando el viaje de Fernando VII a Bayona, enterado por el juez de Ameyago de los ocultos propósitos de los franceses, hízolos saber al rey por mediación del alcalde primero de Pancorvo, Angel Moreno, « ofreciendo sacrificar su vida por la libertad de su real persona; ...quien la puso en manos del Excmo Sr. Duque del Infantado, que sin duda dió cuenta, pues al poco tiempo previno a Moreno me dijese sabía de lo convenía al bien de los Estados; que había dejado instaurada en Madrid una Junta de gobierno, cuyas órdenes debía obedecer; y desde entonces tuve por criminales a cuantos turbaban el sosiego público contraviniendo a sus disposiciones ». Fué nombrado por los franceses comisario de policía de Burgos; marchó a Madrid, después de haber renunciado al cargo tres veces « por no poder tolerar la arbitrariedad y despotismo del general ». Designado prefecto de Valencia, no aceptó « porque estaban exigiendo contribuciones » por valor de doscientos millones[2].

M. Marie, francés residente en España, casado con la baronesa de Les, española, que ejerció bajo los invasores la comandancia militar y el gobierno político de la Granja por cuatro años, no exigió las contribuciones militares que los reglamentos de policía exigían... « En una ocasión pasaron por allí prisioneros españoles conducidos por un oficial francés que los trataba bastante mal, y no pudiendo llevarlo a bien, retuve a todos en el sitio, hasta que obtuve orden para entregarlos a otro oficial que los trató con loable humanidad y dulzura... De resultas de una acción militar quedó prisionero de guerra y herido un español de la división del general D. Juan Martín, el Empecinado. Yo cuidé de la curación de sus heridas y además le dí socorros pecuniarios para sus necesidades y aún le prometí libertad para cuando fuese curado.

1. Leg. 4°, n° 139.
2. Leg. 4°, n° 128.

Cuando ya estaba curado, vino al sitio un oficial de su cuerpo y se lo llevó, enviándome una carta de gracias... como lo podrá asegurar el Director del Hospital... Igualmente impedí que una columna alemana entrase, ya en los últimos momentos, a saquear el sitio del Pardo, haciendo respetar sus habitantes y propiedades, como podrá acreditarlo el padre cura que era en aquella época. Expongo, señor, todo esto a V. M., porque no se crea que he sido uno de aquellos franceses que trataban de enriquecerse asolando el país. Yo por el contrario me propuse hacerme español, y para eso, ser amable con los naturales. Por eso me casé con española, y por eso no puedo mirar con indiferencia la opinión de mi persona en el alto e importante concepto del soberano de España[1]. »

Llorente refiere los beneficios que él y su sobrino, Loissón de Lis, prestaron a mas de veinte pueblos de la Rioja, en el cobro de las contribuciones, consiguiendo disminución en unas, señalamiento de plazo en el pago de otras, constituyéndose en fiador y garante de la paga[2].

Amorós habla de que «ha fomentado siembras y plantíos, abierto caminos, creado juntas de beneficencia, edificado establecimientos útiles[3]. »

Reinoso, racionero de la catedral de Toledo bajo el gobierno intruso, refiere que « en la calamidad que sufrimos este invierno... obré en público para recoger de las calles hasta 703 desmayados y moribundos, en dos hospitales que formé y sostuve con indecibles afanes[4] ».

En Sevilla, por obra de los funcionarios españoles se eximió a todas las instituciones benéficas de contribución, y « se las auxilió con varios arbitrios sobre los objetos de subsistencia y de diversión pública ». La casa de expósitos, la de inocentes, la de mujeres incurables, el hospital general de hombres, el de llagas y los de enfermedades venéreas, fueron dotados con bienes nacionales que debían producirles cerca de 500.000 rea-

1. Leg. 3°, n° 108.
2. Ob. cit., pag. 119; expone los documentos acreditativos en el apéndice pag. 174-176.
3. Ob. cit., pag. 103.
4. Carta a Blanco, en Bejarano, pag. 382.

les de renta anual. Las rentas adjudicadas, a la casa del refugio y a la de expósitos, produjeron desde Septiembre de 1810 hasta Agosto de 1812, en que evacuaron la ciudad los franceses, 300 mil reales. Al hospital de Baeza, asignaron los empleados españoles 400 reales al año[1].

Como se ve, fué en general[2] beneficiosa para los pueblos la actuación de los funcionarios españoles bajo el régimen francés, y frecuentemente se convirtieron en agentes secretos de la causa nacional.

El pueblo lo reconocía. Como dice Geoffroy de Grandmaison[3], salvo a los funcionarios españoles de policía, que eran odiados, a los demás se les miraba en general con simpatía.

Y es que ellos fueron el único escudo que se interpuso entre los invasores y los pueblos, una vez sometidos; y sobre todo, merced a sus puestos en la administración, pudieron constituirse en ocultos y eficaces colaboradores de la resistencia española. Los capítulos[4] que a esto dedica Reinoso, nos ilustran grandemente en ello. Aún con sus partidismos y apasionamientos, proporciona interesantes noticias, aporta tan valiosas datos a la historia interna de la administración hispano-francesa, — materia tan poco conocida — que creemos conveniente transcribirlos en lo más substancial.

« Hubo muchos (funcionarios) — dice — que tuvieron ente

1. Reinoso, pags. 126-27 y 162-63.

2. En estos expedientes de afrancesados, se hallan denuncias en que se acusa a diversos funcionarios de numerosos atropellos y vejaciones. Así, a Buenaventura Obregón, mejicano, secretario de Amorós. « era público y notorio que Obregón, unido con el auditor Villalar, eran los dos autores con que fué atormentado el vecindario (de Vitoria) » « No se separaba de Amorós en las funciones de comer, beber y pasear. » Se había puesto de edecán de un general francés (leg. 3°, n° 156). Al presbítero José Marzal se le acusa de perseguir a los desafectos a los franceses, como a D. Javier Vicente, canónigo de la catedral de Madrid, a D. Tomás Eslava, capitán retirado de artillería, « siendo causa de que los enemigos prendiesen a primero y le exigieran después de un mes de encierro mil duros para recobrar su libertad e influyendo para que en las contribuciones grabasen al segundo con 3.000, cuyo exorbitante desembolso le produjo, en concepto general, la muerte, igualmente que a su infeliz mujer... Al abrigo de la protección francesa, quiso más de una vez obligarnos (al cabildo) a seguir sus opiniones y aún sus caprichos, comminándonos con protestas y recursos a las autoridades y magistrados intrusos » (leg. n° 3, n° 88). Al parróco de Velez (Salamanca) acusásele, aunque sin aducir pruebas, de haber dirigido un asalto de los franceses contra los españoles (leg. 4°, n° 121).

3. *La cour de Joseph Bonaparte à Madrid* (*le Correspondant*, 1912, pag. 776).

4. XX y XXI : Mérito de los empleados españoles.

reza bastante para ponerse con frente denodada entre el opresor y los pueblos y resistir sus mandatos con firmeza y aún con heroísmo : hubo innumerables que supierone eludirlos o burlar sus efectos con destreza y sagacidad...

» ¡Cuánto menguaron las imposiciones y cargas de los pueblos, por la ineficacia de su cobro, por las oficiosidades en su rebaja, por la saludable arbitrariedad en su dispensa y en su supresión, hecha por las autoridades españolas? A ellas se debió repetidamente la denegación de sumas cuantiosísimas, exigidas por el gobierno; y la resistancia a remitir caudales, para el herario de José: a ellas, la baja de las contribuciones ordinarias, hecha de propio movimiento y sin autoridad suficiente en alguna provincia : a ellas, disminuciones considerables en la contribución mensual primitiva, conseguidas a duras penas del mariscal francés : a ellas, los atrasos en las pagas de los pueblos, tolerados a veces y a veces defendidos por su primer magistrado. No mucho antes de la retirada de los enemigos, se halló por liquidación que hizo el intendente del ejército del Mediodía, que Sevilla estaba en deuda de 7 millones por cuenta de sus contribuciones, sobre la cual liquidación se suscitaron y sostuvieron hasta el fin contestaciones por aquella prefectura para evitar la exacción de este enorme alcance, que nunca se cubrió. ¿Que diré sobre el pago de otras imposiciones? En la provincia de Jerez jamás se exigió ni se conoció, ni se publicó el impuesto exorbitante y ruinoso de patentes que con tanto rigor y generalidad se había mandado satisfacer todos los años a cuantos ejercieran alguna industria o profesión.

» ¡Qué de refugios para entorpecer la cobranza de los créditos públicos o atrasados y evitar los apremios ordenados repetidas veces contra las personas y corporaciones adeudadas!

» ¡Qué de tolerancias y descuidos en la confiscación de los bienes de emigrados que pudieron ocultarse a los ojos de los franceses! ¡Cuántos a su regreso han hallado intactos sus muebles, sus depósitos y aún tal vez sus fincas, no por ignorancia sino por disimulo de los empleados! La importación

de géneros ingleses y coloniales, consentida a pesar de ser ella el grande objeto que combatía Napoleón; el comercio con los pueblos libres disimulado, ¿no son violaciones manifiestas de los decretos del gobierno intruso[1]?

» Los padres, y en defecto suyo, los hermanos, parientes o tutores de los soldados españoles, estaban obligados a poner a su costa por cada uno de ellos, un hombre al servicio de José, o dar una suma crecidísima, o ser arrestados y conducidos a Francia. La paz en que permanecieron innumerables, que tenían notoriamente a sus hijos o deudos en el ejército ¿fué obra de este decreto, cuya puntual observancia hubiera aumentado tanto los desastres, o de la connivencia de los encargados de su cumplimiento? Los alcaldes, los escribanos y aún los vecinos pudientes de los pueblos, donde de cualquier manera se contribuyese a los partidas o se le permitiese sacar hombres o dinero, debían ser presos y conservados en rehenes hasta la pacificación general. Fueron en efecto, mortificados por los franceses; pero ¿cuánta indulgencia no hallaron en los jefes de la administración española? Un registro general para descubrir las armas escondidas e imponer la pena publicada por los bandos del ejército, y a los pueblos en cuyo distrito se hallasen, la multa de 200 reales por cada una, se mandó hacer por los intendentes de provincia. ¿Fueron ellos tan celosos en promover esta inquisición? Hasta con la pena de muerte, se mandó castigar a los individuos de justicias que consintiesen sin la coacción de una

1. Tanto embarazaba la obra de los franceses este sistema de resistencia pasiva, que el general Soult dió un decreto en 1811, para que no se pagase a los empleados civiles, hasta tanto que no lo estuviesen los militares y satisfechas las necesidades del ejército, con el secreto fin de que renunciasen sus cargos los empleados españoles, « y libertarse de una vez de tantos trabas coma entorpecían la rápida ejecución de sus mandatos », no queriendo dictar él la destitución general, « por respeto a la opinión de los pueblos » (Reinoso págs. 117-118). A otras medidas se vieron obligados ante esta resistencia pasiva. « La institución de los gobiernos militares en las provincias del Norte de España; la separación de la policía del conocimiento de los prefectos en las meridionales; y organisación de una comisaría general de este ramo en manos de un extranjero; la avocación repetida de las causas civiles a los generales, y de las criminales a sus comisiones militares; sus decisiones en los recursos de los particulares contra la autoridad civil; la coartación progresiva de las facultades de los oficiales públicos; el establecimiento de aduanas francesas en varios puertos; su perpetua intervención en todos los negocios, son testimonios auténticos de la justa desconfianza que les había sugerido la experiencia de los empleados españoles. » (Reinoso, pág. 117.)

fuerza superior, la recluta de paisanos o desertores en los pueblos. Sin embargo, hubo muchos a quienes ni se circuló el decreto, ni se dió orden alguna para su observancia, por la autoridad civil. Y la conducta y ardides de ésta ¿no entorpecían tal vez la ejecución de decretos sanguinarios, al mismo tiempo de comunicarlos formulariamente?... ¿No se debe en gran parte a esos manejos y dilaciones el olvido en que cayó por último el bárbaro decreto de Soult, declarando por bandidos a todos los partidarios (guerrilleros) y mandando que fuesen juzgados por el preboste del ejército francés, arcabuceados y expuestos por los caminos sus cadáveres?

» ... Pública era la conducta de muchas justicias y regidores que sufrían pacíficamente las exacciones y reclutas (de los españoles), si ya no las coadyuvaban; que compelían a los dispersos a que volviesen a sus banderas; que daban cumplimiento a las órdenes de los generales españoles. Todos lo sabían, y el jefe de la provincia se desentendía y callaba. ¿A quien, si no, debe atribuirse la impunidad que tantas veces lograban estos hechos?

» ¿Cuantos otros irritaran al enemigo por el mal tratamiento de sus soldados, o por resistencia infeliz, se libraron en su entrada, de la devastación, no por las armas de los ejércitos nacionales, sino por la diestra bienhechora de los empleados, que envainaban las espadas sanguientas del vencedor, o arrebataban de sus manos las teas incendiarias[1]?

» Las provincias todas, no son un yermo en este día, por los oficios de la magistratura nacional. El ejército francés se sostuvo largo tiempo después de su entrada, por requisiciones de las especies necesarias a su mantenimiento. Todo el peso de la sustentación del ejército cargaba sobre los labradores, en cuyas manos están los principios de subsistencia. Cargaba

1. « Sirvan de ejemplo, en el término de Ronda, la villa de Algodonales, entrada ya a saco y fuego y cuchillo, redimida primero de la total desolación, y luego de la muerte de más de 120 de sus vecinos, a quienes limitó en la cesación del estrago el enemigo su venganza; la de Biatralema, conservada ilesa en gran parte, después de comenzado el incendio y robo; la de Almonte, en el condado de Niebla, libertada del saqueo; la de Cartarja, en el mismo, cuyo vicario eclesiástico y justicia se libraron de la pena capital decretada; cuyos templos y mujeres salvaron su honor insultado de la soldadesca furibunda; todo por la protección, por la resistencia, por las súplicas de la autoridad española.

en peso incomparablemente mayor, por que haciéndose las recuestas a voluntad de tantos comisarios y jefes militares, por tantas manos y en tantos lugares distintos, las exacciones no tuvieron límite ni freno, y subieron, a lo que pudo calcularse, hasta el cuatrotanto del cómputo presupuesto para el sostenimiento de los tropas. Además, la precipitación y desorden con que se arrebataban las especies a los tenedores, no permitían una distribución meditada y equitativa. Los granos, ni podían circular sin peligro, ni entrojarse con seguridad : el cosechero y el traficante eran despojados a la par de sus efectos... Acercábase el tiempo de la sementera; y los labradores ni tenían grano, ni dinero, ni confianza de poseer los frutos que cogiesen... Los pueblos tropezaban ya sobre el abismo en que iban a perecer todos, si los jefes de la administración no los hubieran sostenido. Por sus reclamaciones, se preservaron milagrosamente los pósitos; por una medida benéfica, aunque peligrosa para su autor, se destinaron, de los fondos públicos, algunos socorros a los labradores; y siendo ineficaces cuantos auxilios se diesen, mientras no se les daba seguridad, también se les alcanzó ésta, a fuerza de representaciones e instancias, recabando del mariscal francés que prohibiese las requisiciones en especie, sustituyendo por una contribución vecinal, con que debían satisfacer sus provisiones. A pesar de la poca fidelidad con que se observó luego este sistema, contra los clamores incesantes de la autoridad española, que digan los cosecheros si no debieron a aquella providencia el valor y estima de sus mieses; que manifiesten los comerciantes si con ella no revivió la circulación paralizada, que declaren los colonos si por ella no empanaron sus tierras... »

Relacionada con esta materia, con la gestión de los funcionarios españoles, está su intervención en las milicias cívicas que crearon los franceses. Reinoso da interesantes noticias acerca de ellas. No todos los que las formaban eran forzados; no lo eran los oficiales; no las compañías de a caballo, creadas en los pueblos que lo solicitaban; no lo eran los que servían a sueldo. « Todos prestaban juramento de fidelidad y

todos hacían un servicio, en cuyo sostenimiento tenían tanto ardor los generales franceses, como en la ruina y anulación de los empleados. Creados los cívicos, para velar por la tranquilidad de los pueblos, ellos montaban las guardias para desocupar a las tropas francesas, que así contaban con más fuerzas disponibles. Sin este relevo ¿cuantas menos hubieran llevado sobre Badajoz? Ellos custodiaban las entradas, cerrándolas a las partidas (las célebres guerrillas) de quienes debían defender las poblaciones, y con quienes repetidamente se batieron. Su servicio estaba a las órdenes de los gobernadores y comandantes franceses, que muchas veces los sacaron de los pueblos en persecución de los patriotas, debiendo la cívica tener el segundo lugar en las acciones fuera de poblado y el primero en las formaciones dentro de la población. A su celo y desempeño puntual, debían corresponder las mercedes y promociones. No sin razón, los miraban con odio los partidarios (los guerrilleros) y tal vez embestían a los pueblos y los arrebataban, como sucedió en una de las puertas de Sevilla, de donde se llevaron a Cádiz, a un oficial, que no me parece quedó inpune[1]. »

Bajo la dominación francesa actuaron también las tradicionales milicias forales de algunas regiones. En un manifiesto[2] de los administradores españoles de las provincias vascongadas bajo el gobierno intruso, se da cuenta de ello : « Siendo el comercio el alma común de las naciones, el marítimo, como que reune de ordinario y presta mayores ventajas, es el que debe llevar la atención de todo buen gobierno... a éste objeto, se han dado ya por disposiciones soberanas de José Napoleon I° y sus celosos ministros las mas acertadas providencias a fin de realizar tan importante objeto, mandando se formasen compañías de aguas, en buena disciplina, capaces de contener y declarar a los enemigos que intentasen hacer alguna incursión contra nuestras costas. El Sr. Marqués de Urquijo... ha sido uno de los primeros que han organizado

1. Obr. cit., pág. 77. Cita los decretos que reglamentaron la guardia cívica.
2. Se halla en uno de los expedientes judiciales de afrancesados, leg. 4°, n° 190, *Arch. hist.*

estas Compañías, así en las costas de la provincia, como las de Migueletes, para la seguridad interior del país... las provincias bañadas por las aguas del mar, siendo las que sacan más immediatas utilidades del establecimiento de semejantes compañías, son a las que corresponde más particularmente contribuir a que se verifique tan indispensable servicio. Por falta de estas precisas compañías, hemos visto a nuestras provincias o pueblos limítrofes al mar sufrir considerables perjuicios; al contrario, se han notado felices resultados en estos mismos pueblos invadidos, después de haberse organizado cuerpos semejantes y apropósito para defenderse, y repeler ataques e insultos de los destructores de la felicidad común, logrando por esto, dejar franca y expedita la navegación, a los mas de cabotage; en el día, único pero siempre ventajoso recurso. »

III

Hemos estudiado la significación política e ideológica, en general, de los afrancesados, y su contraposición con la de los liberales. Esta contraposición se acusa asimismo en la actuación política y de gobierno de unos y otros, que siguió los diversos cauces que le trazaba la distinta ideología de aquellos y de éstos. Vamos, en consecuencia, como complemento de nuestro estudio, a examinar brevísimamente la obra del gobierno de José I° en relación con la del gobierno doceañista, en tres grandes problemas — entre otros — de la España de entonces : la cuestión americana, les reformas políticas y los problemas económicos.

Estudios récientes acerca de la elaboración de la constitución de Bayona y de la intervención de los diputados americanos en aquella asamblea [1], han dado a conocer el interés de que dieron muestra los ministros de José en orden al problema de las colonias...

1. Aludimos especialmente al notable estudio de C. Villanueva, *Napoleón y los diputados de América en las Cortes de Bayona*, *Bol. de la Acad. de la Hist.*, LXXI, pág. 197-240, en el que ha exhumado mediante datos inéditos de los Archivos nacionales de Francia, la actuación de los diputados americanos en esta asamblea.

En los dos primeros proyectos de constitución josefina[1], nada se incluía acerca de la asistencia de los diputados americanos a las Cortes españolas. En el original de la tercera redacción, aparece una nota — de letra distinta[2] — al artículo 23 del título VI, en la que se dice, « se podrá agregar, si se juzga conveniente, el siguiente párrafo : Los diputados de la colonias cerca del gobierno de la metrópoli, tendrán asiento en las Cortes ». Este tercer proyecto fué enviado por Napoléon a Murat para que informaran y propusiesen las modificaciones necesarias, la junta de gobierno y otras personas notables. »

Remitióse al Emperador relación muy detallada de las observaciones « assez nombreuses » que habían expuesto, entre ellas su « asentimiento unánime » a la nota y agregación antes mencionada. Consultó además Napoléon, apenas llegado a Bayona, con Urquijo y Azanza acerca del proyecto[3].

Como resultado, en el estatuto constitucional de Bayona aparece el conocido título comprensivo de las concesiones a las colonias americanas. La inclusión de este título y su redacción debióse sin duda al influjo de las susodichas observaciones; debieron influir asimismo en ello, como dice Villanueva[4], los diputados americanos. En efecto, recibido por Napoléon el expresado informe, se comunica a Laforest y Freville que « las ha tomado (las observaciones) en consideración y adoptado en consecuencia, modificaciones importantes » en el proyecto; después de su consulta a Urquijo y Azanza, escribe que ha introducido, por efecto de ella, nuevas modificaciones. El espíritu de estas concesiones de Bayona era el que aconsejaba Urquijo en sus « Reflexiones » presentadas a Napoléon en 5 de Junio : « Conviene — decía — para halagar a los habitantes de las Indias españolas, consignar en la constitución, que se trabajará incesantemente en crear un

1. Vide sobre ello Desdevises, *La Constitución de Bayona*, en *Congreso hist. internacional de la guerra de la Independencia*, Zaragoza, 1903-1905, t. II, págs. 41-72; Conard, *La Constitution de Bayonne; Essai d'édition critique*, Lyon, 1909; Geoffroy de Grandmaison, en *Polybiblion*, 1911, pag. 156; Perez Bua : *Publicación y juramento de la carta otorgada de Bayona* por el *C. de Castilla*, Sevilla, 1911; Carlos Sanz, *La C. de Bayona*, Madrid, 1923.

2. De letra de Maret, según Conard, obr. cit., de Napoleón, según Grandmaison

3. Véase sobre ésto Villanueva, obr. cit.

4. Pág. 18.

Código especial para ellas, y que se avecinan ideas liberales para su comercio [1]. »

Atendieron asimismo los ministros españoles a evitar el desarrollo del espíritu separatista en las colonias por otros medios : la adecuada selección del personal de gobierno. Mazarredo, en « Notas » enviadas al Emperador, insistía en ésto, previniéndole sobre los movimientos emancipadores que se habían acusado en Venezuela, y la necesidad de poner por ello suma atención en la designación de funcionarios de las debidas dotes [2]. Nombró Napoléon, por indicación del ministerio, virrey de Méjico al general Cuesta (y acaso se halle en este nombramiento, uno de los motivos de su resistencia a ponerse al frente de la insurrección española y de la actitud dudosa que en sus primeras operaciones militares mostró); a Emparán, gobernador de Venezuela; confirmó a Liniers en el virreinato del Plata [3].

Se procuró, para esta actuación americana, el necesario conocimiento del estado de las colonias, pidiéndose informe al viajero francés Depons, que acababa de recorrer parte de la América española [4], y escuchándose en las primeras sesiones de Bayona, el de los diputados americanos, que presentaron a la asamblea el conjunto de aspiraciones políticas, sociales, económicas, mercantiles, etc., de las provincias indianas [5].

Examinemos ahora, brevemente también, la política americana de los gobernantes doceañistas.

La representación americana en las Cortes de Cádiz, se eligió en un pié de desigualdad con la de la metrópoli [6], lo mismo en cuanto a la proporción numérica que a la forma de elección [7].

1. Villanueva, obr. cit.
2. Vide Villanueva, pág. 208.
3. Villanueva, pág. 209.
4. Publicó su *Voyage à la partie orientale de la Terre-Ferme*; véase sobre él Gailord Boume, *España en America*, trad. esp., Habana, 1906.
5. Este programa de reivindicaciones, inédito, hállase publicado en Villanueva, obr. cit.
6. Contradiciéndose así la política tradicional española en orden a las colonias, que fué, como es sabido, de igualdad con la metrópoli.
7. El número total de diputados fué de 208 propietarios y 65 suplentes, por España, cuya población era de 11 millones; y de 55 o 65 entre propietarios y suplentes, el de América, cuyo censo era de 13 millones. En cuanto a la forma, no fueron

¿Cuál fue la actuación de las Cortes gaditanas en orden a los problemas americanos y al peligro de emancipación? Absorbidas por las cuestiones políticas y partidistas, descuidaban estos asuntos. El estudio de las Actas de las Cortes, instruye grandemente en ello. Veamos algunos datos. La discusión de las once célebres proposiciones de los diputados americanos[1], exponiendo las aspiraciones coloniales, se vió aplazada y pospuesta a una larga serie de asuntos de política. En la sesión de 15 de octubre de 1810 presentaron dichas proposiciones, ya iniciadas antes, y « no pudieron conseguir que se volviese a dilucidar el complejo problema de América hasta la sesión del 2 de Enero de 1811[2] ».

¿Qué asuntos les fueron antepuestos? La discusión acerca de la validez de los actas de diversos diputados; sobre el tratamiento con que debía dirigirse la regencia a las Cortes[3]; si esta debía titularse regencia o poder ejecutivo; si en el teatro de Cádiz habían de darse funciones constitucionales o patrióticas; la discusión del reglamento del consejo de regencia, y otras cuestiones análogas, fueron los asuntos a que se pospusieron los de América. La lectura de las Actas es altamente instructiva acerca de esta conducta de las Cortes. « En la sesión del 2 de Enero, pidieron los diputados americanos que se tratara de sus proposiciones. A esto contestó el señor Esteban : « Trátase del reglamento provisional del consejo de » regencia, que está pendiente y es asunto importante. » El presidente propuso se dedicasen dos horas de sesión cada día a las proposiciones americanas hasta que terminara la discusión del reglamento. » Opúsose Quintana, — el hombre comisionado por la regencia y las Cortes para redactar los

convocadas en América para la elección de diputados, ni las ciudades con voto, faltándose a lo dispuesto por la Recopilación de Indias, ni las juntas populares formadas a imitación de las de España contra los franceses. En cambio, en la metrópoli, eligieron diputados las ciudades con voto en Cortes, las juntas y las provincias. Véase Labra, obr. cit.

1. Véanse en Riva Palacio, obr. cit., pág. 348, t. III.

2. Labra, obr. cit., pág. 68.

3. Se opusieron varios diputados a que la regencia usara la fórmula de « haga saber a las Cortes », porque « este modo de hablar es imperativo », « del cual usan los superiores respecto a los inferiores ». Más propio sería se dijese : « lo hará presente », ya que la regencia (poder ejecutivo) se halla subordinada a las Cortes. Suscitóse larguísima discusión, acordando esto último. *Diario*, t. II, pág. 134.

manifiestos a las colonias, excitándolas a la unión con la metrópoli — afirmando ser de mayor importancia la discusión del reglamento, y propuso que no se consagrase a la cuestión colonial más de una hora de sesión. El diputado Vicente Morales se lamentó de esta indiferencia de las Cortes: « ... siempre que se ha llegado a las proposiciones de asuntos de América, se ha abogado por otras y se ha dicho que se reservaran para mayor oportunidad... Después de estas proposiciones (de América), se han interpuesto otras que han sido admitidas y no lo han merecido las de América. »

El señor Espiga se opone, porque, « antes que los señores americanos, tuve el honor de presentar otras proposiciones convenientes a la España antigua y moderna, sobre reforma de la legislación » ; pide que se anteponga también su discusión a las de América. Después de largo debate, se acordó dedicarles dos días por semana[1].

Otras manifestaciones numerosas[2] de este desvío se repitieron en los cuatro años de actuación de las Cortes, y excitando el descontento en las colonias[3], eran hábilmente explotadas por el partido separatista, que, a favor de ello, iba engrosando sus reducidas huestes. Un caso representativo fué lo ocurrido con la proposición de efectuar repartos de tierra en América, a fin de atraer a su población. Era este uno de los medios mas eficaces para restar camino a la acción separatista, aproximando a la causa de España a los núcleos más numerosos de la población colonial. En la sesión de 19 de Diciembre (1810), propuso López de Cancelada la concesión de éxidos a los pueblos americanos que no los poseyeran. La reseña textual de la sesión da idea del grado de interés con que fué acogida esta vital cuestión americana : « Vicente Morales afirmó que las leyes de Indias tienen señalado lo que se ha de hacer. » « Varios diputados opinaron que pués había

1. *Diario*, t. II, págs. 233-34.
2. Véanse en el *Diario*, t. II y III.
3. En la sesión de 20 Diciembre de 1810, ante el aplazamiento acordado por las Cortes, de la discusión sobre modificar las divisiones administrativas americanas, exclamaba Mejía Lequerica (mejicano) : « si ha de ser arreglo tan sólo para las cosas españolas, entiendan en ello sólo los diputados de España », *Diario*, t. II, pág. 66.

muy buenas leyes sobre el particular, que se mandasen observar y cumplir con todo rigor; y en caso de que no las hubiese, que se podrían establecer[1]. » Esto revela que aquellos legisladores desconocían la Recopilación de Indias, — el código por que se regían las colonias — puesto que se expresan en sentido dubitativo acerca de la existencia de leyes sobre el particular en la Recopilación[2]. Los repartos de tierra no se llevaron a cabo ni volvieron a ser recordados[3].

Hemos visto la atención que puso el gobierno de José Bonaparte en el nombramiento de funcionarios coloniales. ¿Qué conducta siguió el gobierno doceañista en este y otros puntos tocantes a evitar el desarrollo del separatismo americano? Dejóse guiar frecuentemente en esta materia por las indicaciones de los diputados coloniales, que, conforme es sabido, trabajaban subrepticiamente por la independencia. En los despachos de los embajadores ingleses a su gobierno, se le relata detenidamente cómo los representantes americanos laboraban « de ocultis » sin cesar, por la emancipación: esto había trascendido en España al espíritu público, corría de boca en boca[4]. Sin embargo, no se daban cuenta de ello. sin duda, los miembros de la regencia y las Cortes, que solicitaban el dictamen de los diputados de América acerca de los medios de conjurar la insurrección, y seguían sus propuestas para la designación del personal de gobierno de las colonias.

Las modernas historias particulares — ya indicadas — de la insurrección en las diversas provincias indianas nos han dado a conocer que uno de los medios principales por los que

1. *Diario*, t. II, pág. 57.

2. Véase título XII, lib. IV, existente en la Rec. de Indias, dedicado a esto; varias leyes disponen que a los indios « se les den todas las tierras necesarias para sus sementeras y crianzas ». Resulta, como se ve, realmente insólito que los miembros de las Cortes gaditanas no hubiesen leído la Rec. de Indias — código de gobierno de América — no obstante hallarse en la necesidad de dar solución a los gravísimos problemas que el continente hispano-americano ofrecía a la sazón. Los repartos de tierra constituían una tradición colonial en España. De varios de ellos, de fines del siglo XVII, hay noticia (*Arch. Hist. Nac.*, Cedulario indico, t. V, nº 258; t. II, 228); todavía en 1793, tuvo lugar un reparto general de tierras en Cuba (*Arch. Hist. Nac.*, Cedulario indico, t. XXXV, pags. 143-146).

3. El conde de Toreno, uno de los más conspícuos doceañistas, en su *Historia* citada, censura la política colonial de las Cortes; especialmente en el asunto de los repartos.

4. Véanse los despachos en Villaurrutia, obr. cit.

logró triunfar en sus designios emancipadores el reducido núcleo separatista, frente a la oposición general de la población americana, fué la deposición de aquellos funcionarios, españoles o nativos, en quienes hallaba obstáculo, obtenida hábilmente de la debilidad o de la escasa atención del gobierno de la Metrópoli. He aquí algunos datos. Derrotado el virrey D. Benito Pérez, por los insurrectos de Panamá, el gobierno le depuso, y nombró en sustitución a D. Francisco Montabro, quien de la Habana se trasladó a Cartajena de Indias, dejando a Panamá en manos de los rebeldes. Tropezaban éstos con un escollo, el obispo D. Joaquín González, hábil y enérgico mantenedor de la causa española, que por el prestigio y simpatías de que gozaba en el país constituía sólido baluarte de ella, y los miembros de la Audiencia. Maniobraron los diputados americanos cerca de sus colegas españoles, logrando que las Cortes, « equivocadas como de costumbre en los asuntos americanos » (Navarro Lamarca), no sólo destituyeran a obispo y oidores, sino que acordaran felicitar « por su patriotismo y lealtad a la causa española » a los criollos de Panamá, que pocos días después declaraban la independencia del país[1].

En Bogotá, iniciada la insurrección y depuesto el virrey, anuló la junta rebelde el juramento de sumisión a la regencia de España, aunque declarando « por política », sostener los derechos de Fernando VII, « pero sin depender de las autoridades españolas ». Los comisarios que envió el gobierno de Cádiz para dominar esta insurrección, Montufar y Villavicencio, se unieron a ella, « aprobando lo hecho »; Montufar pasó luego a Quito; allí accedió[2] a presidir la junta que formaron los criollos separatistas, la cual declaraba a los pocos días la independencia (1811)[3].

1. Véase Bancroft, obr. cit., t. III, pág. 488 y sigs.; Restrepo, obr. cit., t. II, pág. 168 sigs.: Rodríguez Valdés, *La independencia del Istmo de Panamá*, Panamá, 1903; Arosemena, *Ayuntamientos históricos con relación al Istmo de Panamá*, 1868, págs. 5 y sigs.; Navarro Lamarca, obr. cit.

2. El diputado mejicano, Mejía Lequerica, uno de los pocos que no laboraron por la emancipación, aludía a estos funcionarios favorables a ella, que inconscientemente enviaba el gobierno, al hablar de los muchos agentes de la insurrección « que tal vez abusando *del favor y del nombre de los gobernantes enviados* a esas remotas provincias, las han querido iniciar « en esa obra ». *Diario de Cortes*, t. II, pág. 173.

3. Véase Mitre, ob. cit., t. III, pág. 277; Lamarca, t. II, pág. 628.

Lograron los argentinos de los gobernantes españoles el nombramiento de un virrey acepto a sus propósitos, Hidalgo de Cisneros; desde su llegada a Buenos Aires, apartóse del partido antiseparatista, entregándose a los criollos : encargó a Belgrano la publicación de un periódico que predicase la paz; con ocasión de redactarlo, formaron los caudillos sepatistas un centro (la Sociedad de los Siete) que preparaba ocultamente la insurrección. Disueltas hacía tiempo por el virrey las milicias españolistas, pudo estallar ésta, siendo depuesto y expulsado Hidalgo de Cisnéros[1].

Otros casos idénticos a los indicados, podríamos citar.

A esta causa favorecedora de la independencia colonial, uniéronse otras analogas. En primer lugar, el hecho de que los gobernantes doceañistas hicieron frecuentemente los nombramientos de virreyes, gobernadores, etc., atendiendo no a los condiciones personales, sino a razones partidistas. Casos resonantes hubo. Así, para alejar de España al cardenal Borbón — muy conocido por la nulidad de sus condiciones — a fin de evitar su candidatura a la regencia, se intentó enviarle de virrey a Méjico[2], pero se suscitó gran oposición por los perjuicios que ello podía ocasionar a la causa española en Nueva España; cuando los sucesos y contiendas políticas de la regencia del Quintillo, a fin de apartar de España a La Bisbal, por ser la figura más influyente del partido moderado, se le nombró virrey de Méjico[3].

A estos hechos hay que añadir lo que influyeron los manifiestos[4] del gobierno español en el desarrollo del espíritu separatista en America.

Finalmente, otro punto capital donde el interés nacional de la conservación de las colonias, se pospuso también a las cuestiones políticas, fué el magno problema de las aspiraciones de la infanta Carlota a la regencia de España. En 1811,

1. Véase Mitre, *Hist. de Belgrano*, t. I, pág. 288 y sigs.; Torrente, p. 28 y sigs.; Lamarca, t. II, pág. 671.

2. Villaurrutia, t. III, cap. VI.

3. Véase Villaurrutia y Fernándèz Martín, obs. cits.

4. En los cuales se les decía que hasta entonces, habian sido « viles esclavos », y otras expresiones análogas; véase sobre la influencia de estos manifiestos, Villaurrutia, obr. y lug. cits.; Menéndez Pelayo, obr. cit., t. III.

publicaba la infanta su manifiesto en alegación de sus derechos; los próceres criollos de la Argentina ofreciéronle asegida la corona del Plata, como regente que sería de España; ya hemos visto que los principales caudillos insurgentes se inclinaban a esta transacción. Como princesa de Portugal, su colocación en la regencia de España abriría el camino a la unión con aquel reino — secular aspiración española[1] — entonces mas viable merced a los circunstancias (de guerra de independencia, etc.) análogas en que se encontraban una y otra nación. La perspectiva de la unidad americana y de la unidad ibérica ofrecíase en la realización de este gran proyecto; pero tropezó con la inquebrantable oposición[2] de las Cortes gaditanas : en su propósito de tener una regencia subordinada, que no fuera sino mera ejecutora de sus decisiones, declararon que ninguna persona real podría ocupar la regencia española[3].

Como se ve, el gobierno afrancesado prestó al problema de la conservación de nuestro imperio colonial un interés mayor que el gobierno doceañista, que lo subordinó frecuentemente a la cuestiones políticas y no le concedió la necesaria atención.

Algo análogo sucede con la conducta del gobierno afrancesado y del doceañista en el órden político.

No tenían al parecer gran fé los consejeros de Napoléon en los resultados prácticos de la celebración de las Cortes de Bayona. Existía el temor de que su labor se esterilizase en largas discusiones políticas; y de que diese origen al nacimiento y sobreexcitación de las pasiones y las luchas políticas en España, opinando varios consejeros del emperador, por el otorgamiento del Estatuto constitucional, sin celebración de asamblea[4]. Temores que se compartian en el campo opuesto : recuérdese el núcleo acaudillado por Floridablanca, que se

1. Véase la *Instrucción* citada de Floridablanca, en Muriel, *Gobierno de Carlos III* obr. cit.

2. Oponíase asimismo Inglaterra, contraria ya entonces decididamente a la conservación de nuestro imperio colonial.

3. Véanse las obras de Villanueva, Saldías, Rubio, etc., citadas anteriormente.

4. Véase la correspondencia de Laforest; Murat, etc., con Napoleón, Champagny, Talleyrand, sobre el particular; vide *Lettres et documents pour servir à l'histoire de J. Murat*, Paris, 1919, t. VI, pág. 124 y otras, y las obras antes citadas sobre la constitución de Bayona.

mostró, por idénticas causas, contrario a la convocación inmediata de Cortes de la nación.

A fin de evitar estos temores, adoptáronse por Napoleón y el gobierno intruso aquella serie de medidas: designación de quince representantes encargados de proponer a la asamblea las cuestiones de interés general; limitaciones en la discusión; previo y repetido dictamen de los ministros españoles y modificaciones consiguientes, al proyecto de constitución antes de su presentación a la asamblea, y demás « precauciones[1] tomadas para dar a la proyectada constitución el carácter más apropiado a los habitantes, costumbres y opiniones de España, que tenían también por objeto evitar discusiones posibles, acerca de aquellos puntos, que observaciones semiconfidenciales podían evitar[2] ».

Lo contrario representa la actuacion política doceañista. Porque se olvidó la obra de gobierno, abandonada a las contiendas partidistas[3]; y en segundo lugar, porque en su actua-

1. A virtud de las cuales ha podido decirse que la constitución de Bayona fué una caricatura de constitución (Desdevises, obr. cit.).

2. Villanueva, obr. cit.

3. Ya se han indicado algunos de los pequeños asuntos políticos a los cuales se pospusieron problemas como el colonial, el económico, etc. He aquí otros: la discusión sobre la forma en que se había de hacer la guardia de las Cortes; el asunto del *Diccionario crítico-burlesco;* los incidentes personales sobre frases de diputados ofensivas a generales, funcionarios, particulares (asuntos Cornel, Rodríguez Buria, O'Gavan, etc.) los procesamientos de diputados, que después enumeraremos. La discusión sobre estos asuntos (forma de verificar el emplazamiento, plazos, frases de los encartados, etc.) provocó interminables debates que duraban meses y meses; véanse ampliamente en el *Diario*, obr. cit.; y Fernández Martín, *Derecho parlamentario*, Madrid, 1885, tomos 2° y 3°. Hay episodios que retratan este espíritu de las Cortes. En la sesión de 11 de Enero de 1811, se lamentó el diputado Villar de que el ejército carecía de los recursos y organización necesarios, siendo ello causa de frecuentes victorias francesas, y propuso que las Cortes comenzasen a tratar inmediatamente de las medidas para remediarlo. Se opusieron muchos diputados, porque estaba pendiente la discusión política del reglamento de la regencia. El diputado Dueñas, expresando este criterio común, opinó que pues la proposición de Villar « presenta dificultades », se podrá reservar para cuando este señor u otro propongan algún medio de allanarlas... cuando está pendiente la aprobación del reglamento para la regencia, que es interesante, se posterga a otros que no son del día », t. II, pág. 235 del *Diario*, obr. cit. La lectura de las actas da a conocer asimismo cómo, abstraídas las Cortes en la discusiones políticas, eran frecuentemente, en la práctica, letra muerta sus disposiciones. El diputado Terrero decía: « Imagínome que una parte, una numerosa parte, acaso la mayor ¡ojalá faltase a la verdad! de los agentes públicos, soltará la más descompasada carcajada, porque dirán: « dejemos al Congreso soberano que dicte sus leyes y expida sus decretos, con tal que nos deje practicar su menosprecio » (sesión de 12 de Diciembre, de 1812). Otros datos idénticos se repiten en el *Diario*, t. II y III.

ción política se contradijeron y desvirtuaron los principios de libertad y tolerancia y el sistema político, proclamados en la Constitución de Cádiz.

En efecto, es sobradamente conocido que la obra de los gobernantes doceañistas fue la de sustituir el gobierno absoluto del soberano por el gobierno igualmente absoluto de las Cortes, puesto que se consideraron investidas — y lo practicaron de hecho — de todos los poderes soberanos[1], legislativo, ejecutivo y judicial[2]. Pero de este sistema de gobierno absoluto — concentración de todos los poderes en un solo cuerpo de gobierno, — se pasó frecuentemente al de gobierno despótico : ejercicio del poder con incumplimiento o violación de las leyes establecidas. Así, se condena sín formación de proceso y sin oirle, al obispo de Orense; en igual forma se destierra a Lardizábal. No obstante los artículos 4 y 304 de la Constitución gaditaná, en los cuales se estatuía que no sería impuesta jamás la pena de confiscación de bienes ni nadie sería privado de su propiedad, las Cortes aplican dicha pena a los afrancesados, y en otros muchos casos[3], y anteriormente la habían aplicado a los bienes de Godoy; a pesar del art. 371 de la Constitución estableciendo el principio de la libertad de pensamiento, procesan al diputado Reina por haber afirmado en discurso de Cortes que la soberanía radicaba en el monarca[4]; a Lardizábal por idénticos motivos; y condenan a destierro perpetuo y pérdida de empleos a quienes opinasen en este sentido y se negaran, en consecuencia, a prestar jura-

1. Véase el estudio detenido de esta concepción absoluta y semidespótica del poder, que profesaron las Cortes de Cádiz, en Fernández Martín, obr. cit.

2. Las Cortes condenan a destierro y pérdida de empleos y temporalidades al obispo de Orense; arrestan a Lardizábal y mandan formarle proceso, así como a 14 miembros del Consejo de Castilla, y a D. José Colón », e intervienen en el fondo y forma de estas causas, en la del marqués de Palacio, etc.; véase el estudio detenido de ellas en Fez Martín, obr. cit. : « Actuación judicial de las Cortes de Cádiz contra personas de fuera de las mismas », t. III, pags. 28 y sigs.; 82 y sigs.; procesan y pronuncian sentencia contra diputados (González, García Quintana, Reina, Ros, Ostolaza, O'Gavan, Freire, Feliu); véase Fez Martín, págs. 111 y sigs., t. III. El ejercicio del poder ejecutivo por las Cortes, haciendo a la regencia mero órgano aplicador de sus mandatos — ya es más conocido; véanse Fez Martín, Rico y Amat, obs. cits.

3. Véase en Reinoso la enumeración de los casos de infracción por parte de las Cortes de Cádiz, de los artículos de la Constitución, relativos a los derechos individuales, obr. cit., cap. XXIX, págs. 59 y sigs.

4. Fez Martín, págs. 139 y sigs., t. III.

mento a las Cortes[1]; y procesan por discursos de Cortes o artículos de prensa, a otros varios diputados[2].

Otra manifestación de esta política fué el procedimiento que se siguió para lograr el triunfo en las votaciones: el sistema de la coacción, organizada al efecto, mediante partidas asalariadas — dirigidas por un hombre entonces famoso, « el cojo de Málaga » — que, desde las tribunas públicas, conminaban con amenazas a los diputados que no votaban en el sentido deseado; y a la salida de las sesiones, producían contra ellos agresiones y tumultos (así los organizados contra Bárcena, Reig, Sánchez, Moreno, conde de Vigo, Jiménez Bravo, Mariano Valiente, que tuvo que ser trasladado, para salvarle, del Congreso a un buque de guerra, Antillón, víctima de un atentado, y otros)[3].

Relacionadas asimismo con esta concepción absoluta del poder, peculiar de los gobernantes doceañistas, y con su procedimiento político, están las disposiciones destinadas a excitar el odio de sus adversarios, imponiéndoles el cumplimiento de medidas contrarias a sus ideas: las disposiciones ordenando la lectura del decreto de supresión de la Inquisición durante tres domingos consecutivos en la misa mayor; que se enseñase la Constitución en los seminarios; el elogio de ésta en los sermones; jurar la Constitución bajo las penas antes indicadas; la anulación de la libertad de

1. Fez Martín, págs. 84 y sigs., t. III.
2. *Ibidem*, págs. 115 y sigs., t. III.
3. Véase sobre esto Fez Martín, t. III, págs. 175 y sigs.; Rico y Amat, obr. cit. t. I; A. de Castro, *Historia de Cádiz y su provincia*, Cádiz, 1898. Pérez Galdós, en el *Episodio nacional, Cádiz*, retrata gráficamente esto. He aquí algunos párrafos: « El señor es de los que van todos los días a alborotar a la tribuna pública. Es un oficio del cual viven muchos... Ruidosos aplausos de abajo, y aplausos, patadas, y gritos, de arriba, ahogaron las últimas palabras del orador. Repetir el sinnúmero de dichos, agudezas y apodos que salieron como avalancha de la tribuna pública, fuera imposible. Jamás actor aborrecido y antipático recibió tan atroz silba en los corrales de Madrid. Lo extraño es que siempre pasaba lo mismo. Ya se sabía, hablar Tenreiro, y alborotarse el pueblo soberano, era una misma cosa... Vamos, era cosa de morirse de risa. El presidente sabía que sesión en que Tenreiro hablase, era sesión perdida, por no ser posible contener a las tribunas; trabábanse disputas inevitables entre ciertos procuradores y el público; y el escándalo obligaba a desalojar los altos de la iglesia»... «¿Quien es aquel señor que está en medio del redondel? Ya, ya, ...; y cuando quiere mandar una cosa, sacará el pañuelo y lo agitará en el aire ». Galdós, *Episodios Nacionales. Cádiz*, Madrid, 1874, págs. 181, 185, 196, 205.

opinar en las deliberaciones de Cortes, prohibiendo producirse en contra del principio de la soberanía popular (procesos López Reina, Ostolaza, etc.); la prohibición de abstenerse en las votaciones; las propuestas[1] y causas criminales para no permitir que se censurase a las Cortes (procesos mencionados anteriormente); los principios de guerra contra los adversarios políticos, preconizados constantemente en los discursos[2], etc.

Finalmente, consecuencia de esto, fué la política que siguieron las Cortes de Cádiz, de exaltación de la oficialidad del ejército, otorgándole privilegios, preeminencias y rápidos y numerosos ascensos[3], a fin de crear una clase militar prepotente, en la cual apoyarse para la implantación de su sistema político. En sus discursos, se revela claramente. Citemos algún ejemplo. El diputado González[4] se expresaba en estos términos : decía que « hasta ahora el ejército en España no ha sido una clase »; le quitaron incluso el fuero especial en 1793. « Hasta aquí los militares hemos sido la befa de las demás clases... Señor, las bayonetas han de ser las amas, si hasta aquí han sido las criadas. Que sea la milicia la clase más privilegiada del Estado, y que el soldado sea reconocido como el primer ciudadano » (sesión de 17 Noviembre de 1811). La adhesión que en general mostró el ejército a la política doceañista fué causa de esta actuación de las Cortes de Cádiz : tendieron al par que a disminuir el influjo del clero y la nobleza, a acrecer el de la clase militar. Es una manifestación de la política de las Cortes gaditanas, en que no se ha reparado lo suficiente por los historiadores, y de gran trascendencia, puesto que con ella iniciaron[5] el militarismo político, la intervención del ejército en la determinación de la forma del régimen político y en la gobernación de los asuntos públicos,

1. Por ejemplo, la sesión de 5 de Octubre de 1811.
2. Véase el *Diario*, obr. cit., vide por ejemplo, por su carácter representativo, el discurso de Quintana (sesión de 6 de Enero de 1811) en el qué hablando de las medidas contra los enemigos de la conducta política de las Cortes, dice: « Amenazas no, de las amenazas no se saca bien alguno, cuchilla, cuchilla es lo que necesitamos y pronto ».
3. Véanse en el *Diario* y en *Colección de decretos*, Madrid.
4. Que no figuró entre los más señalados liberales.
5. Véase sobre esto Desdevises, obr. cit.

intervención que hasta el siglo XIX no había existido en España, y que desde ahora se instaura como factor decisivo en la historia política de nuestra nación, mediante el sistema de los « pronunciamientos », que han dado al traste con la potencialidad militar e internacional de España.

Esta concepción y ejercicio absolutos o semidespóticos del poder llevó tras sí grandes consecuencias, por lo que contribuyó a desarraigar en la masa general del país las ideas constitucionales, produciendo fuerte reacción contra ellas. Habíase difundido grandemente el nuevo espíritu político en España. Las obras mencionadas en páginas anteriores acerca de los progresos de su difusión, nos lo detallan. Las juntas provinciales todas de España — representación la más completa de la nación entonces en todas sus clases — se hallaron acordes en la necesidad de celebración de Cortes y realización de reformas políticas, aunque discordasen acerca del procedimiento, y del alcance de ellas. Incluso en la nobleza y el clero no hubo oposición ni negativa a la convocación de Cortes: y todos los obispados, conventos y cabildos, no obstante los términos del decreto de convocatoria, eligieron sus diputados para las Cortes nacionales. La ideología y actuación de éstas, a que brevemente hemos aludido, es lo que vino a cortar súbitamente esta corriente de difusión y adhesión al nuevo espíritu político : en el clero, por la amenaza que creyó ver al sentimiento religioso; y en la masa general del país, que poco instruída todavía en ideas políticas, no podía distinguir entre los principios constitucionales y democráticos, y los hombres que los habían violado y adulterado; y creyó los errores y procederes de éstos, inherentes y específicos de aquéllos, surgiendo así aquella general y poderosa oposición a las ideas constitucionales, — populares hasta entonces — que había de dar origen y prolongar interminablemente nuestras terribles guerras civiles.

Los afrancesados, con el sistema de evolución que siguieron para la implantación de los reformas políticas, dieron muestra, al parecer, de poseer una visión más clara, acerca de la realidad española, que los doceañistas, los cuales, con la

forma de gobernar y procedimientos políticos que hemo reseñado, vinieron a causar inconscientemente la ruina del régimen constitucional, y sobre todo, la imposibilidad, por largo tiempo, de su implantación estable en España, merced a la general enemiga y descrédito que hacia el engendraron.

En lo que no existe distinción entre el gobierno afrancesado y el liberal, es en su política económica, en la cual fracasaron ambos. La manifestación más saliente de ella, en el gobierno intruso, fué su intento de arreglo de las finanzas españolas, que vino a causar la ruina de nuestras más potentes instituciones económicas. Veamos cómo lo relata Grandmaison[1]. Los « libramientos », destinados a adquirir la deudas del Tesoro, recibidos en pago de los bienes incautados al clero, eran vendidos por los cortesanos con el 50 y el 60 o/o de pérdida ; el valor real bajaba, y en consecuencia, la garantía de los acreedores. Estas cédulas hipotecarias, siendo una especie de asignados que sustituyeron el antiguo papel de los « Vales » reales, produjeron la depreciación de éstos. Los portadores de los vales — toda España — se vieron arruinados y arrastrados en su desastre por el de los accionistas de todos los bancos, que se declararon en quiebra ; a saber, la Caja de Consolidación, el Banco de S. Carlos, las Compañías de los Gremios mayores, de Honduras, Filipinas, Habana, de la Villa de Madrid, etc.

La consecuencia principal de la política económica de las Cortes de Cádiz fué la de interrumpirse y abandonarse aquella fecunda obra — iniciada bajo Fernando VI y Carlos III — al par de reconstitución económica y de justicia social : repartos de tierras de Propios a jornaleros agrícolas (provisiones de 1766, 67 y 70 ; 1781, 83, 91) ; colonización interior (la de Sierra Morena, de Thurriegel) ; fomento de pósitos ; de la enseñanza técnica popular, etc.[2].

El decreto de 4 de Enero de 1813 sobre repartos de tierra no fué llevado a efecto por las Cortes, lo cual, como dice Costa[3],

1. Art. cit., pag. 380.
2. Véase sobre ello, Costa, *Colectivismo agrario*, Madrid, 1915, pág. 119 y sigs.
3. Pág. 207.

« llevaba consigo el fracaso entero de la revolución española ». « En lo general, y salvo casos aislados, la revolución pasó, y llegamos a la ley desamortizadora de 1855, sin que el pueblo hubiese alcanzado un palmo de tierra. »

Son de alto interés histórico las palabras de nuestros economistas, La Sagra, Costa, etc., cuando hablan de este carácter baldío que revistió la obra revolucionaria de las Cortes, al limitarse a la proclamación de abstractos principios políticos, sin ocuparse de realizar las reformas económicas y sociales necesarias para la redención económica de la masa general del país. « De este y demás desengaños sufridos por la clase popular — dice Costa — hízose eco razonado La Sagra, pronunciando... las siguientes notables palabras, *que conservan aún, con escándalo del sentido moral de la revolución* (española) y *para maldición y vergüenza de sus corifeos, toda su actualidad* : « Mientras que la aristocracia rica e ilustrada, constituyéndose en aristocracia de nuevo género ocupa los puestos públicos a que es llamada... la democracia pobre e ignorante, vive de una manera precaria, no ve asegurada su existencia de modo alguno y carece de los goces sociales a que tiene derecho por su trabajo...»

Consolidada que sea la paz, se harán efectivas estas condiciones y consecuencias de los cambios operados (alude a las reformas políticas); pero siempre restará procurar al pueblo el goce de los intereses morales y materiales que necesita y reclama para ser feliz, de los cuales, depende en gran parte el goce de los intereses políticos ¿Qué importa haberle concedido el uso de la libertad de cambiar sus productos, si no halla medios de comunicación por donde hacerlo?... ¿Que hará con el diploma de libre que se le ha concedido, si ese título no le asegura medios convenientes de trabajo para no morirse de hambre?

CARMELO VIÑAS MEY.

LA LIRICA DI D. JUAN VALERA

I

Le poesie di cui intendiamo parlare brevemente videro la luce nel 1858, quando il Valera aveva 32 anni, e quando il Romanticismo stava tramontando nel convenzionalismo, e cedendo il posto al positivismo in filosofia e al democratismo e al socialismo in politica. Anche in Ispagna l'età del trapasso tra il Romanticismo e l epoca nuova appena iniziata, è caratterizzato dal disorientamento poetico, dal perturbamento sociale e dalla freddezza filosofica. Socialmente pare che per un momento la concezione democratica germanica debba avere ragione della concezione aristocratica classico-latina: all' eccitazione eroica del Romanticismo succede il mercantilismo, l'affarismo e il socialismo; il popolo non vien più spinto verso le cime dell' ideale, ma è l'idea che viene calata verso le bassure dell' indifferenza e della meccanicità.

Resta però nella coscienza il rimpianto d'una felicità perduta e il sogno di una felicità prossima a sorgere.

La poesia, anch essa, precipita giù per la china, ostinandosi però a ricantare i vecchi motivi e facendosi sempre più trastullo di menti malate e sognanti.

Il Valera fu, come la maggior parte degli uomini del suo tempo, ondeggiante tra l'ideale classico greco, che viveva in fondo all' anima sua, e le tendenze nuove del Romanticismo: in critica e in poesia fu lungamente un incerto ed un dilettante eclettico, ondeggiante tra contrari principi, e cadente di contraddizione in contraddizione. Le sue poesie, scritte tra il 1845 e il 1858, serbano visibile l'impronta di questo stato di incertezza e di disorientamento; perciò furono presto lodate e più presto dimenticate, tra le proteste sdegnose dell' autore.

Protestò egli perchè illuso da lodi condiscendenti e a buon mercato [1], ma soprattutto protestò, perchè era convinto di non essere uno dei soliti guastamestieri; era infatti persuaso che nei suoi versi, al disotto della veste, vi fosse un significato così alto da meritare la fatica di penetrare quella veste, per cogliere quel vero che avrebbe dovuto dare al Valera il mazziniano appellativo di poeta-profeta. E convinto esclamava : « La modestia y el orgullo coinciden en persuadirme de que soy poeta » [2]; e poi, sicuro che il lettore non si sarebbe messo a cercare i riposti veri, proprio per inerzia, si prestò lui stesso a commentare i suoi versi, non lasciandosi spaventare dal sospetto che quel commento equivalesse ad una confessione di fallimento.

In che cosa consiste questo suo rapido commento? Consiste, per lo più, nella ricerca d'un significato riposto, che non è realmente riposto, se non per il fatto che di esso appena la superficie è stata sfiorata dal verso, mentre è sfuggitto quel quid più intimo, balenato un istante alla fantasia del poeta.

Cosicchè, se la critica non gli fu benevola, non fu in genere senza ragione; non già che non avesse saputo scegliere i suoi argomenti, nè che difettassero i sentimenti e le aspirazioni alte da cantare, ma perchè quella poesia, nella massima parte, non è ancora poesia.

E diciamo nella massima parte, perchè, se così non fosse, riuscireberro inesplicabili i tentativi di rivalorizzare l'opera sua poetica, sia poco dopo che venne alla luce, sia nei tempi assai vicini ai nostri, da critici di vaglia come il Fitz-Maurice [3] e M. Menendez y Pelayo [4].

Nessuno però, ch'io sappia, s'è mai messo di proposito a tentare una valutazione dell'opera poetica del Valera, nè a

1. Qua e là nelle sue lettere troviamo come un'eco di tali lodi : « Mi cuento de *Cide Yaye*, — scrive una volta — se ha leído al conde y a la condesa de Bivona, que lo han celebrado mucho ». (*Correspondencia*, I, 53). E un'altra volta : « Los versos á Colón han gustado mucho á todos los letrados » (*Idem*, I, 63).

2. E aggiungeva che l'oscurità di alcuni suoi versi non voleva dire che non fosse poeta, ma che in quei versi c'era profondità di pensiero, perchè oscuri sono, non soltanto i poeti « Culteranos y pedantescos, como Licofrón y Góngora », ma poeti come Dante « y otros, los cuales necesitan comentarios ». (*Correspondencia*, I, 13).

3. *Histoire de la littérature espagnole*. Paris, 1913.

4. Discorso posto in fine del 2° vol. delle *Poesías* del Valera.

vedere di ricercare le cause della debolezza artistica di questa parte della produzione d'un uomo che lasciò nell'arte un nome non indegno. Per questo m'è parso opportuno tentare finalmente di distinguere, secondo le mie deboli forze, il buono dal cattivo nell'opera del Valera poeta, e dire su di lui una parola meno vaga.

* * *

E, prima di tutto, quale momento rappresenta tale opera poetica nello sviluppo della vita spirituale del Valera? Qual'era la sincerità con cui ci si presentava in essa? Che cosa voleva egli in quel tempo dall'arte? Ecco tante domande a cui crediamo utile rispondere prima di fidarci all'alto passo, perchè, se tutto questo non è l'opera d'arte essa stessa, sarà per lo meno il momento spirituale che la produce, la temperie in cui nasce e si sviluppa.

Le idealità che infiammano l'anima del Valera e i sentimenti in cui si effondono sono alti e generosi, anche se sanno di utopia. Il poeta però compie sul suo mondo un processo d'idealizzazione e di astrazione che ci ricorda il Dolce Stile e la poesia giovanile di Dante: le cose e le persone non appaiono realmente quali sono in terra, ma quali il poeta crede vederle nel mondo delle idee; nè il poeta sa sentire come un mortale qualunque, ma tutto deve essere più che umano nelle sue aspirazioni.

La sua vita reale cos'era invece per questo rispetto? Noi non crediamo all'assoluta coerenza della parola coll'atto nella maggior parte degli uomini; ma crediamo che i grandi poeti siano quelli in cui tutta l'anima riesca ad essere investita dal soffio dell'ispirazione, e la cui coscienza non abbia misteri che non siano revelati da quell'ora di esaltazione. In Valera c'era sì una tendenza volontaria e involontaria all'idealismo, ma quella tendenza era ancora più volontà che istinto, era ancora più imitazione che convinzione, perchè la sua vita era una vera realizzazione del tipo classico dell'uomo imperturbabile; c'era in lui molto ottimismo che voleva passare per scetti-

cismo; c'era mancanza del senso eroico della vita: tutto calcolava pazientemente, nè si lasciava mai prendere la mano dal sentimento.

In filosofia errava ancora tra Kant, Hegel, Gioberti e il platonismo; in arte vagava incerto tra i postulati classici e le acquisite teorie estetiche romantiche, passando da i postulati dell' una a quelli dell'altra di quelle teorie con grande ed incosciente facilità. Così pure vagava incerto nella vita, sia nella morale teorica sia nella pratica; ora delirava per passioni ideali, ora si faceva cogliere molto in basso.

Insomma si può ben dire che le idealità da cui si finge agitato nella poesia non lo agitavano ancora nella vita; che nella realtà era uomo molto comune, con una grande smania di eccellere, mentre nella poesia ci si presenta come disperatamente anelante ad idealità altissime, o come invaso dal dolore di non poter trasportare a volo la fragile materia fino alle altissime regioni ove il suo spirito anelava di vivere [1].

Così, in pratica, sua passione dominante era quella di primeggiare, passione che lo portò a studiare, a scrivere e a poetare [2]; ma, convinto che non gli mancasse ingegno e volontà, non solo volle essere noto nella repubblica delle lettere, ma anche nella politica militante del suo paese, e realmente, non già perchè avesse una nuova concezione politica da far trionfare, o idealità nuove a cui ispirare la sua azione, ma perchè era convinto di valere per cultura ed ingegno più di tanti altri. E certo a noi fa impressione sgra-

1. Suo ideale di vita e d'arte era la calma olimpica di Gœthe... il sorriso bonario dell'Ariosto. La smania di eccellere lo portò a studiare accanitamente, e a formarsi un sistema filosofico « parecido á lo de Kant »; a studiare le teorie filosofiche ed estetiche di Gioberti (*Corresp.*, I, p. 15), di Hegel ec. (*Opere*, t. I, p. 135 ec.), ad abbandonarsi a deliri platonici. Ma quei deliri e quelle idealità non erano ancora profondamente radicate, nell'anima sua, anzi in pratica la sua vita non era affatto diversa da quella di tanti vagheggini. Nelle lettere di questi anni lo vediamo infatti passare dall'uno all'altro amore. Anzi a Lisbona fu sul punto di concludere un matrimonio di convenienza, perchè la sua grande aspirazione era quella di « tener dinero, porque en este se resumen y completan todos los deseos humanos ». — Al pensiero della famiglia s'associava in lui la minaccia di certi doveri, e di determinati fastidi « que Dios nos libre á todos », e l'essere sempre legato alla medesima persona « a menos de no enviudar ». Il matrimonio, avvenendo, avrebbe proprio rimediato alla *sindineritis acuta*, da cui era affetto

2. Vedansi specialmente le prime sue lettere alla famiglia, da Madrid (*Corresp.* I).

dita udirlo confessare che nella parte militante della politica non ha idee chiare, come le ha invece nella parte filosofica [1], e che nè il governo presente, nè altri governi non lo entusiasmano, ma che pure si trova nella necessità di farsi appoggiare nelle elezioni [2]. Farsi appoggiare perchè? Il Valera non lo dice, appunto perchè, per allora, la sua spirazone era solo quella di salire. C'era tale aspirazione anche nel suo mondo morale, come le poesie vorrebbero farci credere? Forse sì, ma non empiva ancora la sua vita, non era ancora l'agitazione dell' anima sua; il suo cervello ci appare invaso dai dubbi, l'anima invece rimane calma, nell'adorazione delle forme belle e delle esteriorità composte.

Attraversava, è vero, il suo periodo di crisi, il suo periodo di processo attraverso varie concezioni della vita, nella quale non era ancora riuscito ad orientarsi; dalle sue poesie si vede che egli tendeva all'idealismo serenamente cristiano, ma vi tendeva colla simpatia d'un esteta, anzichè colla passione d'un credente; vi tendeva senza spasimi dolorosi, senza impeti disperati. Ora la poesia d'un processo spirituale crediamo stia appunto in questi spasimi, che partono dall'anima ansiosa tra un passato di cui ha orrore e un avvenire di cui sente il pauroso mistero; ma la vera poesia sgorga solo quando la tempesta è passata e lo spirito guarda dal sicuro lido il « mar sí crudele » lasciato addietro. Così la grande poesia del pentimento della vita traviata erompe in Dante solo negli ultimi canti del Purgatorio, quando cioè *Madonna pietra* era un puro ricordo e la selva del vizio era lontana; così l'alta poesia della conversione manzoniana sboccia solo dieci anni più tardi, quando il Manzoni poteva guardar sicuro al passato.

Il Valera quindi, non sentendo il travolgente impeto delle passioni, non ne potè nemmeno cogliere il fremito poetico, per cui fu più spesso costretto a costruire intellettualmente che a parlare « ex abundantia cordis » ; poi la sua crisi ebbe forse un ultimo sviluppo, ma piu estetico che morale, e quando il suo spirito ebbe raggiunto una salda e serena convinzione, egli si

1. *Correspondencia*, I, p. 92.
2. *Idem*, I, p. 91.

rivelò prosatore e artista non spregevole : nelle sue poesie però il Valera è colto distratto e diffuso lungo il viaggio verso l'alta meta, cosicchè in esse fiorisce tutta l'incertanza d'un dilettante, o almeno d'un viandante che non anela a salire l'alto colle, ma viaggia placido, tutto osservando e su nulla fermandosi a lungo. Così la poesia risulta indecisa, fluttuante, senza rilievo. Il disaccordo tra intelletto e cuore, tra ideali filosofico poetici, e vita pratica, cioè il fluttuare incerto tra l'ideale e il reale, senza posarsi nè nell'uno nè nell'altro, mostrano come ancora poco nutrita di convinzioni forti fosse l'anima sua, come ancor fiacca fosse la volontà : la sua poesia mostra al tempo stesso la crisi essere più d'intelletto che di coscienza, mentre il poeta vorrebbe farci apparire tutto il contrario : così la simulazione e l'incertezza formano la debolezza del suo carattere e della sua poesia. Troppo poco d'entusiasmo e di fede è nella vita e di conseguenza troppo poco di fiamma, troppo poco di fremito è nell'arte sua : la maggior parte è « desio d'onore », e convinzione di essersi, attraverso le molte letture, affacciato a nuovi orizzonti della vita, di aver strappato un fremito di divino entusiasmo ai grandi poeti che vissero durante la sua fanciullezza.

La nota poetica dunque di questo processo di purificazione non poteva essere colta dal Valera, non combattendosi in lui una battaglia, ma aggirandovisi appena un desiderio vago, un'aspirazione poco concreta.

Poeta non fu quindi, ma volle essere; e una volta messosi volontariamente a costruire la sua poesia, in essa cercò di fare entrare non gli stati d'animo attraverso ai quali passava, ma quelli che uno studio indefesso dei grandi modelli romantici gli dimostravano essere stati per quei poeti i più fecondi di poesia. Quindi non doveva mancare alla sua lira il disperato grido d'Espronceda e di Leopardi, non doveva mancarvi la simulazione d'un infelicità che era solo nella sua mente, d'un dolore che era passeggera melanconia lasciata nell'animo da qualche breve disinganno.

E non solo ci doveva essere quello che i modelli mostravano, ma quello che i precetti consigliavano : vale a dire le più

alte idealità, ossia l'idealizzazione del reale, intesa e condotta secondo il neoplatonismo.

Perchè, se in fondo all'anima sua c'erano per allora delle preoccupazioni, erano esse, ripeto, soprattutto di carattere estetico: c'era un grande amore per l'arte, unito alla vanità d'essere poeta, e se qualche cosa cercava il Valera in questa sua età e a qualche cosa aspirava, era la realizzazione artistica di certe sue concezioni, suggeritegli dalla filosofia di cui s'era fatto seguace. E tale filosofia era l'hegeliana e la kantiana per la quale la poesia era rivelazione interiore, o istinto, come presso a poco diceva anche Schelling.

E, fino a che siamo sulle soglie dell' arte sua, crediamo sia utile domandarci, giacchè tale arte è generalmente volontaria, che cosa chiedesse allora all' arte, o, come concepisse l'arte stessa.

***

S'è già detto che per lui poesia significava idealizzazione, ma l'intimo e profondo significato di questa parola non riuscì forse ad afferrare. In tutti i modi i suoi maestri essendo quelli che s'è detto, ci possiamo facilmente fare un' idea chiara di quello che fosse la sua teoria e il suo processo artistico.

Nella filosofia che gl'insegnavano tutti i maestri da Winckelmann a Gioberti, il bello viveva al di fuori del mondo, nell' idea, nel logos ecc. Secondo Gioberti poi, la realtà che cade sotto i nostri sensi s'era andata corrompendo e guastando dal peccato originale, per cui, allo stato attuale delle cose, essa era materia inerte per la poesia; il poeta doveva rifuggire da lei e levarsi alle forme del bello e del buono ideali[1].

E il Valera credeva fermamente che la natura potesse aver parlato agli antichi, essendo ancora più vicina alla perfezione primigenia, ma che ai moderni non parlasse affatto[2].

Ma se tale era la sua convinzione teorica, in pratica si sentiva molto attirato dai nostri modelli del Rinascimento pei quali c'era una forma sola di attività, l'elaborazione estetica

1. Gioberti, *del Bello* (Le Monnier, 1848), p. 364.
2. *Corr.* Ma il Valera lo ripete più volte anche nella sua critica posteriore. Vedi *Obras*, T. XIX, p. 39.

del reale, che li teneva lontani da ogni contatto colla nuda verità. Con quella luminosa pratica s'accordava per di più la sua teoria filosofica, per la quale infatti la creazione artistica altro non era che l'incarnazione dell' idea nella materia. Secondo Kant infatti, il bello era il *rivestimento sensibile ed immaginoso di un concetto intellettuale*[1]; per Gioberti il bello veniva ad identificarsi col buono, perchè realizzare il bello era, per lui, come penetrare nell' intimo delle leggi che regolano l'universo, era come cogliere un fugace baleno del mistero che unisce e lega l'umano e il divino[2], e per Hegel[3], da cui e dallo Schelling predeva il Gioberti, « il bello era apparizione sensibile dell' idea ».

Da questa sua cultura estetico-filosofica, come dallo studio dei modelli greci e italiani trasse la conseguenza che per essere poeta bisognava sollevarsi al disopra d'una realtà maledetta e decaduta, e attingere al gran mare della bellezza ideale, dove le singole idee del bello vivono la loro vita luminosa in seno a Dio, e rapire alcun raggio di quella bellezza ed incarnarla nella materia. Il poeta deve lanciarsi nel regno della fantasia e del sogno in cerca di quella bellezza.

« El poeta, dice, fiel enamorado de la hermosura, debe... montarse en el hipógrifo, volar al país de las hadas, como Wieland en busca de Oberón[4]. »

Sennonchè, tutto questo è presto detto, ma in pratica, come ammetteva anche un suo grande maestro, Kant, era ben difficile dar vita ai vaghi sogni della mente; all' idea bella in sè nessun concetto è adeguato, perchè i fantasmi della mente sdegnano il contatto della fredda realtà. Nè questa è pel Valera semplice constatazione, ma diviene come il suo assillo, come il suo grido di dolore e di maledizione al vero ed alla realtà caduta così in basso. E lo udiamo sempre ripetere :

Hay en la *forma* un misterioso arcano,
que al docto preceptista desespera,
Encarnarse no puede en verso humano (*Poes.*, I, 2).

1. Vedi in Croce, *Estetica*, p. 321.
2. Gioberti, *del Bello*, cap. 7.
3. Croce, *op. cit.*, p 349.
4. *Obras*, t. XIX, p. 39.

El progreso de esta idea
al tiempo sin fin excede,
el universo no puede
su grandeza contenir (*id.*, II).

No hay en mi mente que darte
ninguna divina idea (*id.*, I, 307).

Nunca en mis versos vivirá el secreto
espiritu de amor y de poesía (*id.*, I, 310).

Sí yo *forma* lograra
dar á la idea que de tí concibo,
no tan solo en mis versos fugitivos
á tí la idea mística volara (*id.*, II).

Mas quiere el arte detenerla en vano:
idea y pensamiento, soberano
suben sin forma a la celeste esfera (*id.*).

Anche lui insomma lancia quel grido d'insoddisfazione artistica proprio dei grandi poeti di tutti i tempi e specialmente di quelli in cui la concezione eroica della vita si affievolisce e subentra la concezione puramente estetica; è il grido di Petrarca, di Michelangelo e fino dello stesso Dante, che pure era ben conscio di aver raggiunto le più alte vette del bello e del vero.

E tale insoddisfazione, quando specialmente investa tutta intera la vita dello spirito, è fonte di ascensione, è causa di progresso poetico. Nel Valera, pur non essendo menzogna, non era affatto travaglio spirituale, ma pura insoddisfazione artistica: vedeva la bellezza ideale e non riusciva a fissarla nei suoi versi; lavorava e tentava però. Ma diventava posa e quindi menzogna invece, quando riflettava il tormento estetico sulla vita tutta, e ci voleva far credere ad un travaglio intimo incessante. A sentirlo, s'era affacciato alla vita coll'anima piena di vaghi sogni, di splendide chimere, di vaghe illusioni; a contatto del vero il sogno s'era dileguato, il giardino s'era trasformato in landa deserta: (« El jardín se cambia en páramo — en ojas secas las rosas »), — e al misero poeta era restato solo il disinganno e il dolore: (« ¡Cómo pronto se pasan los mo-

mentos — de dulce amor y de illusión perdida — y nos dejan, en cambio, les tormentos — y el triste desengaño de la vida! »).

Ed eccoci la vita mutata in un mare di dolore, in una valle di lacrime. Poco importa a noi che la sua concezione della vita come dolore muova dal Leopardi, dall' Espronceda o dall' Ecclesiaste o da qualsiasi altra fonte; a noi importa notare che quel grido lanciato non molti anni prima da tutta una generazione di poeti, trova anche in lui un' eco più o meno sonora : anche lui torna a gridare in poesia : « Palpé la realidad, y odié la vida — solo en la paz del sepulcro creo ». Pure, a dispetto d'Espronceda, nella realtà continua a trovar bella la vita, a cercare di viverla il più e il meglio possibile.

*
* *

Ebbe però un' ambizione veramente nobile, anche se inadeguata alle sue forze, e, tenendo presente tale ambizione, troveremo giustificato il suo dolore di non poter rapire al cielo una scintilla del fuoco misterioso, onde dar vita ai maravigliosi fantasmi della sua mente. Lo studio attento e appassionato di tanti scrittori di filosofia, l'indefesso ardore con cui aveva interrogato tanti artisti e tanti storici, lo avevano convinto che l'umanità ad ogni svolta decisiva del suo cammino, ad ogni culmine reggiunto nella sua ascensione, lancia attraverso i secoli il suo grido di vittoria in un' opera maravigliosa di poesia, vincente di mille secoli il silenzio. E pensava ad Omero e a Dante sopratutto.

Ora l'età moderna non era forse salita a vette ancora più alte, non era giunta forse là dove nessuna età aveva nemmeno guardato? Non era salita forse alle sublimi sfere ove l'umano e il divino si confondono in un' eterno poema di bellezza e d'amore? Se sì, qualcuno dovrà ben levarsi dal gorgo delle anime comuni, anima capace d'intendere il divino poema e ridirlo ai secoli presenti e futuri. L'età nostra insomma deveva avere il suo Omero e il suo Dante.

E, domandandosi se il gran poema dell' epoca nuova fosse

stato scritto, esaminava attentamente il *Diablo Mundo*, l'*Ashaverus*, il *Childe Harold* e lo stesso *Fausto*, concludendo negativamente. Veramente la calma olimpica e la profondità di Goethe lo lasciavano pensoso, ma il suo panteismo tutto teutonico e non gran che classico[1], lo contentava poco e si domandava: « El Goethe, con el *Fausto*, serà otro Licofrón? Ai posteri »..., ecc.[2]. In conclusione credeva che il poema dell' età nostra fosse ancora da scrivere.

E, com' è facile imaginare, non si contentò di porsi e risolvere il problema criticamente, ma intese passare oltre e tentare di scrivere il vasto « *poema humañitario* », il quale doveva abbracciare in una formula suprema un' idea « que contenga ei si todas las otras ideas, sentimientos y fantasmas que existen en la mente humana ». « Sin esta fórmula comprensiva — pensava egli — no será dado á nadie escribir un poema que responda, en la epoca moderna, á lo que fué la *Iliada* en los tiempos de cadinda ignorancia[3]. »

E questo poema dovrebbe incarnare per mezzo di miti « toda nuestra complicada civilización », rivestendo il carattere di *epopea trascendentale*, secondo il modello goetiano.

Tutto questo tentò di fare il Valera e, se non vi riuscì, potremo dire: *et voluisse satest!* poichè si trattava di cosa non davvero alla portata di tutti. Egli infatti non guinse a cogliere di quella suprema formula che il lato estetico ed anche quel lato non riuscì davvero ad incarnarlo in miti fulgidi. Il poeta perciò, pur avendo la nozione sicura di non essere riuscito ad attuare pienamente il proprio sogno, insisteva, perchè le poesie fossero lette attentamente e giudicate senza preconcetti, perchè ci aveva posto tanto del suo intimo sentire, e non aveva poetato mai senza sentirsi ispirato[4]; perchè, oltre a quel programma massimo, un altro se n'era proposto meno arduo; quello di elevare gli spiriti dei lettori a sfere eccelse, guidarli verso ignoti cieli, rivelare quanto di bello è nella vita, affinchè si arrivasse alla sospirata libera-

1. Vedi A. Galletti, *Lettera Semiseria di Grisostomo*, p. 65.
2. Id., *Cartas*, I, p. 167.
3. *Id.*, p. 154.
4. Prefaz. alle *Poesie* complete.

zione da tutto ciò che è scoria e miseria [1]. Quale colpa poteva avere il poeta se le forme di bellezza intravviste erano troppo belle e sdegnavano di scendere in questo cieco mondo? Esse gli balenavano confuse alla mente, gli parlavano misteriose al cuore, ma troppo rapide si dileguavano, perchè la materia resiste, perchè le ali del poeta non bastano a tanto volo. Egli aveva con sè ancor troppo di quel d'Adamo per poter volare all'eccelsa sfera ove le idee belle fluttuano nel mare dell' intelligenza; nè il fuoco della fede in quelle idee era così potente da bruciare in lui la scoria umana; e questo era il suo assillo costante. C'era in tale dolore, come s'è detto, molta posa, ma c'era anche alcunchè di vero. Il Valera attraversava il suo periodo di formazione interiore da cui doveva uscire delineata la sua personalità estetica e morale, quale si rivela negli scritti critici e nei romanzi; c'era quindi un suo processo calmo verso un misticismo attivo e sereno, verso un ideale serenamente classico dell' arte, ma questo processo formativo non aveva nè scosse nè lotte e perciò era poco poetico; e come tale infatti si riflette nelle sue poesie.

Ora il suo, essendo processo estetico e morale non finto, ma vero e reale, nella sua poesia ci si riflette pure, e se, in generale, non le comunica fremiti potenti, le comunica qualche cosa che è, non di rado, sorriso dell'anima. Per cui non crediamo senza interesse l'esame della breve produzione che ci segna la storia dell'anima sua in questo periodo d'incertezza, di dubbi e di nebulosità, nella quale tuttavia si scorge di tanto in tanto qualche vetta luminosa affiorante di sulla spessa bruma. Così si rende utile e necessario un esame spassionato, almeno di quei componimenti non insignificanti, per arrivare per lo meno

1. Più tardi (*Op. cit.*, XIX, 17) metterà in canzonatura quella che era stata la mania romantica, ma alla quale aveva obbedito anche lui. Egli ci dice infatti che il poeta romantico doveva scrivere non per arte, ma per ispirazione, e l'universo mondo lo doveva considerare come un apostolo con una missione speciale, e continua : « Víctima de su misión y de su genio, no comprendido por el vulgo, el poeta debía ser infeliz. En sus amores debía aspirar el poeta a un ideal de perfección que nunca se realizase en el mundo, ni por asomo se hallase en muger alguna; y sin embargo amar a una muger con delirio, imaginando de ver en ella la maga de sus sueños,... mas al cabo debía *palpar la realidad*, conocer lo vulgar del objeto de sus amores... y llorar *sus ilusiones perdidas* » ecc. Tutto insomma quello che aveva tentato di fare anch' esso nei suoi versi in quegli anni.

a comprendere le tendenze e lo stato d'animo del Valera in questo periodo, che precede la scelta della via fra le due del bivio; o poeta o prosatore. Per ora lo troviamo a saggiare le forze; tra pochi anni lo vedremo risoluto per la via scelta, convinto ormai che la veste poetica non sia adatta per lui.

II

Le poesie del Valera sono varie d'argomento come varia era la sua cultura e piena d'avventure la sua vita matritense, napoletana, brasiliana ecc., come vaghe e incerte le sue aspirazioni: predominano le poesie amorose; poi vengono i tentativi di poema estetico — umanitario, e in fine le poesie d'argomento religioso. Le poesie minute, scritte per le più futili occasioni, sono insignificanti come i motivi che le dettarono e su di esse non ci tratterremo. E neppure ci tratterremo ad una minuziosa ricerca delle fonti a cui attinse scrivendole, ricerca che sarebbe lunga, ci darebbe tanti nomi e tante citazioni, senza spiegarci nulla, perchè, dopo la penosa investigazione, avremmo tutto un apparato che sarebbe essenzialmente diverso dalla poesia del Valera; avremmo il difuori, la veste, il materiale, e non avremmo colto il nucleo centrale intorno a cui si sono accolti questi elementi, ai quali quel nucleo comunica luce e calore. Ora noi andiamo proprio in cerca di questo nucleo primo, centrale, costituente la personalità del poeta, la sua tempra spirituale: intorno ad esso si aggruppano e si accumulano elementi vari dell'esterno, ma da quella molecola vibrante nel più reposto della coscienza del poeta s'irradia la vita, e da essa sola si trasmette come luce e armonia in fremiti di vibrazioni alle diverse parti. A volte quel nucleo può restare sopraffatto o può esserne sì debole il fuoco da non comunicare il suo calore agli elementi accumulati intorno adesso e allora il tutto resta incerto, informe, privo di vitalità, e si ha il meccanico facitor di versi, cosa che capiterà non di rado al nostro.

Ora Don Juan Valera volle, e seppe in parte, fondere tutto nella fucina del suo spirito e servirsi dell'altrui come materia grezza da adoperare all'opera propria, e, se non risulta ancora

perfetta la fusione e tanto meno costruita l'opera nuova, nei suoi versi appare tuttavia la personalità del poeta che tenta di dominare e fondere il tutto. A questo travaglio andremo noi dunque dietro e lasceremo la ricerca dell'accessorio, curandoci di esso solo inquanto potrà tornare utile a penetrare l'opera sua.

E noteremo subito che Valera non fu un erudito, cioè non immagazzinò letture che non dovessero avere altro scopo che quello di ammobiliare il cervello, e sebbene fosse uno dei più dotti uomini dell'età sua, la sua dottrina fu veramente viva e geniale comunicazione colle anime del passato, per cui un uomo come lui non poteva imitare; doveva ripensare e rifare, come fece infatti, e, se qualche cosa gli mancò, fu la fiamma interiore così intensa da farne un creatore di mondi poetici; gli mancò la potenza della fantasia, l'impeto d'entusiasmo per l'ideale vagheggiato; e scelse una veste, — la poetica, — che non era la sua.



Tra i suoi versi più propriamente amorosi ve ne sono perfino alcuni scritti per persona irreale, come quelli *A' Laureta* (p. 54, t. I.), donna, che secondo lo stesso poeta, non esistette che nella sua fantasia [1].

In generale però le donne da lui cantate sono reali, non pochi essendo stati gli amori suoi di questi anni [2]; non occorre però ridire come tutte siano portate nelle più alte regioni della fantasia: non esse in carne e in ossa ama il poeta, ma la loro celeste idea, segno e guida verso un mondo migliore; a sentirlo poeta, la sua è ancora la donna miracolo divino, strumento dell'umana salvazione, o per lo meno dell'umana elevazione. Non sempre però parla così nelle sue lettere [3], quantunque, una volta almeno, si lasci sorprendere in un

1. « Versos tontos y embusteros; nunca conocí ni sé que haya existido en el mundo la Laureta de que se trata en ellos. » (*Notas* dell' autore al T. I. delle *Poesías* p. 356) .. ni muerta ni viva ha existido sino en mi imaginación (*idm.*, 357).

2. In *Correspondencia*, t. I., p. 15 parla di una viuda; a p. 66 ecc. parla di *Malvina*, la *culebrosa*, che egli amò in Ispagna e a Napoli; a p. 88 ecc. parla de *La Muerta*, moglie del Ministro d'Austria, a p. 119 parla di Laura Blanco che amò a Lisbona.

3. Quasi in tutte le lettere sopraccitate.

amore vagamente ammantato di sogno [1]. Qualunque fosse la realtà però, nelle poesie ben di rado si esce dal neoplatonismo e da quel dolce misticismo cristiano che fa a Dante circondar Beatrice di tale aureola d'idealità da far dubitare che essa sia esistita [2]. Amore è incanto ideale che lo innamora (*Poesías*, I, 264), appassionato ricordo d'un perduto cielo (*idm.*, 265), essendo amore figlio del cielo, vita latente dell'universo, signore d'un « alcazar peregrino — en el mundo ideal — fundando sobre un raudal — del pensamiento divino » (*idm.*, 271). La donna non più di carne e spirito, ma simbolo altissimo, pegno visibile della bontà divina verso l'umanità afflitta, « angel desterrado al mundo », raggio di bellezza e di luce celeste, che verso il cielo guida l'estasiato amante (*idm.*, 301 ecc.), il quale nulla di terreno ed impuro porta nel suo amore, amando non la donna, ma l'idea divina in cui essa vive eternamente bella. Quindi poco monta che l'amore sia per donna che ha promesso la sua fede di sposa (*idm.*, I, p. 299) ; al massimo il poeta può desiderare di « unir sus labios á los de su amiga » di ottenere una lieve carezza, uno sguardo, un saluto ecc.

L'idealizzazione però, non partendo dai sinceri fremiti del cuore eroico dell'Alighieri, non è applicata a quel caso solo in cui il suo amore era idealità pura anche nel mondo reale, ma applicata generalmente, ciò che riduce le donne a vero simbolo, a puro segno senza vita, quando non stride addirittura insopportabilmente con particolari prosaici, più che realistici. Tutto questo tradisce non la passione che si purifica, non la carne che si oblia e lo spirito che si esalta, mandando solenne ai cieli l'inno della liberazione, ma il dominio della volontà che guida e regola i palpiti del cuore. Così le donne son troppo eguali e nessuna spunta donna disotto dal simbolo d'idea perfetta. Il poeta è in costante adorazione, contento di bearsi della luce che corrusca da' begli occhi, del profumo celestiale che emana dalla persona amata. Contento a parole, si capisce, perchè la realtà si tradisce e sprizza fuori, per cui lo vediamo in

1. *Correspondencia* p. 122. I. in cui parla della Signora Emilia K. In fondo il sensualismo fine non manca nemmeno qui.
2. *Obras*, t. XIX, p. 160.

continuo atteggiamento doloroso, attegiamento di tristezza ecc. che la lettura di Leopardi e degli altri poeti del dolore gli ha fatto svisare ed esagerare : la sua era melanconia diffusa e tenera, mentre ce la vuol fare apparire ad ogni passo come disperazione, mania suicida, pessimismo nero e simili.

***

Leggendo le due poesie a *Laurela*, sia quella in lode di lei, sia quella scritta sul suo sepolcro, vedremo confermato subito quanto si è detto : vi si sente solo la recente lettura di Dante, unita ad un grande convenzionalismo. — Nella *Maga de mis Sueños* (t. I., p. 72), giudicata dal poeta una delle sue migliori per essere la più sentita, la *più vera e la più armoniosa e mistica* [1] ci par di sentire un'eco della lettura del Leopardi, quantunque a M. Menendez. Pelayo non paia. Si tratta infatti della *Sua Donna*, e del Recanatese si ripete il concetto fondamentale e alcune movenze particolari.

C'è, nella poesia, facilità e richezza d'espressione e vivezza di colori e, come il fremito della corsa attraverso gli spazi in cerca della divina idea, che gli balena alla fantasia, dileguandosi non appena tenti di fermarla e afferrarla : siamo ben lungi però dal palpito disperato delle domande leopardiane, e siamo ancora alla narrazione ; poco basterebbe per farne poesia, ma la pienezza dell'entusiasmo non accompagna la rapidità della corsa.

Nella *Ninfas de las aguas* torniamo a Petrarca e al Boiardo e alle fantasie dei poemi cavallereschi spagnoli, come finzione esterna : il poeta « puesto al mundo en olvido », erra per la campagna con la tempesta nell'anima, mentre d'intorno vegeta e odora la primavera, quando gli si presenta una forosetta coi capelli all'aura sparti. Il poeta ne resta invaghito e Amore, nascosto « entre las flores » gli « dispara una frecha ». Portato vicino ad un lago, in esso si precipita insieme alla bella e, invece d'annegare, si trova in un magico castello ; ad un tratto però si sveglia e si accorge che era sogno. Il poeta era

1. Tomo I, p. 357 : « Si bien la anterior canción no está limada y sí llena de incorrecciones, todavía es lo más bello de cuanto he escrito en mi vida, porque es lo más sentido, y lo más vago, amoroso y místico ».

molto soddisfatto di tale poesia, ma noi non sapremmo dove trovare la grazia voluttuosa e la candidezza, riducendosi, nella sua parte migliore, ad una passegiata campestre coll'amata, colta in una posa sensuale, anzichè voluttuosa: « Mi brazo la ceñía — y ella, mas seductora — me echaba una mirada triunfadora ».

Per il resto molte caratteristiche sono quelle stesse del Boiardo; quali quel procedere di cosa in cosa, sfiorando la superficie e quella fretta di creare che dà alla luce creature pallide e imperfette: il poeta credeva questo un argomento poetico di per sè e quindi se ne compiaceva, ma l'opera è più la trama di una poesia che poesia.

Lunga, presuntuosa e ineguale è invece *La mano de la Sultana* (t. I., p. 141). L'interesse destato dalla rivoluzione greca, aveva rivolto gli animi tutti ad oriente, guardando curiosi non tanto nel mondo greco, quanto in quello più misterioso, sensuale, ed anche barbaro dei seguaci di Allà. A farlo entrare nei repertori poetici avevano sommamente contribuito i poemi del Byron e le *Orientales* di Victor Hugo. Per di più il Valera era anche studioso di cose arabe [1] come i più dei suoi compatrioti.

Il motivo fondamentale è in parte cervantino e in parte byroniano [2]; cervantino è l'espediente della mano che serve a conquistare il cuore di uno schiavo cristiano [3]; di centoni byroniani è l'ambiente orientale, ma per entro vi alita lo spirito del Valera e lo trasforma, anche se in peggio: qua e là non manca nemmeno l'invenzione originale del Valera. Mentre però nel *Giaurro* il tetro spirito del poeta senza patria e senz'amore, guarda la donna come una colpevole per propria malvagità, e il Sultano come un tiranno sì, ma un tiranno che ama e tutela i suoi diritti d'amante, il Valera fa del Sultanto un bieco carceriere e della donna un'angelo fedele all'antica fiamma.

E' la storia di due amanti greci, Aglae e Lascar pei quali

1. Vedi la sua traduzione del Libro della *Schak*.
2. Un idillio del genere aveva scritto il Villemain nel suo *Lascaris* (1825).
3. Cfr. *Quijote*, nella novella del *Cautivo* (cap. XL, parte I).

la tragedia della patria è stata doppiamente la loro tragedia : la prigionia della donna prima li divide, la prigionia di lui, dopo, li riunisce inconsapevolmente nello stesso Harem. Nei momenti di ozio, che paiono essere molti per uno schiavo, il Lascar canta sul liuto il canto del suo amore e del suo dolore, e l'eterna protesta di fedeltà alla bella perduta. La Sultana, che l'ha riconosciuto, vuol tentarne la fede ed espone da una finestra, l'argomento così importante pei romantici, la mano [1] bianca e sottile. Il gesto, ripetuto più volte, e sempre con crescente meraviglia dello schiavo, desta in Lascar, la curiosità prima, l'affetto poi, chè dalla bellezza di quella mano è tratto a fantasticare, e da questo ad amare sempre più debolmente la bella lontana. Aglae, sicura d'aver vinto, lo invita senz'altro « á disfrutar de los placeres — á que el amor suave le convida ». Introdotto, riconosce l'amata perduta e pianta, la quale lo rimprovera per un poco, ma poi lo fa « dueño de tanta hermosura ». Ma per poco ! Essa dovrà cedere alle brame del Sultano, per il che ha pronto il veleno a cui, dopo l'ora d'ebrezza tanto aspettata, chiede la difesa della propria purezza e fedeltà. Il dolore, la rabbia dell'amante ruggono vendetta ; esce, fugge da quell'albergo di maledizione, muove guerra al Sultano, l'uccide e poi si getta in mare raggiungendo in cielo l'amata.

Tale, tra un fine sensualismo e una notevole inverosimiglianza, la trama di questo componimento; che c'è dento? Vi sono alcuni tratti felici, specialmente quelli derivati dalla lugubre corsa del Giaurro, ma nel resto è fiacco e convenzionale assai. Il poeta ha voluto sorpassare Byron, e metter nei versi tutte le note della sentimentalità, accanto alle note della tetra disperazione, ma, mentre l'inglese col suo occhio acuto penetra nei più riposti abissi dell'anima e colla possente fantasia sa presentarci l'interno e l'esterno di un individuo, il Valera è ancora povero di spiritualità e debole di fantasia, per cui le sue creazioni riescono esili d'intima vita e come sfumate nei tratti esteriori ; egli svolazza sui sentimenti e sulle cose, e le anime

1. E importanza speciale avrà poi sempre negli scritti del Valera, come in *Pepita Jiménez*, p. 60 ecc.

che ci presenta restano come annebbiate, non acquistano cioè nè pienezza di vita da ergersi col petto e colla fronte, nè rilievo nei tratti esterni per spiccare sugli oggetti circostanti. Non c'è violenza di passione che faccia traboccare i cuori in una piena di dolore o di felicità, nè dolcezza di sentimento che faccia piovere su quelle anime come una pioggia di luce e di amore ma solo sforzo di sostenersi o malinconica sentimentalità voluta. Lascar dimentica senza dolore, senza schianto; e ritrova poi l'amata senza quasi provarne felicità; ed Aglae è anch'essa impacciata, e senza moti intimi, quasi un'attrice che reciti una parte imparata: la piena di sentimento che invade Antonio in *Pepita*, al suono dell'Ave Maria, mentre il sole morente indora le ultime cime dei monti andalusi, pensando alla donna a cui lo lega un amore più forte della vocazione, ci commuove; la sentimentalità di Lascar ci fa quasi ridere. Ciò dimostra che in 20 anni anche il Valera fece del cammino.

La poesia intitolata *Desengaño* (1846) è un « grazie agl'inganni tuoi-alfin respiro, o Nice »,— con un po' di tinta leopardiana, e non è infelice in tutto; quella *Alla Riojana* è piena di sentimentalismo gongoriano; l'altra a *Lucía* (1848) incomincia ricordando Leopardi: « Cuando por vez primera — Amor sintió mi alma », e continua dicendo che una dolcezza ignota invase l'anima sua e che, vinto dall'intima gioia, prestò sentimento « y dí termura — á las flores, al aura, á las estrellas ». Ma tosto s'avvide che l'amore da lui sognato non trovava oggetto in donna alcuna; pensò di creare allora colla sua fantasia l'oggetto degno dell'alta idea, ma nemmeno in essa riuscì a dar forma piena alla celeste idea contemplata dal suo spirito. Soltanto quando vide la Riojana sentì che forse l'aveva vista in altra vita: « recuerdo — de otro cielo quizá, y de otra vida », e che in lei sola sentì vivere la sua idea e la sua fiamma, piena, realizzata interamente: le loro anime anzi furono forse unite in « un mundo mejor [1] ».

Anche qui c'è la logica incolora del filosofo che, trovata una non spregevole concezione, ce la espone in versi; vi manca il calore del poeta, la fiamma dell' amante che animi quella

1. Il Valera delle lettere però non pensava così in quegli stessi anni.

idea, per cui il verso è corretto, ma la poesia è fredda. E su questo tono potremmo continuare per molte altre, come sullo stesso tono continua l'autore, sostituendo il sentimentalismo al sentimento e l'idealismo, teoria meditata e non ancora fusa nell' anima sua, alle idealità vissute e fatte proprie. Al poeta manca ancora la robusta nutrizione che porta all' atto creativo con pienezza di forze e dà all' occhio quella penetrante vastità che fa abbracciare tutto un mondo con un solo sguardo e penetrarlo fino nelle più intime latebre; si sente in lui ancora il processo formativo, lo spirito che cammina verso orizzonti nuovi, ma non vi è ancora pervenuto, e si ostina tuttavia a voler fissare nella poesia i risultati non ancora raggiunti nella vita, i mondi ancora segnati o appena intraveduti.

* * *

Anche nei pochi tentativi di eternare nel verso il fremito agitato della nuova età, perseguente idealità nuove, turbata da insoliti problemi, tormentata da formidabili dubbi, ma al tempo stesso irradiata di bellezza, ignota alle passate età, il sentimento amoroso dà il tono al rimanente, perchè l'idea rapita al cielo e calata nella realtà come buona e come bella [1], deve per forza divenire oggetto d'amore, perchè, aveva detto Dante :

> Dagli occhi suoi, come ch' ella li muova,
> escono spirti d'amore infiammati,
> che feron li occhi a qual che allor la guati,
> e passan sì che il cor ciascun ritrova.

Alcune delle poesie di questo gruppo sono brevi, come *El fuego divino*, pieno però di sincero entusiasmo e di caldo amore per le bellezze create, che parlano dolcissime al cuore del poeta : il palpito che quel quid sublime interno a ciascun di noi comunica all' anima quando la bellezza la fa destare, ci

1. La *bellezza* è « hermana de la verdad, y tan grande como ella (*Corr.*, p. 162, I). — « Busca el poeta lo bello, y al encontrar lo bello, encuentra la verdad y la bondad, que en la esencia de lo bello estan substancialmente » (*Obras*, t. XIV, p. 44). Così pensava su per giù Gioberti (*Del Bello*, p. 362, Le Monier), coi più autorevoli critici romantici tedeschi.

sembra ben ritratto. *Amore y el poeta* è un lamento, non senza grazia, di non avere nessuna divina idea da dare all' idea amorosa; in *Amor del Cielo* si parla della donna che si cerca e non si trova in terra, ma se ne parla senza convincimento profondo[1].

In tutte queste poesie si ha un tentativo di cogliere l'intimo motivo d'insoddisfazione, d'inquietezza del poeta, scrutando i sentimenti che ne agitano il cuore, o esaminando lo spirito ansioso che aspira ancora vagamente ad un mondo più bello, ad un ideale più alto, mentre tenta di fissare nel l' arte un' idea bella, ma i cui contorni non sono ancor netti. E questa idea che intravvede, non deve essere solo bella, ma deve essere buona, perchè, tanto per lui come per Gioberti, il bello deve essere la veste del buono, e come tale vuole attuarla perchè tutto ciò che lo spirito umano sente, vuole, pensa e sogna nel travagliato sec. XIX è aspirazione ad un ideale di bontà e di bellezza, quasi al regno dello Spirito Santo di Gioacchino « di spirito profetico dotato » — Dalla sintesi degli elementi di cui è formata l'anima moderna, doveva uscire il grande poema che doveva per ciò essere religioso, politico, sociale, eroico e filosofico insieme, non già una sola di queste cose, e il tutto incarnato in fulgidi miti poetici.

Las aventuras de Cide Yaye (I., p. 104) sono il primo, e più notevole per estensione, di tali tentativi. Il poeta aveva esaminato tutto quello in questo senso s'era prodotto fra i Romantici, ed era venuto alla conclusione che forse nemmeno lo stesso Goethe era riuscito nell' intento, quantunque vi si fosse enormemente avvicinato; per cui lui, Valera, dietro alle orme del grande di Weimar, poteva bene sperare di scrivere l'*Iliade* moderna, materiata delle nuove aspirazioni. E quali erano queste aspirazioni? Il poeta forse intravvedeva quale enorme cumulo di forze materiali e spirituali s'aggrovigliassero nella nostra civiltà; scienza, fede, interessi ecc. si confondevano e si urtavano, producendo dubbi e speranze, ardori e depressioni, insoddisfazioni e sicurezze : ma la visione sintetica delle

1. Il poeta in quel tempo pensava invece che il mondo « sin dinero, es un infierno » (*Corr.*, p. 134, I) e pensava a fare un matrimonio di convenienza (*idm.*, 138 e 144) ecc.

nuove vie per cui l'umanità s'era messa non riuscì a coglierla affatto.

Qui ad esempio tale idea balena appena sotto l'aspetto dell' insoddisfazione estetica, che forma il fondo del suo *Cide Yaye*, ammirato quando lo leggeva agli amici, passato sotto silenzio poi.

Esso, secondo il poeta, è un tentativo d'epopea trascendentale; un Re ama l'idea della sua mente ed aspira a rivestirla di *forma sensibile*. « y como esta es impresa sobrehumana, se desespera; pero las hadas, cuyo favorito es, y á quienes refiere su cuita, suben al mundo de las ideas, traen de allí la que tiene enamorado al rey, le dan cuerpo, valiendose de los elementos y de las esencias mejores de las cosas, y se la entregan per muger. Como idea solo, nadie se la hiebiera quitado... pero ya con cuerpo le suceden mil percances lastimosos » ecc.[1].

E il poeta ci dice che era quello un tema da superare l'Ariosto, potendo in esso trovar luogo il bello e l'eroico dell' epoca nostra, il contrasto tra l'ideale e il reale, tra il sogno e la vita d'ogni ora, tra le aspirazioni ideali di una società che si avvolge ognor più nella prosaicità mercantile, oppressa da una concezione della vita che incatena l'anima alla materia, che meccanizza lo spirito, senza contentare la segreta aspirazione al buono, al bello, al divino; il grido disperato di questa società, che mentre s'impiglia ognor più nei lacci del materialismo, non cessa di sognare una purezza e un' innocenza perdute o non mai esistite, e una pace che è tanto più bella quanto è più difficile nella macchinosa vita moderna. Tutto questo doveva essere figurato per mezzo di fulgidi miti e, se il poeta vi fosse riuscito, avremmo avuto il dramma della presente civiltà, affannantesi a cercare una conciliazione tra l'umano e il divino. Ma il Valera non fu capace mai di sollevarsi a tanta altezza, e meno capace che mai era allora, per cui la procellosa fiumana che parte dai secoli che furono e

1. Prefazione alle *Poesías*, t. I, p. 18-19. « De aquí nace la lección moral y la final apoteosis. La belleza pura, libre ya de la manchada terrenal vestimenta,... toma á mi rey y le lleva consigo al mundo de las ideas;... á un ultra-cielo, de donde todo lo bello y todo lo verdadero,... antes de impurificarse con la realidad, proceden ».

sale verso quelli che saranno gli poteva ruggire intorno finchè voleva; egli l'udiva ma non ne comprendeva la voce rimbombante nell' eternità; per essa ci sarebbe voluta la fantasia dell' Alighieri.

In questa poesia l'accessorio sta per il principale, la macchina del poema per il poema stesso; il tragico, l'elegiaco, il comico della nostra civiltà s'è perduto e vi è restato il sentimentale e l'idillico e una specie di delirio mistico di cattiva lega; Cide Yaye è colto nella posa del contemplante, non nell' azione, o per lo meno in un' azione che ha del meccanico. Eppoi abbiamo un simbolo dell' umanità affannata dietro all'ideale, figurato comicamente, contro le intenzioni del poeta che erano serie[1]: è Cide un personaggio « *pequeño y gordo* » e che « *de su vientre a pesar diestro baylaba* », era cioè un Sancho Panza spasimante per Dulcinea. E, in conseguenza, stona il suo petrarcheggiare e perdere il sonno per non arrivare al possesso dell' idea adorata in ispirito, con cui concorda poco il *vientre* e il *gordo*:

Ay! que prento se pasan los momentos
de dulce amor y de ilusión perdida,
y nos dejan, en cambio, los tormentos,
y el triste desengaño de la vida! (*Poesías*, t. I, p. 222).

E stonano coll'idealismo generale, nè hanno a loro suffragio ragioni superiori di bellezza artistica tratti come questi:

Jamás tan gallardo esposo
desciñó, en la noche obscura,
el cinto a la virgen pura
en la cámara nupcial;
jamás tan raro deleite,
jamás ventura ton viva
gozó criatura cautiva
del sentido corporal (*Poesías*, t. I, p. 237).

E tutto ciò! a pesar del *vientre* e del *gordo*!

L'ispirazione migliore del poemetto è però idillica, e il felice lembo di terra è la sua Andalusia, vicino a Granata, di una delle cui terre è signore Cide Yaye, che è un Re *cosmètoros*

1. Veramente egli voleva « mezclar lo serio y lo jocoso; mi *humor* » — dice — ma il giocoso entra così fuor di tempo da riuscire sgradito e stonare assai.

luòn, vivente in mezzo al suo popolo e rendente la giustizia « bajo un árbol sentado », facendo il fattore ai suoi sudditi « come el rey que en el escudo — de Aquiles Homero pinta », ballando e cantando alla mietitura e alla vendemmia coi sudditi felici; egli « moraba con la inocencia — de la gente campesina », le fate lo visitavano e lo colmavano di doni; ma Cide non si contentava, e siccome « practicaba — la mejor filosofia », aspirava e sognava l'ideale e le fate gli fecero dono anche di esso.

Il poema non è finito : gravi peripezie dovevano succedere all'innamorato principe che è lasciato ora in una grotta a curar le ferite : « dejemosle curarse » esclama il poeta, e lo lascia lì. Ma è certo che anche finito, nulla avrebbe portato di nuovo alla vita artistica nè di Cide, nè della donna, che rimane muta ombra senza femminilità. E come poteva essere donna e non ombra l'idea incarnata di un pacifico spirito idillico?

Identici su per giù gl'intenti della *Fábula de Enforión*, di molto superiore però, e che vuole essere un *Fausto* più breve, con altro significato; vuole incarnare il bello eroico di cui è ricca la vita del nostro tempo, il trionfo dell' anima del poeta, che anela a sollevarsi dominatore su tutte le cose create; che dei trionfi terreni non si contenta, ma vuol salire a vivere la vita degli dei, conoscere i misteri del creato e dell' increato, del tempo e dell' eternità, e contemplare dall'alto dell'Olimpo la fuga verticosa dei secoli; ed è pure il simbolo dell'anima umana anelante al divino, che essa sente in sè e dintorno a sè e che vuole riconciliare coll'umano, per cercare in tale conciliazione la sospirata pace coll'appagamento di tutte le ansiose aspirazioni umane.

Secondo l'autore, deve pure essere la personificazione dello stesso Byron *mitologizzato* : Esso è tolto dal *Fausto* — dice — seconda parte, ma diverso è il poeta, diverse le immagini, diversi i sentimenti ed anche le idee [1].

La scena si apre (comme nel III, atto p. II del *Fausto*) nell' antica Grecia tripudiante in tutta la sua bellezza, in mezzo alla ridesta natura, attraverso la quale, col tiepido

1. *Notas* alle poesie, I, 360.

soffio di zeffiro, alita la divina anima greca, che a tutte le cose essa sola sapeva dare fremito di vita e splendore di bellezza; e quella ridesta natura innalza, per la voce dolce delle ninfe, l'inno festoso delle cose create e della forza creativa.

Quando Forchide si affaccia, tutto questo tripudio tace un istante; ma esso annunzia un lieto evento: un figlio nasce di Elena e Fausto, cioè dal sereno ideale antico e dalla inquieta anima moderna; ed è appena nato, che già con « los negros cabellos en rizos flotando esparzidos — y la frente hermosa ceñida de fulgidos rayos » — già anela a salir sull'Olimpo, perchè la terra non basta al suo sogno di gloria e di grandezza.

Ed eccolo colla fronte cinta d'alloro, con in mano la lira, insensibile alla voce allettatrice delle ninfe, indifferente all'incanto della natura, cercare intrepido la via di salire all'Olimpo, fidente nel suo gran cuore, sicuro del suo divino canto. Ma ecco strepito d'armi e canti di guerra assordano il cielo: sono i giovani greci che muovono contro al tiranno; non più la cetra, non più dunque il ben modulato canto, ma la spada, ma l'urlo selvaggio di guerra. Euforione va, combatte e cade, trovando nella morte la via dell'Olimpo, vanamente cercata per tanto tempo.

Le reminiscenze del *Fausto*, anzi l'aver preso da esso l'inter a scena, dicono ben poco, perchè lo spirito è mutato; come dice poco l'aver preso qualcosa da Omero in una bella saffica posta qua si in fine[1]. Si tratta qui della idealizzazione del Byron, la cui vita fu tutta sdegni e maledizioni eroiche, e si chiuse benedicendo alla libertà d'un popolo: in quella morte trovava la vita, perchè poteva morire per quella libertà che aveva fatto infelice la sua esistenza errabonda.

Non si può negare a questa poesia un incanto singolare, una vaghezza e varietà di suoni, un fascino strano nei colori, una potenza di fantasia notevole nelle scene, tanto da farci credere che il poeta abbia davvero trovato la sua via. Il byroniano e il

1. Il poeta riproduce in una perfetta saffica l'idea principale dell'inno omericoi ad Hermes. Qui si ha pure uno dei primi tentativi di ridurre gli esametri latini e i pentametri, in versi in realtà poco armoniosi.

goethiano si fondono bellamente col veramente greco e ci danno una scena animata e varia tanto da ricordaci le *Stanze* e *l'Orfeo* del Poliziano. Sono ancora visibili i difetti delle altre poesie, difetto di potente emozione lirica, debolezza di sintesi, mancanza di quel tenace legame che fa sì unite le scene dei *Sepolcri*, ad esempio. L'impeto lirico poi verso la fine si affievolisce e solo a tratti ferve ancora : in lontananza però già appare il futuro Don Juan Valera che lascerà un orma vasta nel romanzo e più ancora nella critica. Certo è che qui la fantasia tutta moderna mal rispondeva alla sua tempra di artista greco, ciò che ha contribuito a far del suo Euforione un personaggio assai povero di varia umanità, mentre intorno a lui si svolgono scene greche, e inni greci s'innalzano pieni d'incanto.

A queste altezza non si levò più nemmeno nelle poesie religiose : e tanto meno vi si elevò in *Sueños*, poesia piena di reminiscenze leopardiane, dantesche ecc., e concetti platonico-mistici. Qualche volta in essa lo spirito vibra di reale entusiasmo e allora qualche vago fantasma ci passa dinanzi, ma allorchè ci aspetteremmo maggior ardore vediamo il poeta cader sotto il peso dell'argomento ; così quando, tenendo tra le braccia l'amata, dice di sentir fiamme « que consuman del alma las escorias — dejandola limpia como el oro », dirà un concetto acuto, ma privo di colorito poetico. E non sappiamo come il Menendez [1], potesse giudicarla « bastante para si sola para dar fama á un poeta ».

Le poesie d'argomento civile e religiose sono meno numerose e sono pure meno ricche di contenuto poetico. Ecco ad esempio la tanto celebrata *A Colón*, lunga e ingegnosa, quanto vuota e fredda. L'argomento era suggestivo e pieno di significato per l'anima moderna di cui simboleggia i divini ardimenti, ed era, come ben dice il De Lollis nel suo libro magnifico su Colombo, « il più gran fatto della storia dopo la venuta di Cristo ». Con tutto ciò nè ai suoi tempi ne poi fu cantato degnamente questo ardimento eroico d'ell'anima umana che, con una fragile barca si lancia verso l'ignoto e verso la morte colla volontà di arrivare o soccombere, ma di non tornare indietro. Il

1. *Notas* di M. Menendez y Pelayo alle poesie del Valera, II, 293.

suo tempo forse ne sentì l'alto valore scientifico, non ne sentì quello ideale, e basta leggere il Pulci o il Tasso per convincercene; figurarsi poi se lo poteva sentire il Tassoni! Il suo poema infatti, fortunatamente interrotto, è una filza di fandonie romanzesche, cucite alla meglio e rubate all'Ariosto, al Tasso e a Virgilio. Tra i moderni il Parini, di Colombo, aveva fatto un apostolo di civiltà, ed aveva cantato i momenti più salienti della sua impresa. Il Valera ha intravisto l'alto significato che quell'ardimento ha nella vita del pensiero umano, ma, ostinandosi a volerne cogliere il lato lirico, gli è sfuggito il lato epico, e quello che cercava non ha saputo cogliere per mancanza di mezzi: s'incomincia con un prologo in cui l'autore prega l'eroe di ispirargli fiamme di poesia: avvistosi poi che in un angolo c'è una nobile matrona che piange, a lei rivolge il suo canto e, come se non fosse vieto l'espediente, in 8 ottave ci fa sapere che quella è l'Italia, caduta in basso stato. Retorica, perchè l'Italia dei tempi di Colombo non era poi l'Italia del Leopardi. Si ritorna quindi a Colombo che corre invano di paese in paese, invano cercando chi lo capisca ed aiuti, e già quasi dispera, quando « la esperanza baja desde el cielo — à darle con su bálsamo consuelo ». E il poeta ci trasporta a Granata tra i mori, con Isabella e, finalmente, sulle navi di Colombo e in vista del lido americano. Immaginare l'esultanza di Colombo! « Piensa tocar el cielo con la frente, — ve temblar á sus pies el oceano, — y hasta imagina en la orgullosa mente — ser creación de su ingenio soberano » — Per fortuna però si umilia a Dio e così « nunca desde que al dar forma la mente — del Eterno a su idea, la hermosura — admiró de sus obras refulgente — tanto el Señor se complació en su hechura ».

Stare a ricarcecar e, attraverso al fitto mosaico, quello che può derivare da Petrarca, da Parini, da Leopardi, da Quintana ecc., non credo opportuno. L'autore ha voluto prendere a modello il Foscolo e, mediante quadri staccati in apparenza ma tra loro uniti in realtà da un tenace filo conduttore, condurci di meraviglia in meraviglia. Al contrario però, s'è tenuto tanto discosto dal suo eroe da sembrare che ne abbia avuto paura.

Invano vi cercheremmo l'interno dramma del Genovese

trattato di utopista, lui così convinto della verità della sua ipotesi; invano vi cercheremmo lo slancio e l'esaltazione dello spirito moderno che nell'ardito navigatore ritrova sè stesso; invano vi cercheremmo la fede e l'entusiasmo del Colombo medesimo. Il poeta non ha saputo trar profitto nemmeno dalle situazioni poetiche che gli sono capitate tra mano, come quella dell'anima umana che si esalta fino a dimenticare che è ben poca cosa la sua potenza dinanzi a Dio; il poeta s'è perduto negli accessori, stilizzando tutto in una narrazione fredda, incolora, declamatoria su vuoti luoghi comuni.

Anche la *Resurreción de Cristo* ottenne, alla lettura, molte lodi: « Los últimos (versos) publicados en el *País* le gustan mucho á Tassara, y otras personas de saber me los han elogiado ». « La idea filosófica de mis versos es que Cristo libertó la humanidad de la servidumbre de la Fatalidad, y triunfó del destino, contro el cual, según los antiguos, era un crímen luchar... Cristo muere, y *yo creo*, al verle murir, *que es una nueva víctima de los Hados*; pero resuscita; da libertad al mundo y pone la Providencia en cima del destino, ecc.[1].

Noi non guarderemo se il fatto della Resurrezione sia colto nel suo grandioso significato, nè se sia grandiosa in sè questa lotta colla cieca fatalità, non essendo la poesia racchiusa negli argomenti, ma nell'anima che vibra a contatto di certi problemi e riesce ad investire le cose di luce poetica; soltanto noteremo che quel temere che il Dio morente sia un'altra vittima del destino è pura finzione retorica inammissibile per il credente, e non poetica per il lettore. C'è nella poesia l'intenzione di porre in cozzo due mondi, ma l'intenzione soltanto; noi non udiamo nè il lamento dello spirito oppresso sotto i ceppi dell'antico destino, nè la gioia festante della liberazione, nè sentiamo la grandezza del sacrificio compiuto per redimere l'uomo e farlo partecipe della divinità.

Si parla di Prometeo, di Nemesi, della Sibilla, di Tantalo ecc., e non si coglie l'anima di quei miti, nè il senso tragico di quella lotta inutile e grandiosa, Dopo questi nomi il poeta pone la nascita di un parvolo e ci dice che « Nace en Betlem, pobre,

1. *Correspondencia*, I., 80.

ignorado — es justo, mas le vende — la humanidad, que su valor no entiende — y muere en una cruz como malvado »; linguaggio che non è nè di cristiano nè di poeta, ma di filosofo. Poi ci dice che la morte del Cristo lo fa disperare della vittoria; ma ad un tratto eccolo resuscitato :

Ceñido de altos resplandores,
cruza al aire encendido un joven bello;
es su blanco ropaje intacta nieve
lumbre sus ojos, oro sus cabellos, (I, 282)

e così di seguito, ricordando da vicino il Manzoni. Finalmente Cristo ha vinto: *Vicisti, Galilaee!* esclama; Dio è risorto, ha trionfato della Morte e del Destino, l'umanità è libera dall'enorme peso.

El Cristo es Dios, y triunfa de la muerte!
Cristo resuscitó! ya las cadenas
rotas están : las alma venturosas
de los santos, el vuelo
tienden à las amenas
moradas luminosas (Id. 283).

E così di seguito sul tono d'un predicatore, anzichè su quello di poeta; la divina poesia del racconto evangelico, o l'ingenua dolcezza di certe *Sacre Rappresentazioni* del suo paese è perduta completamente; nè, d'altra parte, nel suo spirito hanno ancora raggiunto quella profonda elaborazione che li fa vivi e sinceri, gli elementi che vi cozzano già mal definiti; quindi non ha saputo trovar nella fede una severa legge morale, nè un palpito di carità umana, nè una suprema conzolazione : la dolcezza infinita della *Pentecoste*, in cui il commosso sentimento umano sveglia la potenza evocatrice di dolci immagini, è ben lontana da tutte queste sue poesie religiose; che son tutte eguali, sia la *Divinidad de Cristo*, *A la Virgen misteriosa*, *A la Sanctísima Virgen* ecc. : in tutte la filosofia non è ancora religiosità, nè la religiosità ancora poesia.

***

Arrivati a questo punto ci possiamo domandare : Dunque di queste poesie non c'è assolutamente nulla da salvare o ci sono tutt'al più pregi di forma e di metrica, come crede

qualche recente critico? Da quanto siamo venuti dicendo crediamo risulti in lui la mancanza di quello che può dirsi il binomio del poeta; l'individualità potente e propotente, e la rigida disciplina; l'impulso creativo e il fren dell'arte uniti in armonia discorde. In lui la disciplina uccide la giovanile fantasia: uomo di potente fantasia non fu mai, ma più tardi, a fusione perfetta, il cuore e la mente procedettero di concerto, mentre qui la mania di far vedere che nel cervello c'erano entrate belle teorie filosofiche, gli fa lasciar da parte i moti del cuore come meno importanti e interessanti.

E, per dire il vero, vedeva molto addentro nel bello artistico e nel vero filosofico, ma ancora non aveva superato quella fase in cui si vuol per forza far vedere che si sa anzichè dimostrare che si sente. Tutto, aspirazioni ideali, malanconia giovanile, cultura poetica vivono indigeste e separate nello spirito, in via d'assimilazione sì, ma non ancora divenute temperie spirituale. Di qui il suo sdoppiamento continuo o, per lo meno, la sovrapposizione di quello che in lui era realtà pensata a quello che era realtà viva. Non sempre tuttavia il Valera assunse toga ed occhiali, non sempre si pose con sussiego, ma si lasciò vedere in più succinta veste, e lasciò che il cuore effondesse la sua abbondanza. Una tendenza irresistibile lo portava verso la bellezza, e sentendosi capace di gustarla si credeva pure capace di crearla; e fra gl'ideali artistici fu suo quello greco, rivivente nel nostro Rinascimento, ideale artistico in cui però voleva incarnare lo spirito moderno; voleva essere un romantico all'italiana, tipo Manzoni; cercava il buono, il bello, e l'utile: « Yo — dice — que deseo todo, lo ideal y lo real, y gozo apena de lo real, de lo más prosáico, desagradabla, y grosero. Yo que aprecio tanto la amistad, y la ciencia, y los modales cartesanos, y las conversaciones discretas » ecc., lasciandoci in pochi tratti quello che era il suo ideale di vita civile.

Nel bello si appagava già ed obliava, e di questo solo avrebbe voluto vivere lungi al rumor degli uomini, per cui, come ne gli uomini del Rinascimento, spunta fin da ora in lui il carattere idillico, il nostalgico amore della vergine

natura. La sorte e l'ambizione l'avviarono ad altra vita, ma un'aspirazione alla pace lo seguiva dovunque, richiamandogli di tanto in tanto alla mente le ridenti huertas del la sua Andalusia, le pianure biondeggianti di grano e muggenti d'armenti, i ruscelli mormoranti e freschi, le colline verdeggianti inondate di sole, le lontane cime candide di neve, e la loro vista lo commuoveva, dettandogli il meglio dei suoi versi.

Prendiamo il *Cide Yaye* e troveremo subito la scena in mezzo alla quiete dei campi, nel regno della vergine natura, e troveremo che le cose create ci appaiono come natanti in un mare di luce e d'armonia che sale da tutti i rivi, da tutti i colli, che si leva di tra le foglie degli alberi; di luce che brilla e ride nel calice di ogni fiore. Il verso segue degnamente la dolcezza della visione :

Pusieron en las fuentes misterioso murmullo,
vistieron de hermosura las flores del jardín,
de la paloma hicieron mas suave el arrullo,
y más sonoro el trino del ágil colorín.
Como menudo aljófar las gotas del rocío,
trémulas en el cáliz del autre abierta flor.
Un fructífero fuego el calor del estío,
una llama divina, el fuego del amor. (I, 196.)

E anche altrove, accanto alle reminiscenze del giardino d'Alcina e di Armida, balza vivo il ricordo dei giardini andalusi.

E quello che s'è detto per *Cide Yaye* si può dire anche per la *Fabula de Euforión*: la migliore ispirazione è idillica ed è là dove le ninfe fanno balzare dinanzi al lettore tutto lo splendore della ridesta natura, vestita di magici colori, sì da ricordare le *Stanze* del Poliziano, ove la natura si anima sotto lo sguardo amante del poeta ed a lui parla e sorride. Una fata canta :

« A mi vista en los valles trasciende
un aroma de nardo suave ;
en los bosques floridos las aves
dulces trinos exalan al par ;
y a mis besos de amor delicados
salta y bulle la fuente sonora » ecc. (I, 104.)

o ancora :

> Yo coloro la tierra y el cielo,
> yo de púrpura tiño la rosa ;
> la enramada que se alza orgullosa
> bordo yo de diverso matiz ;
> Me arrebatan mis tintas brillantes
> para ornarse, la roja amapola,
> la fragrante y oculta viola,
> el agreste y encendido carmín. (I, 106.)

E più innanzi tutte insieme le ninfe fanno spiegare devanti ad Euforione l'incantato manto della natura, cantando : « Del arrojo los diáfanas ondas — te adormecen en blando murmullo — aquí el cielo estrellando y sereno — muestra sempre su fulgida lumbre » ecc (I, 118).

Nella poesia *Al Amanecer* (XVII, 139) il Valera cerca di ritrare l'incantevole spettacolo che offre il mondo al suo destarsi all'incerta luce del mattino pieno di fascino e di mistero : il canto degli uccelli, il riapparire dei vaghi colori della campagna fiorita e imperlata di rugiada, il mormorio delle acque correnti ecc : che si fondono in un inno al creatore, ricordando un po' le esercitazioni dei francesi del tempo del Saint Pierre.

Lo stesso entusiasmo per gli spettacoli naturali vibra in *Noche de Abríl*, in cui la scena si apre con note leopardiane, sebbene poi qualche tratto e qualche aggettivo *nimius exquisitus* diano alla poesia un aria pretenziosa e leziosa : Es ya tarde : bate el sueño — sobre la ciudad sus alas — en el silencio *sus galas* — muestra la *noche gentíl* : — Abren su seno las flores — al rocío transparente — ecc., e siamo a Napoli, città degli incanti e degli amori.

Ed anche in alcuni *Idilli* [1] si sente un palpito non simulato per le meraviglie della natura, che spiccano sul fondo, in un mormorare di ruscelli, in un brillar di sole, in un riempirsi di tutta la natura di luce e di festa.

E' però questo mondo campestre sentito e colto nella sua realtà immediata, e non ha niente che gli manchi ? No certo. Siamo infatti come in quelle figurazioni del Paradiso, con piante fieri. uccelli, i 4 fiumi che per esso si diramano ecc. ma quel

1. *Poesias*, II, 66 et 71.

monte è disabitato, vuoto. È il Paradiso terrestre, vi manca Matelda, che canti come donna innamorata; vi manca Beatrice che faccia tremare il suo poeta. E' cioè natura sola; è quasi il deserto. Nè il mondo è colto nella sua immediatezza, ma visto attraverso le lenti panteistiche; il mondo è animato raggentilito, umanizzato.

*

In conclusione si può dire che il mondo del Valera, quale ci appare attraverso queste poesie, non è un mondo formato, o almeno non è una vetta raggiunta da cui il poeta si volga per un poco a rimirare l'acqua perigliosa; è un mondo in ebollizione in cui i moti del cuore sono spesso fatti tacere dalla volontà in servigio dell'intelletto, e il poeta filosofeggia, non canta. Già in lui si scoprono quelle qualità che diverranno peculiari al suo spirito, lucidità, finitezza, misura, delicatezza, tutte doti che faranno di lui un eccellente prosatore, ma che ora ne fanno un molto mediocre poeta.

Ma qualche dote non gli si può negare nemmeno quando la sua poesia cade più in basso: la correttezza formale e il senso dell'armonia. — I suoi versi non solo sono impeccabili, ma sono così snelli, così mossi, così natanti in un' onda sonora, così melodiosi e carezzevoli, che a volte quasi ci rapiscono. Pare che spesso il poeta, non riuscendo a fondere il suo concetto pienamente nelle parole, lo effonda in un armonia inesauribile, in una nota flebile e soave, in un' onda sonora che s'insinua dolce nell'anima, e la trasporta e la rapisce. Ma ben poco sarebbe questo per un poeta anche mediocre: leggendo *La Fábula de Euforión*, *Al Amanecer*, *El fuego divino*, le parti migliori del *Cide Yaye*, *Noche de Abril*, *A la hermosa Catalina* ecc., ci potremo però convincere che non sempre si tratta di sola armonia.

P. MAZZEI.

Alfred MOREL-FATIO[1]

Con un tremito dell' anima segno nelle memorie della mia vita la morte del maestro e amico mio Alfred Morel-Fatio. Un altro che passò per raggiungere la pace, e lascia noi derelitti e brancolanti nelle tenebre. I ricordi al caro estinto si affollano in me; non lo rivedrò più; non udrò più la sua voce; tutto si fa muto e squallido; or, tra lagrime, scorgo un cammino breve per cui mi condurrò fino a sparire io stesso.

Se è in me qualche virtù per gli studi ispanici approfonditi, io la debbo nella prima origine al Morel-Fatio. L'ho sempre apertamente confessato anche quando dal maestro stesso e da altri mi venivano gli elogi per la mia vera o presunta originalità. Compiuti appena gli studi di filologia romanza a Zurigo — quanti anni passarono ormai! — passavo a Parigi appunto per avere più vasta e sicura conoscenza delle cose ispaniche; mi avvincevo a Gaston Paris che ammiravo e amavo e a cui dedicai una delle prime opere : « Dante e la Francia »; ma le ore più laboriose io le passavo non solo al Collège de France, all' École des Hautes-Études, ma nella cerchia più intima del Morel-Fatio, a casa sua, tra i suoi libri, guidato dal suo saggio consiglio, soccorso dalla sua dottrina, che era sicura, vasta, inesauribile. Prese allora a benvolermi, e restammo uniti sino agli anni tristi e tragici della guerra. Ci scambiavamo i nostri lavori. Io deviavo abbracciando sempre più cose oltre la letteratura ispanica, ma ritrovavo poi sempre il centro degli studi storico eruditi sulla Spagna, con l' ottimo e caro maestro al fianco. Quante volte ritorna negli scritti miei il caro nome !

V'era non so che di distinto e nobile e ricercato in ogni studio, anche nelle minuzie di erudizione che il maestro prediligeva. Nulla mai di affrettato e di trasandato. Componeva, ritengo, con certa difficoltà, ma sempre assorbendosi, attento a ridare chiara la luce del suo spirito; stilizzava gli scritti, assiduo lettore del Taine, del Renan, del Paris, anche per addestrarsi alla limpidezza del pensiero passato al limpido scritto.

1. [Nous devions publier dans le présent fascicule une notice sur Alfred Morel-Fatio, avec une bibliographie, par M. Hirschauer, directeur de la Bibliothèque de Versailles, qui l'a connu vraiment dans l'intimité en ses dernières années. Il nous avait semblé, en effet, que, comme pour Ernest Mérimée, c'était surtout l'homme que les hispanisants aimeraient à connaître davantage, l'œuvre leur étant familière. Malheureusement, cette publication est retardée par suite d'une longue maladie de M. Hirschauer, dont nous souhaitons le prompt rétablissement. Nous rendrons compte également de la *velada* qui a été organisée à Madrid, à l'Institut français et sur l'initiative du *Centro histórico*. Nous n'avons pas voulu retarder les lignes ci-dessus, où un homme de la valeur d'Arturo Farinelli dit avec tant de sincérité et d'émotion sa peine, à laquelle s'associera quiconque a connu le maître, profité de ses conseils, ou simplement fait appel à son obligeance, aussi grande que sa compétence. — G. C.]

Svizzero di origine, non emergeva a Parigi per le facoltà oratorie; parlava a stento nelle sue lezioni, che non avvincevano mai quanto la sua libera conversazione; un gran pubblico l'avrebbe infastidito e turbato; più gli conveniva una cerchia ristretta, l'intimità con i pochi discepoli, gli eletti del suo spirito, a cui tutto si concedeva con una affabilità senza limiti, e una generosità rara e provvida. Nè io nè altri ricorsero a lui in ogni tempo invano; passavano a noi i suoi libri; e di libri ispanici egli era il più solerte ricercatore e il migliore intenditore che mai fosse nel mondo vecchio e nel mondo nuovo. Come aveva frugato e scovato in tutti i secreti della Biblioteca Nazionale parigina, era pur attento esploratore d'ogni tesoro o reliquia là sui banchi dei rivenditori ai « quais » della Senna, entro le stanze dei librai; arricchiva il suo tempio della sapienza ispanica eretto nelle sue pareti domestiche, ma solitarie; ed era solo felice quando vi si raccoglieva, compiva i suoi studi, così fini e accurati, seguiva le memorie storiche dei grandi e degli umili, rivedeva e riproduceva i suoi testi col più grande accorgimento filologico, e sentiva insomma, fuori dei turbini e degli intrighi degli uomini, alitare il suo Dio che l'accendeva.

Non do un giudizio dei suoi lavori, e non dubito che si riconoscerà, nel dolore della perdita che subimmo, la bella e costante attività di questo maestro umile e grande, che non ambiva le tribune, lo sfarzo, il rumoreggiare di chi ama esporre e strombazzare la sua scienza; ma lavorava dimesso e senza tregua per un bisogno tutto interiore e per conforto dei suoi triboli; e acuiva sempre il suo giudizio, come estendeva sempre la sua curiosità.

Aveva i suoi slanci, i suoi fremiti di passione, un grande amor di patria questo gran signore e dominatore degli studi ispanici. Io lo visitava alcuni anni prima della gran guerra; e si aveva il pasto in comune in una stanzuccia nella sua casa in via Jussieu; i libri erano cresciuti; il maestro mio e di tutti gli spagnolizzanti doveva allora estendere il suo insegnamento anche alla letteratura italiana; un cumulo di opere dantesche affluiva pure a lui. Tra quegli amici più fidi, i suoi libri, viveva. Il mondo non gli risparmiò le torture, che io qui non dirò. Fremeva che le orde straniere gli potessero toccare la sua patria, la dolce terra di Francia, fatta sua. « Les Prussiens viennent », ricordo questo grido che straziava, e che io dovevo ricacciare, meno temente delle tempeste minacciate. Poi, lontani, seguimmo operosi entrambi, e non lieti, il nostro destino.

Or ritroveremo fuor di pena nei più alti silenzi l'amico e il maestro; e verremo taciti a lui; e ci ritempreremo, col suo esempio, a quella unica forza di vita verace che è il lavoro per la scienza pura e disinteressata.

Arturo FARINELLI.

BIBLIOGRAPHIE

Carreras y Artau, *Ensayo sobre el voluntarismo de J. Duns Scot (una contribución a la historia de la filosofía medieval)*. Tesis para el doctorado de filosofía. Brochure in-8°, 92 pages. — Gerona, Carreras, 1923.

De l'augustinisme issu du néo-platonisme ou de l'aristotélisme, lequel exprime le mieux la pensée chrétienne du Moyen-Age? En réponse à cette question, plus actuelle peut-être qu'on ne le pense, Carreras y Artau étudie, dans une savante thèse de doctorat, la figure et le rôle de Duns Scot qui, à ses yeux, est le meilleur représentant de la continuité de la pensée chrétienne. Il le situe au centre d'une lutte qui s'engage dès le XIIIe siècle entre la tradition augustinienne, définie par saint Anselme de Cantorbéry, et une philosophie péripatéticienne divisée en deux écoles, l'une extrême, l'autre modérée, celle des averroïstes et celle dont saint Thomas devient le chef. Le début de cette lutte est marqué, en 1277, par la condamnation de 219 propositions extraites des livres des péripatéticiens, condamnation que prononce l'évêque de Paris, Tempier. Il l'est aussi par la composition du traité célèbre de saint Thomas : *De æternitate mundi contra murmurantes*, plaidoyer opposé à ceux qui refusent de distinguer le thomisme de l'averroïsme. Scot, par sa façon de poser et de traiter les problèmes, ne s'écarte en rien des scolastiques. Ni en logique, ni même en métaphysique, il ne peut être considéré comme un adversaire d'Aristote qui reste pour lui la grande autorité, le *philosophus*. Cependant Scot est avant tout le représentant de la tradition de saint Augustin et plus encore de saint Anselme. Dans le conflit entre la théologie traditionnelle ou augustinienne et la métaphysique péripatéticienne, il prend toujours parti pour la première. C'est ainsi qu'il reproche aux thomistes de fausser l'idée de la création aux dépens de la liberté divine. Ce qu'il retient surtout de saint Anselme, c'est l'idée que la volonté libre et morale, non l'intellect, constitue la différence spécifique de l'homme. Du primat de la volonté en l'homme, il conclut à son primat en Dieu. Carreras voit donc en lui le représentant de la culture occidentale contre le fatalisme de l'orient. C'est à tort qu'on a voulu faire de lui

un disciple du Juif Avicebron, qu'il refuse de suivre dans son identification du verbe à la volonté. Le penseur oriental dont il le rapproche est Al Gazel, le grand adversaire de l'averroïsme et le défenseur de l'esprit monothéiste contre le péripatétisme.

Gaston RICHARD.

P. Marcelino Arnáiz. *El espíritu matemático de la filosofía moderna.* Discurso leído el día de 9 diciembre en el acto de su recepción en la Academia, y contestación par **D. Juan Zaragüeta**, Académico de número. — Real Academia de ciencias morales y políticas. Imprenta agustiniana, 1923.

Il faudrait un Boutroux pour apprécier impartialement cette double étude. Un ancien élève du grand critique doit se contenter de dire que l'Académie des sciences morales et politiques de Madrid a assisté à une belle joute entre le R. P. Arnáiz et M. Zaragüeta sur la valeur comparée de la philosophie moderne et du néo-thomisme; elle fait honneur à leur dialectique autant qu'à la richesse de leurs connaissances. Disons toutefois que notre admiration se nuance de quelque réserve. Il y a deux parts à faire dans le discours du P. Arnáiz. L'une est une lumineuse exposition des services que l'intellectualisme concret issu d'Aristote et incorporé à la philosophie de la moderne école thomiste peut encore rendre à la science et à la philosophie contemporaine ; elle est telle qu'on pouvait l'attendre du disciple réputé du cardinal Mercier. L'autre est une censure outrée et, à notre avis, injuste de Descartes et, par suite, de ce spiritualisme chrétien, propre à la France du dix-septième siècle et que Descartes a inspiré. Le cardinal Mercier écrivait, dans une phrase rappelée fort à propos par Zaragüeta : « Nous nous autorisons de Platon, de Descartes, de Leibniz, de Kant, de Fichte, de Hegel et de Wundt aussi pleinement peut-être et certainement avec autant de sincérité que ceux qui nous comptent au nombre de leurs ennemis. » (p. 191). Le Discours d'Arnáiz tend d'un bout à l'autre à immoler Descartes à Aristote et au thomisme, car il voit en lui le représentant de cet idéalisme moderne qui confond la philosophie avec la mathématique universelle, vu qu'il vise à rendre compte de l'univers constructivement au lieu de se contenter d'y retrouver, patiemment et modestement, l'expression de la pensée créatrice. De toute l'œuvre de Descartes Arnáiz ne retient que les *Regulæ ad directionem ingenii* et les deux premières parties du *Discours de la méthode*. La métaphysique des *Méditations* lui semble introduite subrepticement dans l'idéalisme cartésien. Il va même jusqu'à s'approprier le gros mot d'incohérence (p. 167), qui rendra certainement immortel celui qui le premier l'a

appliqué à Descartes, M. Maritain (p. 165). Il y a plus : la vigoureuse théorie de la méthode expérimentale, exposée dans la VI[e] partie du Discours, et si admirée de Claude Bernard, est elle-même tenue pour non avenue.

Un Boutroux n'eût certainement pas approuvé cette sorte de critique. Il est bien connu que si Descartes a été, comme tant de ses contemporains, injuste pour Aristote, cependant il n'a pas rompu tout lien de continuité avec la pensée du Moyen-Age, en ce qu'elle a d'original et d'éternel. Sa méthode est inséparable du *Cogito*, c'est-à-dire d'un critère de la certitude déjà affirmé par saint Augustin ; la validité objective de cette méthode est inséparable elle-même de l'argument ontologique, formulé par saint Anselme. Les augustiniens du dix-septième siècle ne s'y sont pas trompés. Arnáiz classe-t-il saint Augustin et saint Anselme parmi les « perturbateurs » de l'intelligence humaine? Les juge-t-il inspirés, comme Descartes, par « la vanité de l'égoïsme personnel » (p. 167)? Si non, Descartes, qui restaurait leur théodicée sans aucune incohérence, doit être jugé moins éloigné du spiritualisme chrétien qu'Aristote, dont Arnáiz doit reconnaître et déplorer le « naturalisme » (p. 171). Nous ne voyons pas en effet comment il peut (en tant que philosophe) distinguer entre ce naturalisme, contraire à la création, à la providence, à l'immortalité, et l'objectivisme qu'il admire et comment il pourrait vaincre cette difficulté sans un appel plus ou moins discret à l'idéalisme cartésien qu'il a traité si sévèrement.

Gaston RICHARD.

Correspondance de la Cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au XVII[e] siècle, par **Henry Lonchay** (†) et **Joseph Cuvelier**. Tome premier. *Précis de la correspondance de Philippe III (1598-1621)*. Bruxelles, Kiessling, 1923, XVI-601 pages.

Alors que l'attention des historiens belges s'est portée toujours avec une prédilection marquée sur le grand drame dont nos provinces furent le théâtre au XVI[e] siècle, que les publications de Gachard, Piot, Kervyn de Lettenhove, Edm. Poullet, d'autres encore ont jeté une lumière abondante sur cette époque d'un intérêt d'ailleurs capital pour nos annales, le XVII[e] siècle a été jusqu'ici très mal partagé et les dépôts d'archives ont continué à recéler dans leurs collections inutilisées la plupart des documents qui devaient permettre d'en écrire l'histoire.

C'est ainsi que M. J. Cuvelier, seul signataire de la préface de cette importante publication, rappelle l'intérêt de l'œuvre due à ses devanciers. Il n'a pas de peine à montrer celui de l'Espagne à laquelle s'était attaché feu H. Lonchay, et qui a jusqu'ici assez peu attiré l'atten-

tion des érudits, tant étrangers que belges, à part Morel-Fatio, Rodríguez Villa et quelques autres.

Le présent volume embrasse (13 sept. 1598-31 mars 1621) tout le règne de Philippe III.

Il ne s'agissait pas, bien entendu, de reproduire les documents eux-mêmes, mais d'en fournir une analyse succincte avec les noms des signataires et des destinataires, le lieu et la date. Des notes assez nombreuses fournissent des éclaircissements. Au besoin, les textes eux-mêmes sont transcrits en bas de page, ou bien le lecteur est renvoyé à la publication où ils sont reproduits, *Revista de Archivos* (1876), l'*Ambrosio Spínola* de Rodríguez Villa.

Quelques-uns enfin, dont un a été communiqué par A. Morel-Fatio (une lettre du duc de Sessa), ont été mis à l'appendice.

Tout ce sommaire analytique, ce « précis », comme dit le titre, a été élaboré par Lonchay au cours de deux séjours à Simancas, où il s'est livré au dépouillement des *despachos de Flandes*, des *cartas* et des *consultas*, trois fonds qui complètent, surtout pour les instructions secrètes, la documentation conservée à la *Secrétairerie d'État et de guerre* de Belgique. Moins riches qu'elles ne devraient être par suite de la conservation de bien des papiers d'État dans des collections particulières ou étrangères, dont une partie se retrouve, soit dans d'autres dépôts nationaux, soit au British Museum, appauvries encore par le transfert ordonné par Napoléon Ier (Arsenal),

> ...les Archives de Simancas ne sont pas également riches pour toutes les années du XVIIe siècle. Pour certaines années de notre histoire on trouve plus de documents aux Archives générales du royaume à Bruxelles que dans le grand dépôt de Castille, mais pour le début et la fin du XVIIe siècle, il est indispensable d'avoir recours à Simancas.

M. Cuvelier nous expose encore dans quelles conditions il s'est chargé de continuer non seulement la préparation typographique, mais la mise en état du manuscrit de Lonchay, souvent incomplet et sans références suffisantes : travail ingrat s'il en est, et dont il ne faut pas que le mort seul lui sache gré. Il déclare du reste avoir été aidé par un jeune archiviste qui paraît se tourner vers l'Espagne, M. Joseph Lefèvre, auquel est dû le précieux index, renvoyant non seulement aux pages, mais aux lignes. Que tous deux reçoivent les remercîments qui leur sont dus et continuent la tâche entreprise, conscients du service qu'ils rendent.

La lettre du comte d'Añover en date du 18 février 1610 (n° 781) a été publiée intégralement par moi dans mon *Mariana historien*, p. 105. — De la *Relacion de la jornada*... de D. Juan Fernández de Velasco, il y a deux éditions de 1604 en espagnol, et une en latin en 1606 ; en outre une *Relación de la vuelta*... qui est de 1606 (voir

ibid., p. 169). — Je ne crois pas, moi non plus, que l'*Historia de los Estados de la Monarquía de España* ni la *Genealogía de los Reyes y príncipes de España*, de Jean-Baptiste Lobaña, dont il est question au n° 200, aient été publiées. Il y a de lui à la Biblioteca Nacional de Madrid des manuscrits, mais rien qui porte ces titres.

A l'index, Aveyro est marqué comme localité espagnole; lire « portugaise », et la référence est 137, 19. De même pour Belem, et les références sont 337, 1, 6, 13, 24. Salamanque a bien fait partie du royaume de Léon, mais on ne dirait pas aujourd'hui qu'elle est dans le Léon, ce qui voudrait dire dans la province de Léon; elle est capitale de la province de Salamanca. La référence est 47, 19.

G. CIROT.

Teatro antiguo Español, Textos y estudios. III. **Luis Vélez de Guevara**, *El Rey en su imaginación*, publicada por **J. Gómez Ocerín**. Madrid, 1920. — IV. **Lope de Vega**, *El cuerdo loco*, publicada por **José F. Montesinos**. 1922. — V. **Lope de Vega**. *La Corona merecida*, publicada por **José F. Montesinos**, 1923. Chaque volume 6 ptas.

De cette collection, dont M. et Mme Menéndez Pidal ont donné le modèle dans un premier volume annoncé ici par Ernest Mérimée (*Bull. hisp.*, 1916, p. 290), et dont le second volume est dû à M. Américo Castro (*Bull. hisp.*, 1918, p. 72), voici trois nouveaux échantillons qui ne peuvent qu'en faire souhaiter la continuation. Il s'agit, on le sait, de pièces inédites ou réimprimées d'après le manuscrit: et il est clair que, avant tout, quelque chose s'impose aux éditeurs : le choix. Je ne crois pas qu'on puisse le critiquer : il y a non seulement les noms des auteurs mais aussi l'intérêt que présentent pour l'histoire littéraire les *comedias* ainsi produites au jour. Bien entendu, on ne peut s'attendre à ne voir exhumer que des chefs-d'œuvre ; et si je fais tout à l'heure à ce sujet quelque réserve, ce sera au point de vue de la valeur dramatique, tout en reconnaissant qu'elle ne peut être, pour une collection de ce genre, le critérium unique, pas même peut-être l'un des critériums.

M. Gómez Ocerín était particulièrement qualifié pour un travail de ce genre : d'abord c'est un des élèves de M. Menéndez Pidal; ensuite il s'intéresse à l'histoire du théâtre : voir son compte rendu ou plutôt complément des *Nuevos datos acerca del histrionismo espanol* de Pérez Pastor dans la *Revista de Filología española*, 1915. Il a suivi une méthode bien simple, qui est de nous présenter un texte lisible tout en donnant une image fidèle du manuscrit, grâce à l'appareil critique en bas des pages, lequel consiste dans l'indication des corrections,

dues ou non à l'auteur; puis de nous le faire comprendre par des notes appropriées, qu'il serait tout de même plus commode d'avoir aussi sous les yeux à la lecture; mais l'habitude est prise de les rejeter en bloc à la fin. Je ne vois pas non plus pourquoi on ne donne qu'après la pièce l'étude, qui devrait servir d'introduction. Moi, c'est par l'étude que je commence ma lecture. L'analyse pourrait être plus claire : « Acto I. En Sicilia : el campo. Rabel, se queja a Celia de la ingratitud con que corresponde a su cariño... » Si l'on nous disait « Rabel, labrador..., Celia, labradora... », nous saurions à qui nous avons affaire. Nous n'avons qu'à lire la pièce d'abord, sans doute; mais alors, à quoi bon l'analyse? Pour ce qui est des thèmes développés plus ou moins délibérément par l'auteur, M. Gómez Ocerín nous donne l'impression juste : il y a dans tout ce théâtre du XVIIe siècle des lieux communs repétés à satiété, repris sans scrupule, et qui, si on les considérait dans une pièce isolée pourraient avoir un aspect étonnant, parfois fantastique. Ils n'étaient que le pain de tous les jours; et dans le théâtre d'un Calderón il faudrait probablement beaucoup en rabattre, au moins en ce qui concerne la personnalité du poète, sinon sur la valeur absolue des thèmes auxquels il a donné la dernière expression, la forme suprême, le vernis définitif. Calderón ne devait pas du tout effarer son public, familier depuis longtemps avec les idées qu'il lui présentait; et je comprends très bien qu'Américo Castro ait pu arriver à dire, en manière de paradoxe, que Calderón ne faisait que resservir une leçon de catéchisme. Il y a beaucoup de vrai dans cette boutade. M Gómez Ocerín a donc bien fait d'insister sur les thèmes utilisés par Vélez de Guevara dans *El rey en su imaginación*, et il y a là un exemple à suivre. C'est un peu une dissection : mais l'anatomie n'est-elle pas, pour l'artiste, l'étude préliminaire indispensable?

Je me crois en effet, au vu de cette dissection, plus en état de juger l'œuvre mise sur le marbre. Le thème principal est traité par Vélez de Guevara avec esprit et ingéniosité; c'est à peu près tout ce qui fait la valeur de la pièce, qui verse trop souvent et trop facilement dans la bouffonnerie. Il faut le génie d'un Shakespeare ou d'un Cervantes pour nous intéresser à des scènes de folie : et cette folie, simulée sans l'être tout à fait, cette manie de royauté qui fait dire à un personnage (v. 1823)

> Casa se a vuelto de locos
> Palacio....

laisse une impression de froideur grotesque assez désagréable. Et puis, au fond de tout cela, comme pensée, qu'y a-t-il? C'est là qu'on voit la supériorité de Calderón, tout de même! La conclusion ici, c'est que, quand on est fils de roi, cela se reconnaît toujours. C'est

tout : c'est trop peu pour nous passionner. Il y a aussi, il est vrai, la contre-partie (v. 2150) :

Siendo un villano
¿ qué valor puede tener ?

aussi bien le héros est-il en réalité de sang royal. Avec cela un gongorisme pesant, un esprit assez lourd : la première scène n'est qu'une longue exploitation d'un jeu de mot sur *dar celos* et *pedir celos*. Non, vraiment, je n'admire pas ! Mais je ne suis pas fâché de connaître, et il faut connaître pour admirer ensuite ce qui en vaut la peine.

L'annotation est ce qu'on peut attendre d'une édition destinée aux érudits. Elle aurait pu être plus abondante, car il ne manque pas d'obscurités, ou tout au moins de choses alambiquées, dans ces tirades où fleurit toute l'horticulture du classicisme espagnol.

C'est encore le thème de la folie, et de la folie volontaire, que nous retrouvons dans la pièce de Lope de Vega, réimprimée d'après le manuscrit, en présence de deux éditions contemporaines de l'auteur par M. José F. Montesinos, *El cuerdo loco*. Ce thème, M. Montesinos l'a étudié avec soin ; il nous en montre d'innombrables variantes dans le théâtre de Lope de Vega, et ailleurs, sans oublier *Hamlet*, sur le rapprochement duquel il n'a garde d'insister, car il sent trop la différence. Il semble bien que sur la scène espagnole la folie n'a rien produit de grandiose, car la frénésie de Sigismond dans La *Vida es sueño* n'est pas une folie. En tout cas, l'étude qu'on nous offre ici est intéressante parce qu'elle met bien les choses au point, avec mesure : et elle dénote une connaissance approfondie de la question. L'éditeur s'est rendu compte et explique clairement que là est l'intérêt d'une publication comme la sienne. Il n'est pas question d'offrir à l'admiration une pièce plus ou moins oubliée, mais d'y chercher les procédés courants (v. gr. *engañar con verdad*), les moyens habituels, les clichés dont se servait un auteur et dont se contentait son public. D'autres thèmes sont effleurés à propos de la pièce, qui, comme beaucoup d'autres, présente un croisement de lieux communs de ce genre. Tel celui de l'honneur chez le noble, de la loyauté vis-à-vis du roi, de la responsabilité du frère touchant la vertu de sa sœur, etc. Enfin Lope lui-même, Lope l'éternel passionné, n'est pas oublié, et plus d'un trait est noté de sa physionomie. Sur la langue, l'orthographe même, anarchique et fantaisiste comme elle l'est généralement à cette époque, sur la versification enfin, des remarques précises, naturellement limitées à la seule pièce en cause.

Puisque *El cuerdo loco* est précédé d'une dédicace à Tomás Tamayo de Vargas, l'éditeur aurait pu donner quelques explications. Lope y fait allusion à l'ouvrage écrit par cet abondant polygraphe pour défendre le P. Mariana contre Pedro Mantuano. Le manuscrit de la pièce porte la date de 1602. Bien que la première ébauche des *Advertencias a la*

Historia del Padre Juan de Mariana, qui provoquèrent cette défense, courût déjà sous le manteau dès 1603, ce n'est qu'en 1613 que Tamayo rédigea, et ce n'est qu'en 1616 qu'il fit paraître sa *Raçon de la Historia del P. D. Juan de Mariana*. Que la dédicace figure ou non sur le manuscrit, elle ne peut être antérieure. Du reste, Lope signe *Capellan de v. m.* et il ne fut prêtre qu'en 1614. La dédicace dut être faite lors de l'impression de la *Parte XIV* (1620). On sait que Lope dédia à Mariana lui-même, non une de ses *comedias* (l'auteur du *De spectaculis* eût peut-être vu là une polissonnerie), mais son *Triunfo de la Fee en los Reynos del Japon*, paru en 1618. La vénération qui entourait le vieux jésuite donnait du prestige à son jeune défenseur, qui n'eut du reste certes pas avec lui l'intimité que suppose un peu candidement Lope. Type curieux d'érudit touche-à-tout, Tamayo a eu deux bonnes idées, qui ont conservé son nom : défendre le P. Mariana, publier et commenter Garcilaso. Il en a été payé de son vivant, ne serait-ce que par cette dédicace et par les vers que lui a consacrés Lope dans la *Laurel de Apolo* (*Silva*, VII). On sait qu'en 1612 Quevedo lui dédiait soit la première ébauche de *La Cuna y la Sepultura*, soit un opuscule analogue. C'était vraiment déjà un personnage. (Voir Angel González Palencia, dans *Bol. de la R. Acad. de la Hist*, 1924, mars.)

En ce qui concerne la pièce elle-même, M. Montesinos se refuse à donner son appréciation au point de vue littéraire. S'il ne la laissait quand même entendre, ce serait peut-être pousser un peu loin le désir de l'objectivité scientifique ; et je crois qu'on peut vraiment admirer ici l'art avec lequel Lope sait exciter la curiosité du spectateur. La première scène est typique à cet égard. Ce personnage *embozado*, qui ne répond pas aux menaces et qui s'en va sans qu'on sache qui il est, voilà vraiment une trouvaille pour mettre en appétit le public. Tous ces mouvements de troupes (supposons-les bien exécutés) donnent une illusion de vie, de réel. La façon même dont le cuisinier qui vient dévoiler le complot est introduit, ne donne-t-elle pas à l'action un relief tout particulier ? La scène de l'élection de Rosania est menée à la fois rondement et avec majesté, non sans que l'on ait le sentiment de la comédie jouée. Lope a compris l'importance de l'accessoire au théâtre et la différence qu'il y a entre un schéma de drame et un drame vivant.

> Hay en el repertorio de Lope un número considerable de comedias más teatrales que literarias, y a ellas pertenece *El cuerdo loco*. No hay espectáculo comparable a ellas si no es el cinematógrafo de nuestros días. La acción pasa como un torbellino ante los ojos del espectador interesado, y no es otro el propósito del poeta (p. 155).

On ne saurait mieux dire. Le coup de dague à Leonido et la mise en sac de son cadavre feraient vraiment bien dans un film. L'absurdité de l'intrigue disparaîtrait dans ces scènes abracadabrantes. Et

quand on verrait Lucinda, déguisée en marchande de fruits, tromper la surveillance des gardes et venir délivrer son cher prince Antonio grâce au stratagème qui délivra Fernán González et Doña Sancha des mauvais desseins de l'archiprêtre! Mais quoi! les voilà surpris, Antonio retombé au pouvoir des traîtres, Lucinda avalant une fiole de poison! Le dénouement, heureusement, est proche : il s'opère dans une scène où Antonio et cinq de ses fidèles Albanais arrivent masqués, porteurs d'arquebuses qu'ils braquent sur les conjurés, et où Lucinda amenée comme morte revient à la vie (son poison n'était qu'un narcotique). Joie générale, pardon général! Comment le public ne serait-il pas haletant, quelque peu ahuri, en somme satisfait?

La corona merecida, également éditée par M. J. F. Montesinos, nous montre sous un tout autre aspect le génie dramatique de Lope. Là, tout est fait pour amener la grande scène finale, ou plus exactement les deux grandes scènes finales : l'héroïne montrant au roi les plaies qui le font reculer d'horreur, puis exposant à la reine, qui vient de lui faire l'affront le plus brutal, ce qui s'est passé, comment elle a elle-même brûlé son corps avec une torche. Cette seconde scène n'est d'ailleurs pas ce qu'il y a de plus réellement dramatique dans la pièce, ni même la précédente. Il y a un moment d'émotion plus grande, d'anxiété plus intense : c'est quand Doña Sol prend des mains de l'écuyer la torche qu'elle a demandée et disparaît. C'est un peu le pendant de la disparition de Jocaste dans *Œdipe roi*. En tout cas, dans ce troisième acte où Lope suit une tradition, il a su admirablement traiter, présenter le drame. Mais il a su également rendre vivante la scène où le roi aperçoit pour la première fois Doña Sol dans la foule qui attend la reine. Tout cela est d'un art très moderne. Il s'agit avant tout de provoquer la curiosité, puis la sensibilité; et tout est sacrifié à cela : d'abord la vérité historique, mais qu'importe! puis la vraisemblance, car il est tout de même un peu fort que le roi, au moment où il va voir la femme qui lui est destinée, n'ait d'yeux que pour une paysanne rencontrée là; enfin, sinon la moralité finale, puisque le roi reconnaît ses torts au cours de la pièce même, du moins le minimum de moralité qu'on pourrait attendre d'un roi, même jeune et ardent.

Au surplus, M. Montesinos a su relever tout ce que cette pièce offre d'intéressant, de typique ou de particulier : les sources possibles du poète; l'historicité du fait auquel les *Coroneles* faisaient remonter leur nom et qui valait bien l'origine romaine proposée par Marineo Siculo, qui les faisait descendre des *Cornelii*; la casuistique courtisane qui autorisait ou excusait l'intrigue la plus abominable, en vue de sauver d'une mort bien problématique un roi amoureux (et bien décidé d'ailleurs à abandonner la femme, une fois satisfait); la conception assurément peu sentimentale de l'honneur chez un frère

vis-à-vis d'une sœur, qu'il s'agit de marier au plus vite pour s'exonérer de toute responsabilité :

De Don Albaro es muger :
ni es mía ni suyo soy.
La sangre que me tenía
y de mi padre heredó
su marido la cobró
de su desposorio el día (v. 1701-6).

On trouvera sur tous ces points et sur bien d'autres (manuscrit, date, acteurs, éditions, versification, etc.) des suggestions et des développements qui prouvent que tout a été bien fouillé.

Pour ce qui est de la versification, je ne vois pas bien l'application aux vers suivants

447. anda | hijo, alarga, el brazo,
2398. tuya | es, la firma es tuya,
2569. lícito | es que viva vn rey que muere

de la règle ainsi posée :

La sinalefa no tiene lugar cuando la última sílaba acentuada, inicial, tendría que unirse a una vocal en fin de palabra, o bien *cuando la primera sílaba acentuada se encuentra en el mismo caso.*

Est-ce que les mots *hijo*, *es*, sont les premiers accentués dans ces vers? Dans beaucoup d'autres cas cités le mot dont la voyelle initiale est en hiatus avec la finale précédente commence par une *h*, et n'est-ce pas l'*h* qui explique le hiatus?

Beaucoup de notes très opportunes. Mais pourquoi ne pas dire ce qu'est cette histoire de San Alejo, que l'on croit citée uniquement pour la rime (v. 692). Dans « si es desafío español» (v. 2289), est il sûr que l'adjectif soit un « ripio evidente » ? voyez le vers 2411. Il me semble que j'ai vu ailleurs cette comparaison des vers 177-181, de bien mauvais goût du reste :

Tan blanca era su garganta,
que pidió vn poco de vino
tinto, y como en cristal fino
lo vi por blancura tanta
deçendir hasta los pechos.

Cela vient tout droit du *Tirant lo Blanch* (cap. XXIX) :

Trobantme yo en la cort del Rey de França, lo dia de sanct Miguel passat, perque aquell dia era stat fermat lo matrimoni, lo Rey feya gran festa : e lo Rey e la Reyna e Linfanta menjauen en una taula los tres, e verdaderament vos puch dir, senyor, que com la Infanta bevia vi vermoll, que la sua blancor es tan strema, que per la gola li vehia passar lo vi : e tots quants hi eren ne staven admirats (t. I, p. 92, de l'ed. Aguiló y Fuster).

Que veulent dire les vers 289-292 ; 558-560, 1981-2 ? Construction des vers 1023-4, 2127-30?

Quant à Lope lui-même, je crois que M. Montesinos nous le fait connaître un peu mieux[1] : c'est aussi que Lope se révèle dans cette pièce tout particulièrement comme psychologue de l'amour. Le mensonge du roi à la reine (v. 1539), la façon aimable dont il lui parle lors qu'il ne songe qu'à la tromper, et avec cela son mutisme inopportun, dont s'inquiète si justement la reine :

> Pues quien no escucha en la cama,
> donde ay tal silencio, Elvira,
> o tiene amor con mentira,
> o en otra parte la dama... (v. 1863-6) :

et d'autres réflexions (v. 1896-8, 2311-3) qui rappellent l'Art d'aimer qu'est la *Dorotea ;* enfin ces vers, que Lope crie certainement du fond de son cœur :

> ¡ O, amor, buelbe por ti ; dime a que effeto
> todos te ynfaman y te buscan todos ! (v. 2243).

Mais nous pouvons nous placer à d'autres points de vue pour admirer Lope et pour l'aimer.

G. CIROT.

Clásicos Castellanos. **Tirso de Molina**, *Obras*, *I*, segunda edición, muy renovada, por **Américo Castro**, Madrid, Ediciones de « La Lectura », 1922, t. 2 ; — **Moreto**, *Teatro*, edición y notas de **Narciso Alonso Cortés**, t. 32, 2e édition, Madrid, 1922 ; — **Francisco de Rojas**, *Teatro*, prólogo y notas de **Federico Ruiz Morcuende**, t. 35, 19 ; — **Lope de Vega**, *Comedias*, I, edición y notas de **J. Gómez Ocerín** y **M. R. Tenreiro**, t. 39, 1920. Chaque tome, 5 ptas.

Dans cette collection si bien accueillie du public, la part du théâtre n'est encore que dessinée par quelques jalons, et déjà on en est aux réimpressions. M. Américo Castro a tenu à refaire le tome qu'il avait consacré à Tirso de Molina en 1910, — l'année même où Ed. Barry publiait dans la collection E. Mérimée *El Burlador de Sevilla*, une des deux pièces réunies par M. Castro dans son propre volume. Il a reconnu que l'on pouvait faire mieux qu'il n'avait fait lui-même et que n'avait fait Ed. Barry. Il nous a donné cette fois, de ce texte

1. Il a publié une intéressante *Contribución al estudio del teatro de Lope de Vega* dans la *Revista de Filología Española* (1921-1922).

célèbre, difficile à fixer et à comprendre en tant d'endroits, en même temps que de *El Vergonzoso en Palacio*, avec le prologue et l'épilogue qui l'encadrent dans les *Cigarrales de Toledo*, une édition dont il y a tout lieu d'être satisfait.

Il a mis en tête une introduction sur la *comedia clásica*, où il a su faire la part du réel et de l'irréel en prenant pour texte les réflexions du P. Mariana sur le théâtre Il me paraît avoir été bien inspiré; ses déductions se trouvent du reste appuyées sur beaucoup de faits bien observés et fort suggestifs. Comme le soutient M. Castro, Mariana, bien qu'il n'ait jamais fréquenté les *corrales*, savait très bien ce qui s'y passait. Pense-t-on que le clergé de nos jours, qui ne va guère. je suppose, au théâtre ni au café-concert, en ignore la licence et le déshabillé, et qu'il ait besoin, pour s'en douter, de lire Tertullien?

M. Castro aurait pu ajouter une remarque, c'est que si Mariana parle du théâtre en dix chapitres, il parle en sept des courses de taureaux et en trois de la prostitution : lui avait-il fallu, là, et ici, se rendre compte *de visu*, pour parler à bon escient? Je crois donc que ce qu'il dit du théâtre était actuel et de bonne référence. En tout cas, ç'a été pour M. Castro un point de départ très heureux pour une excellente dissertation qu'on aura plaisir et profit à lire.

La notice qui suit, sur Tirso lui-même, est forcément un peu courte, l'éditeur ayant encore à parler des deux pièces elles-mêmes; et c'est naturellement aussi *El Burlador* qui prend le plus de place. A propos de cette pièce, la question s'est posée à lui, à nouveau, de savoir où était le bon texte; et, contrairement à l'opinion de Menéndez Pelayo, il s'est décidé nettement cette fois pour l'édition de 1630. Pour les origines de la légende exploitée par Tirso, M. Castro renvoie, bien entendu, à l'étude de son maître Menéndez Pidal (*Estudios literarios*, 1920). Et quant au *Festin de Pierre*, tout en lui rendant justice, il lui conteste la supériorité évidente que lui accordent les critiques français. Faut-il admettre que notre tendance à préférer les chefs-d'œuvre de Corneille ou de Molière à leurs originaux espagnols est en proportion avec notre incompréhension vis-à-vis de ceux-ci? L'embarras devient plus grand, ou l'hésitation tout au moins, quand on saisit mieux ce qu'ont dit et voulu dire Guillen de Castro, Alarcón ou Tirso. Les observations de M. Castro ne peuvent que nous suggérer d'utiles réflexions à ce sujet. *El Vergonzoso en Palacio* l'a moins arrêté : l'épilogue même des *Cigarrales* énonce par avance et réfute les objections qu'on peut faire à la pièce et à la recette employée par l'auteur, toute conforme à celle de Lope. Il est certain que si les deux filles du duc d'Avero sont apparentées avec les deux filles de l'*Alcalde de Zalamea* de Lope, l'une des deux héroïnes de Tirso manque un peu de cette *vergüenza* dont Antonio de Guevara dit qu'elle s'impose encore plus à la femme que l'honnêteté même; et l'infecte plaisanterie des

culottes embrenées ne donne pas une haute idée de l'auditoire auquel elle fut servie. Mais il en fallait pour tous les goûts.

Cette introduction n'est pas seulement intéressante par le fond; elle est curieuse par la forme, aussi hardie que la pensée. M. Castro nous parle d'une « triangulación de lo folklórico », d'un style « lleno de concavidades y retorcimientos ». D'aucune manière il n'est banal. S'il fait école, espérons que ses élèves et ses imitateurs sauront mettre sous les mots autant d'idées.

L'annotation est abondante; elle est ce qui convient dans une collection destinée au public; et je dis « public » en pensant aussi à nos étudiants et à moi-même, par opposition au lecteur qui se suffit à lui-même, et que rien n'arrête. Je n'ai pas grand'chose à relever. Voici pourtant, à propos de *El Vergonzoso en Palacio*, quelques remarques, pour dire quelque chose. P. 11, note **, il me semble que c'est surtout à Fernán Sánchez de Vargas qu'on peut penser : il a occupé la scène très longtemps, c'était une grande vedette (voir les *Nuevos datos* de Pérez Pastor, 1914). P. 17, v. 102, *que* pour *aquellos que* me paraît bien insolite; je le comprends comme *pues*. J'aimerais un éclaircissement aux vers 966-967 de l'acte I, 116-120 de l'acte II. La note au vers 43 de l'acte III est d'une main compétente sur le concept de l'honneur: je crois, et j'y reviendrai plus loin, que l'on peut aussi appliquer à Lope ce que M. Castro nous dit : « En Tirso, el honor no es sólo patrimonio de la nobleza; puede existir en los villanos ». P. 194, note : « Tirso no pudo hacer griego al latino Ennio »; la bévue n'est pourtant pas inadmissible. Enfin quelques fautes d'impression; c'est peut être rendre service à l'éditeur que de les marquer : p. 2, l. 15, lire *deste;* p. 32, v. 383, *malogrado;* v. 388, *contra*: p. 48, dernière ligne, *Tarso*; p. 68, avant-dernière ligne, *1120*; dernière, *1151*; p. 75, v. 148, *vuestros;* p. 78, v. 215, supprimer le point; p. 88, v. 454, *mudanza*; p. 194, l. 2, *nuestros*.

Le volume de Moreto présenté par M. Narciso Alonso Cortés comprend les deux plus jolies pièces peut-être, les deux plus célèbres en tout cas de cet auteur : *El lindo don Diego* et *El desdén con el desdén* [1]. Il est précédé d'un prologue assez court, mais écrit avec un sens littéraire très délicat. On pourra bien relever quelque détail, dans l'édition de 1922 comme dans celle de 1916 : M. Huszar est considéré comme un critique français : je le croyais hongrois; peut-être M. Martinenche avait-il aussi quelque droit à être cité (*Molière et le théâtre espagnol*, Paris, Hachette, 1906, p. 142-151). Mais l'essentiel, c'est que notre Moreto ne soit pas confondu avec d'autres Moretos, et c'est contre quoi M. Cortés nous met en garde; c'est encore que sa biographie soit éclaircie et enrichie (il faut sur ce point se contenter de peu);

1. Lemcke avait pourtant préféré, pour son *Handbuch*, la comédie héroïque *El valiente justiciero*.

c'est enfin que l'œuvre et le poète soient bien jugés, ainsi que son influence sur le théâtre étranger; que la question de l'originalité soit mise au point, et elle l'est par les comparaisons qui s'imposent entre *El Lindo don Diego* et la pièce de Guillén de Castro, *El Narciso en su opinión*, entre *El desdén con el desdén* et la pièce de Lope de Vega, *La Vengadora de los mujeres*. Et c'est ici qu'on sent qu'on a affaire, non à un simple érudit capable de confronter des textes, mais à un homme de goût. Au sujet de *El Lindo don Diego*, M. Cortés nous dit :

Como se ve, Moreto siguió a Guillén de Castro punto por punto; pero, ¡qué diferencia entre la fresca animación de aquél y la preciosidad lánguida de éste! ¡qué distinta maestría en el desarrollo del plan y manejo del diálogo! Los personajes de Guillén de Castro están borrosos y desdibujados; los de Moreto resaltan en líneas vigorosas...

Pour *El desdén con el desdén*, M. Cortés accorde la ressemblance avec la pièce de Lope de Vega, mais il y voit surtout des « afinidades genéricas » imposée par l'idée même du dédain combattu par le dédain. C'est un peu sommaire, et il y aurait plus à dire : c'est que, précisément, le thème du « dédain par le dédain » n'est même pas à l'état embryonnaire dans *La Vengadora de los mujeres*. Quant à la dette de Molière dans *La Princesse d'Élide*, il n'a pas de peine, par des juxtapositions bien choisies (dont une nous a été suggérée par M. Martinenche, p. 144, note), à la rendre, je ne dis pas indéniable, — qui la nie? — mais intéressante à constater. Observerai-je ici que Molière a précisément fait sauter, si je puis dire, la scène la plus curieuse de Moreto (II, vi, v. 1535-1696), celle qui fait le plus penser à Marivaux, et qui est du comique le plus fin, le plus délicieux, le plus réussi. Molière a-t-il craint que ce marivaudage avant la lettre ne fût pas du goût du public de Versailles? ou a-t-il obéi à la nécessité de faire vite, et surtout de tailler et de raccourcir pour laisser place aux cinq intermèdes, qui étaient au fond le principal de ce spectacle! Il ne serait pas plus équitable, en tout cas, ni plus raisonnable, de le juger sur cette comparaison avec son modèle qu'il ne le serait, inversement, de juger Ramón de la Cruz sur celle qu'on pourrait établir entre le *George Dandin* et *El casamiento desigual*.

Pour revenir à M. Cortés, on ne pourra vraiment pas dire que son annotation est surchargée : l'éditeur suppose que le lecteur a fait son éducation lexicographique et grammaticale, tout au moins dans les tomes antérieurs de la même collection, et il renvoie assez souvent aux notes de Rodríguez Marín ou de Cejador. Covarrubias a été d'ailleurs pour lui le *Tesoro* qu'il a été pour eux. Pour les formes et la syntaxe, pour les mots désuets, il y a le nécessaire dans ces notes. Peut-être, et non seulement pour le lecteur étranger, mais aussi pour

le lecteur espagnol (j'ai vu trop souvent des licenciés et même des docteurs espagnols arrêtés tout comme nous en pareille occasion), faudrait-il quelques éclaircissements supplémentaires sur certains passages où l'*agudeza* dépasse peut-être un entendement pris au dépourvu. Ainsi dans *El lindo don Diego*, la note du vers 80 n'explique pas suffisamment le passage, où la pointe est du reste assez faible; de même celle du vers 612 (pourquoi demande-t-il du pain bénit?). Tout le monde comprend-il les vers 141-2, 631-2, 647-8, 667-8, 873-4, 919-20, 1030, 1058, 1146, 1303-4, 1646, 1895-6, etc.? En cherchant bien, sans doute Mais s'il faut laisser au lecteur le plaisir de chercher, bien des notes pourraient être supprimées, celle du vers 1050 par exemple. Au surplus, M. Cortés a la grande honnêteté de dire quand il ne comprend pas (v. 2315, 2412), ce qui rassure et met à l'aise, ou au besoin excite la curiosité.

Ce supplément d'annotation, quand il est possible, ne prendrait pas grand espace : on en serait bien aise partout où le sens est obscur. Et, bien que, au jugement de M. Cortés, Moreto soit « tan llano y transparente, que apenas necesita comentario », pas plus que Lope de Vega, par exemple, il ne se prive du plaisir du concepto [1]. Ce qui est sûr, c'est que sa phrase, en elle-même, est claire et saine, bien qu'il ait ridiculisé en Don Diego ceux qui affectaient de ne pas comprendre Góngora :

Yo, prima, no sé de cultos,
porque a Góngora no entiendo,
ni le he entendido en mi vida (v. 935-8).

Ce qui n'empêche pas le nigaud d'admirer ce qu'il reconnaît n'avoir jamais compris et de tomber dans le panneau tendu par le laquais et la soubrette :

Habla crítico agora, aunque no es uso
por que si tú el lenguage le revesas,
pensará que es estilo de condesas...
con que si le hablas culto prevenida,
te tendrá por condesa, y entendida... (v. 1608-20).
Y si él pregunta « ¿ Cómo estáis? », acaso,
¿ qué le he de responder?
— En garatusa
« Libidinosa, crédula y obtusa... (v. 1624-26).

— Súbito no meditado
vuestro pretexto colijo... (v. 1701-2)

— Adusta, sí, no implicada... (v. 1739)

— Pensáislo con juicio agreste... (v. 1750).

1. Pour Lope, voir ce que dit M. Castro, p. XL de l'Introduction citée plus haut.

C'est une trouvaille à laquelle n'avait pas songé Guillén de Castro, et qui nous rappelle Les *Précieuses idicules*, dans la fameuse scène de Mascarille. La pièce de Molière étant de 1659[1], et la date de celle de Moreto flottant entre 1654 et 1662 (selon M. Cortés) il n'est pas impossible qu'il faille ajouter *El Lindo Don Diego* à celles que M. Martinenche indique comme ayant pu inspirer le comique français (la *Dama boba* et l'entremés *El Marqués de Alfarache* de Lope, *Hombre pobre todo es trazas* de Calderón). Il est vrai que la scène de Moreto n'est qu'une des nombreuses satires qu'on dirigeait depuis longtemps à l'exemple de Lope et de Quevedo contre les cultistes; mais le rapprochement ne s'en impose pas moins, et Mascarille engageant la conversation « après s'estre peigné et avoir ajusté ses canons » est bien dans la manière de Don Lindo lui-même.

Pour *El desdén con el desdén*, comment faut-il entendre *tibia* aux vers 86, 258, 278, 298? Au vers 325, lire *queria*. La ponctuation m'a l'air bien défectueuse aux vers 367-372, fort difficiles à interpréter. Pour le vers 540 *(Seré Simón y ayuda)*, voir la note de Morel-Fatio dans le *Bull. hisp.*, 1903, p. 186. Au vers 828, il faut *al albor* comme porte la 1re édition. Aux vers 915-916, *no* qui est dans la 1re était évidemment de trop, ou bien il fallait faire de la phrase une interrogation. Le vers 1711 *(No tienen piernas las damas)* s'explique par le fait qu'une dame espagnole ne montrait jamais ses pieds, encore moins ses jambes. Il se comprend assez dans la bouche de la sévère Diana. Le vers 1725 *(Hazle que tome una renta)* mériterait bien un petit commentaire. Comment distinguer *gusto, agrado, elección* (v. 1364) que Cl. Rochel, dans sa traduction « entièrement conforme à l'original » (Paris, Garnier), rend par « sympathie, contentement et choix »? Toute cette fine dialectique échappe si l'on ne serre pas de près le sens des mots en se conformant non à l'usage actuel, mais à celui du XVIIe siècle.

Le volume de Francisco de Rojas contient *Del Rey abajo, ninguno (El labrador más honrado, García del Castañar)*, qui était évidemment la première *comedia* à donner de cet auteur, et *Entre bobos anda el juego*. Le prologue est dû à M. Federico Ruiz Morcuende, qui, dans le peu de pages qu'on lui laissait, ne pouvait guère dire davantage de l'auteur et de ses deux pièces. Pour le *García del Castañar*, il n'a pu qu'indiquer les autres œuvres du théâtre espagnol avec lesquels un rapprochement s'impose, le *Peribáñez* en particulier, et *El villano en su rincón*. Peut-être y avait-il là l'occasion de développements intéressants sur le thème de l'honneur chez le paysan, un des plus curieux du drame au XVIIe siècle, un des plus hardis, un des plus émouvants. Lope de Vega l'avait posé sans ambages, sans réticences. Tout au

1. Moreto n'est mort qu'en 1669 (et non en 1659 comme porte le *Cátalogo* de La Barrera par un lapsus évident).

plus avait-il cru nécessaire de faire de son héros, soit le capitaine d'une compagnie enrôlée dans le pays, presque un chevalier, puisqu'il reçoit un semblant d'accolade; soit un *alcalde* qu'il a soin de nous montrer dans l'exercice de sa charge, pour amortir peut-être le scandale : un paysan parlant de son honneur, le défendant au besoin en se faisant justice lui-même! Rojas, lui, a eu des scrupules. Ou bien il n'était pas au-dessus du préjugé; ou bien il n'était pas « peuple » comme Lope; ou bien il y avait eu déjà régression de son temps dans les idées, comme chez nous au XVIIIe siècle, à la veille de la Révolution. Toujours est-il qu'il a eu recours à ce lieu commun de la littérature chevaleresque et dramatique, à cet artifice tant rebattu, de la haute origine cachée, qui pouvait seule alors, apparemment, expliquer qu'un homme eût du sang dans les veines et le sentiment de son honneur conjugal. Mais je laisse à M. Ruiz Morcuende, ou à M. Américo Castro, le soin de traiter à fond cette question de l'honneur dans le théâtre espagnol, sur laquelle il y a encore beaucoup à dire, je crois.

La comparant en passant au *Peribáñez*, l'éditeur nous dit que la pièce de Rojas « tiene las características de un arte más moderno, reflexivo y sereno, reflejándose en ella una maestría técnica que no existe en *Peribáñez*. » Je suis très peu au fait de la technique théâtrale[1], mais je tiens le *Peribáñez* pour une des plus charmantes pièces de tout le théâtre espagnol, en même temps que des plus caractéristiques par le mélange — très naturel, très « lié » — du plaisant et du tragique. C'est le vrai type de la *comedia*, bien que Lope ait cru devoir l'appeler *tragi-comedia* comme pour la distinguer de ses autres pièces. N'est-elle pas de la même souche que l'*Alcalde de Zalamea?*

Du style et du langage de Rojas, M. Ruiz Morcuende nous assure que l'un est « llano, castizo y claro »; l'autre, « salvo en algunos pasajes entrevesados, sencillo y fácil de entender, lo que le hace *estar cerca* de nosotros ». Tant mieux! Et au surplus l'éditeur nous aide souvent dans ses notes. Il eût pu nous aider davantage encore : par exemple aux vers 222, 682-4, 773, 886-8, 1006-8, 1115, 1132-4, 1189, 1747-8, 2314-6. Plus d'un lecteur eût fait grâce des notes sur les personnages de la mythologie, notes qui occupent jusqu'à un tiers de page et qui donnent à l'édition un aspect par trop « primaire », vraiment. Qui ne sait pas ce que c'est qu'Hyménée ou Phaëton le trouvera dans un Larousse ou ailleurs. Les difficultés de sens, les complications de tour (v. 1679-82), voilà ce que j'aimerais bien qu'on m'aplanisse. Sans compter que les notes utiles ne sont pas toujours suffisantes pour bien faire comprendre le passage (notes aux vers 886, 1454).

1. Est-il vraiment d'une technique habile de supposer que le comte (*jornada* II, v. 918) prie Mendo de retenir le paysan Bras en l'entretenant (*entretened*) pendant que lui-même va trouver le roi?

A quoi bon nous dire que Nabuchodonosor II était fils de Nabopolassar (v. 2500)? Il y a une faute d'impression à la note du v. 4 pour la date de l'institution de l'ordre de la *Banda*. Que signifient les crochets au vers 1597? qu'il faut *vayáis?* ou *vais* (subj.)? Enfin les traces ou plutôt les traits voulus de gongorisme auraient pu être relevés. Le commentaire d'une pièce de cette valeur doit viser un peu à faire l'éducation littéraire du lecteur (c'est une occasion pour l'éditeur de faire la sienne propre), tout autant que son éducation grammaticale, ce dont on s'est avec tant de raison préoccupé dans les premiers volumes de cette excellente collection.

De Lope de Vega le tome 39 de la collection nous donne *El remedio en la desdicha* et *El mejor alcalde el Rey*, précédées d'un prologue d'une soixantaine de pages consacré à la vie du poète, où naturellement on a mis à contribution l'œuvre bien connue de MM. Rennert et Castro. La place prise par cette biographie indispensable et incompressible a empèché les éditeurs, MM. Gómez Ocerín et Tenreiro de donner autrement que dans les notes les détails utiles sur les sources de l'auteur, et de dire tout ce qu'il y avait à dire à ce sujet.

Pour la première de ces deux pièces, ils n'avaient sans doute pas encore connaissance, au moment où ils étaient à leur tâche, de l'édition qu'avait publiée M. Henri Mérimée de l'histoire de l'*Abencerraje* d'après la *Diana* et d'après l'*Inventario*, dans le *Bulletin hispanique* en 1919 (n° 2). La reproduction de l'unique exemplaire de la *Parte de la coronica del inclito don Fernando* contenant la même histoire, mais incomplète, et appartenant au duc de Medinaceli (*Bull. hisp.*, 1923, n° 2), a apporté depuis quelques éléments.

Lope ne s'est du reste point contenté de mettre sous forme de drame la charmante idylle. Il s'est plutôt attaché à y tracer la figure d'un héros espagnol : Narváez tient en effet la place centrale, et Abindarráez n'occupe qu'une partie de la scène, car son histoire, trop simple sans doute pour une *comedia*, est doublée de celle d'Arráez, qui en est comme la contre-partie, et se trouve en germe, mais en germe seulement, dans la version de l'*Inventario*. Il a évidemment d'ailleurs soigné les duos entre l'Abencerraje et Jarifa. Il semble même avoir pris plaisir à développer le thème équivoque[1] des amours entre frère et sœur ou soi-disant tels, qui est exceptionnel dans la littérature espagnole et a pour opposite celui qu'a traité la comtesse Pardo Bazán dans *Madre Naturaleza*. Il me semble que ce sont plutôt les Allemands qui se sont complus dans ces scabreuses données. Au surplus, Lope fait-il oublier le délicieux récit que l'auteur inconnu

1.
— Di, esposo, hermano.
— ¿ Tu hermano soy todavía?
— Fuése la lengua, perdona,
— El trato antiguo la abona (v. 2585-8).

du conte fait narrer par le héros lui même? Ce n'est pas mon impression. Mais il se peut qu'à la représentation ce fût vraiment charmant et même excitant. Il y a, en tout cas, de bien jolies choses, par exemple, cette finale des adieux au 1[er] acte :

— ¡ Ay, cuántos siglos ha que no te veo!
— ¿ Cómo, si no has partido?
— Pensé que era pasado, y no es venido (v. 1012-14).

Et il y en a d'un peu crues :

¡ Lleno de sangre dejaréis el tálamo!

Au sujet de la tirade que termine ce vers et où Abindarráez laisse éclater sa joie, n'y avait-il pas à faire remarquer l'emploi, assez rare au théâtre, des hendécasyllabes à 12 syllabes *(esdrújulos)*, et dont Lope a su tirer ailleurs des effets comiques :

Mas a personas de tan altos méritos
No quiero hablar de géneros y pretéritos.
(*Filomena*, 2ª parte.)

Il n'y a du reste pas souvent recours, laissant cette musique à Cairasco, dont il se moque dans la *Laurel (Silva II)* :

Alborotó las musas de Cairasco,
Que *esdrujular* el mundo
Amenaza con rigor profundo.

et dans la *Dorotea* (acte IV, p. 217 de l'éd. Castro), où il cite ses *Cadencias* :

Y tiene una carátula
Que la haréis mejor con una espátula.

Il est de fait qu'il n'y a qu'à lire les *Definiciones* dudit Cairasco (*Bibl. Aut. Esp.*, t. XLII), celle par exemple (p. 496) des *Dones del Espiritu Santo*, pour constater l'effet cocasse d'un pareil rythme[1]. Mais l'essai de Lope est plus opportun.

Deux observations de détail pour finir. Au vers 482, il faut une virgule après *eterno*, ou mettre entre parenthèses le vers suivant :

No ser eterno
(Forzoso atributo de Dios).

Au vers 2526, il me semble que *amartelado* signifie, comme au vers 2570 qui y fait réplique, non pas « encendido de deseo, encaprichado », comme on nous le suggère, mais de « épris d'une autre femme » ; et Jarifa croit en effet que son ami est triste parce qu'il aime ailleurs.

1. Dans l'*entremés* attribué à Cervantes *El hospital de los podridos*, le recteur de l'hôpital menace un de ses administrés de lui donner « una melecina de esdrújulos de poetas, que le harán echar el ánima ».

Pour *El mejor alcalde el Rey*, les éditeurs se bornent à indiquer comme source, la Chronique générale, conformément à la déclaration même de Lope :

Y aquí acaba la comedia
Del mejor alcalde, historia
Que afirma por verdadera
La corónica de España:
La cuarta parte la cuenta.

Mais, comme le remarque M. Angelo Monteverdi dans son introduction à la version italienne qu'il vient de donner de cette pièce [1],

che v'è, sostanzialmente, del suo dramma nel racconto della *Crónica general?* Tempo e luogo... E l'oggeto della lite è una misera eredità contesa fra un povero bisognoso e un ricco avaro e rapace...

On peut donc admettre avec M. Monteverdi que la même nouvelle de Masuccio à laquelle Krenkel, dans sa laborieuse mais vraiment précieuse étude du t. III (p. 61) de ses *Klassische Bühnendichtungen der Spanier*, a pensé pour *El alcalde de Zalamea* de Lope, a fourni au poète l'élément réellement dramatique de *El mejor alcalde el Rey*.

Il est vrai que Menéndez Pelayo, pour *El alcalde de Zalamea*, ne paraît pas convaincu de la nécessité du rapprochement avec la nouvelle de Masuccio, et son opinion a entraîné celle de M. Hugo A. Rennert, qui reproduit (*Bibliography of the dramatic works of Lope de Vega Carpio*, dans *Revue Hispanique*, t. XXXIII, p. 137) une phrase de l'introduction au t. XII des *Obras* : « Lope's play bears only a remote ressemblance to the 47th tale of the *Novellino* of Masuccio Salernitano ». Et, ce que ne faisait nullement Menéndez Pelayo, M. Rennert conclut que « Lope took the argument of his play from the fourth part of the Cronica general ». Il doit y avoir là une méprise, — expliquable dans un travail de ce genre, — car c'est de *El mejor alcalde el Rey* que Menéndez Pelayo parle à cet endroit. S'il n'en était ainsi, à comparer la teneur de la Générale avec l'intrigue de Lope, on ne pourrait s'empêcher d'un certain étonnement en présence d'une telle affirmation. De quoi s'agit-il, en effet, dans la chronique? D'un paysan galicien auquel un *infanzón* a pris sa terre et qui va jusqu'à Tolède se plaindre au roi. Celui-ci lui remet une lettre pour le seigneur et en fait parvenir une autre au *merino*, autrement dit l'*alcalde* du pays avec ordre d'appuyer la revendication du paysan et d'en surveiller l'exécution Rebuté, le paysan retourne à Tolède avec des témoignages écrits de l'attitude de son persécuteur. Le roi vient alors lui-même, s'enquiert des faits auprès du *merino*, se fait

1 Biblioteca Sansoniana straniera diretta da Guido Manacorda, *Lope de Vega, Il miglior giudice è il Re*, tradotto e illustrato col testo a fronto, a cura di A. M.; Sansoni editore, Firenze; L. 6.50.

accompagner par des hommes du pays et se présente chez l'*infanzón*; celui-ci prend la fuite, est pris, jugé, pendu ; et le paysan recouvre sa terre avec dommages et intérêts.

Que ce thème soit celui de *El mejor alcalde el Rey*, avec cette seule (mais tout de même importante) variante, que dans la pièce la terre devient une jeune épousée, d'accord Le décalque est évident, surtout en ce qui concerne les deux recours au roi, la lettre de celui-ci et sa venue, enfin, la condamnation du coupable. Mais il y a loin de là à l'intrigue de *l'Alcalde de Zalamea*, avec ses deux capitaines, son Pedro Crespo, *alcalde*, les deux jeunes filles, l'enlèvement manqué et l'enlèvement réussi, l'abandon, l'outrage aux deux malheureuses et à leur père, les coupables surpris, contraints au mariage puis pendus sans que le roi ait autre chose à faire qu'à approuver, le tout agrémenté des scènes de colère de Lope de Figueroa, et des séances au tribunal qui constituent le fond de la pièce!

Sans doute certains traits de cette pièce se retrouvent dans *El mejor alcalde el Rey*. Mais notons que nous ne trouvons cette dernière que dans la 21e *parte*, qui est de 1635, et que Menéndez Pelayo la considère comme « obra de su última manera »: il est clair que ce n'est pas par son intermédiaire qu'il faut considérer les rapports entre le texte de la Générale et l'*Alcalde de Zalamea*, qui, quoique non datée, ne peut guère être qu'antérieure, puisque *El mejor alcalde el Rey*, est de la fin de la vie du poète. Tout ce qu'on peut dire c'est que le poète se sera souvenu de cette pièce-là pour faire celle-ci. Et pour ce qui est de celle-ci, le rapprochement avec la nouvelle de Masuccio ne me paraît nullement forcé. Comme le dit Krenkel, il y a de part et d'autre des éléments identiques.

G. CIROT.

Catálogo de las miniaturas y pequeños retratos pertenecientes al Excmo. Sr. Duque de Berwick y de Alba, por D. **Joaquín Ezguerra del Bayo**, vocal de la Junta de Iconografía nacional (Imprenta de los Sucessores de Rivadeneyra), 1924.

Le duc d'Albe vient encore de commettre une de ces prodigalités qui classent un grand seigneur parmi les hommes de savoir et de goût. A voir dans les escaliers de son palais de Madrid les souvenirs de chasse rapportés de pays où nous ne chassons guère, qui se douterait que cet amateur des grands sports s'intéresse aux publications artistiques ou érudites? Les hispanisants le savent, qui ont lu ses discours de réception à l'Académie de l'Histoire et à celle de San Fernando, ou qui ont vu sa splendide reproduction de la Biblia de la *Casa de Alba*, — dont nous parlerons, ainsi qu'il convient, pour louer

le travail de cet infatigable savant, admirable autant que modeste, qu'est D. Antonio Paz y Mélia, son collaborateur, serviteur et ami de sa Maison. — Qu'il écrive lui-même, ou qu'il publie les travaux inspirés par lui, le duc mérite également la haute estime qu'on n'accorde, dans son for intérieur, qu'aux hommes qui la méritent vraiment. S'il ne faisait que l'un ou l'autre, on pourrait soit le dire piqué de la tarentule de l'ambition littéraire, soit n'apprécier en lui que le Mécène. Quand on fait, comme lui, les deux choses à la fois, on est personnellement quelqu'un, indépendamment des titres.

Le catalogue de miniatures qui vient de paraître sous ses auspices n'est pas seulement une riche publication ; c'est l'évocation d'une grande famille, car beaucoup de ces miniatures sont des portraits de famille, depuis celles de Jacques II et de son fils le duc de Berwick, jusqu'à celles du Prince impérial et de l'impératrice Eugénie, tante du duc actuel, chez qui elle est morte après avoir eu la consolation de voir réparer le désastre de 1870. Mais on trouvera aussi dans ce recueil une documentation précieuse : à la fois de délicieuses reproductions et des notices sur les artistes à qui sont dus les originaux. C'est d'ailleurs sous les noms des artistes, classés par ordre alphabétique, que ces miniatures sont cataloguées : seules, les œuvres anonymes le sont d'après les personnages représentés

G. CIROT.

Eduardo Gómez de Baquero (Andrenio), *El renacimiento de la novela en el siglo XIX*. Editorial Mundo Latino, Madrid, 1924.

M. Eduardo Gómez de Baquero est assurément un des meilleurs esprits de l'Espagne contemporaine. Ses articles dans *El Sol*, dans *La Voz*, dans d'autres journaux de la Péninsule, sont du petit nombre de ceux où l'on est toujours assuré de trouver plaisir et profit. Il réussit ce tour de force de suffire aux multiples et diverses exigences du journalisme sans que la qualité de la pensée ou celle du style soient jamais sacrifiées. Qu'il entretienne ses lecteurs de littérature étrangère ou espagnole, d'histoire ou de politique, toujours il met dans ses articles quelque idée substantielle, quelque renseignement précis dont l'intérêt subsiste au delà de l'occasion. Ce n'est point qu'il verse dans le dogmatisme. Il possède, au contraire, l'art de suggérer sans insister, d'instruire sans ennuyer, de résumer sans altérer. D'un trait rapide mais sûr, il dessine la physionomie d'un auteur ou d'un événement. Il trouve la note juste, l'expression exacte, le trait significatif. Dans le commentaire qu'il écrit en marge de la vie espagnole ; il ne s'est pas seulement révélé comme un critique, mais encore comme un moraliste ou, pour reprendre un de ces mots favoris, comme un *ensayista*, d'un

mot que par crainte du barbarisme je ne me résigne pas à transcrire littéralement dans notre langue.

C'est précisément aux *ensayistas* qu'est consacré pour une part le nouveau livre de M. G. de B. Sur le genre de l'« essai » dans la littérature espagnole d'aujourd'hui, M. G. de B. a écrit lui même un essai, qui occupe la partie centrale du livre et qui reproduit avec une addition importante une conférence prononcée à Lisbonne. A vrai dire son étude prend les choses de loin : elle s'ouvre par un résumé de l'histoire littéraire de l'Espagne, qui a pour objet d'en distinguer les périodes et les traits principaux. Dans cet ensemble l'« essai » prend place avec le XIXe siècle. Il est aisé de lui trouver en Espagne, jusque chez Sénèque, des antécédents honorables. Mais la multiplicité des problèmes qui se posèrent pour les Espagnols au lendemain des désastres de 1898, lui procura des sujets, des adeptes et une importance auxquels il n'avait pu prétendre jusque-là.

La galerie des *ensayistas* que M. G. de B. nous fait visiter, va depuis Ganivet jusqu'à José María Salaverría. Au seuil se dresse la stature robuste de D. Miguel de Unamuno, prince des *ensayistas*, dont l'auteur a finement analysé l'esprit à la fois religieux et critique. « C'est un mystique, affirme-t-il, mais docteur en philologie et ennemi de toute orthodoxie. « *Me parece un místico con filología y sin ortodoxia* » (p. 157) La formule est aussi piquante que vraie ; elle donne l'idée de la manière discrète mais pénétrante qui est propre à M. G. de B. José Ortega y Gasset Azorín, Eugenio d'Ors, Francisco Grandmontagne, Ramiro de Maeztu, Luis Araquistain, Ramón Pérez de Ayala, Manuel Bueno, Miguel de los Santos Oliver, Gabriel Alomar, José María Salaverría défilent successivement dans la galerie, et ils nous sont si exactement présentés qu'aucune confusion, aucune monotonie ne résulte de ce défilé forcément rapide. Par eux nous prenons une idée de ce genre nouveau de l'« essai » ; il n'est pas, comme les dictionnaires le définissent, « un travail rapide, qui ne prétend pas traiter à fond une matière », il est plutôt sous une forme brève un « discours », comme on disait chez nous au XVIIe siècle, un « raisonnement » à propos des hommes ou des choses que l'actualité signale. Plus simplement, si on considère surtout l'aspect extérieur, l'essai c'est aujourd'hui l'article de fond dans le journal ou, mieux encore, l'article de revue. Voilà sans doute pourquoi l'essai a été plus cultivé à mesure que les publications périodiques se multipliaient.

M. G. de B., qui a publié en 1918 un livre excellent sur « Le Roman et les Romanciers » *(Novelas y Novelistas)*, reprend sous une autre forme le même sujet dans son livre d'aujourd'hui. « La renaissance du roman espagnol au XIXe siècle », tel est en effet le titre d'une conférence qu'il a donnée à Florence au printemps de 1922 à la Foire internationale du Livre et qui forme la première partie de son livre. D'après lui,

si l'épopée au Moyen-Age, puis le théâtre au siècle d'or ont été la forme prédominante de la littérature en Espagne, c'est le roman qui au XIX[e] siècle a dominé les autres genres. Ni les apologues du Moyen-Age, ni la *Célestine*, ni même le roman picaresque n'ont su mériter au genre narratif une importance égale à celle qu'il a acquise depuis quinze lustres. Peut-on affirmer après cela que le théâtre et le roman sont les genres originaux de la littérature espagnole, qu'ils représentent l'apport de cette dernière au patrimoine universel? M. G. de B semble le croire en un passage de son étude (p. 20), mais à deux reprises (p. 125 et p. 132) il complète très heureusement cette affirmation en ajoutant le *romancero* au trésor des créations que l'humanité doit à l'Espagne.

M. G. de B. trace l'histoire du roman espagnol moderne depuis les *costumbristas* de 1840 jusqu'à Ramón Pérez de Ayala C'est un tableau sommaire, mais ordonné, bien éclairé, où les rapports sont marqués avec exactitude De même que D. Miguel de Unamuno recevait la première place parmi les *ensayistas*, Pérez Galdos est ici considéré comme « le patriarche et le fondateur » (p. 53). Autour du maître de chœur les acolytes, dont plusieurs, Pereda, Valera, la comtesse de Pardo Bazan, sont de taille à jouer les premiers rôles. A leur propos, M. G. de B. remarque finement que Pereda, malgré ses idées réactionnaires, nous paraît aujourd'hui plus moderne que Juan Valera, dont le scepticisme élégant ne s'est jamais affranchi des préjugés académiques. D. Armando Palacio Valdès, le dernier survivant de la grande génération des romanciers, lui fournit l'occasion de marquer l'influence du naturalisme français en Espagne; la littérature nationale s'était toujours tenue trop près de la réalité pour que l'école française avec Flaubert et Zola lui apportât une révélation ou un modèle; tout au plus y trouva-t-elle un stimulant. Elle eut vite fait d'absorber, d'assimiler cette inspiration étrangère, montrant une fois de plus, comme elle l'avait déjà fait au Moyen-Age avec la France, au XVI[e] siècle avec l'Italie, cette faculté d'absorption, ce pouvoir d'assimilation où M. G. de B. voit un des traits essentiels du génie littéraire de l'Espagne (p. 36).

L'ouvrage de M. G. de B. se termine par un chapitre sur « l'enseignement de la littérature ». Nous serons tous d'accord avec l'auteur pour demander que cet enseignement soit donné d'après les textes non d'après les manuels, et qu'il oblige les élèves à collaborer avec le professeur, au lieu de recevoir de lui une doctrine toute faite. Programme sur lequel il n'est pas mauvais d'insister en France, mais qu'il est encore plus nécessaire, malgré tant de progrès acquis, de divulguer en Espagne, où les ravages du *libro de textos* n'ont pas encore complètement cessé.

Un « memento bibliographique » termine l'ouvrage. Il indique pour les romanciers et les *ensayistas* étudiés les ouvrages principaux ainsi que les études qui leur ont été consacrés. Tous ceux qui ont

éprouvé la difficulté de retrouver parmi la multiplicité des éditions ultérieures la date exacte où tel roman, telle étude ont été publiés pour la première fois, sauront gré à M. G. de B. d'avoir dressé ce répertoire. Ils lui demanderont de le compléter, de le préciser dans les réimpressions dont ce livre est digne, et aussi de corriger les trop nombreuses fautes dont l'imprimeur est responsable[1].

En somme cet ouvrage, qui continue heureusement l'œuvre critique de M. G. de B., nous apporte sur la littérature espagnole d'hier et d'aujourd'hui le jugement d'un « honnête homme », dont la finesse, le goût et l'impartialité s'appuient sur une culture solide et variée.

HENRI MÉRIMÉE.

Concha Espina : *El Cáliz rojo, novela*, 1923, 258 pages ; Tierras del Aquilón, 1924, 206 pages. — Renacimiento.

Dans le n° 2 de l'année 1923, du *Bulletin hispanique*, et aux pages 149-168, je consacrais un article à la romancière Mme Concha Espina, si peu connue en France, et qui, de l'avis de quelques-uns, mérite chez nous une meilleure fortune. Depuis lors, sa réputation n'a fait que s'accroître aux États-Unis, en Europe, et même en Espagne, où le proverbe voudrait qu'elle ne fût pas « prophète ». Son pays natal prépare en son honneur un pittoresque et touchant hommage, et un comité s'est formé au printemps de 1924 ; son but est de placer sur les bords cantabriques, à Santander, un jardin qui portera son nom. Là, parmi les arbres, les plantes et les fleurs, il y aura une fontaine, une vitrine avec les œuvres de l'illustre écrivain — noyau d'une bibliothèque populaire — et enfin un buste par le jeune et fameux sculpteur Victorio Macho. Celui-ci a déjà modelé le buste et terminé la maquette de la fontaine et de la bibliothèque. Charmante manière d'immortaliser les vivants. Mme Concha Espina n'aura rien à envier au Galdós du Retiro de Madrid, et pourra rivaliser avec deux merveilles de goût que l'on peut admirer à Sevilla : le monument à Bécquer, et la bibliothèque de plein air consacrée à Cervantes, avec des bancs ornés de splendides « azulejos » de Triana. Tous ceux qui voudront participer, en esprit et en espèces, à l'hommage qui se prépare, pourront s'adresser à la *Comisión organizadora del homenaje a Concha Espina, Santander*. Ils se trouveront en nombreuse et fort honorable compagnie. Le roi lui-même a voulu donner à l'auteur de *El Metal de los Muertos* un témoignage de haute estime, et lui a octroyé, en août dernier, la bande de l'Ordre des Dames Nobles de Madrid

Tant d'encens ne saurait engourdir l'activité créatrice de Mme Concha Espina. Un roman en 1923, *El Cáliz rojo*, un recueil varié en 1924,

1. Par exemple, Bolh de Faber (p. 40), Madame Bobary (p. 61), Sthendal (p. 103), etc.

Tierras del Aquilón, suffiraient à dissiper nos craintes, si nous en avions. M. R. Cansinos-Assens nous conte, dans les « Lunes del Imparcial » du 13 juillet 1924, la genèse du roman. L'auteur en compagnie de son fils « Ramón de Luzmela » et de Pedro de Répide, pénétra certain samedi dans le quartier juif de Grenadierstrasse, à Berlin, y fut témoin de certaines cérémonies, et s'imprégna de cette atmosphère singulière. Elle prit dans ce milieu l'idée de deux protagonistes — à vrai dire les deux seules figures qui comptent, — de *El Cáliz rojo*. Ismael Dávalos, séphardin, Espagnol sans patrie, parviendra-t-il à se faire aimer de Soledad Fontenebro, que torture un amour impossible et qui s'exile d'Espagne par pudeur sentimentale? Voilà le problème qui remplit le roman, sans autres péripéties que l'inévitable rencontre, l'intimité grandissante, quelque promenade en forêt, et le départ subit de Soledad, qui passe, debout sur une barque, comme une vision de drame wagnérien. Le cadre: une forêt allemande, autour d'un lac, but d'excursions dominicales et théâtre de liesses teutonnes. La peinture de mœurs tient, par ailleurs, peu de place. L'œuvre, de proportions restreintes, est occupée par l'évolution passionnelle, jusqu'au moment où la religion — Soledad est catholique — s'interpose entre les deux amis, comme l'épée des chastes chevaliers moyennâgeux. La trame a paru mince à quelques critiques. M. R. Cansinos-Assens, par contre, exalte l'œuvre, avec excès, me semble-t-il. Je sais bien que, depuis la *Bérénice* de Racine, on peut admettre que le comble de l'art, c'est de faire quelque chose de rien; mais la tentative est périlleuse, et pour ma part j'aurais trouvé *El Cáliz rojo* languissant si Mme C. E. ne l'avait paré de toute la finesse de son style Mais je souhaite qu'elle ait l'occasion d'appliquer son talent à de plus heureux sujets.

Tierras del Aquilón m'a intéressé davantage : ce n'est pas que je m'en laisse imposer par le prix Castillo de Chirel que lui a accordé la Real Academia Española ; mais il y a une certaine variété de tons et d'impressions qui ne peut manquer de plaire. Trois nouvelles, trois ébauches de romans, nous mènent à la page 113, au delà du milieu du livre. Un titre commun : « Las pasiones ». Trois sous-titres : *Aves de paso* (la sœur cadette s'en allant, certain matin, au bras de l'ancien amoureux de la sœur aînée, avec une bande d'étudiants « Wandervögel », oiseaux de passage); *Rosa de carne* (une fleuriste qui abandonne son amoureux pauvre, lequel se venge d'originale façon en faisant périr en automobile l'infidèle et son riche protecteur); — enfin *Erika* (un jeune Espagnol, en visite dans une famille allemande de Cassel, et qui s'enfuit brusquement pour ne pas céder à la tentation qui s'offre obstinément sous les traits d'Erika, la jeune fille de la maison). Deux contes brefs, des souvenirs et des notations de voyage, (dont un en avion), complètent le livre.

Par leur style, leur vocabulaire de prédilection, par les figures

de femmes meurtries et douloureuses, les deux dernières œuvres se rattachent à la production antérieure de Mme C. E. Par leur ambiance germanique, elles constituent une nouveauté. Il serait intéressant de suivre, à travers toutes les pages, les divers jugements que l'auteur porte sur l'Allemagne d'après-guerre. Mais cela nous entraînerait trop loin. Mme C. E a peut être tort de croire que « Alemania, humilde y vencida, está demoliendo su férrea coraza militar en costas y ciudades »; elle ne semble pourtant pas, malgré l'admiration dont tant de neutres — et d'alliés ! — ne peuvent se défendre pour le génie réalisateur de nos ennemis séculaires, être aveugle à leurs défauts.

Attendons avec confiance les deux prochains romans, *Agua de Roca* (sous presse) et *La Virgen Prudente* (en préparation), et souhaitons qu'après l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne, l'Italie, la Suède et la Tchéco-Slovaquie, la France commence à connaître ce noble talent, avec, pour débuter, une traduction de la belle *Esfinge Maragata.*

G. BOUSSAGOL

---

15 mars 1925.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*

Vol. XXV. Juillet-Septembre 1925 N° 3

ALFRED MOREL-FATIO[1]

Discours de M. Ramón Menéndez Pidal.

[Le *Centro de Estudios históricos*, dès qu'il apprit la mort de Morel-Fatio décida d'organiser une « velada » en l'honneur de l'illustre savant. Afin que la cérémonie fût plus solennelle, il pria M. P. Paris de prendre la parole au nom des hispanisants français. L'Académie des Inscriptions chargea le Directeur de l'École des Hautes Études hispaniques de la représenter à cet hommage.

La cérémonie a eu lieu le 4 février, dans la grande salle de l'Institut français (plus vaste que la salle des Cours du *Centro*), sous la présidence de M. de Peretti de la Rocca, ambassadeur de France, ancien élève de Morel-Fatio à l'École des Chartes. Sur l'estrade prirent place, aux côtés du président, D. Ramón Menéndez Pidal et D. Américo Castro qui représentaient le *Centro;* D. E. Gómez de Baquero (Andrenio), de l'Académie espagnole; M. P. Paris et M. André Fribourg, député, rapporteur de la Commission des œuvres françaises à l'étranger, de passage à Madrid.

M. P. Paris prit le premier la parole, puis, successivement, D. A. Castro, D. E. Gómez de Baquero, D. R. Menéndez Pidal, et enfin le comte Peretti de la Rocca. — J. S.]

EXMO SR. EMBAJADOR, SEÑORAS, SEÑORES :

Los discursos aquí pronunciados fijan tan precisa y doctamente los caracteres de la actividad de Morel-Fatio, que vienen a hacer inútil una palabra más, y parece que no me dejan libre sino el campo de los recuerdos personales. Y entre ellos ciertamente, no acierto a prescindir de declarar con la más afectuosa emoción mi deuda de gratitud hacia el ilustre maestro recien desaparecido, quien en muchos pasos de mi vida me acompañó con su simpatía, su ayuda o su consejo y cuya ininterrumpida amistad data de cuando publiqué mi

1. La notice biographique et bibliographique de M. Hirschauer paraîtra dans notre numéro d'octobre.

primer trabajo. Producido éste en un medio, más que desfavorable, hostil, él pronunció las animadoras palabras de aliento que acaso fueron decisivas en la fijeza de mi orientación.

Pero, no debiendo prolongar estos recuerdos más de lo que exige la obligación de agradecimiento, deberé añadir algo, porque la Académie des Inscriptions et belles-lettres me honra ahora con su representación en unión de mi ilustre colega Mr. P. Paris. Para cumplir este encargo nada mejor puedo hacer, que repetir unas exactas apreciaciones del Presidente de la Academie, Mr. Delaborde : « Sin duda Francia, dice, nunca pudo desinteresarse de la historia de España, que es, en cierto modo, una prolongación de la suya propia; mas los puntos de vista limitados que inspiraron a los que entre nosotros se dedicaban a tales estudios, el aislamiento de los eruditos, la escasez en nuestro país de los elementos de trabajo, todo hacía que a pesar de la boga dada por el romanticismo a las cosas de España, la historia literaria, moral, y hasta política de nuestra gran vecina, quedara poco conocida; » y fué Morel-Fatio el primero que se aplicó a dominar los múltiples conocimientos que la filología necesita para realizar su elevada tarea histórica.

En efecto, Morel-Fatio fué gran renovador para dotarlos de una amplitud y perfección técnicas de que antes carecían, y para hacer de ellos un instrumento de precisión científica.

En medio del vaivén de reacciones idealistas y positivistas en que la crítica se desenvuelve hace mucho, a Morel-Fatio le tocó vivir una época de gran ahinco y escrupulosidad en el estudio de los hechos (época que, a su vez, ahora va declinando, por cierto con graves riesgos), y él cooperó a ella con actividad, perfección y altura notables.

Todas las partes, todos los pormenores de cada asunto, reclamaron su derecho a la atención más detenida, como partes integrantes del conocimiento firme. Y en Morel-Fatio hallaba acogida toda sugestión de nueva exactitud. Con tal esmero, por ejemplo, que la edición del Alexandre hecha por Morel-Fatio debiera marcar el fin de un grave error filólogico

de la escuela de Sánchez, Ríos y Janer; mas error domina hoy todavía a sinnúmero de rezagados, mostrando la excelencia del criterio que no puede ser compartido por los más a causa de incomprensión.

En el campo del hispanismo la crítica filológica, como reacción contra el desorden antimetódico de antes (y que por desgracia aún continúa), venía entonces encerrada en cauces de dirección segura, pero demasiado estrechos. Había que desbordarlos y derivarlos en múltiples direcciones, y Morel-Fatio ascendió al más elevado concepto de la filología, buscando animada revelación de la vida pasada en las costumbres y las ideas extinguidas.

Discípulo de Paul Meyer en la Ecole des Chartes y de Gaston Paris en la Ecole des Hautes Etudes, participó de las variadas excelencias de ambos, satisfaciendo los más diversos aspectos de la difícil tarea histórica, desde el más nimio examen de las fuentes, hasta la hermosa exposicion literaria que halaga la imaginación al interpretar los datos eruditos. Así de un lado tenemos catálogos de manuscritos y ediciones múltiples donde Morel-Fatio, como experto bibliógrafo cuya ecuanimidad no tiene entrañas, consagra atención sin preferencias a cada uno de los volúmenes reseñados o a cada uno de los textos o papeles publicados. De otra parte hallamos atractivos estudios donde el autor hace brotar caudaloso interés hiriendo el peñasco de la erudición pura; y con ocasión de una etimología hace brillar una oscurecida faceta de la historia social; a propósito de la decadencia de una moda, ilustra animadamente las influencias internacionales; o a través de vagos versos laudatorios penetra en las íntimas tristezas y alegrías de una joven dama, reviviendo la interioridad francesa de una casa aristocrática del siglo XVI.

Y su actividad envidiable se ejercitó sin descanso durante medio siglo, a pesar de la enfermedad con que, hace diez años, la muerte le señaló por suyo. Todavía después de su fallecimiento, el *Bulletin hispanique* (la mejor publicación hispanista, de la cual él fué uno de los fundadores), da a luz su última producción. Al leerla nos parece escuchar aquella misteriosa

voz de la persona desaparecida que por encantamiento conserva el hada en el rincón de la casa sumida en duelo.

Respondiendo a una antigua observación formulada, convendremos en que Morel-Fatio es un selecto temperamento intelectivo para quien el conocimiento no es siempre en las ocasiones debidas fuente del amor. Pero a este propósito recordaré cómo el malogrado Mario Schiff, uno de los más sobresalientes discípulos de Morel-Fatio, dedica ingeniosamente su obra capital : « A Morel-Fatio, que me ha hecho conocer España, y a Menéndez Pelayo que me la ha hecho amar ». La equiparación es justa. Basta comparar los trabajos y opiniones que uno y otro maestro consagran al « Libro de Alexandre » o al Teatro Español, para apreciar cómo el hermoso esfuerzo que Morel-Fatio pone en enriquecer el conocimiento histórico, corre parejas dignísimamente con el que Menéndez Pelayo dedica a iluminar la comprensión estética de las obras estudiadas, y cómo ambas tendencias se completan, se integran y se necesitan la una a la otra.

Una de las actividades más eficaces que representa Morel-Fatio en el hispanismo es la sagaz y severa finura en la evaluación del trabajo científico. El nivel productivo en una rama de la ciencia se rebaja sobremanera cuando domina la crítica sin paladar, que igual aprobación otorga a la obra deslabazada que a la sustanciosa; y en el campo del hispanismo se veía a menudo entonces (y aun se ve ahora), consumarse el hecho de la completa degradación del juicio que equipara en la adjetivación tal obra, improvisada en alocado desconcierto, con otra pensada rigorosamente y construida en posesión segura de todas las entradas y salidas del asunto. Pues la crítica de Morel-Fatio fué siempre muro de contención contra ese funesto confusionismo. Sus juicios a veces parecieron de dureza implacable; pero nunca eran sino severamente equitativos. Si acritud alguna tienen, es la propia de aquella época en que Paul Meyer se aplica a fustigar toda infracción anticientífica, época de común dureza crítica que en otro orden de ideas conocemos bien por la sevicia de nuestro Clarín.

Precisamente a causa de esta lucha por la perfección metódica y por el rigor científico que Morel-Fatio siempre propugnó con acierto magistral, el Centro de Estudios historicos debe aquí también rendir homenaje de perdurable gratitud al ilustre escritor, como a guía y maestro insigne; tambien fue auxiliador de nuestros trabajos y colaborador de nuestro Revista, por lo cual debe acompañarnos siempre el recuerdo de este que con razón es tenido por el primer gran hispanista de todos. Ciertamente es el primero por la fecha de su actividad, por el amplio saber, por la disciplina de su mente, por la agudeza de su talento.

El mismo año de 1924 nos trajo la muerte de Morel-Fatio y la del otro gran promotor de los estudios españoles en Francia, Ernesto Mérimée. Se cierra así un pasado de iniciación y de esplendor en el hispanismo científico francés; un pasado que, por muy feliz que sea el futuro, habremos de añorar siempre como mejor.

LETTRES DE BARCELONE

(1832-1835)

Durant une bonne partie du XIXe siècle, et du fait des guerres civiles d'Espagne, nos départements pyrénéens furent le siège d'une intense vie de frontière : c'est ainsi qu'à toutes les époques de troubles dans la Péninsule, ils voyaient le flux et le reflux des proscrits et des réfugiés venant chercher un asile en terre française, non moins qu'y tenter, à proximité de leur pays, de préparer des mouvements nouveaux; de même voyaient-ils accourir tout un personnel d'aventuriers et de trafiquants s'ingéniant à constituer des bases pour leurs opérations de contrebande de guerre ou de contrebande tout court. Ainsi s'organisait une zone de limites où retentissait intensément le rythme des péripéties de la lutte.

Occasion d'aubaines fructueuses, voire de revenus réguliers pour les populations, mais source de difficultés sans nombre et, partant, de continuels soucis pour les agents et fonctionnaires chargés d'assurer l'ordre et de tenir la main à l'application des règlements internationaux. Et si douaniers et gendarmes, même renforcés des soldats du cordon d'observation constitué à maintes reprises, tenaient pour « mauvais » le haut pays pyrénéen, préfets et sous-préfets en résidence dans la Haute-Garonne, l'Ariège ou les Pyrénées-Orientales considéraient, eux, comme la partie ingrate de leur ressort ces vallées turbulentes où les incidents renaissaient sans cesse, désagréables toujours et parfois singulièrement épineux.

Aussi avaient-ils été amenés, pour être en mesure d'agir plus efficacement à l'endroit des autorités espagnoles, à se mettre en rapports étroits avec les agents diplomatiques fran-

çais ayant juridiction dans les provinces limitrophes ; ce fut en particulier le cas des préfets de la Monarchie de Juillet qui se succédèrent à Perpignan, et qui eurent avec les consuls de France établis en Catalogne et en Aragon une correspondance régulière et abondante[1]. Et de la sorte, nous nous trouvons posséder, sur l'interminable et très diverse série des incidents de frontière survenus aux confins catalans, une source de première main et de capital intérêt.

Mais cette correspondance est plus intéressante peut-être encore à un autre titre : les agents français en Espagne, en effet, tout en traitant les affaires courantes, ne se privaient pas de disserter sur les événements du jour et de donner sur les hommes, les faits et les choses de la Péninsule leurs appréciations et leurs points de vue personnels ; or, ces points de vue et ces appréciations ne laissent pas que de présenter assez souvent du piquant et quelque saveur.

C'est bien, semble-t-il, en particulier le cas pour la correspondance du consul Blanchet, installé alors à Barcelone et qui, dans ses missives à la préfecture de Perpignan, a donné un journal précis et circonstancié de tout ce qui se passait en Catalogne. Foyer d'intrigues légitimistes au moment de la tentative de la duchesse de Berry, centre d'actions des libéraux espagnols en liaison avec les républicains français, Barcelone fixait à beaucoup de titres les préoccupations des administrateurs du gouvernement de Juillet, si soucieux par ailleurs de voir se consolider en Espagne un régime sincèrement constitutionnel. D'où la complaisance avec laquelle se trouve narrée, dans la correspondance de Blanchet, la chronique de Barcelone.

De ces lettres, il a paru de quelque utilité de donner ici les extraits les plus significatifs, et, plus spécialement, la majeure partie des dépêches de 1835, où sont présentés les événements qui agitèrent alors la capitale catalane, en pleine période à la fois de ferveur politique et d'industrialisation rapide. L'on y trouvera notés, avec une précision non exempte de quelque

1. Aujourd'hui classée aux Archives départementales des Pyrénées-Orientales série M, à la très riche subdivision *Affaires d'Espagne*.

pessimisme, les facteurs essentiels de ces émeutes de 1835 : influence d'une crise économique accentuée, passion autonomiste, fanatisme anticlérical, propagande anarchiste; en somme, un concours de circonstances et un complexe de sentiments qu'il ne serait pas difficile de retrouver encore dans les événements barcelonais, singulièrement plus proches de nous.

Marcel BLANCHARD,
Professeur à l'Université de Montpellier.

25 septembre 1832. — Le danger imminent que court l'existence de S. M. Catholique est confirmé... Il me paraît probable qu'un parti très prépondérant en Catalogne cherchera, dès que l'événement auquel on s'attend sera connu, à y exciter des troubles au milieu desquels les Français ne seront pas respectés.

Le moment approche donc où la protection de notre Gouvernement nous sera plus que jamais nécessaire. Déjà des actes intentionnellement hostiles m'ont préparé à ce qui doit nous arriver... Des lettres anonymes, aussi grossières que menaçantes, me parvenaient par la poste, et hier, à 9 heures du soir, des pétards, d'une dimension telle que les éclats en pouvaient blesser grièvement, ayant été placés dans le vestibule de ma maison et sous les armes de France, y ont occasionné deux fortes explosions qui ont attiré devant ma porte tout le quartier environnant. Tout ceci ne peut être que l'ouvrage de quelques réfugiés ou de leurs amis... La conduite de l'autorité locale dirigera mes démarches ultérieures.

2 novembre. — Il y a à Barcelone un grand mécontentement (contre la résistance que le capitaine général oppose aux mesures libérales prises sous l'influence de la Reine)... L'on conjecture, ou que le nouveau régime est encore vacillant à Madrid, ou que les chefs de la province préparent et favorisent la levée de boucliers méditée par les apostoliques... Je sais que les moines de Barcelone parcourent les campagnes pour animer les populations contre la Reine et son gouvernement. Ici même, on a distribué des cartouches aux volontaires royalistes, dont plusieurs détachements passent la nuit dans quelques couvents... Tout cela est connu à Madrid, et cependant l'inaction à l'égard de la Catalogne est complète. D'un autre côté, nous laissons ici bien tranquilles et bien protégés les réfugiés légitimistes; nous éloignons nos troupes et nous encourageons ici un parti qui se persuade qu'on le redoute beaucoup et qui se flatte de l'espoir qu'un mouvement dans le Midi de la France s'exécutera au moment même où s'exécutera le sien en Espagne. D'après toutes ces circonstances,

l'on commence à mettre en doute notre ascendant à Madrid... Il me revient de très bonne source que les espions de l'autorité provinciale et du carlisme à Perpignan et ailleurs sont chargés de donner des renseignements sur l'esprit et les forces de nos troupes stationnées à la frontière. Il y aurait en tout, d'après leurs rapports, 12.000 hommes... Si l'on croyait ici qu'il en existe le double et si deux ou trois bâtiments de Toulon se promenaient dans les ports de la côte orientale de l'Espagne, le parti se sentirait observé et se soumettrait aux directions de Madrid.

Si l'on sait apprécier chez nous ce qu'aurait de dangereux la diversion produite par un mouvement carliste en Espagne au moment où nous nous engageons dans une lutte au Nord[1], l'on ne perdra pas un instant pour déjouer ces projets et pour activer la marche du cabinet de Madrid... Une rechute du Roi est toujours possible et il n'y a pas de temps à perdre pour affermir enfin l'espèce de révolution qui mettrait l'Espagne monarchique en harmonie avec tous ses voisins,

28 novembre. — Les complots des apostoliques n'ont pas encore éclaté, mais si l'on ne sévit pas contre ceux qui se montrent le plus hostiles au Gouvernement et si leurs amis restent en possession du pouvoir dans cette province, on ne peut douter qu'ils essaieront, tôt ou tard, un mouvement qui donnerait quelque embarras en France et en Espagne.

Il ne faut pas oublier que, malgré les tentatives de désarmement faites à diverses reprises, presque tous les habitants de la montagne ont conservé leurs fusils et que ces masses ignorantes, réunies aux volontaires royalistes, formeraient un noyau redoutable du moment où elles seraient mises en action par le clergé. Celui-ci... travaille constamment à organiser les résistances. Il paraît qu'il veut faire un essai pour le 8 décembre prochain, jour de la Conception et fête de la patronne de l'Espagne... Le projet ne pourrait réussir qu'autant que le capitaine général ne préviendrait pas les factieux... Or, bien des gens croient ici que M. le comte d'Espagne verrait avec plaisir une manifestation d'opposition carliste dans le but, sinon d'y participer ouvertement, à tout le moins de faire rétrograder le nouveau système et de conserver son influence politique.

21 décembre. — Le général Llauder a fait son entrée à Barcelone le 19 et y a été reçu aux acclamations unanimes de la population... Son arrivée au milieu de ses compatriotes (il est né à Mataro) a été une véritable fête de famille. Son langage est tout à fait conforme à ses assurances officielles ; sa politique est celle de son gouvernement... Hier, le comte d'Espagne, revêtu d'un habit bourgeois et protégé par un piquet de cavalerie... s'est embarqué pour Majorque. Son succes-

1. L'expédition d'Anvers.

seur lui a fait entendre quelques vérités sévères qui, réunies aux imprécations de la foule, ont dû lui faire une grande impression. On ignore s'il sera mis en jugement ou s'il se retire seulement en disponibilité ou en surveillance.

25 décembre. — Les premières mesures du nouveau capitaine général sont très satisfaisantes... On respire enfin d'une longue oppression et tout annonce que le gouvernement espagnol a définitivement adopté la seule marche appropriée à ses véritables intérêts... Il est possible que l'on mette en jugement le comte d'Espagne, car chaque jour découvre de nouveaux faits à sa charge. Si nous avions une correspondance diplomatique, je pourrais vous citer des faits qui rappellent l'époque de 1793. Cela m'eût été impossible précédemment; la vérité ne devait passer à la poste qu'au moyen d'un correctif et d'un voile.

20 janvier 1833. — Depuis le départ du comte d'Espagne, le parti apostolique, quelque puissant qu'il soit en Catalogne par le rang, la richesse et l'influence de ses membres, n'a pas osé se risquer. L'opinion générale, celle de la classe moyenne, s'est prononcée si ouvertement, au moins à Barcelone, le général Llauder a marché si franchement dans la voie nouvelle, qu'il n'y avait pas à broncher pour le moment... Le général consulte les hommes les plus respectables du pays... Il est sûr de la bourgeoisie, et formerait au besoin une nombreuse garde civique... On dit qu'il y a eu à Madrid un nouveau tumulte excité par les carlistes... Ces tentatives repoussées jusqu'à présent avec vigueur, précipiteront peut-être le mouvement... On parle d'envoyer l'infant don Carlos en Italie et d'entrer bien décidément dans le système fédératif de la France et de l'Angleterre pour s'assurer l'appui de ces deux puissances. La mise en liberté de la duchesse de Berry dépendrait, dit-on, aussi de ces négociations.

1er février. — Il est très vrai qu'on cherche à agiter la population des montagnes, mais on y met plus de secret et de prudence qu'autrefois. Dans une nouvelle réunion à l'abbaye de Montsarrat, les chefs ecclésiastiques du parti carliste ont résolu, dit-on, de ne ménager ni intrigues ni argent pour soulever les masses. Mais l'un d'eux a mis en doute la réussite et tous voient un obstacle puissant dans les forces de la France qui interviendrait, à ce qu'ils croient, en faveur du Gouvernement espagnol. Vous voyez combien cette opinion est utile à entretenir et quel parti on pourrait tirer du besoin éventuel qu'on aura de nous.

21 mai. — Il y a toujours parmi les apostoliques de Barcelone, relativement à la situation de la France, quelque thème favori qui varie suivant les circonstances et qu'on fait circuler avec affectation dans la vue de mettre en doute la tranquillité de notre patrie ou la force de notre Gouvernement. Ce thème roule en ce moment sur les progrès

du parti républicain. Les hommes de ce parti seraient prêts à tout renverser, ils conspireraient avec audace dans toutes nos grandes villes et tiendraient ouvertement des réunions jusque dans les petites communes de votre département. De pareilles suppositions trouvent malheureusement créance chez quelques gens.

23 avril. — Je n'ai point de données positives sur les intrigues que les carlistes espagnols chercheraient à organiser sur notre frontière... Il est probable que le siège principal de ces intrigues a été transporté à Toulouse, où se trouve l'ex-ministre Calomarde et où doit, dit-on, se rendre le comte d'Espagne (évadé de Majorque). Il est tout naturel que des réfugiés étrangers à l'amnistie ou ne voulant pas en profiter, soient mêlés à tous ces complots. Il en est beaucoup qui, sous le masque du libéralisme, sont sortis de la Catalogne avec mission secrète pour servir la cause apostolique dans les dépôts de France[1].

4 juin 1833. — Il y a près de six mois que l'importation en Catalogne des espèces monétaires a commencé..., mais ce mouvement va cesser avec la cause qui l'a produit. On attribue généralement cette importation extraordinaire à l'extraction considérable en produits de Catalogne qui s'est faite en ces derniers temps et pour l'Europe et pour l'Amérique. Marseille, par exemple, a tiré de cette province et des Baléares de grandes quantités d'huile. Il a été expédié par Tarragone et les ports environnants beaucoup d'eau-de-vie rectifiée, qu'une excellente récolte a permis de livrer à meilleur marché que les nôtres. En revanche, la Catalogne, et comparativement les autres provinces de l'Espagne, ont consommé peu de produits étrangers, en même temps que les fabriques de Catalogne, travaillant extraordinairement pour le Midi du royaume, y restreignaient d'autant la consommation des produits fabriqués d'Angleterre et de France... De là la rareté du papier sur l'Espagne... La Banque de Paris et de Gênes, qui en définitive solde les opérations du commerce de la Méditerranée, a donc préféré expédier des espèces pour les paiements à faire ici.

2 août. — J'ai reçu, avec votre lettre du 30, les dépêches télégraphiques des 27 et 28 dont je me suis empressé d'envoyer communication au capitaine général... J'ai donné à ces nouvelles toute la publicité possible, pour détruire les bruits qui ont été répandus avec une inconcevable obstination depuis huit jours sur de prétendus mouvements républicains préparés à Paris pour l'époque des fêtes de juillet. On ne parlait hier que de ces mouvements et l'on poussait l'absurdité jusqu'à prétendre qu'ils avaient réellement éclaté. La République est maintenant le thème favori comme le plus ardent désir des absolutistes espagnols et français.

1. Les carlistes qui avaient cherché asile en France avaient été groupés en dépôts sous la surveillance de la police.

22 octobre. — ... Le foyer le plus redoutable du carlisme est toujours dans la Biscaye et l'Alava, dont les populations sont entièrement soulevées. Les moines se sont emparés partout des fonctions publiques. On a vu des passeports délivrés par eux à des voyageurs qui, en fournissant des répondants, ont obtenu la permission de se rendre à Madrid, qualifiée dans ces documents de ville révolutionnaire...

... La Catalogne continue à jouir d'une grande tranquillité. Les milices nationales s'organisent parfaitement. On a commencé à armer celles des villes de tout le littoral. Les marins tout dévoués à la jeune Reine ont demandé et obtenu de former des compagnies séparées; l'Aragon ne remue pas jusqu'à présent, quoique le carlisme y ait beaucoup d'amis. Tout cela nous offre des garanties de repos. Mais si la province voisine s'agite et si l'insurrection s'étend sur les provinces du Centre, nous serons bien isolés en Catalogne et les habitants de la montagne, intimidés pour le moment, deviendront plus hardis. J'espère que le Gouvernement ne nous perdra pas de vue et que des navires de guerre nous visiteront... A tout prendre, la situation de l'Espagne est bien précaire et dépend peut-être du premier ambitieux qui disposera de quelques milliers d'hommes...

10 janvier 1834. — Je vois que vous avez connaissance, ainsi que le général Castellane[1], du mémoire ou plutôt de la protestation contre le ministère espagnol adressée en dernier lieu par le général Llauder à la Reine régente... Je ne crois pas que cette résolution de sa part aille aussi loin que le disent nos chefs libéraux de Barcelone et mon avis est que M. Llauder, bien certain qu'on ne peut penser à lui enlever son commandement dans les circonstances actuelles, se bornera à gouverner la province à sa manière, en n'obéissant aux directions qu'il recevra de Madrid qu'autant qu'elles paraîtront conformes à ses vues... Ce ne serait pas chose nouvelle en Espagne, ni même en Catalogne.

Cet incident excite beaucoup de fermentation à Barcelone; les libéraux en font grand bruit; j'espère que le général, tout en conservant l'espèce d'indépendance dans laquelle il s'est maintenu jusqu'à ce jour à l'égard de Madrid, n'établira pas pourtant une scission trop marquée entre le Gouvernement et lui.

17 janvier. — ... Il est tout à fait naturel que les dissidences entre le ministère espagnol et le chef de cette province aient ranimé les espérances des exaltés... Mais je crois que les espérances seront tout à fait trompées; l'esprit public repousse toutes les exagérations, et l'industrie ne s'accommoderait pas d'un système tendant à forcer la main au Gouvernement, et par suite à l'affaiblir.

28 janvier. — Le changement de ministère semble avoir assoupi

1. Commandant le cordon de surveillance à la frontière.

pour quelque temps l'agitation qui régnait en Catalogne... La presse de Madrid et celle de Barcelone s'accordent à recommander la sagesse aux Espagnols, à prêcher une réforme lente et modérée... Toutefois, je ne doute pas que la démagogie ne cherche à précipiter le changement qui s'opère et à lui donner une direction qui serait aussi fatale pour la France que pour l'Espagne. . Je pense comme vous qu'il y a eu ici des émissaires de notre propagande.

28 février. — Le mauvais succès des dernières tentatives carlistes (en Catalogne) n'a pas découragé le clergé... On croit que le général Llauder, sachant que ce dernier redoublera d'efforts pendant le carême pour soulever la montagne, est dans l'intention de porter son quartier général à Manrésa pour pouvoir plus facilement, dès le principe, étouffer les mouvements partiels et multipliés auxquels il s'attend.

Il est certain que les prêtres montrent une hostilité fort audacieuse. Dans un sermon prêché ici avant-hier en présence du capitaine général, un moine a osé, en faisant le panégyrique de Ferdinand VII, déclamer contre le danger d'une minorité et applaudir à la résolution qui, pendant un instant, a porté le feu Roi à préférer son frère à sa fille. Cette imprudente prédication a été punie, à l'instant, par l'arrestation immédiate de celui qui se l'est permise.

Je suis heureux [d'avoir par vous] des détails tranquillisants sur les affaires de Lyon. J'espère qu'en définitive force restera toujours à la loi. Cependant, où sont nos garanties contre le retour de pareils désordres que les associations révolutionnaires cherchent, à chaque instant, à faire renaître? Songe-t-on enfin à porter un remède à un état de choses dans lequel ceux qui n'ont rien sont constamment excités contre ceux qui possèdent? Soyez sûr que s'il n'était rien fait chez nous contre les anarchistes, l'opinion qu'on s'est formée dans ce pays de la force du Gouvernement français, surtout depuis un an, ne tarderait pas à être compromise.

15 avril. — A Barcelone, les constitutionnels, poussés à bout par les tentatives répétées et audacieuses du carlisme, montrent le désir de se livrer à des vengeances contre les moines, auteurs présumés de tous ces troubles. En somme, la tâche de l'autorité devient de jour en jour plus pénible, soit qu'elle veuille diriger et modérer l'opinion publique, soit qu'elle ait à combattre à mains armées les suppôts du Prétendant.

J'ai reçu hier votre lettre du 12 avril. D'après les bruits qui couraient depuis la veille sur les événements de Lyon, j'étais bien impatient de connaître les détails qu'elle me communique... Espérons que les anarchistes succomberont partout...

25 avril. — Grâce au soin que vous avez pris de me tenir au courant des événements de Lyon, aucun bruit contraire à la vérité n'a pu

prendre ici consistance et quelque sympathie pour notre Gouvernement a eu occasion de se manifester... Jusqu'à présent, les aventuriers étrangers qui ont paru à Barcelone et qu'on suppose émissaires du parti républicain sont des hommes sans influence et même sans ressources... Il faut pourtant s'attendre, après tout ce qui vient de se passer en France, à y voir arriver des personnages plus importants et plus connus.

En ce qui touche les incidents de frontière (dont vous me parlez), j'estime qu'il est déplorable d'être obligé de recourir à Madrid pour la solution presque toujours facile des incidents minimes qui se renouvellent à chaque instant sur nos limites. Il n'y a point de réciprocité possible avec un pays où le moindre employé ou de simples soldats jouissent de facultés illimitées pour effectuer des saisies bonnes ou mauvaises et avec un Gouvernement qui attire à lui, pour les rendre interminables, jusqu'aux moindres détails du contentieux administratif. Ce n'est point ainsi qu'on favorisera les relations nécessaires et permises des deux frontières...

6 mai. — Je ne laisserai pas ignorer au général Llauder que vous avez concouru à accélérer l'expédition [de 6.000 fusils envoyés de France au Gouvernement espagnol]... Le général ne saurait mettre en doute les bonnes dispositions de la France à un moment où notre ascendant politique s'emploie si utilement pour procurer à la Péninsule la plus puissante des garanties par la quadruple alliance qui vient d'être conclue à Londres. Vous savez sans doute que l'objet de ce traité... est d'assurer l'établissement de la monarchie représentative [en Portugal et en Espagne]... La connaissance de ce traité a répandu la joie dans Barcelone. Tout ce qui vient de France est observé fort soigneusement... On surveille les petites réunions qui font venir clandestinement la *Tribune*. Le général sent très bien tout ce que les doctrines et les menées démagogiques ont de dangereux pour une ville qui ne compte pas moins de 50.000 ouvriers. Il a donné des ordres pour qu'aucun réfugié polonais et italien ne soit admis dans la province... Il craint que le colonel Valdèz, compromis par les papiers saisis chez les républicains de votre département, n'ait quitté la France et ne soit caché à Barcelone...

9 mai. — Tous les rapports s'accordent à représenter la population de Madrid comme très satisfaite du statut royal et du traité de Londres... On dit que l'alliance produit déjà ses effets en Portugal, que D. Miguel, désespérant de se soutenir plus longtemps, consent à se retirer..., que D. Carlos, suivant son exemple, va s'embarquer à Lisbonne pour l'Italie, et que si le départ des prétendants n'amène pas la soumission des provinces basques, les troupes françaises y entreront...

17 juin. — Tout est fort tranquille en Catalogne; on s'y occupe en ce moment plus d'intérêts privés que d'affaires publiques. Il paraît

même qu'on met fort peu de chaleur à la grande affaire des élections. Aucun parti n'a désigné de candidats. Le Gouvernement aura, je pense, le champ tout à fait libre et en profitera...

24 juin. — Nos élections de Catalogne se font et se feront sans bruit. On désigne comme *procuradores* cinq ou six individus peu connus hors de la province, propriétaires, avocats, fabricants, négociants, qui appartiennent au juste milieu, et qui défendront l'intérêt de la localité, c'est-à-dire le système prohibitif...

4 juillet. — Le résultat final des élections de Catalogne a donné... huit députés, tous propriétaires et d'opinions modérées, qui complètent les quatorze à élire par la Catalogne. Et comme les plaintes au sujet de la contrebande sont à l'ordre du jour dans cette province, les députés sont avant tout chargés d'obtenir qu'on y fasse droit... La Junte du commerce demande des prohibitions... Le *Vapor* [1] ne se lasse pas de vanter les bienfaits de l'exclusif absolu. C'est un symptôme à noter que ses résultats ne peuvent manquer d'influer bientôt sur nos relations avec l'Espagne et de nuire à la bonne harmonie des deux nations. La Catalogne ne voit en Espagne qu'elle et ses fabriques.

Ce n'est pas que la contrebande se fasse à cette frontière sur une grande échelle; mais elle est très forte, dit-on, aux environs de Saint-Sébastien et dans la Navarre. Gibraltar et le Portugal ont, à l'aide des circonstances politiques, jeté beaucoup de marchandises anglaises dans le Midi de l'Espagne...

11 juillet. — Vos réflexions sur l'esprit exclusif des commerçants et industriels catalans sont parfaitement justes [2]. Les inconvénients de cet esprit pour l'Espagne en général ont été, plus d'une fois, constatés par les faits. Cela n'empêche pas qu'on ne poursuive avec ardeur l'obtention de nouvelles faveurs au préjudice du commerce étranger. On demande que les visites domiciliaires pour contrebande soient de

1. Journal libéral de Barcelone.

2. Le préfet de Perpignan avait écrit ce qui suit au consul Blanchet à la date du 8 : « Les élections de Catalogne vous semblent satisfaisantes sous le rapport politique... mais vous entrevoyez, dans le choix des députés élus, la source de questions graves qui seront soulevées au sujet de l'industrie commerciale étrangère et indigène... L'opinion des négociants et des fabricants de la Catalogne est connue dès longtemps à cet égard. C'est de l'ambition outrée.

» Mais des esprits moins préoccupés ne manqueront pas de reconnaître qu'un système de prohibitions absolues ou équivalentes par l'énormité des droits d'entrée serait un nouveau véhicule, et bien puissant, pour la contrebande que les populations des frontières jugent indispensable pour leurs intérêts.

» On le vit du reste en 1822 : nos fers se trouvaient, en quelque sorte, frappés d'interdiction. La contrebande fournissait à la Catalogne ceux qui lui étaient nécessaires, pour l'agriculture surtout. Le cordon pour la fièvre jaune coupa court à toute exportation et les autorités du pays furent obligées de nous demander officiellement une fourniture considérable de fer, qui leur fut faite par le Perthus.

» Il y a aujourd'hui des forges en Catalogne, mais sans le minerai de France le fer fabriqué est impropre à la plupart des besoins... »

nouveau permises, et l'on n'attend même pas la permission de Madrid pour les recommencer...

15 juillet. — En reconnaissant le mal fondé des prétentions de la police de la frontière... le gouverneur de Figuière ne répare pas, à beaucoup près, le tort que nos voyageurs ont subi[1], et nous voyons par cet exemple, comme par beaucoup d'autres, que la réciprocité est un véritable jeu de dupes entre la France et un pays où il dépend de chaque fonctionnaire d'altérer impunément les règles établies et d'exercer momentanément l'arbitraire. Le seul remède serait dans une réparation effective chaque fois que nos droits seraient violés; mais c'est à Paris qu'il faudrait faire entendre cette vérité.

18 juillet. — La police n'a pas encore pris de parti à l'égard des aventuriers polonais, italiens et suisses dont je vous avais annoncé le prochain renvoi de Barcelone... Elle m'a prié de lui fournir des renseignements sur deux Italiens arrivés par Perpignan... et soupçonnés d'avoir figuré dans les derniers troubles de Lyon, où l'un aurait été blessé... Je sais que le général fait exercer une surveillance sévère sur tous les aventuriers de cette espèce, parce que, d'après une correspondance interceptée entre les clubistes de Barcelone, ceux de Valence et un comité directeur de Madrid, nos exaltés avaient le projet de tenter ici un mouvement si le capitaine général se fût absenté... Les fabriques de Catalogne souffrent beaucoup en ce moment, et un assez grand nombre d'ouvriers est déjà licencié.

26 septembre. — La discussion sur la dette publique a commencé aux Procuradores; c'est une question vitale pour l'Espagne; je crains bien qu'elle ne soit résolue de manière à augmenter les embarras de ce malheureux pays : la commission ne propose rien moins que la banqueroute pour toutes les dettes contractées depuis 1823. Il faut espérer que les démarches de notre Gouvernement et la présence de M. de Rothschild... suspendront toute résolution précipitée... Cependant, si les engagements résultant du traité de 1823 étaient aussi indignement violés, qui pourrait nous empêcher de nous procurer un gage et de prendre en dépôt les Baléares?

13 février 1835. — Il est exact que la situation de la Catalogne s'est empirée et empire tous les jours...; tout le pays qui entoure Berga et Cervéra jusqu'à Vich est agité et hostile au gouvernement de la Reine. On y prépare, pour le printemps, une levée de boucliers fort sérieuse[2]. Des courriers, des maisons isolées, de petits détache-

1. Il s'agissait d'un stationnement arbitraire imposé par la police locale à de Français.

2. Depuis quelque temps, l'agitation carliste avait redoublé; il en résultait naturellement une recrudescence d'incidents de frontière. Dans une lettre du 25 novembre précédent, le préfet des Pyrénées-Orientales avait protesté contre l'exécution sommaire de Français allant rejoindre les bandes carlistes: « Dans le nombre, se trouvait un sergent en congé illimité du 43e de ligne; ce malheureux était criblé de

ments sont attaqués chaque jour par des bandes de factieux... Je crois pouvoir vous affirmer que le capitaine général, fort inquiet de ce qui se passe dans cette partie de la province, réunit et prépare tous ses moyens militaires pour la pacifier, si c'est possible, et ne tardera pas à s'y rendre de sa personne. On ne publie rien sur les événements de la haute montagne et ce n'est que par les récits des voyageurs que nous connaissons l'attitude menaçante et dangereuse qu'elle a prise.

20 février. — J'apprends sans aucune surprise que nos jacobins et nos légitimistes du Midi français s'occupent de préparer et de favoriser des mouvements carlistes en Catalogne. Les projets formés dans ce but ne paraissent pas être arrivés à leur point de maturité..., mais il y a du brigandage et un commencement d'organisation... Les bandes les plus nombreuses et les plus fortes sont dans le Nord et dans les alentours de Vich... C'est là que la population se montre le plus remuante.

24 février. — Les communications contenues dans votre dernière lettre sur les projets de la faction carliste sont bien d'accord avec les bruits que l'on répand ici... Une direction méthodique, un chef unique et bon militaire, quelques détachements navarrais bien organisés donneraient à la rebellion un caractère autrement dangereux dans les circonstances actuelles. Il est probable que le conseil de don Carlos s'arrêtera à ce dernier plan.

Je crois qu'en somme on se propose de part et d'autre de faire de grands efforts et que l'autorité est inquiète de ceux auxquels elle aura bientôt à résister. Je crois remarquer de l'indécision chez quelques fonctionnaires, ou du moins la prévoyance des chances qu'ils n'admettaient pas autrefois en faveur de D. Carlos.

3 mars. — Je ne suis pas surpris que les renseignements qui vous parviennent sur la petite guerre avec les factieux soient peu d'accord avec les publications que je vous transmets. Il est hors de doute que le carlisme exagère ses forces dans la montagne en même temps que l'état-major exagère ses succès et diminue ses pertes... Mais quoique l'on prétende avoir acculé aux Pyrénées les bandes des environs de Berga, il n'en est pas moins vrai qu'elles livrent des combats réguliers aux colonnes mobiles dans tout le pays qu'elles occupent depuis plusieurs mois... Il me semble résulter de tout cela et de l'insécurité des communications qu'en somme la faction a pris pied dans la province ou s'y trouve du moins beaucoup mieux établie et plus ouvertement soutenue par une partie de la population qu'elle ne l'était il y a

coups de baïonnette aux cuisses lorsqu'il a été traîné sauvagement au supplice...; ces coups lui avaient été portés après son arrestation, lorsque déjà il était attaché. Tous les rapports s'accordent à dire que ni lui ni ses compagnons n'avaient fait usage de leurs armes. J'avais écrit pour cet infortuné sitôt que j'avais connu son arrestation; ma lettre n'a pu arriver qu'après sa mise à mort, faite sans jugement. »

six mois... Des insinuations tendant à ranimer le zèle des libéraux, à attirer tous les bourgeois sans exception dans les rangs des cristinos trahissent les appréhensions des autorités sur les entreprises futures du parti, et ce qui se passe dans toute l'Espagne indique un effort simultané qui se fait ou se fera bientôt par le carlisme. Les gens de ce parti s'en vantent et nomment les chefs désignés. Quoi qu'il en soit, l'opinion, qu'il est si facile d'égarer, est travaillée, en raison des circonstances, par les libéraux et l'on commence à crier contre la prétendue connivence du gouvernement français, à qui la presse espagnole n'épargnait pas déjà les insinuations malveillantes.

19 mai. — La situation de l'intérieur de la province s'empire; on ne voit aucun résultat du séjour du capitaine général dans la montagne, et les mécontents n'hésitent pas à lui attribuer plus que de l'indifférence pour la cause de la Reine... Au surplus les affaires d'Espagne prennent, depuis quelque temps, une direction précipitée, et nous allons marcher, ce me semble, de crise en crise, jusqu'à ce qu'un des partis écrase l'autre momentanément... Tous les revers essuyés par les généraux en Navarre ont excité à Madrid une grande fermentation... Il vous est facile de juger de l'impression que ces nouvelles ont produite à Barcelone. Il y règne un grand découragement qui n'est que trop favorisé par la triste situation du commerce et de l'industrie. La semaine dernière, treize fabriques dépourvues de capitaux et de débouchés ont licencié leurs ouvriers.

2 juin. — On ne s'occupe plus que de l'intervention[1], pour laquelle il y a certainement des négociations sur le tapis. Mais chacun entend cette intervention à sa manière; bien des Espagnols voudraient que nous ne prissions qu'un rôle passif sous la direction de leur cabinet, ce qui est le plus sûr moyen de faire manquer une opération déjà hasardeuse par elle-même; ici, l'on n'admet pas même que la Catalogne puisse être occupée. On veut que nous allions en Navarre et en Biscaye seulement, et, si on osait le dire, on demanderait que ce fût à nos dépens.

5 juin. — Il est certain qu'il ne manque aux factieux de la Catalogne qu'une direction unique et quelques secours du dehors...

La Reine a clos la session des Cortès dans la matinée du 28... Tout le monde regrette que les Chambres n'aient pas pu, avant la clôture, adopter le projet de loi sur la dette intérieure, qui tient en suspens une foule d'intérêts, notamment ceux des acquéreurs de biens nationaux... Mais la négociation relative à l'intervention étrangère semblait faire une loi au ministère de se débarrasser de toute entrave dans un moment... qui sera peut-être décisif pour l'avenir de l'Espagne.

On se flatte ici que la demande d'intervention sera parfaitement

1. C'est-à-dire du concours à accorder par le Gouvernement français pour la répression du mouvement carliste.

accueillie à Paris et à Londres... Mais on ne se rend pas compte des difficultés d'exécution et des lenteurs qu'entraîneront les arrangements préalables à concerter, ni des garanties que la France est autorisée à exiger... Une question sur laquelle on est divisé à Barcelone est de savoir si la Catalogne serait ou non comprise dans les mesures d'occupation projetées.

12 juin. — Un article des *Débats* du 29 mai, considéré comme semi-officiel, avait fait espérer aux Espagnols qui désirent notre intervention que le cabinet des Tuileries était décidé à adopter cette mesure. Mais il a paru, dans le même journal, le 4 juin, des réflexions qui portent à croire que la résolution du Gouvernement français dépend du concours de l'Angleterre. On craint que cette puissance, embarrassée chez elle, ne veuille laisser à notre charge tous les embarras et tous les frais de l'intervention, et on commence à douter que, dans cette hypothèse, la demande de l'Espagne puisse être accueillie à Paris.

18 juin. — Le général ne dissimule pas que la province est menacée de grands dangers (de la part des carlistes) ; il dit qu'il répond de tout si on le seconde..., mais chacun ne songe qu'à s'affranchir, d'une manière ou d'une autre, des charges d'une lutte dont on est fatigué... Le découragement est d'autant plus grand que toute incertitude a cessé sur la question de l'intervention. Le *Journal des Débats*, arrivé ici hier soir, contient un article fort court, mais très significatif, qui ne laisse plus aucun espoir d'une coopération armée de la part de la France.

Pour les hommes éclairés et impartiaux, cette décision de notre Gouvernement n'a pas besoin de justification ; mais pour la masse, c'est un sujet de récriminations et de calomnies, et je me tromperais fort si nos relations avec l'Espagne n'en étaient pas sensiblement affectées. Les autorités subalternes et même supérieures seront charmées de donner un pareil prétexte à leur malveillance. Quant aux libéraux, ils disent déjà que, puisqu'on ne peut plus compter sur l'intervention, le salut de l'Espagne est dans des mesures extrêmes, dans l'extermination des moines et dans la constitution de 1812.

En somme, le résultat de la dernière négociation ouvre une ère nouvelle pour l'Espagne. Les partis ne peuvent plus compter que sur eux-mêmes ; l'on verra mieux de quoi l'un et l'autre sont capables...

20 juin. — L'on est, en général, très peu satisfait du résultat de la demande d'intervention. On pense que les demi-secours qui seront accordés par l'Angleterre, la France, la Belgique et le Portugal et la coopération indirecte promise par ces gouvernements ne serviront qu'à prolonger la lutte sans la décider, et qu'il faudra en venir plus tard à des mesures plus larges et plus décisives. Si cette prédiction doit s'accomplir, que ce soit, du moins, à une époque où les esprits

seront moins divisés qu'aujourd'hui, dans le parti constitutionnel, sur la convenance d'une intervention étrangère, et où elle sera appelée à grands cris par des majorités imposantes. Sans cette condition et celle d'une influence légitime et raisonnable sur le système politique de l'Espagne, l'intervention directe et armée me paraîtrait une affaire de dupes.

23 juin. — Nous savons maintenant de quelle nature sera la coopération promise par les puissances signataires de la quadruple alliance. La presse espagnole s'efforce d'établir que la coopération sera suffisante et qu'on n'avait pas demandé plus pour le moment. Mais le public doute de l'efficacité des secours que l'Espagne va recevoir et n'y voit guère qu'un moyen de prolonger la lutte sans la terminer. On aurait préféré une armée française considérable et bien disciplinée à des renforts partiels composés d'aventuriers qui apporteront dans le pays de nouveaux éléments démagogiques, à des corps isolés qui iront successivement se fondre dans les combats comme s'est fondue l'armée espagnole[1]. On prévoit, en conséquence, une lutte longue et acharnée, des malheurs et des sacrifices sans fin pour l'ensemble de la nation, et bien des gens riches se préparent à quitter l'Espagne.

3 juillet. — Les journaux espagnols commencent à établir des comparaisons entre la conduite de l'Angleterre et celle de la France, et à blâmer ce qu'ils appellent notre politique de temporisation. Ils croient d'ailleurs que l'intervention directe n'est qu'ajournée ; mais ils se dispensent d'avance de toute reconnaissance si elle est accordée...

17 juillet. — Les cristinos de Tarragone et de Reus sont fort mécontents du général Colluby et, en général, de tous les commandants d'armes qui, selon eux, s'arrangent de manière à ne jamais rencontrer les factieux et traînent en longueur les opérations de guerre, soit pour ménager le parti carliste, soit pour faire traîner un état de choses où ils gagnent de l'argent et des grades. Les mêmes plaintes se font entendre à Tortose et même à Barcelone où l'on s'étonne que le général Llauder se tienne si tranquille aux eaux d'Esparaguerra quand le nombre et l'audace des factieux s'accroissent sur tous les points.

21 juillet. — Ici, le mécontentement grandit. On continue à reprocher aux autorités bien des actes qui annoncent peu de patriotisme et surtout peu de désintéressement... On élève aux nues le gouvernement anglais. On se plaint de la froideur du nôtre, et quelques personnes, adoptant les rêveries de certains journaux, lui prêtent des vues intéressées et plus favorables à don Carlos.

24 juillet. — Le funeste exemple donné par Saragosse a trouvé des imitateurs en Catalogne... Hier, nous avons appris, par la diligence

1. Le Gouvernement français renvoyait en Espagne la Légion étrangère venant d'Algérie.

de Reus, que deux couvents existant dans cette ville, l'un de franciscains, l'autre de carmes déchaussés, avaient été dévastés de fond en comble et incendiés par la populace... Vingt-sept moines ont péri ; il n'en est échappé que quatre qui se sont réfugiés vers Tarragone, et on croit même qu'avant d'y arriver ils ont partagé le sort des autres... Pendant ces affligeants désordres, la garnison, trop faible pour contenir les séditieux, se tenait sous les armes, sans y prendre part..., ne pouvant rien sans le secours des urbanos..., trop justement irrités contre les moines pour les défendre...

La cause occasionnelle de ces horribles excès... a été le massacre de sept ou huit urbanos, tous de Reus. Ces malheureux ont été surpris et sacrifiés par une bande factieuse, dans laquelle se trouvaient deux moines déserteurs des couvents de Catalogne. Cette nouvelle, arrivée à Reus, y a ému tous les esprits, et bientôt les familles des victimes, par leurs cris, les ultra-libéraux, par leurs excitations, ont entraîné les masses populaires à ces déplorables excès, que l'autorité n'a pu ni prévenir ni arrêter dans leur cours...

Les représentations de Saragosse, qui demandent au Gouvernement des concessions très larges et très promptes, entre autres la suppression de tous les ordres monastiques, excitent au plus haut point l'attention de toute l'Espagne, parce qu'elles semblent être la déclaration de guerre du parti du mouvement... En tout, la situation générale des affaires est sombre et inquiétante...

28 juillet. — Je vous communique d'une manière très brève et très décolorée les principaux faits de l'émeute qui vient d'affliger Barcelone.

Cette émeute était concertée de longue main avec les sociétés secrètes de Madrid et de Saragosse. Elle a commencé à la course de taureaux du 25 au soir... Le mécontentement du public exploité par le mauvais choix des taureaux qu'on lui présenta a été présenté par les meneurs et on a d'abord brisé et jeté dans l'arène tous les gradins du cirque de Barcelonnette. De là, les chefs de l'émeute, parmi lesquels on a remarqué plusieurs jeunes gens de la ville et des étrangers, se sont portés sur les couvents à la tête de bandes d'hommes du bas peuple. A dix heures du soir, il y avait six couvents qui se trouvaient livrés aux flammes.

Les malheureux moines qui cherchaient à s'échapper étaient assommés par la populace; mais la plus grande partie de ceux qui ont péri a été victime de l'incendie. Il est impossible de vous retracer les scènes d'horreur qui se sont passées sous nos yeux, en présence de l'autorité impuissante, des soldats qui, vu leur petit nombre, ont assisté l'arme au bras à ces massacres, et des miliciens qui les ont vus avec plaisir et dont quelques-uns n'ont pas craint d'y participer; qu'il me suffise de vous dire que quatre couvents d'hommes ont été

ruinés de fond en comble, que plus de quarante moines ont été brûlés et assassinés, et que ces atrocités se sont commises avec un sang-froid qu'on ne retrouve en pareille circonstance que chez les habitants de la Péninsule.

L'autorité a eu, du moins, le mérite de faire évacuer les couvents qu'on n'avait point encore attaqués. Ce n'est pas sans peine qu'elle a pu faire conduire aux casernes des Atarassanas plus de trois cents moines qui ont été transportés le lendemain à Montjouy. On en recueille à chaque instant d'autres qui sortent de leurs refuges. Il en arrive beaucoup aussi du dehors, qui abandonnent spontanément leurs couvents. Bientôt le Montjouy et la citadelle en seront pleins et l'on pourrait dire que la suppression des ordres religieux s'opère de fait, en Catalogne, avant qu'elle soit légalement prononcée.

Le lendemain 26, une grande effervescence régnait encore dans la ville; les meneurs avaient projeté pour la nuit suivante de forcer les maisons réputées carlistes, d'arracher à l'autorité le renvoi des employés supposés tels, et enfin de proclamer comme capitaine général provisoire le brigadier Alvarez, récemment arrivé de Saragosse; pour faire réussir ce projet, l'on promettait à la populace le pillage de quelques maisons, et aux ouvriers la destruction des machines à vapeur.

L'autorité, justement effrayée, prit enfin des mesures plus efficaces... et la milice sentit qu'il fallait se réunir à la troupe pour mettre un terme à ces désordres... Avant minuit, les deux attroupements principaux furent dispersés par des charges de cavalerie bien dirigées. Depuis ce moment, la tranquillité publique n'a plus été troublée.

Dans les environs, le peuple a également livré aux flammes plusieurs couvents; ce sont de véritables vêpres siciliennes contre les moines.

31 juillet. — Selon toute apparence, la tranquillité publique éprouvera de nouvelles secousses;... les dernières démonstrations populaires ont eu lieu à Barcelone dans la nuit du 27; l'on criait: « Mort à Llauder! ». Le capitaine général est parti le 28 au matin pour Mataro, où il a été fort mal reçu, dit-on. Je suis à peu près certain qu'il a envoyé sa démission à Madrid.

L'autorité est avertie que les ennemis de l'ordre persistent dans leur projet d'attaquer les maisons carlistes et de détruire les machines; comme quelques mauvais sujets étrangers ont été vus, dit-on, dans les groupes, l'on en a pris prétexte pour calomnier les Français en général, et une proclamation du commandant de place, M. d'Ayerbe, contient la phrase obligée sur l'intérêt qu'ont les étrangers à détruire les manufactures de la Catalogne[1].

1. En fait, dans la période des quinze années précédentes, la croissance industrielle de la région catalane avait été jalousement surveillée du côté français.

On calcule aujourd'hui que les victimes des 25 et 26 sont au nombre de soixante-quatorze ; il y a cinq couvents dont il ne reste que les murailles principales ; on en a muré les portes pour sauver ce qu'il peut y avoir encore de précieux dans les décombres... En fait de bâtiments de guerre espagnols, il n'y a ici qu'un brig en radoub... Nos bâtiments d'Alger arriveraient bien à propos en ce moment.

J'ai accompagné ce matin le commandant de la *Perle*[1] chez le général Pastors, gouverneur de la citadelle, et chez M. d'Ayerbe ; le premier paraît disposé à maintenir l'ordre à tout prix ; tous deux sont fort inquiets.

4 août. — La nouvelle de l'attentat du 28 juillet[2] circulait déjà ici le 31 au soir et y a été publiée le lendemain. Les émeutiers n'ont pas craint de s'en réjouir publiquement dans les cafés, tandis que les honnêtes gens se désespéraient d'une telle nouvelle bien propre à encourager les ennemis du repos public. Aujourd'hui que les faits sont entièrement connus, on espère que le Gouvernement du Roi puisera une nouvelle force dans la tentative... dont la réussite pouvait bouleverser la France et l'Europe.

Barcelone est resté tranquille depuis le 31 juillet... Les patrouilles bourgeoises ont continué pendant toutes les nuits. Il est entré par détachements 500 ou 600 hommes de ligne... Mais le maréchal de camp Bassa, qui devait, dit-on, arriver en personne avec 1.500 hommes, ne s'est pas hasardé à se montrer dans une ville où... il a été mis à l'index de l'opinion publique, peut-être à cause de la fermeté qu'il y a déployée à une autre époque contre les mutins de 1822 ; le fait est qu'on regarderait son arrivée ici comme le signal d'une nouvelle commotion, que le peuple a été endoctriné contre les chefs militaires actuels et que cette méfiance est passée dans les troupes qui, peut-être, n'obéiraient pas à leurs ordres...

Cependant, l'autorité provinciale flotte incertaine entre les mains de plusieurs fonctionnaires qui ont perdu toute force morale. Le général Llauder, après avoir envoyé, dit-on, sa famille en France, se tient aux alentours de Vich, attendant que sa démission soit acceptée ; les meneurs de Barcelone, tout en désavouant le projet de brûler les fabriques, projet que l'on rejette, suivant l'usage, sur les étrangers, ne se lassent point d'agiter les esprits. On a distribué clandestinement au spectacle, et hier soir dans les rues, un petit écrit où il est question de nouvelles garanties à exiger... Enfin, une partie des urbanos est fort mal disposée.

Il est urgent qu'un capitaine général ferme et jouissant de la confiance des constitutionnels vienne avec des forces imposantes et s'occupe d'abord d'épurer la milice, en désarmant les prolétaires qui

1. Nom du stationnaire français.
2. L'attentat de Fieschi contre Louis-Philippe.

y ont été admis dans le principe... Une résolution importante, mais incomplète et tardive et qui ne satisfera pas encore les ultra-libéraux, vient d'être prise à Madrid : la Régente vient de supprimer tous les couvents ayant moins de douze religieux profès... Cette mesure fera disparaître dès à présent 900 couvents sur les 1.940 qui existent en Espagne et qui renferment 30.906 religieux ; mais on croit qu'à la suite des événements, il y aura 1.500 maisons religieuses supprimées en 1835.

5 août. — Un mouvement terrible vient d'éclater à Barcelone. Le maréchal de camp Bassa était entré ce matin dans la ville avec des troupes dont on porte le nombre à 2.000 hommes environ et qui ont été réparties entre la citadelle et les forts. A cette nouvelle, le peuple s'est armé de bâtons et de fusils et s'est porté au palais où se trouvait le général. Il a été précipité du balcon et traîné dans les rues...

Le peuple est en ce moment à l'hôtel du gouvernement civil et de la police et s'occupe à brûler tout ce qu'il contient. Nous sommes dans l'anarchie la plus complète. La troupe n'a pas tiré un coup de fusil...

J'ai envoyé avec beaucoup de peine toute ma famille à bord de la corvette la *Perle*. Toutes les portes sont fermées, même celles du port, et je ne puis plus avoir de communications régulières avec l'unique bâtiment de notre station qui soit présent à Barcelone... Le général Pastors, poursuivi par quelques furieux, allait tomber sous leurs coups quand le cri de « Vive la liberté ! » l'a sauvé. Je viens de le voir passer, retournant au palais aux acclamations d'une foule immense. Prendra-t-il la direction du mouvement? La laissera-t-il à d'autres? C'est ce que je ne saurais prévoir.

7 août. — Au moment où je vous annonçais la mort du général Bassa, on m'avertissait que la populace venait d'attaquer la maison de M. Paulin Durand[1]. Il serait trop long de vous raconter comment nous l'avons sauvé... et comment il a pu, sous un déguisement de matelot, se réfugier à bord de la corvette la *Perle*...

Son salut et celui de sa maison, où absolument rien n'a été pillé, sont dus principalement à l'assistance du commandant de la *Perle*, à l'activité et au sang-froid de mon élève consul. Mais ce n'est là qu'un épisode du grand drame dont nous sommes les témoins : nous avons malheureusement à déplorer la perte de plusieurs établissements particuliers, entre autres celle de la belle fabrique des machines à vapeur de MM. Bona, Plata et Cie ; elle a été complètement incendiée, ainsi que le couvent de Saint-Sébastien, les archives de plusieurs administrations publiques, les bureaux de l'octroi. La troupe et les miliciens ont laissé assassiner le général Bassa, dont le corps a été

1. Négociant français de Barcelone, compromis dans l'agitation carliste.

déchiré et jeté dans les flammes qui brûlaient les papiers de la police. Enfin, de bon matin, la populace pillait déjà quelques maisons et se préparait à incendier le Palais de justice et la douane, quand l'autorité épouvantée et les meneurs eux-mêmes, reculant devant leur œuvre, ont employé les mesures de répression vigoureuse et appelé à leur aide les milices urbaines, la bourgeoisie et les propriétaires. On a arrêté une centaine de pillards... Depuis ce moment, nous jouissons de quelque tranquillité et de quelque calme. Qui pourrait dire s'il sera durable?... Tout porte à croire que la Révolution d'Espagne arrive à son année 93.

11 août. — Tarragone a fait son second mouvement dans la nuit du 7 au 8. Le lieutenant du Roi, le major de la place et deux autres personnes ont été assassinés, bien qu'escortés de la force armée, en cherchant à gagner une embarcation. Les populations environnantes qui ont commis ce crime menacent d'un pillage la ville basse de Tarragone qui en est la partie la plus riche.

... A Barcelone, une junte consultative vient d'être créée par voie d'élection populaire pour concerter avec les autorités actuelles des mesures de salut public. On appelle tous les habitants aux armes pour combattre les bandes carlistes ou pour soutenir ce qui a été fait et ce que l'on se propose de faire. Une scission est imminente entre la Catalogne et Madrid.

Hier, on a fusillé quatre incendiaires pillards; il y en a encore soixante à juger; mais ces exécutions, si elles contiennent un instant la populace, ne nous mettent point à l'abri des vengeances purement politiques ni de la nouvelle collision qui peut avoir lieu d'un moment à l'autre si, comme il y a lieu de le craindre, les meneurs veulent proclamer la constitution de 1812.

On calomnie toujours les Français; d'un moment à l'autre, de nouveaux troubles peuvent éclater..., j'espère qu'on sentira chez nous la nécessité de montrer devant Barcelone des forces respectables qui serviraient, à la fois, à nous protéger et, peut-être, à sauver les habitants de Barcelone de leurs propres excès...

14 août. — Le mouvement de Valence a été moins violent que celui de Barcelone. Le peuple s'est borné à exiger le jugement et l'exécution immédiate de cinq ou six chefs carlistes... et l'évacuation des couvents s'est effectuée non sans peine.

Saragosse a suivi, le 10 août, l'exemple de Barcelone en nommant sa junte populaire, qui va avoir à destituer les fonctionnaires publics suspects et à soumettre ses griefs au gouvernement de la Reine. Un vaste mouvement commence à s'exécuter qui consiste à placer dans une indépendance de fait les provinces de Catalogne, d'Aragon et de Valence, et à se séparer de Madrid si Madrid ne cède pas aux vœux de ces trois provinces.

On ne parle plus de la Constitution de 1812 que dans quelques conciliabules. Il est question dans une proclamation fort remarquable de la junte... de garanties à obtenir pour une nouvelle charte, de la suppression immédiate de tous les abus ainsi que des impôts les plus vexatoires, et enfin de laisser à chaque province le soin de lever, répartir et employer ses contributions.

18 août. — J'ai sous les yeux vos lettres renfermant des détails affligeants sur la situation des districts de la Catalogne limitrophes des Pyrénées-Orientales...

C'est sans doute pour donner de l'unité aux réclamations de la Principauté et pour éviter les déchirements produits par ces émeutes de localités que notre junte auxiliaire a décidé d'appeler pour le 20 de ce mois à Barcelone un député de chaque corrégimento pour former une junte provinciale. Les trois autres provinces de la Principauté sont invitées à envoyer ici des délégués en nombre égal à celui de leurs représentants aux Cortès. Ces délégués, réunis à ceux de Barcelone, composeront la junte générale, chargée de demander la convocation des Cortès extraordinaires, et un nouveau pacte fondamental.

Des exaltés du dernier degré (ou plutôt l'extrême-gauche du parti dominant) ont voulu, dans la nuit du 15 au 16, proclamer la constitution de 1812. Des imprimés séditieux circulaient déjà dans les rues, lorsque la junte a fait arrêter quelques-uns des chefs et des complices de l'émeute projetée. Parmi ces derniers, se trouve un Français plus que suspect... Mataro commençait à exécuter le dimanche matin le plan commencé le samedi soir à Barcelone, mais deux membres de la junte s'y sont présentés et ont tout fait rentrer dans l'ordre ; malgré ce petit succès, et la tranquillité apparente dont nous jouissons, il est bien difficile que la Junte et le général ne soient pas débordés par ceux-là mêmes qui les ont portés au pouvoir.

Notre légion étrangère, forte de 4.500 hommes répartis sur quatre vaisseaux, un brig, et six galéasses, est arrivée le 14 à Carthagène, et, le 17, presque complètement débarquée. J'ignore si elle se mettra immédiatement en route pour la Navarre, et je ne saurais prévoir comment le peuple, surtout celui de Barcelone, envisagerait le séjour prolongé de ces troupes en Catalogne...

Le courrier de Madrid... rapporte que le 15 août la Régente, après avoir présidé le Conseil des ministres, avait résolu d'accéder au vœu des provinces et, en conséquence,... de convoquer les Cortès.., et de renouveler le ministère... Il n'est pas encore certain que toutes ces concessions satisfassent les meneurs de la Catalogne. Nous avons ici plusieurs factions qui, d'accord quand il s'agit de soulever les masses, cessent de l'être sur le but à atteindre ; les uns veulent la constitution de 1812 ; les autres, un système fédératif qui laisse aux provinces l'emploi exclusif de leurs ressources ; les autres enfin rêvent

le rétablissement complet de l'indépendance de l'ancienne couronne d'Aragon.

Mais un danger commun les réunit tous en ce moment : une division de l'armée carliste... se prépare à envahir la Catalogne... Vous comprenez de quel danger la Principauté est menacée, et combien le noyau d'insurrection deviendrait redoutable lorsqu'il serait rallié par toutes les bandes et par les habitants de la haute montagne.

25 août. — L'on a la certitude que jusqu'au 18 août force est restée à la loi à Madrid,... où le Gouvernement, sûr de la garde et des troupes de ligne, a déclaré l'état de siège... Les lettres particulières ajoutent que le comte de Las Navas, MM. Lopez, Isturiz et quelques autres, compromis dans le mouvement de la capitale, ont échappé aux recherches de l'autorité et se sont rendus précipitamment à Saragosse, d'où ils doivent passer à Barcelone. Leur arrivée dans cette ville, où ils sont attendus par les anarchistes, pourra bien être le signal d'une déclaration d'indépendance ou tout au moins de troubles sérieux. Il n'y a que trop de gens disposés à organiser dans la Catalogne et dans l'Aragon une espèce de Vendée ultra-libérale...

28 août. — *Le Catalan* est le plus systématiquement démagogique de nos trois journaux. Il contenait hier de prétendues nouvelles de France, aussi hostiles qu'absurdes. Selon lui, le gouvernement du Roi était prêt à intervenir à main armée contre les libéraux de Catalogne, mais deux régiments de la garnison de Paris avaient protesté contre cette résolution ; le reste de l'armée était prêt à suivre leur exemple et Lyon tout entier avait fait des illuminations à la nouvelle des événements de Barcelone[1]. Il faut être bien sûr de l'ignorance de ses lecteurs pour leur offrir de pareilles billevesées.

Sur les instances des libéraux, la commission nommée par la junte a commencé à faire destituer les employés publics suspects de carlisme ou de désaffection au système actuel[2]. On discute présentement la question de savoir si on accordera aux clubs la démolition des fronts de la citadelle qui menacent la ville.

4 septembre. — L'ardeur révolutionnaire semble s'amortir un peu à Barcelone... Les hommes appartenant à l'opinion dominante s'obsti-

1. Dans une correspondance, plus intermittente d'ailleurs, entretenue par le consul de France à Valence avec le préfet de Perpignan, il est également fait mention de ces fausses nouvelles répandues sur l'état de la France. « Hier, après l'arrivée des courriers de Madrid et de Barcelone, le bruit s'est rapidement répandu que S. M. Louis-Philippe avait été assassiné et que le palais des Tuileries avait été la proie des flammes ; on ne donnait pas de date à ces événements. Cette nouvelle peut être considérée comme un des moyens employés par les anarchistes pour émouvoir les esprits ». (Lettre du 5 septembre.)

2. Même indication dans la correspondance du consul de Valence : « Plusieurs destitutions d'employés inoffensifs dans les administrations ont déjà eu lieu... Cela fait beaucoup de mécontents ; les employés ne sont pas remplacés tout de suite pour sauver les apparences, mais il est facile de voir que c'est une guerre d'emplois ». (Lettre du 1er septembre.)

nent ici à répandre le bruit d'une prochaine intervention française, ou plutôt ils feignent d'y croire dans des vues de parti. C'est un texte continuel de menaces contre les Français établis en Catalogne, et si les anarchistes s'emparent de la direction des affaires, ce sera la justification des violences qu'ils méditent.

8 septembre. — Du 25 au 30 août, Cadix, Malaga, Grenade et Cordoue ont pris parti pour les provinces de la couronne d'Aragon, nommé des juntes directrices et non consultatives et adressé à la Régente l'exposé de leurs griefs et de leurs exigences... Dans les premiers moments, l'on a proclamé partout la constitution de 1812 ; mais les meneurs ont ramené ce premier résultat des commotions populaires dans les limites tracées par les juntes de Barcelone et de Saragosse, et il n'est question, dans les expositions de toutes ces villes,... que du renvoi des ministres, de la convocation des Cortès constituantes et d'un nouveau pacte fondamental à décréter par cette assemblée avec le pouvoir exécutif. Le cabinet de Madrid résiste encore, mais il doit être réduit aux abois, car tout lui manque : troupes, revenus et force morale...

Hier, à la suite d'une contestation entre un fabricant et ses ouvriers, ceux-ci se disposaient à le massacrer et à incendier l'établissement qui les emploie. La cavalerie a fait rentrer dans l'ordre les mutins, contre qui la milice agissait avec trop de mollesse. Vous voyez que les germes de rébellion et d'anarchie ont fructifié dans cette population autrefois si tranquille.

11 septembre. — Vous connaissez le mouvement du 9 à Barcelone : il s'agissait, pour nos anarchistes, de renverser violemment la junte auxiliaire, beaucoup trop modérée pour eux, et de proclamer la constitution de 1812. L'occasion était belle, car l'on venait de recevoir de Madrid le manifeste de la Régente à la nation espagnole et son décret du 3 septembre, qui annule tous les actes des juntes formées dans les provinces dissidentes. L'exaspération produite chez les libéraux par ces résolutions était telle que nous nous sommes trouvés, une fois de plus, aux bords d'un précipice. Heureusement la junte... a pu s'entendre, non sans peine, avec les délégués des miliciens et de la garnison, et il a été résolu, pour satisfaire jusqu'à un certain point le parti du mouvement :

1° Que la junte se constituerait junte directrice et gouvernative au lieu de consultative qu'elle était ;

2° Que les trois gouvernements civils de Tarragone, Gerone et Lérida nommeraient des députés qui, réunis à ceux que nommerait la junte de Barcelone, formeraient définitivement une junte centrale de gouvernement pour toute la principauté de Catalogne...

3° Que, quant aux mesures à prendre et aux institutions à proclamer, on s'entendrait immédiatement avec Saragosse et Valence.

C'est à ces conditions que notre junte a paré le coup médité par les anarchistes et qu'elle nous a sauvés de la constitution de 1812... C'est aux mêmes conditions que les bataillons de volontaires et d'urbains ont promis de se vouer à la répression de tous les désordres, et, en effet, les nombreux rassemblements qui nous inspiraient de vives inquiétudes ont été bientôt dispersés et par l'attitude de ces bataillons et par une pluie abondante qui a tombé pendant la nuit du 9 au 10...

Ce mouvement a eu pour résultat de couper, en quelque sorte, les derniers liens qui unissaient la Catalogne avec Madrid, et sans le nom d'Isabelle Seconde qui figure partout, on pourrait considérer la nouvelle junte et celle qui va lui succéder comme parfaitemeut indépendantes. La junte exerce dès à présent une dictature réelle... La junte de Valence a subi la même transformation le 4 septembre.

15 septembre. — Nous sommes toujours dans la position la plus dangereuse que l'on puisse imaginer. La junte est aujourd'hui le véritable et seul représentant de l'ordre public. Tourmentée par les exigences du parti ultra-libéral, elle s'épuise en efforts pour le calmer ou le satisfaire sans que le mouvement devienne tout à fait désordonné. Mais cette situation forcée, qu'empirent les résistances de Madrid, ne peut durer longtemps... Je pense que les anarchistes finiront par renverser la junte et que nous sommes réservés à de nouveaux excès.

La junte vient d'adresser aux consuls étrangers un office dans lequel elle proteste de sa fidélité pour la Reine et développe les motifs qui l'ont décidée, pour éviter de plus grands malheurs, à accepter le 9 de ce mois un mandat et des attributions plus étendus. J'ai envoyé cette pièce au Gouvernement en ajoutant, comme je le pense, que la junte, en prenant ce parti, nous avait évité une secousse violente ou pour le moins en avait retardé l'époque !

22 septembre. — Les lenteurs du Gouvernement espagnol et l'impatience des ultra-libéraux viennent de nous exposer, pour la troisième fois, à une commotion violente... On attendait à Barcelone les résultats de la crise ministérielle de Madrid, lorsque le courrier arrivé ici le 18 n'ayant rien apporté, les exaltés ont tenté de nouveau un mouvement : des rassemblements nombreux se sont formés le 18 au soir, aux cris de : « Meure le ministère ! Vive la Constitution réformée ! » et ont parcouru la ville. Contenus par la milice urbaine, les auteurs du mouvement se proposaient de continuer le lendemain : on disait même qu'ils avaient promis à leurs affidés le pillage de quelques maisons et qu'ils exigeraient de la junte la mise à mort d'un nombre de prisonniers carlistes égal à celui des miquelets qui ont été massacrés au Bruch par les factieux.

Heureusement, un courrier extraordinaire allant à Paris est arrivé le 19 au matin, avec les décrets de la Régente du 15 qui constituent un

nouveau ministère sous la direction de MM. Alava et Mendizabal. La junte, en publiant immédiatement ces nouvelles, a paralysé les efforts des anarchistes et la journée s'est passée tranquillement...

La tranquillité s'est maintenue jusqu'à ce jour au moyen de l'accord subsistant entre la junte et la force armée; mais les anarchistes et la presse, qui leur appartient tout entière, ne négligent rien pour persuader au peuple qu'on ne peut rien attendre du nouveau ministère de mieux que de l'ancien... D'ailleurs, il n'est pas probable qu'un cabinet formé par M. Mendizabal consente à réunir des Cortès constituantes ou à adopter le Code constitutionnel de 1812. A cet égard, l'Angleterre, dont on suppose que l'influence va remplacer la nôtre, professe les mêmes principes que la France... Du reste, les exigences des provinces augmentent avec les résistances de Madrid.

La communication de la junte de Barcelone aux consuls étrangers... cemmentée par les explications verbales de M. de Gironella qui me l'a remise,... signifie que la junte a dû accepter ce nouveau mandat, pour que l'unité ne fût pas rompue, et surtout pour éviter que les anarchistes ne pussent s'emparer du pouvoir et livrer la province à tous les excès du jacobinisme.

Il est définitivement permis et reçu d'attaquer la France, son Gouvernement et ses agents à propos de tout. La presse épuise toutes les ressources de la calomnie et du mensonge pour nous rendre odieux au peuple catalan...

25 septembre. — Le courrier extraordinaire de Madrid arrivé ici le 22 au soir apportait au capitaine général et au gouverneur une communication portant que la Régente allait prendre en considération les représentations qu'elle a reçues de toutes les parties du royaume et mettre un terme aux discordes qui nuisent à la cause commune en se servant du concours légal des Cortès... Des lettres particulières de plusieurs ministres adressées aux membres de la junte ajoutent que les députations provinciales vont être rétablies;... elles annoncent les nominations de Palafox et de Mina et promettent d'autres choix non moins satisfaisants pour les libéraux.

La junte s'est empressée de faire publier ces nouvelles, et, dès le 22 au soir, ceux qui en avaient connaissance ont illuminé leurs maisons... On a arrêté quelques agitateurs depuis... Grâce à ces mesures et à l'esprit de réaction qui s'opère parmi les urbains en faveur de l'ordre public, nous avons obtenu pour quelque temps des chances de tranquillité. Rien ne nous garantit toutefois la durée de cette situation. Le retour des miquelets, les prétentions des ouvriers et surtout les exigences des juntes d'Andalousie, si elles ne cèdent pas aux promesses du Gouvernement, peuvent encore réveiller les fureurs populaires et ranimer l'ardeur de la lutte commencée en juillet.

29 septembre. — Il paraît certain que le gros de la division carliste

navarraise, faisant un mouvement vers sa gauche, se dirige sur la ville de Vich pour y établir son quartier général... Il est probable qu'ils tenteront d'occuper ce point, d'où ils pourront plus facilement organiser la montagne et couper nos communications avec la France. Dès à présent, don Carlos possède en Catalogne le noyau d'une armée qui pourrait bien acquérir une consistance et une force comparables à celles de l'insurrection navarraise. Tel est le premier résultat et l'un des pires du mouvement ultra-libéral qui a implanté l'anarchie en Catalogne.

7 octobre. — Il paraît certain que les carlistes, forts de 5.000 à 6.000 hommes, se sont portés des environs de Vich et d'Olot sur le golfe de Rosas, qu'ils sont maîtres de La Jonquière et même des deux petits ports de l'Escala et de Cadaques... Vous savez probablement mieux que moi comment et dans quelles vues ils se sont établis sur la route de France. Au surplus, je vous envoie un rapport très long et très détaillé du général Pastors (document inséré dans le *Vapor*), qui me paraît expliquer clairement comment la division navarraise, entrée à deux reprises différentes sur le territoire catalan, a pu s'y fixer enfin et former le noyau désormais difficile à détruire d'une force carliste dont l'effectif ne peut être évalué à moins de 15.000 hommes.

Barcelone est tranquille de même que Valence et Saragosse. Les libéraux paraissent satisfaits de la convocation des Cortès pour le 16 novembre... Les anarchistes se taisent, attendant les nouvelles chances que leur ouvrent les concessions. Notre junte a envoyé son acte de soumission à Madrid et paraît n'attendre pour se dissoudre que l'arrivée du général Mina, lequel doit, dit-on, s'embarquer vers le 8 à Toulon ou à Port-Vendres.

9 octobre. — L'invasion de la division navarraise dans l'Ampourdan a momentanément suspendu toute relation avec Perpignan... Le 8, il est parti une felouque pour Port-Vendres, portant au général Mina le duplicata du décret qui le nomme capitaine général de la Catalogne et, m'assure-t-on, les instructions du cabinet de Madrid. On prétend ici que ces documents n'avaient pas pu passer par la voie de terre et que le général ne voulait pas se mettre en route pour sa destination sans les avoir reçus. J'ai lieu de croire que notre junte, fatiguée et embarrassée de ses fonctions, lui adresse de vives instances pour qu'il vienne au plus vite occuper le poste de confiance auquel il est appelé par la Régente.

... Les grands embarras du moment sont le manque de troupes de ligne, et le déficit des caisses publiques, épuisées par des préparatifs mal combinés. Pour y suppléer, la junte vient d'établir plusieurs impôts.

23 octobre. — L'arrestation du comte d'Espagne, sur notre terri-

toire et au moment où il allait rejoindre la division navarraise, était le meilleur démenti que l'on pût donner aux accusations pleines de mauvaise foi et aux imputations calomnieuses que les ultra-libéraux de la presse de Barcelone ne cessent de répandre contre le Gouvernement français, et j'aurais voulu que l'autorité espagnole en parlât dans ce sens. Mais le rapport officiel... est conçu de façon à faire croire que le comte d'Espagne et ses adhérents n'ont été pris qu'après avoir été battus en Catalogne et forcés de se réfugier en France. En général, la tendance de l'opinion dominante et de la presse est hostile pour nous et on s'attache à nous constituer en état de suspicion vis-à-vis des masses.

27 octobre. — La junte s'est dissoute le 22, suivant une proclamation qui n'a été publiée qu'avant-hier, jour fixé par le capitaine général pour sa prise de possession du commandement. Il y a eu, ce jour-là 25, une grande parade. Je n'ai pas remarqué beaucoup d'enthousiasme chez les assistants. Peut-être les Catalans avaient-ils le pressentiment des nouveaux sacrifices pécuniaires qui vont leur être imposés. En effet, une junte permanente d'armement... vient d'être créée par le général pour lui fournir les ressources pécuniaires dont il aura besoin. Cette junte... est autorisée à proposer toutes les réquisitions et contributions qui seront exigées par les circonstances, sauf restitution par l'État (quand il pourra le faire) des sommes qui seront de cette sorte avancées par les contribuables.

13 novembre. — Les enrôlements volontaires provoqués dans la garde nationale... ont été si peu nombreux que l'on est obligé d'en venir à un enrôlement forcé. En conséquence, l'on désigne dès à présent pour le service actif les hommes non mariés des douze bataillons de la milice urbaine à Barcelone. Cette mesure ne paraît pas trop plaire aux Catalans, toujours ennemis de ce qui ressemble à un recrutement. Mais, par une singulière inconséquence, qui tient à leur égoïsme, ils veulent que la guerre soit poussée activement sans faire aucun sacrifice personnel et commencent à murmurer de l'inaction prétendue de leur capitaine général.

9 novembre. — La presse libérale, c'est-à-dire la seule presse tolérée en Espagne, est la plus hostile à la France. Il n'y a pas d'imputations absurdes et de suppositions ridicules qu'elle n'accueille et n'envenime à l'exemple de l'opposition parisienne. On exploite une prétendue mésintelligence avec l'Angleterre ; la malveillance ne manquera pas d'interpréter à sa façon et la création prochaine de nos deux nouvelles divisions militaires et l'arrivée prochaine de quelques bâtiments de guerre britanniques sur les côtes de Catalogne.

22 décembre. — Je vois que les difficultés pour les affaires de contrebande vont se multiplier, et que le libéralisme du jour n'y mettra pas moins d'arbitraire et de passion que n'en apportait le roya-

lisme du comte d'Espagne dans les affaires d'une autre époque. Je désire vivement que vous puissiez, de temps en temps, me fournir des moyens de défense pour les habitants des communes frontières que l'on arrêtera à tort et à travers. Les opérations militaires n'ont point encore pris beaucoup d'activité en Catalogne... Tout est également tranquille en Navarre... Les nouvelles de Madrid ont peu d'intérêt pour le moment. Le parti du mouvement, satisfait de la complaisance de M. de Mendizabal, ne paraît vouloir lui montrer de l'hostilité que quand viendra la discussion de la loi électorale. La presse, toujours malveillante, profite de la tolérance du Gouvernement pour travailler l'opinion contre la France. Je crois vraiment que le seul moyen de prouver aux Espagnols la sottise de leurs préoccupations et l'utilité de notre alliance serait de retirer les troupes que nous conservons sur les Pyrénées. Peut-être comprendraient-ils alors que c'est leur présence qui paralyse l'essor du carlisme, et que, sans la volonté du Gouvernement français, rien n'eût arrêté et n'arrêterait les progrès du prétendant.

VARIÉTÉS

Le parfait latin des verbes en *a* dans la région pyrénéenne (3e personne).

Vers la fin de l'époque républicaine, le parfait latin de la première conjugaison était vraisemblablement le suivant : *probavi*, *-asti*, *-avit*, *–avimus*, *-astis*, *–arunt*. Nous n'examinerons ici que la troisième personne du singulier. Dans *probavit*, le *v* s'était maintenu par le jeu normal des lois phonétiques (Cf. Juret, *Dominance et résistance dans la phonétique latine*, p. 213 sq.). Mais dès le premier siècle de l'ère chrétienne on trouve *probaut*, attesté par des inscriptions de Pompéi (*exmuccaut*, C I L, IV, 1391 ; *pedicaud*, IV, 2048). A une époque sans doute plus tardive apparaît également *probait* (*laborait*, X, 216). S'il est permis de voir dans ces formes nouvelles l'influence de 2 *probasti*, il faut aussi noter que la chute du *v* dans le dernier cas, l'absorption de l'*i* dans l'autre, se produisent au moment où la bilabiale *v* devient labio-dentale. Par ailleurs, à côté de *probait* et de *probaut*, et procédant de l'un ou de l'autre par réduction de la diphtongue, à moins qu'il ne soit dû à l'analogie de *audīt* (ce qui paraît probable pour deux parfaits en *–āt* dont s'était servi Lucrèce, I, 70 et VI, 587) se rencontre en bas-latin *probāt* dont l'existence est assurée par le témoignage formel de Priscien [1].

De ces trois types (*probaut*, *probait* et *probāt*), *probaut* qui ne pouvait comme *probait* se confondre avec la première personne *probai* d'abord dans les régions de l'Italie où le *t* final était prononcé faiblement (par exemple l'Ombrie) et plus tard dans tout le midi de la Romania, quand ce même *t* commença de s'amuïr, semble avoir été le plus employé. C'est de lui que procèdent les troisièmes personnes des parfaits italiens et espagnols de la première conjugaison. Mais on ne saurait en conclure que *probait* et *probāt* aient complètement

1. « Unde quia ti syllabæ syncopa facta est, mansit in a accentus perfecti, quomodo et in aliis multis, ut *Arpinās* pro *Arpinatis*, *fumāt* pro *fumavit*, *cupīt* pro *cupivit*... » (Priscien, 12, 17, dans Keil, II, 586, 28).
A la première ligne il convient peut-être de lire *vi syllabæ*.

disparu du domaine roman. Il est intéressant de constater leur survivance à côté de *probaut* dans la région pyrénéenne.

I. En ancien espagnol le paradigme du parfait est :

compré, -aste, -ó, -amos, -astes, -aron;

la terminaison de 3 *-ó* représente la terminaison latine *-aut*, et c'est elle qui s'est généralisée dans toute la Péninsule. Mais dans le dialecte aragonais de Hecho (Hecho et Suesa) on trouve une troisième personne *compré*. M. Navarro Tomás, dans un article qu'a publié en 1909 la *Revue de Dialectologie romane*, voit dans 3 *compré* le représentant phonétique de *comprait*. Cette forme employée aujourd'hui dans une zone très restreinte couvrait autrefois une aire beaucoup plus étendue, comme semblent le prouver les chartes et documents notariés du Moyen-Age. On peut même supposer qu'à un moment donné la forme en *é* fut employée beaucoup plus à l'ouest, dans la région de Burgos, puisque une glose de Silos (266) donne *betait*. Mais *compré* a reculé progressivement devant 3 *compró* qui est usité aujourd'hui dans tout le nord de l'Aragon.

D'autre part, à l'ouest de la chaîne, dans le domaine catalan où le parfait synthétique a d'ailleurs cessé d'être usuel, la troisième personne de ce parfait était au Moyen-Age *canta*. C'est une forme qu'il paraît difficile d'expliquer sans faire appel au latin *cantăt* précédemment cité. Elle justifie l'hypothèse que les trois formes du latin vulgaire ont été employées au sud des Pyrénées et constitue par ailleurs une différence notable entre le catalan et les autres dialectes provençaux.

II. Au nord de la chaîne, d'après les documents d'archives et un texte comme les « Récits d'histoire sainte », le paradigme béarnais du parfait des verbes en *-ar* paraît avoir été au Moyen-Age :

canté, -est, -a, -am, -atz, -an.

Il est aujourd'hui, d'après Lespy, (Gramm. p. 346) :

cantey, -as, -a, -em, -etz, -an.

On trouve ces formes dans les Landes jusqu'à Mont-de-Marsan et à l'est dans la vallée d'Aure dont le dialecte a conservé tant de traits archaïques. Mais il semble bien qu'autrefois elles étaient employées dans une zone beaucoup plus vaste. D'après Luchaire *(Recueil de textes gascons)*, on relève *aida* (Montsaunès 1179), *apera* (St-Gaudens 1248). On constate l'existence de parfaits en *-a* en Bigorre et plus au nord jusqu'à Auch. Mais ils n'ont pas tardé à reculer devant les parfaits provençaux en *-et* qui sont aujourd'hui répandus dans la majeure partie de la Gascogne.

A ne considérer que l'état actuel, on pourrait être tenté de voir dans les parfaits en *-é* de la Bigorre les représentants de formes latines en *-ait*. Mais cette interprétation ne résiste pas à un examen historique des faits. Là même où est usité aujourd'hui *canté*, on employait

autrefois *canta*. Selon toute vraisemblance, *canté* n'est pas autre chose que la forme en *–et* qui a perdu son *t* final quand elle s'est substituée à *canta* dont la terminaison est vocalique.

Ainsi donc, quand les langues romanes ont commencé à se dégager du latin, les formes en *–āt* semblent avoir été les seules employées dans toute la région qui est au nord de la chaîne et aussi en Catalogne. Ces formes gasconnes et catalanes permettent même de supposer que dans le domaine provençal proprement dit c'est une terminaison en *–āt* qui jadis s'est modifiée sous l'influence du couple *dedit-stetit*. A l'heure actuelle les parfaits en *a* qui se maintiennent solidement dans le Béarn ont cédé du terrain sous la poussée des formes venues de l'est et du nord. De même, au sud de la chaîne, c'est la lutte entre les deux terminaisons *-ait* et *–aut* qu'il est intéressant de constater : *–ait* a progressivement reculé devant *-aut* et n'est plus vivant que dans une aire très restreinte, bien qu'il semble avoir été jadis la terminaison normale des troisièmes personnes en Aragon et peut-être à l'ouest jusqu'à Burgos.

JEAN BOURCIEZ.

Chanson pieuse et poésie de dévotion. Fr. Ambrosio Montesino.

Les brèves indications qui suivent sont proposées aux étudiants d'espagnol de nos Universités[1] : à eux de les préciser, et d'abord de les mettre à l'épreuve par une étude approfondie du *Cancionero* de Fr. Ambrosio. (Nous renvoyons, pour les pièces qui figurent au programme d'agrégation, au t. IV de l'*Antologia de poetas líricos castellanos*... ordenada por D. Marcelino Menéndez y Pelayo ; pour les autres, à la réimpression du *Cancionero* donné par Sancha dans son *Romancero y Cancionero sagrados*, *B. A. E.*, t. XXXV.)

Fr. Ambrosio Montesino fut peut-être titulaire d'un évêché en Sardaigne. (Cf. Fitzmaurice Kelly, *Littérature espagnole*, Paris, 1913, p. 149, n. 1.) Wadding, le grand bibliographe de son ordre, ne fait pas mention de cette dignité (*Scriptores Ordinis Minorum*, Rome,

1. [M. Marcel Bataillon, averti par ses études sur l'érasmisme espagnol, a vu l'intérêt du sujet proposé aux candidats d'agrégation pour cette année : « La lyrique religieuse espagnole avant saint Jean de la Croix ; thèmes et formes ». Montesino n'est ni le seul, ni peut-être le plus remarquable représentant de cette poésie au temps d'Isabelle ; mais Amador de los Ríos l'a négligé, et c'est bien à tort. Quel que soit d'ailleurs le mérite de son œuvre, il faut la connaître, pour mieux comprendre cette époque ainsi que celle de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse. C'est pourquoi, vu la nécessité de faire un choix, Montesino figure seul au programme : il est d'un accès facile, soit dans le t. IV de l'*Antología* de Menéndez Pelayo, qui lui consacre de bonnes pages au t. VI (reproduites dans la réimpression d'A. Bonilla, t. III), soit dans le t. XXXV de la *B. A. E.* Il y aura profit à consulter les articles *Mendoza (Iñigo de)*, *Montesino (Ambrosio)* et *Padilla (Juan de)* au t. III de l'*Ensayo* de Gallardo. G. C.]

1650, in-fol., p. 16) : il est vrai qu'il ignore l'existence du *Cancionero*. (On fera bien de se reporter à J. J. Sbaralea, *Supplementum et castigatio ad scriptores ordinum sancti Francisci a Waddingio aliisque descriptos*, Rome, 1806, in-fol. ; que nous n'avons pas pu consulter.) Les seules dates connues de sa biographie sont celles de la publication des trois ouvrages dont il sera question plus loin, et celles que nous révèlent les *explicit* de l'un de ces ouvrages, le *Cartuxano* : Montesino en acheva le second volume à Cifuentes le 31 juillet 1499, le quatrième le 29 novembre de la même année, à « Huepte, cibdad de su nacimiento e naturaleza » et le troisième à Grenade, en 1501. De son obscure existence, pourtant, un fait émerge : il fut le prédicateur et le serviteur zélé des Rois Catholiques. (En 1512, dans l'épître au roi Ferdinand qui sert de préface aux *Epistolas y Evangelios*, il s'intitule « su mas leal e antiguo predicador y sieruo. ») Moine du monastère de San Juan de los Reyes, à Tolède, il vit dans sa nouveauté la splendide église de Juan Guas, il en vit surgir le cloître. (Cf. *Coplas de San Juan Evangelista*, *B. A. E.*, t. XXXV, p. 414 : Todo el cielo te acompaña | y te honra, | y la Reina te es de España | seruidora. | Un templo te hace agora | en Toledo, | que no hay cosa mas decora | decir puedo | .) Il appartient à l'Espagne qui reprend Grenade et conquiert Oran : c'est le temps où deux franciscains occupent successivement le siège du primat des Espagnes et règnent sur le royaume pendant de longues périodes de régence : d'abord Pedro González de Mendoza, « le Grand Cardinal d'Espagne » († 1495), puis Fr. Francisco Ximénez de Cisneros.

Pour des raisons diverses, les deux livres que Montesino fit paraître en outre de son *Cancionero* sont d'une importance capitale pour l'histoire religieuse du XVIe siècle espagnol. C'est d'abord la traduction castillane de la *Vita Christi* du Chartreux Ludolphe de Saxe. *El vita Cristi cartuxano*, ou *el Cartuxano*, comme on disait au XVIe siècle, est un des plus vénérables monuments de l'imprimerie à Alcalá de Henares. (1re éd., 1502-1503, 4 vol. grand in-4°. Voir une minutieuse description dans *Catálogos de la Biblioteca Universitaria y Provincial (Santa Cruz) de Valladolid, I. Incunables y Raros* por Saturnino Rivera Manescau, Valladolid, 1918, p. 74-76[1].) On en fit de nombreuses réimpressions, dont les plus fameuses sont celles de J. Cromberger (Séville). (La Bibl. Nac. de Madrid possède une *Segunda parte del V. C. C.* de 1521 et une autre de 1530; la Bibl. Nac. de Lisbonne, un exemplaire complet dont la 1re partie est de 1537, la 2e de 1536, les 3e et 4e de 1537; la Bibl. Nat. de Paris une *3a parte* de 1544 et une *4a parte* de 1543.) C'est que le *Cartuxano* était devenu très vite un aliment de prédilection pour la piété espagnole. On sait le cas qu'en

1. [Ou *Ciudad de Dios*, 1913, XCIV, p. 274.]

faisait sainte Térèse. (Cf. Morel-Fatio, *Les lectures de sainte Térèse*, *Bull. hisp.*, 1908, et Etchegoyen, *L'Amour divin, Essai sur les sources de sainte Térèse*, Bordeaux, 1923.) Juan de Valdés, dans un ouvrage qui fut prohibé comme étant d'inspiration protestante, fait place au *Cartuxano* parmi les lectures en langue vulgaire qu'un prêtre doit recommander aux fidèles. (*Diálogo de Doctrina Christiana*, Alcalá de Henares, 1529. Reproduction en fac-similé avec une introduction et des notes par M. Bataillon. Coimbra, 1925, sous presse : F° xcvi^{ro} « y tambien en los cartuxanos donde ay mucha doctrina de santos dotores ».) La vie du Christ y est narrée sous la forme d'une verbeuse paraphrase des Évangiles, dans laquelle Montesino a eu soin de détacher en plus gros caractères ce qui est traduit du texte évangélique lui-même : Narration qui est en même temps commentaire, et suit la loi de la « quadruple interprétation » traditionnelle, dégageant tour à tour le sens littéral, le sens allégorique, le sens moral et le sens anagogique (ou transcendant); il est important d'ajouter qu'elle est fréquemment coupée d' « oraisons » ou de « contemplations », et enrichie de textes, ou forts ou subtils, souvent fort beaux, des Pères de l'Église.

Le 20 mai 1512, Fr. Ambrosio Montesino dédiait au roi Ferdinand sa « reformación e interpretación » des *Epistolas y euangelios por todo el año con sus doctrinas y sermones*. Nous n'avons vu citée nulle part l'édition primitive pour laquelle fut écrite l'épître dédicatoire. La Bibliothèque Nationale de Lisbonne possède une belle réimpression faite en 1526 à Séville, par J. Varela de Salamanque; elle est ornée de nombreuses vignettes représentant des scènes des Évangiles. (Cf. réimpression de Tolède, J. de Villaquirán y J. de Ayala, 1535 [citée par Menéndez y Pelayo, *Antología*, t. IV, p. ccxx, n. 1], de Séville, J. Cromberger, 1536 [Bibl. Nac. de Madrid] et 1540 [Brit. Mus.] d'Anvers, Steels, 1544 [Brit. Mus.], etc...) Réédité maintes fois avant 1559, date de la prohibition absolue de la Bible en langue vulgaire, cet ouvrage « de la corrección de Fray Ambrosio Montesino » supplanta définitivement celui dont il était la mise au point. (Cf. Haebler, *Bibliografía ibérica del siglo XV*, n° 250.) C'est avant tout un recueil de textes liturgiques traduits en langue vulgaire d'après la Vulgate; et aux évangiles et aux épîtres de la messe s'ajoutent des sermons, très subdivisés, très touffus, à propos du texte sacré. Valdés, tout en en reconnaissant l'insuffisance, nommait ce livre en tête de ceux que les prêtres doivent recommander à leurs paroissiens (*loc. cit.* « En el libro de las Epistolas y Euangelios y sermones del año ; aunque, para dezir os verdad, ni los sermones me contentan, ni aun la traslacion de lo demas esta como deuia estar »). On comprendra mieux son importance si l'on pense à la suspicion qui pesa sur toute traduction de la Bible en langue vulgaire dès l'apparition du péril luthérien. Citons les

termes de l'Index de 1559 qui marque la limite extrême de la prohibition : « y porque ay algunos pedaços de Evangelios, y Epistolas de sant Pablo, y otros lugares del nuevo testamento, en vulgar Castellano, ansi impressos como de mano, de que se han seguido algunos inconuenientes, Mandamos que las tales libros... se exhiban y se entreguen al Sancto Officio » (*Cathalogus librorum, qui prohibentur...* Pinciae, MDLIX, p. 65). A défaut d'une traduction suivie des Évangiles et des Épîtres, les « Epistolas y Evangelios de la corrección de Fr. Ambrosio Montesino », textes découpés et dispersés selon l'ordre de la liturgie, furent lus avidement dans tous les foyers de ferveur évangélique où l'on ignorait le latin. Le procès de María Cazalla, accusée d'illuminisme (1530-1534. Cf. J. Melgares Marín, *Procedimientos de la Inquisición*, t. II, p. 97) révèle que les *Alumbrados* de Guadalajara se réunissaient pour lire en commun l'Écriture, et qu'en particulier, chez Doña Brianda de Mendoza, les femmes qui savaient lire faisaient à leurs compagnes illettrées la lecture d'un « libro de Euangelios y sermones en romance » (texte inédit du procès de María Cazalla. Arch. Hist. Nac. de Madrid, Inq. de Toledo, Leg. 110. Núm. 21, f° CVIII[vo]). Nul doute qu'il ne s'agisse des *Epistolas y Euangelios* « de la corrección » de Fr. Ambrosio.

Son *Cancionero* parut pour la première fois en 1508 (cf. Menéndez y Pelayo, *Antología*, t. VI, p. CCXXII, n. 1, qui cite quatre éditions tolédanes : 1508, sans nom d'imprimeur; 1520, chez J. de Villaquirán; 1527, chez Miguel de Eguía, et 1537, chez J. de Ayala). L'édition de Tolède 1527 (si la réimpression de Sancha est fidèle. Cf. *B. A. E.*, t. XXXV) porte à la suite du titre la mention : « Añadido ». Nous ignorons en quoi consistent les additions faites au recueil primitif. Le British Museum possède, d'autre part, une édition de Séville, 1537. Une comparaison de ces éditions anciennes serait peut-être instructive. N'en ayant eu aucune entre les mains, nous ne pouvons que conclure de leur existence à la faveur durable dont bénéficièrent, sous Charles-Quint, ces poésies du temps d'Isabelle. Leur grand intérêt ne serait-il pas, justement, de répondre à un besoin du milieu plus encore qu'à une vocation poétique de leur auteur? Il s'agit moins, pour Montesino, d'exprimer sa propre ferveur que d'éveiller et d'entretenir la ferveur des fidèles (« porque muchas veces saben mejor las cosas divinas a los que no están muy ejercitados en el gusto y dulzor dellas, cuando se les da debajo de alguna elegancia de prosa o de metro de suave estilo que cuando los participan por comunidad e llaneza de incompuestas palabras, segun sentencia de san Augustin en el libro *De utilitate credendi* » Ep. dédic. au roi Ferdinand).

On discerne dans le *Cancionero* deux modes de composition assez différents. D'une part la chanson pieuse, *romance* ou *villancico*, sur un air connu : variété d'un genre assez peu relevé auquel s'appliquait,

en français de l'âge classique, le nom de *parodie*. (Cf. J.-J. Rousseau, *Dictionnaire de musique* : « dans la parodie, les paroles sont faites sur le chant ».) Si l'on veut donner au mot *parodie* son sens moderne, il faut voir dans ces transpositions « a lo divino » des parodies à rebours : mais, qu'elles s'appliquent à hausser ou à baisser le ton, de telles compositions manquent fatalement de spontanéité. D'autre part, le *Cancionero* offre des pièces, en général assez longues, dont on ne peut affirmer qu'elles fussent destinées à être chantées ; celles-ci sont toutes coulées dans le même moule strophique, la double *quintilla*, généralement terminée par un vers *quebrado*, et avec des rimes invariablement disposées selon le schéma ABAABCDCCd : Forme à la fois didactique et légère, dans sa monotonie rebondissante, mais que Montesino n'a pas plus créée que les mètres de ses chansons ; il l'emprunte, sans la modifier nullement, à un autre poète de son ordre, Fr. Iñigo de Mendoza. (Sur ce dernier, cf. Menéndez y Pelayo, *Antología*, t. VI, p. CCII sq. Voir ses œuvres dans le *Cancionero castellano del siglo XV*, ordenado por Foulché Delbosc *N.B.A.E.*, t. 19, Madrid, 1912... Le *Vita Christi fecho por coplas* est en doubles *quintillas* régulières. Mais on trouve la forme avec vers *quebrado*, dont Montesino fera sa strophe favorite, dans *Los gozos de Nuestra Señora* et dans les *Coplas... en que pone la Cena que Nuestro Señor hizo con sus discipulos quando instituyo el Santo Sacramento de su Sagrado Cuerpo*.) Il y a donc là un genre de poésie dévote que l'on peut croire plus particulièrement franciscaine.

Les chansons sur des airs connus devront être étudiées par comparaison avec leurs modèles profanes lorsque ceux-ci nous ont été conservés. (Cf. A. Barbieri, *Cancionero Musical de los siglos XV y XVI*, n°s 82, 339, 372, 413, 438, 442.) On verra peut-être ainsi comment Fr. Ambrosio entend la transposition « a lo divino », et comment son imagination travaille. Celle-ci n'est-elle pas plus abondante, plus verbale que plastique? Et que penser de son réalisme? L' « énergique réalisme des peintures satiriques » (Menéndez y Pelayo. *Antología*, t. VI, p. CCXXIV) est-il bien un trait qui caractérise Montesino? Est-il, comme le veut encore Menéndez y Pelayo, un « écho des franciscains du XIIIe siècle »? Connaissait-il « sûrement » Jacopone da Todi? (La traduction castillane des *Cantos Morales*, *spirituales y contemplativos*, parut à Lisbonne en 1576 et non en 1586. Cela ne change rien au problème. La question est de savoir si la connaissance de l'italien était courante parmi les franciscains espagnols à la fin du XVe siècle. Surtout l'influence de Jacopone sur Montesino devrait être démontrée par des rapprochements précis).

On suit sans doute une piste beaucoup plus sûre en cherchant à la poésie de Montesino, et particulièrement à ses poèmes en doubles *quintillas*, des origines moins lointaines. Sa dette à l'égard de

Fr. Iñigo de Mendoza n'est pas douteuse. Et il suffit de rapprocher ces deux poètes franciscains pour mettre en évidence un fait capital : tous deux ont été formés par la méditation du *Cartuxano*, que Montesino traduisit en castillan, et dont son devancier avait emprunté le titre pour le donner au plus important de ses poèmes : le « *Vita Christi fecho por Coplas* ». On en pourrait dire autant du chartreux Juan de Padilla (le *Retablo del cartuxo sobre la vida de nuestro redenptor Jesu Christo* parut pour la première fois en 1516, d'après Menéndez y Pelayo, *Antología*, t. VI, p. CCXLI ; voir le texte dans *N. B. A. E.*, t. 19, p. 423 sq.), qui dans la préface de son *Retablo* en *octavas* d'art majeur, cite parmi ses autorités « Lodulpho Cartuxano el qual mas que otro ninguno compilo muy altamente la vida de Cristo, segun fue aprobado en el Concilio de Basilea ». L'allure des poésies dévotes de Montesino, leurs lenteurs, leurs arrêts, n'ont rien qui surprenne quand on a lu quelques chapitres du *Cartuxano* : c'est la même alternance de récit, d'oraisons et de contemplations, contemplations qui, là comme ici, sont un perpétuel appel à l'imagination du croyant. Méditer sur la Passion consistait à se représenter les cordes qui attachaient le Christ à la Colonne *B. A. E.*, t. XXXV, p. 415, « Contemplacion de los cordeles », à évoquer le calice, la couronne d'épines, les clous, la lance (*B. A. E.*, t. XXXV, p. 438). C'est cet effort d'imagination que saint Ignace de Loyola devait un peu plus tard réglementer par l'inflexible méthode des *Exercices spirituels* (voir dans J. Baruzi, *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*, Paris, 1924, p. 386 ; une bibliographie des origines de la méditation méthodique) et c'est contre la contemplation ainsi comprise que les illuminés s'insurgeaient. (Cf. Melgares Marín, *op. cit.*, t. II, p. 9 « afirmaban haber cosas muy mas altas que no la Pasion, en que podian fijar su contemplacion los devotos » ; cf. *ibid.*, p. 117). N'est-ce pas elle aussi que rejette Juan de Valdés (*op. cit.*, f°. XCV^vo^) dans un passage plein de réticences : « que esotras ymaginaciones (no se de que arte) que algunos tienen por contemplaciones, yo no se que se son, ni que fruto sacan dellas, sino un seco contentamiento de parecerles que han empleado bien aquel tiempo. Y llamole seco, porque destas tales ymaginaciones se queda el anima, que es la que ha de gozar dellas, muy fria y seca ». Ces imaginations, dans lesquelles un Valdés ne peut voir le meilleur moyen de s'approcher de Dieu, sont la substance même de la méditation monacale d'un Montesino : elles forment la trame de sa poésie. On pourrait chercher dans le *Cartuxano* non seulement la contexture de ses compositions dévotes, mais même l'origine de certains développements particuliers. Les *Coplas* en l'honneur de saint Jean-Baptiste pourraient faire l'objet d'une étude comparative (à défaut du *Cartuxano* espagnol, consulter les vieilles traductions françaises ou *La grande Vie de Jésus-Christ*,

par Ludolphe le Chartreux, nouvelle traduction intégrale avec préface et notes, par le P. Dom Florentin Broquin, religieux du même Ordre, Paris, 1870; 7 vol. in 8°) : entre autres choses, l'*Admiracion del Auctor* (*Antologia*, t. IV, p. 276-278) au sujet du don de prophétie que saint Jean manifeste dans le ventre de sa mère, ne fait qu'amplifier un fragment de sermon de Jean Chrysostome inséré dans le *Cartuxano* (Éd. de Séville, 1537, t. I, f° xxxvii v°) (cf. le *Retablo* de Juan de Padilla, *N.B.A.E.*, t. 19, p. 428. « De como nuestra señora fue a visitar a santa Elisabeth su prima, y como profetizo Elisabeth hablando, y su hijo en el vientre saltando »).

Montesino est-il gauche, dans ses chansons, par « la nécessité de se conformer à des mélodies déjà faites » ? (Fitzmaurice Kelly, *op. cit.*, p. 151). N'y révèle-t-il pas, au contraire, une habileté suffisante? Son grand défaut, qui s'étale dans ses longues compositions en doubles *quintillas*, n'est-il pas une facilité redoutable, facilité à versifier et facilité à se satisfaire? Le plat prosaïsme où elles tombent souvent n'est-il pas celui qui guette toute poésie didactique dans les passages où l'inspiration fléchit?

Mais on aurait mauvaise grâce à juger sévèrement des vers que Montesino, dans son humilité franciscaine, appelle « sus metros de miseria » (*Antologia*, t. IV, p. 256). Leur intérêt est bien moins dans la facture que dans l'intention et dans les thèmes traités. Ceux-ci sont hautement significatifs.

Deux pièces sont consacrées à saint François d'Assise (*Romance*, *Antologia*, IV, p. 288 et *Coplas*, *B.A.E.*, t. XXXV, p. 430). Rien de plus naturel. Les vers dans lesquels Montesino le chante (particulièrement le *romance*) évoquent une assez banale figure d'ascète. Ne vérifie-t-on pas là, comme on pourrait le faire sur les Saint-François que le Greco peignit au temps de Philippe II, la remarque de D. Miguel de Unamuno (*En torno al casticismo* [Ensayos, t. I, Madrid, 1916] p. 164) : « el pobrecito de Asís, de casta de comerciantes andariegos y alma de trovador, el alegre umbrío, no el macilento y triste en que se le trasformó en España ? » Il y aurait lieu de voir, du reste, si le franciscanisme n'a pas subi au xve siècle, dans toute l'Europe, une évolution qui l'a rapproché des autres Ordres monastiques et qui a effacé l'image vraie de son fondateur. Mais que reste-t-il des *Fioretti* chez Montesino?

La plus longue composition du *Cancionero* est le *Tractado del Santisimo Sacramento de la Hostia consagrada*, où l'on peut voir le germe de l'*auto sacramental*, l'annonce de cette floraison de drames allégoriques en l'honneur de l'Eucharistie qui sera si abondante dans l'Espagne de la Contre-Réforme et des *custodias* ciselées par les Arfe et les Becerril. (Cf., d'ailleurs, le *romance* de Montesino *en adorable favor y reverencia de la Santa Custodia y del Rey del Cielo que en ella*

esta : « Quien es éste, que en reguarda de su Castillo dorado, » etc... *B.A.E.*, t. XXXV, p. 421). Les « figures » du Saint Sacrement que Montesino énumère (*Antología*, t. IV, p. 237-239), l'agneau pascal, les pains de proposition, la manne céleste, seront des lieux communs de l'*auto sacramental*, et l'inspiration de ces drames allégoriques sera la même qui fait courir la plume de Montesino : dogmatique et nullement mystique en ses pieuses effusions.

La dévotion à la Croix lui fait écrire les *Coplas de la Cruz* (*B.A.E.*, t. XXXV, p. 449). Que l'on songe au Grand Cardinal d'Espagne, qui avait le titre de Cardinal Santæ Crucis, et qui, ayant une dévotion particulière à la Sainte Croix, voulut, avant de mourir, fonder à Tolède l'hôpital de Santa Cruz, que Montesino vit sortir de terre.

Les louanges de la Vierge sont un thème classique de la poésie dévote. Ici, il serait bon de comparer les compositions de Montesino avec celles de Fernán Pérez de Guzman et de Juan del Encina, surtout avec celles de Fr. Iñigo de Mendoza (*N.B.A.E.*, t. 19, p. 94) et de Fr. Hernando de Talavera (*Antología*, t. IV, p. 325). La belle glose de l'*Ave Maria* attribuée à l'archevêque de Grenade n'est-elle pas supérieure par l'élan, la vigueur du langage et l'invention?

Une série de poèmes et de chansons se rapporte à la Passion. Autre thème essentiel, autre source inépuisable d'émotion dans l'Espagne des *pasos* sculptés et polychromés par Martínez Montañés et ses émules pour la plus grande splendeur des processions de Semaine Sainte. Nous avons vu que c'était le plus haut objet de la contemplation catholique de ce temps et que Montesino traite ce thème suivant l'esprit de cette contemplation (*B.A.E.*, t. XXXV, p. 415; *Coplas de la columna del Señor; Tractado de la via y penas que Cristo llevó a la cumbre del Gólgota... e llamase itinerario de la Cruz;* p. 438, *De lo que el santo Angel respondio en el huerto a Cristo, cerca de la Oracion que al padre hizo;* p. 463, *Romance de la llaga del Señor; Antologia*, IV, p. 314 : *Coplas de la hora en que nuestro Redentor expiró en la Cruz*). Dans la littérature contemporaine de Montesino, l'*Auto de la Pasión* de Lucas Fernández pourrait offrir un terme de comparaison intéressant.

Avec la Passion et la Vierge Marie, l'objet de prédilection de la piété du xvᵉ siècle fut la miraculeuse naissance du Rédempteur. L'Évangile de l'enfance (cf. surtout Luc, I-II) fut au premier plan de l'imagination chrétienne, ainsi qu'en témoignent les arts plastiques. De là un groupe de thèmes qui commencent à l'Annonciation et vont jusqu'à la Fuite en Égypte, et dont le centre est constitué par la Nativité, l'Adoration des Bergers et l'Adoration des Mages. Il est significatif que Fray Iñigo de Mendoza, dans son *Vita Christi fecho por Coplas*, n'aille pas plus loin que le Massacre des Innocents. D'autre part la Visitation est le thème par où la légende de saint Jean-

Baptiste (développée aussi par Luc) se rattache à ce cycle (le Chartreux Juan de Padilla, dans son *Retablo de la vida de Cristo* [*N.B.A.E.*, t. 19, p. 423] a soin d'observer : « Y nota que no tan solamente aqui se describe la vida de Cristo, pero la de Nuestra Señora y la de San Juan Bautista, padre gracioso de los Cartuxos »). Montesino a traité tous ces sujets, sauf peut-être l'Annonciation. Là se trouvent peut-être ses plus jolies chansons. Ses Noëls gardent-ils la rudesse rustique qui était une des traditions du genre ? Ne voit-on pas celle-ci s'estomper d'une suavité un peu fade, mais parfois charmante? On dégagera mieux les caractères de Montesino en le comparant à Juan del Encina (*Eglogas de Navidad*, 1492 et *Cancionero*, 1496) et à Fr. Iñigo de Mendoza (*Vita Christi fecho por Coplas*, *N.B.A.E.*, p. 1 sq.).

Ajoutons encore Marie-Madeleine, sujet évangélique entre tous, et saint Jean l'Évangéliste, sous l'advocation de qui était placé le monastère de San Juan de los Reyes, et pour qui Isabelle la Catholique avait une dévotion particulière (cf. Em. Bertaux ap. André Michel, *Histoire de l'Art*, t. IV, seconde partie, p. 821); et l'on aura à peu près tout le répertoire des thèmes de Montesino.

Répertoire médiéval, mais tout particulièrement représentatif du Moyen-Age finissant, recueillant l'héritage du XIVe et du XVe siècle, qui virent, en France, l'essor des mystères de la Passion. La chrétienté est prête pour la Réforme et la Contre-Réforme. Le culte des saints est toujours vivant dans la piété populaire, mais son âge d'or est passé. Montesino, en dehors de saint François, ne célèbre que des figures appartenant à la tradition évangélique. Trait qui lui est commun avec les autres poètes espagnols de son temps, il ignore les évangiles apocryphes, qui sont une source si importante des mystères français. (Cf. le Chartreux Juan de Padilla dans la préface de son *Retablo de la vida de Cristo*, *N.B.A.E.*, t. 19, p. 423 : « Y asi por orden poniendo las historias no apocrifas ni falsas, salvo como la madre Iglesia las tiene ») L'intérêt se resserre autour du Christ et de la rédemption par son sang. Pourtant, la poésie de Montesino ne peut être dite « évangélique » au sens où le *Cantico espiritual* de Jean de la Croix pourra être qualifié de « biblique ». Elle ne rappelle pas l'accent des Évangiles et leur nudité, mais la dévote contemplation du *Cartuxano*, prolixe paraphrase appliquée à particulariser dans l'espace les faits du récit évangélique et à les interpréter selon la théologie dogmatique. Elle fait penser aussi à tout ce que les arts plastiques ont produit, dans le même temps, sur les mêmes thèmes : iconographie qui doit beaucoup aux mystères français. (Cf. E. Mâle, *L'Art religieux de la fin du Moyen-Age en France*, 1908.) La sculpture et la peinture ne rendent elles pas aux lettres une partie de ce qu'elles en ont reçu? (Un simple détail, comme amorce d'un travail comparatif qui pour-

rait être intéressant : Dans les *Coplas al destierro de Nuestro Señor para Egipto*, on trouve ce trait descriptif : « a la Virgen sin mancilla | la verde palma se humilla », *Antología*, IV, p. 313. Le palmier fait partie du paysage de la Fuite en Egypte dans de très nombreux tableaux de l'époque et dans une vignette des *Epistolas y Evangelios*, Ed. de Séville, 1526.) Encore une fois, l'imagination de Montesino n'est peut-être pas celle d'un artiste évocateur des formes visibles. Mais il a pu se souvenir d'une iconographie qui était sous ses yeux et qui s'imposait par ce qu'elle avait, en cette fin du XVe siècle, de traditionnel et de fixé. En tout cas, iconographie et poésie dévote s'adressent à une même sensibilité et vulgarisent, chacune à leur manière, une certaine forme de contemplation imaginative qui apparaissait, dans les monastères, comme la plus haute expression du christianisme.

La découverte de la Bible comme source directe d'inspiration sera l'œuvre du XVIe siècle. Ce sont d'abord les humanistes chrétiens qui glosent la Bible en vers latins. Alvar Gómez de Ciudad Real, seigneur de la cour de Charles-Quint, fut le plus fécond des écrivains espagnols en ce genre. Il appartenait au petit monde des érasmisants de la cour, et épousa, d'après Nicolas Antonio, Doña Brianda de Mendoza, fille du duc de l'Infantado ; nous avons vu avec quelle ferveur on lisait, chez cette dame, les *Epistolas y Evangelios* en castillan [1]. Alvar Gómez publia successivement une *Thalichristia* (2e éd., 1525) dans laquelle Antonio de Lebrixa († 1522) voyait la « poétique théologie » appelée par les vœux de Jean Pic de la Mirandole, et dont il saluait l'auteur du nom de Virgile Chrétien ; une *Musa Paulina* (1529), abondante paraphrase en vers des Épîtres de saint Paul ; une traduction en vers des *Proverbia Salomonis* (1536) et *Septem Elegiae in Septem Paenitentiae Psalmos* (1538). Après sa mort (1538), parut par les soins de maître Venegas, sa *Teologica descripcion de los misterios sagrados* (1541) long poème castillan en vers d'art majeur. (Cf. Gallardo *Ensayo*..., t. III, nos 2350-2354. La *Musa Paulina* qui n'est pas décrite par Gallardo, fut imprimée à Alcalá, chez Miguel de Eguía, en 1529. Dédiée au pape Clément VII, c'est un in-8° de 341 fos chiffrés + 1 f° d'errata.) Mais, plutôt que cette œuvre tout entière érudite, il faudrait étudier, pour comprendre l'évolution de la poésie religieuse au XVIe siècle, le *Segundo Cancionero espiritual* (Anvers, 1558) du Portugais Jorge de Montemayor. L'auteur de la *Diane* mériterait d'être connu comme poète religieux. Mais la prohibition inquisitoriale a rendu très rares « sus obras tocantes a deuocion y religion » et de là vient sans doute que Sancha l'ignore. Certains de ses thèmes coïncident avec ceux de Montesino. Un long poème en doubles *quintillas* chante

1. [Noter que le *Tractado del santisimo sacramento* est dédié à la « duquesa del Infantadgo », Da María Pimentel.]

La passion de Christo (fos 64ro-124vo); mais la disposition des rimes (ABABACDCDC) en rend la versification plus fluide, moins sautillante que n'est celle des poètes franciscains du Moyen-Age finissant. On y verrait aussi le poète méditer plus près de l'Évangile, sans l'interposition d'un *Cartuxano*. Trois *Omelias* en rime tierce ont pour épigraphes ces paroles de la Vulgate : I. « Exsurgens Maria abiit in montana in ciuitatem Iuda; cum festinatione, et intrauit domum Zachariae et salutauit Elizabeth », *Luc*, cap. I. II. « Et factum est ut audiuit salutationem ». III. « Quia respexit humilitatem ancillae suae » & (fos 188 sq.). La première commence :

Adonde vays tan sola o Maria?
Do el fausto? do la gente? como es esto
Tan gran Princesa va sin compañia?

L'endécasyllabe donne à la poésie religieuse une ampleur nouvelle qui se manifeste dans les paraphrases des *Psaumes* (fo 206 sq., *Omelias sobre Miserere mei, Deus*). Citons les premiers tercets de la *Paraphrasi en el Salmo Super flumina Babylonis :*

Sobre los rios tristes, nos sentamos
de Babylonia, a quien con nuestros ojos
la impetuosa corriente acrecentamos.

Alli mil desconsuelos, mil enojos,
nos dieron a entender muy claramente
que de la guerra fuymos los despojos.

No vimos de los rios la corriente
no de l'alta arboleda, la verdura,
que a la tristeza vimos solamente.

Il fallait faire entendre ces accents nouveaux, faire deviner au moins quel enrichissement ce fut, pour la poésie sacrée, que la découverte des Psaumes. La comparaison de Montesino et de Montemayor mettrait sans doute en bonne lumière la signification historique du poète de San Juan de los Reyes : il symbolise la persistance, dans le XVIe siècle espagnol, de la sensibilité religieuse formée par les monastères au XIVe et au XVe siècles.

MARCEL BATAILLON.

Encore Erasme.

En 1924, publiant ici même deux lettres inédites du chancelier Gattinara, nous insistions sur l'importance capitale de la protection accordée à Erasme et à ses écrits par la Chancellerie impériale. Deux documents des Archives de Simancas nous permettaient, l'un, de voir jouer cette protection contre les attaques parties de Louvain, l'autre,

de deviner une arrière-pensée politique parmi les motifs de cette attitude, au moment le plus aigu du conflit entre Charles-Quint et Clément VII. C'est encore un document inédit — une lettre de François Ier, cette fois — qui nous fait ajouter à nos remarques un rapide post-scriptum.

L'année 1527, qui vit paraître la deuxième partie de l'*Hyperaspistes*, fut une année critique pour Erasme. Si les théologiens de Louvain se résignaient à faire trêve, la Sorbonne, Beda en tête, semblait beaucoup moins disposée à désarmer, et le Grand-Inquisiteur d'Espagne, sous la pression des ordres monastiques, convoquait à Valladolid une commission, d'ailleurs composée d'érasmisants pour une bonne part, afin d'examiner certaines thèses érasmiennes. Plus que jamais Erasme dut user de ce grand art qu'il avait d'utiliser les puissances temporelles pour assurer son repos. Rien en lui d'un chef de secte. Mais quelle admirable administration de sa gloire! Et comment douter que l'immense popularité dont il fut redevable à ses livres n'ait été, par lui, savamment organisée? Mais sans effort apparent. Son infatigable plume d'épistolier fut la navette qui tissa, entre tant d'admirations et de dévouements spontanés, comme un immense réseau, d'un bout à l'autre de l'Europe. Quoi de plus naturel que de faire part à ses amis des hommages reçus, des appuis obtenus? Il n'en fallait pas plus pour entretenir le zèle des protecteurs et créer entre eux, bon gré mal gré, une solidarité invisible. Pareille aventure n'advint-elle pas à Charles-Quint et à François Ier au moment même où l'inexécution du traité de Madrid par le roi de France préparait entre eux de violents conflits?

Tandis que l'assemblée de Valladolid délibérait, Berquin, le traducteur français d'Erasme, sauvé du bûcher par l'intervention royale, devenait, d'accusé, accusateur, et Noel Beda voyait son libellé anti-érasmien déféré par François Ier à la Sorbonne. Erasme s'empresse de communiquer ces grandes nouvelles à ses amis d'Espagne. Le 2 septembre 1527 (il ne savait pas encore que les théologiens espagnols s'étaient séparés sans conclure), il en fait part à Juan de Vergara :

« Sed librum, quem scripsit in me Bedda, Rex edicto publico vetuit distrahi : tametsi Rege deluso clam distractus est... Ex eo libro quidam eruditus ac probus Regi charissimus decerpsit duodecim propositiones, easque cum mea responsione gallice versas exhibuit; quae quam Regi placuerint declarabit exemplar epistolae quam mitto. » (Erasmi *Opera*. Ed. de Leyde. Ep. DCCCXCIV, t. III p. 1014.)

Quelle est cette lettre qui doit porter témoignage des sentiments du roi de France? Il ne nous paraît guère douteux qu'il ne s'agisse d'une lettre de François Ier à la Faculté de Théologie de Paris, dont les archives de Simancas possèdent une copie de l'époque. Nous avons

négligé, dans notre transcription, les formules finales, où malheureusement la date manque[1] :

« DE PAR LE ROY.

» Chiers et bien amez, Tost apres nostre retour en nostre royaulme, aduertiz par gens scauans de certain liure composé par M[e] Noel Beda, docteur en theologie, et imprime, contenant plusieurs erreurs, heresies et blasphemes, ordonnasmes ledit liure estre mis en arrest, sans qu'il fust permis le vendre iusques a ce que autrement en aurions ordonne. Mais parceque auant nostre dite ordonnance ou autrement ledit liure aurait estre distraict et publié en diuers lieux, dont plusieurs nos subjectz et autres auroient este grandement scandalizez et, comme il est a doubter, infectez desdites erreurs et heresies, principalement en tant que ledit Beda, come il nous a este dit, maintient son dit liure auoir este approue par nos chiers et amez les Doyen et Faculte de Theologie, et soubz ceste couleur demeure pertinax et obstine en sesdites erreurs. A ceste cause vous enuoyons presentement ung petit traicte faict contre ledit liure, contenant selon l'intitulet douze articles d'infidelite dudit maistre Noel Beda avec les confutations diceulx. Afin que sur *icelles* (?)[2] vous nous enuoyez vostre aduis et sentement doctrinal. »

La coïncidence verbale est frappante entre le français « distraict » et le latin « distractus ». Sommes-nous en présence de la copie adressée à Vergara? Nous inclinons plutôt à croire que le document de Simancas est une autre copie de la même lettre royale, envoyée par Erasme à Alonso de Valdés. Il appartient en effet à la liasse 2687 (1°) de la section d'*Estado*, c'est-à-dire au premier des quatre *legajos sueltos de Estado*, constitués avec des documents égarés hors de leur lieu, et conservés anciennement dans la salle de la Escribania mayor de Rentas : série où l'on trouve de nombreux documents provenant sans nul doute de la Chancellerie impériale, entre autres (Leg. 2687, 2°), une lettre privée de P. J. Olivar à Alonso de Valdés (publiée par F. Caballero, *Alonso y Juan de Valdés*, p. 371).

Erasme fit, le 2 septembre 1527, un gros effort épistolaire du côté de l'Espagne. Nous avons les lettres qu'il écrivit ce jour-là non seulement à Juan de Vergara et à son frère Francisco, mais encore

1. Du moins contiennent-elles une précieuse indication de lieu. L'acte est fait à Saint-Denis. Là-dessus, M. P.-S. Allen, d'Oxford, le savant éditeur de l'*Opus epistolarum D. Erasmi Roterodami* (5 vol. publiés, Oxford 1906-1924) nous fait observer que François I[er] séjourna à Saint-Denis du 19 juin au 7 juillet 1527, et que la lettre du roi à l'Université concernant la même affaire, que l'on trouve dans Bulaeus (*Hist. Universitatis*, VI, 200) est datée d'Ecouen, 9 juillet. La lettre à la Faculté de Théologie pourrait donc avec une grande vraisemblance être rapportée à la première semaine de juillet 1527.

2. Nous donnons ici notre lecture sous toutes réserves. Le mot est difficile à déchiffrer.

à l'Archevêque de Tolède et à l'Empereur lui-même. La lettre à l'Archevêque de Tolède fait allusion à la protection que lui accorde le roi de France. Erasme était assez bon courtisan pour ne pas aborder un pareil sujet dans sa lettre à l'Empereur. Mais nous savons que le même courrier[1] portait en Espagne une lettre d'Erasme pour Alonso de Valdés. Il est à peu près certain que cette lettre mettait le Secrétaire au fait des événements de Paris et qu'elle contenait le document même que nous venons de reproduire.

On sait comment le gouvernement de Charles-Quint réagit aux instances d'Erasme. Valdés, le 23 novembre 1527[2], annonce au Philosophe une prochaine réponse de l'Empereur. Cette réponse (contresignée Valdés) n'est pas seulement connue par les recueils de correspondance d'Erasme et par le manuscrit qu'a publié Fermin Caballero[3] (*op. cit.*, p. 350). La lettre impériale du 13 décembre 1527, qui rassurait pleinement Erasme sur la portée des délibérations de Valladolid, et qui le félicitait pour sa campagne antiluthérienne, allait être reproduite au seuil des traductions espagnoles de l'*Enchiridion* et des *Colloques*. Précaire protection pour ces livres si menacés! Huit ans suffiront à en user la vertu. Le 6 novembre 1535, la Suprema propose au Grand-Inquisiteur d'interdire les *Colloques* en espagnol « en donnant pour raison qu'ils ne sont pas bien traduits ni correctement imprimés », car ainsi on évitera de mettre l'auteur en cause, et « Erasme n'aura pas sujet de se plaindre[4] ». Le même Inquisiteur Manrique,

1. Alonso de Valdés à Erasme, Burgos, 23 nov. 1527 (Erasmi *Opera*. Ed. de Leyde, 1703, t. III, p. 1721. — Append Ep. CCCXLII): « Venerunt tandem litterae tuae, quas tu ad Caesarem et Cancellarium, atque duos Archiepiscopos, tum ad me accæteros amicos dedisti, 5 cal. Septembris. » Cette date pose un problème. Est-il vraisemblable qu'Erasme ait écrit le 28 août 1527 à l'Empereur, au Chancelier, à Valdés, aux archevêques de Séville et de Tolède et à « ses autres amis » d'Espagne, des lettres dont aucune ne subsisterait, et que cinq jours plus tard, sans aucune allusion à cette récente correspondance, il écrive de nouveau à l'Empereur, à l'archevêque de Tolède, à Francisco et à Juan de Vergara, les lettres qui nous ont été conservées? Si d'autre part « 5 cal. Septembris » est la date d'arrivée et non la date de départ de cet important courrier, comment expliquer que Valdés en accuse réception si tard? La seule solution, selon nous, est d'admettre qu'il s'agit bien ici du courrier parti de Bâle le 2 septembre 1527, et que Valdés, voulant faire savoir à Erasme qu'il est parvenu à destination le 27 du même mois, écrit par erreur, « 5 cal. Septembris » au lieu de « 5 cal. Octobris ».

2. *Ibid.*

3. Ajoutons que la liasse d'archives d'où a été tiré le texte publié par F. Caballero contient aussi la minute de l'acte (Archivo general de Simancas, Estado, Leg. 1554, f° 577).

4. Archivo Histórico Nacional, de Madrid, *Inquisición*, Lib. 321 f° CCCXL v°: Lettre Al señor Cardenal, signée de l'Évêque de Badajoz et du Licencié Niño. F° CCCXLI r°: « A nosotros, Reuerendisimo Señor, paresce que ante todas cosas todos los colloquios de Erasmo que estan romançados se deuen tomar y guardar so titulo que no estan bien traduzidos ni rectamente impressos... y desta manera no havra ocasion de dezir que esta el daño en los libros ni en el auctor sino en la traducion e impresion ni terna Erasmo de que se quexar. » Cf. A. H. N. *Inquisición*, Lib. 322 f° 5 v°. Lettre des mêmes aux Inquisiteurs de Valence, en date du 29 janvier 1536,

dont l'action modératrice avait neutralisé l'offensive antiérasmienne de 1527, va sanctionner cette répression oblique contre la version espagnole des *Colloques*, en attendant d'en interdire le texte latin. Du moins, pendant quelques années, la lettre impériale servit de passeport aux ouvrages d'Erasme sur le territoire espagnol[1]. C'est dire l'importance de cet acte pour la diffusion des idées érasmiennes en Espagne. Il est piquant de penser que Charles-Quint, en l'occasion, subit peut-être le contre-coup d'une impulsion généreuse de son cordial ennemi le roi de France : à son insu, d'ailleurs, et *por obra y gracia* du zélé Secrétaire Alonso de Valdés.

MARCEL BATAILLON.

Notes sur la biographie de Fr. Alonso de Montúfar, second archevêque de Mexico (1551-1572)

Dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* (Madrid, avril 1923, p. 299-321), le P. Serrano a publié une biographie de Fr. Alonso de Montúfar, fondée essentiellement sur le *cedulario* de Puga, sur les documents de l'archevêché de Mexico publiés par Genaro García et, en particulier, sur les cédules royales adressées à Montúfar et conservées aux archives de la cathédrale de Mexico. Rien n'est à rectifier dans cet excellent travail, où le P. Serrano, grâce à un emploi judicieux de ces sources jusqu'ici négligées ou inédites, a réussi à préciser et à éclaircir bien des points vagues ou obscurs. Mais peut-être cet article

ordonnant de confisquer les *Colloques*, « en romance » « porque diz que estan no berdaderamente traduzidos ni retamente impresos ». La prohibition des *Colloques* en latin, qui s'appuie sur l'autorité de la Sorbonne, est du 13 septembre 1537 (A. H. N. Inquisición. Lib. 1233.)

1. Bien significatif à cet égard est le procès de Miguel Mezquita devant l'Inquisition de Valence (A. H. N. Inquisición-Valencia : Leg. 531, n° 38) : procès qui coïncide avec la rupture de cet équilibre fragile. Le 9 janvier 1536 la Suprema faisait savoir aux Inquisiteurs de Valence combien elle trouvait inconsistante la présomption de luthéranisme relevée contre Mezquita. Celui-ci, pourtant, reçoit le 19 janvier l'ordre de se tenir pour prisonnier à Valence. Au bout de neuf jours, et après plusieurs interrogatoires, on lui rendit sa liberté. Il avait eu à s'expliquer en détail sur ses lectures érasmiennes. Dans des déclarations écrites qui sont jointes à ses interrogatoires (f° 6 v°), il a soin de remarquer que ni l'*Enchiridion* ni les *Colloques* n'ont été condamnés à Valladolid, et il ajoute, parlant d'Erasme : « Me pesava que fuese erege ni por tal tenido, y esta voluntad fue porque vi una letra traduzida que dezian la escriuio al Emperador y Rey nuestro Señor, en que dezia que peleava por Jesu Cristo y que tenia muy al baxo las eregias de Lutero. » Mezquita fait évidemment allusion à la lettre d'Erasme du 2 septembre 1527, qui, avec la réponse de l'Empereur, figure, traduite en espagnol, en tête des *Coloquios* imprimés à Saragosse en 1530. (L'édition de Séville de 1529 donnait non seulement la traduction des deux lettres, mais leur texte latin ; il en est de même de l'*Enquiridio*, en espagnol, publié à Saragosse en 1528.)

pourrait-il être complété, car le P. Serrano ne signale point la nomination de Montúfar au Collège de Santo Tomás de Séville [1], ne discute point le problème, secondaire, il est vrai, de la date de sa naissance, et laisse de côté ses rapports avec le fameux Pierre de Gand, sur lesquels il me paraît que l'on s'est mépris.

Les anciens biographes de Montúfar, qui sont, par ordre chronologique, Fr. Agustin Dávila Padilla, Fr. Alonso Fernández, Fr. Juan López, González Dávila et Diego Ignacio Góngora [2], nous disent à peu près tous, s'étant plus ou moins copiés les uns les autres, que Montúfar, né à Loja, professa très jeune dans l'ordre des Dominicains, y fit de brillantes études, fut deux fois prieur du couvent de Santa Cruz à Grenade, et qualificateur du Saint-Office. Deux seulement, López et Góngora, nous disent qu'il appartint au Collège de Santo Tomás de Séville [3]. Je reproduis ici le texte de Góngora, qui a utilisé et résumé tous les travaux antérieurs et qui, en outre, comme il l'indique lui-même, a pu consulter les archives du couvent. Voici ce qu'il écrit :

Año de 1489 nació en la ciudad de Loja Alonso de Montúfar de padres nobles, y pasando á estudiar á la ciudad de Granada, tomó el hábito de Predicadores en el convento de Santa Cruz; y habiendo profesado se aplicó al exacto cumplimiento de todas las obligaciones de su estado. Teniendo noticia el Sr. D. Fr. Diego Deza de su virtud y literatura, lo llamó à Sevilla para que fuese uno de los primeros colegiales, y así se ejecutó, siendo el duodécimo que su Ilustrísima nombró, el día 28 de Noviembre de 1517. En 8 de Octubre de 1520 lo declaró colegial perpetuo; y habiendo leído Artes en el Colegio y recibido el grado de maestro en esta facultad, salió á leer Teología á su convento en 10 de Agosto de 1524, y habiéndola leído, fué graduado de Maestro en la misma facultad, y tuvo el honorífico cargo de Prior del mismo convento, y Calificador del Santo Oficio...

1. Même silence chez le P. Mariano Cuevas, qui donne une courte biographie de Montúfar (*Historia de la Iglesia en México*, t. II, Tlalpam, 1922, p. 71-73). — Francisco Sosa, qui a consacré une notice à Montúfar dans son *Episcopado mexicano* (México, 1877, p. 17-26) est également muet sur ce point.

2. Dávila Padilla, *Historia de la Fvndacion y discurso de la Provincia de Santiago de Mexico, de la Orden de Predicadores*, Madrid, 1596, liv. II, ch. XLVII, p. 632 *a*-634 *a*. — Alonso Fernández, *Historia eclesiastica de nvestros tiempos*, Toledo, 1611, liv. I, ch. XXIX, p. 114*b*-115*a*. — Fr. Juan López, *Qvarta Parte de la Historia General de Santo Domingo, y de sv Orden de Predicadores*, Valladolid, 1615, liv. II, ch. XXXIX p. 463*a*-464*b*. — González Dávila, *Teatro Eclesiastico de la Primitiva Iglesia de las Indias Occidentales*, t. I, Madrid, 1649, p. 31-34. — Diego Ignacio Góngora, *Historia del Colegio Mayor de Sto. Tomás de Sevilla*, Sevilla, 1890, t. II, p. 44-45 (3ª parte, §. 5). L'ouvrage de Góngora est du début du XVIIIe siècle.

3. López ne le dit pas dans sa biographie de Montúfar, mais dans un des chapitres qu'il consacre au collège de Santo Tomás (liv. I, ch. XLIV, p. 131*b*). Fernández, dans un autre de ses ouvrages, écrit de 1616 à 1621, signale également Montúfar parmi les *colegiales* de Santo Tomás (*Historia del Insigne Convento de San Esteban de Salamanca*, liv. II, ch. XIII, dans Fr. Justo Cuervo, *Historiadores del Convento de San Esteban de Salamanca*, t. I, Salamanca, 1914, p. 242). — Ortiz de Zuñiga, qui a emprunté à López ce qu'il dit au collège de Santo Tomás (*Anales de Sevilla*, III, Sevilla, 1796, p. 310-311), déforme Montúfar en Monteser.

López, Fernández et Góngora lui-même, naturellement, fournissent de nombreux renseignements sur la fondation du Collège par l'archevêque de Séville Fr. Diego Deza et sur son organisation[1]. Centre de hautes études ecclésiastiques, il devait comprendre vingt *colegiales* : « ... Quiso el Arçobispo con voluntad de su Santidad, » écrit López, « que huuiesse veynte Colegiales, ocho q durassen diez años, y doze que fuessen perpetuos...[2] » D'après Góngora, Montúfar passa donc en 1520 de la deuxième catégorie dans la première.

La nomination de Montúfar en 1517 ne peut faire fixer la date de sa naissance, qui n'est pas précisément connue, longtemps après la prise de Loja par les Rois Catholiques (1486). Des biographes que j'ai cités, il n'y a que González Dávila et Góngora qui nous donnent une date de naissance : 1498, dit le premier, 1489, dit le second. Mais Gónzalez Dávila tombe dans des contradictions étranges. Il écrit que Montúfar « tomó el habito de Religioso en el Convento de Santa Cruz de Granada en el año quinze de su edad, y en el mes de Mayo de 1512 », ce qui va fort bien ; plus loin, il écrit que Montúfar mourut le 7 mars 1569 dans sa quatre-vingtième année[3], ce qui ne va pas aussi bien et ne concorde plus avec la date de naissance. Et si l'on corrige, comme on en est tout d'abord tenté, 1498 en 1489, c'est la date de la profession qui ne concorde plus avec les autres indications, puisque, dans ce cas, Montúfar aurait eu de vingt-deux à vingt-trois ans en 1512[4]. Quoi qu'il en soit, la date de 1489, qui d'ailleurs a été adoptée par le P. Cuevas, paraît la plus vraisemblable : né en 1498, Montúfar aurait eu environ dix-huit ans lors de sa nomination au Collège de Santo Tomás, ce qui est difficilement admissible. Dávila Padilla et López, qui fixent sa mort au 7 mars 1569, laissent entendre, mais de façon obscure, qu'il avait environ quatre-vingts ans lorsqu'il mourut. Enfin, selon la plupart de ses biographes, il était déjà vieux quand il accepta l'épiscopat, en 1551, et il ne put gouverner seul son évêché que cinq ans sur dix-sept; en effet, ces auteurs, d'après lesquels

1. López, *op. cit.*, liv. I, ch. XLI-XLIV. — Fernández, *Historia del Insigne Convento de San Esteban*, liv. II, ch. XI-XIII. — Góngora, t. I, p. 79-287. — Cf. encore Alonso Morgado, *Historia de Sevilla*, Sevilla, 1587, liv. V, ch. VII, p. 400-401. Le collège de Santo Tomás est surtout connu par le chef-d'œuvre de Zurbarán, *L'Apothéose de saint Thomas d'Aquin*, qui fut peint pour la chapelle et qui est aujourd'hui conservé au Musée Provincial de Séville. Cf. Ponz, *Viage de España*, t. IX, Madrid, 1780, p. 90-91 ; J. Gestoso y Pérez, *Catálogo de las Pinturas y Esculturas del Museo Provincial de Sevilla*, Madrid, 1912, p. 83-85, pl. 199 ; et Pierre Paris, *L'art en Espagne au XVIIe siècle*, dans l'*Histoire de l'Art*, de M. André Michel, t. VI, première partie, Paris, 1921, p 455-456. Malheureusement, il est peu probable que Montúfar soit un des trois moines qu'on voit sur le tableau agenouillés derrière l'archevêque Deza.

2. López, *op. cit.*, liv. I, ch. XLII, p. 125*a*.

3. *Op. cit.*, p. 31 et p. 34.

4. Saenz de Aguirre, qui a emprunté à González Dávila, comme il l'indique lui-même, les éléments de sa notice sur Montúfar, a été si gêné par ces contradictions qu'il ne donne pas de date de naissance (*Collectio maxima conciliorum omnium Hispaniæ et novi orbis*, 2ᵉ éd., t. VI, Rome, 1755, p. 189).

il mourut en 1569 et fut évêque dix-sept ans, partent de la date de sa présentation au siège de Mexico, dans le courant de 1551. Il paraît peu vraisemblable que dès l'âge de cinquante-sept ou cinquante-huit ans il ait dû faire appel à l'aide de Fr. Bartolomé de Ledesma; s'il est né en 1489, on s'explique mieux qu'à partir de 1556 il lui ait été impossible de diriger son diocèse sans auxiliaire.

Né en 1489, Montúfar était dans sa quatre-vingt-troisième année lorsqu'il mourut; car, bien que tous ses biographes le fassent mourir le 7 mars 1569, il est mort en mars 1572, le 7, comme le propose Sosa, ou le 8, comme l'affirme Chimalpahin[1].

Désigné par Philippe II en 1551, Montúfar n'arriva à Mexico qu'à la fin de l'été ou au début de l'automne de 1554[2]. Il y connut le fameux franciscain Pierre de Gand, et l'on rapporte qu'il disait: « L'archevêque de Mexico, ce n'est pas moi, mais Fr. Pierre de Gand ». Les biographes de Pierre de Gand ne manquent point de citer cette phrase célèbre[3]. Est-elle authentique? Je ne sais. Mais il me paraît

1. Cf. Sosa, *op. cit.*, p. 24, note, et Chimalpahin, *Annales*, éd. Siméon, Paris, 1889, p. 284. — Il est curieux que le P. Cuevas, qui a publié plusieurs documents prouvant que Montúfar vivait encore en 1570 et en 1571 et qui écrit dans sa brève notice sur ce prélat: « Murió en México, el 7 de Marzo de 1572, y no de 1569 como erróneamente han afirmado algunos escritores » (Mariano Cuevas, S. J., *Documentos inéditos del siglo XVI para la historia de México*, México, 1914, p. 287-292 et p. XXI) — il est curieux que le P. Cuevas ait adopté dans son *Historia* (t. II, p. 73) la date du 7 mars 1569; il se contredit du reste deux pages plus loin en disant que Moya de Contreras « cantó misa el año de 71 y el siguiente fué nombrado obispo coadjutor de Montúfar con derecho a sucesión ». Mme Zelia Nuttall, généralement mieux informée, et qui, si elle ne pouvait connaître le travail du P. Serrano, aurait pu consulter Sosa, Chimalpahin et les documents publiés par le P. Cuevas, a accepté également, dans sa biographie de Cervantes de Salazar, la date du 7 mars 1569 et fondé là-dessus des observations qui se trouvent naturellement erronées. Au sujet de la note sur Cervantes de Salazar publiée par García Pimentel dans la *Descripción del Arzobispado de México* (México, 1897, p. 302), elle écrit: « An undeserved importance has been given to this critical note by the biographers of Dr. Cervantes, who accepted Señor Icazbalceta's attribution of its authorship to Archbishop Montúfar. Careful investigation reveals however, that the unfavorable comment cannot be ascribed to so respectable an authority, for the Archbishop died, at the age of 80 on March 7th, 1569 and Cuadrado's account is dated seven months later, viz. October 16th, of the same year the explanatory postscript being naturally of a still later date ». (*Francisco Cervantes de Salazar, Biographical Notes*, dans le *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, Nlle série, t. XIII, fasc. 1, Paris, 1921, p. 81). L'hypothèse d'Icazbalceta est parfaitement recevable. — Dans les *Cartas de Indias* (Madrid, 1877), on trouve une lettre du vice-roi D. Martín Enríquez à Philippe II, datée de Mexico, 28 avril 1572, où il est dit: « La muerte del arçobispo ya tengo escripto á V. M.: lo que puedo añadir es que quanto más se dilatare la prouision, reçebirá más daño esta tierra » (p. 288). Les termes de ce texte auraient dû faire penser que le vice-roi écrivait peu de temps après la mort de l'archevêque; néanmoins on lit dans les notes ce qui suit: « El arzobispo de quien se trata, fué don fray Alonso de Montúfar, del órden de Predicadores, que falleció en 1569, sucediéndole don Pedro Moya y Contreras » (p. 661, Note 38).

2. L. Serrano, *loc. cit.*, p. 304.

3. Cf. encore, tout récemment, le P. Mariano Cuevas, *Historia de la Iglesia en México*, t. I, Tlalpam, 1921, p. 159. — Cf. aussi Sosa, *op. cit.*, p. 22.

certain qu'elle exprime bien le sentiment de Montúfar. Seulement, les historiens semblent penser que l'archevêque entendait faire l'éloge de Pierre de Gand. Je crois au contraire que Montúfar a été inspiré par le dépit beaucoup plus que par l'admiration. A plusieurs reprises, en effet, la même idée se retrouve dans une lettre inédite de Montúfar à Philippe II, datée de Mexico, 20 juin 1558[1]. J'en extrais quelques passages:

« Finalmente, écrit l'archevêque, los prelados, en lo tocante a los yndios, nos an dexado [los frailes] meros Obispos de anillo, nos más de para confirmar y bendezir ornamentos... aún aquí en México los indios no me conocen por arcobispo, ny soy parte para mandarlos venir a una proceion como les mandé de venir a la de Corpus Christi, y opúsose vn freile lego de S. Francisco y valió más con vuestro Vissorey que no yo... los prelados de las yglesias somos tan desacatados de los religiosos y desfaborecidos de vuestro Visorrey que no ay sacristanes más apocados, que, si en una prouisión que a los prelados conuiene contradize vn fraile lego, lo que el fraile lego quiere se a de hazer con desacato y menosprecio de los prelados... y así estamos los prelados que no fuimos sino de obispos de anillo en lo tocante a estos naturales... »

Et, après avoir demandé des mesures contre les abus des religieux, Montúfar ajoute : « Así los frailes serán frailes y no obispos ni virreyes como agora lo son ». Le second et le troisième passages cités sont particulièrement révélateurs; l'archevêque, qui n'aimait pas le clergé régulier — bien qu'il en fût sorti lui-même — et spécialement les Franciscains et qui, toute sa vie, batailla rudement contre lui, y prend nettement à partie Pierre de Gand ; on sait, en effet, que le Franciscain flamand ne voulut jamais recevoir la prêtrise; aucun autre frère lai ne pouvait avoir une telle influence et sur le vice-roi et sur les Indiens. D'autre part, une autre lettre de Montúfar au roi, du 30 avril 1562[2], prouve nettement que l'archevêque, bien loin de ressentir de l'admiration pour Pierre de Gand, n'éprouvait pour lui que du mépris. Au sujet d'une pétition formulée par Fr. Buenaventura de Salinas et Pierre de Gand, il écrit dédaigneusement : « Lo conthenido en este capítulo no se deue conceder, porque lo que estos dos religiosos piden, que son el vno vn sacerdote sin letras y el otro vn fraile lego... » Toute la lettre est foncièrement hostile aux deux Franciscains. Ces documents me paraissent démontrer suffisamment que, si Montúfar a fait l'éloge de Pierre de Gand, c'est involontairement.

Madrid, juin 1924.

ROBERT RICARD.

1. *Archivo General de Indias*, Audiencia de México, 60-4-1, n° 45.

2. J'ai publié cette lettre dans la *Revue d'Histoire Franciscaine*, t. I, n° 2, avril 1924, p. 227-230.

Camille Gutiérrez de los Ríos à Bordeaux pendant la Révolution.

Au mois de janvier 1919, mon regretté maître M. Morel-Fatio avait publié, dans le *Bulletin hispanique*, quelques documents pleins d'intérêt se rapportant aux fils naturels du comte de Fernán Núñez, ambassadeur d'Espagne à Paris au début de la Révolution française.

L'année dernière, ayant trouvé dans les Archives de la Gironde quelques pièces concernant les frères Gutiérrez de los Ríos, je m'empressai de les lui envoyer. Il avait l'intention d'en faire usage, lorsque sa mort survint.

La crainte que ces notes puissent être égarées et une circonstance fortuite m'ont décidé à les publier en ce moment. Ces jours-ci on a dressé à la Préfecture du département la liste des monuments funéraires du cimetière de la Chartreuse qui, étant abandonnés depuis soixante-quinze ans, doivent être désaffectés sauf le cas de réclamation. Parmi ces tombeaux il y a celui de Camille Gutiérrez de los Ríos et celui d'Azanza, le ministre du roi Joseph. L'archiviste départemental, M. Brutails, aussi bien que l'archiviste municipal, M. Ducaunnès-Duval, ont proposé qu'ils soient conservés comme intéressant l'histoire locale. Les documents qu'on va lire prouvent, en effet, le séjour de Camille à Bordeaux et même qu'il fut frôlé par la Révolution.

Dans cette sorte d'autobiographie de Camille publiée par M. Morel-Fatio, on racontait la résidence à Bordeaux des deux fils naturels du comte de Fernán Núñez, connus sous les noms d'Angel et Camille Bochat Doris, leur départ pour la Corogne, le retour du cadet à Bordeaux et son séjour jusqu'à la fin de la guerre d'Espagne.

Des notes trouvées maintenant il ressort qu'en effet les deux frères durent partir en Espagne au mois de juillet 1792, que Camille revint à Bordeaux au commencement de 1793, qu'il partit, ou du moins qu'il en eut l'intention, au mois d'août (il se disait alors *piedmontais*) et qu'il ne bougea plus, semble-t-il. D'autre part, on voit comment deux fois dénoncé devant deux Comités de surveillance de Bordeaux par l'horloger Fleury, non seulement il n'est pas poursuivi, mais encore on menace de mesures sévères son dénonciateur; et c'est Camille lui-même, qui, grand seigneur, doit intercéder en faveur de son persécuteur : « Il m'a manifesté ses opinions contre la Révolution française d'une manière affreuse et avec des termes les plus tyranniques », affirme Fleury dans son adresse au commissaire du peuple Ysabeau. Mais, toujours d'après lui, on ne veut pas poursuivre ce fils d'aristocrate, parce qu'on l'a vu à la Comédie plusieurs fois, on connaît ses opinions et du reste il est joli garçon.

La duchesse d'Abrantès a souligné, comme elle savait le faire, avec

des insinuations un peu risquées, la beauté de Camille et la sympathie qu'il inspirait, car il avait toujours eu le don de plaire et on voit bien que même près de ceux qu'on a dépeints comme des êtres farouches, sa grâce était la plus forte.

Parmi les passeports délivrés à la Maison Commune de la ville de Bordeaux, on relève ceux-ci :

Camille Bochat Doris espagnol. Hors du royaume, 6 juillet 1792.
Angel Doris espagnol. Hors du royaume, 7 juillet 1792.

Et plus loin :

Camille Bochat Doris cit piedmontais à Cette 1 aout 1793. (Arch. Gir. L, 767.)

Puis, dans la même série L, deux autres pièces. La première est la dénonciation; on y trouve, en tête, la note du citoyen Ysabeau qui renvoie l'affaire au Comité :

Renvoié au comité de Surveillance pour prendre les mesures convenables. //6 frimaire, an 2. //.

C. Alex. Ysabeau

J'avois denoncé au Comité de Surveillance sceant au Seminaire avant l'arrivée des representants du peuple français, le fils du comte de fernan dougne cy devant ambassadeur de la Cour de madrid à paris. le fils dudt ambassadeur se nomme Camille Bochadoris né a turin dans le temps que son pere y etoit ambassadeur, élevé en italie et en france et dans ce dernier temps voyageant sur nos frontieres il arrive a Bordeaux venant de toulouse, et il est logé dans une maison très suspecte; je connois ce particulier pour avoir fait connoissance avec lui dans la Corogne où il etoit arrivé pour s'embarquer avec son frere pour le Mexique ce qu'il n'a point fait et ce fut alors que je liai connoissance avec lui; il me manifesta ses opinions contre la revolution française d'une maniere affreuse et avec des termes les plus tiranniques. arrivé a Bordeaux avant moi ou je suis depuis six mois et ne sachant a qui m'adresser dans ce temps la ou Bordeaux etoit en contrerevolution j'ay resté jusqu'au moment ou le Comité de Surveillance a été installé au cy devant Seminaire a qui j'ay fait ma denonciation; deux jours, après, je revins audt comité, pour voir s'il etoit arreté; ce qui n'etoit point encore fait; un membre alors me questionna sur mon civisme et il me demanda un passeport de lagouert en disant que le dt lagouert etoit premier consul de france au port de la Corogne tandis que le premier consul s'appeloit dallemand qui fut bientot remplacé par le frere de Monge cy devant ministre de la marinne. le dt membre du comité, après toutes ces interpellations, me dit qu'il connoissoit ledt Camille pour l'avoir vu plusieurs fois, a la comedie et qu'il connoissoit même ses opinions et qu'il étoit domage qu'il fut mis dans la Classe des Gens Suspects que dailleurs il etoit joli garçon; malgré tout je le priai de venir avec moi pour le faire arretter selon les formalités ordinaires ce qui fut fait; et arrivés au Seminaire on me dit de me retirer; le lendemain je voulu sçavoir s'il etoit en prison,

on me fit pour reponse de prendre garde a moi et que j'avois fait cette denonciation par malice me disant que j'avois un procès avec lui. ce qui est faux. puisque nous ne nous demandons rien l'un et l'autre.

Pre fleury

(Arch de la Gir. L. 2221.)

J'ai cherché dans les procès-verbaux du premier comité de surveillance et je n'ai rien trouvé à propos de la dénonciation à laquelle on fait allusion.

Mais le représentant Ysabeau passa le document au Comité; et celui-ci, onze jours plus tard, fit comparaître l'accusé avec son dénonciateur. Après l'examen des pièces présentées par Camille il resta convaincu de sa bonne conduite et réprimanda l'accusateur :

Séance du 17 frimaire l'an deuxme de la république une et indivisible.

. . . .

Le citoyen Camille est dénoncé au Comité par le citoyen fleury horloger; la dénonciation paraissant dictée par un Esprit de vengeance, Le Comité ajourne cette affaire, jusqu'a ce que ce premier éxhibe sur le bureau, sa carte d'hospitalité et autres pièces relatives à son civisme; il est renvoyé sous l'Escorte d'un agent chez lui, pour revenir de suite au Comité.

. . . .

Le citoyen Camille reparait au Comité et apporte sa carte d'hospitalité, livrée par la section de l'Esprit des Loix. Le comité ne reconnait en Camille aucun actè de suspiction, lui permet de se retirer. — Son dénonçiateur le Cn fleury horloger, est vivement censuré par le Comité. Le dénoncé sollicite l'indulgence pour son accusateur.

(Arch. de la Gir. L. 2164.)

Telle fut l'aventure de Camille avec les autorités révolutionnaires. Du reste, le spectacle de la Révolution n'était pas fait pour lui produire une impression de terreur excessive. Deux ans auparavant il avait assisté à l'assassinat de son ami et protecteur Mauduit par les nègres de Port-au-Prince; et puis, il semble que la gravité n'était pas la qualité principale de son caractère. Pendant toute sa vie il devait être un homme plutôt léger : il n'est pas probable qu'à vingt ans il eût un penchant pour la méditation ni pour le sentiment.

M. NÚÑEZ DE ARENAS.

Revista de la Biblioteca, Archivo y Museo del Ayuntamiento de Madrid.

Seis números van publicados de la *Revista de la Biblioteca, Archivo y Museo del ayuntamiento de Madrid*. Apareció al frente de ella, en sus comienzos, D. Ricardo Fuente, acompañado de D. Manuel Machado y de D. Agustín Millares Carlo. Al fallecimiento del primero ha entrado en el comité directivo D. Felipe Morales de Setién.

Ya éstos nombres eran garantía. D. Ricardo Fuente es uno de esos tristes casos de nuestra vida española, tan dura, tan desapacible para los hombres de espíritu. De una curiosidad intelectual extraordinaria, de fino ingenio y de exquisito gusto, rebuscador infatigable, sólo en los últimos tiempos de su vida pudo alcanzar el refugio de la Biblioteca municipal, cuando años tras años había remado en la galera de la prensa. Hace unos meses, al morir, dejaba realizados en parte sus propósitos. A él se debe la fundación de la admirable hemeroteca municipal. D. Manuel Machado, no sólo es uno de nuestros grandes poetas líricos, sino que su cultura literaria, tanto española como francesa es verdaderamente extensa y sólida. El Sr. Millares, uno de nuestros profesores jóvenes, es el heredero de Gonzalez Garbín y de D. Cayo Ortega, los dos últimos maestros humanistas, recios en el pensar y tan embebidos en el saber clásico que eran capaces de gustar las literaturas griega y latina, de sentir la emoción de los viejos códices y de saborear deliciosamente los balbuceos de las civilizaciones modernas. Él, como ellos en su tiempo — y esto le coloca al Sr. Millares a la cabeza de todos los de su generación — posee a más de la intuición literaria el pleno conocimiento científico de las lenguas clásicas, de la paleografía y de la bibliología. Enfín, el Sr. Morales de Setién une a un trato no improvisado con nuestros clásicos, una gran sensibilidad artística y un seguro sentido del valor poético de las palabras.

Estos elementos directores han sabido atraer en torno suyo a prestigiosos críticos e historiadores y han logrado hacer una revista amena, científica, perfectamente impresa y con grabados excelentes. Al rededor del tema Madrid y por ampliación en alguno casos, España, han publicado estudios que se refieren a todas las épocas, desde la prehistórica, tratada por el Sr. Pérez Barradas hasta la nuestra — por ejemplo un epistolario inédito de D. Juan Valera, dado a conocer por el Sr. Domínguez Bordona — pasando por interesantísimos trabajos de los Sres : Rodríguez Marín, Morel-Fatio, Cotarelo, González Palencia, Sánchez Alonso, Ferrándiz, Sarrailh, Ezquerra del Bayo y otros.

Aparte de los artículos largos hay una curiosa sección de Variedades (en ella han aparecido unas cartas de Leocadia Weiss, la amiga de Goya, fechadas en Burdeos, unas notas sobre Moratín dibujante, etc.); otra de reseñas, una bibliografía madrileña, y, en publicación, el Catálogo de los manuscritos de la Biblioteca municipal que revela cuántas riquezas se encierran en ella.

Por todos estilos, es Revista que debe ser leída y consultada.

M. NÚÑEZ DE ARENAS.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Programmes de licence d'espagnol.

Le programme de la licence d'espagnol pour 1925-1926 comporte les textes suivants :

A Bordeaux, I. Certificat de littérature espagnole :

Amadís, l. I.

Guevara, *Epístolas familiares*, l. I, ép. 51.

Luis de León, *La perfecta casada*, du début jusque « Vínole al gusto una heredad. »

Cervantes, *El retablo de las maravillas*.

Moreto, *El desdén con el desdén*.

Blasco Ibáñez, *Cañas y barro*.

Concha Espina, *La Esfinge maragata*.

II. Certificat de philologie espagnole :

Don Juan Manuel, *Conde Lucanor*, chap. V-VII, XI, XXXV (Ed. Calleja).

Pérez de Guzmán, *Generaciones y Semblanzas*.

Fray Ambrosio Montesino (*Antología de poetas líricos castellanos*, t. IV, p. 311-324).

III. Études pratiques d'espagnol :

Giner de los Ríos, *La Universidad española* (t. II des *Obras completas*, Madrid, 1916).

Angel Marvaud, *L'Espagne au XXe siècle* (Paris, Colin, 2e éd. 1922).

A Paris, I. Philologie ; auteurs :

Poema de Fernán González, str. 71-84 et 328-371, de l'édition Carroll Marden (dans J. M. Ford, *Old spanish Reading*).

Guevara, *Epístolas familiares*, ép. 51.

Luis de León, *La Perfecta casada*, du début jusqu'à « Vínole al gusto una heredad ».

Cervantes, *Entremés de « El retablo de los maravillas »*.

Zorrilla, *A buen juez mejor testigo*, — *Gloria y orgullo*. — *El reloj*. — *Napoleon*. — *Oriental* (dans le tome 26 de la *Biblioteca Universal*).

Palacio Valdés, *El idilio de un enfermo*.

Ouvrages à consulter :

E. Bourciez, *Éléments de linguistique romane*.

R. Menéndez Pidal, *Manual elemental de gramática histórica española*.

F. Hanssen, *Gramática de la lengua castellana.*

T. Navarro Tomás, *Manual de pronunciación española.*

P. Henríquez Ureña, *La versificación irregular en la poesía castellana.*

II. Littérature : auteurs :

Fray Luis de León et de saint Jean de la Croix, Poésies insérées dans les *Cien mejores poesías líricas de la lengua castellana* de Menéndez y Pelayo.

Quevedo, *Libro primero de la Vida del Buscón.*

Moreto, *El desdén con el desdén.*

Leandro Fernández de Moratín, *La Comedia nueva.*

B. Pérez Galdós, *Doña Perfecta.*

III. Études pratiques ; ouvrages à consulter :

R. Torres Campos, *Estudios geográficos.*

Angel Ganivet, *Idearium español.*

Rafael Altamira, *Psicología del pueblo español.*

Émile Bertaux, *Les arts en Espagne* (dans le Guide Joanne : *Espagne et Portugal*).

M. Dieulafoy, *Espagne* (dans la collection « Ars Una »).

Angel Marvaud, *La question sociale en Espagne.*

A Toulouse. I. Certificat de philologie :

El auto de los Reyes Magos.

Berceo, Juan Ruiz, arcipreste de Hita ; P. López de Ayala. Les parties qui en seront publiées par M. Ford dans son *Old spanish Reading.*

II. Certificat de littérature :

Fray Luis de Leon : *La perfecta casada* (t. 34 de la *Biblioteca Universal*).

Cervantes, *Novelas Ejemplares* (Ed. Dubois, lib. Garnier).

Moreto, *El Desdén con el Desdén.*

Ramón de la Cruz, *El Petimetre* ; *Manolo.*

Rivas, *Romances escogidos* (lib. Jaénz de Jubera, Madrid).

Blasco Ibánez, *Cañas y barro.*

III. Certificat d'études pratiques :

M. Unamuno, *Ensayos* (t. I).

A. Ganivet, *Idearium español.*

R. Altamira, *Psicología del Pueblo español.*

E. Martinenche, *Propos d'Espagne.*

A. Marvaud, *L'Espagne au* XX*e siècle.*

J. Ortega y Gasset, *España invertebrada.*

A. Mousset, *L'Espagne dans la politique mondiale.*

BIBLIOGRAPHIE

Libro de Apolonio, an old Spanish Poem, edited by **C. Carroll Marden**. *Part II. Grammar, Notes and Vocabulary* (Elliott Monographs in the romance languages and literatures, edited by Edward C. Armstrong (11-12). Princeton University Press; Ed. Champion, 1922; 192 pages.

J'ai sommairement rendu compte dans la *Revue critique*, 1919, p. 185, de la première partie de cette savante publication, comprenant l'introduction et le texte. Celle-ci comporte trois chapitres : I, Langage du poème; II, Commentaire et notes; III, Vocabulaire et Liste des noms propres, avec une bibliographie.

Dans le premier chapitre, M. Carroll Marden revient sur la question de l'origine du poème, ou de la langue dans laquelle il a été écrit : c'est pour conclure, conformément à ses indications antérieures, que le manuscrit unique existant ou a été copié par un Catalan qui avait sous les yeux un manuscrit dû à un Aragonais, ou bien est l'œuvre d'un scribe parlant un dialecte aragonais mélangé de catalan. Ce qui est sûr, c'est que le texte original était en castillan. Je crois qu'on peut souscrire à l'une ou l'autre explication des quelques formes aragonaises ou catalanes (parmi celles-ci, le titre même *Libre*) qu'on a pu y relever. La première hypothèse, quoique moins simple, ou moins simpliste, ferait mieux comprendre l'imperfection et l'amétrie constatées dans vingt pour cent des hémistiches : il est clair que si deux copistes étrangers ont maltraité successivement le poème, la prétention de celui-ci à suivre les règles de la *nueva maestría* devait finalement se trouver bien illusoire; elle l'est du reste peut-être encore davantage dans le *Libro de Alixandre* et le *Fernán González*, comme l'a noté M. Pedro Henríquez Ureña dans son excellent traité *La versificación irregular;* et, pour l'*Alixandre* il serait curieux de comparer à cet égard le texte du manuscrit de Madrid avec celui de Paris qu'a édité A. Morel-Fatio, et qui, lui aussi, selon cet érudit, rencontre suggestive, « a été remanié par un scribe aragonais-catalan », ou « est la copie d'un autre manuscrit qui avait subi ce remaniement »; et là les traits aragonais ou catalans sont beaucoup plus saillants et nombreux que dans l'*Apolonio*. Quant au *Fernán*

González, on sait que M. Marden s'est employé avec succès à en réduire l'irrégularité métrique.

Le commentaire et les notes qui constituent le second chapitre, etc., sont ce qu'on pouvait attendre de l'éditeur, à la fois sobres et précis.

Plus précieux encore est le vocabulaire, tant pour la bonne compréhension du texte que pour l'étude de la langue. Il est curieux de voir l'emploi de *cercenar*

De barba nin de crines que non çerçenase nada,

dans le sens où le *Diccionario de autoridades* voit une locution picaresque (dans Quevedo); de trouver *fradre* dans ce sens d'*hermano*, comme *frayre* dans l'*Alexandre; mallada*, dans le sens de *moza*, comme, dans *El sacrificio de la Misa*, *mallado* dans le sens de *mozo; bestion mascoriento* désignant le diable, comme dans le *Fernán González (mascaryento); penya (vera e grisa)*, « fourrure » ignorée du *Poème du Cid* et dont M. Marden cite des exemples ailleurs; *mesion, mision, mission* pour *conato*, comme ailleurs dans Berceo, et au pluriel pour *gestos* comme dans l'*Alexandre; garzon*, « mozo disoluto »; *garnacha*, « robe de femme », etc. M. Marden s'est borné à donner le sens et les formes, dans les différents passages quand il y avait lieu, avec les rapprochements utiles, sans resservir des étymologies déjà connues ou des explications que les grammaires nous fournissent: on le regrette parfois, pour des mots comme *penya*, mais le cas est rare; il valait mieux, en effet, s'en tenir à la pure lexicographie. Les prépositions ont du reste fourni de bons articles et les faits syntaxiques sont bien examinés.

Bref, un travail utile et consciencieux, sans prétention ni ambition disproportionnées, qui aidera dans l'étude de cette intéressante poésie du *mester de clerecía*, à la fois savante et populaire, si variée pour le fond et même pour le ton, et dont les conditions de production restent encore un mystère.

G. CIROT.

F. Callcott, *The Supernatural in early Spanish Literature, studied in the works of the Court of Alfonso X, el Sabio*. Instituto de las Españas de los Estados Unidos. New-York, 1923; 151 pages.

L'idée d'un pareil travail est des plus heureuses et des plus fécondes, et l'on doit tout d'abord féliciter les professeurs de Columbia University qui l'ont suggérée à l'auteur ou ont encouragé celui-ci à la mettre en œuvre.

Pour ce qui est de l'exécution, il y aurait lieu à des critiques. Était-il bien nécessaire, n'était-il pas dangereux même, de tenter une

esquisse non seulement du règne d'Alphonse X, mais de son caractère comme roi? Tout jugement appelle la discussion, et ce n'est pas en manière de préambule qu'on peut formuler une opinion définitive sur un personnage comme celui qu'on met en scène ici. Ne suffisait-il point de rappeler ses œuvres ou celles qu'on lui attribue, et leurs dates?

Quant aux miracles racontés dans les *Cántigas*, la division adoptée par M. Callcott pour son analyse était-elle bien indiquée? Il y a un chapitre pour les miracles obtenus à la prière de l'intéressé ou d'un tiers; il y a celui des miracles réalisés sans qu'il y ait prière préalable. Pourtant je trouve dans ce dernier chapitre (p. 56) l'histoire d'une résurrection qui paraît bien se ranger dans la première catégorie, puisqu'il s'agit d'un enfant mort dont le corps est recommandé à la Vierge par le père contraint de fuir. Recommandation ou prière, c'est tout un. En tout cas l'auteur est bien obligé à plusieurs reprises de reconnaître que des légendes du second groupe ont des rapports très étroits avec celles du premier, et je ne vois pas bien l'importance de la différenciation qui fait le principe de cette classification. Il me semblerait bien préférable de mettre à part les miracles qui portent une étiquette étrangère, Soissons, ou Arras, ou Rocamadour[1], par exemple, et ceux qui peuvent être considérés, jusqu'à plus ample informé, comme d'origine espagnole. Pareille classification nous mettrait au cœur du sujet; car il est évident que l'auteur ou le collectionneur des *Cántigas* a voulu réunir là une anthologie aussi complète que possible. Il a fait du folklore et de la propagande en même temps. Comment a-t-il ramassé les histoires locales? comment, par quels livres a-t-il connu les histoires étrangères? L'ingéniosité déployée par M. Callcott dans la division et la subdivision des miracles quant à la manière et aux circonstances qui les accompagnent, aurait pu être plus utilement dirigée vers les recherches que j'indique; enfin une répartition géographique, Santiago, Montserrat, etc., en ce qui concerne l'Espagne, n'aurait-elle pas été suggestive? Il est entendu que beaucoup de ces légendes ne sont locales qu'en apparence; mais il y aurait quand même avantage à les grouper, quitte à chercher si on les trouvait ailleurs. Montserrat, par exemple, a fait beaucoup d'emprunts. Ne fallait-il pas mettre tout d'abord en relief cette mobilité des thèmes?

Non pas d'ailleurs que l'observation des circonstances n'ait son grand intérêt : par exemple les cas de violences exercées contre le saint, tel celui qu'on nous cite p. 50 : une mère enlevant à la Vierge son Enfant-Jésus pour la forcer à rappeler à la vie son fils, un criminel exécuté. Cela nous rappelle les injures dont les Napolitains

1. « Many of the miracles related in *Las Cantigas* are said to have been performed in France, especially at Soissons », déclare simplement M. Callcott, p. 132.

gratifient saint Janvier quand il tarde trop à exécuter son fameux miracle à Santa Chiara. C'est d'une psychologie toujours piquante.

L'immoralité du miracle, c'est-à-dire le plus souvent l'indignité du miraculé, n'a pas non plus à entrer en ligne de compte, puisque toutes ces légendes ont pour but commun de prouver, non que la vertu est récompensée et le vice puni, mais que le culte de la Vierge est recommandable, salutaire, privilégié. Et qu'y a-t-il de choquant à cela, pour qui admet l'intercession des saints et la valeur de la foi, et pour qui Dieu seul est juge du mérite et du démérite de chacun? La subdivision « moralité, immoralité » n'a donc pas de sens, si l'on se place au vrai point de vue doctrinal. Elle dénote une certaine naïveté d'hétérodoxe.

Les histoires d'amour, qu'il s'agisse de nonnes ou de moines, ont au contraire leur aspect bien spécifique et leur intérêt bien humain, par conséquent bien littéraire.

Mais l'auteur de cette étude ne s'est pas borné aux légendes relatives à la Vierge, ni même au merveilleux purement chrétien, histoires de diables ou miracles opérés par des images saintes; il a consacré un chapitre à la divination, aux augures, un autre aux visions ou songes, un autre à « various manifestations » qu'il classe par ordre alphabétique: « Conjuring, Ghosts, the Host, Mystic Numbers, Relics » ce qui fait un pêle-mêle assez imprévu. C'est donc en somme un sujet énorme que M. Callcott n'a pas craint d'esquisser en quelque 132 pages. Que ne s'est-il contenté, soit des miracles de la Vierge, soit d'un quelconque de ses propres chapitres, qu'il eût développé et enrichi d'observations tirées des textes littéraires ou historiographiques de cette époque? Les textes latins lui en eussent fourni d'assez nombreuses: j'en ai relevé quelques-unes à titre d'exemples (*Bull. hisp.*, 1911, p. 76). M Callcott me dira qu'il a circonscrit ses recherches « in the works of the Court of Alfonso X el Sabio ». C'était d'abord beaucoup trop vaste en tout cas, et ensuite trop hétéroclite; et c'était s'exposer à un danger qui n'a pas été évité, celui de mettre sur ce même plan, au moins en apparence, des légendes de provenance par trop diverse, aussi bien païenne que chrétienne, livresque que traditionnelle, une histoire relative à Didon à côté d'une concernant Alphonse X lui-même.

M. Callcott nous donne pourtant un aperçu, nous met en goût; ses analyses, claires et rapides, sa tentative honnête et bien intentionnée de classement nous font entrevoir un champ immense à exploiter. Qu'il l'exploite lui-même ou que d'autres s'y mettent, il aura eu de toute façon un mérite, celui d'être le premier à faire un livre sur la question. S'il reprend les Miracles de la Vierge, il fera bien de ne pas se borner à parler occasionnellement des *Miraglos* de Berceo, ou à citer seulement dans la bibliographie le *Liber Marie* de Gil de Zamora.

Je reconnais qu'il ne pouvait tout faire. Mais maintenant qu'il a classé les faits, qu'il les reprenne, qu'il creuse en profondeur. Il n'a produit qu'une ébauche : il se doit et nous doit non pas plus, mais mieux. Ses conclusions, très intéressantes, et dont M. Menéndez Pidal avait jadis donné une idée sommaire, auront plus de certitude et de poids quand elles s'appuieront sur un ensemble à la fois plus homogène et plus complet.

Pour tout dire, je crois que des travaux de cette sorte gagneraient à attendre avant d'être imprimés. Parmi les « mémoires » de nos étudiants, il en est qui, certes, ne feraient pas plus mauvaise figure. Mais en général nous n'encourageons pas les publications hâtives et prématurées.

G. CIROT.

P. Ricard, *Pour comprendre l'art musulman dans l'Afrique du Nord et en Espagne* (Bibliothèque du tourisme publiée sous la direction de Marcel Monmarché, Paris, Hachette).

Si je ne me trompe, c'est le précieux petit livre de J.-A. Brutails, *Pour comprendre les monuments de la France*, qui a inauguré, par un titre fort bien trouvé et un exposé qui est une merveille, cette série de manuels d'allure modeste et de science très sûre. M. Monmarché a été bien inspiré de demander à celui-là même qu'il avait chargé de rédiger le « Guide bleu » pour le Maroc (cf. *Bull. hisp.*, 1921, p. 353), d'exécuter pour l'art musulman en Espagne et dans l'Afrique du Nord le pendant du précis de M. Brutails. Précis, manuel, c'est en effet cela, mais sous les mots qu'il fallait pour ne pas effarer le touriste. Et, quel que soit le mot qui les désigne, comment ne pas s'éprendre de pareils bijoux de l'art didactique, où l'on révèle au profane les secrets de l'architecture et de la décoration, et où l'on lui donne, par des vues que leur dimension réduite n'empêche pas d'être fort bien venues au tirage, une idée précise et charmante de ce qu'il verra sur place? C'est le complément indispensable du *Guide*, à cause des explications que celui-ci ne pourrait naturellement donner, si ce n'est dans une trop courte introduction; à cause aussi précisément de ces photographies, qui à elles seules ont une si grande valeur documentaire et indicatrice pour le voyageur. Nous n'avions jusqu'à présent que la ressource de collectionner au petit bonheur, en arrivant à destination, les cartes postales. On saura désormais ce qu'on a à voir, comment le voir, et même comment le comprendre. D'autant que M. Brutails et, à son exemple, M. Ricard ont eu la précaution de dresser un lexique, grâce auquel le lecteur sera fixé sur une terminologie jadis un peu mystérieuse et surtout fort capricieuse. A ce voca-

bulaire M. Ricard a, bien entendu, apporté tout un élément nouveau, l'élément hispano-mauresque.

Une brève préface où est mise en lumière l'influence arabe jusqu'en France donne tout de suite une idée de l'ampleur du sujet, dans le détail duquel il s'agissait de pénétrer sans s'y perdre. On peut se fier à M. Ricard, auquel les musulmans eux-mêmes se fient pour la réparation de leurs mosquées délabrées, et qui a, je crois, le secret de toute leur technique, qu'il s'agisse de pierre, de plâtre, de bois, de céramique, de cuir ou de tissu. Il nous a fourni là un *compendium* qui donnerait presque l'envie comme le moyen de s'essayer à ces magiques ornementations. Il a du reste fait œuvre très personnelle : s'il a pu tirer parti de travaux récents ou anciens dont il donne la liste (il y aurait peut-être lieu d'y ajouter les *Monumentos arquitectónicos de España* de Gil Dorregaray, Madrid, 1859, 5 tomes in-folio, les *Éléments de l'art arabe* et le *Précis de l'art arabe* de J. Bourgoin), tout au moins au Maroc ne pouvait-il avoir beaucoup de prédécesseurs; et il est de ceux qui ont le plus produit sur ce pays si vieux et si neuf. Dessinateur très expert, il a pu apporter une illustration extrêmement nette et intelligible des procédés et des méthodes. Bref l'œuvre sera certainement bien accueillie, et elle fait honneur à la pléiade d'hommes très compétents qui travaillent en ce moment au Maroc et sur le Maroc. Nous avons déjà signalé ici la belle revue scientifique *Hespéris*, organe de l'Institut des Hautes-Études marocaines, fondé en 1921. M. Ricard est un des collaborateurs les plus assidus. Il y a publié : *Poteries berbères à décors de personnages* (1921), *Les arts marocains, situation et tendances* (1922), *Tapis de Rabat* (1923), *Note sur la mosquée de Tinmal* (1923), *Les métiers manuels à Fez* (1924). Mais ce n'est là qu'une faible partie de la production. Il a étudié tour à tour, on peut dire, tous les métiers artistiques : *La menuiserie arabe d'après les monuments arabes du musée de Tlemcen* (1915); *Les arts et industries indigènes du nord de l'Afrique : arts ruraux* (1918); *Arts marocains : Broderies* (1919); *Art de la reliure et de la dorure* (1919); *Corpus des tapis marocains* (1923).

Il ne se borne pas au surplus à une œuvre livresque. Il fait œuvre vivante, fixant et restaurant tous ces arts musulmans, non seulement figés mais fortement industrialisés, soit dit sans paradoxe, dès avant notre entrée dans le pays, c'est-à-dire que la routine guidait en général la main de l'artisan plus que le sentiment décoratif. M. Ricard s'occupe à insuffler à l'indigène l'esprit de leurs habiles et ingénieux ancêtres, de ceux qui ont façonné la Mosquée de Cordoue, l'Alcázar de Séville et l'Alhambra.

G. CIROT.

Buddhist Mysticism; A study based upon a comparison with the mysticism of St. Theresa and Juliana of Norwich (Thèse de doctorat d'Université présentée devant la Faculté des Lettres de Bordeaux par **M. B. Maw.** 1 vol. 235 p. Bordeaux, 1924).

Dans cette thèse l'auteur, qui est de nationalité birmane et l'a rédigée en anglais, a écrit une contribution à l'étude du mysticisme en se plaçant au point de vue psychologique, et essayé de trouver une formule ou définition générale qui puisse s'appliquer à la fois aux mystiques orientaux et européens. Un tel travail de comparaison et de synthèse n'avait pas été tenté jusqu'à présent. M. Maw l'a fait avec beaucoup de pénétration et de méthode, est arrivé à des résultats très nets et a ainsi produit un livre de grand intérêt pour tous ceux qui voudront étudier le mécanisme psychologique du mysticisme ou même se rendre compte de ce que c'est exactement qu'un mystique.

La méthode de l'auteur a été purement comparative. Il a examiné le mysticisme oriental sous une de ses formes les plus répandues, celle des bouddhistes, d'après les textes canoniques du Bouddha lui-même et de quelques autres livres sacrés universellement admis comme faisant autorité. Pour le mysticisme européen, il a pris presque exclusivement celui de sainte Thérèse d'après ses écrits, comme représentant le mieux l'expérience mystique chrétienne, et il y a ajouté brièvement Juliana de Norwich comme exemple d'un mysticisme chrétien très simple où se voit nettement la différence avec le mysticisme oriental. Sainte Thérèse lui a servi au contraire pour marquer les points communs et arriver à une formule synthétique. Il s'est volontairement limité au point de vue psychologique sans aborder des considérations de théologie, de sociologie ou d'histoire, dont il signale cependant l'importance.

Son livre se divise en quatre parties : deux sur le mysticisme bouddhique et deux sur le mysticisme chrétien. La première partie, en trois chapitres, est un exposé des doctrines fondamentales du bouddhisme. Le bouddhiste se sert uniquement de son expérience individuelle sans s'occuper du monde extérieur ni de l'absolu. Sa religion n'a point de Dieu. Il découvre en lui-même les vérités primordiales qui sont : la souffrance, ses causes, sa fin, et les moyens d'y arriver. La première grande loi est celle de l'impermanence « rien n'est, tout devient ». Il n'y a dans la vie que des actes qui se succèdent, et cette impermanence cause la souffrance; elle fait aussi qu'il n'y a pas d'âme personnelle et individuelle, mais seulement des séries d'états, causés l'un par l'autre. « Parce que ceci a été, cela sera ». Telle est encore la loi de cause à effet qui détermine tous les actes et tous les états de ce qui semble être le même individu. Chaque acte est un effet et devient une cause, sans

qu'on se préoccupe de savoir quelle a été la cause première ou s'il y en a eu. Cette même loi, appliquée aux existences successives d'un être, ou de ce qui paraît le même être mais ne l'est point réellement, c'est le Kamma, qui règle inéluctablement nos vies à venir d'après notre vie présente et nos vies passées L'idéal c'est d'échapper à cette loi, au jeu inéluctable des causes et des conséquences qui constitue la roue de la vie, et d'atteindre ainsi l'inconditionné, qui sera la fin de la douleur. Pour le commun des fidèles, une première discipline les met sur la voie. Ils n'ont qu'à suivre les huit sentiers, c'est-à-dire huit préceptes de morale ordinaire. Les prêtres en ajoutent deux autres. Mais ces dix sentiers ne mènent pas encore au but final. Il faut y ajouter la discipline et l'exercice des contemplations, et ici commence le mysticisme.

La seconde partie du livre s'occupe de cette discipline mystique. Elle part de l'analyse psychologique de la conscience, et de sa division en conscience de l'existence et conscience de la pensée. Cette dernière à son tour comprend quatre degrés successifs : la conscience normale du monde des sens ; la conscience supra-normale de l'univers des formes et de la matière ; la conscience supra-normale sans traces de formes ni de matière : la conscience transcendentale qui dépasse les univers. L'entrée dans « le sentier du mystique » est le passage du 3e au 4e degré. Le bouddhiste arrivé à ce point est un Ariyan. Cette arrivée se divise elle-même en quatre moments : préparation, accès, adaptation, adoption. Dans ce sentier transcendental, une nouvelle discipline commence pour l'Ariyan. Graduellement il détruit en lui-même l'illusion du moi, le doute sur l'enseignement du Bouddha, la croyance aux cérémonies, et ainsi il diminue jusqu'à sept le nombre de ses naissances futures. Plus tard, il a la vision de la sagesse, il réprime l'ignorance, la colère, le désir, et il sait qu'il ne naîtra plus qu'une fois. Enfin, il arrive à l'illumination complète, à la destruction de la sensualité et de la malice et il n'est plus condamné à renaître. Il est devenu un Arahant, « celui qui est digne de tous dons ». Il a atteint sur la terre le « Nibbana », réalité inconditionnée, qui échappe aux lois du devenir et, par suite, à la souffrance. Tel a été l'état du Bouddha après sa grande expérience mystique sous l'arbre sacré. L'analyse de cet état y fait reconnaître une illumination de l'âme différente de la connaissance ordinaire, une vision de la vérité face à face, claire, parfaite et certaine, vision qui ne laisse rien à désirer, qui vient en un court moment d'extase, laisse après elle la sagesse, la pureté, la paix et des puissances extraordinaires, comme celle de voir toutes les vies passées ou de se mouvoir à travers la terre et l'air. L'Arahant est omniscient, il est bouddha, c'est-à dire « celui qui s'est éveillé »; il s'est émancipé de toutes les lois de la vie et de la souffrance. Les mots manquent pour décrire cet état, qui dépasse l'expérience humaine.

La troisième partie du livre, la plus importante, est consacrée à l'exposé du mysticisme de sainte Thérèse et à sa comparaison avec celui de l'Arahant. Elle comprend six chapitres. Les trois premiers indiquent l'importance des expériences de la sainte et racontent succinctement sa vie et son expérience mystique. Les trois autres analysent cette expérience au point de vue psychologique et y trouvent les mêmes caractères que dans celle du Bouddha. Ici se place la proposition capitale du livre. Elle vise la distinction entre l'expérience mystique en soi et la description qu'en fait, après qu'elle s'est terminée, celui qui en a été le sujet. L'expérience elle-même est personnelle, individuelle, incommunicable parce qu'elle ne ressemble à aucune de celles que nous avons éprouvées. Cependant, pour la décrire, le mystique est obligé d'employer des mots et des formes qui correspondent à des expériences humaines. Il en résulte qu'il se sert de termes philosophiques, religieux, théologiques, que la vie ordinaire a mis dans sa conscience. Un mystique chrétien dira qu'il a vu Dieu ou le Christ; un bouddhiste, pour qui il n'y a ni Dieu ni âme, parlera de l'Absolu et de l'Inconditionné. Mais, au fond, tous les deux auront eu la même expérience, qu'ils rapporteront différemment. C'est cette considération qui domine toute la comparaison des deux mysticismes.

Dans cet esprit, M. Maw examine les traits caractéristiques de l'expérience de sainte Thérèse. Il la définit comme une « connaissance sentie » s'adressant à toutes les facultés de l'âme à la fois. Dans ces facultés, c'est l'amour qui domine pour la sainte. L'expérience du bouddhiste aboutit également à une connaissance sentie par toutes les facultés. Mais dans celles-ci, à cause de l'inexistence d'un Dieu personnel ou d'une âme, c'est l'intelligence qui domine, et c'est là une différence capitale entre les deux mysticismes. Cependant, à son plus haut point, l'amour chrétien perd en précision et l'âme ne sait « ni ce qu'elle aime ni ce qu'elle désire ni même si elle aime ». Cette même imprécision se trouve dans la sensation finale de l'Ariyan et les différences ont disparu. En analysant de plus près encore cette « connaissance sentie », on trouve qu'elle se réduit à être une impression spirituelle dans sainte Thérèse comme dans le bouddhiste et qu'elle a dans les deux les mêmes caractères : elle est supra-normale, certaine, finale et féconde en résultats. Enfin l'objet de cette connaissance est aussi le même, l'Absolu. La sainte a commencé par des visions spirituelles de personnes, puis elle n'a plus eu que des sensations d'attributs de Dieu, puis une expérience transcendant toute expression et toute catégorie de l'esprit, l'union avec l'Inconnaissable et l'Inexprimable, dont elle ne peut rapporter que les résultats sur sa vie : joie profonde, certitude, paix et redoublement d'activité féconde. La même progression se retrouve dans les visions abstraites de l'Ariyan, le même point culminant d'une union avec l'Inexprimable, le même retour dans

le monde normal avec les mêmes résultats. Le Nibbana de l'Arahant a été au fond le même phénomène que le mariage mystique de sainte Thérèse avec son Dieu.

La quatrième partie de la thèse étudie une forme spéciale du mysticisme chrétien, celle qui n'a d'autre inspiration que l'amour et qui s'y arrête. C'est le mysticisme de Juliana de Norwich, religieuse anglaise de la fin du XIVe siècle, très peu étudiée jusqu'ici. Elle est différente de l'Ariyan, uniquement parce qu'elle se borne à l'amour mystique, laissant tout à fait au second plan l'intelligence et l'action, degrés où sont montés aussi bien l'Ariyan que sainte Thérèse. Son mysticisme ne diffère donc du mysticisme bouddhique que si l'on considère l'un et l'autre au premier degré seulement, qui, pour elle, est aussi le degré final. Son Absolu, à elle, c'est le Christ, homme et Dieu ; pour l'oriental c'est « l'essence de Vérité qui existe en toutes choses ».

Il résulte comme conclusion de toute cette étude que dans le mysticisme aussi bien chrétien que bouddhique se trouvent essentiellement trois caractères : 1° son expérience est une forme unique de connaissance ; 2° elle se rapporte à un objet qui, pour le mystique, représente quelque chose d'absolu ; 3° elle produit des résultats extraordinaires et est une émancipation. Le mystique est « un homme qui a exercé et unifié toutes ses facultés à la recherche d'un seul objet, qu'il regarde comme le contenu de tout ce qui existe ». Cette recherche amène une unification entre lui et son objet, qui est l'Absolu. Ainsi, il a pu être appelé un « amoureux de l'Absolu » et comparé à tous les chercheurs de la Vérité, de la Beauté ou du Bien. Mais il se différencie de ceux-ci en essayant de devenir lui même l'objet qu'il poursuit. Quand ce but est atteint, l'unification est telle qu'il peut déclarer comme saint Paul que ce n'est plus lui qui vit, mais le Christ en lui, ou comme le Védantiste, qu'il est Brahma, ou comme l'Ariyan, qu'il « fait devenir » la Vérité parce qu'elle est sa vie. Chez tous aussi, les fruits de cette unification apparaissent dans la vie pratique, et ils sont les mêmes : lumière intérieure, paix, purification morale et volonté créatrice d'œuvres.

Les principales critiques que l'on peut faire à cette thèse sont celles qui ont été adressées à M. Maw lors de la soutenance. Elles se placent au point de vue philosophique et au point de vue historique. Mais ces réserves faites, il est impossible de ne pas reconnaître l'importance et la nouveauté de cette étude, la difficulté du sujet, la fermeté et la sûreté des analyses, la maîtrise avec laquelle sont traitées les questions les plus délicates, la méthode rigoureuse de l'argumentation, la pénétration psychologique, la justesse, l'aisance et la clarté parfaite de la langue. Toutes ces qualités font de ce livre un ouvrage excellent, qui fait faire un grand pas aux études actuelles sur le mysticisme.

BERGER.

Il est un peu délicat de présenter à M. Maw des objections d'historien, puisque, après avoir reconnu lui-même que l'histoire, comme la sociologie, aurait à figurer au débat, il déclare que, pour le moment, il n'entend procéder ni en historien ni en sociologue, et veut se cantonner dans le domaine psychologique. On doit cependant admettre que, dès maintenant, l'histoire aurait pu intervenir efficacement pour éclairer la psychologie. A ne considérer que sainte Thérèse et la mystique chrétienne, il semble que, si M. Maw en avait abordé l'étude avec une méthode plus historique, il aurait obtenu sans doute une description plus précise et plus concrète des états psychologiques à définir ; il aurait, de la sorte, disposé d'une information plus solide et plus riche pour la comparaison qu'il tentait d'instituer.

On peut donc regretter que M. Maw se soit documenté trop sommairement sur sainte Thérèse. Il accorde à la traduction du P. Bouix une confiance imméritée ; il n'a pas utilisé les travaux de R. Hoornaert et de G. Etchegoyen, et, dans l'interprétation de la mystique thérésienne, il se borne à suivre H. Delacroix et le P. Poulain. Fondée sur une étude, pénétrante sans doute, mais extrêmement rapide, des faits et des textes, l'analyse qu'il nous offre de cette mystique, bien que juste dans les grandes lignes, présente un caractère un peu scolastique et abstrait.

D'autre part, il ne suffit pas, pour comprendre sainte Thérèse, de considérer ses livres et son action. Quel que soit son génie propre, elle est l'héritière d'une longue tradition. La mystique franciscaine, exposée par saint Bonaventure dans l'*Itinerarium mentis in Deum*, illustrée par Dante lui-même au dernier chant du *Paradis*, s'est transmise jusqu'à elle, par l'intermédiaire de Francisco de Osuna. On saisit mal les principes lointains et profonds de sa vie religieuse, sans connaître la pensée mystique des maîtres qu'elle écouta ; et, sur ce point, l'histoire pouvait aider la psychologie. En second lieu, elle a entretenu des relations étroites avec les Jésuites ; ils ont su la comprendre et la guider : c'est comme ascètes, sans doute, mais plus encore comme mystiques, qu'ils se sont trouvés d'accord avec elle ; une enquête psychologique sur sainte Thérèse ne peut négliger ce qu'elle dut à l'école ignacienne ; et, ici encore, l'histoire reprend ses droits. Enfin, pas plus qu'on ne peut isoler sainte Thérèse de ceux qui l'ont précédée ou accompagnée, il ne faut l'isoler de sa postérité spirituelle. Quelques-uns de ceux qui ont reçu ses enseignements nous aident, par leurs ressemblances et leurs différences, à la mieux définir. Tel saint Jean de la Croix, précisément parce qu'il est à la fois très intellectuel, et, par là, plus proche qu'elle de ces mystiques hindous auxquels M. Maw tente de la comparer, plus attiré qu'elle vers la spéculation métaphysique, vers les doctrines dionysiennes, évidemment orientales, de la *divina caligo*, de la *docta ignorantia*, renouvelées au XV[e] siècle par Nicolas de Cuse ; parce qu'étant, en même temps, très violemment affectif, et sans

doute beaucoup plus qu'elle, il a puissamment développé dans son œuvre tout l'élément douloureux de la vie mystique, élément qui existe, à coup sûr, chez sainte Thérèse, mais sans tenir une place aussi envahissante que dans la *Noche oscura del Alma.* D'autres, après saint Jean de la Croix, pouvaient être appelés à témoigner; il n'est plus permis de négliger les mystiques français révélés par Henri Bremond, Mme Acarie, sainte Jeanne de Chantal, Bérulle et, parmi les Jésuites, le P. Lallemand. Là encore, l'intervention de l'histoire eût contribué à dégager, avec plus de force et de précision, les données psychologiques de la mystique chrétienne. Et peut-être aurions-nous été conduits à cette conclusion que, malgré la richesse et l'harmonie de sa doctrine, sainte Thérèse est loin d'épuiser toute cette mystique, que certains, dans le domaine de la connaissance ou dans celui de la souffrance et de la joie, sont allés plus avant, et que, pour en revenir à la question posée, à la comparaison instituée entre mystiques bouddhistes et chrétiens, sainte Thérèse, choisie comme type unique et définitif, ne suffisait pas.

Aussi n'y a-t-il pas lieu d'insister longuement sur les lacunes que présente, dans l'exposé très bref de M. Maw, la description de l'expérience mystique chez sainte Thérèse. Le rôle qu'y joue la souffrance aurait pu être marqué plus nettement. Une étude des paroles et des visions imaginatives ou intellectuelles, et de l'espèce de logique interne à laquelle paraît obéir leur succession, en pleine concordance avec le progrès de l'illumination spirituelle et de la perfection morale, eût été utile. Il n'aurait pas été indifférent de comparer, aux procédés ascétiques des contemplatifs hindous, la pédagogie de la mystique chez sainte Thérèse et Ignace de Loyola. Pédagogie qui resterait inefficace sans l'action de la grâce divine, dont M. Maw ne tente pas d'interpréter le concours aux progrès de la vie mystique chez le chrétien. Ainsi le livre s'expose à quelques critiques assez graves. Toutefois une aptitude exceptionnelle à l'intelligence de la pensée et de l'expérience religieuse a permis à l'auteur de formuler, sur la mystique de sainte Thérèse, quelques aperçus originaux, pénétrants et vigoureux, que l'historien, en dépit des insuffisances de la méthode, devra retenir.

A. RENAUDET.

Jean Baruzi, *Saint Jean de la Croix et le Problème de l'expérience mystique,* Paris (Alcan), 1924; 1 vol. in-8° de VII-790 pages.

Grâce au beau livre de M. Jean Baruzi, les études espagnoles contractent vis-à-vis de la philosophie une dette d'importance exceptionnelle : car c'est une thèse de philosophie que ce gros in-octavo,

revêtu de la couverture verte qu'ont endossée tant de maîtres livres de notre mouvement philosophique contemporain. Dès les premières lignes de la préface, dès le titre même, l'Espagne est dépassée : un problème général est posé. Mais, d'autre part, l'auteur s'est établi si solidement en Espagne, il est parti d'une si scrupuleuse étude des textes, d'une enquête si exigeante sur le milieu historique, que sa synthèse, touchant une des plus hautes manifestations du génie espagnol, offre aux hispanistes des richesses qu'il faut ici inventorier, au moins sommairement.

Un hispaniste professionnel trouvera peut-être, au long de ce considérable travail, où sont utilisés pour la première fois tant de documents inédits, quelques objections de détail à formuler. Pour qui aborde l'espagnol par la poésie, la mystique et l'histoire, la langue plus quotidienne des pièces d'archives ou des correspondances peut dissimuler des pièges : ainsi les modismes *por amor de* (p. 225 et n. 8), où la nuance affective est aussi effacée que dans le grec χάριν précédé d'un génitif; *a mas no poder* (p. 543 et n. 6, quand Dieu *en* fait, *c'est qu'il ne peut s'en dispenser*) ; le mot *servicio* (cf. *servidor*) qui n'appartient à la littérature que par le réalisme picaresque (p. 192 et n. 1; *el mesmo*, dans le texte cité, se réfère à Jean de la Croix, non au geôlier); l'expression *en tañendo* (p. 294 et n. 5, dès que *la cloche* avait sonné) où le verbe est construit impersonnellement. A la page 186 (n. 3) « *Y sin verle nadie* » ne peut s'appliquer qu'au Prieur. Certaines traductions ne nous satisfont pas. Nous aurions préféré rendre *vueltas a lo divino* (p. 113 et n. 3) par « tournées *au* divin », ou « tournées au genre sacré » ; *en caminos y fuera de ellos* (p. 209 et n. 5) par « en voyage et au couvent » ; *gusto* (p. 223 et n. 3) par « plaisir » ; *entretenga* (p. 227 et n. 2) par « amuse » ; *experimentar* (p. 326 et n. 1) par « éprouver » ; *rastro* (p. 338 et n. 2) par « trace » ; *no se puede* (p. 424 et n. 1. Cf. p. 429 et n. 5 *se verá*) par « on ne peut » ; *abreviada* (p. 436 et n. 4) par « diminuée » ; *medio* (p. 494 et n. 1) par « moyen » ; *van... entendiendo... van entrando* (p. 491 et n. 3) par « vont entendant » et « vont entrant » ; *le di a la caza alcance* (p. 289 et n. 2) par « j'atteignis la proie » ; *me hize perdidiza y fui ganada* (p. 672 et n. 6) par « je jouai à me perdre et fus gagnée » ; *esquiva* (p. 685 et n. 1) par « cruelle ». Mais, exception faite d'un très petit nombre, ces objections ne porteraient pas sur les grands textes poétiques et mystiques dont M. Jean Baruzi a traduit l'essentiel avec cette littéralité ferme où se reconnaît la maîtrise : maîtrise infiniment rare d'une langue qui n'a été pour lui qu'un moyen. Il est trop clair qu'il en a senti la beauté, et profondément.

Jean de la Croix est pris dans ce livre comme un cas extrême, un cas limite; comme un point de vue dominant sur le mysticisme chrétien. L'orientation même de cette étude exigeait des matériaux

aussi purs que possible. D'où l'importance primordiale du problème des textes auquel est consacré le Livre premier. Les lecteurs du *Bulletin* n'ont pas oublié le bel article de Dom Chevallier paru ici même en 1922 : *Le « Cántico espiritual » a-t-il été interpolé ?* La convergence des conclusions auxquelles arrivait le savant bénédictin avec celles que formule M. Baruzi constitue une forte présomption contre le texte adopté par les éditeurs depuis le XVIIIe siècle, et présenté une fois de plus au public, d'après le manuscrit de Jaen, dans la collection des *Clásicos castellanos* (Madrid « La Lectura », 1924). « Nous ne pouvons guère hésiter, dit M. Baruzi (p. 35), qu'entre deux solutions : ou bien Jean de la Croix, brisé par les persécutions, affaibli en son audace, a lui-même substitué un texte appauvri à son œuvre véritable, ou bien — ce que toutes les données historiques nous engagent à admettre — la deuxième rédaction du « Cantique spirituel » est un ouvrage apocryphe. » Un pareil dilemme fait mesurer l'importance du travail critique auquel il faudrait soumettre les premières éditions et les manuscrits pour restituer l'œuvre de Jean de la Croix dans un état qui ne fût pas trop différent de l'original perdu : travail dont l'ampleur avait été entrevue par un carme déchaussé du XVIIIe siècle, ce P. Andrés de la Encarnación dont les notes, conservées à la Bibliothèque Nationale de Madrid, ont été précieuses à M. Baruzi, qui y reconnaît l'accent et la rigueur de la critique moderne; travail bien timidement ébauché par la *Edición crítica* du P. Gerardo de S. Juan de la Cruz (3 vol. in-8°, Toledo, 1912-1914). Car chacun des grands ouvrages de Jean de la Croix pose des problèmes aussi graves que le *Cántico espiritual :* le cas de la *Llama* est lié à celui de *Cántico*, et il semble que le plus sûr soit de prendre comme base, en ce qui concerne ces deux poèmes et leurs commentaires, l'édition de Bruxelles de 1627. Plus inquiétant est l'état dans lequel nous sont parvenus *La Subida del Monte Carmelo* et *La Noche oscura*, dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles sont inachevées. Pour les écrits de moindre importance attribués à Jean de la Croix, M. Baruzi est d'avis de s'en tenir aux lettres autographes signées, au manuscrit autographe d'Andujar dont il donne une édition nouvelle (cf. ci-après *Aphorismes de saint Jean de la Croix*) et aux poésies insérées à la suite du *Cántico* dans le manuscrit de Sanlúcar de Barrameda que Jean de la Croix a corrigé de sa main. Il est conduit à considérer comme apocryphes les *Colloques* et le *Traité de la Connaissance obscure de Dieu*, dont l'authenticité était déjà mise en doute par le P. Gerardo de S. Juan de la Cruz.

« Rappelons-nous, dit M. Baruzi à propos des textes (p. 50), que nous sommes en face d'une ruine. » Comment retrouver la hauteur première de l'édifice découronné? La vie de Jean de la Croix — ce que nous pourrons savoir de son histoire intérieure — nous intro-

duira du moins à la plus sûre intelligence de sa construction doctrinale. Mais, à la différence de tant d'autres mystiques, il n'a point laissé d'autobiographie spirituelle. Et c'est précisément ce caractère moins immédiat de son témoignage, l'élaboration (et M. Baruzi n'hésite pas à dire *la critique*) à laquelle il soumet l'expérience mystique, qui l'ont fait choisir entre tous. Est-ce donc une vie de saint, conçue selon les canons de la plus plate hagiographie, qui va nous livrer le secret de cette démarche hardie dont l'œuvre doctrinale n'est que l'expression mutilée? M. Jean Baruzi ne s'est résigné ni à l'obscurité dans laquelle le saint s'enveloppe, ni à la lumière artificielle que ses frères en religion ont projetée sur sa mémoire. Et ce n'est pas la moindre originalité de son livre que d'apporter une biographie psychologique de Jean de la Croix, fondée sur les documents les plus sûrs et sur une critique serrée des témoignages contemporains. Mais ces documents ne sont-ils pas la matière même sur laquelle opère l'hagiographie, puisqu'il s'agit, pour une bonne part, de dépositions recueillies pour préparer un procès de béatification? Certes, mais au lieu que l'hagiographe s'applique à réduire les particularités pour ramener le saint à un certain type idéal, l'historien cherche le trait naïf, le souvenir vécu qui dresse devant lui un homme. Ce sont ces traits, ces souvenirs, dont l'or pur a été sauvé d'innombrables dépositions monotones criblées avec une patience fervente. Qu'on n'imagine pas ce livre II *(La Vie)* comme gonflé d'érudition massive et morte. Un levain d'inquiétude jamais satisfaite a fait lever la pâte, et les minces certitudes, positives ou négatives, que les documents d'archives recèlent, ont été, pour l'auteur, avant tout matière à problèmes. Est-ce là ce qui fait la qualité unique de cette *Vie?* Sobre en couleur, impitoyable aux hypothèses arbitraires, précise et poétique en son évocation des lieux — Fontiveros, Medina del Campo, Duruelo, Beas et le Désert du Calvario, Baeza, Grenade, la Peñuela et Ubeda —, elle accompagne de l'enfance à la mort un être exceptionnel qui passe sous notre regard tout chargé de mystère, mais vivant.

Il faut s'être efforcé à pénétrer les conditions concrètes de la vie sociale et intellectuelle de l'Espagne au XVIe siècle pour comprendre quelle recherche ingrate et quelle patiente élimination de matériaux douteux suppose telle page de ce livre : sur Medina, la ville des foires, où Juan de Yepes, jeune, fut infirmier d'hôpital, et où il eut pour régent de grammaire le P. Juan Bonifacio, au temps héroïque des collèges de la Société de Jésus; sur les études qui furent celles de Fr. Juan de Santo Matía, déjà carme de l'Observance et immatriculé à l'Université de Salamanque. Pour la première fois, les registres d'immatriculation ont été interrogés avec rigueur et la portée de leurs renseignements a été dégagée. Fr. Juan de Santo Matía appartient à la Faculté des Arts de 1564-1565 à 1566-1567. Dans l'été de 1567, le

jeune carme, qui songe à se faire chartreux, rencontre sainte Térèse. Mais n'est-il pas significatif que, après cette rencontre décisive qui le voue dès lors à la Réforme carmélitaine, il poursuive encore pendant un an ses études à Salamanque? M. Baruzi a mis en lumière d'une part la sûreté de la chronologie des *Fondations*, où sainte Térèse rapporte leur première entrevue, et d'autre part l'immatriculation de Fr. Juan de Santo Matía, pour l'année 1567-1568, parmi les étudiants en théologie. Ce détail accroît encore la signification de la période salmantine, où « s'édifia cette nature, tout ensemble naïve et compliquée, anonyme et douloureusement ébranlée par des souffrances qui exigeront d'être exprimées en un lyrisme individuel ». Personne, encore, n'avait tenté une aussi pénétrante et scrupuleuse reconstitution de ce que pouvait être la formation salmantine pour un « artista » et un « teólogo » de ce temps : l'orientation philosophique, scolastique exclusivement, et à laquelle M. Baruzi fait remonter certaines limitations de Jean de la Croix, en même temps que l'armature de son esprit; la participation, facultative ou nulle, des artiens à la culture humanistique; l'initiation des théologiens à la Science scripturaire; la lutte du castillan contre le latin comme langue de conversation dans les collèges; l'influence possible d'un Luis de León; les lectures qui pouvaient être celles d'un étudiant; le contact qu'un jeune religieux incliné à la contemplation pouvait prendre avec la littérature spirituelle, dans laquelle l'*Index* de 1559 faisait déjà des coupes sombres. Il y a là une cinquantaine de pages, nourries de faits, alimentées aux sources les plus sûres, et qui constituent pour l'histoire religieuse et intellectuelle de l'Espagne un durable apport. Certaines sont pour le lecteur une joie. Pourquoi ne pas citer quelques lignes du passage où M. Baruzi, après avoir évoqué le traité *De la vie solitaire*, aborde le problème de l'influence de Garcilaso sur Jean de la Croix :

« La solitude dont Pétrarque compose le paysage ne contredit point la douceur des rêves bucoliques : eaux courantes, bois épais, jeux de lumière et d'ombre, joie de pouvoir méditer sous un rocher ou sous un pin. Là, il n'est pas besoin d'avoir de nombreux livres : une seule lecture, au bord de l'eau, convient mieux que des lectures multiples. Le charme des *Eglogues* de Garcilaso est fait de cette sécheresse volontairement pauvre où la description se réduit à une énumération de quelques vocables très denses. Il nous suffit d'entendre les mots : eau, arbre, roc, soleil, ombre, pour qu'une sorte d'arrêt se produise en notre vie dispersée. Nous sommes abîmés en une rêverie esthétique, et, au sens profane du mot, extatique. C'est là la grandeur de la Pastorale » (p. 112).

Et nous voilà sur le chemin d'une des plus profondes beautés du *Cántico*. Mais si la question est d'abord posée en termes d'esthétique pure, l'auteur, aussitôt après, tient à la poser historiquement, sans

négliger l'interposition, entre les deux grands lyriques, du très médiocre Sebastián de Córdoba, qui accommoda Garcilaso « a lo divino ». Là-dessus, le P. Gerardo n'avait pas vu clair, et M. Baruzi redresse une erreur qui est de conséquence, bien que l'influence directe de Garcilaso ne soit nullement exclue par le fait que Jean de la Croix avait lu, — et retenu, hélas! — Sebastián de Córdoba. Telle est la manière de ce livre ardent et minutieux.

Le Carmel Réformé procure à Jean de la Croix — tel est son nom dès lors — ce recueillement qu'il avait voulu demander à la règle des Chartreux. Mais la réforme térésienne doit conquérir ses asiles de contemplation sur un milieu hostile. Après la solitude bénie de Duruelo, après les épreuves de Pastrana et d'Alcala, et ses années d'active collaboration avec sainte Térèse, Jean de la Croix connaît l'horreur de cette nuit du 3 au 4 décembre 1577 où il est arrêté à Avila « comme un malfaiteur », puis le martyre des mois de captivité parmi les Carmes observants de Tolède, le petit cachot obscur qu'illumineront ses plus beaux vers, enfin l'évasion, nocturne encore. Il faut vivre ce drame dans le récit de M. Baruzi, puis suivre avec lui Jean de la Croix dans toutes les étapes par lesquelles il s'enfonce « de plus en plus dans les terres d'Andalousie », jusqu'à Grenade, et qui constituent la période féconde de sa vie de spirituel; enfin le voir persécuté de nouveau, — cette fois du sein même du Carmel Réformé que Doria gouverne, — frappé, dépouillé, détaché, retiré dans la triple solitude d'un désert, d'une cellule et du renoncement total. Et la fièvre, et la mort...

Les vicissitudes de la Réforme du Carmel marquent peut-être le plus haut moment de la spiritualité espagnole. Jean de la Croix et sainte Térèse y communient dans un même esprit. Certes, en même temps qu'on devine une admiration mutuelle, on sent une impalpable barrière entre la femme d'action comblée de grâces spirituelles et le contemplatif qui veut faire en lui la nuit totale pour s'unir au Dieu sans mode. Mais les deux mystiques se heurtent à une défiance égale. M. Baruzi pose (p. 194) le problème des persécutions de caractère dogmatique que Jean de la Croix put avoir à subir de la part de l'Inquisition. Là-dessus, le texte de Llorente qu'il cite semble bien faire toute la lumière qu'on puisse jamais espérer. Le P. Gerardo admettait la vraisemblance de cet exposé « aunque sólo lo narre un autor de tan poca fe como Llorente » : « Saint Jean de la Croix fut poursuivi par l'Inquisition de Séville, par celle de Tolède et par celle de Valladolid où furent réunies toutes les pièces du procès... Il était dénoncé comme victime d'illusions, et suspect de l'hérésie des illuminés; il dut aux différentes persécutions qu'il subit de la part des frères chaussés de son Ordre ou à leur instigation d'échapper aux prisons secrètes de l'Inquisition de Valladolid, car la première déla-

tion n'ayant pas apporté la preuve de faits suspects, les Inquisiteurs, à chaque événement qui mortifiait saint Jean, espéraient en voir surgir de nouveaux témoins. Comme ce sont les délateurs qu'on appelait ainsi (« dénoncer » étant réservé au procureur fiscal selon le langage de la procédure) il y en eut effectivement beaucoup, mais l'innocence de saint Jean éclatant à chacune des persécutions, cela retint les Inquisiteurs et ils suspendirent leur action. » Voilà le langage d'un historien qui a eu à sa disposition les Archives inquisitoriales encore intactes. Libre à nous, qui n'en avons plus que les débris, de contrôler ses dires sur les sujets où la documentation subsiste. Mais que dire du P. Gerardo, qui lui oppose une défiance de principe au moment même où il admet l'entière vraisemblance de ses affirmations? Pour l'érudition qui touche au Saint-Office avec un parti pris favorable, le mépris de Llorente est le commencement de la critique; c'en est, hélas! le dernier mot. Espérons que, pour le centenaire de la suppression définitive de l'Inquisition, qui sera aussi le centenaire de la dévastation de ses Archives, un consciencieux historien fera la revue des travaux publiés d'après les documents originaux, en confrontant leurs résultats avec les indications de Llorente. Notre expérience personnelle nous fait croire que l'examen conclura à la bonne foi et à la solidité de la *Historia crítica de la Inquisición en España,* quelles que puissent être les erreurs dues à la précipitation de son auteur.

On nous pardonnera cette parenthèse sur les sources, eu égard à l'importance du sujet. La menace inquisitoriale est un aspect essentiel de tout chapitre de l'histoire religieuse du XVIe siècle espagnol. Et Llorente, ici, nous marque avec une grande précision ce qu'elle fut pour Jean de la Croix; en bref, il nous le montre parmi ces très nombreux suspects d'illuminisme contre lesquels l'Inquisition accumula les délations sans pousser leur procès jusqu'à la « dénonciation » du procureur fiscal, c'est-à-dire jusqu'aux poursuites effectives contre la personne. Llorente nous dit très bien pourquoi Jean de la Croix ne connut point la prison inquisitoriale préventive: le cachot des Carmes de Tolède lui en tint lieu. Mais qu'il ait senti peser sur lui le soupçon d'illuminisme, cela n'est pas douteux, et la chose est très importante si, comme le croit M. Baruzi, il y a dans son œuvre « une critique et comme une mise au point des problèmes soulevés par l'illuminisme espagnol au XVIe siècle » (p. 265). Ces pages du Livre III (p. 251-265) sur l'illuminisme espagnol constituent l'exposé le plus complet, le plus nuancé et le plus documenté qui ait été consacré, jusqu'à ce jour, à ce difficile sujet.

Tout ce Livre, d'ailleurs, est d'un grand prix pour les hispanistes. M. Baruzi l'intitule *La relation de l'expérience à la doctrine*, et il s'y attache d'abord (ch. I. *Les données du problème*) à discerner les

sources vives de spiritualité — types collectifs ou individuels, et inégalement « orthodoxes » — que Jean de la Croix a rencontrées sur son chemin, et qui ne peuvent pas avoir été sans influence sur sa doctrine, puisque celle-ci, ne l'oublions pas, est une synthèse et ne se contente pas de décrire une expérience individuelle. Plus important encore est l'effort tenté pour jeter un pont entre expérience et doctrine en étudiant *L'expression lyrique et ses prolongements*. Dans les symboles, et spécialement dans le symbolisme de la Nuit que développent la *Noche* et la *Subida*, M. Baruzi voit, « entre l'expérience insaisissable et la doctrine organisée, une région médiane ». Involontairement, on songe aux pages de M. Bergson sur *l'Intuition philosophique*. Et il n'est pas mauvais d'y songer, ne serait-ce que pour apercevoir aussitôt une différence essentielle. L'image si ingénieuse par laquelle M. Bergson essaie de suggérer l'intuition originelle, — insaisissable —, d'où l'immatérialisme serait sorti, c'est M. Bergson, non Berkeley, qui en est l'inventeur. L'intuition de Berkeley a pu se formuler en doctrine sans passer par le truchement de l'image, et celle-ci est conçue comme seulement possible. *La Nuit obscure,* elle, est une création de Jean de la Croix. Porté par le rythme, la mesure et la rime, le symbole est une réalité assez indépendante pour que son auteur le pose devant lui comme un objet, pour l'interpréter selon sa construction doctrinale. Les expressions de « nuit du sens » et de « nuit de l'esprit » montrent bien comment le symbole s'impose à Jean de la Croix jusque dans l'exposition analytique. La doctrine, pourtant, n'est pas extraite du symbole, et, bien que celui-ci soit considéré comme riche de sens, voire même comme recélant des sens multiples, il ne peut être tenu pour une sorte de doctrine implicite, susceptible d'être intégralement développée. Sur l'autonomie du symbole comme expression d'un monde intérieur, sur son rapport à l'allégorie, les vues théoriques exposées par M. Baruzi (p. 331-337) sont très neuves : elles soutiennent une analyse neuve des poèmes de Jean de la Croix. Pour M. Baruzi, la *Llama*, la « vive flamme d'amour » n'est qu'une variété et, en quelque sorte, un complément du symbole de la Nuit : pure création de Jean de la Croix. Le *Cántico espiritual* s'offre sous des apparences très différentes, mais qu'il faut dépasser pour retrouver, dans les emprunts au *Cantique des Cantiques*, une création encore : nous dirions peut-être la plus magnifique création du poète. Le seul reproche que nous ferions aux pénétrantes analyses de M. Baruzi est de donner parfois l'impression que ces poèmes sont le fruit d'une sorte d' « évolution créatrice » plutôt que d'un effort volontaire. L'heureuse servitude, à chaque instant vaincue, du mètre et de la rime, ne nous rappelle-t-elle pas la toute-puissance de cet effort chez le plus inspiré des poètes ? Certes, M. Baruzi a bien soin de distinguer de l'extase l'état poétique dans lequel le mystique compos

ses vers. Mais sa recherche anxieuse du secret de Jean de la Croix l'a peut-être détournée de contempler pour elle-même cette étrange conjonction d'un langage accepté et d'une inspiration plus qu'à demi involontaire, où un grand poète trouve sa liberté.

Et nous sommes au seuil de *La Synthèse Doctrinale*, la partie métaphysique du livre, que tout ce qui précède a voulu seulement préparer. Nous n'invitons nullement les hispanistes à terminer ici leur lecture. Jusque dans le détail de ces quatre chapitres consacrés au problème de l'expérience mystique, ils découvriront des vues qui sont pour eux précieuses. Dans *La Négation initiale*, à propos du point de départ de la vie proprement contemplative, est soulevé le problème de la méditation méthodique dont les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola sont le type achevé. Mais nous voudrions appeler particulièrement l'attention sur le chapitre culminant de l'œuvre, qui a pour titre: *Une critique des appréhensions distinctes*. Là se montre la vraie grandeur de Jean de la Croix : « Seul peut-être, parmi les mystiques catholiques, il apparaît comme un logicien du mysticisme. Et la plus ferme nouveauté de sa construction sera moins dans l'apport de données positives que dans l'élimination de tout ce qui serait une connaissance illusoire » (p. 404). Tout grand mystique exerce un contrôle sur ses états: extases, visions, révélations de toute nature. Sainte Térèse en est un illustre exemple. Mais Jean de la Croix enseigne aux spirituels, selon l'admirable synthèse de Fénelon, « qu'il ne faut point s'arrêter volontairement à ces lumières extraordinaires, pour s'en faire un appuy secret, mais les outrepasser... et demeurer dans la foi la plus nue et la plus obscure » (cité p. 449, n. 2). Sainte Térèse n'a pas renoncé à l' « appui secret » des visions et des paroles. La façon dont elle les maintient et la démarche inflexible de celui qui les rejette sont étudiées ici avec une pénétration qui fait désormais du livre de M. Baruzi l'ouvrage fondamental sur les deux plus hautes figures du mysticisme espagnol.

C'est dans la nuit totale, nuit du sens et nuit de l'esprit, c'est dans la « foi nue », que « le plus profond centre de l'âme » s'unit au Dieu sans mode : abîme d'où elle naîtra à une vie divinisée. *L'expérience abyssale* et *L'état théopathique* sont les deux chapitres consacrés à l'expérience mystique suprême, l' « expérience centrale » qui est commune à un saint Jean de la Croix et à une sainte Térèse. Dans l'état d'inachèvement où nous sont parvenues la *Subida del Monte Carmelo* et la *Noche*, force est bien d'interroger, au sujet de l'extase et de la vie divine, les admirables strophes du *Cántico*. Le chapitre final ne recule pas devant cette délicate entreprise. Mais on y croit discerner comme une douleur de ne pouvoir déterminer le rapport exact de chacun de ces beaux vers à une expérience que Jean de la Croix n'a pas analysée en psychologue,

mais dont il a fait une doctrine, — incomplète, hélas! — et un chant.

Ce livre de philosophe et d'artiste pourrait donner une précieuse leçon à bien des érudits, par le scrupule qui a présidé à l'établissement de son appendice intitulé : *Esquisse d'une étude bibliographique* (p. 713-770) et de son *Index des noms de personnes*. L'ouvrage, après avoir été lu, pourra être consulté, et quiconque voudra aborder à son tour un des problèmes qu'il touche, sera guidé vers les sources.

Avons-nous assez fait deviner, par une analyse sommaire de son contenu, l'héroïque effort qui fait la beauté du livre? Nous n'avons pu rendre sensible sa quête pressante, anxieuse, que la plus vaste et la plus minutieuse information ne contente pas, cette ardeur qui volatilise en problèmes chaque donnée qui s'offre. Le livre, vraiment, imite son héros, par ce mouvement qui toujours « outrepasse » les apparences, par cette aspiration qui ne pourrait se satisfaire que dans une identification absolue avec Jean de la Croix.

Marcel BATAILLON.

Aphorismes de Saint Jean de la Croix, Texte établi et traduit d'après le Manuscrit autographe d'Andújar et précédé d'une introduction par **Jean Baruzi**, avec trois planches hors texte [Bibliothèque de l'École des Hautes Études hispaniques. Fascicule IX]. Bordeaux (Feret), Paris (E. de Boccard), 1924. 1 vol. in-8° de XXVII-81 pages.

Publication exactement complémentaire du monumental ouvrage sur *Saint Jean de la Croix et le Problème de l'expérience mystique* : la vraie pensée de Jean de la Croix s'étant révélée au terme d'une multiple et difficile enquête, il fallait tendre vers elle, comme un miroir, un texte incontestablement authentique, où elle pût se reconnaître, et jusque dans les moindres nuances. Ces aphorismes spirituels qui sont comme en marge de l'œuvre du grand mystique, étaient éminemment propres à une telle confrontation. Le manuscrit autographe dans lequel ils nous sont parvenus avait été publié en fac-similé par le P. Gerardo dans son recueil des *Autógrafos que se conservan del Místico Doctor San Juan de la Cruz* (Toledo, 1913), qui renferme aussi des fac-similés de lettres autographes conservées dans les Carmels. Mais, comme l'exécution de cette « edición foto-tipográfica » était défectueuse, et que, surtout, les lettres n'y étaient pas reproduites en grandeur naturelle, M. Baruzi a tenu à nous apporter des fac-similés irréprochables de deux pages du manuscrit d'Andújar et d'une lettre autographe de Jean de la Croix que conservent les Carmélites déchaussées de Salamanque. Et si nous pouvons comparer ces

manuscrits jalousement gardés comme des reliques, c'est à une sorte de miracle que nous le devons : un miracle de la ténacité et de la sympathie. Sans parler de l'intérêt qu'il y a à mettre à la portée de tous les érudits des autographes d'un écrivain de qui on en possède fort peu, ceux-ci nous apportent, en ce qui concerne l'authenticité du manuscrit d'Andújar, une preuve définitive. Les *Aphorismes* s'offrent sous les apparences d'une copie ou d'une mise au net de la main de l'auteur; la lettre écrite de La Peñuela à Ana de Peñalosa, le 21 septembre 1591, est d'une écriture plus hâtive, moins régulière; elle est, ne l'oublions pas, écrite par un malade, qui parle de sa fièvre, et qui mourra dans peu de mois. Pourtant les similitudes fondamentales sont telles que rien ne permet de révoquer en doute la tradition relative au manuscrit d'Andújar.

L'édition de M. Baruzi est rigoureusement paléographique. Tout en respectant le scrupule dont s'inspire cette rigueur, nous n'aurions pas hésité, personnellement, à résoudre les abréviations et à ponctuer selon l'usage moderne. Car le scrupule n'a pas de terme, et l'éditeur a voulu signaler en de nombreuses notes des particularités que la photographie seule pourrait rendre : ainsi ces traits de longueur variable qui terminent les paragraphes. Travail hors de proportion avec son fruit. La ponctuation de ce manuscrit, — et de tant d'autres du même temps —, n'est réglée par aucun souci logique. A-t-elle la « valeur musicale » que croit discerner M. Baruzi? (p. 3, note g; p. 59, note 57). Nous résistons ici à le suivre.

Sa fidélité au manuscrit n'est certes pas refus de prendre parti : car sa traduction, qui sait être excellemment littérale, est toujours explicite là où le doute est possible. Sur quelques points notre interprétation divergerait de la sienne :

F° 2do *Pues no temes el caer a solas...* Eh quoi! ne crains-tu pas de tomber seul? Comment prétends-tu te relever seul? Considère que deux ensemble peuvent plus qu'un seul (Divergence qui porte surtout sur le rythme. L'interprétation de M. Baruzi est ici bien plus satisfaisante que celle qu'impliquait la ponctuation adoptée par le P. Gerardo, *Autógrafos...* p. 7) *El que cargado cae dificultosamente se levantara cargado...* Cette proposition, selon nous, est étroitement liée à la suivante, et est dominée, elle aussi, par l'adjectif *solo*. Cette façon de lire rend inutile la note 19. Le manuscrit nous trompe s'il suggère ici, par un intervalle, une distinction de paragraphes.

F° 4ro *y enagena mucho...* et rends-le-leur très étranger.

F° 4ro *por eso me holgare que no te tardaras si yo espero. Tardaras* semble bien être un futur; mais il faut donner à *que* la valeur de *car :* aussi je me réjouirai, car tu ne te feras pas attendre si j'espère.

con que dilaciones esperas... Quels sont ces délais que tu mets à ton espérance?

F° 5[to] *las peticiones de tu coraçon...* ce que ton cœur demande.

No se mezcla con estrañas advertencias... n'admet pas de mélange de considérations étrangères ni d'égards humains (cf. F° 9[no] *respectos* = égards); mais seul, en solitude de toutes les formes...

F° 8[vo] *casi frecuentemente...* presque fréquemment.

La plupart des rectifications ici proposées portent sur des nuances.

Une magistrale introduction marque la signification de ces aphorismes par une très instructive comparaison avec les *Avis* de sainte Térèse, en montre l'unité systématique sous l'expression morcelée, en dégage l'accent, l'élan lyrique, les rattache enfin à la doctrine mystique de Jean de la Croix. M. Baruzi y retrouve « non pas l'expérience mystique en son contenu, mais le paysage où elle se déroule et la nudité qu'elle exige » (p. XXII).

Les notes explicatives réunies à la fin du volume constituent un minutieux commentaire. Les notes 12 à 18 suggèrent une interprétation selon laquelle le Maître, l'appui auquel Jean de la Croix fait allusion, serait un directeur spirituel. Mais le sens n'est-il pas plus plein, plus conforme à ce qui précède et à ce qui suit, si ce Maître est Jésus lui-même? D'autre part, la note 117 n'écrase-t-elle pas sous son importance les quelques mots qu'elle commente? Mais on aurait mauvaise grâce à se plaindre de trop de richesse. Ce commentaire déploie derrière les Aphorismes un horizon peuplé par les plus hauts sommets de la contemplation et de la méditation philosophique. Bel hommage à un beau texte que pourront lire désormais dans une version fidèle et ferme les Français amis de la littérature spirituelle. Détachons-en, avec M. Baruzi, cet admirable fragment : « Une seule pensée de l'homme vaut plus que le monde tout entier; par conséquent, il n'y a que Dieu qui soit digne d'elle. »

MARCEL BATAILLON.

Miguel Lasso de la Vega y Lopez de Tejada, marqués del Saltillo : *Un gentilhombre de José I. El marqués de Arneva (1757-1837)*. Madrid. Tip. de la « Revista de arch. bibl. y museos ».

Un folleto sin retórica, repleto de hechos, de documentación, presentado con sencillez. El marqués del Saltillo aporta a la historia de los afrancesados, que está por hacer — como por lo demás toda la historia española del siglo XIX — una serie de datos concernientes al marqués de Arneva y a otros cuantos emigrados.

Quizá, personas ajenas al estudia de esta época, puedan tacharle el escaso relieve de los emigrados aludidos por él, pero a mi ver, no es posible construir una historia de ese periodo sino después de considerar atentamente un sinnúmero de casos de afrancesamiento.

Hay que pensar, en que los juicios que se han formulado hasta hoy han sido puramente emotivos: unos consideraban a los afrancesados como traidores y por tanto indignos, despreciables; otros, en cambio, llegaban a afirmar que eran lo único inteligente y honesto que había en España. Para los primeros sólo mezquinas pasiones motivaron la adhesión al rey José, en tanto que para los segundos, unos cuantos clérigos salvajes desencadenaron la guerra de la Independencia.

Por consiguiente, si se quiere de un modo escrupuloso restablecer la verdad habrá que extraerla del examen de numerosos casos y circunstancias y todas las monografías parciales que se reunan serán útiles. Lo demás, los cuadros de grandes pinceladas, sin conocimiento de causa, es continuar la retórica vacía de muchos prohombres españoles de ese siglo XIX.

Pero, al tiempo que hemos podido ver qué importante cantera para esos trabajos existe en los Archivos nacionales, hemos podido comprobar todo lo necesaria que es la investigación simultanea en los Archivos extranjeros para completar las noticias allí recogidas. Un dato: acerca de nueve de los personajes citados por el marqués del Saltillo, conocemos nosotros extremos complementarios, sacados de Archivos franceses y algunos documentos de Francia contradicen otros de España; detalles, quizá, pero que a veces pueden revelar la contextura moral de un individuo que según se dirija a unas u otras autoridades alega unos u otros méritos.

Esta indicación y ¡con cuánto más fundamento se podría hacer para las guerras carlistas! no quiere decir que sin tener una de las dos fuentes de información no se publiquen monografías excelentes, sino que siempre será preciso contar con que toda la política española del siglo XIX se ha hecho mitad en la península y mitad fuera, porque nunca hemos podido vivir en paz todos los españoles.

M. NÚÑEZ DE ARENAS.

Marqués de Villa-Urrutia, *Fernando VII, rey constitucional. Historia diplomática de España de 1820 a 1823.* Madrid, Beltrán, s. d.

Le XIXe siècle espagnol est fort mal étudié. Aussi un livre sur Ferdinand VII attire-t-il l'attention et la reconnaissance de ceux qui s'intéressent à l'histoire de cette période. Plus encore quand il est écrit par un homme tel que le marquis de V.-U., membre de deux académies royales de Madrid, diplomate avisé, auteur d'ouvrages dont plusieurs sont consacrés au siècle dernier.

Le récent travail de V.-U. comprendra deux volumes. Seul le premier est publié. Il suit Ferdinand de sa naissance à 1822. Le Congrès de Vérone et l'intervention française de 1823 feront l'objet de la seconde partie.

Malgré le sous-titre qu'il a donné à son ouvrage *(Historia diplomática)*, V.-U. fait une étude générale de la vie de Ferdinand, prince des Asturies, et des premières années de son règne. Il ne s'en tient pas exclusivement à l'examen de la politique extérieure, voulant expliquer par l'étude minutieuse de la vie publique et surtout privée de Ferdinand la diplomatie du monarque. La duplicité qui caractérise Ferdinand caractérise sa diplomatie. A côté des représentants officiels, des actes solennels signés par le Roi d'Espagne, V.-U. signale l'existence d'envoyés secrets du souverain, de lettres, de promesses, d'engagements qu'ignorait le gouvernement. Ferdinand aimait à traiter avec des aventuriers de la diplomatie, investis d'une autorité douteuse, comme cet étrange Tatitscheff, qui fit longtemps miroiter les avantages d'une alliance hispano-russe et qui finit par vendre à l'Espagne des bateaux pourris. Ferdinand était heureux de guider les conspirations de fidèles sujets, qui, réfugiés en France, essayaient, après le soulèvement de Riego, de préparer la chute du régime constitutionnel et de rendre au roi son trône libre des cortes (Eguía à Bayonne; la régence d'Urgel). Encore bien jeune, Ferdinand, dressé par Escóiquiz, avait donné des preuves de ce goût pour l'intrigue, lors de l'affaire de l'Escorial, aussi bien que durant sa captivité de Valençay.

Dans cette étude sur la politique générale, et plus particulièrement sur la politique étrangère de Ferdinand VII, V.-U. a exactement évoqué l'atmosphère de ce règne fait de complots, où les serments étaient aussitôt violés que prêtés, où une camarilla, composée d'histrions, se donnait le spectacle de la destruction des lois sacrées, du mépris de la dignité humaine.

Pour mieux faire sentir l'absence de mobiles nobles qui caractérise les personnages de l'époque fernandine, V.-U. a recueilli des anecdotes, des « historiettes » révélatrices. Homme d'esprit, causeur prodigieux (V. l'article de L. Araujo-Costa, *Epoca*, 25 mars 1924, sur *Palique diplomático*, de V.-U.), V.-U. les conte avec beaucoup de verve. Mais comme généralement ce sont des histoires de femmes, très réalistes, et, il faut le reconnaître, un peu trop nombreuses, l'ouvrage perd en gravité historique ce qu'il gagne en pittoresque. (V. le premier mariage de Ferdinand, p. 20 et notes; Galiano et les histoires de sa femme, p. 172 sq.; Louis XVIII et Mme du Cayla, p. 336 sq., etc.)

Ce caractère de « Mémoires » apparaît aussi dans la composition du livre parfois un peu lâche. Entraîné par sa narration, V.-U. ne sait pas sacrifier les digressions. Le plaisir de raconter une aventure joyeuse survenue à un de ses personnages l'emporte sur le souci de rigueur. V.-U. enchaîne des faits qui appartiennent à des périodes différentes et qu'il faudrait séparer. (V. par exemple le chapitre V :

bien qu'il en soit à l'année 1814, V.-U. parle des trois derniers mariages de Ferdinand; le mariage avec Marie-Christine amène l'auteur à parler de la mort de Ferdinand, des origines du carlisme, de la régence de Marie-Christine, du pronunciamento d'Espartero de 1840. A ce moment V.-U. s'arrête et porte un jugement sur Ferdinand mari. Il rappelle alors un projet matrimonial avec la grande-duchesse de Russie, Anne, dont la non-réalisation ne brouilla pas Ferdinand avec l'Empereur. De là, il passe à l'histoire de Tatitscheff; l'affaire des bateaux, etc.).

Ajoutons, pour finir, que trop souvent V.-U. ne cite pas ses sources avec assez d'exactitude. Lui qui a le mérite d'utiliser des documents inédits, des pièces d'archives (M° de Estado, Madrid. Corr. pol. Affaires étrangères, Paris), il néglige de donner l'indication précise de la date, de la page des dépêches ou des notes qu'il reproduit. Il en est de même quand il s'agit de sources imprimées. Pour ne citer qu'un exemple, il a indiqué très rarement qu'il se servait de la belle histoire de Ferdinand VII, attribuée à Kozka-Vayo[1]. A plusieurs reprises, on trouve dans V.-U. des passages de ce dernier, transcrits avec une grande fidélité, et sans que l'auteur indique son guide. Comparez : V.-U., 206; K.-V., II, 110; V.-U., 199; K.-V., II, 63; V.-U., 269; K.-V., II, 221; etc. Voir surtout le passage suivant :

KOZKA-VAYO :

No tardó la diputación en verse asediada por la muchedumbre...

la diputación mandó abrir las puertas del edificio y celebró sesión pública, cosa ... opuesta a lo prevenido en la constitución... representó al monarca el mismo día por la tarde, pidiendo a S. M. desterrase de palacio a los consejeros que le estraviaban y restituyéndose a Madrid convocase Cortes estraordinarias.

El ayuntamiento... elevó al monarca sus quejas en términos poco mesurados...

Aterrado el rey con la tempestad que se había levantado al soplo de su imprudente conducta, respondió el 18 a la diputación que todo era obra de un error involuntario, pues

M. DE VILLA-URRUTIA :

« Asediada por la multitud, la Diputación mandó abrir las puertas del edificio y celebró sesión pública, con manifiesta infracción constitucional, pidiendo a S. M. que desterrase de Palacio a los consejeros que le extraviaban, y restituyéndose a Madrid reuniese Cortes extraordinarias. Análoga representación elevó al Rey el Ayuntamiento, en términos poco mesurados, a instancias de la tumultuada plebe. Enterado Fernando de lo que en Madrid ocurría y aterrado por la tempestad que había levantado, respondió a la Diputación que todo nacía de un error involuntario por haber creido que podía hacer por sí sólo el nombramiento »

1. C'est à tort que j'ai fait d'*Estanislao de Koska* Vayo un réfugié polonais (*Bull hisp.*, 1925, p. 25, n. 1).

había creido poder hacer por sí sólo el nombramiento; que regresaría a la capital de la monarquía apenas se restableciese la alterada calma; que acababa de firmar el destierro del conde de Miranda, su mayordomo mayor, y del confesor don Victor Saez; y que convocaría Cortes extraordinarias siempre que se le demostrase su necesidad y señalase el objeto único en que debían ocuparse...

El 21 de Noviembre a las tres y media de la tarde entró por la puerta de San Vicente la familia real de regreso de San Lorenzo, acompañada de numerosos grupos que cantaban el trágala y que habían salido a recibir a los reyes a mas de media legua de distancia... *asomóse Fernando* al balcón, como acostumbraba, a ver desfilar la tropa que había estado tendida por la carretera.

Con la presencia del príncipe atronó los aires una griteria descompasada...

De repente, de en medio de aquel tumulto y en hombros de la plebe, levantáronse un hombre del pueblo, un soldado, un clérigo y una muger, mostrando en sus manos el libro de la constitución, que unas veces enseñaban al Rey en ademán de amenaza, y otras besaban apretándolo contra sus labios. Tras esto dejóse ver en el aire apoyado por cien brazos que le servían de pedestal un niño de corta edad a quien el ardiente vulgo saludó con el grito de viva el hijo de Lacy, viva el vengador de su padre... Inmutóse el rostro del príncipe, pero permaneció en el balcón ebrio de despecho mientrás duró el paso de la tropa; cuando con los ojos encendidos de rabia penetró en el regio salón...

II, p. 210-212.

et comme dans la colonne d'en face jusqu'à asomóse Fernando —.

p. 269.

« Al asomarse el Rey al balcón de Palacio para presenciar el desfile de las tropas que cubrían la carrera, prorrumpió en descompasados gritos la multitud que llenaba la plaza y alzó en hombros a un hombre del pueblo, un soldado, un clérigo y una mujer, que unas veces besaban y otras enseñaban al Rey, en ademán de amenaza, el libro de la Constitución que tenían en sus manos. Tras esto presentáronle al hijo de Lacy, niño de corta edad, que fué saludado al grito de ¡ Viva el vengador de su padre! Inmutóse el Rey y sus ojos encendiéronse de ira; mas permaneció en el balcón hasta que terminó el desfile. »

p. 269.

Tel est le livre de V.-U. Instructif, d'une lecture intéressante malgré la monotonie qui naît des « histoires de femmes », plein de jugements avisés, mais pas assez fortement coordonnés, l'ouvrage manque un peu de la rigueur que l'on est en droit d'exiger de nos jours d'un historien.

JEAN SARRAILH.

José Cascales Muñoz : *José de Espronceda. Obras poéticas.* Ediciones selectas Rivadeneyra. Madrid.

D. José Cascales Muñoz, autor de la más documentada biografía de Espronceda, acaba de publicar un volumen de poesías completas del gran romántico español.

Tienen casi todas las obras del Sr. Cascales el atractivo de allegar nuevos datos a la historia literaria, social o artística, porque el Sr. Cascales, polígrafo seducido por múltiples ramas del saber, es ante todo, un erudito rebuscador. Así, incluso en esta colección, cómoda, agradable, bien impresa, que forma parte de una serie de obras maestras, destinada al gran público y dirigida por el distinguido escritor Sr. Toral, agrega a sus investigaciones pasadas, nuevas indicaciones.

Por otra parte, esta edición tiene otros méritos: es la primera vez que se publica un conjunto tan completo y, se puede afirmar, que se da a conocer a los no letrados, la tragedia « Blanca de Borbón », (editada ésta en 1907 con todo cuidado por el inteligente y fino crítico de Espronceda Sr. Churchman, en la *Revue Hispanique*, de París).

Pero, si yo puedo tributar con justicia todas estas alabanzas a la edición del Sr. Cascales, yo quisiera oponer también algunos reparos, ligeros reparos de hecho o discrepancias de opinión. De hecho : a pesar del gran cuidado puesto por el Sr. Cascales en no publicar en el tomo sino *poesías absoluta. y exclusivamente de Espronceda*, se han escurrido: la denominada « Madrigal » que comienza

Son tus labios un rubí

que es de una «Oriental» de Zorrilla, publicada en la edición de obras de este poeta de 1840 (ya sé que otros compiladores la han dado como de Espronceda, pero equivocándose); y las cinco *pastorales* del Archivo nacional publicadas por el Sr. Churchman (véase el artículo del Sr. Lenz en la *Revue Hispanique* donde se demuestra que no son sino copia de ejemplos citados por Martínez de la Rosa en su *Poética*). En fin, el Sr. Cascales afirma que el « Arrepentimiento » atribuido a Espronceda es de Miguel de los Santos Álvarez y el Sr. Hurtado lo ha descubierto en una edición de « Poesías serias y satíricas » de

D. Juan Rico y Amat, de 1840 (pág. 119). No cabe, pues, duda ninguna acerca de la paternidad.

A estos reparos de hecho, tengo que agregar otros dos de discrepancia de opinión. Pretendiendo no salirme de los límites de una nota me contentaré con apuntarlos.

El Sr. Cascales, preceptista rigoroso, condena las clasificaciones hechas por los anteriores compiladores en las poesías líricas de Espronceda: tal poesía no es histórica y está colocada entre las históricas, tal es un madrigal, etc y corrige esas clasificaciones y establece otras. ¿ Le confesaré que yo, venido al mundo mucho más tarde que él, no creo que tengan ningún valor esas divisiones preceptuadas en las Poéticas y que hubiera preferido un buen orden cronológico que permitiera apreciar la evolución del poeta ?

Pero, si con timidez, como de alumno poco aprovechado en sus clases, le opongo el anterior reparo, no así con otro que me parece más fundamental. D. José Cascales, no sólo es hombre de buenos principios retóricos, sino también de lo que se llaman sencillamente buenos principios.

Por eso, su admiración literaria por Espronceda, no diré que estaba paliada, no caben medias tintas en persona tan fogosa como el Sr. Cascales, pero sí amargada, por la leyenda que hacía del poeta un calavera y un revolucionario. Pues bien, para poner de acuerdo su conciencia a secas con su conciencia literaria, el Sr. Cascales ha destruido por su propia autoridad la leyenda. Espronceda no hizo cavaleradas aunque él lo diga en las cartas a su familia; si fué el amante de varias señoras casadas y hay que suponer que de algunas solteras, es que las mujeres abusaron de su candor ; si la policía, los embajadores, los ministros le vigilaban en el extranjero, hacían registros en su casa o le encerraban en la cárcel, no es que fuera revolucionario liberal, sino que todas las autoridades (que aun no le conocían como poeta) tomaban en serio lo que eran chiquilladas. En resumen, el pobre Espronceda sale de las manos del Sr. Cascales tan purificado que queda en ridículo.

Tales son mis pequeñas, leves discrepancias de la meritoria labor del Sr. Cascales.

M. NÚÑEZ DE ARENAS.

Américo Castro. — *Lengua, enseñanza y literatura*. Suárez, Madrid, 1924.

A. C., qui donne aujourd'hui le cinquième volume de la *Biblioteca española de divulgación científica*, a déjà collaboré deux fois à cette nouvelle collection en publiant la *Enseñanza del español en España* et la *Historia de la lengua latina* (traduction du livre de F. Stolz).

L'ouvrage qui vient de paraître, le plus important de la *Biblioteca*, est un recueil d'articles ou de conférences groupés ainsi que l'indique le titre. La première partie comprend des études sur l'évolution de la langue espagnole; le parler andalou; le sens des mots; les gallicismes; Nebrija; Schuchardt; la critique philologique des textes.

La deuxième est consacrée à l'organisation actuelle des facultés des lettres; à l'enseignement de la langue et de la littérature espagnoles. La troisième réunit une conférence de l'Ateneo et une conférence de l'Université; la première, sur le romance de *la mujer que fué a la guerra*; la seconde, sur le XVIII[e] siècle (vue d'ensemble).

Les deux dernières études n'avaient jamais été publiées. Les autres avaient paru dans la *Revista general* de l'éditeur Calleja, ou dans le *Boletín de la Institución libre de enseñanza*. L'auteur nous les donne aujourd'hui revues et augmentées.

Dans sa préface, A. C. déclare que son ouvrage a un caractère de vulgarisation. Nous pensons que cette affirmation, dictée par une modestie excessive, ne peut s'appliquer au premier groupe d'articles que beaucoup de linguistes, même de profession, liront avec intérêt et profit. En particulier, l'étude de l'andalou (caractères phonétiques et lexique) retiendra leur attention. Disons que ces études sont illustrées de nombreux exemples, bien commentés.

Les deux essais littéraires prouvent qu'A. C., qui ne se renferme pas dans ses études philologiques, a les qualités d'un critique. Dans le premier, il ne se borne pas à citer la version qu'il a recueillie lui-même, dans la région de Zamora, de *la mujer que fué a la guerra,* ni à la comparer aux versions, d'un effet artistique moins intense, portugaise, léonaise ou catalane. Afin de replacer ce poème dans son cadre, il examine, en citant des textes heureusement choisis, comment la femme est représentée dans le romancero, soit comme « un objeto codiciado, sensual », soit « como un ser de razón, capaz de realizar grandes empresas ». En terminant, A. C. souligne le charme très moderne de la vieille chanson zamorane.

Le XVIII[e] siècle a été jugé sans impartialité. Certains l'ont admiré sans limites; d'autres l'ont considéré comme « une époque sans gloire », un plagiat de la France contemporaine. Pour A. C, le XVIII[e] siècle « est un essai de réincorporation aux formes universelles de culture ». « Esencialmente, es época de crítica y de lucha intelectual, hasta el punto de que los meros valores literarios palidecen y pasan a segundo término. »

Dès lors, ce qui compte dans ce siècle, c'est la recherche de la vérité, le désir insatiable de culture. L'homme le plus représentatif ne sera donc ni un auteur dramatique, ni un poète, mais un savant à l'esprit toujours en chasse: ce sera Feijóo. C'est à ce bénédictin qu'est consacrée la plus grande partie de l'essai, aux oscillations de sa pensée,

entraînée vers la science, puis rejetée vers la foi. (Voir comment Feijóo examine le miracle de Cangas de Tineo, p. 311 et suiv.) L'étude s'achève par des considérations sur l'esprit rationaliste du siècle, qui se reflète dans *El Sí de las niñas*, par exemple, et qui domine la sensibilité de ce temps, méthodique et réfléchie.

Ce livre récent d'A. C. fait honneur non seulement au philologue et au critique littéraire, mais encore au professeur, qui dénonce, peut-être un peu violemment, les défauts des facultés espagnoles, et qui propose en exemple, aux universitaires de son pays, le grand Nebrija «que había estudiado diez años fuera de España».

Jean SARRAILH.

R. Pérez de Ayala, *Bajo el signo de Artemisa (novelas)*, (Madrid, Renacimiento, 1924).

Ramón Pérez de Ayala vient de réunir en un volume — le second de ses «œuvres complètes» — ses premières productions en prose, les nouvelles qu'il écrivit alentour de la vingtième année.

Livre suggestif pour qui veut surprendre les origines d'une œuvre dont l'importance s'affirme de jour en jour — les critiques même vulgarisateurs à l'excès commencent à s'en aviser en Espagne — et les premières tendances d'un esprit qui est à l'heure actuelle un des plus souples et des plus philosophiques de la Péninsule.

Plus que les caractères étrangement précoces d'un art littéraire en formation rapide (et pourtant les scoliastes de l'avenir sauront démêler dans ces pages le germe de la plupart des thèmes et des formes richement développés dans l'œuvre postérieure d'Ayala; surtout ils y pourront saisir plus d'un secret de l'élaboration de sa langue et de son style, si désespérants à analyser dans leur état actuel), nous intéressent dans ce livre les révélations qu'il apporte sur l'aube de la pensée de son auteur.

Certes, le jeune écrivain se trouvait, au moment de tracer «d'une main impatiente» ces lignes, devant «une vie inconnue, non vécue encore[1]». Mais déjà son esprit intuitif entrevoyait le sens qu'il ne laisserait pas plus tard de lui prêter dans l'ensemble. Pérez de Ayala, mûri, a résumé dans un poème liminaire — un des meilleurs, des plus brillamment imagés, de ses poèmes idéologiques — cette interprétation ici hâtivement appréhendée, plus tard précisée et affermie. Du même coup il nous donne la synthèse de bien des indications répandues çà et là, soit dans son œuvre constructive, soit dans son œuvre critique — nous nous rappelons, entres autres, un article non réimprimé sur «Tolstoï, le dernier grand homme», fort curieuse-

1. *Bajo el signo de Artemisa* (Noticia del autor).

ment significatif. — Qu'il nous suffise de dire que Pérez de Ayala se classe ici nettement parmi les ouvriers de la morale humaniste moderne. Le nouvel humanisme, annoncé et dominé par les deux grandes œuvres de Nietzsche et de Dostoïewski — que chez nous s'efforce de concilier un Gide — considère que tout dans l'homme peut être sauvé — et M. l'abbé Brémond nous a appris que l'«humanisme chrétien», à la Renaissance, n'était pas si loin de cette pensée. De même opine Ayala, qui voudrait voir «remonter au sein de Dieu» la «trinité terrestre: démon, homme et ange[1].»

Comment Pérez de Ayala, dès sa prime jeunesse, s'est-il dirigé vers cette conception? Cette réunion de nouvelles nous l'apprend.

La jeunesse d'Ayala offre l'exemple d'une révolte ensemble destructive et constructive dont la révolte shelleyenne est le type achevé : révolte, ici, contre la cafarderie, avec ce qu'elle suppose de bassesse (en espagnol, nous dirions, de façon plus définie, *torpeza*) de sentiments: révolte d'autant plus ardente et résolue que, par tout ce qu'il y a d'inquiet en lui, Ayala ressentirait, sinon la justification, du moins la facilité glissante de toute perversion d'esprit. La nouvelle qui a inspiré le titre du recueil, *Artemisa*, exprime sur le mode tragique cette révolte.

Dans la belle confiance humaniste qu'il oppose, dès ce premier livre, à la cafarderie soupçonneuse, par quoi Ayala, au début de son développement, s'est-il senti soutenu? «*Bajo el signo de Artemisa*» nous renseigne encore: il a accueilli avec joie la tradition française, plus précisément celle du «rire français», représenté, dans le premier en date de ses essais littéraires, par François Rabelais, qui «enseigna l'humanité aux hommes» — et rappelons-nous que, dans le synthétique «*Belarmino y Apolonio*», il est représenté encore, plus humblement mais avec plus d'art, par le pâtissier Colignon. — Il a prêté l'oreille à la leçon de l'idéalisme poétique — qui est un naturalisme épuré — : et l'idéalisme poétique est représenté dans ce recueil par la légende troubadouresque de Geoffroy Rudel, où de si amusante façon le jeune auteur a composé des *dezires* provençaux sur des rythmes de la Pléiade (honni soit qui mal y pense! Ce sont les premiers vers du poète du «*Sendero andante*»). Il a aimé les traits les plus sains des mœurs anglaises — voyez encore une fois *Artemisa*. — Il a aspiré les effluves de la terre, la terre que si magnifiquement explique Meredith — voyez ses «nouvelles pastorales» des Asturies. — Enfin il a accepté l'héritage du rationalisme asturien — voyez «*el Anticristo*». Autant d'indications inéquivoques qui vaudraient d'être utilisées dans une histoire de l'esprit de celui qui allait être «Diaz de Guzmán» avant d'être l'auteur de «*Belarmino y Apolonio*».

1. *Bajo el signo de Artemisa* (poème).

Pérez de Ayala a placé «sous le signe d'Artémis» — déesse de la jeunesse et de la pureté — ce recueil de nouvelles où prenait forme son désir d'une humanité plus claire et plus nette.

MARCEL CARAYON.

James Fitzmaurice-Kelly, *Geschichte der spanischen Literatur* übersetzt von **Elisabeth Vischer**, herausgegeben von **Adalbert Hämel**, professor an der Universität Wurzburg. Heidelberg; Carl Winters Universitätsbuchhandlung, 1925.

La mort de M. James Fitzmaurice-Kelly, survenue (30 nov. 1923), peu avant celle d'Ernest Mérimée et de Morel-Fatio, a été certainement déplorée d'abord par tous ceux qui ont connu l'homme, d'une correction bien britannique et d'une amabilité d'autant plus agréable, puis par tous ceux qui se servent de ses travaux, en particulier de sa *Littérature espagnole*, faite pour ses compatriotes et à leur point de vue, mais précisément par cela même plus originale et plus savoureuse pour nous. Il n'avait pas hésité, après qu'elle avait été traduite en français, à la refaire lui-même, et en français. Traduite en espagnol il y a vingt-quatre ans par M. Bonilla y San Martín sur la première rédaction, la voici aujourd'hui publiée en allemand, d'après la seconde, grâce à quelqu'un de très compétent, M. Adalbert Hämel, qui va certainement donner une poussée utile, dans son pays, à l'hispanisme un peu délaissé depuis une génération au moins.

M. Hämel rappelle à propos le jugement porté sur ce précis par Morel-Fatio : « Sans doute, le plus médiocre des érudits, embusqué dans ses études spéciales, trouverait ici à compléter et à corriger, mais il n'écrirait pas le livre » (*Bull. Hisp* , 1903, p. 68). C'est dans cet esprit qu'il convient en effet de juger tout manuel de ce genre. Complet? toujours exact? Comment le serait-il? Les jugements, tout au moins, y sont toujours discutables : l'essentiel est que la conception soit bonne, l'exposé clair, le détail utile; et surtout rien de trop. Au surplus, les réimpressions et les refontes sont là pour acheminer vers une forme moins imparfaite.

Une excellente et vraiment appréciable innovation de l'auteur avait été d'annexer à sa *Littérature*, en 1913, une bibliographie, que M. Hämel a mise au courant et sérieusement enrichie. C'est une raison toute particulière de recommander cette traduction à nos étudiants, qui délaissent l'allemand, et qui ont bien tort.

G. CIROT.

CHRONIQUE

~ A signaler l'étude, parue dans la *Revista de Archivos*, de M. Ramón Revilla Vielva, sur la collection d'épigraphes et d'épitaphes arabes du Musée archéologique national de Madrid. Nous y trouvons, groupés suivant les grandes périodes historiques, les vestiges les plus intéressants concernant le passage des Musulmans en Espagne. Ce sont de nombreuses inscriptions en coufique ou en neshi, qui ont pu échapper à la destruction systématique des indigènes et qui se trouvent dans les grands centres ou villes de civilisation arabe. Ces inscriptions, d'une valeur relative en ce qui concerne l'histoire, sont extrêmement intéressantes au point de vue artistique et scientifique. — M. FEGHALI.

~ La *Revista Lusitana*, interrompue depuis 1920, avec son 23e volume, va reprendre le cours de sa publication et annonce l'apparition prochaine de ses tomes XXIV (1921-1922) et XXV (1923-1924).

~ Une troisième *Hispania* est née l'an dernier. Elle a pour parrains MM. A. Bonilla y San Martín et Ricardo León. Son premier numéro ne date, il est vrai, que du 15 janvier 1925 ; mais un « número extraordinario del día de la Raza » l'avait précédé en 1924. L'abonnement est de 50 ptas pour les pays autres que l'Espagne, le Portugal et les pays « de la raza y de la lengua ». Cette revue est éditée par « Renacimiento ». Très richement illustrée, elle s'intéresse à tout ce qui touche le monde hispano-américain, art littéraire, géographie, histoire, folklore, coutumes, etc. Nul doute qu'elle ne rencontre toutes les sympathies qui font vivre une publication de ce genre. Les couvertures dont on l'habille et qu'on varie pour chaque nouvelle sortie, ne manqueront pas d'attirer l'attention. Plus d'un des collaborateurs, innombrables, dont la liste ajoute un ornement d'un autre genre, doit être impressionné d'un tel luxe. Mais pour vivre, aujourd'hui, il faut être riche. Qu'elle vive donc, et richement, cette *Hispania* qui nous parlera des choses américaines comme des choses espagnoles, et qui renforcera, tout en la démontrant, la solidarité des anciennes colonies avec leur métropole !

~ Angel González Palencia, *Tonadilla del Guapo, mandada recoger por Jovellanos* (*Revista de la Biblioteca, Archivo y Museo de Madrid*,

1924); — *Alonso Chirino, médico de Juan II, y padre de Mosén Diego de Valera* (*Boletín de la Biblioteca Menéndez Pelayo*, 1924).

E. Lambert, *Les procédés du Greco* (*Gazette des Beaux-Arts*, sept.-oct. 1924); *L'architecture bourguignonne et la cathédrale d'Avila* (*Bulletin monumental*, 1924, nos 3-4).

Robert Ricard, *Notes sur les éditions et le manuscrit de la « Historia de los Indios de la Nueva España » de Fr. Toribio de Motolinia* (*Revue d'histoire franciscaine*, t. I, n° 4, 1924, Paris, A. Picard).

Jean Sarrailh, *Quatre lettres de J. Nicasio Gallego au duc de Frías* (*Rev. de Filología Esp.*, 1924).

M. L. Wagner, *Os Judeus Hispano-Portugueses e a sua lingua no Oriente, na Hollanda e na Alemanha* (*Arquivo de história e bibliografía*, vol. I).

Dr Linckenheld, *Les Proxumae ont-elles été vénérées en Espagne?* (*Revue des Études anciennes*, 1925, n° 1).

J. Cazenave, *Les intellectuels espagnols et la France pendant la guerre* (*L'Afrique du Nord illustrée*, 14 mars 1925).

Manuel Núñez de Arenas, *Don Ramón de la Sagra, reformador social* (*Revue hispanique*, t. LX, 1924).

H. C. Heaton, *Lope de Vega's Parte XXVII extravagante* (Repr. from *The Romanic Review*, jan.-june 1924); *The case of Parte XXIV de Lope de Vega, Madrid* (Repr. from *Modern Philology*, febr. 1925).

Dom Rafael Alcocer, *La « Domus Seminis » del Silense* (*Revista histórica*, Valladolid, 1925). [La conclusion est que la Chronique dite de Silos est bien l'œuvre d'un moine de Silos, en dépit des objections formulées dans le *Bull. hisp.*, 1914.]

J. Cuvelier, *Un projet d'impôt au temps du duc d'Albe* (Extr. des *Bulletin de la Classe des Lettres*, etc., Académie de Belgique, 1925); — *Les préliminaires du traité de Londres (29 août 1604)*, dans *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, avril 1923.

Carmelo Viñas Mey, *El derecho obrero en la colonización española* (de *Humanidades*, t. VIII, p. 49-102, Buenos Aires, « Coni », Perée 684, 1924).

André Vovard, *La défense de l'Espagne contre la maladie* (*Le Musée social*. 1924-1925). [Étude très documentée sur une organisation qui méritait d'être étudiée de près et sur plus d'un point imitée.]

~~ La 29e livraison de l'*Encyclopédie de l'Islam* contient sur le *Kalilah wa Dimnah* quelques pages (737-741), que les hispanisants peuvent consulter avec fruit.

~~ Les cinq volumes de *Miscellanea Francesco Ehrle* (Roma, Biblioteca Vaticana) comprennent plusieurs articles intéressants pour les hispanisants et les américanisants, entre autres celui de Mgr Auguste Pelzer, *scriptor* de la Vaticane, *Un traducteur inconnu: Pierre Gallego, franciscain et premier évêque de Carthagène (1250-*

1267). Ce franciscain était nommé dans une courte notice de Juan Gil de Zamora consignée par les historiens franciscains; mais l'œuvre était oubliée. Il s'agit de « deux traductions abrégées, faites d'après l'arabe et conservées à la Bibliothèque du Vatican : son *Traité des animaux* et son *Économique* ou opuscule sur le *Gouvernement de la maison* ». Le *Traité des animaux* constitue une nouvelle traduction à ajouter à celles qu'on connaissait déjà des livres attribués à Aristote. L'auteur lui-même la désigne par un mot bizarre, *antecer*, que Mgr Pelzer suppose équivalent à *epitome*. Pour l'autre abrégé, outre le ms. de la Vaticane, un ms. de la Nationale de Paris a fourni un texte complet, d'ailleurs fort court, mis en appendice et étudié sous tous les rapports de l'origine, de la langue et de la diffusion, qui paraît avoir été nulle, et l'on nous explique pourquoi.

Pour Gil Zamora lui-même, Mgr Pelzer fournit plusieurs indications précieuses, notamment sur un ms. berlinois de l'*Historia naturalis*, et un de 99 folios au moins consacré à ce sujet vraiment intéressant et pratique « contra uenena et animalia uenenosa et etiam contra minuta et uilia et tediosa vite nostre animalia ut sunt cimices, culices, bruci, lentes, pediculi et pulices et huiusmodi... », le tout dédié au général des franciscains Raymond Geoffroy (entre 1289 et 1295), et précédé d'une « meditatio prohemialis » (coutumière à l'auteur), avec renvoi à l'*Archiuus siue Armarium scripturarum*, à l'*Historia naturalis*, au livre *De tripertita seu trifaria medicina*, au *libro generali de mundanarum molestiarum remediis*. Une pareille production a quelque chose d'effrayant; mais il est fort probable que ces titres désignent des ouvrages emboîtés les uns dans les autres. C'était comme un *Larousse*, où des articles deviendraient des livres, et où tout ce qui touche à l'histoire ou à l'histoire naturelle serait en même temps à sa place alphabétique dans la grande édition complète *(Mare magnum)* et dans des éditions partielles *(Liber illustrium personarum qui et Historia canonica et ciuilis; Historia naturalis)*, cela pouvant être subdivisé à l'infini. C'est du moins ainsi que je l'entends; et le traité sur les poux et les punaises n'est qu'un des articles détaché, un *separata* de ce *Mare magnum* ou *Armarium scripturarum*, ou *Archiuus*. — G. CIROT.

2 juin 1925.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*

Vol. XXVII. Octobre-Décembre 1925 N° 4

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX

DE

M. ALFRED MOREL-FATIO

NOTE PRÉLIMINAIRE

L'ordre le meilleur pour classer l'œuvre considérable de M. Morel-Fatio a paru être le chronologique; une table alphabétique des personnes et des matières permettra de retrouver aisément les travaux se rapportant à tel ou tel objet.

Dans la présente bibliographie, les publications de M. Morel-Fatio se trouvent donc réparties par années; le lecteur pourra ainsi, du premier coup d'œil, juger de l'activité déployée par le maître des études hispaniques pendant plus d'un demi-siècle, depuis son passage à l'École des Chartes jusqu'à sa mort. A l'intérieur de chaque année, les œuvres proprement dites : livres, brochures, articles, éditions de textes, préfaces, sont classées dans l'ordre alphabétique des titres et distinguées des comptes rendus critiques; ceux-ci sont imprimés en caractères plus petits et classés dans l'ordre alphabétique des revues où ils ont paru.

La Bibliothèque de Versailles possède la presque totalité des travaux dont nous donnons ci-dessous la liste : quand le terme fixé par M. Morel-Fatio lui-même sera passé (10 octobre 1939), les érudits pourront en outre y consulter avec profit les dossiers qui ont servi à l'élaboration de cet œuvre magistral; le détail en est donné dans le *Catalogue des manuscrits de M. Morel-Fatio*, publié au *Bulletin hispanique* de 1921 et 1922.

MM. G. Cirot; Ch. Beaulieux, bibliothécaire en chef à la Bibliothèque de l'Université de Paris; André Jaulme, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale; R. Pichard du Page, conservateur adjoint de la Bibliothèque de Versailles, ont eu l'obligeance de m'aider à vérifier et à compléter sur certains points la présente bibliographie; qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de ma vive reconnaissance. On n'aura pas moins de gratitude envers tous ceux qui auront la bonté de nous signaler les lacunes et les imperfections de ce travail [1].

C. HIRSCHAUER.

1872 :

C.R. [1] *Cansons de la terra...*, éd. Fr. Pelay Briz (in : *Rev. cr.*, VI², 168-170).

[2] *Romancero del Cid...*, éd. C. Michaelis (in : *Rom.*, I, 123-126).

[3] *Opusculos inéditos del cronista...* Pedro Miguel Carbonell, éd. M. de Bofarull y de Sartorio (in : *Rom.*, I, 250 254).

[4] *Ueber die spanischen Versionen der « Historia Trojana »*, von Ad. Mussafia (in : *Rom.*, I, 390-391).

1. Principales abréviations employées :

Ann. Éc. Htes Ét. = École pratique des Hautes Études. — Section des Sciences historiques et philologiques. — Annuaire.

Ayunt. de Madrid, Rev. de la Bibl. = Ayuntamiento de Madrid. Revista de la Biblioteca, Archivo y Museo.

Bibl. Éc. Ch. = Bibliothèque de l'École des Chartes, revue d'érudition.

1873 :

C.R. [5] *Histoire de la littérature espagnole*, de G. Ticknor, trad. J. G. Magnabal (in : *Rev. cr.*, VII², 69-71).

[6] *Coleccion de libros españoles raros ó curiosos*, t. I-III (in : *Rev. cr.*, VII², 276-279).

[7] *Cancioneiro e romanceiro geral portuguez*, éd. Th. Braga ; — *Cantos populares do archipelago açoriano*, éd. Th. Braga ; — *Floresta de varios romances*, éd. Th. Braga (in : *Rom.*, II, 124-134).

[8] *Epopéas de raça mosarabe*, por Th. Braga (in : *Rom.*, II, 369-370).

1874 :

[9] *Grammaire des langues romanes*, par Frédéric Diez, 3e édition, t. II, traduit par Alfred Morel-Fatio et Gaston Paris[1] (Paris, A. Franck, 460 p. in-8°) ; t. III, v. infra n° 24.

[10] *Les lettres satiriques de Diego Hurtado de Mendoza* (in : *Rom.*, III, 298-302).

Bibl. univ. = Bibliothèque universelle ou Revue suisse.
Bull. comm. roy. hist. de Belgique = Académie royale de Belgique. Compte rendu des séances de la commission royale d'histoire ou recueil de ses bulletins.
Bull. du Biblioph. = Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire.
Bull. hisp. = Bulletin hispanique.
Bull. it. = Bulletin italien.
Corresp. = Le Correspondant.
Corresp. hist. = La Correspondance historique et archéologique.
Deutsche Literaturz. = Deutsche Literaturzeitung.
Hermes = Hermes, revista del pais vasco.
Journ. Déb. = Journal des Débats politiques et littéraires.
Journ. Sav. = Journal des Savants.
Literaturbl. = Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.
Mém. Acad. Inscr. = Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
Rev. cr. = Revue critique d'histoire et de littérature.
Rev. de archivos = Revista de archivos, bibliotecas y museos.
Rev. de Esp. = España Moderna. Revista de España.
Rev. de filol. esp. = Revista de filologia española.
Rev. des Bibl. = Revue des Bibliothèques.
Rev. des Deux Mondes = Revue des Deux Mondes.
Rev. ét. juives. = Revue des études juives.
Rev. hist. = Revue historique.
Rev. hist. litt. = Revue d'histoire littéraire de la France.
Rev. hist. relig. = Revue d'histoire des religions.
Rev. litt. comp. = Revue de littérature comparée.
Rom. = Romania, recueil... consacré à l'étude des langues et des littératures romanes.
Zeitschr. für rom. Philol. = Zeitschrift für romanische Philologie.
Ed. = édition. — *Fasc.* = fascicule. — *Herausg.* = herausgegeben. — *Impr.* = imprimerie. — *P.* = page. — *Pag. spéc.* = pagination spéciale. — *S. d.* = sans date, etc.

1. Le tome Ier, paru également en 1874, a été traduit par Auguste Brachet et Gaston Paris.

[11] *Recherches sur le texte et les sources du « Libro de Alexandre »* [in : *École nationale des Chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion 1874 pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe* (Paris, impr. Ch. Noblet, 1873, in-8°), pp. 11-14]; v. infra n° 18.

C.R. [12] *La cour littéraire de Don Juan II, roi de Castille,* par le comte DE PUYMAIGRE (in : *Rev. cr.*, VIII¹, 11-14).

[13] *Œuvres dramatiques*, de Lope de VEGA, trad. Eug. BARET (in : *Rev. cr.*, VIII¹, 410-413).

[14] *Varias obras inéditas,* de CERVANTES, éd. de Ad. CASTRO (in : *Rev. cr.*, VIII², 235-239).

[15] *Libros de antaño nuevamente dados á luz por varios aficionados,* t. I III (in : *Rev. cr.*, VIII², 358-363).

[16] *Questões da lingua portugueza,* por F. Ad. COELHO, Iʳᵃ parte (in : *Rom.*, III, 310-312).

[17] *Cancionero de Stuñiga*, éd. marquis DE LA FUENSANTA DEL VALLE et D. José SANCHO RAYON (in : *Rom.*, III, 413-418).

1875 :

[17bis] *Poésies burlesques et satiriques inédites de Diego Hurtado de Mendoza* (in : *Jahrbuch für romanische und englische Sprache und Literatur*, t. XIV, IIˡᵉʳ Band, 1875, pp. 63-80, 186-209).

[18] *Recherches sur le texte et les sources du « Libro de Alexandre »* [in : *Rom.*, IV, 7-90; tir. à part avec pag. spéc. (Paris, 1875; 86 p. in-8°)]; v. supra n° 11.

C.R. [19] *Andanças é viajes,* de Pero TAFUR.... (in : *Rev. cr.*, IX¹, 135-141).

[20] *Apuntes históricos sobre el archivo general de Simancas,* por D. Fr. ROMERO DE CASTILLA Y PEROSSO (in : *Rev. cr.*, IX¹, 312-316).

[21] *Sur deux relations de voyageurs espagnols* (in : *Rev. cr.*, IX¹, 380-383).

[22] *El mágico prodigioso...,* por Pedro CALDERON DE LA BARCA, éd. J.-G. MAGNABAL (in : *Rev. cr.*. IX², 193-198).

1876 :

[22bis] *Carta de Juan Antonio Morell dando noticias circunstanciadas de su célebre hija Juliana* (in : *Rev. de archivos*, Iʳᵉ sér., VI, 195-199).

[22ter] *Dos poesias castellanas inéditas del siglo XV* (in : *Rev. de archivos*, Iʳᵉ sér., VI, 290-294).

[23] *Fragment d'un conte catalan traduit du français* [in : *Rom.*, V, 453-465; tir. à part, avec pag. spéc. (Nogent-le-

Rotrou, impr. Gouverneur et Daupeley, s. d.; 13 p. in-8°)].

[24] *Grammaire des langues romanes*, par Fréd. Diez, trad. par Alfred Morel-Fatio et Gaston Paris, t. III (Paris, A. Franck, 1876; 456 p. in-8°); v. supra n° 9.

[25] *Relacion del viaje hecho por Felipe II, en 1585, á Zaragoza, Barcelona y Valencia*, escrita por Henrique Cock, notario apostólico y archero de la guardia del cuerpo real, y publicada de real órden por Alfredo Morel-Fatio y Antonio Rodriguez Villa (Madrid, impr. Ariban y C^ia^, 1876; xvii-314 p. in-8°).

C.R. [26] *Las Obras* de Juan Boscan... (in : *Rev. cr.*, X¹, 239-247).

[27] *Les bibliothèques de Madrid et de l'Escurial...*, par M. Gachard (in : *Rev. hist.*, I, 639-644).

1877 :

[28] *Bulletin historique. — Espagne* [in : *Rev. hist.*, III, 381-410; tir. à part, avec pag spéc. et sous le titre : *Revue du mouvement historique en Espagne* (Paris, 1877; 30 p. in-8°)].

[29] *El Mágico prodigioso, comedia famosa*, de Don Pedro Calderon de la Barca, publiée d'après le manuscrit original de la bibliothèque du duc d'Osuna avec deux fac-simile, une introduction, des variantes et des notes par Alfred Morel-Fatio (Heilbronn, Henninger frères; Paris, F. Vieweg; Madrid, M. Murillo, 1877; lxxvi-257 p. pet. in-8° carré).

[30] *Le roman de Blaquerna. Notice d'un manuscrit du* xiv*e* *siècle* (in : *Rom.*, VI, 504-528); addit. et correct., v. infra n°s 35 et 41.

C.R. [31] [Notice bibliographique sur le *Boletin de Sociedad de amigos del pais de Valencia*] (in : *Rom.*, VI, 309).

1878 :

[32] *Attestation donnée, le 24 juillet 1568, par le notaire royal et secrétaire Pedro de Hoyo aux personnes qui avaient été préposées à la garde du prince don Carlos* [in : *Bull. Comm. roy. hist. de Belgique*, 4e sér., t. V, 205-214; tir.

à part avec pag. spéc. (Bruxelles, impr. F. Hayez, s. d.; 12 p. in-8°)].

[33] *L'Espagne au XVIe et au XVIIe siècle*, documents historiques et littéraires publiés et annotés par Alfred MOREL-FATIO (Heilbronn, Henninger frères; Paris, P. Denné; Madrid, M. Murillo, 1878; XI-698 p. in-8°).

[34] *El libro de exenplos por A. B. C.* de Climente SANCHEZ, archidiacre de Valderas [in: *Rom.*, VII, 481-526; tir. à part, sans pag. spéc., sous le titre : *El libro de exenplos por A. B. C.*, de Clemente SANCHEZ DE VERCIAL. *Notice et extraits*, par Alfred MOREL-FATIO (Paris, 1878; 46 p. in-8°)].

[35] [Addition à l'article sur le roman de Blaquerna (v. supra n° 30) (in : *Rom.*, VII, 156)].

C.R. [36] *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne...*, par DIAZ DEL CASTILLO, trad D. JOURDANET. — *Véridique histoire de la conquête ...*, trad. J. M. de HEREDIA (in : *Rev. cr.*, XII¹, 77-82).

1879 :

[37] *Bulletin historique. — Espagne* [in: *Rev. hist.*, IX, 164-197; tir. à part avec pag. spéc. et sous le titre : *Revue du Mouvement historique en Espagne* (Paris, 1878 (*sic*); 36 p. in-8°)].

[38] *Jornada de Tarazona hecha por Felipe II en 1592 pasando por Segovia, Valladolid, Palencia, Búrgos, Logroño, Pamplona y Tudela*, recopilada por Enrique COCK, archero de Su Mag[d], notario y escribano público, precedida de una introduccion, anotada y publicada de real órden por Alfredo MOREL-FATIO y Antonio RODRIGUEZ VILLA (Madrid, impr. Tello, 1879; XXIII-139 p. in-8°).

[39] *Lettres écrites de Madrid en 1666 et 1667*, par MURET, *attaché à l'ambassade de George d'Aubusson, archevêque d'Embrun* [in : *Cabinet historique*, 2e sér., t. III, *Documents*, 97-127 et 193-238 (tir. à part avec pag. spéc., Paris, Alph. Picard; 80 p. in-8°)].

[39*bis*] *Segen* (in : *Zeitschr. für deutsches Alterthum*, XXIII, 435-437).

[40] *Vicente Noguera et son « Discours sur la langue et les auteurs d'Espagne »* [in : *Zeitschr. für rom. Philol.*, III, 1-39 ; tir. à part avec pag. spéc. (Halle, Max Niemeyer, 1879 ; 38 p. in-8°)].

[41] [Addition à l'article sur le roman de Blaquerna (v. supra nos 30 et 35), à propos d'un article de Baix sur le même sujet, paru dans le t. III du *Zeitschr. für rom. Philol.* (in : *Rom.*, VIII, 462)].

C.R. [42] *Arnaldo de Vilanova... Ensayo histórico...* por M. MENENDEZ PELAYO (in : *Bibl. Ec. Ch.*, XL, 341-349).

[43] *Las Mocedades del Cid*, de D. Guillem de CASTRO, éd. W. FÖRSTER, (in : *Rev. cr.*, XIII¹, 277-278).

[44] *Los restos de Don Cristoval Colon, disquisicion* por el autor de la Biblioteca Americana Vetustissima. — *Los restos de Colon, informe* de la Real Academia de la Historia... *sobre el supuesto hallazgo de los verdaderos restos de Cristóval Colon...* (in : *Rev. cr.*, XIII¹, 416-423).

[45] *Correspondance* du cardinal de GRANVELLE, éd. Edm. POULLET, t. Ier (in : *Rev. hist.*, XI, 445-449).

[46] *Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France*, par Ulysse ROBERT, Ier fasc. (in : *Rev. hist.*, XI, 475-477).

[47] *Apuntaciones criticas sobre el lenguage bogotano*, por Rufino José CUERVO (in : *Rom.*, VIII, 620-624).

1880 :

[47bis] *Les lettres des Juifs d'Arles et de Constantinople; lettre à M. Arsène Darmesteter* (in : *Rev. ét. juives*, II, 301-304).

C.R. [48] *Boletin historico*, éd. José VILLAAMIL Y CASTRO, Ed. DE HINOJOSA, Ang. ALLENDE SALAZAR et Marcel. GESTA Y LECETA (in : *Rev. cr.*, XIV¹, 156-158).

[49] *Ueber das altspanische Dreikœnigsspiel...*, von K. A. Martin HARTMANN (in : *Rom.*, IX, 464-469).

1881 :

[50] *Calderon, revue critique des travaux d'érudition publiés en Espagne à l'occasion du second centenaire de la mort du poète, suivie de documents relatifs à l'ancien théâtre espagnol* (Paris, E. Denné, 1881 ; 69 p. in-8°).

[51] *Mélanges de littérature catalane. — I. L'amant, la femme et le confesseur, conte en vers du* XIVe *siècle* (in : *Rom.*, X, 497-518).

[52] *Notes sur la langue des « Farsas y eglogas » de Lucas Fernandez* (in : *Rom.*, X, 239-244 ; avec *erratum* à la p. 464).

[53] *Sur un prétendu fragment inédit de Desclot* (in : *Rom.*, X, 233-238 ; avec *erratum* à la p. 464).

C.R. [54] *Manual de paleografía diplomática española de los siglos XII al XVII...*, por D. Jesus Muñoz y Rivero (in : *Bibl. Ec. Ch.*, XLII, 70-81).

[55] *Histoire de Philippe II..*, par H. Forneron (in : *Rev. cr.*, XV¹, 23-29).

[56] *Propalædia*, de Bartolomé de Torres Naharro, éd. Manuel Cañete (in : *Rev. cr.*, XV¹, 48-51).

[57] *Romancero espiritual...*, por. Joses de Valdivielso, éd. P. Miguel Mir (in : *Rev. cr.*, XV¹, 229-234).

[58] *El cinco de mayo .., oda*, de Alejandro Manzoni, trad. José Llausas (in : *Rev. cr.*, XV¹, 255-257).

[59] *Discursos leidos ante la Real Academia Española en la... recepcion del doctor Don Marcelino Menendez y Pelayo...* (in : *Rev. cr.*, XV¹, 313-318).

[60] *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*, par Charles Graux (in : *Rev. cr.*, XV², 101-110).

[61] *Histoire de la réformation en Espagne*, par Moïse Droin (in : *Rev. hist.*, XVII, 421-423).

[62] *Recull de eximplis e miracles... ordenades por A. B. C. ...* (in : *Rom.*, X, 277-281).

1882 :

[63] « *Al buen callar llaman Sancho* » (in : *Rom.*, XI, 114-119).

[64] *Corrections aux textes publiés du manuscrit de Carpentras n° 377* (in : *Rom.*, XI, 123-129).

[65] *Notes et documents pour servir à l'histoire des Juifs des Baléares sous la domination aragonaise du XIIIᵉ au XVᵉ siècle* [in : *Rev. ét. juives*, IV, 31-56 ; tir. à part avec pag. spéc. (Paris, Société des études juives, 1882 ; 28 p. in-8°)].

[66] *Proverbes rimés de Raimond Lull* [in : *Rom.*, XI, 188-202 ; tir. à part avec pag. spéc. (Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, s. d. ; 15 p. in-8°)].

[67] *Rapport sur une mission philologique à Majorque* [in : *Bibl. Ec. Ch.*, XLIII, 474-497 ; tir. à part avec pag. spéc., sous le titre : *Rapport adressé à M. le ministre de l'Instruction publique sur une mission philologique à Majorque* (Paris, 1882 ; 24 p. in-8°)] ; traduction espagnole, v. infra n° 78.

[68] *Souhaits de bienvenue adressés à Ferdinand le Catholique par un poète barcelonais, en 1473* [in : *Rom.*, XI, 333-356 ; tir. à part sans pag. spéc. (Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, s. d.; 24 p. in-8°)]; v. infra n° 102.

C.R. [69] *Paleografia visigoda...* por D. Jesus Muñoz y Rivero (in : *Bibl. Ec. Ch.*, XLIII, 235-243).

[70] *Histoire des rois d'Alger*, par Fray Diego de Haedo, abbé de Fromesta..., trad. H. D. de Grammont... (in : *Rev. cr.*, XVI[1], 229-236).

[71] *Klassische Bühnendichtungen der Spanier*, herausg. von Max Krenkel : I. *Calderon...* (in : *Rev. cr.*, XVI[1], 268-272).

[72] *El Ateneo de Madrid en el Centenario de Calderon. Disertaciones, poesias y discursos..* (in : *Rev. cr.*, XVI[2], 67-75).

[73] *Histoire du véritable « Saint Genest » de Rotrou*, par Léonce Person (in : *Rev. cr.*, XVI[2], 201-204).

[74] *D. Pedro, el condestable de Portugal...*, por Andres Balaguer y Merino (in : *Rom.*, XI, 153-160).

[75] *Un estudi de toponomástica catalana*, por Salvador Sanpere y Miquel (in : *Rom.*, XI, 430-437).

1883 :

[76] *Mantua carpentana heroice descripta. — Descripción de Madrid compuesta á fines del siglo XVI en examétros latinos*, per Enrique Cock, natural de Gorkum, y publicada por vez primera con introducción y notas por A. Morel-Fatio y A. Rodriguez Villa [in : *Rev. de Archivos...*, Ire sér., IX, 250-272 ; tir. à part avec pag. spéc. (Madrid, impr. D. G. Hernando, 1883; 61 p. in-12)].

[77] *Mélanges de littérature catalane. — II. Le livre des trois choses* [in : *Rom.*, XII, 230-242 ; tir. à part avec pag. spéc. (Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, s. d.; 13 p. in-8°)].

[78] *Memoria dirigida al ministro de Instrucción pública sobre una misión filológica á Mallorca*, por Alfredo Morel-Fatio, traducida por Joaquin Fiol y Bauzá (Palma, impr. Bart. Rotger, 1883; 44 p. pet. in-8°); traduct. du n° 67.

C.R. [79] *Altspanische Sprichwœrter und sprichwoertliche Redensarten aus den Zeiten von Cervantes...*, von Dr Jos. Haller (in : *Rev. cr.*, XVII[2], 3-5).

[80] *Las Quinquagenas de la nobleza de España*, por el capitan FERNANDEZ DE OVIEDO Y VALDÉS, éd. D. Vic. de LA FUENTE, t. Ier (in : *Rev. hist.*, XXI, 179-180).

[81] *Dias geniales ó ludicros.* ., por Dr Juan CARO... (in : *Rom.*, XIII, 454-462).

1884 :

[82] [Notice nécrologique sur M. Manuel Milá y Fontanals] (in : *Rom.*, XIII, 633-635).

[83] *Rapport sur une mission philologique à Valence* [in : *Bibl. Ec. Ch.*, XLV, ann. 1884, 615-654 et XLVI, ann. 1885, 108-137; tir. à part avec pag. spéc., sous le titre : *Rapport adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique sur une mission philologique à Valence, suivi d'une étude sur le « Livre des femmes », poème valencien du XVe siècle, de maître Jaume Roig* (Paris, 1885; 72 p. in-8°, 1 pl. h. t.)].

C.R. [84] *Don Rodrigo de Villandrando.* ., por D. Antonio Maria FABIÉ (in : *Bibl. Ec. Ch.*, XLV, 372-376).

[85] *Diccionario de construccion y régimen de la lengua castellana*, par (sic) R. J. CUERVO (in : *Rev. cr.*, XVIII², 330-333).

[86] *Lettres de Philippe II à ses filles*..., éd. GACHARD (in : *Rev. cr.*, XVIII², 385-387).

[87] *Altspanische Sprichwœrter und sprichwœrtliche Redensarten aus den Zeiten von Cervantes*... von Dr Jos. HALLER, t. II (in : *Rev. cr.*, XVIII¹, 466-469).

[88] *La expedicion y dominacion de los Catalanes en Oriente, juzgadas por los Griegos*, por D. Ant. RUBIÓ Y LLUCH (in : *Rev. cr.*, XVIII¹, 5 8).

1885 :

[89] *La Comedia espagnole du XVIIe siècle. — Cours de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France ; leçon d'ouverture* (Paris, F. Vieweg, 1885; 40 p. in-8°); 2e édit., v. infra n° 435.

[89bis] *Lettres d'Espagne* [sur Canovas del Castillo et la situation politique en Espagne] (in : *le Temps*, 31 décembre 1885)[1].

[90] *Libro de los fechos y conquistas del principado de la Morea, compilado por comandiamento de Don Fray Johan Fernandez de Heredia, maestro del Hospital de S. Johan de Jerúsalem. — Chronique de Morée aux XIIIe et XIVe siè-*

1. Article anonyme, mais dont l'attribution à M. Morel-Fatio est certaine (cf. : *Catalogue des manuscrits de M. Morel-Fatio*, n° 18).

cles, publiée et traduite pour la première fois pour la Société de l'Orient latin, par Alfred MOREL-FATIO (Genève, impr. F. G. Fick, 1885; LXIII-177 p. dont 160 doublées, in-8°).

[91] *Notice sur trois manuscrits de la bibliothèque d'Osuna* [in : *Rom.*, XIV, 94-108; tir. à part avec double pag. (Chartres, impr. Durand, s. d.; 15 p. in-8°)]; v. infra n° 446.

Rapport sur une mission philologique à Valence, v. supra n° 83.

C.R. [92] *Gli Archivi e le Biblioteche di Spagna in rapporto alla storia d'Italia..., relazione* di Isid. CARINI, fasc. I (in : *Bibl. Ec. Ch.*, XLVI, 346-347).

[93] *Geschichte Karls V*, von Herm. BAUMGARTEN, I^{ter} Band (in : *Bibl. Ec. Ch.*, XLVI, 555-557).

[94] *Coleccion de poesias de un cancionero inedito del siglo XV...*, éd. A. PÉREZ GÓMEZ NIEVA (in : *Rev. cr.*, XIX¹, 491-495).

[95] *Grandeur et décadence de la Colombine* (in : *Rev. cr.*, XIX², 260-263)[1].

1886 :

[96] *Le « Bourgeois-Gentilhomme » à Madrid en 1680* (in : *le Moliériste*, VIII, 129-134).

[96bis] *Les Hommes du monde latin : D. Antonio Canovas del Castillo* [Signé : DOMINGO ROSTRITUERTO][2] (in : *Rev. du Monde latin*, VIII, 478-482).

[96ter] *Les Hommes du monde latin : D. Marcelino Menéndez Pelayo* [Signé : DOMINGO ROSTRITUERTO] (in : *Rev. du Monde latin*, IX, 205-211).

[97] *Mélanges de littérature catalane*. — III. *Le livre de courtoisie* (in : *Rom.*, XV, 192-235).

[97bis] *Lettres d'Espagne* [sur Don Emilio Castelar y Ripoll] (in : *le Temps*, 9 janvier 1886)[2].

[98] *Note sur l'article dérivé de « ipse » dans les dialectes catalans* [in : *Mélanges Renier, recueil de travaux publiés par l'École pratique des Hautes Études (Section des sciences*

1. L'attribution à M. Morel-Fatio de ce compte rendu, signé : A. O. (première et dernière lettres d'Alfred Morel-Fatio), résulte de la présence de cet article (très sévère pour la mauvaise gestion des possesseurs de la Colombine) dans un recueil qu'il avait lui-même formé de ses principales productions et d'une fiche catalographique rédigée de sa main.

2. Même observation que pour le n° 89bis.

historiques et philologiques) en mémoire de son président Léon Renier [Paris, F. Vieweg, 1887; in-8° (73e fasc. de la *Bibl. de l'Ec. des Htes Et.*), pp. 9-13; tir. à part sans pag. spéc. (Paris, F. Vieweg, 1886; 7 p. in-8°)]; v. infra n° 285.

[99] *Vie de Lazarille de Tormès*, traduction nouvelle et préface de A. Morel-Fatio; nombreuses illustrations et eaux-fortes de Maurice Leloir (Paris, H. Launette et Cie, 1886; xxiii-146 p. in-8°).

C.R. [100] *Biblioteca popular de la Associacio d'excursions catalana*, t. I-III (in : *Rev. cr.*, XV², 132-133).

[101] *Teatro español del siglo xvi. Estudios historico-literarios*, por D. Manuel Cañete [in : *Rom.*, XV, 462-468; réimpr. à part sous le titre : *Josefina, tragedia de Miguel de Carvajal (édition de 1540)* (Paris, impr. Dubuisson, 1887; 8 p. in-8°)].

1887 :

[102] *Le poème barcelonais en l'honneur de Ferdinand le Catholique* (in : *Rom.*, XVI, 92-97); complément du n° 68.

[103] *Spain.* — Part III : *Language*. Part IV : *Literature* [in : *The Encyclopædia britannica, a dictionary of arts, sciences and general literature* XXII (Edimbourg, Ad. et Ch. Black, 1887; in-4°), 346-352 et 352-365].

[104] *Textes castillans inédits du xiiie siècle : I. Poème d'amour. — II. Débat du vin et de l'eau, en vers. — III. Les dix commandements avec commentaire à l'usage des confesseurs* [in : *Rom.*, XVI, 364-382; tir. à part avec double pag. (Paris, 1887, 21 p. in-8°)].

C.R. [105] Vogel, Eberhard, *Neucatalanische Studien* (in : *Literaturbl. für germ. u. rom. Philol.*, 1887, col. 30-32).

[106] *Les maîtres italiens au service de la maison d'Autriche : Leone Leoni... et Pompeo Leoni...*, par Eug. Plon (in : *Rev. cr.*, XXI¹, 212-213).

[107] *Glosario etimológico de las palabras españolas... de origen oriental...*, por D. Leop. de Eguilaz y Yangas (in : *Rev. cr.*, XXI², 172-174).

1888 :

[108] *Das Catalanische* [in : *Grundniss der romanischen Philologie...*, von G. Gröber. IIIter Teil, Iter Abschnitt : *Romanische Sprachwissenschaft. — B. Die romanischen Spra-*

chen, § 6 (Strasbourg, K. J. Trübner, 1888, in-8°), 669-688; tir. à part avec pag. spéc. (Strasbourg, K. J. Trübner, 1888, 20 p. in-8°)]; 2e éd., v. infra n° 304 *bis*.

[109] *Etudes sur l'Espagne;* première série : I. *Comment la France a connu et compris l'Espagne depuis le Moyen-Age jusqu'à nos jours.* — II. *Recherches sur « Lazarille de Tormès ».* — III. *L'histoire dans « Ruy Blas »* (Paris, E. Bouillon et E. Vieweg, 1888; XI-245 p. pet. in-8°); 2e édition, v. infra n° 148; t. II, v. infra n° 115 et 308; t. III, v. infra n° 285; t. IV, v. infra n° 446.

[109bis] *Vega Carpio (Lope Felix de)* [in : *The Encyclopædia britannica...*, XXIV (Edimbourg, Ad. et Ch. Black, 1888; in 4°), 121-124].

C.R. [110] *Geschichte Karls V*, von H. Baumgarten, IIter Band, Ite Haelfte (in : *Rev. hist.*, XXXVII, 405-407).

1889 :

[111] *Une version aragonaise d'Eutrope faite sous les auspices de Juan Fernandez de Heredia* (in : *Rom.*, XVIII, 491-493).

C.R. [112] Em. Longin, *Lettre d'un franc-comtois...* (in : *Rev. cr.*, XXIII¹, 249-250).

[113] *La España moderna, revista ibero americana* (in : *Rev. cr.*, XXIII², 459-460).

[114] *La diplomatie française et la succession d'Espagne*, par A. Legrelle, t. Ier (in : *Rev. hist.*, XLI, 421-426).

1890 :

[115] *Etudes sur l'Espagne.* IIe série : *Grands d'Espagne et petits princes allemands au XVIIIe siècle, d'après la correspondance inédite du comte de Fernan Nuñez avec le prince Emmanuel de Salm-Salm et la duchesse de Béjar* (Paris, E. Bouillon, 1890; XIV-455 p. pet. in-8°); 2e édition, v. infra n° 308 ; t. Ier, v. supra n° 109 et infra n° 148; t. III, v. infra n° 285; t. IV, v. infra n° 446.

[116] *José Marchena et la propagande révolutionnaire en Espagne en 1792 et 1793* (in : *Rev. hist.*, XLIV, 72-87).

C.R. [117] *Historia de Felipe IV...*, publicada abhora por vez primera... — *De los muchos sucesos dignos de memoria que han ocurrido en Barcelona...*, cronica escrita por Miguel Parets... — A. Canovas

del Castillo. *Estudios del reinado de Felipe IV*, t. I et II — *El duque de Albuquerque en la batalla de Rocroy*, por A. Rodriguez Villa. — *Correspondencia diplomatica de los plenipotenciarios españoles en el congreso de Munster...* (in : *Rev. hist.*, XLII, 174-181).

[119] *Le Songe*, de Bernat Metge .. publ. et trad. par J. M Guardia (in : *Rom.*, XIX, 141-148).

[120] *El renacimiento clásico en la literatura catalana*, por D. Antonio Rubio y Lluch. — *Discurso leido en la Universidad Central...* por... D. Marcelino Menéndez y Pelayo (in : *Rom.*, XIX, 139-141).

1891 :

[121] « *Duelos y Quebrantos* » [in : *Etudes romanes dédiées à Gaston Paris le 29 décembre 1890 (25e anniversaire de son doctorat ès lettres) par ses élèves étrangers des pays de langue française* (Paris, Em. Bouillon, 1891 ; in-8°), pp. 407-418; extr. sans pag. spéc. (Paris, Em. Bouillon, 1891 ; 12 p. in-8°)]; v. infra nos 285 et 373.

[122] *La marquise de Gudanes, agent politique en Espagne à la fin du XVIIe siècle* (in : *Rev. hist.*, XLVII, 78-82).

C.R. [123] *Correspondance* du marquis de Croix... (in : *Bibl. Ec. Ch.*, LII, 326-328).

[124] *Manuel José Quintana...*, por Enrique Pineyro (in : *Rev. cr.*, XXV², 355-357).

[125] *Études et notices historiques concernant l'histoire des Pays-Bas*, par M. Gachard (in : *Rev. hist.*, XLVI, 408-410).

[126] *Documentos escogidos del archivo de la casa de Alba*, los publica la duquesa de Berwick y Alba, condesa de Siruela [in : *Rev. hist.*, XLVIII, 156-169; tir. à part avec pag. spéc., sous le titre : *les Archives de la Maison d'Albe* (Paris, 1891 ; 14 p in-8°)].

[127] *Gramática del castellano antiguo*, por Pedro de Mugica, 1ra parte, *Fonética* (in : *Rom* , XX, 483-485).

1892 :

[128] *Bibliothèque nationale; département des manuscrits. — Catalogue des manuscrits espagnols et des manuscrits portugais* (Paris, Impr. Nationale, 1892 ; XXVII-422 p. in 8°).

[128bis] *La découverte de l'Amérique, d'après les archives de la maison d'Albe* (in : *Journ. Déb.*, 30 sept. 1892).

C.R. [129] *El centenario, revista ilustrada, organo... de la Junta... encargada... de commemorar el descubrimiento de America* (in : *Rev. cr.*, XXVI¹, 461-462).

[130] *La reina doña Juana la loca...*, por Antonio RODRIGUEZ VILLA... (in : *Rev. cr.*, XXVI[1], 490-491).

[131] *Die Beziehungen zwischen Spanien und Deutschland in der Litteratur der beiden Laender...*, von Arturo FARINELLI. — I[ter] Teil (in : *Rev. cr.*, XXVI[2], 111-112).

[132] *Laberinto amoroso. Ein altspanisches Liederbuch...* herausg. von Karl VOLMÖLLER (in : *Rom.*, XXI, 111-112).

1893 :

[133] *La chronique de San Juan de la Peña* (in : *Bibl. Ec. Ch.*, LIV, 97-100).

[134] Fernando de HERRERA. *L'hymne sur Lépante*, publié et commenté par Alfred MOREL-FATIO (Paris, A. Picard, 1893; 37 p. in-8°).

[135] *Katalanische Litteratur* [in : *Grundniss der romanischen Philologie...* von G. GRÖBER. III[ter] Abschnitt : *Litteraturgeschichte der romanischen Völker.* — B. *Die Litteraturen der romanischen Völker*, § 3 (Strasbourg, K. J. Trübner, 1893; in-8°), pp. 70-128; tir. à part sans pag. spéc. (*Ibid.*; 59 p. in-8°)].

[136] Marquis de VILLARS. *Mémoires de la cour d'Espagne de 1679 à 1681*, publiés et annotés par A. MOREL-FATIO et précédés d'une introduction par M. le marquis de VOGÜÉ [in : « *Bibliothèque elzévirienne* » (Paris, Plon-Nourrit et C[ie]; LXXX-349 p. in-12 elzév.).

[137] *Notes de lexicologie espagnole* (in : *Rom.*, XXII, 482-488).

[138] *Sur Guillaume de Machaut* (in : *Rom.*, XXII, 275-276).

C.R. [139] *Lettres intimes* de J. M. ALBERONI... *au comte J. Rocca...*, éd. Em. BOURGEOIS (in : *Bibl. Ec. Ch.*, LIV, 156-157).

1894 :

[140] *L'Arte mayor et l'hendécasyllabe dans la poésie castillane du XV[e] siècle et du commencement du XVI[e] siècle* [in : *Rom.*, XXIII, 209-231; tir. à part avec double pag. (Paris, 1894; 25 p. in-8°)].

[141] *L'Isopo castillan* (in : *Rom.*, XXIII, 561-575).

[142] *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française...* XI. *Espagne*, avec une introduc-

tion et des notes par A. MOREL-FATIO, avec la collaboration de M. H. LÉONARDON, t. Ier *(1649-1700)* (Paris, F. Alcan, 1894; XXVII-527 p. in-8°); t. II et III, v. infra nos 174 et 181.

[143] *La traduction des Commentaires de César par Pier Candido Decembri* [in : *Bibl. Ec. Ch.*, LV, 343-348; tir. à part, avec pag. spéc. (Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, 1894; 6 p. in-8°)].

[144] *El traje de golilla y el traje militar* [in : *Rev. de Esp.*, ann. 1894, 130-144; tir. à part avec pag. spéc. (Madrid, J. Lazaro, 1894; 15 p. in-8°)]; v. infra nos 285 et 287.

[145] *Un Grand d'Espagne agent politique de Louis XIV* (in : *Corresp. hist.*, I, 131-139); v. infra n° 285.

C.R. [146] *Histoire de saint Vincent Ferrier...*, par le R. P. FAGES (in : *Rev. cr.*, XXVIII², 70-71).

1895 :

[147] *Esp. « Yogar »* (in : *Rom.*, XXIV, 592-594).

[148] *Etudes sur l'Espagne*, Ire série; 2e édition revue et augmentée : I. *L'Espagne en France.* — II. *Recherches sur « Lazarille de Tórmes ».* — III. *L'histoire dans « Ruy Blas ».* — IV. *Espagnols et Flamands.* — V. *Le « Don Quichotte » envisagé comme peinture et critique de la société espagnole du XVIe et du XVIIe siècle* (Paris, E. Bouillon, 1895; XII-405 p. in-8°); 1re éd., v. supra n° 109.

[149] *Maître Fernand de Cordoue et les humanistes italiens du XVe siècle* [in : *Mélanges Julien Havet. Recueil des travaux d'érudition dédiés à la mémoire de Julien Havet* (Paris, Em. Leroux, 1895; in-8°), pp. 521-533].

[150] *Mission de M. H. Léonardon en Espagne* (in : *Ann. Ec. Htes Et.*, 111-122).

C.R. [151] *L'ambassade de France en Angleterre sous Henri IV...*, par P. LAFLEUR DE KERMAINGANT (in : *Bibl. Ec. Ch.*, LVI, 375-376).

[152] *Handschriftenschätze Spaniens...*, von Dr Rudolf BEER (in : *Bibl. Ec. Ch.*, LVI, 392-394).

[153] *Ein Ministerium unter Philipp II, Kardinal Granvelle...*, von Martin PHILIPPSON (in : *Rev. hist.*, LII, 396-398).

1896 :

[**154**] « *Comer barro* » [in : *Mélanges de philologie romane dédiés à Carl Wahlund à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa naissance*... (Mâcon, impr. Protat, 1896; 393 p. in-8°), pp. 41 49; tir. à part, sans pag. spéc. (Mâcon, impr. Protat, 1896; 9 p. in-8° carré)].

[**155**] *Les deux Omero castillans* (in : *Rom.*, XXV, 111-129); v. infra n° 446.

[**156**] *Lettres d'antiquaires espagnols de la fin du* XVIII*e siècle adressées au comte de Lumiares* [in : *Bibl. Ec. Ch.*, LVII, 64-76; tir. à part, avec pag. spéc. (Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, 1896; 16 p. in-8°)].

C.R. [**157**] *L'immigrazione dei Gesuiti Spagnuoli letterati in Italia,* memoria di Vittorio CIAN. — *Italia e Spagna nel secolo* XVIII... , studii... di Vittorio CIAN (in : *Rev. cr.*, XXX¹, 156-160).

[**158**] *El doctor Navarra Don Martin de Azpilcueta y sus obras*..., por Don Mariano ARIGITA Y LASA (in : *Rev. cr.*, XXX¹, 286-290).

[**159**] *Dépêches* de M. de FOURQUEVAUX, éd. DOUAIS, t Ier (in : *Rev cr.*, XXX², 92-94).

[**160**] G. SYVETON,... *Le baron de Ripperda*.. (in : *Rev. cr* , XXX², 94-97).

[**161**] *Obras* de Gutierre de CETINA, éd. D. Joaquin HAZAÑAS Y LA RUA (in : *Rev. cr.*, XXX², 131-136).

[**162**] *El testamento de Ramon Lull y la escuela luliana en Barcelona*,.., por D. Francisco de BOFARULL Y SANS (in : *Rom.*, XXV, 326-327).

1897 :

[**163**] [Notice nécrologique sur Canovas del Castillo] (in : *Rev. hist.*, LXV, 459-461).

[**164**] *Version napolitaine d'un texte catalan du « Secretum Secretorum »* (in : *Rom.*, XXVI, 74-82).

C.R. [**165**] *Une princesse romaine au* XVII*e siècle : Marie Mancini Colonna*..., par Lucien PEREY (in : *Rev. cr.*, XXVI¹, 229-236).

[**166**] Primera parte de *Las Flores de poetas ilustres de España*, ordenada por Pedro ESPINOSA.. ; secunda parte de *Las Flores de poetas*..., ordenada por D. Juan Antonio CALDERÓN, éd. D. Juan QUIROS DE LOS RIOS y D. Francisco RODRIGUEZ MARÍN... (in : *Rev. cr.*, XXXI², 68-75).

[**168**] Emilio COTARELO Y MORI. *Estudios sobre la historia del arte escénico en España* [I]. *Maria Ladvenant y Quirante*... II. *Maria del Rosario Fernandez, la Tirana*... (in : *Rev. cr.*, XXXI², 379-381).

[**169**] *Intermèdes espagnols... du* XVII*e siècle*, trad. Léo ROUANET (in : *Rev. cr.*, XXXI², 400-401).

[170] *Don Enrique de Villena; su vida y obras*, por Emilio Cotarelo y Mori (in : *Rom.*, XXVI, 126-132).

[171] Ramon Menéndez Pidal. *La leyenda de los Infantes de Lara* [in : *Rom.*, XXVI, 305-320; tir. à part, avec pag. spéc. (Mâcon, impr. Protat, s. d ; 16 p. in-8°)].

1898:

[172] *Chronique des rois de Castille (1248-1305)*, par Jofré de Loaisa [in : *Bibl. Ec. Ch.*, LIX, 325-378; tir. à part avec pag. spéc., sous le titre : Jofré de Loaisa, *Chronique des rois de Castille (1248-1305)*, publiée par Alfred Morel-Fatio (Paris, 1898; 56 p. in-8°)].

[173] *Les codices parisienses del Fuero de Cuenca* (in : *Rev. des archivos*, IIIe sér., II, 193-199).

[174] *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française... — XII. Espagne*, avec une introduction et des notes par A. Morel-Fatio et H. Léonardon, t. II *(1701-1722)* (Paris, F. Alcan, 1898; xl-434 p. in-8°); t. Ier, v. supra n° 142; t. II, v. infra n° 181.

[175] *Vida de Carlos III* escrita por el conde de Fernan-Nuñez, publicada con la biografia del autor, apéndices y notas por A. Morel-Fatio y A. Paz y Mélia, y un prólogo de D. Juan Valera (Madrid, F. Fé, 1898; 2 vol. de xxii-420 et 426 p. in-8°; 2 pl. h. t.).

C.R. [176] *Histoire de l'abbaye de Silos. — Recueil des chartes de l'abbaye de Silos*, par D. Marius Férotin (in : *Rev. cr.*, XXXII², 46-48).

1899:

[177] *Cartas eruditas del marqués de Mondéjar y de Etienne Baluze (1679-1690)* [in : *Homenaje á Menéndez y Pelayo...* (Madrid, Victoriano Suárez, 1899, 2 vol. in-8°), I, 1-39; tir. à part, avec pag. spéc. (Madrid, V. Suárez, 1899; 39 p. in-8°)].

[178] *Documents volés au Ministère d'Etat à Madrid* (in : *Bibl. Ec. Ch.*, LX, 562-564).

[179] *La donation du duché de Molina à Bertrand de Guesclin* [in : *Bibl. Ec. Ch.*, LX, 145-176; tir. à part, avec pag. spéc. (Paris, 1899; 32 p. in-8°)]; v. infra n° 446.

[180] *L'instruction de Charles-Quint à son fils Philippe II donnée à Palamós, le 4 mai 1543* [in : *Bull. hisp.*, I, 135-148; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret et fils; Paris, A. Fontemoing, etc., 1899; 16 p. in-8°)].

[181] *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France... XIIbis. Espagne*, avec une introduction et des notes par A. Morel-Fatio et H. Léonardon, t. III (*1722-1793*) (Paris, F. Alcan, 1899; 498 p. in-8°); t. I et II, v. supra nos 142 et 174.

[182] *La Satire* de Jovellanos *contre la mauvaise éducation de la noblesse (1787)*, publiée et annotée par Alfred Morel-Fatio [*Bibliothèque des Universités du Midi*, fasc. III; supplt au *Bull. hisp.* de 1899 (Bordeaux, Feret et fils; Paris, A. Fontemoing, etc., 1899; 48 p. in-8°)].

C.R. [183] *Homenaje á Menéndez y Pelayo...* con un prologo de D. Juan Valera [in : *Bull. hisp.*, I, 210-230; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret et fils; Paris, A. Fontemoing, etc., 1899; 20 p. in-8°)].

[184] *Catálogo de las colecciones... del Palacio de Liria;* le publica la duquesa de Berwick y de Alba, condesa de Siruela (in : *Journ. Sav.*, 1899, 117-126).

[185] *Catálogo de la Real Biblioteca. Manuscritos. Crónicas de España*, descritas por Ramon Menéndez Pidal (in : *Rom.*, XXVIII, 303-307).

1900 :

[186] *Agregation d'espagnol. Concours de 1901. Notes bibliographiques sur les auteurs du programme* [Signé : E. Mérimée, A. Morel-Fatio] (in : *Bull. hisp.*, II, 328-333).

[187] *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol sous Louis XIII*, n° 1 de la *Bibliothèque espagnole* (Paris, Alph. Picard; Toulouse, Ed. Privat, 1900[1]; 231 p. in-12; 1 pl. h. t.).

[188] *Etudes sur le théâtre de Tirso de Molina. — I. La Prudencia en la muger* [in : *Bull. hisp.*, II, 85-109 et 178-203; tir. à part, avec pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1900; 54 p. in-8°)]; v. infra n° 285.

[189] *La « Farsa llamada Salamantina »* de Bartolomé Palau [in : *Bull. hisp.*, II, 237-304; 1 pl. h. t.; tir. à part, avec

1. La couverture imprimée porte le millésime : 1901.

pag. spéc., sous le titre : « *La Farsa llamada Salamantina* » de Bartolomé Palau, publiée et annotée par Alfred Morel-Fatio (Bordeaux, Feret; Paris, A. Fontemoing, 1900; 72 p. in-8°; 1 pl. h. t.)].

[190] *La lettre du roi Sanche IV à Alonso Perez de Guzman sur la défense de Tarifa (2 janvier 1295)* [in : *Bull. hisp.*, I, 15-24; tir. à part, sans pag. nouv. (Bordeaux, Feret; Paris, A. Fontemoing, etc., 1900; 12 p. in-8°)]; v. infra n° 285.

[191] *Notes de Grammaire. — De punta en blanco* (in : *Bull. hisp.*, II, 204-205); v. infra n° 285.

[191 *bis*] Préface à : Pérez Galdós, *Miséricorde*, roman traduit de l'espagnol... par Maurice Bixio (Paris, Hachette, 1900; in-16), pp. I-VI.

[192] *Le théâtre espagnol*, par Alfred Morel-Fatio et Léo Rouanet, n° 7 de la *Bibliothèque des Bibliographies critiques publiées par la Société des Etudes historiques* (Paris, A. Fontemoing, s. d. = 1900; 47 p. in-8°).

C.R. [193] John Garrett Underhill, *Spanish literature in the England of the Tudors* (in : *Bull. hisp.*, II, 41-42).

[194] Frank Wadleigh Chandler, *Romances of Roguery*... Part I : *The picaresque Novel in Spain* (in : *Bull. hisp.*, II, 42-43).

[195] *Drames religieux de Calderon*..., trad. Léo Rouanet (in : *Bull. hisp.*, II, 43-45).

[196] Emilio Cotarelo y Mori. *Don Ramon de la Cruz*... (in : *Bull. hisp.*, II, 46).

[197] Rafael Altamira y Crevea. *Historia de España*..., t. Ier (in : *Bull. hisp.*, II, 46-47).

[198] José Enrique Serrano y Morales. *Reseña histórica... de las imprentas que han existido en Valencia*... (in : *Bull. hisp.*, II, 47).

[199] *Untersuchungen über die « Proverbios morales » von Santob de Carrion*..., von Dr Leop. Stein (in : *Bull. hisp.*, II, 115).

[200] Georges Daumet. *Innocent IV et Blanche de Bourbon*... (in : *Bull. hisp.*, II, 116).

[201] *Das Wallfartsbuch des Hermannus Künig von Vach*..., von Konrad Habler (in : *Bull. hisp.*, II, 117).

[202] *Diplomáticos españoles. Don Cristobal de Moura*... por Don Alfonso Davila y Burguero (in : *Bull. hisp.*, II, 118-119).

[203] *L'Araucana*, poème épique par D. Alonso de Ercilla y Zuñiga. Morceaux choisis..., éd. Jean Ducamin (in : *Bull. hisp.*, II, 119-137).

[204] José Jordán de Urries y Azara. *Biografía... de Jáuregui...* (in *Bull. hisp.*, II, 137-139).

[205] *Mil trecientas comparaciones populares andaluzas*, recogidas... por Francisco Rodríguez Marín (in : *Bull. hisp.*, II, 146).

[206] *Frases de los autores clásicos españoles* entresacadas por el P. Juan Mir y Noguera (in : *Bull. hisp.*, II, 146).

[207] *Algunas voces forestales..*, por D. José Jordana y Morera (in : *Bull. hisp.*, II, 146).

[208] *Bibliografía crítica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra*, por D. Leopoldo Rius, t. Ier (in : *Bull. hisp.*, II, 210-212).

[209] *Le théâtre espagnol*, par Alfred Morel-Fatio et Léo Rouanet... (in : *Bull. hisp.*, II, 212-213).

[210] *Estudos de philologia mirandesa*, por J. Leite de Vasconcellos ; vol. I (in : *Bull. hisp.*, II, 213).

[211] *Cancionero* de Antón de Montoro ..., éd. Don Emilio Cotarelo y Mori (in : *Bull. hisp.*, II, 314-323).

[212] *Homenaje á Menéndez y Pelayo...* (in : *Rev. cr.*, XXXIV[1], 148).

[213] [Note bibliographique sur l'article de H. R. Lang, relatif au « Descort » dans l'ancienne poésie portugaise et espagnole] (in : *Rom.*, XXIX, 124).

1901 :

[214] *Agrégation d'espagnol (Concours de 1902). — Bibliographie des auteurs du programme* [Signé : E. Mérimée, A. Morel-Fatio] (in : *Bull. hisp.*, III, 434-439).

[215] *L'Agrégation d'italien et d'espagnol en 1900* (*Rapport adressé* par M. Morel-Fatio, président du jury, à M. le Ministre de l'Instruction publique) (in : *Bull. it.*, I, 31-36); v. infra n° 221.

[216] *L'« Arte nuevo de hazer comedias en este tiempo »* de Lope de Vega [in : *Bull. hisp.*, III, 365-405 ; tir. à part avec pag. spéc., sous le titre : Lope de Vega, *Arte nuevo de hazer comedias en este tiempo,* publié et annoté par Alfred Morel-Fatio... (Bordeaux, Feret ; Paris, Fontemoing, etc., 1901 ; 43 p. in-8°)].

[217] « *Barco de la vez* » (in : *Bull. hisp.*, III, 166-167).

[218] *Las « Coplas » de Gallegos* [in : *Bull. hisp.*, III, 17-34 ; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret ; Paris, Fontemoing, etc., 1901 ; 20 p. in-8°)].

[219] *Le Débat entre Anton de Moros et Gonzalo Davila* [in : *Rom.*, XXX, 49-64 ; tir. à part, avec pag. spéc. (Paris, 1901 ; 16 p. in-8°)].

[220] *L'espagnol de Manzoni* [in: *Bull. it.*, I, 206-212; tir. à part, avec pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Grenoble, Gratier, etc., 1901; 7 p. in-8°)]; v. infra n° 286.

[221] *Extrait du rapport sur l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1900*, adressé par M. Morel-Fatio, président du jury, à M. le Ministre de l'Instruction publique (in : *Bull. hisp.*, III, 85-89); v. supra n° 215.

[222] *Fernan Caballero, d'après sa correspondance avec Antoine de Latour* [in : *Bull. hisp.*, III, 252-284; tir. à part, avec pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1901; 45 p. in-8°)].

[223] *La grammaire espagnole de Gerónimo de Texeda* (in : *Bull. hisp.*, III, 63-64).

[224] « *Nación* » (in : *Bull. hisp.* III, 429-430); v. infra n° 285.

[225] « *O cacciati del ciel, gente dispetta* » *(Inf., IX, 91)* (in : *Bull. it.*, I, 29-30).

[226] *Les Poésies de Fr. Luis de León* (in : *Bull. hisp.*, III, 80-83).

[227] *Soldats espagnols du* XVIIe *siècle. — Alonso de Contreras, Miguel de Castro et Diego Suarez* [in: *Bull. hisp.*, III, 135-158; tir. à part, sans pag. nouv. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1901; 24 p. in-8°)]; v. infra n° 285.

[228] *Un document des Archives de l'Infantado en vente en Allemagne* (in : *Bull. hisp.*, III, 64-65).

C.R. [229] *Vita y escritos de Juan Clemente Zenea*, por Enrique Piñeyro (in : *Bull. hisp.*, III, 78).

[230] *Coleccion de autos, farsas y coloquios del siglo* XVI, publ. par Léo Rouanet (in: *Bull. hisp.*, III, 295-296).

[231] *Las « Novelas ejemplares » de Cervantes...*, por Francisco A. de Icaza (in : *Bull. hisp.*, III, 296-297).

[232] *The complete works* of Miguel de Cervantes Saavedra, vol. III et IV, éd. Jas. Fitzmaurice-Kelly, trad. John Ormsby (in : *Bull. hisp.*, III, 425-426).

[233] Charles Lea. *The Moriscos of Spain* (in: *Rev. hist. relig.*, 1901, 113-118).

1902 :

[234] *Agrégation. — Extrait du rapport sur l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1901*, adressé par M. Morel-Fatio,

président du jury, à M. le Ministre de l'Instruction publique (in : *Bull. hisp.*, IV, 75-80); v. infra nº 241.

[235] *Agrégation. — Notes bibliographiques sur les auteurs du programme de l'agrégation d'espagnol (Concours de 1903)* [Signé : E. Mérimée, A. Morel-Fatio] (in : *Bull. hisp.*, IV, 363-369).

[236] *Les défenseurs de la Comedia* [in : *Bull. hisp.*, IV, 30-61 ; tir. à part, avec pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1902 ; 35 p. in-8º)].

[237] « *Ferrer les oies* » (in : *Bull. hisp.*, IV, 154-156).

[238] *La historia en el drama « Ruy Blas » de Victor Hugo* (in : *Rev. de Esp.*, 1902, pp. 66-105); v. supra nºs 109 et 148.

[239] *L'humaniste hétérodoxe catalan Pedro Galés* (*Bull. de la Société de l'histoire du protestantisme français*, nºs d'avril et de mai 1900. Articles de MM. Paul Besson et A. Bernus. — Ernest Schaefer, *Beitraege zur Geschichte des spanischen Protestantismus und der Inquisition im zechzehnten Jahrhundert*, Guetersloh, C. Bertelsmann, 1902, 3 vol. in-8º) [Signé : Ed. Boehmer et A. Morel-Fatio] [in : *Journ. Sav.*, 1902, pp. 357-370, 425-437, 476-486 ; tir. à part, avec pag. spéc., sous le titre : l'*Humaniste hétérodoxe catalan Pedro Galés* (Paris, Impr. nationale, 1902 ; 37 p. in-4º)]; v. aussi nº 446.

[240] *Publications de M. Archer M. Huntington* (in : *Bull. hisp.*, IV, 361-362).

[241] *Rapport sur l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1901* (in : *Bull. it.*, I, 54-62); v. supra nº 234.

[242] « *Roso* » (in : *Bull. hisp*, IV, 257-260); v. infra nº 285.

[243] « *Simón* » et « *Birlocho* » (in : *Bull. hisp.*, IV, 360-361).

[244] *Une lettre de Marchena* (in : *Bull. hisp.*, IV, 256-257).

C.R. [245] *Crónica troyana, códice gallego del siglo* XV..., *con apuntes gramaticales y vocabulario* por D. Manuel R. Rodriguez, éd. Andrés Martinez Salazar (in : *Bull. hisp.*, IV, 63-64).

[246] *Los Moriscos españoles y su expulsión...*, por D. Pascual Boronat y Barrachina (in : *Bull. hisp.*, IV, 64-66).

[247] *Emporio científico é histórico de organografía musical antigua española*, por Felipe Pedrell (in : *Bull. hisp.*, IV, 67).

[248] *Historia de la literatura española...*, por Jaime Fitzmaurice-Kelly, trad. Adolfo Bonilla y San Martin... (in : *Bull. hisp*, IV, 67-69).

[249] *Prim*, par H. Léonardon (in : *Bull. hisp.*, IV, 69).

[250] *Obras* de Ramón Lull..., textos.., publicados por Jerónimo Rosselló (in: *Bull. hisp.*, IV, 167).

[251] *Cancionero inédito* de Juan Alvarez Gato..., éd. E. Cotarelo y Mori (in: *Bull. hisp.*, IV, 168).

[252] *Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos xvi y xvii*, recogidos por D. Cristóbal Pérez Pastor (in: *Bull. hisp.*, IV, 168).

[253] *Florilegio de poesias castellanas del siglo xix*, éd. Juan Valera, t. Ier (in : *Bull. hisp.*, IV, 170).

[254] *Clarorum hispaniensium epistolae... ad humaniorum litterarum historiam pertinentes...*, éd. Adolfo Bonilla y San Martin (in: *Bull. hisp.*, IV, 276-283).

[255] *El libro de Patronio ó El conde Lucanor...* por el principe Don Juan Manuel... (in : *Bull. hisp.*, IV, 378).

[256] *A infanta D. Maria de Portugal...*, por Carolina Michaëlis de Vasconcellos (in: *Bull. hisp.*, IV, 378).

[257] *Études sur Lope de Vega*, par D. K. Pétrof (in: *Bull. hisp.*, IV, 379-381).

[258] *Catálogo de la Biblioteca municipal de Madrid* (in: *Bull. hisp.*, IV, 381).

[259] Paget Toynbee, *Dante studies and researches* (in: *Bull. it.*, II, 150-152).

[260] Pietro Vigo, *Le Danze macabre in Italia* (in : *Bull. it.*, II, 154).

[261] Arth. Chuquet, *Stendhal-Beyle* (in: *Bull. it.*, II, 169-170).

[262] *Nuevos autógrafos* de Cristóbal Colón ..., éd. duquesa de Berwick y Alba (in: *Journ. Sav*, 1902, 399).

V. aussi n° 239.

1903 :

[263] *A propos du sonnet « Superbi colli »* (in: *Bull. it.*, III, 37-38); v. infr. n° 285.

[264] *Agrégation. — Notes bibliographiques sur les auteurs du programme de l'agrégation d'espagnol (concours de 1904* [Signé : E. Mérimée et A. Morel-Fatio] (in : *Bull. hisp.*, V, 434-438).

[265] « *Ate relegata et Minerva restituta* ». *Comédie de collège représentée à Alcalá de Henares en 1539 ou 1540* [in : *Bull. hisp.*, V, 9-24 ; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1903; 16 p. in-8°)] ; v. infra n° 285.

[266] « *Coche Simón* » (in : *Bull. hisp.*, V, 186).

[267] [Discours prononcé aux obsèques de Gaston Paris, le 12 mars 1903] (in : *Bibl. Ec. Ch.*, LXIV, 207-208).

[268] *Le « Don Quichotte » d'Avellaneda* [in : *Bull. hisp*., V, 359-362; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1903; 24 p. in-8°)].

[269] *Dª Maria Pacheco* (in : *Bull. hisp.*, V, 301-304).

[270] *Dª Marina de Aragón, 1523-1549* [in : *Bull. hisp.*, V, 140-157; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1903; 19 p. in-8°)]; v. infra n° 285.

[271] *Extrait du rapport sur le concours de l'Agrégation d'espagnol et d'italien en 1902* (in : *Bull. hisp*., V, 181-185); v. infra n° 272.

[272] *Rapport sur le concours d'agrégation d'espagnol et d'italien en 1902* (in : *Bull. it.*, III, 44-50); v. supra n° 271.

[273] *Simón y ayuda* (MORETO, *El Desdén con el desdén*, acte Ier, sc. 4) (in : *Bull. hisp.*, V, 186-188).

[274] « *Vadi á mia bella figlia, genitrice*
Dell' onor di Cicilia e d'Aragona » (*Purg.*, III, 115-116) (in : *Bull. it.*, III, 143-144).

C.R. [275] *Louis XI, Jean II et la Révolution catalane...*, par Joseph CALMETTE (in : *Bull. hisp.*, V, 192-193).

[276] *La Perfecta casada*, por... F. Luys de LEON..., éd. Elizabeth WALLACE (in : *Bull. hisp.*, V, 193-194).

[277] *Geschichte des neueren Dramas*, von Wilhelm CREIZENACH, IIIter Band..., IIter Th. (in : *Bull. hisp.*, V, 194).

[278] *Lope de Vega and the spanish Drama...*, by James FITZMAURICE-KELLY (in : *Bull. hisp.*, V, 195).

[279] *Corneille and the spanish Drama*, by J. B. SEGALL (in : *Bull. hisp.*, V, 195).

[280] *Isidoro Maiquez y el teatro de su tiempo*, por Don Emilio COTARELO Y MORI (in : *Bull. hisp.*, V, 196).

[281] *Discursos leídos.. en la recepción pública de D. Ramón Menéndez Pidal ..* (in : *Bull. hisp.*, V, 196-197).

[282] *El Diablo cojuelo*, por Luis VÉLEZ DE GUEVARA..., éd. Adolfo BONILLA Y SAN MARTÍN (in : *Bull. hisp.*, V, 307-314).

[283] Rudolf BEER, *Spanische Litteraturgeschichte* (in : *Deutsche Litteraturzeitung*, juin 1903, col. 1410-1411).

1904 :

[284] *Agrégation. — Notes bibliographiques sur les auteurs du programme de l'agrégation d'espagnol (concours de 1905)* [Signé : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO] (in : *Bull. hisp.*, VI, 351-355).

[285] *Etudes sur l'Espagne*, IIIe série : I. *La lettre de Sanche IV à Alonso Pérez de Guzmán.* — II. *Un drame historique de Tirso de Molina.* — III. *Da María de Aragón.* — IV. *Une comédie de collège.* — V. *Histoire de deux sonnets.* — VI. *Soldats espagnols.* — VII. *Un grand d'Espagne, agent de Louis XIV.* — VIII. *La golille et l'habit militaire.* — IX. *Fernán Caballero.* — X. *L'espagnol de Manzoni.* — XI. *Mélanges de philologie* (Paris, E. Bouillon, 1904. VI-439 p. pet. in-8o) ; t. Ier, v. supra nos 109 et 148 ; t. II, nos 115 et 308 ; v. aussi nos 98, 121, 144, 145, 188, 190, 191, 220, 222, 224, 227, 242, 263, 265, 270.

[286] *Extrait du rapport sur le concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1903* (in : *Bull. hisp.*, VI, 159-163) ; v. infra no 288.

[287] *La golille et l'habit militaire* [in : *Bull. hisp.*, VI, 114-142 ; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret ; Paris, Fontemoing, etc., 1904 ; 32 p. in-8o)] ; v. supra nos 144 et 285.

[288] *Rapport sur le concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1903* (in : *Bull. it.*, IV, 62-69) ; v. supr. no 286.

[289] *La vie de D. Luís de Requesens y Zúñiga* [in : *Bull hisp.*, VI, 195-233, 276-308 ; VII, 235-273 ; tir. à part de la première partie (introduction à la vie de Requesens), sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret ; Paris, Fontemoing, 1904 ; 32 p. in 8o)].

C.R. [290] *Luís Barahona de Soto...*, por Francisco RODRIGUEZ MARIN (in : *Bull. hisp.*, VI, 165-167).

[291] *Historia genealógica y heráldica de la monarquía española...*, por Don Francisco FERNÁNDEZ DE BÉTHENCOURT, t. I-V (in : *Bull. hisp.*, VI, 360-366).

[292] Hugo Albert RENNERT, *The life of Lope de Vega* (in : *Deutsche Litteraturz*, sept. 1904, col. 2299-2301).

[293] *Manual elemental de gramática histórica española*, por R. MENÉNDEZ PIDAL (in : *Rom.*, XXXIII, 270-272).

1905 :

[294] *Agrégation. — Notes bibliographiques sur les auteurs du programme de l'agrégation d'espagnol (concours de 1906)* [Signé : E. MÉRIMÉE et A. MOREL-FATIO] (in : *Bull. hisp.*, VII, 413-419).

[294bis] *El cronista Antonio de Herrera y el archiduque Alberto* (in : *Rev. de archivos*, IIIe sér., IX, 55-57).

[295] *D. Nuno de Mendoça* (in : *Bull. hisp.*, VII, 205-207).

[296] *La duchesse d'Albe Da Maria Enriquez et Catherine de Médicis* [in : *Bull. hisp.*, VII, 360-386, 2 pl. h. t. ; tir. à part, avec pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1905; 32 p. in-8°; 2 pl. h. t.)].

[297] *Les origines de Lope de Vega* [in : *Bull. hisp.*, VII, 38-53); tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1905; 20 p. in-8°)].

[298] *Rapport sur le concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien* (in : *Bull. it.*, V, 90-98).

[299] *Un faux autographe de Cervantes* [in : *Bull. du Biblioph.*, 1903, 153-163, 1 pl. h. t.; tir. à part, avec pag. spéc. (Paris, H. Leclerc, 1905; 15 p. in-8°)].

La vie de D. Luís de Requesens, v. supra n° 289.

C.R. [300] *Crónica de Enrique IV...*, por Alonso de Palencia, trad. Paz y Mélia, t. Ier (in : *Bull. hisp.*, VII, 74-75).

[301] *Fr. Luís de León*, ... obra del M. R. P. Fr. Francisco Blanco García (in : *Bull. hisp.*, VII, 76-78).

[302] *Bibliografía de las controversias sobre la licitud del teatro en España*, por Don Emilio Cotarelo y Mori (in : *Bull. hisp.*, VII, 81-85).

[303] *Spanish influence on English literature*, by Martin Hume (in : *Bull. hisp.*, VII, 310-312).

[304] Note bibliographique relative à une étude de M. G. Cirot sur *« ser » et « estar » avec un participe passé*, publ. dans les *Mélanges... Ferdinand Brunot* (in : *Rom.*, XXXIV, 309).

1906 :

[304bis] *Das Catalanische* [in : *Grundniss der romanischen Philologie*, herausg. von G. Gröber, t. Ier, 2e éd. (Strasbourg, K. J. Trübner, 1904-1906), pp. 841-877] [Signé : Alf. Morel-Fatio und Saroïhandy]; Ire éd., v. supra n° 108.

[305] *Cervantes et le troisième centenaire du « Don Quichotte »* [in : *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen*, CXVI, 340-361 ; tir. à part, avec pag. spéc. (Brunswick, impr. G. Westermann, 1906 ; 24 p. in-8°)].

[306] *Cervantes et les cardinaux Acquaviva et Colonna* [in: *Bull. hisp.*, VIII, 247-256; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1906; 12 p. in-8°)].

[307] *D. Bernardino de Mendoza. — I. La vie. — II. Les œuvres* [in: *Bull. hisp.*, VIII, 20-70, 129-147; tir. à part, avec pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1906; 71 p. in-8°)]; v. aussi n° 446.

[308] *Etudes sur l'Espagne*, IIe série, deuxième édition revue et augmentée: *Grands d'Espagne et petits princes allemands au XVIIIe siècle*... etc. (Paris, H. Champion, 1906; XIII-429 p. pet. in-8°); 1re éd., v. supra n° 115.

[309] *Extrait du rapport* de M. MOREL-FATIO, président du jury, *sur le concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1905* (in: *Bull. hisp.*, VIII, 193-198); v. infra n° 312.

[310] *El Libro de Alixandre, manuscrit esp. 488 de la Bibliothèque nationale de Paris*, publié par Alfred MOREL-FATIO, [*Gesellschaft für romanische Literatur*, Band 10 (Dresde et Halle, Max Niemeyer, 1906; XXVIII-333 p. in-8°; 2 pl. h. t.)].

[311] *Liste des travaux de M. Alfred Morel-Fatio, ancien élève de l'Ecole des Chartes, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (1875-1880), chargé de cours de littérature étrangère à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger (1880-1885), maître de conférences de philologie romane à l'Ecole des Hautes Etudes (1885-1892), directeur adjoint de philologie romane à l'Ecole des Hautes Etudes (1892-1906), secrétaire de l'Ecole des Chartes (1885-1906), président du jury de l'agrégation d'espagnol et d'italien (1900-1906), professeur suppléant au Collège de France (1895-1906)* [Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, s. d. (1906); 8 p. in-8°].

[312] *Rapport sur le concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1905* (in: *Bull. ital.*, VI, 74-84); v. supra n° 309.

C.R. [313] [Note bibliographique sur le t. Ier de l'*History of the Inquisition of Spain* de H. Ch. LEA (in: *Rev. hist.*, XCI, 445)].

1907 :

[313bis] *La plainte du Soldat espagnol* [in : *Mélanges Chabaneau...* (*Romanische Forschungen*, Band XXIII), 155-161 ; tir. à part sans pag. spéc. (Erlangen, Junge, s. d. ; 7 p. in-8°)].

[314] *De la date d'une lettre de sainte Thérèse* (in : *Bull. hisp.*, IX, 87-91).

[315] *Une mondaine contemplative au XVIe siècle. Doña Catalina de Mendoza, 1542-1602* [in : *Bull. hisp.*, IX, 131-153, 238-262 ; tir. à part, avec pag. spéc. (Bordeaux, Feret ; Paris, Fontemoing, etc., 1907 ; 48 p. in-8°)] ; v. aussi n° 446.

C.R. [316] *Obras* de Luis de GRANADA..., éd. Fr. Justo CUERVO (in : *Bull. hisp.*, IX, 103-107).

[317] *Old Spanish Readings*, selected... by J. D. M. FORD (in : *Bull. hisp.*, IX, 211-212).

[318] *The Romances of Chivalry in italian verse*, selections edited... by J. D. M. FORD (in : *Bull. it.*, VII, 79-80).

[319] *Spill o Libre de les dones* per... Jacme ROIG, éd. Roque CHABAS (in : *Rom.*, XXXVI, 123-129).

1908 :

[320] *Les deux premières éditions des œuvres de sainte Thérèse* (in : *Bull. hisp.*, X, 87-94 ; tir. à part, v. n° 321).

[321] *Les lectures de sainte Thérèse* [in : *Bull. hisp.*, X, 17-67 ; tir. à part en même temps que le précédent, avec pag. nouv. et sous le titre : *Les lectures de sainte Thérèse, avec un appendice sur les deux premières éditions des œuvres groupées de la sainte* (Bordeaux, Feret ; Paris, Fontemoing, etc., s. d. [1908], 64 p. in-8°)].

C.R. [322] *Vida de Santa Teresa de Jesús*, por el P. Francisco de RIBERA, éd. le P. Jaime PONS et le P. Luis MARTIN (in : *Bull. hisp.*, X, 431-434).

[323] Henry Charles LEA. *History of the Inquisition of Spain*, t. I-IV. — *The Inquisition in the spanish Dependancies* (in : *Rev. hist.*, XCVIII, 180-185).

1909 :

[324] *Agrégation d'espagnol. — Notes bibliographiques sur les questions du programme pour le concours de 1910* [Note sur *El Héroe* de Balthasar GRACÍAN, signée : A. M.-F.] (in : *Bull. hisp.*, XI, 450-453).

[325] *La « Chronique scandaleuse » d'un bouffon du temps de Charles-Quint* [Signé : Alfred MOREL-FATIO et H LÉONARDON] [in : *Bull. hisp.*, XI, 370-396 ; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret ; Paris, Fontemoing, etc., 1909 ; 28 p. in-8°)].

[326] [Note sur le seul portrait authentique de sainte Thérèse, par Fr. Jean de la Misère, publié par D. Angel M. de Barcia] (in : *Bull. hisp.*, XI, 340-341).

C.R. [327] *Cancionero y obras en prosa* de Fernando DE LA TORRE, éd. A. PAZ Y MÉLIA (in : *Rom.*, XXXVIII, 144-146).

[328] *El libro de los gatos*, éd. F. NORTHUP (in : *Rom.*, XXXVIII, 143-144).

1910 :

[329] *Cours du Collège de France, 1909-1910, sur les moralistes espagnols du XVIIe siècle et en particulier sur Balthasar Gracián* (in : *Bull. hisp.*, XII, 201-204, 330-334).

[330] *Gracián interprété par Schopenhauer* [in : *Bull. hisp.*, XII, 377-407 ; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret ; Paris, Fontemoing, etc., 1910 ; 32 p. in-8°)].

[331] *Liste chronologique des lettres de Balthasar Gracián dont l'existence a été signalée ou dont le texte a été publié* (in : *Bull. hisp.*, XII, 204-206).

C.R. [332] *The Spanish Stage in the time of Lope de Vega*, by Hugo Albert RENNERT (in : *Bull. hisp.*, XII, 347).

[333] *La Vida es sueño*, comedia famosa de D. Pedro CALDERON DE LA BARCA, éd Milton A. BUCHANAN, t. Ier (in : *Bull. hisp.*, XII, 348).

1911 :

[334] *Cinq recueils de pièces espagnoles de la Bibliothèque de l'Université de Paris et de la Bibliothèque nationale* [in : *Rev. des Bibl.*, XXI, 1-40 ; tir. à part, avec pag. spéc (Paris, H. Champion, 1911 ; 40 p. in-8°)].

[335] *Discours* de M. MOREL-FATIO, président [de la Société des anciens textes français] (in : *Bull. de la Soc. des anciens textes français*, XXXVII, 61-77).

[336] *D. Rufino José Cuervo* [suivi d'une notice de Boris de TANNENBERG sur *Cuervo intime*] [in : *Bull. hisp.*, XIII,

475-478; tir. à part, avec pag. spéc. et sous le titre : A. Morel-Fatio. — Boris de Tannenberg, *D. Rufino José Cuervo* (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1911; 20 p. in-8°)].

[336bis] *Gaston Raynaud* (in : *Journ. Déb.*, 30 juillet 1911).

[337] [Note sur les publications récentes de D. Francisco Rodríguez Marín, sur Don Quichotte, les poésies d'Alcázar, Herrera et la comtesse de Galves] (in : *Bull. hisp.*, XIII, 509-510).

[338] [Notice nécrologique sur Rufino José Cuervo] (in : *Journ. Déb.*, 19 juillet 1911).

[339] *Nouvelles études sur sainte Thérèse* [in : *Corresp. hist.*, XVIII, 81-89; tir. à part, avec pag. spéc. (Paris, Champion, 1911; 13 p. in-8°)].

[340] *Une histoire inédite de Charles-Quint par un fourrier de sa cour* [in : *Mém. Acad. Inscr.*, XXXIX, 1-40; 1 pl. h. t.; tir. à part, avec pag. spéc. (Paris, Impr. nationale et libr. C. Klincksieck, 1911; 40 p. in-4°; 1 pl. h. t.)].

[341] *Une lettre de l'historien D. Carlos Coloma* (in : *Bull. hisp.*, XIII, 230-233).

C.R. [342] Francisco de Hollanda..., *Quatre dialogues sur la peinture*, trad. Léo Rouanet (in : *Bull. hisp.*, XIII, 239).

[343] Baltasar Gracián, *El Héroe*, éd. Ad. Coster (in : *Bull. hisp.*, XIII, 247-248).

[344] Calderons *ausgewählte Werke...* herausg. von Dr Wolfgang von Wurzbach (in : *Bull. hisp.*, XIII, 248).

[345] *Rapport sur une mission scientifique aux archives d'Autriche et d'Espagne*, par G. Constant (in : *Bull. hisp.*, XIII, 239-240).

[346] *Œuvres complètes* de sainte Térèse de Jésus, trad. nouv. par les Carmélites... de Paris (in : *Journ. Sav.*, ann. 1911, 97-104).

1912 :

[347] *Caduta del conte d'Olivares l'anno M.D C.XXXXIII*, par le P. Ippolito Camillo Guidi, ministre de Modène en Espagne [in : *Bull. it.*, XII (1912), 27-49, 136-156, 224-237; XIII (1913), 48-58; tir. à part, avec pag. spéc., sous le titre : P. Ippolito Camillo Guidi, *Caduta del conte d'Olivares l'anno M.D C.XXXXIII*, publiée avec une introduction et des notes par Alfred Morel-Fatio (Bor-

deaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc.; s. d. (1913), 68 p. in-8°)].

[348] *Infante = Infanta* [in : *Bull. hisp.*, XIV, 318-322; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1912; 6 p. in-8°)].

C.R. [349] [Notes bibliographiques sur le *Carlos II y su corte* de D. Gabriel MAURA GAMAZO et sur le t. IX de l'*Historia genealógica... de la monarquía española* de D. Francisco FERNÁNDEZ DE BÉTHENCOURT] (in : *Bull. hisp.*, XIV, 338).

[350] *De l'historiographie moderne:* Eduard FUETER, *Geschichte der neueren Historiographie* (in : *Journ. Sav.*, ann. 1912, 233-307).

1913 :

[351] *Alfonso de Ulloa et le comte Pierre Ernest de Mansfelt* [in : *Bull. hisp.*, XV, 445-450; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, impr. Gounouilhou, s. d.; 8 p. in-8°)].

Cadula del conte d'Olivares..., v. supra n° 347.

[352] *Châteaux en Espagne* [in : *Mélanges offerts à M. Émile Picot, membre de l'Institut, par ses amis et élèves* (Paris, Ed. Rahir, 1913, in-8°), 335-342 ; tir. à part, avec pag. spéc. (Paris, Ed. Rahir, 1913; 8 p. in-8°)]; v. aussi n° 446.

[353] *L'espagnol langue universelle* [in : *Bull. hisp.*, XV, 207-225; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1913; 20 p. in-8°)]; v. aussi n° 446.

[354] *Historiographie de Charles-Quint.* Première partie, suivie des *Mémoires de* CHARLES-QUINT, texte portugais et traduction française [20e fasc. de la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes...*] (Paris, H. Champion, 1913, 367 p. in-8°).

[355] *Nécrologie : Henri Léonardon* [in : *Bibl. Ec. Ch.*, LXXIV, 230-234; tir. à part avec pag. spéc. et sous le titre : *Henri Léonardon, 1863-1912* (Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, 1913; 5 p. in-8°)].

[356] *Nécrologie : Henri Léonardon* (in : *Bull. hisp.*, XV, 100).

[357] *Notice sur la vie et les travaux de M. Henry d'Arbois de Jubainville, membre de l'Académie, lue dans la séance du 13 juin 1913* [in : *Académie des Inscriptions et Belles-Let-*

tres, comptes rendus des séances de l'année 1913, 225-266; 1 pl. h. t.; tir. à part, avec pag. spéc. (Paris, Aug. Picard, 1913; 42 p. in-8°; 1 pl. h. t.)].

[357bis] *Institut de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Notice sur la vie et les travaux de M. d'Arbois de Jubainville* .. (Paris, typ. de Firmin-Didot, 1913; 52 p. in-4°).

[357ter] *Notice sur la vie et les travaux de M. d'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut* [in: *Bibl. Ec. Ch.*, LXXIV, 473-506; tir. à part, avec pag. spéc. (Paris, 1913; 34 p. in-8°)].

C.R. [358] *Manuel d'archéologie américaine*, par H. BEUCHAT (in: *Bibl. Ec. Ch.*, LXXIV, 179-180).

[359] Primera parte de *Guzmán de Alfarache*,... por Mateo ALEMÁN, éd. Julio CEJADOR (in: *Bull. hisp.*, XV, 484-487).

[360] *Une réhabilitation de Philippe II*. Charles BRATLI. *Philippe II, roi d'Espagne*... (in: *Journ. Sav.*, ann. 1913, 481-496).

[361] Martin HUME, *La cour de Philippe IV et la décadence de l'Espagne* (in: *Rev. hist.*, CXII, 147-150).

[361bis] *Annals of the emperor Charles V*, by Francisco LÓPEZ DE GÓMARA, éd. et trad. Roger Bigelow MERRIMAN (in: *Rev. hist.*, CXII, 387-392).

1914:

[362] *A propos de la correspondance diplomatique de D. Diego Hurtado de Mendoza* [in: *Bull. hisp.*, XVI, 133-176; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1914; 44 p. in-8°)].

[363] *Camille Favre* (in: *Bibl. Ec. Ch.*, LXXV, 204-205).

[364] *Dialogue entre Charon et l'âme de Pierre-Louis Farnèse* [in: *Bull. it.*, XIV, 126-157; tir. à part, avec pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1914; 32 p. in-8°)].

[365] *Nécrologie. Boris de Tannenberg* [in: *Bull. hisp.*, XVI, 398-401; tir. à part, avec pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1914; 4 p. in-8°)].

[366] [Notice sur Enrique Piñeyro] [in: *Catalogue mensuel de livres anciens et modernes de la librairie Alphonse Picard et fils*, n° CCIII. — *Bibliothèque de feu Henrique Piñeyro; Littérature et Histoire espagnole, américaine et française*

(Paris, Aug. Picard, juillet 1914; in-8°), pp. [I-III], non paginées].

[367] *Le premier témoignage espagnol sur les interrogatoires de Luther à la diète de Worms en avril 1521* [in : *Bull. hisp.*, XVI, 35-45; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1914; 12 p. in-8°)].

[368] *Quelques remarques sur la Guerre de Grenade, de D. Diego Hurtado de Mendoza* [in : *Ann. Ec. Htes Et.*, 1914-1915, 5-50; tir. à part, avec pag. spéc. (Paris, Impr. nationale, 1914; 50 p. in-8°)].

[368bis] *Un écrivain espagnol de la jeune école : Don José Martinez Ruiz (Azorin)* (in : *Corresp.*, CCLIV, 1097-1100).

[369] *Les versions allemande et française du Manifeste dit des Quatre-vingt-treize* (Paris, Alph. Picard, 1914; 8 p. in-8°); 2e édit., v. infra n° 382.

C.R. [370] *Obras* de D. F. Fernandez de Béthencourt. I. *Principes y caballeros* (in : *Bull. hisp.*, XVI, 124-125).

1915 :

[371] *A propos de Guichardin* [in : *Bull. it.*, XV, 111-121; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1915; 11 p. in-8°)].

[372] *L'attitude de l'Espagne dans la guerre actuelle* [in : *Corresp.*, 87e ann., CCLVIII, 279-292; tir. à part, avec pag. spéc. (Paris, impr. L. de Soye, 1915; 16 p. in-8°)].

[373] « *Duelos y Quebrantos* » (in : *Bull. hisp.*, XVII, 59-61); v. supra n° 121.

[374] *L'Espagne et la Guerre* [in : *Rev. des Deux Mondes*, VIe période, XXVII, 75-92; tir. à part, avec pag. spéc. (Paris, typ. Ph. Renouard, 1915; 20 p. in-8°)].

[375] *La Gallophobie espagnole* [in : *Bibl. univ.*, LXXX, 471-488; tir. à part, avec pag. spéc. (Lausanne, Impr. réunies, 1915; 20 p. in-8° carré)].

[376] *Mario Schiff* (in : *Bibl. Ec. Ch.*, LXXVI, 221-223).

[377] *Les Néocarlistes et l'Allemagne* [in : *Corresp.*, 87e ann., CCLX, 283-302; tir. à part, avec pag. spéc. (Paris, impr. L. de Soye, 1915; 24 p. in-8°)].

[378] [Notice nécrologique sur Mario Schiff] (in : *Rev. hist.*, CXVIII, 432).

[379] *Un érudit espagnol au XVIIIe siècle, D. Gregorio Mayans y Siscar* [in: *Bull. hisp.*, XVII, 157-226; tir. à part, avec pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1915; 72 p. in-8°)].

[380] *Une romance à retrouver* (in : *Rev. de filol. esp.*, II, 371-372).

[381] *La version espagnole du Manifeste des Quatre-vingt-treize* [in : *Bull. hisp.*, XVII, 54-58; tir. à part, avec pag. spéc. (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, etc., 1915; 7 p. in-8°)].

[382] *Les versions allemande et française du manifeste des intellectuels allemands dit des Quatre-vingt-treize*, publiées d'après les originaux et avec un avant-propos. Deuxième édition (Paris, Aug. Picard, 1915; 32 p. in-12); v. supra n° 369.

C.R. [383] Notice bibliographique sur le *Saint Ignatius Loyola* de Francis Thompson (in : *Rev. hist.*, CXVIII, 156).

[384] [Note bibliographique sur la trad. anglaise de la *Vie*, des *Relations et des Fondations* de sainte Thérèse, publ. par J.-J. Burke] (in : *Rev. hist.*, CXVIII, 156-157).

[385] [Note bibliographique sur l'ouvrage de L. de Alberti et de A. B. Wallis Chapman, intitulé : *English merchants and the Spanish Inquisition in the Canaries*] (in : *Rev. hist.*, CXVIII, 157).

[386] [Note bibliographique sur les livres de MM. Ch. Bratli et R. Clauzel relatifs à Philippe II] (in : *Rev. hist.*, CXVIII, 157-158).

1916 :

[387] *Amende honorable*, par Francisco Melgar; avant-propos de Morel-Fatio, de l'Institut [« *Pages actuelles* », *1914-1915*, n° 67 (Paris, Bloud et Gay, 1916; 76 p. in-12)].

[388] *La fortune en Espagne d'un vers italien* (in : *Rev. de filol. esp.*, III, 63-66).

[389] *La « Revista de filología española »* (in : *Bull. hisp.*, XVIII, 236).

[390] *Le révolutionnaire espagnol don Andrés Maria de Guzman, dit « don Tocsinos »* [in : *Rev. hist.*, CXXII, 33-64; tir. à part, avec pag. spéc. (Paris, 1916, 32 p. in-8°)].

[391] *Le troisième centenaire de Cervantes* (in : *Rev. des Deux Mondes*, VI[e] période, XXXIII, 591-619).

C.R. [392] *Estancias y viajes del emperador Carlos V...*, por Don Manuel de Foronda y Aguilera (in : *Bull. hisp.*, XVIII, 64-65).

[393] *Les archives et la bibliothèque des ducs de Medinaceli... Series de los mas importantes documentos del archivo y biblioteca del... duque de Medinaceli*, éd. A. Paz y Melia, 1[a] ser. (in : *Journ. Sav.*, 1916, 385-395).

[394] *Texas in the middle eighteenth century ..*, by Herbert Eugène Bolton (in : *Rev. cr.*, L², 296).

[395] *The Viceroy of New Spain*, by Donald E. Smith (in : *Rev. cr.*, L², 296).

1917 :

[396] *Cayetano Alberto de la Barrera* [in : *Bull. hisp.*, XIX, 116-122 ; tir. à part, avec double pag. (Bordeaux, Feret ; Fontemoing, etc., 1917 ; 7 p. in-8°)].

[397] *Une lettre de sainte Thérèse* [in : *Bull. hisp.*, XIX, 265-267 ; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret ; Paris, Fontemoing, etc., 1917 ; 3 p. in-8°)].

[398] *De l'utilité d'un nobiliaire catalan* (in : *Societat catalana d'heráldica. — Anuari heráldic ; any primer*, 7-11).

C.R. [399] *Catáleg de la collecció cervantica formado por D. Isidro Bonsoms y Sicart...*, per Joán Givanel y Mas, vol. I (in : *Journ. Sav.*, ann. 1917, 286).

[400] [Note bibliographique sur l'*Historia vitae et gestorum* de Mercurino de Gattinara, éd. C. Bornate] (in : *Rev. hist.*, CXXIV, 384).

[401] [Note bibliographique sur le recueil de documents relatifs au conclave de 1774-1775, publ. par Enrique Pacheco y de Leyva] (in : *Rev. hist.*, CXXIV, 384-385).

1918 :

[402] *Emile Picot* (in : *Bull. it.*, XVIII, 193-194).

[403] *George Sand et Majorque* [in : *Bull. du Biblioph.*, ann. 1918, 467-483 ; tir. à part, avec pag. spéc. (Paris, H. Leclerc, 1919 ; 21 p. in-8°)].

[403bis] *Le marquis de Marignan* (in : *Rev. de filol. esp.*, VI, 394-396).

[404] *Une lettre de Palafox* [in : *Bull. hisp.*, XX, 43-50 ; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret ; Paris, E. de Boccard, etc., 1918 ; 8 p. in-8°)].

[404bis] *Une lettre de Prosper Mérimée* (in : *Rev. de filol. esp.*, VI, 180-182).

C.R. [405] Ramón MENÉNDEZ PIDAL. *Antologia de prosistas castillanos* (in : *Bull. hisp.*, XX, 68-69).

1919 :

[406] *Camille Gutierrez de los Rios* [in : *Bull. hisp.*, XXI, 53-66 ; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret ; Paris, E. de Boccard, etc., 1919 ; 14 p. in-8°)].

[407] *Documents sur Marchena. Deux lettres ; un interrogatoire* [in : *Bull. hisp.*, XXI, 231-242 ; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret ; Paris, E. de Boccard, etc., 1919 ; 12 p. in-8°)].

C.R. [408] F. de LA IGLESIA, *Estudios históricos (1515-1555)* (in : *Bull. hisp.*, XXI, 309-310).

[409] *Societat catalana d'heráldica. Anuari heráldic. Any primer* (in : *Journ. Sav.*, ann. 1919, 159-161).

[410] Ricardo de OMETA, *La escultura funeraria en España* (in : *Journ. Sav.*, ann. 1919, 267-269).

1920 :

[411] *Mérimée et Calderon* (in : *Rev. hist. litt.*, XXVII, 61-69).

C.R. [412] *Catáleg de la Collecció Cervantica formada per D. Isidro Bonsoms y Sicart...*, per Joán GIVANEL I MAS, vol. II (in : *Journ. Sav.*, ann. 1920, 43-44).

[413] *Itinerari de Jaume I « el Conqueridor »*, por Joaquim MIRET Y SANS (in : *Journ. Sav.*, ann. 1920, 90-92).

[414] Giuseppe LA MANTIA, *Codice diplomatico dei Ré aragonesi di Sicilia...*, vol. I (in : *Journ. Sav.*, ann. 1920, 183-184).

[415] *Ajuntament de Barcelona. Publicaciones historiques...*, vol. I, fasc. I (in : *Journ. Sav.*, ann. 1920, 231-232).

[416] [Note bibliographique sur le livre de M. Ierne L. PLUMKET relatif à Isabelle de Castille] (in : *Rev. hist.*, CXXXIII, 146).

[417] B. SÁNCHEZ ALONSO. *Fuentes de la historia española. Ensayo de bibliografía..* (in : *Rev. hist.*, CXXXIII, 327-329).

[418] [Note bibliographique sur les récentes publications de la *Sociedad de Estudios históricos castellanos*] (in : *Rev. hist.*, CXXXIV, 142).

[419] [Note bibliographique sur les *Origen y vicisitudes de los titulos profesionales... en España*, por D. Eduardo IBARRA Y RODRIGUEZ] (in : *Rev. hist.*, CXXXIV, 142-143).

[420] [Note bibliographique sur : *Biblioteca de la... Deputación de Vis-caya. Ensayo de un Catálogo de la sección Vascongada*, por Dario de ARETIO (in : *Rev. hist.*, CXXXIV, 143).

[421] [Note bibliographique sur diverses publications de M. Antonio Ferraõ, relatives aux sources d'archives de l'histoire de Portugal et à la Restauration de 1640] (in : *Rev. hist.*, CXXXIV, 155-156).

[422] *The letters* of Saint Therese .. translated... by the Benedictines of Stanbrook..., vol. I (in : *Rev. hist.*, CXXXIV, 295-297).

[423] Baron Hennet de Goutel. *Le général Cassan et la défense de Pampelune* (in : *Rev. hist.*, CXXXIV, 301-302).

[424] *La politica española en Italia. Correspondencia de* Don Fernando Marín... *con Carlos I*, por Enrique Pacheco y de Leyva, t. Ir (in : *Rev. hist.*, CXXXV, 113-114).

1921 :

[424bis] *Les Allemands en Espagne du* XVe *au* XVIIIe *siècle* [in : *Rev. de filol. esp.*, XI, 277-297 ; tir. à part, sans pag. spéc. (Madrid, impr. Hernando, 1922 ; 21 p. in-8°) ; v. infra nos 432 et 436.

[425] *Catalogue des manuscrits de M. Morel-Fatio* [in : *Bull. hisp.*, XXIII, 15-32, 211-233, 318-334 ; XXIV, 67-79 ; tir. à part, avec pag. spéc., sous le titre : *Catalogue des manuscrits de M. Morel-Fatio et de M. H. Léonardon donnés à la Bibliothèque de Versailles* (Bordeaux, Feret ; Paris, E. de Boccard, 1922 ; 69 p. in-8°)].

[426] *D. Juan Antonio Llorente* [in : *Bull. hisp.*, XXIII, 117-128 ; tir. à part, sans pag. spéc. (Bordeaux, Feret ; Paris, E. de Boccard, etc., 1919 ; 12 p. in-8°)].

[427] *J. H. Wiffen* (in : *Bull. hisp.*, XXIII, 142-143).

[428] *El puñal en la liga (« Le poignard dans la jarretière »)* (in : *Rev. litt. comp.*, I, 473-483) ; trad. espagnole, v. infra n° 432bis.

C.R. [429] *La colección cervantina de la Sociedad hispanica de América.., Ediciones de « Don Quijote »*, por Homero Serís (in : *Journ. Sav.*, ann. 1921, 84-85).

[430] *Comedia famosa de « Amar sin saber a quién »* de Lope de Vega Carpio, éd. Milton A. Buchanan (in : *Journ. Sav.*, ann. 1921, 186-187).

[431] *The Mesta. A study of spanish economic history, 1273-1836*, by Julius Klein (in : *Rev. hist.*, CXXXVII, 98-100).

1922 :

[432] *Les Allemands en Espagne du* XVe *au* XVIIIe *siècle* [in : *Rev. de filol. esp.*, X, 63-65] ; v. supra n° 424bis.

[432bis] *El puñal en la liga* (in : *Hermes*, VI, 6, 12); [trad. espagnole du n° 428].

[432ter] *Pasages* (in : *Hermes*, VI, 230-240).

[433] *Une lettre retrouvée de sainte Thérèse* (in: *Bull. hisp.*, XXIV, 163-164).

Catalogue des manuscrits de M. Morel-Fatio..., v. supra n° 425.

C.R. [434] Jane Dieulafoy. *Isabelle la Grande, reine de Castille* (in : *Rev. hist.*, CXLI, 250-252).

1923:

[435] *La Comedia espagnole au* XVIIe *siècle; leçon d'ouverture*, etc.; 2e édition revue (Paris, Ed. Champion, 1923, 71 p. pet. in-8°); v. supra n° 89.

[436] *Le moine « afrancesado » Manuel Concha, d'après les Mémoires du général Hugo et de Victor Hugo et des documents inédits* (in: *Rev. hist. litt.*, XXX, 389-403).

1924:

[437] *Don Francisco Amorós, marquis de Sotelo, fondateur de la gymnastique en France* (in: *Bull. hisp.*, XXVI, 209-240, 339-368; XXVII, 36-78).

[437bis] *L'hispanisme de Victor Hugo* [in : *Homenaje à D. Ramón Menéndez Pidal...* (sous presse)].

[438] *Memorial* de Pedro Tamayo, de la guard a pie de Sa Majestad (in: *Ayunt. de Madrid, Rev. de la Bibl.*, I, 286-336).

[439] *La Puerta de Guadalajara en Madrid* (in : *Ayunt. de Madrid, Rev. de la Bibl.*, I, 417-423).

C.R. [440] *Series de los más importantes documentos del archivo y biblioteca del... duque de Medinaceli*, éd. A. Paz y Mélia, IIa ser. (in: *Bull. hisp.*, XXVI, 74-77).

[441] José Deleito y Piñuela, *El sentimiento de tristeza en la literatura contempóranea* (in: *Bull. hisp.*, XXVI, 94).

[442] *La Bible castillane. Biblia (Antiguo Testamento)*, trad. Rabi Mose Arragel de Guadalfajara *(1422-1433)*, publicada por el duque de Berwick y Alba (in: *Journ. Sav.*, ann. 1924, 5-16).

[443] *Correspondance de la cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au* XVII*e siècle*, éd. H. Lonchay et J. Cuvelier, t. Ier (in : *Rev. hist.*, CXLV, 244-246).

[444] Marqués de Villa-Urrutia, *Fernando VII, rey constitucional* (in : *Rev. hist.*, CXLV, 246-248).

1925 :

[445] *L'abbé de Vayrac (1664-1734?)* (in : *Rev. d'hist. de Versailles et de Seine-et-Oise*, sous presse).

Don Francisco Amorós..., v. supra n° 437.

[446] *Etudes sur l'Espagne*, IVe série : I. *La donation du duché de Molina à Bertrand du Guesclin.* — II. *Notice sur trois manuscrits de la Bibliothèque d'Osuna.* — III. *Les deux « Omero » castillans.* — IV. *Châteaux en Espagne.* — V. *Les Allemands en Espagne et les Espagnols en Allemagne, du* XVe *siècle jusqu'à nos jours.* — VI. *L'espagnol langue universelle.* — VII. *L'humaniste hétérodoxe Pedro Galés.* — VIII. *Une mondaine contemplative au* XVIe *siècle, Doña Catalina de Mendoza.* — IX. *Bernardino de Mendoza. La vie, les œuvres* (Paris, Ed. Champion, 1925, VI-494 p. petit in-8°); t. Ier, v. supra nos 109 et 148; t. II, v. supra nos 115 et 308; t. III, v. supra n° 285; v. aussi nos 91, 155, 179, 239, 307, 315, 352, 353 et 424bis.

N. D. L. R. — Sur le désir exprimé par M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et d'accord avec M. Ch. Hirschauer, nous attendons, pour publier la notice annoncée sur la vie de M. Morel-Fatio, que l'éloge de celui-ci ait été lu à l'Institut par son successeur.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

Les chiffres renvoient aux numéros entre crochets de la Bibliographie[1]; les chiffres gras se rapportent aux travaux originaux de M. Morel-Fatio; les chiffres ordinaires aux comptes rendus critiques; les noms de personnes sont imprimés en romains; les noms de lieux, d'institutions, de collectivités, etc., en italiques; les noms des auteurs dont les œuvres ont fait l'objet de comptes rendus critiques de M. Morel-Fatio, en petites capitales.

Acteurs et actrices espagnols, 168, 252.
« *Afrancesados* », voy. Amoros, Concha (Manuel), Guzman, Marchena (José), etc.
Agrégation d'espagnol et d'italien, **186**, **214**, **215**, **221**, **234**, **235**, **241**, **264**, **271**, **272**, **274**, **286**, **288**, **294**, **299**, **309**, **312**, **324**.
Albe (maison d'); archives, 126, **128**^{bis}, 184
Albe (Da Maria Enríquez, duchesse d'), **296**.
— (duc et duchesse d'), voy. aussi : Berwick y Alba.
Alberoni (J. M.), 139.
Albert d'Autriche (archiduc), **294**^{bis}.
Alberti (L. de), 385.
Albuquerque (duc d'), 117.
Alcalá de Henares, **265**.
Alcázar (Baltasar de), **218**, 337.
Alemán (Mateo), 359.
Alger (rois d'), 70.
Allemands en Espagne (les), **432**
Altamira y Crevea (Rafael), 197.
Alvarez Gato (Juan), 251.
Ambassadeurs français en Espagne, **142**, 159, **174**, **181**.
Amérique (découverte de l'), **128**^{bis}, 129; v. aussi : Colomb (Chr.).
Amorós (Francisco), marquis de Sotelo, **437**.
Andalou (dialecte), 205.
Angleterre (rapports avec la France), 151.
Anthologies, 317, 405.
Aragón (Marina de), **270**.
Arbois de Jubainville (Henry d'), **357** à **357** *ter*.
Archéologie américaine, 358.
Archives espagnoles, **178**, **228**; v. aussi : Albe, Medinaceli.
Aretio (Dario de), 420.
Arigita y Lasa (Mariano), 158.
Arles (Juifs d'), **47**^{bis}.
Arte mayor (l'), **140**.
Aubusson (Georges d'), archevêque d'Embrun), 39.
Avellaneda (Fernández de), voy. Fernández de Avellaneda.
Azpilcueta (Martin de), 158.
Azorin, **368**^{bis}.

Balaguer y Merino (Andres), 74.
Baléares (Histoire), **64**; voy. aussi : Majorque.
Baluze (Étienne), **177**.
Barahona de Soto (Luis), 290.
Barcelone (chronique de), 117.
— (école littéraire de), 162.
— (publications historiques de la municipalité de), 415.
Barcia (Angel M. de), 326.
« *Barco de la vez* », **217**.
Baret (Eug.), 13.
Basque, 420.
Baumgarten (Hermann), 93, 110.
Beer (Rudolf), 283.
Béjar (duchesse de), **115**.
Bernus (A.), 239.
Berwick y Alba (duc de), 443.

1. Les nos 118 et 167, attribués par erreur à M. Morel-Fatio, ont été supprimés en cours d'impression; en revanche, des additions ont rendu nécessaire l'emploi de numéros *bis* et *ter*.

Berwick y Alba (duchesse de), 126, 128bis, 184, 262.
Besson (Paul), 239.
Béthencourt (Fernández de), voy. Fernández de Béthencourt.
Beuchat (H.), 358.
Bible castillane, 442.
Bibliothèques espagnoles, 92, 95, 420.
Bibliothèque nationale (manuscrits espagnols), **128**, **334**.
Bibliothèque nationale (manuscrits portugais), **128**.
« *Birlocho* », **243**.
Biscaye (bibliothèque de la députation de), 420.
Bixio (Maurice), **191bis**.
Blanche de Castille, 200.
Blanco García (Francisco), 301.
Blaquerna (roman de), **30**, **35**, **41**.
Boehmer (Ed.), **239**.
Bofarull y Sans (Francisco de), 162.
Bofarull y Sartorio (M. de), 3.
Bogotan (dialecte), 47.
Bolton (Herbert Eugène), 394.
Bonilla y San Martin (Adolfo), 248, 254, 282.
Bonsoms i Sicart (Isidro), 329, 412.
Bornate (C.), 400.
Boronat y Barrachina (Pascual), 246.
Bourgeois (Émile), 139.
« *Bourgeois Gentilhomme* » *(le)*, **96**.
Braga (Th.), 7, 8.
Bratli (Charles), 360, 386.
Buchanan (Milton A.), 333, 430.
Burke (J. J.), 384.

Caballero (Fernan), **222**, **285**.
Calderón (Juan Antonio), 166.
Calderón de la Barca (Pedro), 22, **29**, **50**, 71, 72, 195, 333, 344, **411**.
Calmette (Joseph), 275.
Caminha (duc de), **145**, **285**.
Canaries (îles), 385.
Cancionero de Stuñiga, 17.
Cancionero del siglo XV, 94.
Cañete (Manuel), 56.
Cánovas del Castillo (A.), **89bis**, **96bis**, 117, **163**.
Carboneil (Pere Miguel), 3.
Carini (Isidoro), 92.
Carlistes, **377**.
Carlos I, voy. Charles-Quint.
Carlos (don), 32.
Caro (Juan), 81.
Carpentras (bibliothèque de), **64**.
Carrion (Santob de), 199.
Carvajal (Micael de), 101.
Cassan (Gal), 423.
Castelar y Ripoll (Emilio), **97bis**.
Castiglione (Baldassar), **263**.
Castillane (langue), **85**, **127**.
— [XIIIe siècle], **104**.
Castille (histoire : XIIIe-XIVe siècles), **172**.
Castro (Ad. de) 14.
Castro (Guillem de), 43.
Castro (Miguel de), **227**, **285**.
Catalans, 88.
Catalane (langue), **98**, 105, 108, **304bis**.
Catherine de Médicis, **296**.
Cejador (Julio), 359.
Cervantes Saavedra (Miguel de), 14, 79, 121, **148**, 208, 231, 232, **285**, **299**, **305**, **306**, 337, **391**, 399, 412, 429.
César (Commentaires de) **143**.
Cetina (Gutierre de), 161.
Chabas (Roque), 319.
Chandler (Frank Wadleigh), 194.
Chansons portugaises, 7.
Chapman (A. B. Wallis), 385.
Charles II, **109**, **136**, **145**, **285**, 349.
Charles III, **175**.
Charles-Quint, 93, 110, 392, 424.
— Historiographie, **325**, **340**, **354**, 361.
— (Instructions à Philippe II), **178**, **180**.
Châteaux en Espagne, **352**.
Chroniques espagnoles, 117, 185, 245, 300
Chuquet (Arthur), 261.
Cian (Vittorio), 157.
Cid (Poema del), 2.

CIROT (Georges), 304.
Citations espagnoles, 206.
CLAUZEL (R.), 386.
Coche Simón, **266**.
COCK (Henrique), **25**, **38**, **76**.
Coelho (F. Ad.), 16.
Coloma (D. Carlos), **341**.
Colomb (Christophe), 44, **128**bis, 262.
Colombine (bibliothèque), à Séville, 95.
Colonies espagnoles, 323; voy. aussi Canaries (îles), Nouvelle-Espagne, etc.
Comedia (le), **89**, **236**.
Comédies de collège, **265**, **285**.
« *Comer barro* », **154**.
Commerce anglais, 385.
Concha (Manuel), **436**.
Conclave de 1774-1775, 401.
CONSTANT (abbé G.), 345.
Constantinople (Juifs de), **47**bis.
Contes catalans, **23**, **51**, 77.
Contreras (Alonso de), **227**, **285**.
Corneille (Pierre), 278.
COSTER (Ad.), 343.
COTARELO Y MORI (Emilio), 168, 170, 196, 211, 251, 280, 302.
Cousin (Hugues), **340**.
CREIZENACH (Wilhelm), 277.
CROIX (marquis de), 123.
Cuenca (Fuero de), 173.
CUERVO (Fr. Justo), 316.
CUERVO (Rufino José), 47, **336**, **338**.
CUVELIER (Joseph), 443.

Danses macabres, 260.
Dante, **225**, 259, **274**.
DAUMET (Georges), 200.
DAVILA Y BURGUERO (Alfonso), 202.
« *De punta en blanco* », **191**, **285**.
Decembri (Pier Candido), **143**.
DELEITO Y PIÑUELA (José), 441.
Desclot, 53.
DÍAZ DEL CASTILLO (Bernal), 36.
DICTONS, 79, 87, 205.
DIEULAFOY (Jane), 434.
DIEZ (Frédéric), 9, 24.
Discans, **267**, **335**.
« *Don Quichotte* », **148**, **268**, **305**, 337, 429; voy. aussi : Cervantes, Fernandez de Avellaneda.
DONAIS (Mgr), 159.
Drame espagnol, 278, 279.
DROIN (Moïse), 61.
Du Bellay (Joachim), **263**.
DUCAMIN (Jean), 203.
« *Duelos y Quebrantos* », **121**, **285**, **373**.
Du Guesclin (Bertrand), **179**.

EGUILAZ Y YANGAS (Leop. de), 107.
Élisabeth de Valois, reine d'Espagne, **296**.
Enrique IV, roi de Castille, 300.
Enríquez (María), duchesse d'Albe, voy. Albe.
Ercilla y Zúñiga (Alonso de), 203.
Érudits espagnols, **156**.
Escurial (bibliothèque de l'), 27, 60.
Espagne (bibliographie de l'histoire d'), 417.
Espagne (Histoire générale), 197; (Histoire du XVIe siècle), **33**, 408; (Histoire du XVIIe siècle), **33**, **39**; (Histoire, 1792-1793), **116**, **390**; (Histoire, guerre de 1914), **372**, **374**, **377**, **381**; (Histoire économique), 431.
Espagne (rapports avec l'Italie), 157.
Espagnole (langue), **103**, 107; voy. aussi : Castillane, Catalane, etc. (langue).
Espagnols, **148**.
— (Expansion de la langue), **187**, **353**.
España Moderna (la), 113.
ESPINOSA (Pedro), 66.
Estar, 304.
Eutrope, **111**.

FABIÉ (Antonio María), 84.
FAGES (le R. P.), 146.
FARINELLI (Arturo), 131.
Farnèse (Pierre-Louis), **364**.
Favre (Camille), **363**.
Ferdinand le Catholique, **68**, **102**.
Ferdinand VII, 444.

Fernán Núñez (cte de), **115**, **175**, 308.
Fernand de Cordoue, **149**.
Fernández (Lucas), **52**.
Fernández (María del Rosario), « la Tirana », 168.
Fernández de Avellaneda (Alonso), **268**.
Fernández de Béthencourt (Francisco), 291, 349, 370.
Fernández de Heredia (Fray Johan), grand maître de l'Hôpital, **90**, **111**.
Fernández de Oviedo y Valdés, 80.
Férotin (D. Marius), 176.
Ferrão (Antonio), 421.
« *Ferrer les oies* », **237**.
Fiol y Bauzá (Joaquin), 78.
Fitzmaurice-Kelly (James), 232, 248, 278.
Flamands, **148**; voy. aussi Pays-Bas.
Ford (J. D. M.), 317, 318.
Foronda y Aguilera (Manuel de), 392.
Förster (W.), 43.
Fourquevaux (de), 159.
Franche-Comté (la), 112.
Fuero de Cuenca (le), 173.
Fueter (Eduard), 350.

Gachard (Louis-Prosper), 27, 86, 125.
Galés (Pedro), **239**.
Gallegos, **218**.
Gallophobie, **375**.
Galves (comtesse de), 337.
Gattinara (Mercurino de), 400.
Généalogie, 291, 349, **398**, 409.
Givanel y Mas (Joán), 399, 412.
« *Golille* » (la), **144**, **285**, **287**.
Gracian y Morales (Baltasar), **324**, **329**, **330**, **331**, 343.
Grades universitaires, 419.
Grammaire espagnole, **191**, 293.
— (histoire de la), **223**.
Grammont (H. D. de), 70.
Grands d'Espagne, **115**, 291, **308**, 349.
Granada (Luis de), 316.
Granvelle (cardinal de), 45, 153.
Graux (Charles), 60.
Gröber (G.), **108**, **135**.
Guardia (J. M.), 119.
Gudanes (marquise de), 122.
Guerre de 1914, **369**, **372**, **374**, **375**, **377**, **381**, **382**, **387**.
Güevara (Vélez de); voy. Vélez de Guevara.
Guichardin, **371**.
Guidi (Ippolito Camillo), **347**.
Gutiérrez de los Ríos (Camille), **406**.
Guzmán (Andrés María de), dit « don Tocsinos », **390**.
Gymnastique (histoire de la), **437**.

« *Habit militaire* » (l'), **144**, **285**, **287**.
Häbler (Konrad), 201.
Haedo (Fr. Diego de), 70.
Haller (Dr Jos.), 79, 87.
Harlay (Christophe de), ambassadeur en Angleterre, 151.
Hartmann (K. A. Martin), 49.
Hazañas y La Rua (Joaquin), 161.
Hendécasyllabe, **140**.
Hennet de Goutel (baron), 423.
Henri IV, roi de France, 151.
Héraldique, 291, 349.
Heredia (José Maria de), 36.
Herrera (Antonio de), **294***bis*.
Herrera (Fernando de), **134**, 337.
Historia Trojana, 4.
Historiographie, 350.
Hollanda (Francisco de), 342.
Hoyo (Pedro de), **32**.
Hugo (général), **436**, **437***bis*.
Hugo (Victor), **109**, **148**, **238**, **436**, **437***bis*.
Humanistes espagnols, 254.
Humanistes italiens, **149**.
Hume (Martin), 303, 361.
Huntington (Archer M.), 240.
Hurtado de Mendoza (Diego), **10**, **40**, **270**, **362**, **368**.

Ibarra y Rodríguez (Eduardo), 419.
Icaza (Francisco A. de), 231.
Ignace de Loyola (saint), 383.
Imprimerie (Histoire de l'), 198.
Industrie espagnole, 419.

Infantado (archives de l'), **228**.
« *Infante, infanta* », **348**.
Innocent IV, 200.
Inquisition, **239**, 313, 322, 385, **426**.
Intermèdes, 169.
« *Ipse* » (dérivés catalans d'), **198**, **285**.
Isabelle la Catholique, 416, 434.
« *Isopo* » *castillan* (l'), **141**.
Italie (histoire d') 92.

Jaume « el Conqueridor ». 413.
Jáuregui, voy. Martínez de Jáuregui (Juan).
Jean de la Misère (Fr.), **326**.
Jeanne la Folle, 130.
Jésuites espagnols, 157.
Jeux, 81.
JORDANA Y MORERA (José), 207.
JOURDANET (D.), 36.
JOVELLANOS (Gaspar-Melchor), **182**.
Juan II, roi d'Aragon et de Navarre, 275.
Juan II, roi de Castille, 12.
Juan Manuel (l'Infant), 255.
Juifs (Histoire des), **47** bis, **65**.

KLEIN (Julius), 431.
KRENKEL (Max), 71.
Künig von Vach (Hermann), 201.

LA BARRERA (Cayetano Alberto), **396**.
« *Laberinto amoroso* », 132.
LA CRUZ Y CANO (Ramon DE), 196.
Ladvenant y Quirante (María), 168.
LA FUENSANTA DEL VALLE (marquis DE), 17.
LA FUENTE (Vicente DE), 80.
LA IGLESIA (F. DE), 408.
LA MANTIA (Giuseppe), 414.
LANG (H. R.), 213.
Lara (Leyenda de los Infantes de), 171.
LA TORRE (Fernando de) : 327.
Latour (Antoine de), **222**.
Lazarille de Tormés (Vie de), **99**, **109**, **148**.
LEA (Charles), 233, 313, 323.
LEGRELLE (A.), 114.
LEITE DE VASCONCELLOS (L.), 210.
LELOIR (Maurice), **99**.
León (Luis de), Voy. Ponce de León (L.).
Léonardon (Henri), **150**, **355**, **356**, **425**.
LÉONARDON (Henri), **142**, **174**, **181**, 249, **325**.
Leoni (Leone), 106.
Leoni (Pompeo), 106.
Lépante (hymne sur), **134**.
Lexicologie : **63**, **121**, **137**, **147**, **154**, **191**, 207, **217**, **224**, **237**, **242**, **243**, **266**, **273**, **285**, **348**.
« *Libro de Alexandro* », **11**, **18**, **310**.
« *Libro de exenplos por A. B. C.* », **34**, 62.
Libro de los Gatos (el), 328.
Littérature allemande (Influences espagnoles), 131.
Littérature anglaise (Influences espagnoles), 193, 303.
Littérature castillane, **104**, 405.
Littérature catalane, **23**, **51**, **97**, 120, **135**, 162, **164**.
Littérature comparée, **109**, 132, **148**, 193, 303, **388**.
Littérature espagnole (Histoire), 5, 12, **103**, 248, 283.
— (Influences italiennes), **388**.
Littérature française (Influences espagnoles), **109**, **148**.
LOAISA (Josue de), **172**.
LONCHAY (H.), 443.
LONGIN (Em.), 112.
LÓPEZ DE GÓMARA (Francisco), 361.
Louis XI, 275.
Louis XIII, **187**.
Louis XIV, **145**, **285**.
Lull (Raimond), **66**, 162, 250.
Lumiares (c^te de), **156**.
Luther, **367**.
LLANSAS (José), 58.
LLORENTE (Juan Antonio), **426**.

Machaut (Guillaume de), **138**.
Madrid (bibliothèque de), 27, 185, 258.
— (description, XVIe s.), **76**, **438**.
— (« Puerta de Guadalajara »), **439**.
— (Théâtres), **96**.
MAGNABAL (J.-G.), 5, 22.
Magos (Misterio de los Reyes), 49.
Maiquez (Isidoro), 280.
Majorque, , **67**,**78**, **403**.
Mancini (Marie), 165.
Manifeste des intellectuels allemands, **369**, **381**, **382**.
Mansfeldt (Ernest de), **351**.
Manuscrits (catalogue de), 46, **128**, 185.
— (notices de), **64**, **91**, 152.
Manzoni (Alexandro), 58, **220**, 285.
Marchena (Jose), **116**, **244**, **407**.
Maria de Portugal (l'infante), 256.
Marignan (mis de), **403** *bis*.
MARÍN (Fernando de), 424.
MARTIN (le P. Luís), 322.
Martínez de Jáureguí (Juan), 204.
Martínez Ruiz (Don Jose) **368***bis*.
MARTÍNEZ SALAZAR (Andrés), 245.
MAURA GAMAZO (Gabriel), 349.
Maures, 233, 246.
MAYANS Y SISCAR (Gregorio), **379**.
Médecine ancienne, **39***bis*.
Medinaceli (archives et bibliothèque du duc de), 393, 440.
MELGAR (Francisco), 387.
Mendoça (Nuno de), **295**.
Mendoza (Bernardino de), **307**.
Mendoza (Catalina de), **315**.
Mendoza (Diego de). Voy. Hurtado de Mendoza (Diego).
MENÉNDEZ PIDAL (Ramon), 171, 185, 281, 293, 405.
MENÉNDEZ Y PELAYO (Marcelino), 42, 59, 81, **96***ter*, 120, **183**, 212.
MÉRIMÉE (E.) **186**, **214** **235**, **264**, **284**, **294**.
Mérimée (Prosper), **404** *bis*, **411**.
MERRIMAN (Roger Bigelow), 361.
METGE (Bernat), 119.
MICHAELIS (C.), 2.
MILÁ Y FONTANALS (Manuel), **82**.
MIR Y NOGUERA (Juan), 206.
Miranda do Douro (dialecte de), 210.
MIRET Y SANS (Joaquin), 413.
Missions scientifiques, **67**, **83**, **150**, 345.
Mœurs espagnoles, **428**.
Molière, voy. *le « Bourgeois gentilhomme »*.
Molina (duché de), **179**.
Mondéjar (mis de), **177**.
MONTORO (Antón de), 211.
Moralistes espagnols, **329**; voy. aussi Gracián.
Morée (principauté de), **90**.
Morel-Fatio (Alfred), 209, **311**, **425**.
Morell (Juan Antonio), **22***bis*.
Morell (Juliana), **22***bis*.
MORETO Y CAVANA (Agostin), **273**.
MOSE ARRAGEL DE GUADEL = GARAHA (Rabi), 442.
Moura (Cristobal de), mis de Castelrodrigo, 202.
MUGICA (Pedro de), 127.
MUÑOZ Y RIVERO (Jesus), 54, 69.
Munster (congrès de), 117.
Muret, **39**.
MUSSAFIA (Ad.), 4.
Mystiques; voy. Mendoza (Catalina), Thérèse (ste).

Nación, **224**, **285**.
Navarra (le dr), 158.
Noblesse espagnole, **182**, 291, 349. 370; voy. aussi : Grands d'Espagne,
Noguera (Vicente), **40**.
NORTHUP (T.), 328.
Nouvelle Espagne, 36, 395.

Olivares (comte d'), **347**.
« *Omero* » *castillans* (les), **155**.
OMETA (Ricardo de), 410.
Orgues, 247.
Orient latin, 88, **90**.
ORMSBY (John), 232.
Ossuna (bibliothèque du duc d'), **91**.
Oviedo y Valdés (Fernández de), voy. Fernández de Oviedo.

Pacheco (María), **269**.
Pacheco y de Leyva (Enrique), 401, 424.
Palafox y Melfi (José de), **404**.
Palau (Bartolomé), **189**.
Palencia (Alonso de), 300.
Paléographie espagnole, 54, 69.
Pampelune (siège de), 423.
Pareto (Miguel), 117.
Paris (Gaston), 9, 24.
Paris (Gaston), **267**.
Pasages, **432**^{ter}.
Pays-Bas, 125, 443; voy. aussi : Flamands.
Paz y Mélia (A.). **175**, 300, 327, 393, 440.
Pedrell (Felipe), 247.
Pedro (don), connétable de Portugal, 74.
Peinture, 342.
Pelay Briz (Fr.), 1.
Pèlerinages, 201.
Pérez de Guzmán (Alonso), **190**, **285**.
Pérez de Toledo (Juan), **265**.
Pérez Galdós, **191**^{bis}.
Pérez Gómez Nieva (A.), 94.
Pérez Pastor (Cristóbal), 252.
Person (Léonce), 73.
Pétrof (D. K.), 257.
Philippe II, **25**, **38**, 55, 86, 153, **180**, 360, 386.
Philippe IV, 117, **347**, 361.
Philippson (Martin), 153.
Philologie romane, 9, 24.
Picot (Émile), **402**.
Piñeyro (Enrique), 124, 229.
Piñeyro (Enrique), **366**.
Plon (Eugène), 106.
Plumket (Jernel), 416.
Poésie castillane (xve-xvie s.), **22**^{ter}, **140**. — (xixe s.), 253.
Poésie espagnole, 166, 213.
Poésie portugaise, 213.
Ponce de León (Luis), **226**, 276, 301.
Pons (le P. Jaime), 322.
Portugaise (langue), 16, 210.
Portugal (histoire de), 421.
Poullet (Edm.), 45.
Prim (maréchal), 249.
Princes allemands, **115**, **308**.
Protestantisme espagnol, 61, **329**.
« *Puñal en la liga* » (el), **428**, **432**^{bis}.
Puymaigre (c^{te} de), 12.

Quintana (Manuel José), 124.
Quiros de los Ríos (Juan), 166.

Raynaud (Gaston), **336**^{bis}.
Rennert (Hugo Albert), 292, 332.
Requesens y Zúñiga (Luis de), **289**.
Revista de filologia española (la) **389**.
Ribera (le P. Francisco de), 322.
Ripperda (b^{on} de), 160.
Rius (Leopoldo), 208.
Robert (Ulysse), 46.
Rocca (c^{te} J.), 139.
Rocroy (bataille de), 117.
Rodríguez (Manuel R.), 245.
Rodríguez Marín (Francisco), 166, 205, 290, 337.
Rodríguez Villa (Antonio), **28**, **38**, **76**, 117, 130.
Roig (Jaume), 83, 319.
Romans de chevalerie, 318.
Roman picaresque (Histoire), 194.
Romances, **380**
Romancero portugais, 7.
Romero de Castilla y Perosso (Fr.), 20.
Roso, **242**, **285**.
Roselló (Jerónimo), 250.
Rotrou, 73.
Rouanet (Léo), 169, **192**, 195, 209, 230, 342.
Rubió y Lluch (Antonio), 120.
« *Ruy Blas* », **109**, **148**, **238**.

Saint-Jacques de Compostelle (pèlerinage de), 201.
Salazar (Ambrosio de), **187**.
Salm-Salm (prince Emmanuel de), **115**, **308**.
San Juan de la Peña (chronique de), **133**.
Sanche IV, roi de Castille, **190**, **285**.
Sánchez (Climente), **34**.

SÁNCHEZ ALONSO (B.), 417.
SANCHO RAYÓN (José), 17.
Sand (George), **403**.
SAMPERE Y MIQUEL (Salvador), 75.
SCHAEFER (Ernest), 239.
Schiff (Mario), **376**, **378**.
Schopenhauer, **330**.
Sculpture espagnole, 410.
« *Secretum secretorum* » (*le*), **164**.
SEGALL (J.-B.), 279.
« *Ser* », 364.
SERÍS (Homero), 430.
SERRANO Y MORALES (José Enrique), 198.
Sicile (rois de), 414.
Silos (abbaye de), 176.
Simancas (archives de), 20.
Séville (bibliothèque de), voy. *Colombine* (bibliothèque).
« *Simón* », **243**.
« *Simón y ayuda* », **273**.
SMITH (Donald E.), 395.
Société espagnole (XVIe-XVIIe siècle), **148**.
STEIN (Léopold), 199.
Stendhal, 261.
Stuñiga (Lope de), voy. Cancionero de Stuñiga.
Suarez (Diego), **227**, **285**.
Succession d'Espagne, 114, **145**, **285**.
SYVETON (Gabriel), 160.

Tafur (Pero), 19.
TAMAYO (Pedro), **438**.
TANNENBERG (Boris de), **336**.
Tannenberg (Boris de), **365**.
Tarifa, **190**, **285**.
Terminologie forestière, 207.
Texas (Histoire, XVIIIe siècle), 394.
Texeda (Geronimo de), **223**.
Théâtre espagnol (XVIe siècle), 230.
— XVIIe siècle), 169.
— (Bibliographie), **192**, 302.
Thérèse (Ste), **314**, **320**, **321**, 322, **326**, **339**, 384, **397**, 422, **433**.
THOMSON (Francis), 383.
TICKNOR (G.), 5.
« Tirana » (Maria Rosario Fernandez, dite la), 168.
Tirzo de Molina, **188**, **285**.
« Tocsinos (don) », voy. Guzmán.
Tombeaux, 410.
Toponymie catalane, 75.
TORRÉS NAHARRO (Bartolomé), 56.
TOYNBEE (Paget), 259.
Tristesse en littérature (sentiment de), 441.

Ulloa (Alfonso de), **351**.
UNDERHILL (John Garrett), 193.
URRIES Y AZARO (José Jordán de), 204.

VALDIVIELSO (José de), 57.
Valence (bibliothèque de), **83**.
— (imprimerie à), 198.
VALERA (Juan), **175**, **183**, 253.
VASCONCELLOS (Caroline Michaelis de), 256.
Vayrac (abbé de), **109**, **148**, **238**, **445**.
Vega (Lope de), 3, **109**bis, **216**, 257, 278, 292, **297**, 332, 430.
VÉLEZ DE GUEVARA (Luis), 282.
VIGO (Pietro), 260.
VILLA-URRUTIA (mis de), 444.
Villandrando (Rodrigo de), 84.
VILLARS (mis de), **136**.
Villena (Enrique de), 170.
Villeneuve (Arnaud de), 42.
Vincent Ferrier (St), 146.
Vogel (Eberhard), 105.
VOGÜÉ (mis de), **136**.
VOLMÖLLER (Karl), 132.

WALLACE (Élisabeth), 276.
Wiffen (J. H.), **427**.
Worms (diète de), **367**.

« *Yogar* », **147**.

Zenea (Juan Clemente), 229.
Zúñiga (Francés de), **325**.

VARIÉTÉS

Nuevos descubridores de España.

España, como los demás países, ha tenido siempre, diseminados por el mundo, unos cuantos fervorosos amigos de su literatura, de su Historia, de su arte, de su paisaje, en una palabra de sus cualidades espirituales y terrenales. Eran hombres pacientes y devotos, encendidos en entusiasmo desprendido y amoroso, que se esforzaban en comprender y hacer comprensibles a propios y extraños las bellezas o bondades hispánicas. Estos fieles y queridos amigos siempre serán bien venidos a nuestro pueblo, que por comunión íntima es tan suyo.

Pero, de cuando en cuando, por azares de la política o de la moda, un país atrae la atención del gran público en otro o en otros paises. Y en ese momento, como a nuevo rico, le brotan de todas partes al país a la moda nuevos y numerosos amigos que se apresuran a darse a conocer por tales y procuran hacer granjería de esta amistad.

Así, ahora, en Francia, España — y cosa curiosa, al mismo tiempo el romanticismo — se han puesto de moda y en cada esquina nos topamos con un hombre que pregona muestras virtudes y que nos asegura conocernos de siempre sin jamás habernos saludado. Llueven en las casas editoriales y en los periódicos, estudios y artículos respecto a nosotros, que nos llenan de pudorosa confusión y nos inclinan a decir modestamente : Nunca hubiéramos creído ser tan conocidos.

Pero en medio de este barullo y algazara que mueven los neófitos, a los amigos de toda la vida no les oye el gran público, el público callejero.

Y son dos males. Uno que se oiga al que no se debía de oir ; otro, el que no se pueda escuchar al que valdría la pena.

Lo que yo pienso de todos esos hispanistas que por distintos lugares y sin chin-chin ni platillos nos han aportado, incluso a nosotros españoles, tantas y tantas novedades sobre nuestro pueblo, no necesito decirlo. Tampoco hace falta nombrarlos aquí, en este *Bulletin hispanique*, pero lo que sí me parece un deber es hablar un poco de los otros, los de la jarana, los desaprensivos.

Encima de mi mesa tengo dos cuerpos de delito : un artículo, un libro.

« Notas sobre el carácter español » se titula el artículo publicado

por el Sr. Baelen en el siempre interesante *Mercure de France* (15 de marzo de 1925)[1]. Después de afirmar que en Francia la literatura española no ha ejercido influencia sobre la mentalidad francesa hasta el romanticismo — cosa perfectamente discutible, porque sobre las concepciones francesas, a mi ver, la influencia fué mayor en el siglo XVII — declara que los literatos que han juzgado a España lo han hecho ateniéndose a examinar su carácter « en estado de crisis » y no en « el estado ordinario », en la vida corriente. Y no sólo los extranjeros sino también los nacionales : « la littérature, même le plus purement espagnole, dont le défaut serait aussi de nous présenter le plus souvent des crises ». ¿ Cómo se puede decir semejante cosa de una literatura en la que los costumbristas son legión? Precisamente, hace días, se ha estrenado en París una comedia de los Sres. Alvarez Quintero, y todos los críticos franceses han opinado que no tenía *argumento*, es decir, que no era más que una pintura de ambiente. El sainete, esencialmente costumbrista ¿ en qué literatura lo encuentra tan abundante el Sr. Baelen?

Pero él va a estudiar las cosas como es debido. He aquí su trabajo : un párrafo de *La Celestina*, otro del *Alcalde de Zalamea*, una observación de Unamuno y un libro de cantares. Conclusión : la psicología española se resume en dos ideas, la idea de la muerte y la idea de la belleza de las mujeres, del amor.

Verdad que a este resultado (De la volupté, de la mort) llega después de haber escrito esta frase que nos autoriza a la severidad : « Des voyageurs de génie ont parcouru l'Espagne, mais ce n'étaient que des voyageurs. Et, pour un pays qui se livre si peu, c'est trop peu d'un ou plusieurs voyages. C'est par là assurément qu'il faut expliquer que Barrès, si épris de la beauté de l'individu, n'ait rien dit de l'intérêt de l'homme en Espagne ». ¿ Habrá que recordar el título del primer viaje de Barrès, *Du sang, de la volupté, de la mort*, para mostrar que la visión resumida de España es la misma en el articulista y en el escritor y que la sola diferencia está en el talento?

Vamos con el libro. Henri Guerlin : « L'Espagne moderne vue par ses écrivains. »

El Sr. Guerlin opina justo lo contrario que el Sr. Baelen ; que a los escritores españoles es a quien hay que dirigirse para saber cómo es España ; y en efecto, no sólo se dirige a sus obras sino incluso a ellos mismos. De esta manera, al principio del libro y como una especie de aval, expresa su agradecimiento, por la ayuda que le han prestado,

1. [M. Baelen nous a rendu le service de traduire, avec M. R. Ricard, le livre de G. Pereyra et nous l'en avons félicité (*Bull. hisp.*, 1925, p. 95); il est ancien membre de l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques de Madrid. Ce sont là des titres. Raison de plus pour soumettre telles quelles, à son attention, les réflexions, la réaction d'un Espagnol, devant les généralisations trop rapides, les coups d'œil trop vastes que nous nous permettons trop souvent, et que le génie même n'autorise point — G. C.]

a los Sres. Vegue, Alvarez Quintero, Laparra, Vega Inclán, etc. También dice que el maestro Morel-Fatio y el Sr. Battle le animaron a hacer el libro. Seguramente al leerlo no habrán pensado, como Dios el padre al contemplar el mundo, que habían hecho obra buena. Pero lo seguro es que ni los escritores arriba citados ni los segundos han podido prestar su aquiescencia al volumen publicado y que el hecho de que figuren sus nombres en la forma indicada coopera, mediante una hábil confusión, a que las personas desconocedoras de España puedan creer que se trata de un estudio serio, patrocinado por eruditos y artistas prestigiosos.

Porque el libro demuestra una carencia total de seriedad científica y un absoluto desconocimiento de las cosas españolas; y para que no se crea que me voy a consumir en adjetivos, me limitaré casi a citar unos ejemplos característicos de errores de hecho para terminar con unas palabras acerca del libro en general.

¿Quereis saber lo que piensa un literato castellano de hoy? Pues escuchad a D. José Somoza. (Maravilloso escritor, por cierto, pero más contemporáneo de Fernando VII que del Sr. Guerlin.) Y quien ha inducido en ese error de fecha a nuestro autor es « D. Azorín » (así como « D. Rodríguez Marín, D. Palacio Valdés » y otros). Como representación la más perfecta del Madrid actual utiliza un libro de Eusebio Blasco del que se publicó una edición en 1903 y en el que se habla de calles que han desaparecido hace cuarenta años.

Y más adelante : Blasco Ibáñez, diputado socialista, Pedro Antonio Alarcón liberal, Zorrilla adepto del romanticismo revolucionario, Fray Luis de León, nacido como el de Granada en Granada...

No resisto a la tentación de transcribir un pequeño párrafo en el que nos descubre al P. Coloma bajo aspectos insospechados. « Les écrivains du pays basque s'appellent... le P. Luis Coloma... Ce jésuite est, en effet, un écrivain de la plus rare qualité... Le P. Coloma n'est pas, comme bien l'on pense, un romancier de l'école réaliste, psychologue de profession » (págs 229 y 230). Más tarde, en el resumen insiste de nuevo, en que el P. Coloma, como escritor del Norte es idealista. ¿Quién le hubiera dicho al andaluz discípulo de Fernán-Caballero, al autor de una de las novelas más crudas de nuestro siglo XIX, que le iban a tomar por un ingénuo vascongado?

Pero no menos asombrados se quedarían los asturianos y santanderinos si supieran que *Casta de hidalgos*, la novela de la Montaña, es considerada como la más fiel representacion de la vida asturiana.

Al lado de estos errores de hecho, innegables, de ignorancia tan facilmente subsanable, examinando el libro en general nos encontramos ante todo, como acertada, aunque demasiado suavemente, ha sido indicado en la *Revista de filología* de Madrid, con la falta de valorización de los escritores. Así junto a Galdós y Azorín ocupan la pri-

mera fila los Srs. Jara Carrillo, Colchero y Mas y Prat, periodistas o literatos sin relieve ninguno. En cambio, están ausentes de un libro en el que se pretenden *retratar* las regiones Concha Espina, Eugenio d'Ors, Miró (citado en una nota), López Pinillos, etc.

Sus ejercicios de literatura comparada no son felices. Azorín « dont l'esprit a quelque affinité avec M. Jules Lemaître » y luego : « Un Adolfo Becquer, un Fernan Caballero, sont-ils trop près encore de Chateaubriand, de Victor Hugo et de Théophile Gautier? *Qui lo sa?*. » Una novela del Sr. Jara se diría que ha nacido de la colaboración « d'un Mistral et d'un Alexandre Dumas, mais un Mistral et un Alexandre Dumas bien espagnols ». ¿Se pueden acumular cosas más absurdas? Claro que yo podría indicar la *causa eficiente* del mayor número de estos tropiezos, pero no es necesario y la causa primordial es la falta de preparación.

Paso infinitas cosas para dar la frase final, compendio y suma de la experiencia adquirida en el transcurso del volumen.

« Et, tout compte fait, si l'on retient ce que l'on dit et ce que l'on tait , il en résulte, convenons-en, un peuple qui a du tempérament, de la noblesse et de la beauté. »

Esta última frase me lleva a terminar con algo que conscientemente he dejado para la conclusión, aunque suele colocarse de entrada. Me refiero al examen de la intención. Es costumbre, cuando se va a juzgar a ciertos escritores, salvar la intención. Para mí, a un mal poeta no le hace bueno el amor a sus hijos ; se puede ser excelente padre de familia y escribir muy mal. La intención para mí, no cuenta en las labores intelectuales. Pero quiero ser justo y hacer constar que los dos Sres. de que me he ocupado, dicen, y no tengo porqué no creerlo, que aman mucho a España. Yo me contento con recordar unos versos clásicos que comienzan :

Cualquiera que un arpa mida
Hace que responda herida
No que responda sonora.
Con esto te he dicho ahora, etc.

M. NÚÑEZ DE ARENAS.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

L'espagnol dans l'enseignement secondaire.

Une circulaire datée du 20 juillet 1925 et signée du Directeur de l'Enseignement secondaire a suscité chez les professeurs de langues méridionales une vive émotion[1]. On en trouvera le texte dans le numéro du 1er août du *Bulletin du Ministère de l'Instruction publique*, p. 107. A en croire certaines personnalités administratives, l'alarme qu'elle a causée ne serait pas justifiée ; nous sommes d'un avis contraire, et nous ne croyons pas inutile de donner quelques précisions à cet égard.

Le second paragraphe de la circulaire débute ainsi :

Il résulte des travaux préparatoires à la réforme du régime des études dans les lycées et collèges de garçons, ainsi que le prescrit d'ailleurs l'arrêté du 3 juin 1925, que, dans l'enseignement moderne, l'une des langues exigées sera obligatoirement l'anglais ou l'allemand, de façon à créer une difficulté d'exercice plus grande et un dépaysement de l'esprit plus complet. Il est, en effet, nécessaire que l'étude des langues modernes ne se borne pas à l'acquisition d'un vocabulaire plus ou moins étendu, mais que ces langues soient envisagées selon des méthodes équivalentes au point de vue de la formation de l'esprit à celles qui sont employées dans l'enseignement des langues anciennes.

Il est un peu décourageant de constater qu'après toutes les réfutations qui en ont été faites dans tant d'articles de revues professionnelles, le préjugé de la prétendue facilité excessive des langues méridionales trouve encore son expression dans un document officiel : comme si la conjugaison italienne et, plus encore, la conjugaison espagnole n'étaient pas autrement compliquées que la conjugaison allemande et, à plus forte raison, que la conjugaison anglaise ; comme si l'espagnol, notamment, ne possédait pas une richesse de vocabulaire

1. [Une circulaire ministérielle datée du 30 septembre est venue dissiper cette émotion. Mais l'an dernier il se trouve que pareil flottement s'était produit au moment de la rentrée des classes et à tort également déjà ; on n'avait pas compris partout les instructions d'en haut, et cela avait porté un coup fâcheux à notre enseignement. Aussi — quoique nous nous soyons trompés nous-mêmes, comprenant de travers la circulaire du 20 juillet — nous jugeons utile de publier cette protestation, qui, c'est entendu, porte à faux et n'a plus de raison d'être en ce qui concerne les intentions ministérielles, mais qui répond utilement et par avance à certaines préventions, au cas où elles tendraient à se manifester d'une façon plus effective. — G. C.]

qui défie les meilleures mémoires et qui constitue un écueil pour les nationaux eux mêmes, et comme si, pour ne citer qu'un exemple, l'emploi des deux verbes *ser* et *estar* ne donnait lieu, dans l'application, à d'innombrables difficultés de détail qu'un étranger n'arrive à dominer qu'avec une longue pratique !

Néanmoins, ce n'est pas contre cette partie du texte officiel que nous récriminons : une vieille expérience n'a-t-elle pas rendu les professeurs de langues méridionales quelque peu sceptiques sur la possibilité de détruire chez les autorités administratives la force de certaines idées préconçues ?

Depuis 1902, il était entendu qu'un même élève ne pourrait à la fois étudier l'espagnol et l'italien : dans les sections qui comptent deux langues vivantes, l'une des deux devait être obligatoirement une langue septentrionale : que le fameux « dépaysement de l'esprit » fût un argument pédagogique sérieux, ou qu'il ne fût qu'une formule spécieuse inventée pour justifier le privilège des langues septentrionales, peu importait : nous ne discutions pas ce privilège. et nous acceptions qu'il fût maintenu à travers toutes les vicissitudes des changements d'horaires et de programmes. Mais ce que nous ne saurions admettre sans protestation, c'est la conclusion que la circulaire du 20 juillet prétend tirer de ces prémisses : dans les sections où deux langues vivantes seront étudiées, l'une des deux sera obligatoirement l'anglais ou l'allemand ; le texte administratif continue en effet comme suit :

Ainsi, les langues vivantes dont l'étude doit être commencée en sixième et se poursuivre en cinquième ne peuvent être que l'anglais ou l'allemand. Rien n'est changé, à ce point de vue, à la pratique actuelle.

Il y a, au contraire, pourrait-on répondre, un changement profond : jusqu'à présent, non seulement l'espagnol ou l'italien pouvait être choisi comme *première langue* dans les sections qui comportent deux langues vivantes (l'anglais ou l'allemand étant alors pris comme *deuxième langue*), mais encore l'espagnol ou l'italien pouvait être adopté comme *langue unique* dans les sections qui n'en comportent qu'une, et dans l'un et l'autre de ces deux cas l'étude de la langue méridionale choisie pouvait être commencée dès la 6ᵉ dans les établissements où cet enseignement était normalement organisé. La circulaire directoriale supprime tout simplement cette possibilité, et elle ajoute : « Rien n'est changé, à ce point de vue, à la pratique actuelle[1]. »

1. [En fait, la circulaire du 30 septembre nous explique fort bien que cette phrase ne menaçait pas et réservait au contraire les situations acquises. Nous en sommes profondément reconnaissants à M. le Ministre de Monzie et à M. le Directeur de l'Enseignement secondaire. — G. C.]

Nous nous refusons à croire que le Directeur de l'Enseignement secondaire ait fait sciemment une affirmation aussi contraire à la réalité, et nous sommes persuadés que, mal renseigné, c'est lui qui a été trompé. Il n'en est pas moins regrettable de voir figurer dans un document officiel une assertion que tout le personnel intéressé sait aussi clairement être fausse.

Déjà, il est vrai, certaines personnalités administratives ont prétendu que l'organisation nouvelle n'aurait pas pour conséquence une diminution de la situation des langues méridionales : « L'espagnol et l'italien, disent-elles, ne seront plus enseignés en 6e et en 5e, mais en revanche ils le seront comme deuxième langue à partir de la 4e au lieu de l'être seulement à partir de la seconde comme par le passé[1], ce qui établira la compensation. »

C'est une erreur, et il est facile de s'en rendre compte. Supposons un lycée où l'enseignement de l'espagnol est organisé dès la 6e, et admettons même que la 4e et la 3e y soient réunies ensemble pour les heures d'espagnol; cet enseignement comportera normalement un total de 27 heures : soit 4 heures en 6e, 4 en 5e, 4 en 4e et 3e, 3 en seconde comme première langue, 3 en 1re comme première langue, 4 en seconde B et D comme deuxième langue, 4 en 1re B et D comme deuxième langue, et 1 heure en philosophie et mathématiques.

Avec la nouvelle organisation il n'y aura plus, en fait, dans ce même lycée, que 17 heures d'espagnol lorsque la réforme jouera complètement, c'est-à-dire dans deux ans, au moment où les élèves qui entrant maintenant en 6e arriveront en 4e. Ces 17 heures se répartiront ainsi : 4 en 4e, 4 en 3e, 4 en seconde, 4 en 1re et 1 en philosophie et mathématiques.

Il ne faut pas oublier, en effet, que l'une des innovations des nouveaux programmes consiste en ce que dans les classes de 1re et de seconde il n'y aura plus de distinction entre première et deuxième langue, et il n'y aura plus pour chaque langue, dans l'une et l'autre de ces deux classes, qu'un cours unique.

Il est donc faux de prétendre que la situation des deux langues ne sera pas diminuée matériellement. Mais elle le sera bien davantage moralement. En ôtant aux élèves de la section avec latin la possibilité de commencer en 6e l'étude de l'espagnol ou de l'italien, on enlève à ces deux langues la clientèle de la section qui, en fait, contient d'ordinaire les meilleurs élèves et continuera sans doute de les recruter malgré les déclamations destinées à relever le prestige de la section sans latin. D'autre part, le nouveau plan d'études proclame qu'en arrivant en seconde les élèves de seconde langue devront être parvenus au même niveau que ceux de première langue, avec qui ils

1. [Cela est vrai pour le lycée de Bordeaux où, jusqu'à l'année dernière, des circonstances mystérieuses avaient toujours relégué l'espagnol à l'arrière-plan. — G. C.]

sont mêlés à partir de cette classe, et que par conséquent il n'y aura plus, dans les hautes classes, que des « premières langues ». Cet espoir optimiste se réalisera-t-il dans la pratique et la grande majorité des élèves de deuxième langue sera-t-elle vraiment, en arrivant en seconde, en état de recevoir un enseignement de même niveau que celui qui est donné actuellement dans cette classe aux élèves de première langue du régime actuel? Il est permis d'en douter et c'est par conséquent l'existence même d'un enseignement cultural ou littéraire tant soit peu élevé qui est compromise en ce qui concerne les langues méridionales. Sans doute la circulaire du 20 juillet nous concède une fiche de consolation : mais quelle consolation!

L'arrêté du 3 juin, dit-elle, indique, en son article 5, les diverses langues vivantes qui peuvent être enseignées dans nos établissements d'enseignement secondaire. A l'exception, bien entendu, de l'anglais et de l'allemand, ces langues ne peuvent être enseignées qu'à partir de la classe de quatrième. L'étude en sera réservée aux élèves de la section B et, tout à fait exceptionnellement, aux élèves de la section A qui renonceraient à poursuivre l'étude de l'anglais ou de l'allemand.

Comme on le voit, on permettra bien encore aux professeurs d'espagnol ou d'italien de recevoir dans leurs classes, *tout à fait exceptionnellement*, quelques élèves de la section avec latin; mais quels seront ces élèves qui n'auront pas pris goût à l'allemand ou à l'anglais? Ce seront évidemment les cancres, et c'est la consécration officielle de la fameuse théorie, chère jadis à certain professeur d'allemand d'une grande ville du Sud-Ouest, des langues méridionales « dépotoir » des langues septentrionales.

M. de Monzie a fondé, il y a quelques années, une revue destinée à développer la connaissance de l'Espagne et de sa langue; nous ne croyons pas qu'il ait changé d'avis; évidemment sa bonne foi a été surprise : certaines influences occultes ont-elles essayé de faire supporter par les langues méridionales les frais supplémentaires que va entraîner l'application du nouveau plan d'études, car si le nombre d'heures d'enseignement des langues méridionales se trouve diminué, celui des heures d'enseignement des langues septentrionales va, dans chaque établissement, se trouver, par le seul jeu des nouveaux horaires, accru de quelques unités. Quoi qu'il en soit, en ce temps où l'on pourrait parler à juste titre d'une sorte de faillite de l'enseignement des langues septentrionales, car les événements d'avant-guerre et d'après-guerre ont démontré que la généralité des Français ne connaît pas beaucoup mieux qu'il y a un demi-siècle la mentalité des peuples germaniques ou anglo-saxons, on peut se demander si le moment est bien choisi pour réduire encore la part déjà si restreinte accordée à l'italien et à l'espagnol : jamais la connaissance de l'Italie,

la compréhension de ses aspirations et la recherche de son appui ne nous ont été plus nécessaires; et quant à cette Espagne que l'Allemagne cherche à conquérir moralement... et économiquement, allons-nous traiter sa culture et sa civilisation avec plus de dédain que jamais, juste au moment où nous avons été si heureux d'obtenir au Maroc sa collaboration? Et au moment où l'Allemagne, l'Angleterre et les Etats-Unis développent d'une façon prodigieuse l'enseignement de sa langue, allons-nous lui porter chez nous le coup le plus rude? Déjà nos Chambres de commerce du Sud-Ouest se plaignent de la difficulté qu'il y a pour les maisons d'exportation à recruter des employés capables d'écrire correctement l'espagnol; dans quelques années l'étranger aura achevé de nous supplanter en Espagne même et en Amérique.

Septembre 1925.

H. GAVEL.

Programmes pour les concours d'agrégation et de certificat d'espagnol en 1926[1].

Première question. Les conteurs, de Juan Manuel à Cervantes.

Juan Manuel, *El conde Lucanor*, ejemplos 35, 45, 48, 50 (éd. Calleja, ou *B. A. E.*, t. II).

Sánchez de Vercial, *Libro de los Enjemplos*, Enj. I à C (*B. A. E.*, t. LI).

* Cervantes, *El curioso impertinente.*

*Sebastián Mey, *Fabulario* (*N. B. A. E.*, t. IV, p. 124-148).

2e question. Le problème de la régénération de l'Espagne au XVIIe et au XVIIIe siècle.

Saavedra Fajardo, *Idea de un príncipe político cristiano* (*B. A. E.*, t. XXV), Empresas 22, 59, 60, 66.

Pedro Fernández Navarrete, *Conservación de monarquías* (*B. A. E.*, t. XXV, p. 464-476).

*Jovellanos, *Informe sobre la ley agraria* (*B. A. E.*, t. L, p. 95-98 [*La Mesta*], 120 à la fin [segunda y tercera clase]).

3e question. Les précurseurs du romantisme espagnol.

*Cadalso, *B. A. E.*, t. LXI, p. 268 (*A la primavera, después de la muerte de Filis*), 269-270 (*Carta escrita desde una aldea de Aragón*), 275 (*A la muerte de Filis, Lamentos*).

*Meléndez Valdés, *B. A. E.*, t. LXIII, p. 216-217 (*Oda II, El invierno es el tiempo de la meditación*), 223-225 (*Oda IX, La noche y la soledad*), 230-231 (*Oda XVIII, A las estrellas*), 250-251 (*Elegía II, El melancólico*), 251 (*Elegía VII, De mi vida*), 252-253 (*Elegía V, Mis combates*).

1. Le programme du certificat comprend les textes marqués d'un astérisque, plus Frontaura, *Las tiendas*.

*Noroña, *B. A. E.*, t. LXIII, p. 470-471 (*Poesías asiáticas. Advertencia*), p. 472 (*Al sepulcro de Zayde*), p. 494 (*Gacela XXVII*).

*Cienfuegos, *B. A. E.*, t. LXVII, p. 17-19 (*El otoño*), 19 (*Mi paseo solitario de primavera*), 21-22 (*El recuerdo de mi adolescencia*), ou dans Quintana, *Tesoro*, p. 546-548, 548-549, 551-552.

Auteurs supplémentaires :

Primera Crónica general, paragr. 1027-1041 (*N B. A. E.*, t. I).
*Lope de Vega, *El perro del hortelano* (*B. A. E.*, t. XXIV).
Ramón del Valle-Inclán, *Sonata de primavera.*
*Pérez de Ayala, *Belarmino y Apolonio.*

Auteur latin :

Phèdre, *Fables*, éd. Havet (Hachette), livres I, II, III.

Programmes de licence.

Nous avons reproduit dans notre dernier fascicule, p. 251, les programmes de licence d'espagnol pour 1925-1926 à Bordeaux, Paris et Toulouse. Voici celui de Montpellier :

Littérature et philologie :

Antología de poetas líricos castellanos de Menéndez y Pelayo. T. I, extraits de Berceo, Arcipreste de Hita, Pedro López de Ayala, p. 7-19, 25-29, 48-50, 57-61, 80-84.
Sainte Thérèse, *Vida*, chap. XI-XIII.
Cervantes, *Entremés de El retablo de las maravillas.*
Fray Luis de León, *La perfecta casada.*
Antonio de Solís, *Historia de la Conquista de Méjico.*
Tirso de Molina, *El burlador de Sevilla.*
Ramón de la Cruz, *La Petra y la Juana.*
Duque de Rivas, *Romances históricos.*

Études pratiques. Ouvrages à consulter :

Rafael Altamira, *Historia de España y de la civilización española.*
Desdevizes du Dézert, *L'Espagne de l'ancien régime.*
V. Lampérez Romea. *Los grandes monasterios españoles.*
Menéndez y Pelayo, *La ciencia española, las ideas estéticas en España, los Heterodoxos españoles.*
E. Martinenche, *L'Espagne et le romantisme français.*
Angel Marvaud, *L'Espagne au xxe siècle.*
Carlos Pereyra, *La obra de España en América.*
Marcel Dieulafoy, *Espagne et Portugal* (collection de l'Histoire générale de l'art).

Notes bibliographiques pour l'agrégation.

Les précurseurs du romantisme espagnol.

La question du préromantisme espagnol, qui figure au programme de l'agrégation pour 1926, est sans contredit l'une des plus intéressantes parmi celles qui n'ont pas encore été étudiées de près dans l histoire de la littérature espagnole et demeurent pour nous presque entièrement vierges. La critique européenne et américaine s'applique aujourd'hui à mettre de mieux en mieux en lumière, pour chacun des grands pays où a fleuri le romantisme, les conditions dans lesquelles celui-ci s'est dégagé lentement d'un état d'esprit antérieur, — toute la période de préparation enfin, représentée par la deuxième moitié du XVIIIe siècle, et qui nous paraît en réalité presque aussi importante, aussi curieuse et significative, à bien des égards, que la période d'éclosion romantique elle-même.

Pour l'Espagne, il peut arriver parfois que l'on trouve chez certains poètes de l'époque indiquée des accents plus caractéristiques et expressifs, sinon plus sincères, que dans le lyrisme romantique espagnol à proprement parler ; et ils ont au moins le mérite de représenter chez nos voisins les premières manifestations d'une nouvelle vie sentimentale et spirituelle. Sous quelles influences extérieures faut-il, d'ailleurs, placer également ces prodromes ? C'est ce qu'il est bon aussi de rechercher [1]. On le voit, l'étude de la période préromantique est absolument indispensable à qui veut remonter jusqu'aux sources et connaître la genèse du romantisme espagnol ; et nul ne peut se flatter d'apprécier celui-ci dans les conditions voulues d'une critique impartiale s'il n'est averti au préalable de tout ce qui, dans la période précédente, peut avoir contribué à sa formation et préparé son développement.



Il eût été bien difficile d'introduire dans le programme du concours, pour l'étude d'une question aussi vaste et aussi complexe, tous les auteurs qui auraient dû logiquement y trouver place. D'abord, la liste en eût été beaucoup trop longue ; puis les textes intéressants ne sont pas malheureusement toujours accessibles. Étant données les difficultés actuelles au point de vue du change et des achats à l'étranger, c'est d'ailleurs une tâche extrêmement ingrate aujourd'hui que de

1. Cf. p. ex. *Les préromantiques anglais*, par M. Pierre Berger, professeur à l'Université de Bordeaux, Paris, La Renaissance du livre, 1925. Nous recommandons pour différentes raisons la lecture de cet ouvrage.

choisir ainsi des auteurs et d'arrêter les textes d'un programme. Quelques explications ou quelques conseils sont donc nécessaires ici.

Pour Cadalso, par exemple, comme d'ailleurs pour la plupart des autres poètes, on a préféré indiquer la *Biblioteca de Autores españoles* au lieu du *Tesoro* de Quintana, parce qu'on peut se procurer plus facilement les volumes de la première que le second. Il conviendrait d'ajouter encore aux textes donnés le poème intitulé *Sobre los peligros de una nueva pasión* (*B. A. E.*, t. 61, p. 266 ; cf. *Tesoro* de Quintana, p. 453). Mais l'étude du texte exige la connaissance de l'édition de cette même ode avec des variantes et des vers inédits, donnée par la *Revue hispanique*, t. I, 1894 : *Obras inéditas publicadas por R. Foulché-Delbosc*, p. 266-267 (*Sobre un nuèvo amor*) ; or la *Revue hispanique*, t. I, n'existe pas dans toutes les bibliothèques.

Meléndez Valdés est peut-être celui qui mérite le plus d'attention. On se fait en général une fausse idée de son talent : on ne voit d'habitude en lui que le poète bucolique, l'auteur de petites poésies fades et mièvres, tout juste gracieuses par moments, dépourvues en tout cas de naturel et d'inspiration. C'est un tort : il reste toute une partie de son œuvre, qui, animée d'un vrai lyrisme, nous permet sans doute de le tenir pour le premier en date des poètes romantiques espagnols : ceci est d'autant plus frappant que l'époque où il a vécu passe communément pour stérile au point de vue poétique. Il serait donc nécessaire, à cet égard, de lire, en plus de celles qui figurent dans le programme, les poésies suivantes que l'on trouvera au t. 63 de la *B. A. E.* : p. 104, Oda XLIII, *De la noche* ; p. 106, Oda LIV, *El canto de la alondra* ; p. 108, Oda LVI, *Después de una tempestad* ; p. 124, Letrilla XIV, *La despedida* ; p. 130-131, Idilio VII, *A la amistad* ; p. 133-134, Romance III, *El árbol caído* ; p. 155-156, Romance XLI, *Mis desengaños* ; p. 217-218, Oda III, *A un lucero* ; p. 229-230, Oda XVI, *La noche de invierno* ; p. 236-238, Oda XXV, *A la luna* ; etc.

Pour le Conde de Noroña, *Poesías asiáticas*, on ne saurait trop recommander la lecture de la très courte *Advertencia* : non seulement le ton, mais les idées et les expressions mêmes en font une sorte de manifeste qui ne saurait laisser la critique indifférente. En réalité, c'est l'ensemble de ces *Poesías asiáticas* qui devrait être inscrit au programme : dans aucune des trois parties que comprend l'œuvre, *Poesías árabes*, *Poesías persas*, *Poesías turcas*, il n'est guère possible d'établir un choix raisonnable et qui ne paraisse pas arbitraire. Il a fallu choisir cependant, ne fût-ce que pour réduire au minimum le nombre des textes à proposer aux candidats ; mais ceci ne saurait en aucune façon dispenser ces derniers de lire très sérieusement tout le reste.

Quant à Cienfuegos, la pièce intitulée *El otoño* figure également dans le *Tesoro* de Quintana, p. 546-548 ; *Mi paseo solitario*, idem, p. 548-

549; *El recuerdo de mi adolescencia*, idem, p. 551-552. Il ne sera pas inutile de parcourir encore *El fin del otoño*, *B.A.E.*, t. 67, p. 11-12; *El rompimiento*, idem, p. 12-13, et encore *La escuela del sepulcro*, idem, p. 29-31.

***

On n'a pu — et c'est chose très regrettable — accorder de place à une œuvre qui, par son étrangeté impressionnante, l'eût bien méritée cependant, écrite en prose cette fois, les *Noches lúgubres* de Cadalso, notamment *Noche primera, Tediato y un sepulturero, Diálogo*. La plupart des candidats n'auraient peut-être pu se procurer aisément, ou même consulter sans trop de peine, une édition de cette œuvre. Nous devons néanmoins signaler celles-ci :

Noches lúgubres : 1° Barcelone, Sastres, 1798, in-8°, 33 p.; 2° Barcelone, Sastres, 1804, in-4°, IV-108 p.; 3° Madrid et Paris, T. Barrois, 1818, in-16, 110 p.; 4° Bordeaux, Lawalle jeune, 1818, in-18, 252 p.; 5° Paris, Bobée, 1819, in-16, 110 p.; 6° une traduction française par Achille du Laurens, Paris, Ponthieu, 1821, in-8°, 92 p. [La différence du nombre de pages selon les éditions provient simplement du fait que les *Noches lúgubres* sont imprimées seules ou bien au contraire en compagnie de telles ou telles œuvres du même auteur et d'autres.]

L'imitation évidente des *Nuits* de Young n'enlève pas à cette œuvre un certain caractère original, dû en particulier à ce que la couleur y est très poussée, la note sombre et horrifique des plus intenses; sans compter que la *Noche primera* est intimement liée à une aventure tragique et passionnelle de la jeunesse de Cadalso.

Une autre œuvre en prose s'imposait encore, celle de Jovellanos intitulée *Memoria del Castillo de Bellver, descripción histórico artística* (cf. *B.A.E.*, t. 46, p. 393-403), qui se fait remarquer par un sens du pittoresque tout à fait étonnant pour l'époque et une rare compréhension de l'art moyenageux : c'est même presque là une divination, et ces pages descriptives, extrêmement attrayantes par endroits, datent de la captivité de l'auteur dans ce célèbre édifice, 1801-1808[1]. Du même Jovellanos il y a également l'*Epístola*, en vers, *Descripción del Paular* (cf. *Tesoro* de Quintana, p. 512-513). « Je cherche dans ces demeures silencieuses le repos et la paix, qui s'y cachent, et je trouve seulement la funeste inquiétude qui trouble mes sens et ma raison... »; ces plaintes du début donnent à elles seules une idée du

1. Ceux qui le pourront auront tout intérêt, au même point de vue, à jeter aussi un coup d'œil sur les *Memorias históricas sobre la marina, comercio y artes de la antigua ciudad de Barcelona*, de Antonio de Capmany, Madrid, Antonio de Sancha, 1779-1792, 4 vol. grand in-4°.

poème, dont le rôle semble avoir été, lui aussi, considérable dans l'histoire du romantisme espagnol à ses débuts.

Citons enfin un nom qui demeure encore obscur pour la critique, celui de Iglesias de la Casa, dont on trouvera l'œuvre poétique dans la *B.A.E.*, t. 61 : son vers pur, nerveux et expressif tout ensemble, parfois large et évocateur, ses images souvent originales, fraîches et séduisantes, donnent une assez curieuse idée de la transition qui s'est effectuée à ce moment-là entre un certain classicisme plus ou moins rajeuni ou fécondé et l'école romantique elle-même. Que l'on voie par exemple surtout *Idilios*, de la p. 446 à la p. 449, et plus particulièrement *Idilios*, VIII, p. 447, et *Idilios*, XV, p. 449.

En terminant, nous devrions ajouter au moins un nom à cette liste : celui de Quintana, qui nous rapproche davantage déjà de la vraie période romantique, encore qu'il ne soit pas très juste peut-être de lui appliquer cette épithète. Retenons de lui cependant au t. 19 de la *B.A.E : A Célida*, p. 18-19; *Al mar*, p. 19-21; *Despedida de la juventud*, p. 26; *Al sueño*, p. 26-27; *En la muerte de un amigo*, p. 28-29; *El Panteón del Escorial*, p. 35-38. Voir de même au t. 67 de la *B.A.E.* la poésie *A Elmira*, dans sa deuxième partie surtout, p. 196 [cette composition, supprimée dans les éditions postérieures, fut publiée par Quintana dans la première édition de ses poésies, 1802]; ou encore l'ode *En la muerte de la... duquesa de Frías*, p. 196-197, mais elle est datée de 1830 et à cette date il n'est plus guère possible, bien entendu, de parler encore de précurseurs, même pour le romantisme espagnol.

J. A.

BIBLIOGRAPHIE

R. Menéndez Pidal, *Poesía juglaresca y juglares. Aspectos de la historia literaria y cultural de España.* Centro de Estudios históricos, Madrid, 1924, 488 pages.

Ce volume forme le tome VII des publications de la *Revista de Filología Española*, dont le tome II, *Antología de prosistas Españoles*, dû au même auteur, le tome III, *Manual de pronunciación española*, par T. Navarro Tomás, et le tome IV, *Versificación irregular en la poesía española* par P. Henriquez Ureña, sont devenus tout de suite des ouvrages classiques.

A celui-ci, on peut prédire, sans hésiter, la même fortune. Le maître incontesté (au moins pour nous) des études hispaniques, je ne dirai pas s'y révèle, car il n'en est plus à se révéler, mais s'y montre tout entier, avec son extraordinaire sens de l'exactitude, son esprit admirablement scientifique et précis, cette capacité enfin d'embrasser un vaste sujet dans toutes ses parties et de mettre chacune à sa place, de démêler l'écheveau le plus compliqué sans en perdre un fil, sans en ajouter un seul d'imaginaire; en un mot avec tout son savoir et toute sa probité. L'histoire de la *juglaría*, toute en détails, toute en menues illustrations si je puis dire, se trouve constituer, non pas seulement un aspect ou des aspects (comme l'indique trop modestement l'auteur) de l'histoire littéraire et de la culture de l'Espagne, mais une véritable vue d'ensemble, étonnamment concrète et vivante, de cette culture. Voilà un magnifique pendant au livre d'Edmond Faral.

Il a fallu, comme préliminaires, un dépouillement qui fait penser à quelque râteau merveilleux, très certainement enchanté, ramassant partout, dans les imprimés, dans les manuscrits, tous les brins de textes qui peuvent servir. Mais il y a surtout la mise en œuvre, d'une délicatesse qui confond, où toute cette récolte trouve à se caser, débordant largement dans les notes justificatives, et donnant l'impression d'une réalité historique massive et sincère. La difficulté, de ce côté, n'était pas moins grande, car il fallait trouver les divisions utiles d'une matière qui risquerait d'être monotone si l'on ne savait la regarder à volonté de loin et de près. Tous ces *juglares, segrers*, joueurs d'instruments, troubadours ou poètes, jusqu'au jour où la poésie se sépare de la musique, se ressemblent

ou paraissent se ressembler comme des frères, même d'un siècle à l'autre; et la vulgarité de leurs mœurs, leurs accointances avec les *soldaderas*, ces dons d'argent ou de vêtements qu'ils sollicitent et n'obtiennent pas toujours, ce talent poétique dont le plus clair consistait à savoir chanter pouille aux concurrents, ou faire pleurer par l'amante l'ami absent, tout cela, avouons-le, ne fournissait pas un thème bien relevé en apparence; et je croirais volontiers que M. Menéndez Pidal a bien éprouvé parfois quelque fatigue, à faire défiler en temps voulu et reparaître au besoin chacun de ces personnages, dont le rang social équivalait tout au plus à celui de nos prestidigitateurs de salon, quand il ne descendait pas à celui de trompettes, de tambours (comptés comme *juglares*), d'équilibristes de place publique ou de tenanciers de maison hospitalière.

Mais il fallait subir cette impression fâcheuse pour arriver à se faire et à donner une idée fidèle de la vie littéraire et artistique de cette époque, et surtout pour faire comprendre le mouvement continu de va-et-vient de ces jongleurs d'un royaume à l'autre de la péninsule et d'un côté à l'autre des Pyrénées. C'est là, avec le pèlerinage de Compostelle et les expéditions ou croisades françaises en Espagne, l'élément le plus essentiel de l'histoire littéraire d'alors. Quiconque s'intéresse à celle-ci doit, avec M. Menéndez Pidal, passer la revue patiente de ces vagabonds qui portaient, empilée dans leur sac ou incrustée dans leur mémoire, l'œuvre des poètes.

Il faut ainsi comprendre le caractère très spécial de cette littérature dont l'archiprêtre de Hita nous offre le type et le chef-d'œuvre, et c'est précisément un des meilleurs développements du livre de M. Menéndez Pidal que celui où il explique le cas de cet étrange poète comme l'aboutissant de toutes ces générations de *juglares goliardescos*, et non comme un monstrueux génie isolé dont les productions auraient un caractère autobiographique (y compris les histoires de *serranas*). La comparaison de la *Cántiga de los clérigos de Talavera* avec la *Consultatio sacerdotum* de Walter Map élargit même le cercle de cette inspiration cléricale et internationale. Un Villasandino continue la même tradition, toujours éprise de burlesque, de chicane plaisante, d'esprit populaire, de drôlerie enfin.

Mais, quel que soit l'intérêt qui s'attache à l'histoire, aux biographies plus exactement, des jongleurs provençaux, galiciens ou castillans, c'est tout autre chose quand M. Menéndez Pidal aborde le domaine des chansons de geste, où le mystère est si grand. Là pas plus de noms de jongleurs que d'auteurs; en revanche, des poèmes, dont plusieurs ne nous sont connus que par les chroniques où ils ont été résumés, et dont cinq se trouvent ainsi dans ce que l'érudit espagnol appelle la Chronique *Najerense*, c'est-à-dire la *Chronique Léonaise* que j'ai signalée dès 1904 et publiée de 1909 à 1911. J'ai

dit les raisons pour lesquelles je l'appelais *Léonaise* : la principale est qu'elle se trouve dans le fameux manuscrit provenant de S. Isidoro de Léon qui contient la Chronique latine du Cid éditée par Risco en 1792. J'ai moi-même, du reste, signalé les additions clunisiennes, particulièrement celles qui touchent au monastère de Nájera, où j'admets très bien que la Chronique ait été retouchée ; et rien ne s'oppose à ce qu'elle prenne le nom de *Najerense*, pourvu qu'il soit certain que là fut opérée sa dernière refonte. Quoi qu'il en soit, j'en avais, je crois, assez bien aperçu l'intérêt au point de vue de la poésie épique, et j'ai eu raison d'y insister, puisque M. Menéndez Pidal l'a considérée avec tant d'attention ; et je ne pouvais désirer meilleure utilisation, vraiment. La preuve[1] lui semble faite de l'existence d'une épopée multiple, purement espagnole, antérieure au *Mio Cid* et très peu postérieure aux faits eux-mêmes. Mais je préfère renvoyer pour tout cela à ce qu'en dit M. Menéndez Pidal, soit dans cette partie de son livre, soit dans son article de la *Revista de Filología española* (1923), y compris ceci, qui vise l'épopée française :

> lo que yo sostengo es que los estados arcáicos conservados por la literatura española debieron por fuerza de existir en épocas más antiguas de la literatura francesa...

c'est-à-dire que la question même de la *Chanson de Roland*, par exemple, est peut-être à revoir à la lumière de ces faits, si tant est que l'analogie puisse nous guider ici malgré la différence des conditions. Tant qu'on n'aura pas de preuves, il sera prudent, bien entendu, et c'est assurément ce que pense l'érudit espagnol, de s'en rapporter aux travaux si impressionnants, si persuasifs de M. Bédier, sans s'interdire de prêter aux suggestions ingénieuses de M. Boissonnade une oreille sympathique.

En ce qui concerne l'épopée espagnole, voici mes seules réserves. L'épopée toute spéciale de Fernán González a subi, nous explique Menéndez Pidal, plusieurs transformations. Il y a : 1° le poème que nous connaissons et sa prosification dans la première Chronique générale ; 2° le poème inconnu que reflète la *Chronique Léonaise* ou *Najerense* et sa prosification dans la Chronique de 1344.

Étant données les habitudes du *mester de clerecía* et la teneur même du poème édité par M. C. Marden, étant donné aussi l'historique dont le poète a fait précéder son récit[2], il me paraît difficile de ne pas y voir la mise en vers, en quatrains plus exactement, d'une

1. Il ne me paraît pas douteux que le récit relatif au siège de Zamora ne dérive d'un *cantar*. C'est moins évident pour les autres.

2. Il en est de même dans le *Rodrigo*, comme le note M. M. Pidal, mais là, les calembredaines sont assez nombreuses pour faire admettre, en effet, que le tout est du cru du jongleur, quoique les clercs n'en aient probablement pas été tous incapables.

histoire écrite en latin que le poète d'Arlanza se sera chargé de vulgariser, comme celui de Berceo a fait pour les Vies de saints et les Miracles de la Vierge. Il a eu affaire, à ce que j'imagine, à un long récit, analogue vraisemblablement à celui que Gil de Zamora a consigné (mais certainement pas composé, car il n'est qu'un compilateur) pour l'histoire du siège de Zamora. Mais où ce récit s'était-il lui-même alimenté? Dans un poème antérieur, comme c'est le cas, me semble-t-il, pour Gil de Zamora, et chanté probablement par les jongleurs? Directement dans les traditions recueillies parmi les monastères et les villages de la Rioja? Dans ce cas, on voit le rôle du clerc dans l'histoire de la chanson de geste. On pourrait dire : « Au commencement était le clerc! » Mais je n'ose affirmer, car l'une et l'autre hypothèse sont admissibles, au moins à première vue. Et l'on peut à volonté considérer les quelques lignes de la *Chronique Léonaise* comme la consignation, dans le corps du texte, d'une telle tradition (son caractère très net d'interpolation saute aux yeux et la façon même dont je l'ai imprimé le fait assez ressortir), ou bien comme le reflet rapide d'un *cantar*. Comment savoir s'il s'agit de quelque chose de fixé, ou de quelque chose de flottant? d'un poème récité, chanté, ou d'un récit de veillée que les vieux transmettent aux jeunes? J'avoue que je n'ai pu me décider; et n'ayant pas moi-même une théorie bien assise, je suis bien aise de contempler celle de M. Menéndez Pidal, en qui je reconnais sans peine une maîtrise incontestable dans ces questions, et un sens tout spécial de ces très délicats problèmes. L'argument qui me frapperait le plus, ce serait la stabilité des détails, difficilement explicable dans la tradition orale. Mais, précisément, je crois l'avoir montré en ce qui concerne la légende de Fernán González (*Bull. hisp.*, 1922), les détails généalogiques et topographiques, de personnes et de lieux varient considérablement de la *Chronique léonaise* au Poème et au *Rodrigo*. Seuls les éléments essentiels, la trame de l'histoire subsistent. A cela on peut répondre que cette instabilité des détails est très caractéristique des chansons de geste; et c'est pourquoi, je le répète, je ne demande qu'à accepter en bloc une théorie positive et qui se tienne. J'admets fort bien, en la matière, le principe d'autorité, qui consiste à s'incliner devant une compétence indéniable.

Le *Fernán González* m'amène à dire un mot de Gonzalo de Berceo, le poète de l'épopée sainte. Qu'il affecte de se mettre au rang du *juglar*, allant jusqu'à demander le « vaso de bon vino », et qu'il ne se place pas dédaigneusement en dehors de la *juglaría*, je le reconnais; mais j'insisterais, plus que ne fait M. Menéndez Pidal, sur le côté plaisant et ironique de cette assimilation volontaire. De même, il est possible et probable que les jongleurs aient débité sur la place publique les *cuartetas* du *San Millan* et des *Milagros*. Je crois cepen-

dant que telle n'était pas leur destination primitive, et que l'œuvre de Berceo était faite pour être lue à un auditoire plus fermé, — sans être pour cela, bien entendu, un auditoire de cour, comme ce fut le cas pour celui d'Iñigo de Mendoza et de Montesino au temps d'Isabelle. J'imagine un public de clercs, de moines, en un mot des manières d'intellectuels comme il pouvait y en avoir dans cette Rioja où les couvents entretenaient, semble-t-il, une certaine culture. Je vois cela au sourire qui anime toute cette poésie. Il y avait aussi de braves laïcs qui ne savaient pas lire, mais n'en avaient pas moins la finesse du campagnard; je vois cela au langage, aux images, à l'air « bon enfant » et au « sans-façons » du récit. C'était une classe moyenne, la crème de la Rioja au demeurant. L'*Alexandre*, l'*Apolonio* ont pu, de même, être lus ou récités dans les marchés; ce fut une fortune inattendue. Ils représentent la littérature cléricale, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne fussent lus qu'en particulier et non pas en public. Moins *juglarescos* que Berceo, sans nul doute; mais si Berceo l'est, il ne l'est que par une sorte de parodie, d'imitation plaisante.

C'est par un exposé magistral que termine M. Menéndez Pidal, et l'on a comme l'impression d'une ascension vers des points de vue où tout un horizon se découvre, vaste et net. La décadence des *juglares de gesta* et l'intronisation des *juglares de romances* apparaît là comme quelque chose d'historique. Quant à la formation des romances à fond épique, si j'interprète bien et si je ne substitue pas ma propre manière de comprendre à celle de l'auteur, ces romances seraient des morceaux, des restes, des éclats d'épopées, autrement dit, les passages qui avaient le plus frappé la foule. C'est ainsi que je traduis, très librement peut-être, ce que je lis à la page 414 :

> La poesía heroica, que los juglares españoles habían propagado durante tantos siglos no volvió a escribirse ni a cantarse; sólo algunos fragmentos de ella, que habían agradado más, quedaron abandonados al recuerdo del pueblo en forma de romances, acortados y refundidos en su repartición de boca en boca. Y gracias a esta popularización de algunos trozos, aunque la voz de los juglares de gesta se extinguió, sin dejar de su habilidad ni de sus éxitos eco alguno en la literatura de la segunda mitad del siglo xv, nos dejó en esos romances o recuerdos populares un dato fehaciente de cuáles fueron los episodios en que los cantares populares estuvieron más afortunados para despertar la admiración de su público...

Puis-je gloser là-dessus, et redire ce que j'ai déjà cherché à exprimer (*Bull. hisp.*, 1919, p. 141), frappé que j'étais du ton et du tour si volontiers lyriques du romance, de son aspect métrique (et non plus amétrique comme celui des *cantares*), de sa liaison intime avec une mélodie qui ne se confondait sans doute pas avec le récitatif accompagné, ou psalmodié du *cantar*[1]. Ces diverses considérations, en effet,

1. Imagine-t-on un *cantar* chanté avec la lenteur du romance?

m'ont amené à considérer le romance à fond épique comme une germination nouvelle, bien qu'en principe il soit un souvenir plus ou moins littéral d'un passage de *cantar*. Né du *cantar*, il est autre chose que le *cantar*. Il est en quelque façon la réaction de l'auditoire, poète et musicien lui aussi, au récit entendu.

Naturellement, il ne s'agit pas du *romance juglaresco*, qui sans doute est un développement, une exploitation du romance populaire et finit par devenir une courte geste. Car il y a eu comme un retournement ; si bien que

> los juglares de romance aparecen como herederos y continuadores de los juglares de gesta durante los siglos XV y siguientes.

Le dernier chapitre : « Invención y tradición juglarescas », explique lumineusement le concept « tradition » qui évidemment suppose à l'origine d'une œuvre un auteur, celle-ci ne vivant toutefois qu'indéfiniment déformée par la transmission orale, ou remaniée par le transcripteur, lequel traite l'œuvre possédée, achetée par lui, comme sa chose, surtout s'il en fait son gagne-pain. Il y a donc un auteur initial, et il y en a d'autres ensuite en nombre indéfini.

L'auteur initial, où le trouver, en définitive ? Là est le grand problème. Poète ou historien ? J'appelle ici historien quiconque raconte en prose, succinctement ou en détails, des faits historiques ou non : tel le clerc qui intercale dans une sèche chronique des traditions locales, qu'on retrouvera un jour longuement exploitées par les poètes épiques. Quant au poète, je n'exclurais pas *a priori* l'hypothèse qu'il ait écrit en latin. Voyez les débris de vers que j'ai signalés aussi bien dans la Chronique dite de Silos que dans la Chronique léonaise[1].

G. CIROT.

Clásicos Castellanos. **Berceo, I,** *Milagros de Nuestra Señora*. Edición y notas de A. G. SOLALINDE. Ediciones de la « Lectura », Madrid, t. 44, 1922 ; 5 ptas.

Nous devions déjà à M. Antonio G. Solalinde une édition paléographique de *El sacrificio de la Misa*, d'après ce qu'il croyait être l'unique

1. Quelques remarques encore, pour ne rien perdre :

Les *Memorias para la vida de Fernando III* ont été réunies par le P. Burriel : cf. ma note 33* à la *Chronique latine des Rois de Castille*. — Sur les difficultés entre Alphonse VIII et Alphonse II, mari de sa tante Rica, auxquelles il est fait allusion p. 167, cf. la note 15. 2 : elles ont eu, d'après cette Chronique, un caractère tout à fait intime et scandaleux. Avec l'avènement de Pierre, fils d'Alphonse II et cousin d'Alphonse VIII, commença au contraire entre l'Aragon et la Castille (1196) une ère de paix et d'entente. — La même Chronique (§ 75) donne la date de la mort de Lope Diaz de Haro : « in festo sancti Luce », 18 octobre, et le Nobiliaire portugais s'est trompé pour le mois comme pour l'année. — Page 58, il faudrait *cithara* (*cĭthăra*) et non (*cythara*). le grec est κιθάρα.

manuscrit conservé, le 1533 = F 122 de la Biblioteca Nacional de Madrid (*Publicaciones de la Residencia de estudiantes*, Madrid, 1913). Celle qu'il a donnée des *Milagros* dans le tome 44 de la collection si appréciée des *Clásicos castellanos* est établie sur une copie du XVIIIe siècle, due au P. Domingo Ibarreta[1], qui passait pour perdue et qui a été signalée à M. Solalinde par le P. Luciano Serrano, comme existant à Silos. Elle ne comporte pas le *Santo Domingo*, mais on y trouve le *Sacrificio*. Elle comprend, selon une note d'Ibarreta, tout ce qui était dans les deux manuscrits anciens de San Millán, disparus depuis Sánchez. Ibarreta n'a du reste, nous explique M. Solalinde, utilisé que sporadiquement l'un de ces deux manuscrits : c'était dans les habitudes traditionnelles depuis le XVIe siècle. Son texte n'en a pas moins de valeur, à côté de l'édition de Sánchez, dont M. Solalinde ne s'est pas interdit d'adopter les corrections opportunes. Voilà donc un travail délicat, pour lequel méthode et finesse étaient également nécessaires, et je pense que les érudits en seront satisfaits. Je puis dire que la plupart des notes sont judicieuses et utiles; beaucoup de corrections sont intéressantes, par exemple celle d'*aiumada* au vers 39, inspirée d'ailleurs par Américo Castro, au lieu de *avimada* que Menéndez Pelayo traduisait assez plaisamment, dans le glossaire de son *Antología*, par « palma bien sostenida en mimbres ». C'est bien évidemment en trois mots qu'il faut écrire *mano de rotero*; il y a là une périphrase qui ne peut étonner chez Berceo : elle prouverait que le *rotero*, ou, comme l'appelle l'archiprêtre de Hita, l'*orabín* (cf. Pidal, *Poesía juglaresca y juglares*, p. 66), jouait avec la main, sans archet ni plume.

Pour ce qui est du contenu de cette collection de miracles, l'éditeur nous explique en quoi elle diffère de celle des *Cántigas* d'Alphonse X. Celle-ci a été prise un peu partout; celle-là (comme on pouvait s'y attendre, vu les habitudes, on peut dire la méthode de Berceo, et comme l'a démontré Richard Becker) n'est que la versification en langue populaire d'un recueil latin. Ce recueil, selon Becker, était étroitement apparenté avec un ms. latin de Copenhague. Seule l'introduction (si curieuse dans son mysticisme naïf et par ses relations avec les *Nombres de Cristo* de Fray Luis de León) et le miracle XXV, le dernier, ne figurent pas dans ce manuscrit; et, comme l'explique M. Solalinde, ce miracle appartient à l'histoire d'Espagne : il est placé

en el tiempo del rey de buena ventura
Don Ferrando por nomne sennor de Estremadura
Nieto del rey Alfonso...

1. De cet abbé de Silos, il est beaucoup question dans un travail intéressant et bien documenté : *Proyecto de una diplomática española en el siglo XVIII*, par A. Andrés (« Escuela española de arqueología e historia en Roma », Cuadernos de trabajos, V).

c'est-à-dire de Ferdinand III, car je ne vois pas d'autre Ferdinand qui ait pu être désigné comme « señor de Estremadura » et petit-fils d'un Alphonse, soit Alphonse VIII (par sa mère Berengère). C'était donc de l'histoire contemporaine, relatée peut-être déjà dans quelque récit :

con los otros miraclos en libro lo echaron (907[d])
..... como diz la cartiella (909[d]).

Ce récit était-il en latin? C'est vraisemblable. L'époque de Berceo est celle de Luc du Tuy, de Rodrigue de Tolède et de la *Chronique latine* des Rois de Castille. Les clercs latinisants ne devaient pas manquer, pour consigner l'événement sensationnel qui prouvait une fois de plus le pouvoir de Marie.

En dehors de ce miracle XXV, il manque aux *Cántigas*, nous dit-on, les n°ˢ III, V, X, XI, XII, c'est-à-dire *El clérigo y la flor*, *El pobre caricativo*, *Los dos hermanos*, *El labrador avaro*, *El prior y el sacristán*. Le n° III se retrouve ailleurs : cf. *La deuxième collection anglo-normande des Miracles de la Sainte Vierge et son original latin*, par Hilding Kjellman (Paris, Champion, 1922), p. 83 et 280; pour le n° XII, voir p. 115. Aucun des cinq n'est dans le *Liber Marie* de Gil de Zamora publié par le P. Fita, non plus que dans la *Historia de Garí* publiée par J. Givanel Mas.

G. CIROT.

A Diana de **Jorge de Montemor**, *em português* de **Affonso Lopes Vieira** [Composto e impresso nas *Officinas gráficas da Biblioteca Nacional de Lisboa* para a *Sociedade editora Portugal-Brasil*], R. Garret, Lisboa, 1924; 1 vol. in-12 de LXXX + 246 pages.

Résurrection de la Diane, pieusement dédiée aux rives du Mondego qui virent naître Jorge de Montemor. Le grand roman pastoral revient à son berceau après une glorieuse carrière européenne. Il s'offre à nous tous en un volume d'un goût typographique exquis, dans un portugais sobre et pur. Nous n'avons aucun mépris pour la prose castillane de celui que l'Espagne adopta sous le nom de Montemayor, encore qu'il nous paraisse plus grand comme poète que comme prosateur. Pourtant la narration était trop touffue pour le goût moderne. M. Affonso Lopes Vieira a émondé d'une main discrète le vieil arbre toujours vert, et fidèlement transcrit dans la langue de Camões ces admirables élégies que sont les adieux de Sireno et de Diane et la Chanson de Sireno.

Passados contentamentos,
que quereis?
Deixai-me; não me canseis.

Vers dont la sérénité douloureuse annonce, pour M. Lopes Vieira, la *Nuit d'octobre* de notre Musset. On ne saurait dire s'il a éprouvé beaucoup de résistance dans son travail de transposition, tant le résultat est constamment heureux. Et si, par l'injure du temps, tout document nous faisait défaut sur « Jorge de Montemayor », si sa qualité de Portugais était douteuse, la seconde naissance de la *Diane* au xxe siècle me paraîtrait le plus sûr indice de la nationalité de son premier auteur : de même que je ne vois point de plus fort argument en faveur de l'origine portugaise d'*Amadis de Gaule* que le sentiment si juste avec lequel M. Affonso Lopes de Vieira l'a présenté au public portugais, deux ans avant la *Diane*, selon la même esthétique de sobriété. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces réannexions pacifiques, sans rien ôter aux lettres espagnoles, constituent pour les lettres portugaises un véritable enrichissement. Plus d'un hispaniste voudra relire la *Diane* dans la version de M. A. Lopes Vieira. Une belle préface pose le roman pastoral à côté du roman de chevalerie, en esquisse la généalogie et la fortune, en marque le caractère portugais. Les notes finales contiennent d'utiles indications biographiques et bibliographiques ; on y trouvera les stances de la *Historia de Alcida y Sylvano* où le poète invoque la Lusitanie, « el claro río Mondego celebrado », et les hautes tours de son château natal ; enfin les pages finales du texte castillan de la *Diane* y sont données pour permettre au lecteur de saisir le procédé — mélange d'indépendance et de soumission, — qui a été celui de M. Lopes Vieira à l'égard de ce texte.

MARCEL BATAILLON.

Spanish Drama before Lope de Vega, by **J. P. Wickersham Crawford**, Ph. D. (Publications of the University of Pennsylvania. Extra Series in romanic Languages and Literatures. N° 7.) Philadelphia, 1922. 198 pages.

Voilà une utile coordination des nombreuses publications qu'il fallait lire, en les corrigeant et en les complétant les unes par les autres, pour être au courant de cette histoire du drame espagnol avant Lope de Vega. Huit chapitres, à chacun desquels correspond une bibliographie distincte en appendice.

Le premier est intitulé *The Spanish Drama before Encina*. L'auteur y fait ressortir la pauvreté de cette littérature en Castille avant le xve siècle, si l'on s'en tient aux spécimens connus. Les trois siècles qui séparent l'*Auto de los Reyes Mayos* publié par M. R. Menéndez Pidal et la *Representación del Nacimiento de nuestro Señor* de Gómez Manrique ne nous en ont laissé aucun, et de l'une à l'autre de ces deux œuvres on constate peu de progrès. Des allusions éparses sem-

blent pourtant mettre hors de doute la célébration de drames en miniature où était particulièrement représentée la Nativité. Mais il devait s'agir de petites pièces qu'on rejouait chaque année sans changement, toujours les mêmes pour la même église, ce qui n'était pas pour encourager le progrès littéraire. Si tout d'un coup ce théâtre embryonnaire sort de l'anonymat et de la stagnation, n'est-ce pas parce que la cour commence à s'y intéresser avec une reine pieuse, toute soumise aux clercs, et y trouve à la fois édification et plaisir? Je crois qu'il faut voir là une influence d'Isabelle et de son entourage. Ces bergeries plus ou moins symboliques et plus ou moins réalistes, devaient faire pâmer d'aise tout le personnel du palais ou des grandes maisons, comme les nonnes dans les couvents. Outre l'élément pieux et doctrinal, il y avait deux excitants : l'élément musical probablement d'ailleurs essentiel, et l'élément plaisant, qui tenait au parler et aux sentiments frustes de ces rustiques personnages. Il est possible que les *Coplas de Mingo Revulgo*, qui sont un pamphlet et non une représentation, reflètent néanmoins l'état de ce genre primitif. A côté de ces représentations où le comique ne prenait qu'une place discrète, il y avait les *juegos de escarnio* tels que la *fiesta del Obispillo*, connue à Séville comme à Gérone. Pour ce qui est de Séville, Sánchez Arjona, auquel renvoie M. Crawford, l'a en effet décrite dans son petit livre devenu assez rare. *El teatro en Sevilla en los siglos* XVI *y* XVII, mais pour Gérone, il fallait renvoyer à Risco qui s'en occupe longuement au t. XLV de l'*España Sagrada*[1].

Le théâtre laïque ne s'est pas dégagé de bonne heure du théâtre religieux, à peine dégagé lui-même de l'enveloppe liturgique. Quel rapport avaient avec l'art dramatique, soit les mascarades, soit les *representaciones ?* Celles-ci à l'origine « représentaient » sans doute des figures, des groupes, des apothéoses, des tableaux vivants, mais sans action ; elles ne répondaient pas nécessairement à ce que nous entendons par une « représentation ». C'est pourtant bien dans cette dernière acception que les pièces d'Encina sont souvent ainsi désignées. Et parmi les mascarades, on nous en cite deux de Gómez Manrique qui comportent, sinon du dialogue, du moins de brefs discours prononcés tour à tour par les personnages allégoriques. Quant à l'action, on en trouve dans le divertissement que donna le connétable Miguel Lucas de Iranzo pour célébrer son mariage en 1461 ; malheureusement, la Chronique n'en donne que la description et non les paroles.

Après un article consacré en entier à Juan del Encina, M. W. Crawford passe en revue les pièces religieuses destinées aux différentes solennités de l'année (en particulier Noël et Fête-Dieu) par Gil Vicente,

1. M. Crawford a du reste publié dans *Romanic Review*, vol. XIII, *A note on the Boy Bishop*.

Torres Naharro, Hernán López de Yanguas, Fernan Díaz, Pedro López Ranjel, Diego Sánchez de Badajoz, Pedro Altamira, Micael de Carvajal, Sebastián de Horozco. On voit que l'auteur n'a rien laissé perdre, et il a eu raison. Une étude de ce genre devait être exhaustive et ne pas se contenter des grands noms et des œuvres les plus connues. Le point de vue n'est pas le même que dans un manuel d'histoire littéraire.

Le chapitre suivant est intitulé « Festival and Pastoral plays[1] ». Torres Naharro, avec sa *Propalladia*, occupe la plus grande partie d'un autre sur « Romantic Comedy and the Comedie of Manners before Lope de Rueda », avec la *Comedia Vidriana* de Jaime de Guëte et la *Comedia Radiana* d'Agustín Ortiz, toutes deux influencées par la *Comedia Himenea;* la *Comedia Tidea* de Francisco de las Natas, la *Farça a manera de tragedia* réimprimée par Hugo A. Rennert, l'*Auto de Clorindo* réimprimé par A. Bonilla y San Martín, l'*Egloga interlocutoria* de Diego de Avila, la *Farsa de Costanza* de Cristóbal de Castillejo, la *Farsa del Matrimonio* de Diego Sánchez de Badajoz, la *Comedia do Viuvo* de Gil Vicente et les pièces tirées par celui-ci des romans de chevalerie, la *Farsa Salamantina* de Bartolomé Palau publiée par Morel-Fatio dans le *Bull. hisp.* (1900), enfin la *Comedia Prodiga* de Luis de Miranda. Après quoi nous arrivons à « Lope de Rueda, Italianate Comedy and the Farce[2] », où plusieurs pages sont consacrées à l'*entremés* et au *paso*, pour revenir au drame religieux avec les œuvres de la deuxième moitié du XVIe siècle, parmi lesquelles les 96 qu'a publiées Léo Rouanet (une seule n'a pas trait à la religion et une seule n'est pas anonyme). Nous finissons par « Tragedy and latter Comedy », traductions ou imitations du théâtre antique[3], piéces tirées de l'Histoire nationale (Juan de la Cueva), *Los Amantes* de Rey de Artieda, *Marco Antonio y Cleopatra* de Diego López de Castro, la *Comedia Salvaje* de Joaquín Romero de Cepeda, la *Tragedía de Narciso* de Francisco de la Cueva, *Isabela*, *Filis* et *Alejandra* de Lupercio Leonardo de Argensola[4] louées par Cervantes, les pièces de Cervantes lui-même, les tragédies de Cristóbal de Virués et de Gabriel Laso de la Vega. Et c'est rapidement que la question est examinée de savoir si Miguel Sánchez, dont Lope parle au passé dans son *Arte nuevo de hacer comedias*, et dont nous avons deux *comedias*

1. L'auteur a publié en 1915 *The Spanish pastoral Drama* (Philadelphia), et en 1911, dans *Romanic Review*, des articles sur *The Pastor and the Bobo*, *The Devil as a dramatic figure*.

2. Sur la *Comedia* (sans titre) de Sepúlveda, examinée dans ce chapitre, l'auteur a publié des *Notes* dans *Romanic Review*, vol. XI; sur Timoneda, cf. *Modern Language Review*, 1920.

3. Cf. du même auteur dans *Modern Philology*, 1914, un article sur la *Nise lastimada* et la *Nise laureada* de Bermúdez.

4. Du même encore, cf. *Notes on the tragedies of Lupercio Leonardo de Argensola* dans *Romanic Review*, 1914.

dans la manière de Lope lui-même, n'est pas véritablement un précurseur de celui-ci.

Les conclusions de M. W. Crawford ne sont peut-être pas très neuves, puisqu'elles reproduisent l'appréciation donnée par Fitzmaurice-Kelly en 1902 sur la vraie originalité de Lope de Vega, et peut-être eût-il convenu de la développer un peu, je ne dis pas de la diluer. Mais le lecteur, au moins, peut se faire une opinion, s'il a la patience de lire l'exposé dont je viens de donner un aperçu rapide. Par ses publications antérieures, l'auteur était bien préparé à une étude d'ensemble comme celle-ci : j'ai tenu à les rappeler en note. Je me fais un plaisir de constater aussi ce qu'il doit, et reconnaît devoir, à la thèse de M. H. Mérimée sur l'*Art dramatique à Valencia*.

G. CIROT.

William Samuel Hendrix, *Some native comic types in the early Spanish drama* (« The Ohio State University Bulletin », sept. 15, 1924. Contributions in languages and literatures, n° 1.) Colombus, Ohio.

L'auteur déclare n'avoir eu entre les mains la publication de M. W. Crawford analysée ci-dessus que lorsque la sienne était chez l'imprimeur, mais il a utilisé les travaux antérieurs du professeur de Pennsylvania. Il a dressé un répertoire des types et des trucs *(devices)* le plus fréquemment employés dans le théâtre espagnol, de Juan del Encina à Juan de la Cueva. Il a fait là œuvre très utile pour fixer les idées sur l'art dramatique au XVIe siècle, et faire comprendre ce que peuvent avoir de neuf les procédés de Lope de Vega, dans quelle mesure il n'a fait que recourir à des moyens connus depuis longtemps. On se rendra compte ainsi qu'il a souvent resservi de vieilles ficelles, et s'il les a resservies, c'est apparemment qu'elles prenaient toujours le bon public. Je ne citerai que le parler moresque, très conventionnel d'ailleurs, chez lui comme chez les autres auteurs. On sera bien aise de se reporter au catalogue de M. Hendrix, qui a ainsi divisé sa matière : The churchman; Some foreign and dialectical types; Other comic types; Some comic devices. — Parmi les types comiques il y a les imbéciles et les malins, et une classe intermédiaire, celle que l'auteur appelle les « semi-stupid types ».

On voit que tout est bien classé. Quant aux « comic devices », il y en a en tout un peu plus d'une dizaine. L'attirail était donc en somme peu encombrant, et pouvait tenir dans un sac bien petit : il en est du reste qui demandent peu d'ingéniosité, tel « the device of calling onto the stage » et « the device of asides ». Il est vrai que ceux-là sont fréquemment employés, dès la *Célestine* qui paraît avoir

eu en fait de « devices » des initiatives fécondes. La part de chaque auteur est du reste marquée. Bref on sera renseigné d'une façon exacte, et tout le monde en sera reconnaissant à M. Hendrix.

G. CIROT.

William Shaffer Jack, *The early Entremés in Spain : the rise of a dramatic form.* (Publications of the University of Pennsylvania Series in Romanic Languages and literatures, nº 8.) Philadelphia, 1923, 136 pages.

Dans cette thèse de doctorat, l'auteur paraît s'être proposé de développer un sujet qui n'a pu être qu'indiqué en quelques pages par M. Wickersham Crawford : les origines de la littérature des *entremeses* et des *pasos*. Il nous apporte donc un complément intéressant. La moitié, soit les deux premiers chapitres, porte sur le mot *entremés* et ses emplois avant le xvᵉ siècle et le développement du genre avant Lope de Rueda. C'est dire que la question a été étudiée. Le premier emploi du mot est daté, ici comme dans le travail de M. Crawford (p. 131), de 1381, et il s'agit d'un « entremets » à la fois culinaire et littéraire. M. Shaffer Jack en cite un exemple analogue dans les *Chroniques romanes du comte de Foix* (xvᵉ siècle). Peut-être aurait-il dû préciser davantage ceux qu'il relève dans la littérature française du xivᵉ et du xvᵉ siècle, avant d'en conclure à l'origine française du mot. En tout cas dès le début du xvᵉ siècle, on appelait *entremeses* les plates-formes fixes ou les *carros* et *rocas* avec figures allégoriques : c'étaient donc, en somme, comme les entremets de l'art culinaire, des « pièces montées » ; mais il n'y en avait plus que pour la vue. Et comme la charpente en était l'élément essentiel, rien d'étonnant à ce que ce soit à elle qu'on se soit habitué à penser en employant le mot, comme nous dit M. Henri Mérimée.

Mais ces *entremeses* annoncent les *autos*, et non les *entremeses* du xviᵉ et du xviiᵉ siècle. Si bien que ce même mot est à l'origine des deux genres dramatiques tout à fait distincts et opposés. Or, après 1501, il n'est plus pris dans le sens de *carro* ou de *roca*. Déjà en 1487, il est opposé aux *momos* populaires, et en 1461 il désigne des divertissements comme la danse et le chant dans la bonne société ; ce qui n'empêche qu'en 1442 il est appliqué à des amusements beaucoup moins nobles, et c'est cette application qui, selon M. Shaffer Jack, aurait en définitive décidé de son acception littéraire. Cette acception, bien entendu, ne devient pas tout de suite exclusive, et l'on nous le prouve par des exemples de la première moitié du xviᵉ siècle, en particulier chez Rueda et Timoneda. Lope de Vega, lui, semblerait appliquer le mot aux *comedias antiguas*. Enfin, tout bien considéré,

M. Shaffer Jack en arrive à cette définition définitive : « short dramatic composition, usually burlesque or farcical in character, used as a passing-scene for purposes of comic relief » ; il rappelle que l'on en intercalait jusqu'à trois dans les *comedias* à quatre actes, et qu'on en jouait couramment, avec les *autos*, deux et même trois. L'usage finit par se fixer ainsi : *loa, jornada I*, *entremés*, *jornada II*, *entremés*, *jornada III*, *sarao (baile)*. Quant aux raisons qui ont fait éclore ce genre, il y en a d'assez générales, communes à plusieurs pays, parmi lesquels l'Allemagne, et il faut faire entrer aussi en ligne de compte l'influence italienne, ne serait-ce que par l'entremise d'Encina et de Torres Naharro.

On voit que les préliminaires sont posés avec méthode et sûreté. Il faut en féliciter l'auteur : c'était la partie la plus délicate de son étude[1]. Pour la suite jusqu'à Cervantes, il était sur un terrain plus ferme et mieux connu. J'aurais beaucoup à glaner. Je marquerai seulement des observations sur l'emploi des mots *entremés* et *paso* dans Timoneda (p. 75), sur l'usage de la prose dans Rueda et dans Cervantes (p. 81), sur les *entremeses* de Cervantes lui-même, dont le rapide examen termine cette étude. M. Shaffer Jack fait surtout ressortir le lustre que le nom du grand écrivain a donné à ce genre, assurément encore peu considéré comme genre littéraire. Peut-être pouvait on cependant accorder à certains de ces *entremeses*, en particulier au *Retablo de las maravillas*, une valeur intrinsèque, due à la verve et à l'esprit d'observation qui ont si joliment renouvelé le conte de Juan Manuel.

En somme, excellent travail, qu'il faut connaître et consulter.

G. CIROT.

Narciso Alonso Cortés, *El teatro en Valladolid*, Madrid, Tip de la « Revista de Archivos », 1923, 431 pages.

La longue liste des travaux de M. N. Alonso Cortés s'est accrue d'une publication précieuse qui nous documente sur l'histoire du théâtre à Valladolid et sur celle du théâtre espagnol en général. Elle comprend d'abord un abondant dépouillement d'archives présenté sous forme d'historique jusqu'en 1590, et simplement par ordre chronologique jusqu'en 1810 ; puis des données complémentaires tirées de publications antérieures, en particulier des *Datos* et des *Nuevos datos* de Pérez Pastor ; enfin une liste des pièces représentées à Valladolid de 1681 à 1766 et durant quelques-unes des années qui suivent,

1. L'auteur avait publié en 1922, dans *Publications of the Modern Language Association America*, vol. XXXVII, un article sur *Development of the « entremés » before Lope de Rueda*.

jusqu'en 1798. Un index permet de suivre les *auteurs* et les acteurs dans leurs pérégrinations.

J'ai relevé beaucoup de détails intéressants. En voici quelques uns :

6. 7. C'étaient les *oficios*, qui, vers 1498, étaient chargés d'organiser *juegos* et *entremeses*, non seulement pour la Fète-Dieu, mais pour la réception des souverains; et c'est parce qu'ils n'y mettaient pas toujours le zèle désirable, que la municipalité avait souvent à intervenir. — P. 12-15. C'est Lope de Rueda qui, en 1551, s'occupa de « el carro y danzas » en l'honneur de Philippe II. Cela avance de trois ans la chronologie connue du célèbre auteur. Il est qualifié de « hombre avil para maestro de representar y componer autos y danças para las fiestas que se an echo y hazen el dia de corpus xpte »; et comme on ne veut pas avoir affaire à des « personas que no los saben hazer tan bien como el dicho rueda », on lui octroie 4.000 maravédis par an pour qu'il se fixe dans la ville. Il y reste en effet jusqu'en 1559, ce qui ne l'empêchait pas d'aller donner des représentations ailleurs. — P. 18-29. Antérieurement à 1575, le seul *corral* qui attirât du monde était à la *puerta de San Esteban*, parce qu'il était près des écoles et que les étudiants le fréquentaient en semaine. On nous dit aussi que cela coûtait cher d'envoyer chercher à Séville, Tolède, Madrid, les *autores*. En 1575 Mateo de Salcedo se fixe à Valladolid, et s'installe dans un *corral* appartenant à la Confrérie de *San José de Niños expósitos*, puis dans un autre à son compte, en partie couvert par un toit de bois et de tuiles, ce qui suscite entre lui et la Confrérie des difficultés et finit par l'éloigner. Le *corral* de cette dernière fut occupé par Cisneros, puis par Juan Granado (1576-1579). — P. 30-31. Des *regidores* s'opposent à ce que le *corregidor* interdise les représentations les jours ouvrables, faisant ressortir que ce serait au préjudice de la Ville, les comédiens étant forcés de s'en aller et les *autos* de la Fête-Dieu ne pouvant être assurés. C'est un prêtre qui est chargé d'aller à la cour pour obtenir l'autorisation de jouer « los días de hazer algo » ! — P. 32. Prohibition des représentations les jours ouvrables par l'*Ayuntamiento*, qui ne peut plus, en conséquence, trouver de troupe pour les *autos*. — P. 33. Compagnie italienne de Ganasa (1580). — P. 34-35. Granado est parti après les fêtes du *Corpus*; Ganasa est resté, se prévalant d'une autorisation royale. Discussion à l'*Ayuntamiento* : on trouve que par ces chaleurs (5 sept. 1580) les représentations sont dangereuses pour la santé publique. Un *regidor* fait valoir, par contre, que « en tiempo que no ay buena salud se suelen buscar todos los entretenimientos y solazes para ayudar a entretenerse las xentes para hazer mejor humor y desechar toda malenconia »; enfin, il y va de l'intérêt des *Niños expósitos*. — P. 36-37. Jeronimo Velázquez en concurrence avec les *italianos nuevos*, qui ont peu de succès « por que no se entienden ni an caido

en gracia ». — P. 38. Censure imposée par le *corregidor*. — P. 39-40. Le président de la *Chancilleria* menace l'*autor* Abagaro (inconnu jusqu'ici) de lui faire donner cent coups de fouet s'il s'obstine à jouer. — Un *alcalde de Su Majestad* détourne les *carros* de leur route traditionnelle pour se faire donner une représentation sous ses fenêtres. — P. 41-42. Encore les discussions entre partisans et adversaires des représentations aux jours ouvrables. L'argument des premiers est qu'il faut assurer les fêtes du *Corpus* ; après tout les comédiens dépensent au profit de la ville, et peu d'artisans assistent à la comédie au lieu de travailler. — P. 45. Porras s'est engagé (19 févr.) pour les *autos*, à condition de pouvoir jouer jusque là « todos los días que quisiere, salvo la semana santa y en la quaresma solos los días de martes y juebes y sábados della, con que en los dias della rreciten comedias de devoción y no agan cosas obcenas ». — P. 46 47. On trouve indécent que les comédiens représentent le Christ, sa mère et les saints, « rrepresentando ordinariamente el rrufian, alcauete y otros peores personages... No se les avía de premitir que hiziesen ninguna comedia de debocíón, por ser de mayor ynconbeniente hazer las tales comedias que de amores o otras historias humanas... Y no es de consideración que porque sean algo más ayudados los niños espósitos se aga y consienta cossa tan dañosa... En la corte de su magestad no se consiente rrepresentar en este santo tiempo... » Les *regidores* décident néanmoins le contraire : « En estas rrepresentaciones se nos muestra muy al bibo qué es el mundo, el bien y el mal, las encubiertas, engaños y desengaños » ; les comédies sont moins démoralisantes que tout ce qu'on voit dans les rues et même dans les églises, et enfin la Confrérie de San José rend de grands services en empêchant beaucoup d'infanticides. — P. 51. Interdiction des représentations, par ordre royal (7 juin 1598). Elles sont reprises avant le 16 mai. — P. 65 67. — D. Rodrigo Calderón acquiert un *aposento* (1608) pour lui et ses héritiers moyennant 600.000 maravédis une fois versés. — P. 79-80. Par suite de la confiscation de ses biens en 1627, son *aposento*, confortablement aménagé par lui, est adjugé à D. Manrique de Lara pour 30.000 maravédis par an, plus 200 ducats de droits à chaque prise de possession par ses successeurs. — P. 99. Plusieurs grands personnages en retard avec la caisse de la *Cofradía* (1650). — P. 106. Inspection sévère de la *casa de la comedia*. La *Cofradía* entretient 400 enfants par an.

En voilà assez pour montrer la richesse et l'intérêt de ces documents. Ils éclairent l'histoire du théâtre en Espagne : on y voit surtout comment les représentations dans les théâtres se sont imposées grâce à la nécessité d'assurer les fêtes du *Corpus* et la vie d'œuvres de bienfaisance, qu'on ne trouvait pas le moyen de faire vivre autrement. Voyez en France la Caisse des jeux !

G. CIROT.

Théâtre espagnol. Tome I. *Encina, Torres Naharro, Lope de Rueda, Lope de Vega*. Introduction et notes par **Henri Mérimée** (*Les Cent chefs-d'œuvre étrangers*, « La Renaissance du Livre »), 227 pages, s. d., 5 francs.

Voici le sixième volume que cette Collection, bien inspirée, consacre à la littérature espagnole. Deux avaient été fournis par Ernest Mérimée; celui-ci l'est par son fils. Il comporte d'abord une introduction de 57 pages qui intéressera et renseignera ceux mêmes qui n'ignorent pas tout à fait la question : théâtre primitif, premiers dramaturges (Encina, Torres Naharro, Gil Vicente), diffusion de l'art dramatique (Rueda, etc.), triomphe de la *Comedia* (Lope de Vega), Puis viennent les échantillons de l'œuvre de ces auteurs, avec un drame entier de Lope de Vega, dont je ne critiquerai certes pas le choix, car j'ai dit moi-même ici que c'est, à mon sens, la plus typique des *comedias* du grand dramaturge, bien qu'il l'ait intitulée *tragicomedia :* à savoir *Peribáñez y el comendador de Ocaña*. Je ne puis qu'être flatté de me trouver ainsi d'accord en matière de goût avec quelqu'un qui a fait du théâtre espagnol sa spécialité, et que le féliciter d'avoir fourni la première traduction de cette charmante (quoique sanglante) pièce, et donné un courageux exemple, bravant la critique aux aguets. Ce petit volume (que plusieurs autres suivront, je le souhaite) vulgarisera chez nous davantage le théâtre espagnol, car il est appelé à pénétrer dans bien des milieux. Les pages consacrées à Lope de Vega forment une étude suffisante, bien que forcément sommaire, pour donner une idée de l'œuvre, de l'auteur et de l'homme. Rennert et Castro les rendaient possibles, c'est certain; encore fallait-il savoir les rédiger (il y a en tout la manière), y mettre l'essentiel, et le dire bien. Je les ai lues avec plaisir; et je me persuade aisément qu'elles eussent eu l'agrément de l'auteur du *Précis*.

G. CIROT.

Rodolphe Hoornaert, *Sainte Térèse écrivain. Son milieu, ses facultés, son œuvre*. (Université de Louvain. Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie.) Lille, Desclée, 1922; XII-652 pages.

C'est pour avoir voulu étudier ce livre d'aussi près que possible que j'arrive si tard pour en parler; et à présent j'aurais trop à dire pour un compte rendu. Je me bornerai à le recommander; pour l'ensemble d'abord, parce que le lecteur qui n'est pas bien au courant du mysticisme espagnol y trouvera les considérations générales utiles, le cadre dans lequel il fallait en effet lui présenter la sainte

d'Avila ; pour le détail ensuite, car l'abbé Hoornaert, neveu du chanoine Hoornaert, à qui l'on doit la traduction des œuvres de saint Jean de la Croix, a su voir les questions qui se présentaient et y est entré avec courage, en travailleur bien préparé, alerte et lucide.

Il n'a pas dédaigné tout agrément d'exposition, par exemple au début du chapitre intitulé « L'intelligence et les états mystiques » ; mais au moins ce n'est pas l'agrément répugnant qu'on trouve dans certain livre dont il a été parlé ici jadis (c'était lui faire trop d'honneur, peut-être).

Il fallait de l'entrain et de la jeunesse pour entreprendre un pareil livre. C'est ce qu'il faut voir, au lieu de s'attaquer à telle ou telle inexactitude. J'ai entre les mains un travail d'un de mes étudiants, M. Gouilhers, sur la langue de sainte Thérèse : il est clair que c'est plus précis et plus sûr que les quelques pages consacrées par M. Hoornaert à ce sujet très spécial (par exemple p. 263 pour les formes *cantádes*, *cantarades*). De même le livre d'Etchegoyen, paru depuis celui de M. Hoornaert, fouille davantage dans les images et les moyens d'expression, et dans les auteurs imités. Mais, même après Etchegoyen, il y a encore de bonnes remarques à glaner chez M. Hoornaert, ceci par exemple (p. 515) :

> ... les images que, grâce à sa fine perceptivité, elle recueille dans le monde extérieur, elle ne les reproduit guère pour elles-mêmes ; elle a une tendance marquée à les faire servir à un usage pratique ; elle s'en sert pour mieux faire comprendre les enseignements qu'elle donne, les états d'âme qu'elle dépeint, les phénomènes mystiques dont elle veut rendre compte. Elle n'a rien du littérateur de profession qui étale des images pour ce seul plaisir...

L'auteur a tiré parti, lui aussi, de l'article de Morel-Fatio sur *Les lectures de sainte Thérèse ;* et le milieu où il s'est formé nous donne des garanties sur la valeur de son information touchant le sentiment mystique : il y a là un élément essentiel.

Je regrette de ne pouvoir m'étendre plus longuement sur ce livre, dû à un esprit sain et cultivé ; je l'ai lu avec plaisir et j'y recours au besoin : c'est le moins que je puisse en dire.

G. CIROT.

E. Allison Peers, *Spanish Mysticism. A preliminary survey.* London, Methuen (1924) XI-277 p., 12 s.

Voilà une anthologie des mystiques espagnols comme il nous en faudrait une en France. Elle comprend des morceaux des principaux auteurs, d'abord en anglais, puis dans l'espagnol original. Une introduction de 45 pages fournit un aperçu très suffisant pour donner une

idée de l'importance, de la richesse et des tendances caractéristiques de la mystique espagnole.

C'est écrit dans un esprit très compréhensif et d'une façon large par quelqu'un qui a le sens religieux, ou tout au moins sent ce que c'est. Peut-être l'ambiance protestante est-elle spécialement favorable à de telles études, ce qui ne veut pas dire qu'on s'en désintéresse dans les milieux catholiques; mais chez nous, à part quelques rares ecclésiastiques et quelques universitaires qui trouvent à ces questions un intérêt historique, philosophique ou littéraire, l'indifférence, abstraction faite des pratiques piétistes, est plutôt la règle. Quoi qu'il en soit, ceux pour qui la lecture de l'anglais n'est pas un obstacle trouveront certainement profit et plaisir à lire ces chapitres substantiels, intitulés « España mística, The precursors of St. Teresa, The Carmelite Saints, The later Mystics, The basis of Spanish Mysticism ». Bien entendu, il fallait bien se limiter aux principaux. On commence par Fray Hernando de Talavera, le premier archevèque de Grenade, ce qui, pour M. Allison Peers, symbolise et explique l'origine et l'essor du mouvement mystique à partir du règne d'Isabelle. Puis viennent Alejo de Venegas, Alonso de Horozco, Francisco de Osuna, Bernardino de Laredo, Saint Pierre d'Alcántara, Juan de Avila, Louis de Grenade, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, Malón de Chaide, Juan de los Angeles, Diego de Estella, pour finir par Luis de León, auquel est ainsi ménagée une place à part, mais une place, parmi les théoriciens, ou plutôt les praticiens de l'Amour divin. Luis de León, mystique? Je ne le prends absolument pour tel, pas plus que pour un représentant de l'ascèse (en quoi je suis d'accord avec M. A. Peers, qui l'oppose avec raison sur ce point à Louis de Grenade); mais les *Nombres de Cristo*, dont on connaît à présent l'origine et qui ont pour premier auteur ou inspirateur Alonzo de Horozco, lui donnent droit de figurer dans un livre sur les mystiques, sans compter qu'il a édité sainte Thérèse, ce qui était un titre à rappeler.

De tous ces auteurs, M. A. Peers nous donne des extraits, sauf pour Talavera et Venegas, dont la *Nueva Bibl. de Autores españoles* met les œuvres à la portée de chacun; il débute par deux pages de Hernando de Zárate, dont il ne peut d'ailleurs nous dire grand'chose, et pour cause.

M. A. Peers défend les grands mystiques espagnols du XVIe siècle d'avoir des tendances quiétistes. Pour sainte Thérèse, c'est sûr. Pour saint Jean de la Croix, il y a eu des inquiétudes en France, tout au moins : j'ai eu l'occasion de le dire (*Bull. hisp.*, 1921, p. 350) et l'on sait du reste que l'authenticité du texte imprimé est discutée.

Le livre d'Etchegoyen sur l'*Amour divin*, paru très peu avant celui de M. A. Peers (1923), pourra, avec celui de l'abbé Hoornaert (1922), compléter le bon sommaire et la bibliographie de M. A. Peers, qui,

naturellement, s'est surtout préoccupé de son public anglais, et n'a pas cherché à faire œuvre d'érudit, mais de vulgarisateur. Je m'étonne pourtant de ne pas voir cité le livre si remarquable de M. Delacroix, *Les grands mystiques chrétiens* (1908).

G. CIROT.

Azorín. — *Una hora de España (entre 1560 y 1590).* Madrid, Caro Raggio, 1924.

Le 26 octobre, Azorín est entré à l'Académie espagnole. Quelques mois plus tôt, la « jeune Espagne » avait accueilli son élection avec enthousiasme, et le plus fin des critiques, E. Gómez de Baquero (Andrenio), résumait l'opinion générale en écrivant avec esprit: « Enfin, il nous faut décerner des éloges à l'Académie espagnole... En élisant Azorín, elle a excellemment choisi, mais elle aurait dû faire ce choix beaucoup plus tôt... Cette élection est plus utile à l'Académie qu'à Azorín. » (*Guia del lector*, juillet 1924.)

Azorín n'a pas lu, comme le font ses confrères, un discours conforme aux règles du genre, éloquent et académique, mais quelques extraits d'un magnifique volume: *Una hora de España.* Ce nouvel ouvrage, qui a déjà abandonné la couverture d'uniforme, imposée par l'Académie, pour une autre de fantaisie, plus claire et joyeuse, est un recueil de quarante et un essais, consacrés aux êtres et aux choses, aux sentiments et aux pensées du XVIe siècle espagnol.

Dans un salon, D. Juan Navarro Reverter, le prédécesseur d'Azorín — il faut bien le nommer — s'entretient avec une dame. Causerie délicate. Musique. La mer s'entend prochaine. L'imagination s'envole. Des hommes apparaissent, des hommes du XVIe siècle. Et tout d'abord, Philippe II à l'Escorial, et les grands qui l'entourent; puis des religieux, des missionnaires, le vieil inquisiteur, un poète, un soldat, les corsaires, le pauvre laboureur, la véritable Espagnole, un saint.

Entre les portraits, sans un ordre concerté et rigoureux, s'intercalent des paysages (Avila, Montañas y pastores, Vasconia, Cataluña, Maqueda), et des méditations littéraires, historiques ou philosophiques (Heterogeneidad, el estilo, el realismo español, el teatro, el fideismo, la patria moral, la filosofía natural, la pedagogía...).

Ce « discours » singulier est très révélateur de l'art d'Azorín, capable, sous son appareil fragile, de produire d'intenses sensations, de créer des visions inoubliables. L'artiste y parvient par l'emploi presque exclusif de phrases brèves, dépouillées, dont aucun détail ne distrait de l'unité de sensation. Et ces phrases se juxtaposent, se complètent, se répètent, comme les innombrables taches de couleurs distinctes d'un tableau impressionniste. Azorín est le virtuose de la phrase courte et de la phrase simple. Il aime la simplicité par-dessus tout: « Cuanto más sencillamente lo contemos será mejor » (XXII). Il

est comme l'auteur du *Livre d'Oraison* qui « con sobriedad de vocabulario, con vocabulario corriente ha llegado a dar a la sintaxis una sensibilidad exquisita » (IX). « Lo primero en el estilo es la claridad » (IX). Le savoureux parler des campagnes enchante notre auteur.

De plus, Azorín se préoccupe de trouver le détail caractéristique, celui qui a la plus grande puissance de description ou de suggestion. Nul plus que lui ne connaît l'importance du détail. Il nous plaît d'imaginer Azorín sous les traits de ce professeur dont il dit : « ... en la uniformidad de su vida, los accidentes adquirían un considerable relieve. Un pormenor que, inesperadamente, venía a introducir una ligera alteración en sus costumbres le conmovía en todo su ser. Consideraba largamente los más fugaces pormenores... » (XXI). La perception aiguë des nuances les plus insaisissables, leur fixation en une langue simple et naturelle (ce qui ne veut pas dire indigente) font d'Azorín un des grands peintres de l'heure présente, peintre des formes et des attitudes, mais aussi des mouvements subtils de l'âme.

Mais ce n'est pas seulement l'artiste qui apparaît dans ce livre. *Una hora de España* révèle aussi un patriote qui admire le passé de son pays et célèbre sa gloire littéraire et politique. Azorín repousse la théorie de la « décadence ». La « fameuse décadence » n'a jamais existé. Qui a, en effet, réalisé l'œuvre gigantesque de civiliser l'Amérique? L'Espagne seule, sans le secours d'aucune autre nation ; l'Espagne, qui n'avait nul besoin de l'aide étrangère : « No teníamos, en ningún momento, que aprender nada de Europa. No necesitábamos para nada a Europa. Europa éramos nosotros y no los demás pueblos ; o, por lo menos, lo éramos tanto nosotros — y lo seguimos siendo — como las demás naciones » (XXXVI).

Le même sentiment de fierté nationale éclate lorsque Azorín étudie le génie de son pays, son idéal artistique, et son idéal moral : « Desde que en el *Poema del Cid* queda establecido el diapasón moral de la vida en el arte, todo el arte español, posteriormente, se adaptará a ese diapasón. Y ese diapasón es un cierto tono de elevación, de dignidad ; excluye forzosamente ciertos aspectos de la vida cotidiana » (XV). « Nuestro ideal era tan elevado y legítimo como el ideal de los demás países europeos. Es falso que Descartes sea superior a Santa Teresa, y Kant a San Juan de la Cruz » (XXXVI).

Comment s'explique cette grandeur espagnole? Par la faible emprise qu'eut l'esprit de la Renaissance sur l'esprit traditionnel et national : «... el Renacimiento ha calado poco en España. La Edad Media sigue dominando en el siglo XV, en el XVI y en parte del XVII. La Edad Media es ingenuidad, sentimiento, piedad. La Edad Media es lo concreto en oposición a lo abstracto. El Renacimiento no armonizaba con el paisaje de España, ni con la tradición de lucha continuada y ardorosa,

ni con la modalidad, grave y austera, de los españoles». (XII) « ... Si en otras partes el Renacimiento triunfa, en España permanece vigorosa la Edad Media» (XVII). L'idéal chrétien repousse le culte de l'intelligence: « España es una nación profundamente cristiana. El cristianismo pone como pináculo de la vida la virtud. En España todo concurre a la exaltación del hecho sobre el pensamiento. Todo viene concertado desde los orígenes de la historia para el triunfo de la acción sobre la inteligencia. El paisaje, la configuración de la tierra — tan diversa en tantas regiones — el modo de vivir del español, las empresas guerreras, la conquista de América, todo, en sumo, impele a la acción. El cristianismo está en consonancia con lo más intimo y profundo de España. El Renacimiento, que es primacía de la inteligencia, no podía profundizar en tierra española. A la especulación intelectual de otros pueblos, nosotros oponíamos la voluntad que acaba en virtud. Los ideales eran en absoluto antagónicos» (XXX).

Una hora de España occupera une place d'honneur dans la série déjà imposante des ouvrages d'Azorín, et dans la littérature espagnole. Cette fortune lui a été prédite, en termes éloquents, par le comte de laMortera, qui a reçu l'Ilmo Sr D. José Martínez Ruiz.

Jean SARRAILH.

Publicações da Biblioteca Nacional. Antologia dos Economistas Portugueses, Selecção, prefacio e notas de António Sérgio, Seculo XVII. Obras en português. Lisboa, 1924; 1 vol. in-8° de LII + 393 pages.

La Bibliothèque nationale de Lisbonne poursuit l'accomplissement de l'excellent programme de rééditions qu'elle s'est tracé. Après les *Dispersos* d'Oliveira Martins (2 vol., 1923-1924), M. António Sérgio publie le premier volume d'une « Anthologie des Economistes portugais ». « Il est assurément peu de pays dans l'histoire desquels l'influence du facteur économique se fasse autant sentir, d'un bout à l'autre, qu'en Portugal; il en est peu dont l'histoire économique ait été aussi négligée; et c'est peut-être un des plus grands obstacles à la résurrection de notre Patrie que le manque général de connaissances solides sur les conditions économiques dans lesquelles elle a évolué.» Ces lignes, par lesquelles s'ouvrent les lumineuses *Notulas preambulares* de ce volume, disent quel a été le dessein de M. António Sérgio : dessein (comme toujours, chez lui) d'éducation, de réforme des esprits. Une certaine dose de matérialisme historique est excellente pour la santé mentale, dès lors qu'on sait se défendre du fatalisme. Et voilà pourquoi il est bon de montrer aux hommes d'aujourd'hui que les maux profonds dont ils se plaignent affligeaient déjà leurs lointains ancêtres. Ce n'est certes pas une consolation. Mais rien n'est

moins décourageant si l'on veut bien reconnaître que la lutte entre l'esprit révolutionnaire et l'esprit traditionaliste (quels qu'aient pu être ses résultats pour les relations entre gouvernants et gouvernés) n'a point touché à l'organisation économique. Le problème reste entier devant la bonne volonté réformatrice. « Ceux qui jettent un regard sérieux sur le Portugal d'aujourd'hui et voient les choses avec profondeur, nous montrent, à la base des vices dont nous souffrons, la désorganisation du travail et le déséquilibre des professions, entendons la disproportion morbide, anarchique entre le nombre des individus qui se consacrent à la production, et de ceux qui vivent autrement (bureaucrates, marchands, usuriers, militaires, avocats, absentéistes, etc...) » (p. VIII). Effet des mœurs démocratiques? Détestable fruit des idées libérales? Mais en 1608 Luis Mendes de Vasconcelos, dans ses *Dialogos do sitio de Lisboa* déplore déjà cette anémie des professions productives et cette pléthore des non-productives. Même plainte, plus précise, dans les *Noticias de Portugal* de Severim de Faria (1655) et dans le mémoire de Duarte Ribeiro de Macedo *Sobre a introdução das artes* (1675). C'est à ces trois auteurs du XVIIe siècle, les premiers qui aient formulé, en Portugal, le problème de la production, qu'est consacré ce premier volume de l'Anthologie. Le second sera réservé aux théoriciens « seiscentistas » du commerce, pour la plupart « nouveaux chrétiens » et écrivant en castillan. La préface de M. Sérgio esquisse avec sobriété la physionomie de Luis Mendes, de Faria et de Ribeiro de Macedo (la vie de ce dernier et ses missions diplomatiques en France seraient un chapitre bien attachant d'une histoire des relations franco-portugaises). Elle dégage surtout, magistralement, la signification critique des *Dialogos do sitio de Lisboa*, savoureusement platoniciens, hostiles à l'expansion d'outre-mer, favorables au perfectionnement de l'agriculture; de la première des *Noticias de Portugal*, intitulée *Dos meios com que Portugal pode crescer em grande numero de gente, para aumento da milicia, agricultura e navegação*, et qui s'attaque aux problèmes du développement industriel et de la colonisation intérieure; enfin du *Discurso sobre a introdução das artes* (inspiré de Sancho de Moncada) qui développe un minutieux programme de création d'industries nationales. Ce sont ces trois textes qui sont ici réédités, allégés seulement des digressions sans intérêt pour le lecteur moderne, complétés par des notes et par un très utile index alphabétique de leur contenu. M. Sérgio y voit l'origine d'une saine réaction contre la politique du Transport, traditionnelle en Portugal, toute-puissante avec Fontes au milieu du siècle dernier, et en faveur d'une politique de Fixation qui a eu d'éminents apôtres (Herculano, Oliveira Martins, Basilio Teles), et qui devra être l'âme d'une « révolution constructive » de l'économie portugaise.

MARCEL BATAILLON.

Museo-laboratorio jurídico de la Universidad de Madrid. Trabajos del Seminario de Derecho penal, dirigidos por **Luis Jiménez de Asúa**. Tomo I, Reus Madrid.

Las Universidades españolas ¡cuántas veces se ha dicho! son fábricas de licenciados. Era una censura clara, terminante. Pero siempre que uno o varios profesores han pretendido realizar con sus discípulos alguna labor científica se han visto impedidos por la carencia de medios económicos: las Universidades no podían editar los trabajos y entre el público intelectual no se daba ningún calor a semejantes empresas. Por eso, cuando alguien, con fe y con persistencia intenta romper con las dificultades y dar a conocer los resultados de su trabajo, ningún elogio y ningún aliento les deben ser escatimados. La Facultad de Derecho de Madrid publica, ya hace años, una revista, fruto sobre todo, del entusiasmo de su Decano; hoy en esa misma Facultad, se da a luz el primer tomo de los estudios producidos, en el Seminario de Derecho penal, bajo la dirección del catedrático de dicha disciplina, Sr. Jiménez de Asúa y esta publicación se lleva a cabo sin ayuda oficial. El Sr. Jiménez de Asúa, muy conocido en el extranjero, es por su actividad, su inteligencia, su generosidad social, uno de los profesores jóvenes más notables que hay en España. Su competencia ha hecho, que tanto en su patria como fuera de ella sus opiniones hayan influído en proyectos de ley o en leyes y éste su entusiasmo científico, esta constancia, han creado en torno suyo un grupo de estudiantes serios, capaces de una labor fecunda.

En este primer tomo hay dos clases de ensayos: de investigación histórica y de elaboración de preceptos penales. En los primeros, se advierte el probo deseo de aportar a los estudios de historia del derecho penal una información precisa y acabada; dos trabajos principalmente, el del Sr. Riaza sobre « El derecho penal en las Partidas » y el del Sr. Viñas « La política social y la política criminal en las leyes de Indias », señalan cómo su investigación se orienta hacia temas vírgenes o poco explorados, sin que deje de ser interesante la contribución del Sr. Porpeta sobre «El derecho de asilo eclesiástico en España », Los otros ensayos, uno del propio Sr. Jiménez de Asúa sobre « El hambre como circunstancia atenuante y el estado de necesidad » y el otro del Sr. Sierra Bermejo sobre « El delito de contagio intersexual y nutricio » presentan no sólo al penalista sino al sociólogo en general, dos graves problemas no resueltos por la legislación española.

Son las soluciones propuestas innovaciones profundas, de influencia extraordinaria en la vida de la sociedad y muestran cómo para el Sr. Jiménez de Asúa, el derecho penal no puede ser materia fosilizada y letra muerta sino espíritu vificador y cómo no considera su misión de profesor cumplida con el comentario de jurisprudencia, sino

que aspira a intervenir socialmente y a reformar la ley imponiendo en las costumbres nuevas normas de justicia social. Y la gran fuerza del Sr. Jiménez de Asúa, es que en esta su labor de propaganda reformadora, ni él, ni sus discípulos — el hecho se percibe perfectamente en estudio del Sr. Sierra — desunen la tendancia moralizadora, de los principios científicos. Para ellos, lo humanitario es al mismo tiempo científico.

M. NÚÑEZ DE ARENAS.

Biblioteca Nacional de Lisboa, *Guia de Portugal;* 1° volume : *Generalidades. — Lisboa e arredores.* Com 15 mapas e plantas e numerosas gravuras. 1924. 1 vol. in-12 de LXIV-673 p.

Voici un *guide* bien précieux pour quiconque est attiré, à un titre quelconque, vers le Portugal. Existe-t-il rien de semblable en un autre pays? Ce volume, sensiblement plus gros que le Baedeker *Espagne et Portugal*, contient seulement, avec les introductions générales, la description de Lisbonne et de ses environs (y compris la presqu'île entre Tage et Sado): deux autres volumes seront nécessaires pour la description du reste du pays. Le soin apporté à la bibliographie et aux index (index des localités et des monuments, index des artistes, etc...) révèle la direction d'un bibliothécaire parfaitement au courant de la technique de son art : M. Raúl Proença, de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne, est le rédacteur en chef de cette publication modèle, pour laquelle il a groupé une élite d'écrivains et de spécialistes. L'introduction géographique est du Prof. Silva Teles, l'introduction historique de M. António Sérgio, l'introduction ethnographique de M. Aquilino Ribeiro et l'introduction artistique du Dr Reynaldo dos Santos. Pour l'introduction historique, nous renvoyons au compte rendu, paru ici-même en 1924, du *Bosquejo da Historia de Portugal*: il y aura toujours profit à consulter le *Bosquejo*, plutôt que l'abrégé qui en est donné en tête du *Guide*. Les amateurs et les historiens d'art accorderont l'attention qu'elle mérite à l'esquisse d'histoire des arts plastiques en Portugal qui est l'apport du Dr Reynaldo dos Santos à l'œuvre commune : ces trente-six pages très denses abondent en données nouvelles.

A l'intérieur du *Guide*, la rédaction des notices particulières de monuments ou de musées a été confiée au collaborateur le mieux informé; pour ne citer que quelques exemples, la description du Musée d'Art ancien est de M. José de Figueiredo, celles des Jerónimos et de la Tour de Belem, du Dr Reynaldo dos Santos, celle du Musée des Carosses, de M. Luciano Freire.

Autant que par cette collaboration d'une élite, ce *Guide* se distingue entre tous les ouvrages du même genre par sa minutie descriptive, son souci d'être un inventaire artistique complet, — et de traiter les paysages avec le même amour que les œuvres d'art, — enfin par

l'abondance des citations littéraires extraites des voyageurs étrangers et des grands prosateurs portugais. M. Proença a si bien conscience d'avoir débordé le cadre normal d'un guide qu'il annonce un abrégé, destiné au voyageur ordinaire, et qui sera publié en français et en anglais. Tel qu'il nous est présenté, le *Guia* constitue le bréviaire et l'itinéraire du Portugais amoureux de son pays : œuvre très noble d'éducation nationale. Tous les lusophiles donneront la préférence à cette édition qui ne leur est pas spécialement dédiée, mais qui, par l'abondance de son information et la perfection de ses index, leur sera un instrument de travail de premier ordre. Les illustrations, parmi lesquelles il faut louer surtout les hors-texte, ajoutent à la valeur documentaire du livre. Les plans sont clairs. Les cartes aussi : peut-être n'auraient-elles rien perdu de leur clarté si l'altimétrie y avait été figurée par des courbes de niveau, au lieu d'être seulement repérée de loin en loin par des cotes. On eût pu simplifier un peu, en revanche, la figuration de l'hydrographie.

L'impression du *Guia* fait honneur aux ateliers graphiques de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne, qui, grâce à leur outillage renouvelé, se placent à la tête du mouvement typographique portugais.

Marcel BATAILLON.

Ramón Pérez de Ayala, *El ombligo del mundo, novelas*. Madrid, Renacimiento, 1924. 1 vol. de 281 p. — *Bajo el signo de Artemisa, novelas*. Madrid, Renacimiento, 1924. 1 vol. de 291 p.

M. Pérez de Ayala vient de publier deux volumes : *El ombligo del mundo* et *Bajo el signo de Artemisa*. Ils ne se classent ni parmi la critique littéraire, où cependant l'auteur occupe une belle place avec ses deux tomes, à la fois ingénieux et forts, de *Máscaras*, ni dans la poésie, où les trois volumes de *Sendero (La paz del sendero — El sendero innumerable — El sende o andante)* ont marqué autant d'étapes heureuses. Tous deux appartiennent au genre romanesque. Mais tandis que les romans précédents de Pérez de Ayala se développaient à l'aise, sans souci des contraintes éditoriales ni des digressions, tandis que le plus récemment publié occupait à lui seul, sous des titres différents, deux volumes compacts *(Luna de miel, luna de hiel — Los trabajos de Urbano y Simona)*, cette fois l'auteur est revenu à une méthode qu'il avait déjà éprouvée dans un volume antérieur, le huitième de ses œuvres complètes, le plus parfait peut-être qui soit sorti de sa plume, où trois récits *Prometeo, Luz de domingo, La caida de los Limones* allient la spontanéité d'une nature très riche aux recherches d'un art raffiné.

El ombligo del mundo et *Bajo el signo de Artemisa* sont deux recueils de nouvelles. *El ombligo del mundo* est une œuvre d'aujourd'hui,

composée par l'auteur dans la plénitude de son talent; au contraire, *Bajo el signo de Artemisa*, bien qu'imprimé pour la première fois au milieu de l'année 1924, remonte aux premières années du siècle : ce sont les essais, les premiers pas de l'écrivain, et pour cette raison il les a placés sous le patronage d'Artémise, « divinité tutélaire de la jeunesse ». Il suffit d'en feuilleter la table pour deviner un auteur qui se cherche encore, qui hésite entre plusieurs voies, car, discrètement, entre parenthèses, à chaque titre s'ajoute un qualificatif, par lequel nous sommes avertis que *El otro padre Francisco* est un conte drolatique, *Cruzado de amor* (c'est l'histoire de Jofre Rudel empruntée ici à Balaguer, et traitée aussi par Heine et Rostand), une nouvelle romantique, *Exodo*, une nouvelle pastorale, etc. On y devine la curiosité d'un jeune homme avide et sain, qui goûte de tous les mets et qui après épreuve fixera son choix ou, mieux encore, élaborera son œuvre originale. L'apprenti est devenu un maître; il se sent assez fort pour nous livrer le secret de ses débuts : « Je n'ignore pas qu'il s'y trouve tels incongruités et anachronismes. Je n'en ai cure, et même je m'en divertis. Puisse-t-il en être de même pour le lecteur ! ».

On a souvent remarqué qu'entre le roman et la nouvelle il n'y a pas seulement une différence de longueur. Le roman suit l'aventure dont il s'agit, depuis ses origines jusqu'à ses dernières conséquences; il est par bien des côtés une « chronique », c'est-à-dire un récit chronologique dont le plan se modèle sur l'ordre même des événements et dont l'exactitude ne s'accommode ni d'omissions ni de raccourcis. La nouvelle choisit ses sujets entre ceux dont la crise, par sa rapidité, requiert la brièveté : elle simplifie, condense, procède par omission autant que par développement; elle projette sa lumière sur quelques aspects des caractères, sur quelques circonstances d'une situation; elle n'est point le grand tableau de genre, mais la miniature exactement dessinée. De la nouvelle au roman, puisque par tant de traits ils s'opposent, peu d'écrivains ont réussi à passer. Les uns sont « nouvellistes » comme Prosper Mérimée, les autres sont romanciers comme Stendhal, mais on ne conçoit ni Prosper Mérimée s'essoufflant jusqu'à produire un roman ni Stendhal se restreignant aux limites de la nouvelle. Différence de tempérament entre deux écrivains — objectera-t-on — plutôt que différence entre deux genres littéraires. Sans doute, mais si l'écrivain se voue à l'un des deux genres à l'exclusion de l'autre, c'est qu'il sent obscurément entre lui et le genre choisi une affinité, une harmonie qui rendra fructueux son effort. La différence, elle n'est pas seulement entre la nature des talents, mais aussi entre les deux conceptions. Saluons en Balzac, l'auteur du *Père Goriot* et du *Colonel Chabert*, une rare exception, puisqu'il a su tour à tour amplifier ses œuvres jusqu'aux dimensions de la comédie humaine ou les réduire aux proportions de la nouvelle.

En Espagne, le genre romanesque a commencé par la nouvelle. Car c'est un abus de classer sous la rubrique « roman », tel que nous le concevons aujourd'hui, des œuvres comme la *Diana* qui est une bergerie, comme l'*Amadis* qui est, malgré la prose, une manière d'épopée ou comme la *Célestine*, que sa forme dialoguée rattache au théâtre; tout au plus, ces œuvres prouvent-elles que le roman, avant de trouver sa vraie nature, a hésité entre plusieurs voies et qu'il ne s'est dégagé que lentement du genre pastoral, du genre épique et du genre dramatique; mais du jour où il se constitua à l'état indépendant, ce fut par des nouvelles qu'il affirma son existence, qu'il s'agisse du *Lazarillo*, des *Novelas ejemplares* ou des *Novelas* de Lope de Vega.

M. Pérez de Ayala en publiant deux recueils de nouvelles revient donc aux meilleures traditions, un peu négligées sur ce point, de la littérature nationale. Mais il y revient sous une forme originale. *El ombligo del mundo* réunit cinq nouvelles qui, pour être indépendantes, n'en sont pas moins reliées l'une à l'autre; et ce lien, à la fois sensible et imperceptible, c'est la marque propre de l'auteur. Comme dans le théâtre classique, l'unité est ici unité de temps et unité de lieu; nous sommes transportés à l'époque de l'enfance de l'auteur dans cette vallée de Congosto où se laisse apercevoir dans la brume la ville de Reicastro; si d'aventure certains lecteurs ne réussissaient pas dans leur atlas à trouver la vallée et la ville, qu'ils se contentent de chercher l'antique royaume des Asturies, où la cité de Reicastro existe aussi réellement que la *Vetusta* décrite par Clarín exista il y a cinquante ans. Dans la vallée de Congosto et, plus exactement, à Reicastro toutes les nouvelles (sauf la dernière qui se déroule à Pilares, chef-lieu de la province) ont leur théâtre; d'une nouvelle à l'autre certains personnages, certains groupes réapparaissent, par exemple les *Intellectuels*, ou *Scorpions*, qui, dans le café où ils se réunissent, maintiennent à Reicastro par leurs conversations, par la publication de leur revue *L'Aurore*, les traditions de la littérature et attirent sur eux à force d'oisiveté impuissante les brocarts de la bourgeoisie locale. A le considérer d'un certain côté, le recueil *Ombligo del mundo* est une monographie littéraire de la vallée de Congosto.

Cette monographie, malgré les considérations dogmatiques du prologue, n'est ni complète ni méthodique. L'auteur, plus soucieux de traduire sa vision de la réalité que d'appliquer des théories littéraires, évoque dans chaque nouvelle quelques aspects des gens et des choses, — le calvaire du professeur suppléant que les étudiants briment, les sursauts d'une race qui s'éteint dans la personne d'un prêtre et dans celle d'un vieux célibataire, la petite bourgeoise romantique, la Bovary de pacotille, qui cherche longtemps l'amour dans ses rêveries de détraquée et le trouve à son foyer, — mais il n'a aucune ambition d'épuiser la matière; sa fantaisie le guide, et ses souvenirs.

Ce sont des feuillets d'album, des pages détachées qu'il nous offre, gardant au fond de lui-même l'image complète de cette Reicastro à laquelle il devait déjà et à laquelle il devra encore (nous l'espérons fermement pour notre joie) bien des inspirations.

Dans ce cadre à la fois ample et limité, Ramón Pérez de Ayala a combiné des récits où ne manquent ni les péripéties ni les plus fines analyses. Car ce romancier, expert à traduire les nuances les plus subtiles de la psychologie, se garde bien de négliger l'intrigue; il sait qu'elle est le fond qui supporte les broderies délicates, mais il lui concède tout juste ce qu'il faut d'importance pour soutenir l'intérêt et mettre en valeur les personnages. Ni la fable, ni la description du paysage, ni les dissertations ingénieuses où il excelle (un peu comme Anatole France), ne retiennent ici sa plume. Jadis il s'est complu à tracer dans ses œuvres comme des méandres où la critique a vu parfois des digressions. Aujourd'hui son art s'est dépouillé. Il a la netteté sobre, la clarté souveraine où se reconnaît l'écrivain de race. Ce juste équilibre de l'invention et de l'analyse, ce style qui exprime avec une pureté toute classique l'âme espagnole d'aujourd'hui, cette maîtrise à trouver le trait qui peint comme l'expression qui fait image, voilà quelques-unes des qualités qui ont placé Pérez de Ayala au tout premier rang des écrivains de notre temps.

Ceci encore atteste la valeur exceptionnelle de l'écrivain et du livre : c'est que les nouvelles dont ce dernier se compose, ont une signification d'arrière-plan et comme une résonance que l'auteur nous a rendue sensible dans une poésie liminaire. Chaque nouvelle, le prologue lui-même sont précédés de quelque vingt ou trente vers, rythmés de main d'ouvrier, qui forment une manière d'épigraphe, et qui condensent, pour ainsi dire, la matière de la nouvelle. Ainsi nous la lisons sous deux formes : la forme prosaïque et littérale, puis la forme poétique qui est une transposition, à la fois capricieuse et abrégée, du thème de la nouvelle. Ici nous voyons apparaître sous des images ingénieuses l'idée centrale, l'idée-mère du récit. La narration dans cet ensemble bien ordonné se complète et s'achève par une méditation poétique.

« Ami, — tu es ton propre prisonnier, — Chargé de fers par toi-même, bien que toujours errant. — Ta chair et ton esprit sont ta prison et ton geôlier. — Tu es le nombril — du monde. » Ainsi s'ouvre le livre de M. Pérez de Ayala sur cette constatation que l'homme, qu'il habite dans la vallée de Congosto ou ailleurs, se considère lui-même comme le centre de l'univers, comme le nombril du monde. Il serait impertinent, dans une œuvre dont nous devons encore attendre beaucoup et qui s'enrichira chaque année, de considérer *El ombligo del mundo* comme le centre ou le nombril de cette œuvre, mais on peut bien dire que ce livre confirme son auteur dans la pleine possession d'un admirable talent. Henri MÉRIMÉE.

CHRONIQUE

~ *La orden de Santa Teresa, la Fundación de la Propaganda Fide y las Misiones Carmelitanas.* Estudio histórico, premiado en el Certamen Teresiana celebrado en Avila, bajo la presidencia de S. A. R. la Infanta Isabel de Borbón el 11 de Marzo de 1923, por el P. Fray Florencio del Niño Jesús, Carmelita Descalzo, con un prológo del Exmo. Sr Marqués de San Juan de Piedras Albas, de la Real Academia de la Historia. Madrid, Nieto, 1923, xxiv-198 pages. — Bien que cette étude, pour la manière de l'exposition, se ressente un peu des procédés que réclame l'éloquence de la chaire ou des solennités publiques, il y a lieu de la signaler pour ce qu'elle apporte, soit de problématique encore en ce qui concerne le P. Gracián, soit de plus historique en ce qui concerne les missionnaires carmélites, sur lés rapports de l'Ordre avec la Congrégation de *Propaganda fide.* Il n'est du reste pas trop malaisé d'établir que la conversion des infidèles ne pouvait répugner à l'activité ni au plan de sainte Thérèse, ni que le P. Gracián était là-dessus en communion d'idées avec elle. Dans quelle mesure ce Père, après son expulsion de l'Ordre, a-t-il contribué à la fondation de ladite Congrégation, c'est ce qui reste un peu vague. Mais enfin l'indication était à faire.

~ Elie Lambert, *La influencia de Saint-Denis y la Iglesia de Carboeiro* (Extr. de *Arquitectura*, Madrid, 1925).

~ J. Wehrlé, *La vie et la doctrine de saint Jean de la Croix*, dans *Qu'est-ce que la mystique ?* « cahiers de la Nouvelle Journée », n° 3. Bloud et Gay, Paris, 1925, 225 pages, 10 francs.

~ M. Núñez de Arenas, *Don Vicente María Santiváñez. Un madrileño en la revolución francesa.* (*Rev. de la Biblioteca, Archivo y Museo del Ayuntamiento de Madrid*, 1925, tiré à part).

~ Cardozo de Bethencourt, *Épitaphes de juifs portugais au Musée lapidaire de Bordeaux*, nov.-déc. 1924).

~ Abate A. Lugan, *El gran poeta del siglo de oro español Fray Luis de León. El hombre, el poeta.* (Instituto de las Españas de los Estados Unidos, New York, 1924), 160 pages. $ 1.00. — La littérature relative à Luis de León. depuis que le P. Blanco García a publié son *Estudio*, s'accroît d'année en année. Sans avoir la prétention de la renouveler, l'abbé Lugan a pris pour tâche, semble-t-il, de la condenser et de la mettre à la portée du lecteur, un peu ce que font quelques collections anglaises ou nord-américaines. On ne peut l'accuser de n'être pas au courant. C'est peut-être fait vite, mais au moins c'est vite lu, et non sans qu'il en reste quelques précisions et des

impressions nettes dans l'esprit du lecteur. On a joint un choix des poésies. En somme, un petit livre de vulgarisation à recommander.

~~ Jean Cazenave, *Pierre Navarro, conquérant de Vélez, Oran, Bougie, Tripoli.* Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, 2e trimestre 1925.

~~ La commémoration du centenaire de la naissance du général Ibáñez de Ibero a été célébrée à la Sorbonne le 25 mai dernier. C'est un hommage mérité au savant que ses beaux travaux avaient fait connaître et apprécier depuis longtemps en France, au moins dans le monde savant.

~~ Au moment où l'Espagne, alliée de la France, prend au Maroc une belle revanche, il n'est peut-être pas trop rétrospectif ni trop inopportun de rappeler les articles publiés par M. Reginald Kann dans *l'Illustration* (oct.-nov. 1924), sur *Les causes de l'insuccès de l'Espagne au Maroc*. Avec autant de clairvoyance que d'équité, l'auteur montrait les difficultés de la tâche qui incombait à l'Espagne, en échange de rien, ou presque. Les faits se sont chargés de montrer que M. R. Kann ne s'était pas mal renseigné. Sa compétence, à vrai dire, n'était pas improvisée. Correspondant du *Temps*, il s'était fait remarquer comme critique militaire lors de la guerre serbo-bulgare et lors de la grande guerre. Il avait repris du service au Maroc, où, comme lieutenant-colonel, il était attaché à l'état-major du général Naulin. Il a été tué, en service de liaison, par une balle riffaine, le 30 septembre dernier. Sa mort est certainement une très grande perte pour la cause franco-espagnole.

Le général Naulin, le sait-on? parle très couramment l'espagnol. Il a été, il y a quelque vingt ans, chef de la Mission française au Pérou. Il avait alors les galons de capitaine; il est vrai que le gouvernement péruvien lui en octroya deux de plus pour le prestige de son commandement. C'est à Bordeaux qu'il s'embarqua alors. Il a fait quelque chemin depuis.

G. CIROT.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

Pages.

. (J.). — Notes bibliographiques pour l'agrégation 346

ATAILLON (M.). — Honneur et Inquisition. Michel Servet poursuivi par l'Inquisition 5

— Chanson pieuse et poésie de dévotion : Fr. Ambrosio Montesino 228

— Encore Erasme 238

— J. Baruzi, *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique* (bibl.). 264

— J. Baruzi, *Aphorismes de saint Jean de la Croix* (bibl.). . . . 273

— *A Diana* de J. de Montemor, *em português* de A. Vieira (bibl.). 357

— A. Sérgio, *Antologia dos Economistas portugueses* (bibl.) . . . 371

— *Guia de Portugal* (bibl.). 374

BERGER (P.). — M. B. Maw, *Buddhist Mysticism* (bibl.) 259

BLANCHARD (M.). — Lettres de Barcelone. 198

BOUSSAGOL (G.). — Concha Espina, *El cáliz rojo* (bibl.) 190

CARAYON (M.). — R. Pérez de Ayala, *Bajo el signo de Artemisa* (bibl.) 283

CIROT (G.). — Chronique 96, 286, 379

— Julia Fitzmaurice-Kelly, *Antonio Pérez* (bibl.). 93

— A. Lonchay et J. Cuvelier, *Correspondance de la Cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au XVIIe siècle* (bibl.) 168

— J. Gómez Ocerín et J. F. Montesinos, *Teatro antiguo español* (III, IV, V) (bibl.) 170

— A. Castro, N. A. Cortés, F. Morcuende, J. Gómez et M. R. Teneiro, *Clásicos castellanos* (bibl.). 176

— J. Ezguerra del Bayo, *Catálogo de las miniaturas y pequeños retratos pernecientes al Excmo. Sr. Duque de Berwick y de Alba* (bibl.). . 186

— C. Carroll Marden, *Libro de Apolonio* (bibl.). 253

— F. Calco t. *The Supernatural in early Spanish Literature* (bibl.). . 254

— P. Ricard, *Pour comprendre l'art musulman dans l'Afrique du Nord et en Espagne* (bibl.) 257

— J. Fitzmaurice-Kelly, *Geschichte der spanische Litteratur...* herausgegeben von Adalbert Hämel (bibl.) 285

— R. Menéndez Pidal, *Poesía juglaresca y juglares* (bibl.). 350

— A. G. Solalinde, *Berceo, Milagros de Nuestra Señora* (bibl.) . . . 355

— J. P. Wickersham Crawford, *Spanish Drama before Lope de Vega* (bibl.) 358

— W. Samuel Hendrix, *Some native comic types in the early Spanish drama* (bibl.) 361

— W. Schaffer Jack, *The early entremés in Spain* (bibl.) 362

— N. Alonso Cortés, *El teatro en Valladolid* (bibl.). 363

— H. Mérimée, *Théâtre espagnol*, t. I (bibl.). 366

— R. Hoornaert, *Sainte Térèse écrivain* (bibl.). 366

— E. Allison Peers, *Spanish mysticism* (bibl.). 367

Pages

FARINELLI (A.). — Alfred Morel-Fatio 193
FEGHALI (M.). — Chronique 286
HIRSCHAUER (C.). — Bibliographie des travaux de M. Morel-Fatio 289
MAZZEI (P.). — La lirica di D. Juan Valera 131
MENÉNDEZ PIDAL (R.). — Alfred Morel-Fatio 193
MÉRIMÉE (H.). — Ed. Gómez de Baquero (Andrenio), *El renacimiento de la novela en el siglo XIX* (bibl.) 187
— R. Pérez de Ayala, *El ombligo del mundo* (bibl.) 378
MOREL-FATIO (A.). — Don Francisco Amorós, marquis de Sotelo, fondateur de la gymnastique en France *(fin)* 37
NÚÑEZ DE ARENAS (M.). — Camille Gutiérrez de los Ríos à Bordeaux pendant la Révolution 247
— Revista de la Biblioteca, Archivo y Museo del Ayuntamiento de Madrid 249
— Nuevos descubridores de España 336
— A. Mousset, *Un témoin ignoré de la Révolution. Le comte de Fernán Núñez* (bibl.) 94
— Més del Saltillo, *Un gentilhombre de José Ier, El marqués de Arneva* (bibl.) 275
— J. Cascales Muñoz, *José de Espronceda* (bibl.) 280
— L. Jiménez de Asúa, *Museo-laboratorio jurídico de la Universidad de Madrid* (bibl.) 373
RENAUDET (A.). — M. B. Maw, *Buddhist Mysticism* (bibl.) 259
RICARD (R.). — Notes sur la biographie de Fr. Alonso de Montúfar, second archevêque de Mexico (1551-1572) 242
RICHARD (G.). — R. Orgaz, *Cuestiones y notas de historia* (bibl.) 95
— Carreras y Artau, *Ensayo sobre el voluntarismo de J. Duns Scot* (bibl.) 166
— P. Marcelino Arnaiz, *El espíritu matemático de la filosofía moderna* (bibl.) 167
SARRAILH (J.). — Un défenseur du trône de Ferdinand VII. Le général Eguía, premier comte du Real Aprecio 18
— Més de Villa-Urrutia, *Fernando VII, rey constitucional* (bibl.) . . 278
— A. Castro, *Lengua, enseñanza y literatura* (bibl.) 281
— Azorín, *Una hora de España (entre 1560 y 1590)* (bibl.) 369
VALLOIS (R.). — J. Babelon, *Jacopo da Trezzo* (bibl.) 8
VIÑAS-MEY (C.). — Nuevos datos para la historia de los Afrancesados *(fin)* . . 97

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

Histoire. — Honneur et Inquisition. Michel Servet poursuivi par l'Inquisition (**Marcel Bataillon**), p. 5-17. — Nuevos datos para la historia de los Afrancesados *(fin)* (**Carmelo Viñas-Mey**), p. 97-130. — Un défenseur du trône de Ferdinand VII. Le général Eguía, premier comte du Real Aprecio (**Jean Sarrailh**), p. 18-35. — Don Francisco Amorós, marquis de Sotelo, fondateur de la gymnastique en France *(fin)* (**Alfred Morel-Fatio**), p. 36-78. — Lettres de Barcelone (**Marcel Blanchard**), p. 198-225.

Histoire littéraire. — La lirica dí D. Juan Valera (**P. Mazzei**), p. 131-263. — Alfred Morel-Fatio (**Arturo Farinelli**), p. 164-165. — Alfred Morel-Fatio (**Ramón Menéndez Pidal**), p. 193-197. — Bibliographie des travaux de Ernest Mérimée, p. 79-89. — Bibliographie des travaux de M. Alfred Morel-Fatio (**C. Hirschauer**), p. 289-335.

II. Variétés, Notes, Chroniques.

Histoire. — Notes sur la biographie de Fr. Alonso de Montúfar, second archevêque de Mexico (1551-1572) (**Robert Ricard**), p. 242-246. — Camille Gutiérrez de los Ríos à Bordeaux pendant la Révolution (**Manuel Núñez de Arenas**), p. 247-249.

Histoire littéraire. — Chanson pieuse et poésie de dévotion. Fr. Ambrosio Montesino (**Marcel Bataillon**), p. 228-238. — Encore Erasme (**Marcel Bataillon**), p. 238-242.

Revues. — Revista de la Biblioteca, Archivo y Museo del Ayuntamiento de Madrid (**M. N. de A.**), p. 249-250. — Nuevos descubridores de España (**M. N. de A.**), p. 336-339.

Universités et enseignement. — Programmes de licence d'espagnol, p. 251-252. — L'espagnol dans l'enseignement secondaire (**H. Gavel**), p. 340-344. — Programmes pour les concours d'agrégation et de certificat d'espagnol en 1926, p. 344. — Programmes de licence, p. 345. — Notes bibliographiques pour l'agrégation (**J. A.**), p. 346-349.

Chronique. — A. Morel-Fatio, *Erratum* (programme du certificat d'aptitude); Carlos Pereyra, p. 96; — Revilla Vielva, *Revista lusitana*, *Hispania* (Bonilla et Ricardo León), González Palencia, E. Lambert, R. Ricard, J. Sarrailh, Wagner, Linckenheld, Cazenave, Núñez de Arenas, Alcocer, Cuvelier, Viñas-Mey, Vovard, *Encyclopédie de l'Islam*, Pelzer, p. 286-288; — Fr. Florencio del Niño Jesús, E. Lambert, J. Wehrlé, Núñez de Arenas, Cardozo de Bethencourt, abbé Lugan, J. Cazenave, g[l] Ibañez de Ibero, Reginald Kann, g[l] Naulin, p. 379-380.

III. Bibliographie.

J. Babelon, *Jacopo da Trezzo* (**R. Vallois**), p. 88; — Julia Fitzmaurice-Kelly, *Antonio Pérez* (**G. Cirot**), p. 93; — A. Mousset, *Un témoin ignoré de la Révolution. Le comte de Fernán Núñez* (**M. Núñez de Arenas**), p. 94; — R. Orgaz, *Cuestiones y notas de historia* (**Gaston Richard**), p. 95.

Carreras y Artau, *Ensayo sobre el voluntarismo de J. Duns Scot* (**Gaston Richard**), p. 166; — P. Marcelino Arnaiz, *El espíritu matemático de la filosofía moderna* (**G. Richard**), p. 167; — Henry Lonchay et Joseph Cuvelier, *Correspondance de la Cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au XVIIe siècle* (**G. Cirot**), p. 168; — *Teatro antiguo español* (III, IV, V), publié par J. Gómez Ocerín et J. F. Montesinos (**G. Cirot**), p. 170; — *Clásicos castellanos : Tirso de Molina*, par A. Castro; *Moreto*, par N. A. Cortés; *Fr. de Rojas*, par F. Ruiz Morcuende; *Lope de Vega* par J. Gómez Ocerín et M. R. Tenreiro (**G. Cirot**), p. 176; — J. Ezguerra del Bayo, *Catálogo de las miniaturas y pequeños retratos pertenecientes al Excmo Sr. Duque de Berwick y de Alba* (**G. Cirot**), p. 186; — Ed. Gómez de Baquero (Andrenio), *El renacimiento de la novela en el siglo XIX* (**H. Mérimée**), p. 187; — Concha Espina, *El cáliz rojo* (**C. Boussagol**), p. 190.

Libro de Apolonio..., edited by C. Carroll Marden (**G. Cirot**), p. 253; — F. Calcott, *The Supernatural in early Spanish Literature* (**G. C.**), p. 254; — F. Ricard, *Pour comprendre l'art musulman dans l'Afrique du Nord et en Espagne* (**G. C.**), p. 257; — M. B. Maw, *Buddhist Mysticism* (**P. Ferger, A. Renaudet**), p. 259; — Jean Baruzi, *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique* (**M. Bataillon**), p. 264; — J. Baruzi, *Aphorismes de saint Jean de la Croix* (**M. B.**), p. 273; — Mis del Saltillo, *Un gentilhombre de José Ier. El marqués de Arneva* (**M. N. de A.**), p. 275; — Mis de Villa-Urrutia, *Fernando VII, rey constitucional* (**Jean Sarrailh**), p. 276; — J. Cascales Muñoz, *José de Espronceda* (**M. N. de A.**), p. 280; — A. Castro, *Lengua, enseñanza y literatura* (**J. S.**), p. 281; — R. Pérez de Ayala, *Bajo el signo de Artemisa* (**Marcel Carayon**), p. 283; — J. Fitzmaurice-Kelly, *Geschichte der Spanische Literatur...* herausgegeben von Adalbert Hämel (**G. C.**), p. 285.

M. Menéndez Pidal, *Poesía juglaresca y juglares* (**G. Cirot**), p. 350; — Berceo, *Milagros de Nuestra Señora, édición y notas* de A. G. Solalinde (**G. C.**), p. 355; — *A Diana* de J. de Montemor, *em português* de Affonso Vieira (**Marcel Bataillon**), p 357; — J. P. Wickersham Crawford, *Spanish Drama before Lope de Vega* (**G. C.**), p. 358; — W. Samuel Hendrix, *Some native comic types in the early Spanish drama* (**G. C.**), p. 361; — W. Shaffer Jack, *The early entremés in Spain* (**G. C.**), p. 362; — N. Alonso Cortés, *El teatro en Valladolid* (**G. C.**), p. 363; — H. Mérimée, *Théâtre espagnol*, t. I (**G. C.**), p. 366; — E. Allison Peers, *Spanish Mysticism, A preliminary survey* (**G. C.**), p. 367; — Azorín, *Una hora de España (entre 1560 y 1590)* (**J. Sarrailh**), p. 369; — António Sergio, *Antologia dos Economistas portugueses* (**M. Bataillon**), p 371; — L. Jiménez de Asúa, *Museo-laboratorio jurídico de la Universidad de Madrid* (**M. N. de A.**), p. 373; — *Guia de Portugal* (**M. B.**), p 374; — R. Pérez de Ayala, *El ombligo del mundo* (**Henri Mérimée**), p. 378.

---

30 octobre 1925.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire*; G. RADET, *directeur-gérant*.